This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Stanford University Libraries
3 6105 027 835 714

Digitized by Google

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU

NIVERNAIS

Digitized by Google

Digitized by Google

GENERAL BOOKBINDING CO.
197ST 004 3
75 53 BB
QUALITY CONTROL MARK
2606

REVUE

DU

NIVERNAIS

RECUEIL MENSUEL ILLUSTRÉ

Directeur : ACHILLE MILLIEN

TOME III

(1898-1899)

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

à **BEAUMONT-LA-FERRIÈRE** (Nièvre)

NEVERS,
IMPRIMERIE G. VALLIÈRE,
1898

Digitized by Google

Digitized by Google

LES PETITS PAPIERS DE TANTE CLAUDETTE

Elle avait un vrai cœur d'or, ma tante Claudette, morte l'an dernier.

Jeune fille, elle avait souhaité d'entrer au noviciat des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul : d'impérieuses raisons de famille avaient seules entravé ce projet.

En 1854, durant une épidémie de choléra, elle s'échappa plus d'une fois furtivement de la maison natale pour aller aider à soigner des indigents atteints du terrible mal.

En tout temps, elle se voua de préférence aux maladies incurables, aux créatures humaines sans espoir, aux abandonnés.

Elle n'avait, pour éclairer sa vie, que le sourire reconnaissant de ces malheureux : elle paraissait le préférer aux superficielles émotions des fêtes mondaines et au tumulte décevant des passions.

Chrétienne, sa foi n'avait rien d'étroit ni de rébarbatif : toujours empressée et avenante, elle pratiquait la fraternité sans la doubler de sermons, et ne prêchait que par l'ascendant de son exemple.

Je m'occupai, après son décès, du dépouillement de ses papiers et de l'inventaire officieux des tiroirs de ses chiffonniers, ainsi que des rayons de son armoire.

Toute son existence de vieille demoiselle revivait, pour ainsi dire, dans les menus souvenirs religieusement conservés par elle depuis son enfance jusqu'à ces dernières années.

C'étaient des boucles de cheveux d'une filleule, des cornets de

Digitized by Google

dragées de baptême, quelques médailles, de petits cadres, des rubans fanés, des fleurs séchées, des images de piété, les plus anciennes légèrement jaunies par le temps, des sachets dont le parfum s'était évaporé, ne laissant plus qu'une vague sensation d'une imperceptible douceur, comme celle d'un bonheur évanoui.

Il y avait surtout beaucoup de petites boîtes de toute forme, de toute couleur, où reposaient, sur une ou deux pincées de coton, quelques humbles bijoux, croix *Jeannette*, médaillons, petites bagues, surprises de famille aux anniversaires d'autrefois.

L'un de ces *boîtillons*, comme nous les appelions quelquefois en plaisantant, — mais sans intention malicieuse, — l'un de ces *boîtillons*, rangé dans un coin, enveloppé dans un papier réséda, avait un air de mystère qui me surprit au premier coup d'œil.

Tante Claudette avait dû ne point être laide dans sa jeunesse : son air affable, reflet d'une âme primesautière et sans remords, ses yeux d'un grand charme de pénétration, ses sourcils bien arqués, ses cils longs et soyeux, même un très léger soupçon de duvet brun à sa lèvre supérieure, l'eussent rendue désirable, si elle avait pris la peine de faire valoir tant soit peu ces avantages.

Lorsqu'on la voyait en prière au pied d'un pilier de l'église ou de quelque chapelle, on eût envié le Dieu auquel elle s'adressait avec tant de ferveur et les aveux d'éternel amour qui s'échappaient de sa bouche.

Toutefois, je n'avais jamais ouï-dire, même discrètement, que la digne et sainte fille eût eu la moindre aventure d'amour, et les petits carrés de papier soigneusement pliés et superposés dans la boîte mystérieuse n'éveillèrent en moi, lorsque j'en soulevai le couvercle, aucune idée de billets doux.

Je me trouvais cependant en présence de billets doux, mais de billets d'une nature toute particulière et dont la lecture me démontra une fois de plus que les plus ingénieuses conceptions des romanciers sont parfois au-dessous de certains épisodes très réels des existences qui nous entourent.

Nulle part, en effet, je n'avais lu le récit d'une situation analogue à celle de l'auteur de ces petites missives, ni recueilli le témoignage d'un semblable *état d'âme*, comme l'on dit aujourd'hui.

Voici le contenu de l'un de ces carrés de papier; le canevas de tous

Digitized by Google

était à peu près le même, sauf d'inévitables variantes de temps, de lieu et de style :

« Mademoiselle Claudette,

» Souffrant d'un long chagrin que nul parent ni ami ne connaît, j'ai » une grande grâce à demander à Dieu.

» Je voudrais, pour m'aider à obtenir cette faveur, faire *clairer* (*sic*) » un cierge, vendredi, à l'église, devant l'autel de *Notre-Dame de* » *Compassion*, et je me sens si peu digne de le présenter moi-même !

» Voudriez-vous accepter ces quelques timbres-poste pour vous le » procurer et le porter à mon intention devant la Vierge, en adres- » sant à la Bonne-Dame de Pitié une prière qui, venant de vous, si » admirable de charité et de foi, ne serait pas repoussée de la Conso- » latrice des Affligés ?

» Vous demanderiez pour ma pauvre âme la force et le courage de » mener à bien ce que je désire, ou sinon une entière résignation aux » vues du Tout-Puissant.

» Vous imploreriez Marie de ne pas m'abandonner au milieu de la » grande crise que je traverse.

» Combien je vénère en silence votre dévouement aux malheureux, » votre vie si droite et si pure, votre maintien en même temps si » digne et si gracieux le dimanche aux offices ! Mon cœur est depuis » si longtemps pénétré d'estime pour vous ! » .

Et quelquefois en marge se lisaient des notes comme celle-ci :

» Rejetez tout soupçon d'une arrière-pensée de ma part...

» Croyez à ma sincérité, etc., etc... »

Aucun de ces billets n'était signé. A la place qu'eût occupée une signature, tante Claudette avait mis sur le premier d'entre eux un point d'interrogation à l'encre bleue. Elle avait dû remplir les pieuses missions dont on l'avait chargée, car les timbres-poste n'étaient plus joints à ces curieuses lettres. Il ne semblait pas que la destinataire ait jamais révélé le secret de cette correspondance mystique, puisque personne dans la famille n'était au courant.

J'avais remis scrupuleusement les papiers anonymes les uns sur les autres dans leur petite boîte, puis celle-ci dans son coin de tiroir, et, bien qu'elle m'eût intrigué au premier moment, je ne pensais plus à cette découverte, lorsqu'un hasard me donna, plusieurs mois après, le mot de l'énigme.

Digitized by Google

C'était sur la fin d'avril : une sorte de griserie printanière invisible, mais pénétrante, montait des prés en fleurs et des bois reverdis de notre vieux Morvan et rendait à tous les êtres l'ivresse de vivre. Sous la séduction de cette magnifique résurrection de la nature, j'avais prolongé machinalement ma promenade quand, au détour d'un de ces chemins creux si nombreux dans nos montagnes, je me trouvai en face d'une habitation rustique, qui tenait à la fois de la ferme et de la maison de campagne de proportions modestes. Devant la porte principale, dans un fauteuil d'osier, était étendu un homme d'environ cinquante ans, d'une physionomie maladive, mais en même temps singulièrement *parlante*. Nous échangeâmes un bonjour et je lui demandai s'il y avait au domaine quelqu'un qui pût me faire servir une tasse de lait. Alors, souriant tristement, il me fit signe qu'il était paralysé des jambes et ajouta :

— Je vais appeler ma fille.

Puis il cria :

— Claudette ! Claudette !

Alors arriva une jeune fille d'une quinzaine d'années à laquelle il dit d'aller chercher un bol de lait frais, et, en attendant, il m'invita à m'asseoir sur un banc près de son fauteuil. Puis il s'enquit de savoir si j'étais du pays, en m'expliquant qu'il croyait se souvenir de m'avoir déjà vu passer devant sa porte :

— En effet, lui répondis-je, je me promène assez souvent, tant aux vacances de Pâques qu'à celles d'automne, à la recherche des curiosités, légendes, coutumes, chansons, traditions locales. Je suis Xavier Myst, le neveu de Mlle Claudette Bacelly, morte l'an dernier.

A ces mots, une subite rougeur se répandit sur la physionomie du paralytique, puis il parut comme embarrassé d'avoir rougi, et, d'un ton affectueux, tandis qu'on m'apportait la tasse de lait :

— C'était une bien brave femme, mon bon monsieur, que mademoiselle votre tante. Je l'ai connue dès son enfance En ce temps-là, je la rencontrais revenant du catéchisme avec sa domestique, mais elle ne s'attardait pas le long des chemins. A la fois très simple et très proprette sous son mantelet d'écolière, elle avait l'air si bien élevé que jamais gamin du village ne dit de gros mots devant elle ou ne lui manqua de respect.

J'aimais à entendre ainsi parler de mon excellente tante ; d'un autre

Digitized by Google

côté, l'émotion de mon interlocuteur, lorsque je lui avais fait connaître ma parenté avec elle, m'avait quelque peu étonné ; enfin, l'attrait de cette splendide après-midi, sur ce banc doucement ensoleillé, m'engageait à prolonger la conversation, et, de propos en propos, le paralytique en vint à me conter l'histoire de sa vie.

— Je suis né dans cette maison même, me dit-il, et de parents pauvres. Je n'ai jamais joui d'une bonne santé et je me suis même trouvé plusieurs fois en danger de mort, par suite de ma fragilité de complexion et lorsque je commettais la moindre imprudence.

Bien qu'ayant acquis par moi-même une certaine instruction en raison d'un goût très vif pour la lecture, je n'aurais pas osé demander la main de votre tante Claudette, eu égard à la différence de nos conditions sociales, mais j'étais porté vers elle par des affinités indéfinissables et profondes.

J'ai épousé une de nos voisines, qui a succombé en donnant la vie à ma fille, celle qui vient de vous apporter ce laitage.

Dans plus d'une circonstance, j'ai cru reconnaître que Dieu avait exaucé les prières que je demandais à votre tante de lui adresser pour moi. J'ai même vu un soir (dissimulé que j'étais derrière un pilier de l'église), la bonne demoiselle allumer le cierge, que je lui avais écrit la veille de faire brûler à mon intention devant Notre-Dame de Pitié, et rester ensuite un certain temps agenouillée.

Je n'avais rien au monde à lui offrir en réciprocité de ses pieuses prières, rien qu'elle pût accepter sans risquer de donner prise à de sots propos de village. Alors, quand il s'est agi de choisir les prénoms de ma fille, je l'ai appelée Claudette-Adolphine, Claudette du nom de votre tante, Adolphine du nom de celle dont je venais d'être prématurément veuf.

Il existe d'ailleurs encore deux ou trois autres femmes ou filles de notre commune qui portent ce prénom de Claudette, de sorte que je n'ai jamais su d'une façon certaine si votre tante avait deviné *le pourquoi* du premier prénom de mon enfant.

J'avais remarqué que votre parente, au lieu d'apporter chaque fois aux offices son petit livre de prières, le laissait à l'église en le cachant dans un interstice entre l'extrémité de son banc et le soubassement de la colonne d'un pilier, et c'était ainsi qu'au crépuscule, me glissant furtivement jusqu'à sa place, avant que la paralysie ne m'eût cloué

Digitized by Google

sur ce fauteuil, j'avais confié au petit missel quelques billets pour implorer l'aide de la sainte fille auprès de Notre-Dame de Compassion.

Vous êtes, cher monsieur, la première personne en ce monde à laquelle je fais cet aveu, et je ne m'y détermine qu'en raison de la mort de votre tante Claudette.

Je l'avais toujours regardée comme d'une nature exquise et supérieure : j'attribue à ses prières le souffle de vie que Dieu m'a conservé jusqu'à ce jour pour me purifier et le bénir au milieu de mes infirmités, et je l'invoque encore en secret du fond de mon cœur, car j'ai la conviction qu'elle est au ciel.

Ma manière d'agir vis-à-vis d'elle, en ce temps d'ironie et d'incrédulité, vous semblera peut-être empreinte d'un mysticisme un peu singulier, mais que voulez-vous? Quand on souffre autant que j'ai souffert et qu'on a gardé la foi de son enfance, on aime à se créer un intercesseur auprès du Maître éternel, et je n'en ai pas trouvé de plus digne en même temps que de plus attirant dans le pays. C'est donc à elle que j'ai eu recours, comme on a recours aux héroïnes de la *Vie des Saints*, mais en conservant l'*incognito*, afin que mes démarches ne lui parussent ni indiscrètes ni altérées par quelque sous-entendu profane ou même impur.

A-t-elle brûlé mes humbles et naïfs billets?

Les a-t-on, au contraire, retrouvés dans quelque cachette de son mobilier de vieille demoiselle?

Pourvu toutefois qu'ils n'aient pas été laissés négligemment sous les yeux d'étrangers ou de domestiques dans le désarroi relatif qui suit toujours plus ou moins un décès, et qu'ils n'aient pas donné lieu à de malveillantes suspicions contre la chère âme que Dieu a rappelée à lui !

Je rassurai mon interlocuteur, et quelques jours après, au cours d'une nouvelle promenade, je lui rendis ses billets qu'il détruisit devant moi.

Autorisé par mon âge, ma situation et mon titre de compatriote, je ne lui demandai en échange que la permission de déposer un baiser sur le front de sa jeune fille en souvenir de la sainte femme, dont elle portait le nom de baptême sans savoir exactement pourquoi ; puis, je m'éloignai tout pensif, et, au tournant du vieux chemin creux, j'essuyai furtivement une larme.

LUCIEN JENY.

Digitized by Google

GRAIN DE BLÉ

(Chanson.)

A Achille Millien.

I

La voix du coq déjà résonne,
L'Angélus au village sonne.
L'aube paraît et le soleil
Montre bientôt son front vermeil.
Là-bas, au-dessus de la plaine,
Une main large se promène :
Le laboureur sème le grain.
Grâce à lui nous aurons du pain.

REFRAIN

Joli grain de la gerbe blonde,
Riches et pauvres, tout le monde
T'aime d'un amour infini.
Petit grain de blé, sois béni !

II

La feuille jaunit, c'est l'automne.
La glèbe tout à coup frissonne.
Elle a de longs tressaillements
Et le blé vert sort de ses flancs.
Quand vient l'hiver cruel, la neige
Sous son blanc manteau le protège.
Mai le réchauffe et Messidor
Pare ses tiges d'épis d'or.

III

Au soleil la moisson brasille,
L'éclair jaillit de la faucille.
La terre sur son sein meurtri
Reçoit à flots le blé mûri.
Et l'on voit s'élever, superbes,
Dans les champs des faisceaux de gerbes,
Bouquets sacrés, divins présents
Que le Ciel offre aux paysans.

IV

Dans les fermes des voix joyeuses
Se mêlent au bruit des batteuses.
Avec fierté le laboureur
Sourit au fruit de son labeur.
La machine prend les javelles
Et le grain tombe en cascatelles.
Venez donc voir comme il est beau,
Le blé doré, le blé nouveau !

THÉOPHILE FRANCHY.

Digitized by Google

LES ANCIENS NOTAIRES DE NEVERS

Jnsqu'à la Révolution, la ville de Nevers a possédé deux catégories de notaires : les notaires royaux et les notaires seigneuriaux. Quoique tous eussent le droit d'instrumenter pour les clients qui les priaient de rédiger les actes pouvant les concerner, des différences assez notables existaient entre eux. Les premiers, comme aujourd'hui les notaires de la France continentale, achetaient leurs charges de leurs prédécesseurs qui démissionnaient en leur faveur, et étaient nommés par l'autorité supérieure : ils prêtaient serment devant le bailliage royal de Saint-Pierre-le-Moûtier et transmettaient leurs minutes à leurs successeurs. Ils étaient réellement propriétaires de leurs offices, dont ils ne pouvaient être privés que dans les cas prévus par les ordonnances.

Les notaires seigneuriaux étaient nommés directement par le duc de Nevers, sans aucune espèce d'intervention de l'autorité royale. Ils n'achetaient pas leurs charges, mais payaient au seigneur, lors de leur nomination, une légère redevance qui, au XVIIIe siècle, était fixée à 66 livres. Ils prêtaient serment devant le bailliage ducal de Nevers et n'avaient, par conséquent, compétence territoriale que dans le duché proprement dit ; aussi ne pouvaient-ils aller instrumenter, ainsi que les notaires royaux avaient droit de le faire, dans les parties du Nivernais considérées comme pays de franc-alleu, telles que dans les environs de Nevers, les paroisses de Garchizy, de Chevenon, au moins en partie. N'ayant pas, à proprement parler, de successeurs à qui transmettre leurs minutes, elles devaient être déposées, à la cessation de leur exercice, aux archives de la Chambre des comptes du duché. Ils étaient véritablement des fonctionnaires du duc, qui pouvait les révoquer à sa volonté. Ils n'eurent jamais à supporter aucune de ces taxes si diverses qui, sous l'ancien régime, frappèrent les notaires royaux.

Leur nombre était illimité et dépendait du caprice du seigneur. Vers la fin du XVIIe siècle, le duc Philippe-Julien Mancini le porta à vingt-cinq dans la ville seule. En vain, les notaires royaux protestèrent-ils contre la multiplicité de ces offices. Le refus du duc de consentir à toute réduction entraîna un procès qui se termina par une transaction du

Digitized by Google

8 décembre 1705, homologuée par la cour le 22 juin 1706, fixant définitivement ce nombre à onze.

Primitivement, Nevers avait dix charges de notaires royaux ; l'édit d'avril 1664, dont le but étaitde diminuer le nombre de ces charges dans le royaume, eut le singulier effet de le doubler dans cette ville, qui fut comprise dans la troisième classe des villes ayant un bailliage. Voilà la cause pour laquelle on trouve souvent dans les actes de cette époque cette mention : « X..., notaire royal à Nevers, l'un des dix anciens. » Un édit de février 1704 créa dans chaque grenier à se un office de notaire chargé de passer tous les actes concernant les gabelles.

Nevers possédait donc, au commencement du XVIIIe siècle, simultanément onze notaires ducaux, vingt notaires royaux et un notaire au grenier à sel C'était énorme pour une ville ayant tout au plus 10,000 habitants. Aussi la situation était loin d'être brillante, d'autant plus qu'il fallait encore lutter contre les commissaires à terriers, qui souvent attiraient à eux les affaires les plus importantes.

La position des notaires royaux était plus fâcheuse que celle de leurs collègues qui avaient le droit de joindre à leurs fonctions celles de procureurs devant le bailliage ou devant les consuls, ce qui était formellement refusé aux premiers par les ordonnances.

En outre, les membres du bailliage nommés par le duc favorisaient en toutes circonstances les notaires tenant leurs charges du même pouvoir ducal et s'efforçaient d'éloigner des affaires ceux qu'ils considéraient un peu comme les représentants de l'autorité royale, par suite de cet antagonisme dont nous trouvons de si nombreux exemples entre Nevers et Saint-Pierre-le-Moûtier.

Les notaires ducaux étaient sans aucune relation entre eux ; les notaires royaux étaient organisés en communauté ou compagnie, ayant à sa tête un syndic élu par ses collègues. Parmi les ressources destinées à alimenter la bourse commune, se trouvaient des droits de réception payés par chaque notaire à son entrée en fonctions et fixés à 15 livres s'il était fils ou gendre de notaire, et à 30 livres dans le cas contraire, puis à 60 livres et 120 livres, suivant les mêmes cas. La plupart ne pouvaient payer ces cotisations immédiatement et souscrivaient des billets qu'ils ne soldaient qu'après un assez long temps d'exercice. C'est ainsi que Latour de La Pommeraye, reçu le 21 juin

Digitized by Google

1766, ne paya les billets qu'il avait souscrits à cette occasion que le 11 février 1776, près de dix ans plus tard. Pierre-Achille Rondeau, reçu le 20 décembre 1737, ne solda les 15 livres qu'il devait, comme fils de notaire, que le 28 octobre 1765. après vingt-huit ans. Enfin, Ignace Lagoutte, reçu le 29 janvier 1728, ne paya pareille somme de 15 livres que le 22 novembre 1765, après trente-sept ans d'exercice.

Les réunions de la communauté se tenaient chez le syndic, puis, à compter de 1768, dans un petit logement qu'ils louèrent rue de la Saulnerie, paroisse Saint-Arigle (place Saint-Sébastien actuelle), moyennant 45 livres par an, qu'ils occupèrent jusqu'à la Révolution et où ils firent transporter un immense coffre dans lequel étaient déposées les vieilles minutes des anciens notaires et les archives de la communauté Ce coffre ne devait être ouvert qu'en présence de sept membres au moins ; il était fermé par trois serrures ayant des clés différentes, remises une au syndic et les autres à deux notaires choisis par leurs confrères.

Comme il n'y avait point de trésorier, l'argent de la bourse commune était déposé dans un coin du coffre, où l'on puisait au fur et à mesure des besoins, sans jamais songer à établir la situation de la caisse. Plusieurs fois, dans le cours du XVIIIe siècle, on ouvrit le coffre pour solder quelques dépenses, et on fut tout surpris de constater qu'il ne s'y trouvait plus rien.

Tous les ans, les notaires royaux faisaient célébrer, le 28 janvier, à l'occasion de la fête de saint Charlemagne, dans la chapelle des Jacobins et depuis 1770, dans l'église Saint-Pierre, une grand'messe à laquelle les notaires ducaux n'étaient pas invités, mais à laquelle assistaient tous les membres du bailliage.

La bonne harmonie ne régnait pas toujours entre les membres de la compagnie ; les délibérations étaient parfois extrêmement orageuses. Le 12 février 1786, le syndic Barreau constatait que « l'affectation marquée, de la part de plusieurs membres de la compagnie, de ne pas se rendre aux assemblées indiquées, et l'opiniâtreté que d'autres apportent dans leurs opinions lorsqu'il s'agit de délibérer, a produit dans la compagnie une désunion absolument nuisible à l'intérêt commun : que si on arrête un point qui ait été controversé, on voit des membres se retirer, ceux-ci signer avec réserves, ceux-là motiver leur opinion contraire, quelquefois faire des protestations, ce qui est

Digitized by Google

manifestement opposé au bon ordre et à l'intérêt de la communauté sacrifié à de petits intérêts personnels, quelquefois même à des motifs de simple considération, que des membres n'ont pas craint d'annoncer hautement et, par ces raisons, refuser de signer ».

Plus d'une fois on fut obligé de faire ouvrir le coffre par un serrurier, certains membres refusant énergiquement de remettre les clés qui leur avaient été confiées

Dès 1741, des négociations eurent lieu avec le duc pour la suppression totale des notaires du duché; elles aboutirent à un traité passé devant Cordier, notaire à Paris, le 10 septembre 1775. Le duc consentit à cette suppression à mesure du décès des titulaires, à condition que les notaires royaux, à l'avenir, recevraient des provisions du duc et que chacun verserait, comme prix de ces provisions, une somme de 200 livres. De plus, la compagnie prit l'engagement de payer au seigneur, annuellement, pareille somme de 200 livres.

Un édit du mois de juillet 1779 réduisit à douze le nombre des notaires royaux dans la ville de Nevers, par voie d'extinction, et réunit à la communauté la charge de notaire du grenier à sel.

Le clergé du diocèse choisissait deux notaires royaux, qui prenaient le titre de notaires apostoliques, et étaient seuls chargés d'instrumenter dans les affaires ecclésiastiques. Longtemps la compagnie s'efforça d'obtenir l'abolition de ce droit, réclamant pour tous ce qui était un privilège pour deux de ses membres. Un arrêt de commandement du Conseil du roi du 23 juin 1777 admit cette demande, à la charge de payer une indemnité au clergé et une somme de 1,000 livres aux parties casuelles du roi. Les 1,000 livres furent payées au Trésor le 3 octobre suivant. La chambre ecclésiastique refusa d'accepter cet arrêt, qui fut cassé par le Conseil du roi le 13 octobre 1786. Les notaires demandèrent qu'on voulût bien au moins restituer les 1,000 livres qu'ils avaient versées : ce fut en vain ; il ne fut fait aucune réponse aux diverses réclamations qu'ils firent à ce sujet.

L'acquisition de plusieurs charges et un certain nombre de procès qu'elle avait dû soutenir avaient mis, à la fin du siècle dernier, la communauté dans une situation pécuniaire des plus mauvaises. Malgré les cotisations que, plusieurs fois, ils avaient faites entre eux, pour ne pas mettre la communauté dans un état de discrédit qui deviendrait funeste, les notaires ne pouvaient plus payer les taxes auxquelles ils

Digitized by Google

étaient imposés, ni les arrérages des rentes qu'ils avaient constituées, et le receveur des finances avait fait saisir les produits de la bourse commune.

En 1790, ils devaient annuellement pour loyer, annuités au duc, arrérages de rentes, etc., une somme de 1,340 livres, et les revenus de la bourse commune s'élevaient au plus à 600 ou 700 livres par an. Comme actif, ils n'avaient que leur créance de 1,000 livres sur les parties casuelles du roi, et le passif s'élevait à 2,852 livres.

Lorsque furent promulguées les nouvelles loi sur le notariat, il n'existait plus que treize notaires royaux à Nevers ; cinq offices avaient été rachetés par la communauté; un était vacant depuis 1780 par suite du décès du titulaire ; un était tombé aux parties casuelles du roi par le décès de Guiller, arrivé en 1717, sans avoir payé ses taxes, et n'avait pas été racheté depuis. Jean-André Tixier, titulaire du dernier office, s'était, depuis plus de vingt ans, retiré à Vienne, en Dauphiné, sans plus s'occuper de sa charge et sans avoir même tenté de la vendre. A la même époque, il restait encore six notaires ducaux, qui furent supprimés par les lois de l'Assemblée constituante.

En 1772, les notaires royaux estimaient la valeur moyenne de chaque office à « mil livres », non compris les minutes. En 1792, ils évaluèrent toutes leurs charges réunies à 144,000 livres. A cette époque, il était question de les rembourser : aussi cette évaluation est-elle exagérée ; en effet, aucune de celles rachetées ne s'était vendue plus de 2,800 livres, y compris les minutes et « la pratique ».

Un siècle plus tard, il ne restait plus que quatre études, dont la valeur totale avait plus que décuplé, en s'en rapportant aux prix des dernières cessions.

ED. DUMINY.

Digitized by Google

HECTOR HANOTEAU

SOUVENIRS DE BRIET

I

Un écrivain distingué, doublé d'un gracieux poète, M. Alexandre Piedagnel, a publié, il y a une trentaine d'années, sous le titre : *Souvenirs de Barbizon*, un livre charmant sur les œuvres et la vie de J.-F. Millet, le peintre célèbre de *l'Angélus*. Dans cette étude sincère et émue, M. Piedagnel initie ses lecteurs à l'existence simple et laborieuse du grand artiste normand, son compatriote ; il le montre dans la modeste maison, « nid blotti dans le feuillage, amoureusement tapissé de verdure et de fleurs, doré par le soleil, plein de parfums et de chansons », qu'il habitait à Barbizon, sur la lisière de la forêt de Fontainebleau ; il fait un récit touchant de sa vie familiale ; enfin, il donne des indications précises sur les productions du maître et des détails très intéressants sur son caractère et ses habitudes. Ce livre délicieux, où l'écrivain a mis tout son cœur, a été apprécié comme il le méritait, et, ainsi que l'a dit très justement un auteur (1), « il restera l'hommage le plus précieux qui puisse être rendu à la gloire d'un grand artiste et à la mémoire d'un homme de bien ».

(1) M. Henri d'Ideville.

Digitized by Google

Il serait désirable que l'exemple de M. Piedagnel fût suivi par d'autres écrivains, et que l'on eût une biographie aussi exacte et aussi complète que possible de chacun de nos grands artistes contemporains. L'histoire de leur vie serait un enseignement et quelquefois un encouragement sérieux pour leurs successeurs.

Je crois devoir dire ici qu'en lisant l'ouvrage de M. Piedagnel, j'ai trouvé de nombreuses similitudes de talent, de sentiment et de caractère entre le peintre normand Jean-François Millet et le peintre nivernais Hector Hanoteau. Cette ressemblance morale ne pourrait-elle s'expliquer par la grande analogie d'aspect qui existe entre la Normandie et le Nivernais? Là, comme ici, on voit, en effet, une agriculture florissante et de riantes prairies; des jardins parfumés et de belles forêts; un grand fleuve, des rivières poissonneuses et de calmes étangs; de superbes châteaux et de modestes chaumières; des fermes aux constructions neuves ou anciennes, nourrissant des animaux nombreux et de toute beauté; enfin, animant cette merveilleuse nature, de robustes paysans se livrant avec ardeur aux travaux des champs et des bois. En contemplant des spectacles naturels semblables, de véritables tableaux vivants de même genre, les deux artistes ont pu, à cent lieues l'un de l'autre, ressentir les mêmes impressions, éprouver les mêmes émotions et arriver, par suite, à la similitude de sentiments, de caractère et de talent qui m'a frappé, et dont je reparlerai plus loin.

Ainsi que l'a fait M. Piedagnel pour J.-F. Millet en publiant ses *Souvenirs de Barbizon*, je vais essayer d'écrire mes *Souvenirs de Briet* et de donner une notice, sinon brillante et complète, du moins exacte et sincère, sur mon éminent compatriote Hector Hanoteau.

II

On sait que le Nivernais est un beau pays, particulièrement renommé pour la culture... non pas intellectuelle, mais champêtre; pour l'exploitation... non des honnêtes gens, mais des bois, et surtout pour l'élevage... des bestiaux. En dehors de ces trois choses, assurément très importantes, puisqu'elles sont la source vitale de cette paisible province, tout le reste est lettre close pour les bons Morvandiaux et ne mérite, d'après eux, aucune attention. La littérature?... Qu'est-ce que c'est que ça?... ça rapporte-t-il de l'argent?... — L'histoire?... A

Digitized by Google

quoi ça sert-il ?... On a bien assez de ses affaires d'aujourd'hui, sans s'occuper de celles de l'ancien temps ! — La poésie ?... Ah ! oui, des vers qui ont des pieds !... des bêtises !... — La musique ?... Ça, c'est assez joli, mais ça ne peut servir qu'aux noces et aux fêtes, pour faire danser... — La sculpture ?... Des pantins en plâtre, en pierre ou en bois, qu'on a *tant seulement* honte à regarder, vu qu'ils sont souvent nus comme des vers !... — La peinture ?... Ah ! par exemple, il faut n'avoir rien autre chose à faire pour s'amuser à barbouiller, sur des morceaux de toile, des bonshommes, des bêtes, des *âbres* et des maisons !... Si c'était encore le portrait de beaux *mossieux* et de jolis châteaux !,.. Mais les *peintureurs* ont *si tellement* mauvais goût qu'ils choisissent toujours les gens les plus malheureux, les plus laides maisons et les plus vilains *âbres* pour mettre sur leurs images !...

Telle était l'opinion, je ne dirai pas de la moitié, mais des neuf dixièmes de mes compatriotes, il y a vingt-cinq à trente ans, sur les lettres et sur les arts ; et si, par hasard, à cette époque, ils avaient entendu parler de belles-lettres, ils auraient certainement compris qu'il s'agissait des lettres *fleurtées* que les demoiselles riches brodaient sur les serviettes et les nappes de table, et si vous leur aviez parlé de l'art, ils auraient pensé immédiatement au bon lard de porc dont ils se servent pour *arriver* leur soupe aux choux !

III

Elevé dans ce milieu rustique et positif à l'excès, j'atteignis ma quinzième année sans avoir la moindre notion sur les beaux-arts et sans me douter qu'il y avait en Nivernais, à quelques lieues seulement de chez moi, un peintre de grand talent. Je ne connaissais, en fait de dessin, que ce qui m'avait été enseigné par les bons frères des Ecoles chrétiennes ; je n'avais vu d'autre peinture qu'une copie de l'Assomption de la Vierge, qui se trouvait en face de moi quand j'allais au catéchisme dans l'ancienne église de La Machine, et d'autres sculptures que quelques bons saints et un groupe en plâtre, représentant Notre-Dame des Sept-Douleurs, qui surmontait l'autel de la même église. Mais, après la déclaration de la guerre franco-allemande (guerre funeste où je perdis mon frère, élève de l'école d'agriculture de Grignon), étant entré dans les bureaux des mines de La Machine (où je suis

Digitized by Google

encore), j'eus l'occasion de voir, au cercle des employés, des reproductions de tableaux et de statues dans le journal le *Monde Illustré*, que l'on y recevait. C'est là que je commençai ma petite éducation artistique en lisant les comptes rendus des Salons de plusieurs années ; c'est là aussi que je vis, pour la première fois, une reproduction d'un tableau de M. Hector Hanoteau, *le Garde-Manger des Renardeaux*, qui avait été exposé au Salon de 1868 et avait valu à son auteur sa deuxième médaille. En 1873 et 1874, je remarquai, dans le même journal, d'autres reproductions de tableaux de M. Hanoteau, *le Poirier de Messire-Jean* et *Chèvrefeuille*, qui avaient également figuré aux Salons des Champs-Elysées. Sans savoir encore que ce peintre était mon compatriote, j'aimais infiniment les sujets champêtres de ses tableaux et les trouvais très bien rendus. On pensera peut-être, d'après ce que j'ai écrit plus haut, que je ne devais pas y connaître grand'-chose. — J'en conviens. Cependant, je me permettrai de dire que je pouvais, néanmoins, apprécier à ma façon la perfection de rendu des paysans, des arbres et des animaux reproduits par la gravure d'après les tableaux de M. Hanoteau, car, fils d'un brigadier forestier, et ayant été élevé, pour ainsi dire, en pleine forêt (à Vincence et à Buremont), je connaissais intimement mes amis les grands chênes aux bras noueux, les vieux hêtres aux troncs lisses et les bouleaux argentés au feuillage délié retombant en cascades verdoyantes. Je connaissais également la structure des arbres fruitiers, sur lesquels j'avais laissé plus d'une fois des morceaux de mes culottes. Quant aux paysans et aux animaux domestiques, j'avais vécu au milieu d'eux, et leurs mœurs, leurs habitudes et leurs mouvements m'étaient tout à fait familiers.

IV

Je n'appris qu'en 1875, par un employé de nos bureaux qui venait de faire une saison à Saint-Honoré, que le peintre Hanoteau était Nivernais et qu'il habitait les environs de Cercy-la-Tour. Mon collègue, qui l'avait vu peindre près de l'établissement des bains, me fit un portrait avantageux de l'artiste ; il me dit qu'il avait une bonne figure, qu'il était âgé d'environ cinquante ans, qu'il était décoré et qu'il ne paraissait pas fier du tout.

Cela me fit plaisir, et je continuai à lire, avec encore plus de goût

Digitized by Google

qu'auparavant, les comptes rendus des Salons annuels. J'étais heureux quand j'y rencontrais le nom de M. Hanoteau avec une appréciation favorable ou élogieuse de ses œuvres. Au mois de septembre 1878, j'obtins une permission de huit jours pour aller à l'Exposition universelle. Ce fut pour moi un vrai bonheur, car je ne connaissais pas encore Paris et je me réjouissais à l'idée de me promener dans la capitale, de visiter ses monuments et ses musées, de voir l'Exposition, dont on disait merveille, et surtout l'exposition des Beaux-Arts, où j'espérais trouver des tableaux de mon compatriote Hanoteau. Je passe sur les détails de ce voyage, qui fut pour moi aussi instructif qu'agréable, et je dis tout de suite que j'eus le plaisir d'admirer, à l'Exposition et au Musée du Luxembourg, plusieurs tableaux du grand paysagiste nivernais. Je visitai, en compagnie d'un jeune peintre de Rouen qui logeait au même hôtel que moi, toute l'exposition des Beaux-Arts, où je trouvai une grande partie des tableaux dont j'avais lu des descriptions et des appréciations dans le *Monde illustré*. Je connaissais les noms des artistes et les genres qu'ils traitaient habituellement. Grâce à ces petites études préliminaires et à l'obligeance de mon compagnon, qui me communiquait ses impressions sur les principales œuvres exposées, je compris mieux les idées des peintres qui les avaient signées et j'avançai d'un pas dans le domaine de l'appréciation de l'art. Je visitai également le musée du Louvre et passai de bonnes heures à admirer les chefs-d'œuvre qu'il contient. Bref, je revins de Paris absolument émerveillé des belles choses que j'y avais vues.

(*A suivre.*) L.-M. POUSSEREAU.

Digitized by Google

PRINCESSES NIVERNAISES

LES PREMIÈRES AMOURS DE MARIE DE GONZAGUE

Lorsque nous parcourons les interminables romans de Mlle de Scudéry, nous sommes tentés d'y voir les rêveries d'une imagination affinée et surexcitée par la société précieuse: actions héroïques et folies amoureuses, enlèvements et grands coups d'épée, longues causeries sur le Tendre et longs discours sur le gouvernement des Empires, tout tend à nous transporter dans le domaine de la fantaisie, et le grand Cyrus ou Horatius Coclès n'ont pas plus de réalité à nos yeux que les fantoches historiques d'Alexandre Dumas. Et cependant tout ce romanesque n'est qu'une peinture embellie, mais fidèle de la société contemporaine: dans la réalité comme dans le roman, l'amour et la politique se mêlent alors en des intrigues subtiles et dangereuses; on écrit des madrigaux et on signe des traités avec l'étranger, on fait servir des collations aux dames et on fait partie d'assassiner le cardinal, on soupire et on conspire: après les complots contre Richelieu, voici les folles équipées de la Fronde, les chevauchées romanesques des belles amazones, et, comme dans une tragédie de Corneille, l'amour servant la politique et la politique servant l'amour.

C'est avec cette même teinte romanesque que nous apparaît la vie de Marie de Gonzague. « Italienne par le sang, Française par la culture et reine par prédestination; princesse de Mantoue et élève de l'hôtel de Rambouillet; fiancée, ou à peu près, de Gaston d'Orléans et complice, ou à peu près encore, de Cinq-Mars; protégée d'Anne d'Autriche et de Mazarin et épouse de deux rois de Pologne » (1),

(1) Waliszewski, *Correspondant*, 25 sept. 1885, p. 1069.

Digitized by Google

cette princesse se trouve avoir mené une vie aussi aventureuse et aussi romanesque que la belle et infortunée Mandane. Nous essaierons, dans cette première étude, de démêler dans les récits des contemporains (1) l'histoire de ses premières amours, histoire confuse où les intrigues s'entre-croisent, où les ambitions se heurtent, tandis que dans ce jeu de politiques, la jeune princesse voit ses sentiments sacrifiés et commence par de cruelles déceptions l'apprentissage de la vie.

I

§ Ier.

En 1628, la Cour était divisée en deux groupes : d'une part, le roi et le premier ministre, soutenus par la reine-mère; de l'autre, les grands, les mécontents, les ambitieux, réunis autour de l'héritier présomptif, Gaston d'Orléans.

Louis XIII avait de grandes qualités. « Capable de conseil, jaloux de son autorité, bon connaisseur du fort et du faible des hommes, craignant Dieu, aimant la justice, passionné pour la gloire de son Etat et pour la sienne, » (2), il poursuivait avec intelligence et avec force l'œuvre entreprise par Richelieu pour le bien du roi et du royaume. Mais son enfance reléguée à l'écart, son éducation abandonnée à des domestiques avaient accru en lui son penchant naturel à la tristesse et à la mélancolie ; « extrêmement prompt, soupçonneux, jaloux, quelquefois susceptible de diverses impressions passagères » (3), il se montrait « dur envers ses proches et sévère avec tout le monde » (4). Il craignait que son frère, héritier probable de la couronne, n'acquît une trop grande renommée ; il n'osait lui confier de grands commandements et soupçonnait toujours en lui un factieux qu'il n'avait pas le courage de réduire à l'impuissance

(1) Consulter sur cette période de la vie de la princesse Marie, les *Mémoires de Mme de Motteville* (coll. Petitot, t XXXVII), *de Richelieu* (coll. Petitot, t. XXV), *de Mathieu Molé* (édit. de la Soc. d'hist. de Fr., t. II), *de Nicolas Goulas* (édit. de la Soc. d'hist. de Fr., t. Ier), *de Bassompierre* (édit. de la Soc. d'hist. de Fr., t. III et IV), les *Historiettes de Tallemant des Réaux*.

(2) *Mémoires de Nicolas Goulas*, t. Ier, p. 16.

(3) *Mémoires de Richelieu*, liv. XX.

(4) *Mémoires de Nicolas Goulas*, t. Ier, p. 16.

Digitized by Google

Par bonheur, le cardinal de Richelieu était là pour lui communiquer le courage nécessaire. Usant de persuasion plutôt que de violence, mais en même temps ferme et opiniâtre, il avait su faire accepter à Louis XIII sa politique, et, dans sa triple lutte contre les grands, les protestants et la maison d'Autriche, il pouvait compter sur son royal allié. Il avait déjà étouffé la première conspiration seigneuriale, réprimé le duel, pris La Rochelle, terminé l'affaire de la Valteline, et il soutenait en ce moment même, contre le candidat de l'Empire, le duc de Nevers, prétendant à l'héritage de Mantoue. Il avait pour Gaston d'Orléans, une juste défiance, comprenant bien que l'opposition des grands se groupait autour de l'héritier présomptif et tirait sa force de cet appui ; il avait dû déjà lutter contre lui et frapper les amis du prince, d'Ornano et Chalais ; se sentant haï de ce parti qu'il jugeait funeste à l'Etat, il était prêt à toutes les mesures violentes, même contre le frère du roi. « Les fils, frères et autres parents du roi, disait-il, sont sujets aux lois comme les autres, principalement quand il est question du crime de lèse-majesté ».

Le cardinal trouvait alors encore un appui dans la reine-mère. Princesse égoïste et bornée, sans cœur et sans intelligence, Marie de Médicis avait, après la mort d'Albert de Luynes, recouvré quelque influence : l'évêque de Luçon était sa créature et elle avait pu espérer, en le voyant arriver au ministère, mettre la main sur le gouvernement comme au temps du maréchal d'Ancre. Bien que Richelieu eût déjà montré qu'il n'entendait soumettre sa politique à personne, Marie ne pouvait cependant pas encore le considérer comme un ennemi ; elle avait embrassé son parti lors du premier mariage de Gaston d'Orléans, elle allait encore l'avoir pour auxiliaire dans l'affaire de Marie de Gonzague.

A. JARDÉ.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

MORVAN ET MORVANDEAU

Lorsque, sous ce titre (1), j'ai signalé un trait peu connu et pourtant assez caractéristique du Morvandeau, j'étais loin de prévoir que j'aurais à revenir sur ce sujet, pour satisfaire la curiosité d'un lecteur de la *Revue du Nivernais*, qui désire savoir où j'ai « pris la citation relative à l'insaisissabilité du Morvan. »

Le récent ouvrage d'histoire dont j'ai parlé n'est autre, cher lecteur, que *la Côte-d'Or* de M. Noël Garnier, agrégé d'histoire et de géographie, précédemment professeur au lycée de Dijon, actuellement proviseur du lycée de Bourges, et le passage est extrait de la page 12.

Maintenant que j'ai nommé M. Garnier, il me sera bien permis d'ajouter que sa *Côte-d'Or* n'en reste pas moins pour moi un excellent livre où, il est juste de le dire, j'ai puisé à pleines mains. Du reste, comme je le disais dans mon premier article, cette idée sur le Morvan introuvable n'est pas particulière à M. Garnier. Voici un passage d'un livre plus récent encore :

« Chose bizarre, nous n'avons pu savoir, par les gens que nous questionnions, où commençait et où finissait le Morvan. A Avallon, nous n'y étions pas encore ; quelques lieues plus loin nous n'y étions déjà plus. Est-ce parce que l'on se moque des *Morvandiaux*, comme on les appelle, ou parce qu'ils sont fiers d'être Bourguignons ? Mystère ». (E. Dubuisson, *En Zigzags à travers la Bourgogne*, page 103.)

Toutefois, pas plus à cet ouvrage qu'à celui de M. Garnier, je n'entends contester la valeur, au contraire. J'ajouterai même que j'ai éprouvé bien du plaisir à « zigzaguer » par la pensée avec les cyclistes de M. Dubuisson, dans des sites que j'ai déjà vus, revus et que je me propose de revoir encore. A côté de quelques erreurs de détail, *A Travers la Bourgogne* renferme des pages pleines de finesse qui font vite oublier de légères imperfections. Et les Morvandeaux, j'en suis convaincu, oublieront vite, eux aussi, le petit trait de raillerie à leur adresse. D'ailleurs, comment pourraient-ils garder rancune à l'auteur des *Zigzags*, après avoir lu ce qui suit :

« Qui donc avait dit que les gens du Morvan étaient sournois,

(1) *Revue du Nivernais*, numéro de mars 1898.

Digitized by Google

concentrés, défiants? Que ceux qui le croiraient aillent à Quarré-les-Tombes, et ils verront combien les manières du pays sont cordiales et hospitalières ». (Page 105.) N'y a-t-il pas là un baume suffisant à guérir la blessure?

J'en aurais donc fini avec ce sujet si mon curieux correspondant n'avait eu l'idée de me poser encore cette autre question :

« Pourquoi écrivez-vous Morvandeau et non Morvandiau, qui est, je crois, l'expression consacrée? »

La raison qui m'a fait écrire Morvandeau n'a absolument rien de philologique; la voici :

Le Morvan, que l'on écrit assez généralement aujourd'hui sans *d*, est comme la plupart des autres régions. Je dis à dessein la plupart puisque, d'après certain dicton non moins populaire que celui qui ne concède au Morvan ni bon vent ni bonnes gens, il y aurait des contrées, ou tout au moins une contrée, où les habitants ne sont ni hommes ni femmes! Le Morvan, dis-je, est habité par des êtres des deux sexes; eh bien, supposez une minute, mon cher correspondant, que j'aie eu à employer le féminin, j'aurais, avec vous, sans doute, et probablement aussi avec la majorité, écrit Morvandelle, dont le masculin, à mon humble avis, ne peut être que Morvandeau.

Voilà, certes, une démonstration qui ne peut manquer de vous satisfaire, mais ce n'est pas tout : j'ai recherché comment les auteurs, j'entends les auteurs de marque, ont dénommé l'habitant du Morvan :

Littré, qui ne fut pas toujours d'accord avec l'Académie française dont il n'était, malgré tout son savoir, qu'un quarantième, ne donne dans son dictionnaire que le féminin « Morvandelle ». (Supplément, page 235).

Larousse, l'appelle « Morvandais », terme à peu près inusité dans le Morvan, où l'Encyclopédie du maître n'a pu pénétrer, eu égard à son prix, qui n'est pas du tout à la portée des bourses « morvandaises ».

J'aurais pu m'en tenir à ces deux autorités : je suis allé plus loin. Et alors, j'ai acquis la certitude qu'en effet la majeure partie des écrivains qui ont parlé de l'habitant du Morvan l'ont appelé « Morvandiau », mais aussi, comme ces mêmes écrivains ne se sont point fait faute d'amuser leurs lecteurs aux dépens de celui qu'ils désignent

Digitized by Google

ironiquement ainsi, j'estime, pour ma part, qu'il serait au moins maladroit de les imiter !

Enfin, pour terminer, j'ajouterai que M. François Coppée, dans un article sur Paris, a employé la variante « Morvandiot ». Si l'illustre académicien n'avait autre chose de plus sérieux à faire, peut-être oserais-je me risquer à lui demander comment il nommerait, le cas échéant, nos plantureuses Morvandelles ? PARTHIOT.

POÉSIES

JOIE

Elle, qui d'ordinaire est triste, chante et joue
Depuis hier, avec son enfant : la gaîté
Met la flamme en ses yeux, la roseur à sa joue,
Dans la chambrette ouverte au grand soleil d'été ;

La chambrette souvent fermée et monotone,
D'où tant de cris joyeux débordent aujourd'hui
Que tout le voisinage attentif s'en étonne...
Quel rayon sur ton âme, ô jeune mère, a lui ?

C'est que l'absent sur qui pose son espérance,
Le fier soldat, — ton père, enfant qui vis le jour
Depuis qu'il s'en alla, sous les couleurs de France,
Aux pays d'outre-mer, — annonce son retour.

Retour sûr et prochain. — Cependant, à cette heure,
Un blessé sanglant tombe en un ravin là-bas.
Ce mari... sans l'attendre, ô jeune femme, pleure !
Ce père, ton enfant ne le connaitra pas !

Digitized by Google

CLAUDINE (1)

Dans sa chambrette, au village,
Dans sa chambrette aux murs gris
Que pare d'un gai feuillage
La treille aux festons fleuris,

Claudine songe sans cesse,
Dès qu'elle a les yeux ouverts,
Même en rêve, à la kermesse
Qui se prépare à Nevers.

Jeux et danses, quelle fête!
Et quel essaim de désirs
Bourdonne en sa blonde tête
Qui tourne au vent des plaisirs!

C'est qu'on parle de féeries,
De merveilles, où longtemps
Se bercent les rêveries
De ses riants dix-huit ans.

Demain, de ce jour de joie,
L'aube attendue éclora...
Déjà Claudine déploie
La toilette qu'elle aura,

Car il faut qu'elle soit belle,
Pour que Germain, son galant,
Là-bas ne regarde qu'elle
En costume rose et blanc.

(1) Nous reproduisons ici ces vers, écrits à l'occasion de la *Kermesse*, pour accompagner le beau dessin de Mlle Alexandrine Mathieu.

Digitized by Google

Digitized by Google

POUR UN TABLEAU D'ANTONY RÉGNIER

Ce n'est pas le pays où fleurit l'oranger
Que pleurent tes regrets, blonde Mignon d'Alsace,
Qui dans ta foi constante et ton amour vivace
Emigras, triste et ferme, au rivage d'Alger.

La petite maison natale, le verger,
Le jardin qui fleurit, le houblon qui s'enlace...
O souvenirs sacrés dont pas un ne s'efface !
O doux appels du sol que foule l'étranger !

Tes yeux songeurs souvent ont suivi dans l'espace
L'hirondelle en avril ou le vaisseau qui passe...
Quand donc luira pour toi l'aurore du retour ?

Quand la reverras-tu, ton Alsace de France ?
Ah ! ton cœur généreux garde son espérance ;
Tu n'as jamais douté d'y revenir un jour.

CHAMBRE MORTUAIRE

Enfin du vieux soldat blémit la face fière,
La Mort qu'il défia si longtemps l'a touché :
Près du lit où la faux sans merci l'a couché,
Son corps inanimé repose dans la bière.

Sous les plis du drapeau de France aux trois couleurs,
Une pieuse main voila les ais funèbres ;
Disputant le cercueil à l'assaut des ténèbres,
Un double cierge épand ses fumeuses lueurs.

Le grand silence endort, pour la triste veillée,
La chambre mortuaire ; il semble seulement
Qu'à travers l'étendard passe un frémissement,
Comme la brise au bois caressant la feuillée.

Est-ce un souffle du vent forçant l'huis mal fermé ?
Ou ne serait-ce point plutôt l'âme du brave
Qui s'attarde, pourtant libre de son entrave,
En un adieu suprême au drapeau tant aimé ?

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Nous reproduisons avec empressement la note suivante que nous lisons, sous la signature de notre directeur, dans le *Journal de la Nièvre :*

« EN NIVERNAIS »

Album artistique par Ch. Le Blanc-Bellevaux

L'artiste meurt, l'œuvre subsiste. L'artiste excellent, l'homme modeste et laborieux nous a quittés, mais il a eu du moins la consolation de mener à bonne fin cet album magnifique que les soins pieux de son frère, M. Aug. Le Blanc-Bellevaux, nous livrent aujourd'hui. Il est peu de Nivernais qui ne connaissent, pour les avoir vues aux expositions de notre Société artistique, les aquarelles de Ch. Le Blanc-Bellevaux. Tout, dans ces petits chefs-d'œuvre, était fait pour charmer aussi bien les artistes que les profanes. C'est avec les ressources de ce talent hors de pair que le peintre tant regretté, bon Nivernais entre tous, a voulu fixer les plus remarquables monuments de sa chère province. Vingt-cinq planches les mettent sous nos yeux, disposés — trois ou quatre par planche — avec un art parfait, se faisant valoir l'un l'autre, reliés par des tiges de fleurs ou des branches d'arbres que l'auteur a semées avec goût comme en se jouant.

Quel moyen de reproduction devait-on employer pour donner au public cet œuvre d'art? C'est un de nos compatriotes, M. Guérot, bien connu par ses ingénieux et habiles travaux, qui, à force de recherches et d'essais, est arrivé à se rapprocher autant que possible des originaux par un procédé d'héliogravure en couleur. Ch. Le Blanc-Bellevaux aura donc un bon interprète.

Chaque planche est accompagnée d'une feuille sur simili-parchemin, portant en caractères gothiques un texte explicatif, tiré en rouge et noir. Les dessins de ce texte, figures, ornements, arabesques, ne sont pas indignes des aquarelles : c'est tout dire.

La couverture de l'album, in-folio jésus, est gravée d'après un dessin de l'auteur.

Voilà donc ouverte la souscription à ce splendide ouvrage, si impatiemment attendu. Nos compatriotes voudront, en la couvrant bien vite, donner un témoignage de regret, d'estime et d'admiration à l'artiste si tôt disparu, tout en enrichissant leur bibliothèque d'une œuvre précieuse dont la valeur ne fera que grandir.

La souscription est ouverte chez MM. Mazeron, libraires à Nevers. Le prix de l'exemplaire est fixé à 100 fr.; le nombre des souscripteurs limité à deux cents. Tous les exemplaires seront numérotés et porteront le nom du souscripteur. Après le tirage (de deux cent soixante exemplaires seulement), les planches seront détruites. Pour permettre d'apprécier l'ouvrage, trois planches sont déposées chez MM. Mazeron.

Digitized by Google

[illegible], Bungay Suffolk.

Digitized by Google

CONTES A MES ENFANTS

II. — HISTOIRE D'UN CHEVAL, D'UNE MONTRE ET D'UN PÈRE CAPUCIN

Ce soir-là, mon oncle avait des invités et, le dîner fini, nous étions allés fumer dans la bibliothèque.

Comme on admirait la grosse montre d'argent qui occupe, sur la cheminée, la place d'honneur : une vieille montre Louis XVI, en forme de bassinoire, l'*oignon* de nos pères, que mon oncle a fait monter, en guise de globe terrestre, sur les épaules d'un Atlas en bronze :

« Voilà une montre curieuse, dit un psychologue, je suis sûr que, si elle pouvait raconter son histoire, elle serait intéressante. Quel dommage que les objets ne parlent pas ! Je me figure que l'*âme des choses* doit être faite de la vie des gens à qui elles ont appartenu, des événements auxquels elles ont été mêlées, spectateurs aveugles et inconscients... »

« A défaut de la montre qui ne parle pas, dit mon oncle, je puis vous raconter son histoire ; car elle en a une, en effet, et bien plus, j'ai eu la bonne fortune d'y être mêlé. »

Mon oncle a des prétentions comme conteur et le cher homme aime à conter.....

Chacun s'assit, les cigares s'allumèrent et mon oncle commença :

Il y avait à Moulins-Engilbert, avant la Révolution, un couvent de capucins dont les moines furent obligés de se disperser en 1792. Les bons pères se partagèrent les quelques objets qui pouvaient être emportés — d'argent, ils n'en avaient point — et gagnèrent, les uns à

Digitized by Google

l'étranger, les autres en France, une retraite plus sûre. L'un d'eux, le père Nicolas, eut dans son lot *Caraby*, le cheval qui servait à rapporter au couvent les offrandes en nature faites par les fidèles, et cette montre qui était probablement suspendue, en guise d'horloge, dans le petit parloir ou dans la loge du frère portier.

Le père Nicolas n'était plus jeune ; d'esprit et de mœurs simples, d'un abord facile, il était connu et aimé de tous, comme quêteur du couvent : une bonne âme de Commagny, le petit village qui domine si joliment la route de Decize au sortir de Moulins, lui offrit un asile dans sa maison. Le bon religieux, dont le cœur candide était profondément troublé par les chagrins du présent et les angoisses de l'avenir, accepta avec joie une solution qui, pour un temps, le dispensait d'en chercher une, et, sous les yeux volontairement fermés des autorités révolutionnaires qui eurent le bon sens de ne point redouter un vieux moine, il resta dans le pays.

Pendant la tourmente, il mena une vie vagabonde, se transportant sur le fidèle Caraby de hameau en hameau, de ferme en ferme, passant une semaine chez les uns, un mois chez les autres, vivant de l'hospitalité de tous et trouvant le moyen de catéchiser les enfants, de visiter les malades et d'administrer les sacrements.

Avec l'Empire, la tranquillité reparut. Mais le couvent, vendu comme bien national, ne vit pas rentrer dans ses murs ses anciens habitants. Le père Nicolas avait pris ses petites habitudes : il les garda. Il continua sa vie errante, allant du château au village, du village à la ferme, toujours bien accueilli, payant de ses prières l'hospitalité que riches et pauvres lui accordaient sans compter. On le rencontrait le long des chemins creux, — il n'y avait point alors de belles routes comme aujourd'hui, — lisant son bréviaire ou récitant son chapelet, pendant que Caraby, abusant de la débonnaire bonté de son cavalier, broutait l'herbe des talus ou happait les pousses fraiches des haies vives.....

En ce temps-là (c'était le bon vieux temps), les relations n'étaient point, à la campagne, ce qu'elles sont aujourd'hui. On voisinait, quelquefois de très loin, non point en se faisant de courtes visites, mais en donnant ou en demandant à ses amis le gîte et le couvert pour plusieurs jours. Les familles partaient tout entières, les jeunes à cheval, les vieux en voitures, quelquefois même en chars à bœufs (*ô sancta simplicitas !*) et, à travers les chemins à peine tracés du Morvan, pas-

Digitized by Google

sant les ruisseaux à gué, traversant les bois par les sentiers de bûcherons, s'en allaient surprendre parents ou amis, toujours joyeux d'être surpris. On vivait ensemble pendant plusieurs jours, quelquefois pendant des semaines, échangeant les nouvelles locales, sans autres distractions que le plaisir de la réunion, les chasses à travers les *balais* de la montagne, la pêche des étangs et des ruisseaux, et les longues veillées sous les hautes cheminées à manteau... On ne connaissait point alors tous vos jeux de croquet, de tennis, qui... Mais passons.

Cette vie fut celle du père Nicolas. La Restauration était venue, sans amener le rétablissement du couvent de Moulins. Le pauvre Caraby était mort de vieillesse, mais le père Nicolas continuait à vivre chez l'un, chez l'autre, dans les châteaux, dans les maisons des villages, sous les toits de chaume des fermes morvandelles.....

Un jour, — j'avais alors sept ou huit ans, — j'avais accompagné mon père à Moulins. Nous passions devant le cimetière, quand un bruit de voix et de rires enfantins attira l'attention de mon père. Nous franchissons la porte : à l'entrée du champ des morts, sur une vieille tombe couverte de lierre et de plantes folles, à l'ombre d'un if gigantesque, était assis le père Nicolas. Sur ses genoux, deux enfants, les plus petits ; autour de lui, debout sur la dalle moussue ou dans l'herbe épaisse, d'autres marmots, tête et pieds nus, vêtus sommairement, les joues barbouillées, les cheveux en broussailles, se pendaient sans la moindre timidité aux bras et aux épaules du bon père, se pressant pour voir un objet qu'il tenait dans sa main...

C'était la montre, la vieille montre du couvent. Il la faisait complaisamment sonner, la mettant aux oreilles des petits, et c'étaient, dans la bande folle, des cris de joie, des exclamations d'étonnement et une bousculade enragée pour s'approcher d'un objet si merveilleux...

« Dieu me pardonne ! dit mon père, je crois que vous êtes prisonnier de tous ces gamins-là ! »

Moitié confus, moitié souriant : « Le maître a dit : *Sinite parvulos ad me venire* », dit le vieux moine.

« Ces polissons-là vous manquent de respect, père Nicolas. Allons, mes enfants, laissez le bon père. »

Et la petite troupe, abandonnant, quoique à regret, le terrain conquis, se rangea dans l'allée voisine.

« On ne vous voit plus par chez nous, reprit mon père, depuis que

Digitized by Google

Digitized by Google

toutes les lâchetés pour rentrer en grâce auprès du roi et auprès du cardinal, incapable d'affection, incapable de sentiments chevaleresques, hésitant et pusillanime, égoïste et ingrat, il devait porter malheur à tous ceux qui prirent les armes en sa faveur, séduits par ses prières.

Cet adversaire méprisable eût été peu dangereux pour la cause royale, si le rang qu'il tenait ne lui eût assuré une place prééminente : on devait ménager en lui non seulement le frère du roi, mais encore l'héritier présomptif de la couronne. Louis XIII n'avait pas d'enfants ; son tempérament maladif, sa froideur envers la reine faisaient même regarder comme douteuse la naissance d'un dauphin : le trône allait donc échoir à Gaston d'Orléans. De là les égards qu'il obtenait, de là aussi l'importance des questions que soulevait son mariage. Il lui fallait rechercher l'alliance d'une famille digne de la maison de France, et l'on ne pouvait le laisser épouser une princesse ennemie du royaume qui pût le soutenir dans ses révoltes. La première lutte entre les grands et Richelieu avait éclaté lorsque Gaston avait recherché la main d'une princesse de Lorraine, et il avait été contraint d'accepter comme femme Marie de Bourbon, fille du duc de Montpensier, « union qui se fit contre vent et marée (1). » C'est encore cette même question qui se pose dans l'affaire de Marie de Gonzague.

Cette qualité d'héritier présomptif réunissait autour de Gaston tous ceux qui, mécontents du régime présent, espéraient obtenir pouvoir et richesses du règne futur. Le duc de Bellegarde, qui « passait auprès du roi et de la reine sa mère pour si sage et affectionné à l'Etat que, dans la jalousie qu'ils avaient de Monseigneur, ils l'avaient cru un instrument propre à dissiper les cabales qui se feraient contre le service de Leurs Majestés dans sa maison (2) », cherchait à ménager sa faveur à la fois auprès du roi et de Gaston d'Orléans. M. de Puylaurens, premier chambellan, neveu de la maréchale d'Ornano, avait hérité du crédit de son oncle et partageait la faveur de Monsieur avec M. Le Coigneux, fils d'un maître des comptes, ancien président en cette chambre, « qui, dit Tallemant, avait un peu la mine d'un arracheur de dents » et qui ne songeait qu'à parvenir « en ayant usé comme la plu-

(1) *Mémoires de Nicolas Goulas*, t. Ier, p. 7, note 1.
(2) *Mémoires de Nicolas Goulas*, t. Ier, p. 6.

Digitized by Google

part des jeunes gens de Paris, je veux dire ayant mangé la meilleure part de son bien et en désirant d'autre (1) ». Autour de ces favoris s'agitait la foule des ambitieux et des mécontents par qui la maison de Gaston était « remplie de gens qui songeaient à s'élever en toute manière (2) ».

§ 3.

C'est entre ces divers partis qu'allaient se trouver ballottées et écrasées les premières amours de la princesse Marie.

Née en 1611, Marie Louise de Gonzague avait perdu sa mère, Catherine de Lorraine, à l'âge de huit ans et avait été élevée par sa tante, la duchesse douairière de Longueville. Elle était assez grande, et cette taille corrigeait une tendance fâcheuse à l'embonpoint. Elle avait les cheveux et les yeux très noirs, le teint blanc, les traits réguliers, mais un peu durs, la bouche volontaire. Sans être belle, elle avait cependant en elle, au témoignage des contemporains, un je ne sais quoi qui séduisait quiconque l'approchait, avec un air de grandeur et de majesté qui conviendront plus tard à la reine de Pologne (3).

La jeune princesse avait un esprit pénétrant, un sens droit, un goût délicat pour tout ce qui était littéraire et artistique ; ces dons naturels avaient été affinés par son éducation et par le milieu où elle vivait, soit à la cour demi-italienne de Nevers, soit dans les salons de Paris et à l'hôtel de Rambouillet où elle tenait rang de précieuse. Elle avait une imagination ardente, une sensibilité vive, une volonté ferme. Comme toutes les grandes dames de son temps, elle se plaisait dans les intrigues et les jeux de la politique, qui satisfaisaient son intelligence déliée et fine et surtout son ambition. Elle avait peu de religion, malgré une soumission passagère au jansénisme vers 1643, et elle eût volontiers penché vers le libertinage de sa sœur, la princesse Palatine. Mais son âme d'italienne, à la fois hardie et crédule, rationaliste et superstitieuse, se plaisait aux recherches mystérieuses des sciences occultes ; elle cherchait à lire dans les astres sa destinée qu'elle y voyait fort brillante ; plus tard, elle demandera en France

(1) *Mémoires de Nicolas Goulas*, t. Ier, p. 11.

(2) *Mémoires de Nicolas Goulas*, t. Ier, p. 6.

(3) Le portrait qui est à Versailles nous représente la princesse entre trente et quarante ans. Voir Mme de Motteville, *Mémoires*, pp. 148 et 157.

Digitized by Google

un médecin qui soit en même temps astrologue (1) ; elle collaborera au *Grand Œuvre* et donnera deux mille écus pour subvenir aux frais d'impression de l'*Astrologia Gallica*.

En somme, par la vivacité de ses impressions et de ses sentiments, par la délicatesse de son esprit, par le goût du merveilleux et la tendance aux croyances superstitieuses, autant que par sa naissance, Marie de Gonzague est une Italienne, mais c'est une Italienne assagie autant qu'affinée par la culture française du dix-septième siècle.

II

§ 1er.

Le 4 juin 1627, six jours après avoir donné naissance à la grande Mademoiselle, Madame mourut. Gaston d'Orléans, qui n'avait témoigné à sa femme que de l'indifférence fit montre d'une douleur qui étonna ses familiers. « Je n'eusse jamais cru, voyant vivre Monseigneur comme il faisait, qu'il dût ressentir cette perte au point qu'il fit ; il en fut touché très sensiblement, et l'on ne vit que larmes, sanglots et désespoir dans sa maison (2). »

La mort de Madame posait de nouveau la question qui avait déjà troublé la cour en 1626, celle du mariage de Monsieur. Il déclarait, il est vrai, que sa douleur ne lui permettait pas encore de songer à se remarier ; cependant le roi, le cardinal et la reine-mère se mirent aussitôt à rechercher quelle princesse pouvait s'allier à la maison de France et épouser l'héritier présomptif. Le choix de Marie de Médicis se porta sur Marguerite, fille aînée de Cosme II de Médicis et sœur du duc régnant, et ce choix reçut bientôt l'approbation du roi et de Richelieu. Monsieur lui-même, pressé de nouveau, ne refusa plus d'entrer en pourparlers avec la cour de Toscane, et en septembre 1627, Marie de Médicis envoyait à Florence Luca Fabroni Degl'Asini pour négocier le mariage avec la princesse déjà promise au duc de Parme (3). En récompense de sa soumission aux désirs de sa mère,

(1) *Lettre de Guy Patin*, 18 avril 1664.

(2) *Mémoires de Nicolas Goulas*, t. Ier, p. 27.

(3) La bibliothèque de l'Institut (coll. Godefroy, portefeuille 270) possède des lettres en italien de Luca Fabroni à la reine-mère, dont M. de Chantérac a publié et traduit quelques extraits dans son édition des *Mémoires de Bassompierre*, t. III, p. 437.

Digitized by Google

Gaston reçut du roi, alors malade, le commandement de l'armée qui devait combattre les protestants et faire le siège de La Rochelle.

Mais, dès qu'il se sentit rétabli, le roi, « jaloux de la gloire que Monsieur pouvait acquérir en cette occasion (1), » s'en fut rejoindre l'armée, et Gaston d'Orléans se trouva relégué au second rang. Il revint à Paris froissé d'être dépossédé des honneurs du commandement. Son ressentiment fut attisé par ses conseillers « qui regardaient plus à leur commodité qu'à l'intérêt de leur maître (2). » Le mariage projeté avec Marguerite de Médicis ne pouvait leur agréer. Si Monsieur acceptait cette princesse des mains de la reine-mère, il se trouvait par là-même rattaché au parti du roi et du cardinal, et dès lors que devenait cette opposition de brouillons et d'ambitieux dont l'unique appui était le frère du roi? Aussi, tandis que, profitant du mécontentement de Gaston, ses amis le poussaient à répondre à la reine « qu'il ne pouvait se résoudre à se marier, la douleur de sa perte étant toujours la même et n'ayant pu diminuer par le temps » (3), ils se décidèrent à opposer à la princesse italienne une fiancée de leur choix : M. de Brèves mit en avant Marie de Gonzague. Fille d'un simple duc de Mantoue, encore mal établi dans ses nouveaux états, Marie ne pouvait prétendre à un rang aussi élevé que celui de Madame et peut-être de reine de France : la reconnaissance la lierait donc nécessairement à ceux qui provoqueraient son élévation, et ainsi les favoris de Gaston d'Orléans étaient sûrs de conserver auprès de lui tout leur pouvoir. D'ailleurs, Mme de Longueville, amie de Mme de Verderonne, tante de Puylaurens, caressait l'ambition de voir sa nièce reine de France ; elle entra donc facilement dans le complot et joignit ses soins à ceux des familiers de Monsieur pour faire naître entre les deux jeunes gens des sentiments d'affection : « Devant la reine même, lorsqu'ils étaient l'un et l'autre près d'elle au cercle, on faisait des pratiques pour les faire parler (4). »

(*A suivre.*) A. JARDÉ.

(1) *Mémoires de Nicolas Goulas*, t. Ier, p. 62.
(2) *Mémoires de Bassompierre*, t. III, p. 387.
(3) *Mémoires de Nicolas Goulas*, t. Ier, p. 63.
(4) *Mémoires de Bassompierre*, t. III, p. 387.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

AUTOMNE

Voici l'hiver, les feuilles pâles
Tombent des branches décharnées,
Et dans les hautes cheminées
Le grand feu clair rougit les dalles.

C'est fini! Dans les pâles ors
Des couchers du soleil d'automne
Ils sont noyés tous les trésors
Que versaient Vertumne et Pomone;

Les bois éclaircis laissent voir
L'étang sombre au reflet qui bouge
Et, de l'aurore jusqu'au soir,
La vigne vierge devient rouge.

Où sont-ils, les étés dorés
Par la splendeur des gerbes blondes?
Où vont les printemps expirés
Depuis l'origine des mondes?

Le renouveau que je réclame,
Des saisons éternel vainqueur,
C'est le sourire de la femme,
L'été qui fleurit dans son cœur.

Qu'importent les hivers moroses,
Mai fleuri saura revenir;
Dans leurs mains elles ont des roses,
Et nos mains sauront les cueillir.

Pour soleil, nous aurons leurs yeux
Et, guidés par les filles d'Eve,
Nous irons vers les pays bleus
Où fleurissent les fleurs du rêve,

Et dans la chambre aux volets clos,
Tandis qu'agonise la flamme,
Elles nous verseront à flots
Toute l'ivresse de leur âme.

Malgré l'hiver et les autans,
Tout entiers à notre délire,
Nous retrouverons le printemps,
Car le printemps, c'est leur sourire.

ROGER DE BOUTÈYRE.

Octobre 1898.

Digitized by Google

SALON NIVERNAIS [1]

La troisième exposition de la Société artistique de la Nièvre bat son plein en ce moment.

Elle est, de beaucoup, moins importante que celle de l'année dernière. Est-ce en raison de l'exiguité du local ou d'une regrettable indifférence des artistes? Mieux vaut pencher pour la première hypothèse. En tout cas, de petit Salon qu'elle était, la voilà devenue, cette fois, simple boudoir.

Les salles de l'Orangerie, du reste, sont bien petites et parfaitement mal éclairées. Lorsque le soleil ne les inonde pas, il est absolument impossible d'apprécier sainement les œuvres exposées. Mauvais jour, et contre jour, et faux jour et pas de jour, voilà ce que l'on voit quand les nuages malencontreux viennent masquer la grande boule lumineuse.

A travers ces alternatives de soleil et d'ombre, je remarque, en somme, beaucoup d'amateurs et peu de professionnels. De plus, de ces derniers, un nombre bien réduit d'envois.

M. Bail, par exemple, n'a qu'une toile, fort belle, il est vrai : « Jeune bonne épluchant un chou » ; — M. Bourgogne, que des « Pêches », combien savoureuses, du reste ; — M. Claude, qu'une gerbe de dahlias et une branche de pommier dont les fleurs feraient une parure de bal ravissante.

A part quelques fidèles habituels, nous ne trouvons pas nos célébrités nivernaises, peintres ou sculpteurs. Allons, messieurs les membres du bureau, à l'avenir, insistez auprès d'eux, frappez à tour de bras à leurs portes. Au nom de l'art, ils ne peuvent vous éconduire...

Je cueille, en passant, des noms déjà connus.

Isembart, qui a envoyé un « Bras de la Seine » tout particulièrement délicat et enchanteur.

(1) Au dernier moment, nous suppléons notre directeur qui devait rendre compte du Salon Nivernais et qui en est empêché par la maladie. Le lecteur nous pardonnera s'il constate quelques omissions dans notre rapide revue.

Digitized by Google

Pétillon, un peintre du mouvement parisien.

Ravanne, avec deux marines aussi chaudes de ton que de poésie.

Marré, avec un champ de blé et de coquelicots d'une maîtrise exceptionnelle.

Et je m'arrête plus complaisamment sur quelques-uns de nos artistes Nivernais qui forment le véritable noyau de l'exposition.

Pail a un superbe paysage « le Retour du troupeau » où sa tonalité si personnelle revêt un charme particulièrement agréable. Ses moutons sont d'un naturel parfait.

Martin des Amoignes expose : d'abord un panneau décoratif « la Saison des Blés », honorablement mentionné au Salon de cette année, et d'un très bel effet. La « Revenderie », d'un coloris très net, reproduit fidèlement un des coins les plus pittoresques de cette bonne ville de Nevers. Son « Lavoir des Saules » revêt aussi une note matinale et lumineuse exprimée avec beaucoup de justesse et de bonheur.

Berthault nous donne quatre portraits fort remarqués et très dignes d'éloges. Il y a là de réelles qualités d'observation et des finesses de ton qui attestent les progrès rapides de l'honnête et consciencieux artiste. Quant à la ressemblance, c'est une des qualités habituelles des portraits de M. Berthault.

Monteignier n'a envoyé que deux de ces petits tableaux de genre qu'il fait si bien.

Garcement est un de nos plus féconds. Il a six toiles, toujours jolies et fines dans leur nuance grisâtre.

Cyr (Deguergue), préside un panneau avec « Queue d'étang » paysage de belle venue, fait de chic, mais bien jeté. Sa « Lune d'Apremont », plantée comme un point énorme sur un endroit recherché des peintres et des poètes, est aussi bien trouvée et rendue.

Muri a fixé avec une grande légèreté de touche les « Bords de l'Yonne ».

Dauvergne a des portraits, et du nu, toujours, avec ses heureuses teintes de chair.

Après ces professionnels, voici d'autres nivernais que nous ne pouvons que nommer en passant : MM. Barillet, Ferrier, Renault (eaux fortes), Bouroux, Gautheron, Jolivet, Fichot, Lamontagne, Mmes Blond et Cavedasca, etc.

Peu de sculpture. De Baffier, un plâtre et un drageoir étain. De

Digitized by Google

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Digitized by Google

retrouvons des compagnons de route, et après quelques heures de repos, nous partons pour le Beuvray. Le pays devient très accidenté, la route suit une gorge bordée de beaux châtaigniers, on traverse Villapourçon, on passe devant le château des Moines, bâti dans une site sauvage, dominé par la montagne boisée de la Gravelle ; puis nous arrivons à Lécheneau, petit hameau où nous laissons nos voitures, pour commencer l'ascension du Beuvray, moitié à pied, moitié en char à bœufs. Après une heure et demie de route cahoteuse, nous atteignons le sommet. C'est un large plateau planté de beaux arbres, où était bâtie Bibracte, l'ancienne capitale des Eduens. On y fait encore des fouilles qui mettent à jour des choses assez curieuses, que l'on peut voir dans un petit musée situé sur les lieux mêmes.

On voit aussi deux fontaines et la petite chapelle en granit dédiée à saint Martin, l'apôtre des Gaules. Le temps étant très beau, nous avons une vue splendide sur Autun, Larochemillay et toute la chaîne des montagnes.

Après avoir admiré longuement ce panorama merveilleux, nous montons en char à bœufs pour effectuer le descente par un chemin rempli de pierres et de roches. En bas, on attelle bien vite les voitures et nous filons grand train, à la nuit tombante, sur Saint-Léger-sous-Beuvray, dont la population est étonnée à la vue de cette caravane nombreuse. Ce qui n'était pas facile, c'était de coucher douze personnes ! Enfin, nous nous casons tant bien que mal, dans les deux auberges de l'endroit.

Le lendemain matin, nous visitons la jolie église neuve, et nous partons pour Autun ; avant d'arriver dans cette ville, on voit près de la route, à gauche, le château de Monthelon nouvellement restauré, flanqué de quatre tourelles couvertes de tuiles rouges.

Cette terre appartenait en 1592 à Rabutin, baron de Chantal, qui épousa Jeanne-Françoise Frémiot. Cette sainte y passa sept ans auprès de son beau-père, après l'accident de chasse qui la rendit veuve.

On voit aussi près de la gare d'Autun, les ruines du temple de Janus : c'est une énorme tour carrée, percée de fenêtres en forme de trèfles. Nous traversons quelques rues tortueuses pour atteindre l'hôtel de la Poste, où nous séjournons. Dans la journée, nous allons au musée Eduen, qui possède beaucoup de vieilles poteries, et des médailles ou monnaies trouvées dans les fouilles du Beuvray.

Digitized by Google

Nous regrettons l'absence de M. Bulliot qui nous aurait donné d'intéressantes explications. De là, nous montons à la cathédrale qui est très belle, datant du douzième siècle, époque de transition entre le roman et le gothique, et dans laquelle on admire le célèbre tableau du martyre de saint Symphorien, par Ingres.

Nous nous promenons un instant sous les vieux arbres de la promenade des Marbres, puis nous visitons les deux antiques portes romaines encore très bien conservées. Nous suivons la route pittoresque qui mène à la cascade de Briscou. De là, on a un superbe coup d'œil sur la ville et le vieux château à tourelles, qui sert d'évêché. On descend à pied à la cascade, par un petit chemin en lacets, au milieu des roches, on arrive au pied de l'eau écumante; ce petit coin est vraiment d'une délicieuse fraîcheur. Le soir, nous nous promenons encore un peu dans les rues silencieuses de la vieille cité et dans son passage si désert, que nous sommes étonnés de nous y voir.

Le vendredi matin nous quittons Autun de très bonne heure afin d'éviter la chaleur du jour. Nous suivons la route de la Grande-Verrière, et nous laissons la verdoyante vallée d'Anost pour monter à Cussy-en-Morvan. Après déjeuner nous grimpons au Calvaire qui domine le village, la vue y est très jolie; puis nous prenons la route de Moux, petit village où nous devons coucher.

En passant sur la route, on admire le vieux château de Menessaire, situé dans une belle prairie; ce manoir, bâti au seizième siècle, appartenait jadis aux seigneurs de Roussillon; il se compose d'un grand corps de logis avec donjon, et quatre tours, dont deux sont détachées; il est entouré de fossés que l'on franchit sur deux vieux ponts. Ce château fut brûlé par les huguenots en 1570. Il existe des souterrains sous tout l'édifice. Dans la grande salle d'honneur, il y a un plafond à poutrelles peintes avec des têtes couronnées. Dans la boiserie de la haute cheminée, on voit encore l'écusson et le portrait de Nicolas de Fussy, seigneur de Roussillon, pour lequel Louis XIV érigea la baronnie en marquisat en 1668. La salle est tendue de vieilles tapisseries; c'est la seule pièce remarquable du château.

(*A suivre.*) MITÈZE DE LA T.

Digitized by Google

HECTOR HANOTEAU

SOUVENIRS DE BRIET (*Suite*)

V

A mon retour, je me mis en tête d'essayer de dessiner au crayon, et je m'attaquai successivement au paysage et au portrait; mais je reconnus bientôt que, sans principes et sans maître, je n'arriverais à rien. Mes essais de paysage ressemblaient trop au dessin linéaire que je faisais autrefois à l'école et mes dessins de figures, bien qu'assez ressemblants, étaient d'une sécheresse désolante. Un jour, au commencement de juillet 1879, un vieux garde du prince de Chalais, le père Mitton, me pria de faire son portrait. Je voulus bien essayer et, après quelques heures de travail, je lui remis un portrait d'une ressemblance assez parfaite, quoique d'un dessin très incorrect. Comme je m'excusais de ne pouvoir faire mieux, il me dit, après m'avoir chaudement remercié, qu'il était dommage que je n'aie pas pris de leçons chez un bon peintre, comme M. Hanoteau, par exemple...

— M. Hanoteau?... vous le connaissez?... demandai-je, surpris.

— Oh! parfaitement, et il y a longtemps, me répondit le père Mitton. J'ai chassé plus de vingt fois avec lui: c'est un excellent homme, pas fier du tout. Il m'a mis sur un de ses tableaux, avec d'autres chasseurs et une bande de chiens, à un rendez-vous de chasse dans nos bois, il y a près de trente ans. Si vous désiriez faire sa connaissance et lui demander des conseils pour le dessin, ajouta-t-il, vous n'auriez qu'à lui écrire de ma part.

— Où reste-t-il?

— Dans une de ses fermes, à Briet, près de Cercy.

— Merci, dis-je, je réfléchirai.

Digitized by Google

La réflexion ne fut pas longue. Dès le lendemain, poussé par un ardent désir de connaître M. Hanoteau, de voir son atelier et de lui demander des conseils sur le dessin artistique, je lui écrivis pour le prier de m'accorder une entrevue. Courrier par courrier, il me répondit l'aimable mot suivant :

Monsieur,

Je vous attendrai à Briet dimanche prochain. Apportez-moi ce que vous avez fait et je vous donnerai tous les conseils nécessaires.

Recevez, Monsieur, l'assurance de toute ma bonne volonté.

H. Hanoteau.

15 juillet 1879.

Je laisse à penser la joie que j'éprouvai en recevant cette réponse si obligeante, que je conserve précieusement avec plusieurs autres lettres du grand artiste.

Comme mon père, qui était retraité depuis six mois, habitait le bourg de Fours, j'allai coucher chez lui le samedi soir et, le dimanche matin, je partis en voiture à âne pour Briet, distant de deux lieues environ. Je passai aux Cours-Garnet, puis aux Brûles, où je fis prendre à maître aliboron le chemin des Roses. J'arrivai à ce joli village, après avoir traversé le petit hameau du Bois-Clair, formé de chaumières très pittoresques. A l'extrémité du chemin des Roses, je tournai à droite et suivis, pendant un kilomètre, la route de Saint-Hilaire-Fontaine à Cercy-la-Tour, jusqu'à un chemin qui s'ouvre, à gauche, sous un bouquet de sapins et s'enfonce dans une belle forêt de chênes, de charmes et de bouleaux. J'engageai mon modeste équipage dans ce chemin et, après trois minutes de galop, j'arrivai au hameau primitif et quelque peu sauvage des Fontaines-Noires, à l'entrée duquel je pris, à gauche et toujours sous bois, un autre chemin, ou plutôt une large allée bordée de bruyères, de chèvrefeuille et de genêts. Lorsque j'atteignis l'extrémité de cette allée, longue d'un kilomètre environ, j'aperçus, à travers un rideau de pins et de chênes séculaires, une ferme composée de constructions de différentes époques, d'un aspect tout particulier, à la fois simple et distingué, pittoresque et poétique, s'élevant au milieu d'un paysage superbe : c'était Briet.

Après être passé entre une vieille grange couverte en paille et de belles écuries neuves à la toiture de tuiles rouges, je descendis de voiture dans la cour de la ferme, près d'une mare verdâtre où s'ébattaient de nombreux canards. Le fermier vint à moi pour m'offrir

Digitized by Google

ses services et attacha mon Pégase à longues oreilles à une boucle fixée dans un mur. Je remerciai ce brave homme et lui demandai si M. Hanoteau était chez lui. Il me répondit que le monsieur devait y être et il m'offrit obligeamment de me conduire à la porte de sa maison. J'acceptai avec reconnaissance et, mon carton à dessin sous le bras, je suivis le bon fermier qui, laissant à droite sa demeure (ancienne maison en bois, couverte de chaume moussu, ayant, dans le pignon garni de vigne vierge, un escalier de pierre montant au grenier et, à droite et au-dessous de cet escalier, une petite porte grillagée datant d'au moins cent ans), longea un mur surmonté de palissades, ouvrit une grille en fer qui cria sur ses gonds, et me fit entrer dans un magnifique jardin aux allées sablées, aux parterres fleuris, aux épais massifs de verdure et aux charmilles ombreuses que dominaient des trembles frissonnants et des peupliers rameux.

— C'est là, dit mon aimable guide, en me montrant une porte élevée de trois ou quatre marches, avec main courante, que surplombait, à une faible hauteur, la couverture de chaume dont j'ai parlé, laquelle abritait en même temps la demeure du fermier, la cuisine de l'artiste et des boîtes de pigeons roucoulants. Dans le prolongement de cette chaumière rustique, une jolie maison bâtie en briques et couverte en tuiles, renfermant les appartements du maître, ouvrait ses larges fenêtres sur le jardin ensoleillé, plein de parfums et de chants d'oiseaux.

VI

M. Hanoteau me fit l'accueil le plus bienveillant et le plus gracieux. Il me reçut dans sa coquette salle à manger, toute garnie de tableaux, de dessins et de médaillons de ses amis et de quelques peintures anciennes. Qu'on me permette de citer, en passant : un portrait admirable du maître, peint en 1870, par Carolus Duran ; plusieurs autres portraits, dont deux de M. Hanoteau, à l'âge de dix-huit ou vingt ans, par son camarade d'atelier Perron ; un joli tableau de Feyen-Perrin, *Vanneuses au bord de la mer; Un vieux grognard*, par Beaucé ; *Une femme qui dort*, par Mirallès ; une superbe aquarelle de Baron, *Le fou de Velasquez;* une étude peinte de Ribot, *Une scène du barbier de Séville*, par Devéria ; une gravure très fine de l'artiste nivernais Albert Duvivier, d'après Meissonier, et une gravure de

Digitized by Google

Tessier, représentant *Les Biquels*, d'après H. Hanoteau ; des portraits au crayon, en lithographie ou en photographie des peintres Perron, Français, Corot, etc. De beaux épagneuls noirs, par Vié, ornaient deux portes se faisant face, et sur les panneaux d'un placard étaient peints divers sujets : un paysage, par Tixier ; une nature morte (fruits et bouteilles), par L. Bouché, et une procession sortant de l'église de Decize (1863), par J. Guiaud, artiste qui, après avoir donné des conseils au jeune peintre Hanoteau, fut heureux d'en recevoir plus tard de l'éminent paysagiste. Enfin, dans un angle de la salle, on voyait un superbe buste de M. Hanoteau, en terre cuite, exécuté en 1870, par le sculpteur nivernais E. Cougny, et de chaque côté d'une glace placée sur la cheminée étaient accrochés les médaillons en bronze des peintres Troyon, par Aimé Millet, et Jean Gigoux, par David d'Angers, et ceux en plâtre d'Hector Hanoteau, par le sculpteur nivernais J. Gautherin (1868) et d'Albert Duvivier, par E. Cougny (1875).

Ce fut dans ce décor artistique que je vis pour la première fois le peintre que j'avais tant désiré connaître. Sa belle tête couronnée de cheveux blancs relevés sur un front large et bombé, rappelant comme puissance celle de Victor Hugo ; sa figure pleine, douce et souriante, éclairée par de grands yeux bleus aux regards profonds ; sa barbe rousse grisonnante, partagée au menton en deux pointes qui retombaient sur sa large poitrine, tout cela formait un ensemble harmonieux, plein de relief et de distinction.

Après m'être excusé du dérangement que je lui causais et avoir parlé ensemble des mines de La Machine et du petit voyage que je venais de faire, l'artiste me pria de lui montrer mes dessins. Je plaçai devant lui les paysages et les portraits au crayon que j'avais apportés. M. Hanoteau mit son lorgnon et examina avec attention chacun de mes essais. Lorsqu'il arriva au dernier : — Voilà le père Mitton, dit-il en souriant ; bien que je ne l'aie pas vu depuis longtemps, je le reconnais parfaitement. Les autres portraits, ajouta-t-il, me paraissent être aussi ressemblants, et vos paysages se tiennent debout, quoique manquant de perspective. Si vous me permettez de vous dire toute ma pensée...

— Mais, Monsieur, dis-je en l'interrompant, je suis venu exprès et je vous en serai très reconnaissant.

— Eh bien ! poursuivit M. Hanoteau, vos dessins sont trop secs, le

Digitized by Google

trait est assez bon, mais les ombres ne sont pas suffisantes et le modelé en est imparfait; on voit que, comme vous me l'avez écrit, vous ignorez les règles du dessin artistique; ce n'est pas votre faute, puisque vous n'avez pas eu de maître; cependant, ajouta-t-il, je reconnais que vous avez du goût et des dispositions qu'il serait bon de cultiver. Si vous restiez moins loin d'ici et que vous puissiez venir quelquefois, je me ferais un plaisir de vous donner des leçons qui vous rendraient le travail plus facile et vous permettraient de dessiner correctement.

— Je vous remercie infiniment de toutes vos bontés et de la gracieuse proposition que vous venez de me faire, répondis-je. Il me serait possible et très agréable de venir presque tous les dimanches de la belle saison vous demander des conseils et des leçons, mais je craindrais que cela ne vous dérangeât trop...

— Pas le moins du monde, fit l'obligeant artiste. Venez toutes les fois que vous pourrez, je serai toujours à votre entière disposition.

Je me suis permis de rapporter cette petite conversation pour donner une idée de l'extrême bienveillance et de la grande bonté du célèbre peintre nivernais.

Il fut convenu que je reviendrais à Briet le dimanche suivant pour prendre ma première leçon de dessin. Le maître me prévint qu'étant obligé de s'absenter ce jour-là pour aller chercher son fils, alors élève de rhétorique au lycée de Nevers, il me ferait donner cette leçon par un de ses élèves, M. Georges Chicotot, qui s'est fait depuis une certaine réputation dans la peinture de genre, et à qui la ville de Paris, dont il est originaire, a acheté, il y a quelques années, un tableau destiné à orner une de ses mairies. — Si vous voulez bien venir avec moi, dit M. Hanoteau, je vous présenterai à ce jeune peintre qui travaille en ce moment dans mon atelier que vous verrez en même temps.

— Avec un grand plaisir, dis-je.

Nous sortîmes en passant par la cuisine à la vaste cheminée et aux vieilles portes d'armoire ornées de perdrix qui, lorsqu'elles étaient fraîchement peintes, donnaient, paraît-il, à tous ceux qui les voyaient, l'illusion de la réalité.

En apercevant M. Hanoteau, une perruche, dont la cage était suspendue à un arbre du jardin, fit entendre des cris perçants et une belle pie, descendant du toit de chaume, vint se poser sur l'épaule de l'artiste, puis sur la mienne, en disant assez franchement: Bonjour, Monsieur

Digitized by Google

— Je vous présente Jacqueline, dit le peintre en souriant, Jacqueline la plus bavarde et la plus voleuse des pies...

— Et aussi la plus polie, ajoutai-je.

A peine Jacqueline nous avait-elle quittés pour voler à la cuisine (avec ses ailes d'abord et peut-être ensuite avec son long bec) que trois chiens de tailles et de races différentes nous arrivaient dans les jambes en faisant à leur maître mille démonstrations de joie et d'amitié. C'étaient Pontife, Grand Bête et Petit Malheureux dont M. René Delorme a parlé dans une très intéressante biographie de M. Hanoteau.

Enfin, après avoir contourné le pignon de la maison en briques, nous arrivâmes à l'atelier, séparé par une porte cochère de la maison du fermier.

Ainsi qu'il me l'avait dit, M. Hanoteau me présenta à M. Georges Chicotot, qui travaillait à un tableau pour le concours Troyon de 1879 et qui accepta très gracieusement d'être mon professeur le dimanche suivant.

L'atelier était garni de tableaux de toutes dimensions, dont la plupart représentaient des paysages et des scènes de la vie rustique, pris à Briet et dans la campagne environnante, et peints avec la largeur d'exécution, la justesse d'observation et la puissance de rendu qui caractérisaient le talent du grand artiste nivernais. Il y avait aussi de beaux portraits, parmi lesquels je remarquai celui de la vieille nourrice du peintre, celui de sa gouvernante filant une quenouille, et le portrait de profil d'une parisienne, à demi-décolletée et tenant un bouquet entre ses doigts effilés (1). Cependant, je ne vis là aucun des chefs-d'œuvre du maître dont je connaissais les noms, et j'appris que ceux qui n'étaient pas encore vendus ornaient son magnifique atelier du passage Stanislas, à Paris.

Lorsqu'après cette entrevue charmante, je voulus prendre congé de M. Hanoteau, il m'invita très gentiment à rester déjeuner avec lui : je le remerciai de cette nouvelle bonté et lui dis que mes parents m'attendaient à Fours. Il n'insista pas, mais il ne voulut me laisser partir qu'après avoir pris avec lui et M. Chicotot un verre de vieux vin blanc de Decize, son pays natal.

(*A suivre.*) L.-M. POUSSEREAU.

(1) Il y avait également dans cet atelier un superbe portrait de M. Hanoteau, à l'âge de trente-cinq à trente-six ans, par Courbet.

Digitized by Google

POÉSIES

DANS LA TOUR

Par l'étroite et basse fenêtre
Percée au plus haut de la tour,
Dans la cellule ne pénètre
Qu'un pâle et froid filet de jour.

Le prisonnier dont la détresse
S'enferme en ces tristes parois,
Parfois se hisse avec adresse
Jusqu'aux barreaux scellés en croix.

Ses regards altérés d'espace
Plongent dans le vide, pour voir
Flotter le nuage qui passe,
S'enfuir en fumant le train noir.

Puis, dans la solitude et l'ombre,
Il retombe plus lourdement,
Et son réduit paraît plus sombre
Et son destin plus opprimant.

Or, ce printemps, par aventure,
Entre le montant de granit
Et la grille de l'ouverture,
Un couple ailé bâtit son nid.

Grâce du ciel inopinée !
L'oiseau, d'abord effarouché,
A tout moment de la journée
Voit son ami vers lui penché.

Il chante : la cellule où pèse
D'ordinaire un calme de mort
S'anime ; à la voix qui l'apaise,
Le reclus s'éveille et s'endort.

Digitized by Google

Lien qui le rattache au monde,
Lueur d'étoile dans sa nuit !...
Et sa misère est moins profonde,
Moins désespéré son ennui !...

Hélas ! une pensée amère
Etreint son cœur, pâlit son front :
Emportant sa joie éphémère,
Bientôt les oiseaux s'en iront.

Dieu sait s'ils reviendront encore
Le consoler par leur chanson,
Eclairer d'un reflet d'aurore
Les ténèbres de sa prison !

LE RIRE

Le rire clair et sain ne hante plus nos lèvres.
Le rire large et haut, joyeusement vibrant,
Ne sait plus, comme aux jours de l'aïeul calme et franc,
S'envoler de nos cœurs brûlés de folles fièvres.

Le rire où se mêlait liesse et réconfort,
Le rire, cordial pour la lutte prochaine,
Qui, détendant l'esprit oublieux de la peine,
Le rendait plus égal, plus tranquille et plus fort,

Lumineux, éclatant, plus vif qu'une fusée,
Sonore, épanoui, plus gai qu'un chant d'oiseau,
Plus frais que le premier bouton de l'arbrisseau,
C'était comme la fleur de l'âme reposée.

Notre sombre gaîté sonne faux. Aujourd'hui
Que nous errons sans but, privés d'espoirs suprêmes,
Inquiets, défiants de tous et de nous-mêmes,
Le rire, sous un vent d'âpre amertume, a fui ;

Et d'un ennui nouveau traînant le poids immense,
Nos fronts portent le sceau d'une morosité
Où, — Dieu garde nos fils de cette hérédité ! —
Plus d'un voit en tremblant des germes de démence.

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

A TRAVERS LIVRES ET PÉRIODIQUES

Notre collaborateur M. Parthiot publie (imprimerie Darantière, à Dijon), l'*Historique d'une famille roturière d'origine nivernaise, à travers les XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles*. En notre temps de *déracinés*, il faut applaudir aux efforts de ceux qui cherchent à renouer le lien des familles avec la terre ancestrale. M. Parthiot n'a pas seulement dressé son arbre généalogique ; en parcourant la carrière de ses ascendants, il a groupé autour de chacun d'eux les faits propres à donner une juste idée de leur mode d'existence. Souhaitons que M. Parthiot trouve de nombreux imitateurs.

Nos lecteurs n'ont pas oublié l'étude de M. l'abbé J. M. Meunier : *Littérature et philologie*, parue dans notre numéro d'avril. Cette étude a été fort appréciée en haut lieu. Citons seulement un extrait d'une lettre de M. Gaston Paris, qui écrit à notre collaborateur : « Tous mes remerciements pour vos observations qui ne sont que trop fondées sur le nouveau livre de mon excellent ami et collègue. Vous avez parfaitement mis en lumière la différence de méthode qui sépare le philologue du littérateur, et les erreurs où celui-ci tombe fatalement... »

Nous reprendrons sous peu la suite de l'ouvrage de M. l'abbé Meunier sur l'*Origine et l'histoire des parlers du Nivernais*, avec la description de l'instrument très ingénieux dont il se sert pour obtenir les graphiques documentaires.

Nous lisons dans la dernière livraison (octobre) de l'excellente Revue *Lemouzi* : « Depuis deux ans, M. Achille Millien, un des poètes et des folkonistes les plus distingués de France, lutte courageusement dans la *Revue du Nivernais* qu'il a fondée, contre l'indifférence vraiment trop coupable des provinciaux dans les choses de l'intelligence, et pour créer dans son pays un foyer de civilisation autochtone... »

Le *Musée des Familles* fait un emprunt à une de nos livraisons, et reproduit dans son numéro de septembre *Ce qui fait le plus vite passer l'heure*, de M. Léon de Tinseau.

NOTES ET ÉCHOS

∴ Le 16 octobre, deux cérémonies patriotiques avaient lieu dans notre département. A Nevers, on célébrait le vingt-huitième anniversaire du combat d'Artenay, où nos mobiles combattaient avec tant de bravoure. M. Bardot, puis M. Steck, secrétaire général de la préfecture, rappelèrent éloquemment cette journée de l'année terrible. — A Cosne, on inaugurait un monument à la mémoire des enfants de l'arrondissement morts pour la Patrie. L'espace nous manque pour rendre compte par le menu de cette belle cérémonie présidée par M. le préfet de la Nièvre. Au pied du monument, œuvre conçue, dans sa sobriété voulue, avec beaucoup d'art et de goût,

Digitized by Google

par M. Albert Pasquet et exécuté avec soin par M. Nouhant, sculpteur, de nombreux discours ont été prononcés et énergiquement applaudis. M. le Préfet, puis M. le général Gosse-Dubois, ont, les premiers, évoqué avec une éloquence vibrante la mémoire de nos soldats morts ; ensuite, M. Vautier, maire, a parlé au nom de la ville et a été suivi par le député, le conseiller général, le président de l'Union fraternelle militaire, à qui revient l'honneur de l'érection du monument, etc...

Pour la circonstance, on avait demandé à notre directeur les paroles d'un chœur. Ce chœur, musique de M. E. Robineau, a été chanté par la Chorale de Cosne et fort applaudi. Nous en donnons les vers, avec le regret de ne pouvoir en offrir aujourd'hui la musique à nos lecteurs :

A nos souvenirs funéraires
Mêlant notre espoir renaissant,
Evoquons-les, ces morts, nos frères,
La chair de notre chair, le sang de notre sang,
Aux horizons divers leur cendre est dispersée,
Mais tous devant les ennemis,
Tous eurent la même pensée
Pour le drapeau, pour le pays !
Ils sont morts : cependant les flammes
Qui brûlaient en leurs cœurs n'ont pu s'éteindre ; non,
Et nos âmes encor sentent vibrer leurs âmes
En intime communion.

Qu'importe ! Ont-ils reçu l'atteinte meurtrière
Un jour d'enthousiasme, un jour de désespoir ?
Que tous aient mêmes pleurs, tous égale prière
Et tous pareille palme : ils ont fait leur devoir.
Sur la pierre où leur nom s'enchaîne
Posons le laurier près du chêne
Avec le souvenir qui ne finit jamais...
Fils dévoués, à la Patrie
Les braves ont donné leur vie :
Que les braves dorment en paix !

O France, s'ils sont morts loin de leur sol natal
Pour ta défense ou pour ta gloire,
Tu veux nous voir unis devant le piédestal
Où s'éternise leur mémoire,
Que ta robuste main, des plis aux trois couleurs,
Comme un navire sous sa voile,
L'ombrage, le protège, et que de ses lueurs
Toujours l'éclaire ton étoile !
Ainsi tes fils, portant au front
Vers l'avenir ton espérance,
De leurs aînés se rediront
Le dévoûment et la vaillance
Et comme eux, sans peur, donneront
S'il le faut, leur vie à la France !

*** Nos compatriotes : L'Académie des sciences morales et politiques a décerné le prix de législation à M. Charles Morizot. C'est un nouveau succès que nous enregistrons avec bonheur à l'actif du très distingué substitut du procureur de la République à Paris.

*** M. Emile Bobin, architecte à Château-Chinon, a obtenu pour ses dessins une médaille d'argent à l'exposition de Dijon. Nous avons le vif regret d'apprendre, en même temps que ce succès, la mort de notre jeune compatriote. L. D.

Le Directeur-Gérant, ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

LA JOIE DE VIVRE

A MON retour d'un voyage dans l'intérieur, j'allai prendre des nouvelles d'un ami malade qui habitait une des rues sombres et étroites du quartier indigène. Mais là, on me répondit qu'il avait quitté son appartement de la rue Sokdjemma pour s'installer boulevard de la République.

Sans m'informer davantage, je me rendis à sa nouvelle adresse. Au numéro indiqué, je montai quatre étages ; deux portes donnaient sur le même palier et la concierge, une maltaise somnolente, avait négligé de me dire à laquelle je devais frapper.

Comme j'hésitais, une toux, que je connaissais bien, hélas ! dissipa mon incertitude. Je sonnai.

Au bout d'un instant, un grand jeune homme, aux traits amaigris, vint m'ouvrir lui-même, toussant toujours, courbé sous la violence de la crise, mais souriant, malgré cela, du plaisir que lui causait ma visite.

Je lui manifestai mon étonnement sur le choix de ce gîte peu accessible pour lui que les escaliers fatiguaient.

Il me prit par le bras, sans me répondre, me fit traverser sa chambre et me conduisit sur une terrasse d'où la vue embrassait toute une partie d'Alger, la baie si bleue sous le soleil féerique qui, au loin, vers l'est inondait la plaine jusqu'aux montagnes de la Kabylie.

— Vois !... fit-il, très oppressé encore.

Digitized by Google

— Superbe !... mais, repris-je, revenant à mon idée, c'est haut pour toi !

Il me regarda tristement, parut hésiter un peu, enfin, comme un aveu :

— Je ne descendrai pas et, par conséquent, n'aurai plus à monter, dit-il. Je vois très bien où j'en suis et j'en suis à la dernière période de la maladie. Ces temps-ci, j'ai eu des crises terribles ; il m'est impossible de marcher et je ne rentrerai pas en France... Rue Sokdjemma, resserrée comme les murs d'un tombeau, c'était mortel, des maisons blanches, des maisons bleues, et, le soir, le son des darboukas, qui s'élevait de l'ombre, me donnait la fièvre ! J'ai voulu, pour mon dernier acte, voir de la vie, regarder la terre, la mer, avoir le plus de soleil possible le jour et le plus d'étoiles au-dessus de moi pendant la nuit...

— Voyons !... lui dis-je...

Mais il m'interrompit :

— Je ne me fais pas d'illusions, ni toi non plus, vieux militaire, — c'était son terme de meilleure amitié — tu n'en as pas sur mon compte... Cause toujours, je sais à quoi m'en tenir... Allons ! laissons cela et regarde !...

Nous nous étions accoudés sur la balustrade.

Il continua :

— Si tu savais comme je suis heureux depuis que j'habite ici ! Avec ma jumelle, je vois les navires arriver au large ; je les aperçois souvent même avant que le sémaphore les ait signalés. Tu sais combien j'aime la mer, les bateaux ! Il me semble que la vie se manifeste plus grande d'où je suis, que je la respire mieux... Le soir, ce sont tous les bruits de la ville qui montent avec les senteurs d'Afrique pendant que les étoiles paraissent une à une là-haut, et que s'allument les feux des navires dans le port et, plus loin, très loin, là-bas, d'autres lumières naissent aussi, mystérieuses et troublantes, jusque sur les flancs du Djurjura... C'est beau de vivre et de respirer cet air qui m'entoure ! Il faut être dans mon état, très près de la fin, pour le bien comprendre, le bien goûter ! Et, d'ici, non seulement je vois mieux ce que je vais quitter, mais, je te le répète, la nuit, je dors si mal ! je trouve du repos et du calme à regarder le sommeil de cette grande terre d'Afrique que les vagues bercent gravement de leur murmure...

Il ajouta encore, plein d'émotion :

Digitized by Google

— Oui, ce sont les mourants comme moi qui savent jouir de la vie. la joie de vivre !...

Une autre quinte le reprit et il resta longtemps sans pouvoir parler.

Il me pria de partager avec lui le dîner qu'on lui apportait d'un restaurant, j'acceptai.

Le soir, quand je regagnai à pied ma villa de Mustapha-Supérieur, il me semblait entendre la voix de ce mourant, me dire : — « Vois ces étoiles ; vois les taches que forment les palmiers de la route ; respire la vie, mais tu as des poumons et tu n'apprécies pas la joie de vivre ! »

Dans la suite, chaque jour je descendais à Alger faire une longue visite à mon ami ; je le trouvais toujours plus mal, mais toujours ravi de son installation. Il me parlait des navires qu'il avait vus entrer ou sortir, des moindres détails qu'il observait de sa terrasse et qui prenaient, pour lui, une importance et un intérêt infinis. Il causait avidement d'un tas de choses, paraissant pressé de me dire de ses souvenirs, de ses émotions, de tout ce qu'il avait vécu et ressenti, comme s'il craignait que la mort ne vînt lui couper la parole avant d'avoir revu ce coin-là du passé... Pauvre garçon ! Puis une nouvelle crise venait le courber sur son fauteuil, il la supportait courageusement et je voyais au sourire angoissé de son regard qu'il était encore là-bas.

Une fois, il pleura : il se sentait de plus en plus faible, les nuits devenaient plus mauvaises et l'appétit diminuait. Nous parlions de l'Afrique du Sud dont il conservait ce souvenir étrange, cette « nostalgie du Sud » que bien peu n'éprouvent pas, de ceux qui l'ont connu.

— Si j'étais resté aux spahis, disait-il, je ne serais pas tombé malade... Etre envoyé, en automne, d'Ouargla dans les Vosges, c'est une transition trop brusque de climat !...

Il resta un moment rêveur et me prenant la main :

— Ce qui me fait le plus de mal, dit-il, c'est la pensée de ne revoir personne de mon régiment !... Enfin ! Je suis sans famille et mieux vaut que ce soit moi qu'un autre, mais j'ai trente ans et j'avais encore de rudes illusions !...

Il pleurait.

Brusquement, comme honteux de son émotion :

— Tu ne croirais pas qu'hier, avec ma jumelle, j'ai suivi la diligence d'Aïn-Taya sur la route. Pas d'erreur, mon cher, il y avait un arabe sur l'impériale, je l'ai reconnu quand elle est passée ici...

Digitized by Google

A la fin de mai, la température très élevée lui enleva encore un peu de ses forces. Il ne pouvait que difficilement rester debout et il demeurait des journées entières près de la fenêtre, sa jumelle à côté de lui, qu'il prenait de temps en temps pour scruter l'horizon.

Quand je lui parlais de sa santé, il me répondait : — « Ça suit son cours! », et il passait vite à un autre sujet.

Un soir, je le trouvai plus fatigué, la respiration très courte.

— Je ne dormais pas cette nuit, me dit-il, j'ai entendu siffler un vapeur, j'ai pensé que c'était « le Chanzy » qui n'était pas arrivé hier et je me suis levé pour voir ; peut-être suis-je resté trop longtemps debout !... Ça ne va pas...

A cause de la chaleur il fallut attendre que le soleil eût disparu derrière Alger pour pousser le fauteuil du malade sur la terrasse. Une tache sanglante montait au ciel, au-dessus de la Kasbah et la mer, très calme, se veinait de grandes raies rouges. On apercevait au loin la côte uniformément terne, de l'autre côté de la baie, où, tout à coup, les maisons de Fort-de-l'Eau, de Matifou, frappées par un rayon de soleil mourant se mirent à briller très blanches ; puis elles devinrent jaunes, et tout le cap se détacha vivement avec une couleur rose ; les maisons ressortirent en bleu pâle. Et, en un instant, par un étonnant effet de lumière, la terre et la mer ne formèrent plus qu'une même étendue d'un même rose.

Plus loin, au-delà de la plaine, à droite de la baie, les montagnes se coloraient d'une teinte lilas, et chaque fois que la mer changeait de couleur, elles prenaient aussi des tons différents, mais plus lentement.

Le ciel était pur, à l'ouest seulement une faible tache rouge se montrait encore.

La mer redevint rose, passa au mauve avec le ciel ; et la côte plus foncée, très nettement dessinée, paraissait suspendue entre la nappe aérienne et celle de l'eau confondues. Puis les montagnes prirent des tons d'émeraude, la mer changea de mauve à rose, de rose à bleu pâle et à bleu foncé, elle se veina de blanc, subitement passa au gris.

Alors un grand vapeur, sorti du port depuis un moment, parut s'élever dans le ciel qui se confondait avec l'eau.

C'était un de ces spectacles magiques que donnent parfois les couchers de soleil d'Orient, et que les peintures humaines ne peuvent reproduire.

Digitized by Google

Le malade avait suivi ces transformations de lumière dans le ravissement de son être ; je le voyais, ses grands yeux creusés par la souffrance, comme hypnotisé en ce spectacle ; une fois je l'entendis me dire : — « Regarde ! »

Moi-même, très impressionné, je m'absorbai dans ce merveilleux, jusqu'à ce que la dernière étincelle solaire mourut, éteignant, du même coup, la splendeur de cette féerie qui s'évanouit dans la nuit presque complète...

Quand je me retournai vers mon ami, sa tête s'était renversée sur le dossier du fauteuil, je lui parlai, il ne me répondit pas ; pensant qu'il dormait, je voulus ramener un de ses bras qui semblait mal placé, je lui touchai la main... Elle était froide.....

R. JALADON DE LA BARRE.

PRINCESSES NIVERNAISES

LES PREMIÈRES AMOURS DE MARIE DE GONZAGUE

(Suite.)

§ 2.

Marie de Médicis se rendit compte de ces menées et chercha bientôt à écarter les obstacles apportés à ses desseins. Elle écrivit au duc de Mantoue de rappeler sa fille auprès de lui. Le duc eût sans doute vu avec plaisir la princesse Marie épouser Monsieur et..., qui sait? devenir un jour reine de France ; mais il avait besoin des secours immédiats de Louis XIII pour s'installer dans ses nouveaux états, et sa position de protégé et de client de la France ne lui permettait pas de désobliger la reine mère : il mande donc à sa fille de prendre au plus tôt le chemin de l'Italie. Mais tandis que Mme de Longueville traînait les choses en longueur, Monsieur envoie Le Coigneux supplier le roi d'empêcher le départ de la princesse Marie, et il l'obtint, grâce à l'appui du cardinal, dont l'intervention mécontenta fortement la reine.

En même temps, on cherchait à rompre le projet de mariage en faisant entendre raison à Gaston. Celui-ci, plus ambitieux qu'amoureux, « promit solennellement au roi et à la reine, sa mère, en présence du cardinal de Bérulle, du garde des sceaux, de Le Coigneux et de Bellegarde qu'il ne penserait jamais à ce mariage puisque Leurs Majestés ne l'agréaient pas (1)» , mais il ne voulait rompre qu'à condition « qu'on

(1) *Mémoires de Richelieu.*

Digitized by Google

lui donnât moyen de le faire avec honneur (1) », c'est-à-dire qu'il prétendait se faire acheter sa soumission et obtenir du roi le commandement de l'armée de Piémont chargée de faire lever le siège de Casal. La reine mère lui fit accorder cette charge et le roi lui donna en outre cinquante mille écus. Ces générosités triomphèrent des scrupules de Monsieur qui « trouva bon que l'on envoyât à M. de Mantoue afin qu'il envoyât quérir Madame sa fille et qu'elle partit quinze jours après qu'il se serait acheminé à l'armée (2) ».

§ 3.

Mais une fois encore la jalousie soupçonneuse de Louis XIII allait remettre tout en question. En effet, « les trophées à venir de son frère l'empêchaient déjà de dormir et il ne pouvait laisser à un autre ce beau laurier (3) ». Il se résout donc à prendre lui-même le commandement des troupes et offre à son frère la lieutenance générale.

Ce manque de parole n'était pas propre à calmer les intrigues que continuaient à mener autour de Monsieur ses familiers ainsi que Mme de Longueville. Cependant Gaston, bien que déçu dans son ambition, consent à suivre le roi, et il était à quelques lieues de Grenoble lorsqu'il apprit que le duc de Mantoue ordonnait le départ immédiat de sa fille : il s'arrête, se retire dans la terre des Dombes et écrit aussitôt au roi « que le partement de ladite princesse Marie, par l'ordre de son père, lui causait un déplaisir si sensible que, ne pouvant pour lors divertir ailleurs ses pensées, il s'était résolu d'aller en une de ses maisons où il attendrait le commandement de Sa Majesté (4) ».

La lutte entre Gaston d'Orléans et sa mère devenait critique. De part et d'autre on se préparait à porter de grands coups. Mme de Longueville promettait tous les jours de faire partir sa nièce et imaginait prétexte sur prétexte pour différer ce départ. De Bellegarde, Le Coigneux et Puylaurens, loin de chercher à apaiser le mécontentement de Monsieur, comme le déclarait à la reine le bon cardinal de Bérulle, excitaient leur maître à ne tenir aucun compte des refus du roi et à épouser sur-le-champ la princesse Marie ; ils envoyaient de Suffertes dire à la reine « que Monsieur était résolu d'aller le même jour, qui était un

(1) *Mémoires de Bassompierre*, t. IV, p. 1.
(2) *Ibid.*
(3) *Mémoires de Nicolas Goulas*, t. I, p. 64.
(4) *Mémoires de Richelieu.*

Digitized by Google

samedi, coucher à Fontainebleau, de là à Coulommiers pour y chercher la princesse Marie qui devait partir le dimanche pour aller à Montmirail, où ils se devaient trouver ensemble pour l'épouser le mardi suivant (1) ».

Cet avis, « plutôt donné pour servir d'excuse et de décharge à ceux qui l'envoyaient que pour donner moyen à Sa Majesté d'y pouvoir remédier, vu qu'il n'y avait que la nuit du samedi au dimanche pour y pourvoir (2) », détermine la reine à s'assurer de la personne de la princesse Marie et de Mme de Longueville, et elle donne au sieur de Cahuzac l'ordre de les arrêter et de les amener au Louvre, mais de se retirer avec respect s'il venait à rencontrer Monsieur. Marillac, envoyé auprès de Gaston, ne peut que confirmer les nouvelles apportées par de Suffertes ; en même temps, on avertit la reine que, si elle logeait la princesse Marie au Louvre, dans l'appartement de Mme de Combalet, qu'elle avait fait préparer à cet effet, « elle y recevrait l'affront tout entier, et que Monsieur, arrivant à Paris, pourrait entrer dans ledit Louvre à telle heure qu'il voudrait (3) » ; elle se décide alors à envoyer la tante et la nièce au donjon de Vincennes, « non comme prisonnières, mais au département où loge le roi quand il y va (4) ».

§ 4.

Cette arrestation surprit Monsieur, qui s'emporta en récriminations contre la reine mère et contre le cardinal « qu'il savait être son ennemi (5) ». Il écrivit aussitôt au roi pour se plaindre du procédé de Marie de Médicis et pour demander la liberté des princesses, « promettant de ne rien entreprendre sur le sujet de son mariage que par la permission de Sa Majesté (6) ». « Monsieur le cardinal n'approuva pas trop cette capture, ce qui donna du mécontentement à la reine mère (7)». Mais le roi, bien que surpris de l'acte d'autorité de Marie de Médicis, répondit « qu'il n'avait rien su avant l'arrêt de la princesse Marie, mais qu'il approuvait tout ce que la reine sa mère avait fait, comme l'ayant fait pour le bien de son service (8) ». Monsieur devait apaiser le mécon-

(1) *Mémoires de Richelieu.*
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*
(6) *Ibid.*
(7) *Mémoires de Bassompierre*, t. IV, p, 35.
(8) *Ibid.*

Digitized by Google

tentement de sa mère et renoncer à épouser la princesse Marie que le roi ferait bientôt conduire auprès de son père « étant bien raisonnable qu'après avoir fait ce qu'il avait fait pour lui restituer ses états qu'on lui retenait sans justice, il lui fit mener sa fille sûrement, ainsi qu'il le désirait (1). Bientôt après, les confidents de Gaston ayant déclaré qu'il fallait adoucir l'esprit de Monsieur en délivrant les princesses et ayant promis « qu'ils le porteraient à n'épouser jamais la princesse Marie sans le consentement de Leurs Majestés (2) », la reine fit mettre en liberté la princesse Marie et sa tante.

Mais, malgré les assurances et les promesses des amis de Monsieur, les intrigues se poursuivaient comme auparavant : seulement, elles prenaient de plus en plus un caractère politique. Le mariage de Monsieur n'était plus qu'un prétexte à comploter contre le cardinal et même contre le pouvoir royal : on oubliait le princesse Marie pour ne plus songer qu'aux commandements et aux apanages. Sans doute, Gaston continuait à inquiéter sa mère par de soudaines équipées, partant pour Paris à l'insu des siens, afin de rejoindre Marie de Gonzague ; mais malgré ces démonstrations trop bruyantes pour être sincères, il promettait de ne jamais l'épouser sans le consentement du roi, et cherchait à satisfaire son ambition plutôt que sa prétendue passion. Avec ses conseillers, il se plaignait du peu de compte que l'on avait accoutumé de lui donner des choses qui se passent à la cour et dans l'Etat (3) », il prétendait « augmentation d'apanage et un des plus grands gouvernements des frontières de l'Etat (4) » ; il menaçait de quitter le royaume et entrait en pourparlers avec le duc de Lorraine (5) afin de se retirer dans son duché.

(*A suivre.*) A. JARDÉ.

(1) *Mémoires de Richelieu.*
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*
(5) Mathieu Molé, dans un mémoire pour la dissolution du mariage de Monsieur avec Marguerite de Lorraine (1634) (*Mémoires de Mathieu Molé,* t. II, p. 214 et suivantes), dit que la maison de Lorraine, cherchant une seconde alliance avec Monsieur, voulut entraver ses amours avec Marie. « Et comme il lui eût plu de jeter les yeux sur la fille de M. le duc de Mantoue, prince français et de sang et d'esprit et tout séparé des intérêts de ceux de Lorraine, ce fut lorsqu'on fit jouer toutes sortes de ressorts pour traverser ce dessein... On vit alors l'emprisonnement de la princesse Marie qui fut le premier acte public de leur mauvaise volonté. » C'est aussi l'opinion de Tallemant : « La maison de Guise qui avait du pouvoir auprès de la Reine s'opposa à ce mariage. » Cette opinion n'est corroborée en rien par les différents mémorialistes dont nous nous sommes inspiré.

Digitized by Google

ENVOUTEMENT

(1580)

Dans l'ombre du château puissant
Se tapit, demi-ruinée,
La hutte où le jour ne descend
Que par l'énorme cheminée.

Un grabat, planches et clayons,
Un coffre, un banc, une escabelle,
Où se tient assise, en haillons,
Une femme encor jeune et belle.

Cheveux épars, serrant les dents,
Elle enfonce, enfonce à son aise
Une longue épingle, dedans
Une image de terre glaise.

Et couvant d'un œil dur et sec
La figurine ainsi percée,
Elle clame sa plainte, avec
Des cris de lionne blessée :

« La grande Dame de la Tour
Dont l'œil flambe sous la paupière,
Jalouse et folle par amour,
Veut me ravir mon ami Pierre.

Digitized by Google

En une heure de déraison,
Malgré mes cris, malgré mes larmes,
Elle l'a fait mettre en prison,
Par ses archers venus en armes.

Le prieur du Moûtier, deux fois,
Est allé faire remontrance ;
Moi, j'ai prié devant la croix
Longtemps, longtemps... plus d'espérance !

J'implorais, pour avoir pitié,
Ma patronne et la sainte Vierge ;
J'ai déjà vu plus d'à moitié
Sans résultat fondre mon clerge.

Et maintenant — pardon, Jésus ! —
Je sens en moi la haine accrue
Monter comme l'eau, par-dessus
La digue, aux jours de haute crue.

O Louve, fille de Satan !
Des bas-fonds de mon indigence,
Voleuse d'hommes, souviens-t'en,
Contre toi j'ai juré vengeance !

Tu te crois sûre en tes abris,
En ton repaire retranchée,
Et quand je passe, avec mépris
Tu ris, à ton balcon penchée.

Quelle menace, quel effroi,
Si haut, si haut pourrait t'atteindre ?
Tremble pourtant, car je sais, moi,
Je sais que ton sort est à plaindre !...

Je suis allée au Bois-Maudit
Trouver l'Homme isolé du monde ;
Dans l'orage et la nuit, j'ai dit
Combien ma misère est profonde.

Tenez, videz ces deux paniers,
Tout ce que j'ai, je vous l'apporte,
Voici des sous et des deniers,
Il ne me reste rien... qu'importe !

Digitized by Google

Je n'ai plus rien... rien à manger...
Tant pis... prenez... je vivrai d'herbe,
Gaîment si je peux me venger
De la Dame injuste et superbe !

Me voyant possédée ainsi
De désespoir, le solitaire,
Pour alléger mon grand souci,
M'a fait une image de terre.

La voici : souvent, très souvent,
De cette épingle je la pique,
Un peu plus fort et plus avant
Chaque jour ; j'en sais la pratique.

Ah ! louve bonne aux crocs des chiens,
Je frémis d'aise quand j'y songe !
Oui, cette épingle que je tiens,
C'est dans ta chair que je la plonge.

Dans ta chair même, car c'est toi
Qui vis toute en cette effigie
Et j'ai cru déjà, sur ma foi,
Voir l'épingle de sang rougie.

Comme sans cesse à petit feu,
Tu vas mourant — je l'entends dire —
Je me console peu à peu :
Mon sort est triste, le tien pire.

Bientôt enfin le glas dans l'air
Annoncera que tu es morte...
Crève donc ! et qu'au feu d'enfer
Le diable ton maître t'emporte !

Ah ! quel bonheur quand tu seras
Couchée inerte dans ta bière,
De presser encore en mes bras,
Sauf et libre, mon ami Pierre ! »

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

PROMENADE EN MORVAN

(*Suite*).

Cette contrée est moins jolie, le temps est lourd et orageux, la route nous semble longue et un de nos compagnons de route s'écrie « Ah ! que Moux tarde ! » Nous arrivons enfin dans ce bourg qui n'a rien de remarquable, quoique notre ancien guide nous y ait annoncé une fabrique de bas de coton. Mais, ô déception, on nous dit qu'elle était transférée à Autun depuis huit ans ! Sur la place de l'Eglise, il y a un petit hôtel très propre, où nous trouvons à nous caser tous convenablement. Après un dîner, où nous mangeons des œufs à toutes les sauces, nous admirons le magnifique clair de lune, pendant que des artistes de notre caravane étonnent par des chants mélodieux la population rassemblée autour de la place. Le samedi matin, nous arrivons au lac des Settons, par un temps superbe, mais le vent était si fort, qu'il soulevait les vagues en tempête : impossible de faire une promenade en barque et même de voir pêcher ces magnifiques carpes saumonnées, si renommées. Nous nous contentons d'une promenade pédestre au bord du lac, et, à l'extrémité, nous nous reposons en contemplant pendant de longs moments les eaux bleues et agitées. Puis nous déjeunons à l'hôtel du Lac, tenu par Mme Séguin, bien connue de toute la contrée pour sa bonne cuisine et ses façons originales. Elle nous sert de délicieuses truites saumonnées.

Dans la soirée, nous partons pour Montsauche, où nous visitons, à la mairie, un petit musée des produits du pays.

Retirés dans nos chambres, nous espérions nous endormir du sommeil des voyageurs, qui vaut bien celui des justes, lorsqu'éclate un orage formidable, accompagné de pluie et de grêle ; les coups de tonnerre se succèdent sans interruption, des éclairs fulgurants éclairent nos chambres, dont les fenêtres n'ont ni persiennes, ni rideaux. Après une nuit aussi agitée que peu reposante, il fallait se lever de bonne heure, pour assister à la première messe, car c'était dimanche.

Nous remontons en voiture, par un temps couvert, et nous visitons, sur la route, la jolie cascade du Saut-de-Gouloux, située près d'un vieux moulin à l'aspect sauvage et pittoresque.

On arrive à Saint-Brisson, petit village en plein Morvan ; il y a une assez jolie église, devant laquelle se trouve un énorme tilleul qui doit être un Sully.

Digitized by Google

Dans le jour, nous partons pour la Pierre-qui-Vire, en suivant la vallée de la Cure, si renommée pour sa beauté sauvage au milieu des bois. D'énormes rochers, aux formes bizarres et menaçantes, dominent la route à droite : le plus grand et le plus curieux est la roche du Chien. A gauche, le torrent coule clair et rapide sur des roches roulantes. C'est un des plus beaux endroits du Morvan.

Nous ne tardons pas à nous engager dans une route neuve très mauvaise, car elle est nouvellement empierrée avec ce grès du Morvan qui coupe les pieds des chevaux. Nous aboutissons à un petit chemin cahoteux, qui nous oblige à descendre de voiture, et cause une belle culbute dans la boue à une de nos malles. Après bien des péripéties, nous arrivons à la ferme de Valte, où nous laissons les voitures, pour descendre à pied, au monastère, par les sentiers du bois. Au bout de trois quarts d'heure de marche, nous apercevons enfin le clocher de la chapelle et les grands bâtiments du monastère, construits au fond d'une gorge sauvage, où coule le torrent du Trinclin. Les messieurs, conduits par un moine, pénètrent dans l'intérieur du couvent, qu'ils visitent très rapidement, car il est tard. Quant aux dames, elles doivent se contenter de voir l'église, qui est très belle, et le chemin de croix dont les stations, formées de rochers entassés, surmontés d'une croix, commencent en bas, au bord du torrent, puis s'élèvent jusqu'au calvaire, où le magnifique crucifix domine tout ce paysage d'une grandeur sublime et sauvage.

A six heures, nous reprenons nos voitures à la ferme, et, mal renseignés, nous nous dirigeons sur Quarré-les-Tombes par des chemins impraticables, au milieu des bois, à la nuit tombante, chevaux et voitures faillirent y rester ! Enfin, à neuf heures, nous arrivons à Quarré, fatigués et affamés, heureux de trouver un gîte et un dîner, après toutes les aventures de cette journée.

Le lendemain, nous visitons le joli village de Quarré-les-Tombes, qui tire son nom d'une quantité de tombeaux en pierre, rangés sur la place de l'Eglise. On croit qu'autrefois, il y avait là une fabrique de tombes. Nous admirons l'église très belle et riche en sculptures. On y voit le tombeau d'Ollivier de Chastellux. Dans la journée, nous nous dirigeons sur le vieux château de Chastellux, édifice féodal, le plus curieux du Morvan. Rien de plus pittoresque, de plus imposant que la situation et l'aspect de ce château, construit sur un rocher de granit,

Digitized by Google

Digitized by Google

Le terrain, humide et glissant, est sillonné d'obstacles et de pierres qui provoquent plusieurs chutes. Nous parcourons ainsi une suite de salles, qui tirent leurs noms de la forme des stalactites et des stalagmites qui pendent du plafond et qui s'élèvent du sol, affectant des profils étranges. Il y a la salle de la Vierge, celle de la Boucherie, du Dromadaire, du Capucin, du Lavoir, des Fées, etc... la salle de Danse et la salle des Echos, que deux artistes de notre société font retentir de leurs plus beaux accents.

Nous sommes sortis de là ravis, mais très crottés. Un peu plus loin, nous voyons encore la grotte des Fées, où l'on trouve beaucoup d'os fossiles.

A cinq heures, le chemin de fer nous ramène à Sermizelles, où nous reprenons nos voitures, pour aller coucher à Vézelay. La route est très jolie, mais le temps, sombre et couvert, donne au paysage un aspect triste, qui gâte un peu notre arrivée dans cette antique cité, bâtie sur une montagne très élevée, d'où la vue est superbe. L'ancien couvent de Sainte-Madeleine, situé sur le point culminant, possède une magnifique église romane, restaurée par Viollet-le-Duc, qui y consacra seize ans et plus de 800,000 fr. C'est Mérimée qui fit un rapport et sauva ce monument de la ruine. Il fallut plus de deux siècles (du onzième au douzième) pour construire l'église, dont la longueur totale est de cent vingt mètres. La nef a soixante-deux mètres, le chœur trente-sept mètres et l'église des Catéchumènes vingt-un mètres.

Avant le dîner, malgré la pluie, nous nous promenons dans les rues ; mais elles sont si désertes que la peste semble en avoir tué tous les habitants.

Le lendemain matin, nous visitons la ville, entourée de grandes promenades silencieuses, d'où la vue embrasse un horizon superbe. La cité était très fortifiée : les remparts avec leurs tours et leurs portes féodales sont encore très imposants. Nous montons à la cathédrale, dont le style pur roman est tout à fait grandiose ; nous visitons la crypte, la chapelle de sainte Madeleine, où sont encore ses reliques ; enfin, par des escaliers très étroits, nous arrivons au sommet de la tour, d'où la vue est vraiment superbe. On montre encore l'endroit où saint Bernard prêcha la seconde croisade, écouté par un peuple immense.

(*A suivre.*) MITÈZE DE LA T.

Digitized by Google

SOUVENIRS INTIMES

Oh ! les nuits d'harmonie où nous allions ensemble
Rêver à l'heure grave où le rossignol tremble !
Oh ! l'unique bonheur de voir fleurir les cieux
Et les étoiles d'or sourire dans vos yeux !
Oh ! le bosquet baigné de caressantes flammes
Où les roses d'amour s'ouvraient comme des âmes
En la suavité des nocturnes douceurs
Dont le même frisson faisait battre nos cœurs !

Vous me disiez : « Toujours une crainte m'oppresse ;
» J'écoute autour de moi des échos de détresse ;
» Je sens comme un mystère, et dans l'étrange bruit
» Que font en se mêlant les plaintes de la nuit,
» Dans les frémissements des vents et des ramures,
» J'entends tous les sanglots des pâles créatures
» Qui lèvent vers l'azur leurs bras crucifiés,
» Implorant le pardon des divines pitiés ;
» Et tandis que j'entends les voix pleurer dans l'ombre,
» De mon cœur palpitant les battements sans nombre
» Rythment secrètement l'immortelle douleur. »

Moi je vous répondais, confiant et rêveur :
« Laissez, laissez pleurer votre âme solitaire ;
» Lorsque vous gravissez la pente du calvaire,
» Votre douleur est sainte. Ah ! ne vous plaignez pas !
» Toute âme pour grandir a souffert ici-bas ;
» Les tristesses parfois ont d'ineffables charmes ;
» La terre se dérobe aux yeux voilés de larmes
» Pour laisser resplendir les lueurs du grand jour ;
» Le lys s'épanouit au souffle qui le froisse ;
» Plus le cœur est profond, plus il contient d'angoisse,
» Mais plus il est brisé, plus il contient d'amour. »

Ainsi, dans le secret des tendresses encloses,
Nous marchions à pas lents, sous les parfums des roses,
Et je vous contemplais en regardant les cieux ;
Un attendrissement calme et délicieux
Enveloppait nos cœurs ; nos plus chères pensées
Jaillissaient sans effort de nos âmes bercées ;
Nos âmes se fermaient et s'ouvraient tour à tour ;
La majesté du ciel apaisait la nature,
Et nos cœurs s'unissaient d'une union si pure
Que nous ne savions plus si c'était de l'amour.

FERNAND RICHARD.

Digitized by Google

MARCEL HANOTEAU

L'atelier neuf à Briet.

HECTOR HANOTEAU

SOUVENIRS DE BRIET (*Suite*)

VII

Decize, la plus ancienne ville du Nivernais, autrefois Decetia, où César assembla le Sénat éduen, fut, en effet, le berceau du peintre Hanoteau (Charles-Auguste-Octave-Constance-Hector) qui y naquit le 25 mai 1823. Son père, inspecteur de la navigation, l'emmena de bonne heure en tournée avec lui. Les chemins étaient rares alors, et la contrée, très boisée, avait presque l'aspect d'un pays vierge. Parfois, dans l'épaisseur du bois, l'enfant découvrait une vieille forge ou un moulin avec de belles retenues d'eau, et ces impressions agissaient puissamment sur sa jeune imagination. Un jour, dit M. René Delorme, son père le conduisit à sa ferme de Briet. Le beau voyage, à travers les hautes futaies, les mousses épaisses, les bruyères roses ! Briet parut à l'enfant un paradis terrestre, un pays d'élection. Il y retourna souvent pendant ses premières années. Souvent la charrette de la ferme, recouverte de draps blancs, enguirlandée de feuillages, vint, avec son attelage de beaux bœufs blancs, chercher à Decize « le petit mossieur » et toute sa famille (1).

Cependant, le moment vint où le futur artiste dut aller en pension : Cela lui plut moins que ses promenades à travers les champs et les

(1) René Delorme. — *Galerie contemporaine, littéraire, artistique.*

Digitized by Google

bois ; la classe lui parut triste et ennuyeuse ; seul son professeur de dessin trouva en lui un élève docile et travailleur, ayant des dispositions artistiques extraordinaires et dépassant de beaucoup, sous ce rapport, tous ses camarades de collège.

M. Hanoteau père, voyant qu'il ne pourrait le faire entrer, comme l'aîné de ses fils, à l'Ecole Polytechnique, se décida, après de longues hésitations, à le laisser aller étudier la peinture à Paris. Hector Hanoteau y arriva vers l'âge de dix-huit ans et entra dans l'atelier de Renou, qui avait le titre de peintre du roi. Après y avoir reçu, pendant quatre ans, des principes qui n'étaient pas en rapport avec son tempérament, il le quitta pour entrer à l'Ecole des Beaux-Arts et travailla dans l'atelier du peintre Jean Gigoux, l'auteur du beau portrait de Fourier que l'on admire au Luxembourg. Le jeune artiste comprit parfaitement les théories de ce maître et fit de si rapides progrès qu'au bout d'un an, il peignit à Compiègne un paysage qui fut admis au Salon de 1847. M. Hector Hanoteau avait alors vingt-quatre ans. Son œuvre reçue, il revint dans le Nivernais où il composa quatre paysages pour le Salon de 1848. Depuis, il a pris part à tous les Salons. En 1849, il n'exposa qu'une *Étude*, son temps ayant été absorbé par le concours pour le Prix de Rome (le tableau de ce concours, *Milon de Crotone dévoré par les loups*, est encore dans l'atelier de Briet). En 1850, il exposa *Une Cabane aux Fontaines-Noires*, qui lui valut les premiers compliments de Daubigny, et *le Bon Samaritain*, tableau qui appartient au musée de Nevers. Au Salon de 1851, il envoya un *Rendez-vous de chasse dans les bois de La Machine (Nièvre)*, et au Salon de 1853 *la Moisson dans le canton de Fours (Nièvre)*.

Le peintre partit alors pour l'Algérie, où il rejoignit son frère, M. Alfred Hanoteau, qui était officier du génie et chef du bureau arabe de Médéah : il est devenu général, et ses travaux sur le langage et la poésie des Arabes l'ont fait nommer membre correspondant de l'Institut.

L'artiste nivernais revint en France chargé de croquis et d'études. Il rapportait aussi pour l'Exposition universelle de 1855 un tableau *Campement arabe sous les murs de Laghouat*, qui appartient à M. Cyprien Girerd, ancien député de la Nièvre.

Rentré dans son cher Nivernais, M. Hector Hanoteau se consacra pour toujours à la reproduction des beaux paysages de cette contrée et des scènes variées de la vie champêtre.

Digitized by Google

Il exposa successivement au Salon :

En 1857, *Etang dans le Nivernais* (acheté par le roi de Portugal).
1859, *Matinée sur les bords de la Canne* (*Nièvre*), (acheté pour la loterie des artistes).
1861, *Les Prés de Charancy* (*Nièvre*).
Les Environs de Saint-Pierre-le-Moûtier (*Nièvre*) (1).
Matinée de pêche aux bords de la Canne (*Nièvre*).

Lors de cette Exposition, Théophile Gautier consacra par un feuilleton la réputation de notre paysagiste.

Celui-ci envoya ensuite :

Au Salon de 1863 *La Nourrice du Pauvre* (musée de Nevers).
Chevaux libres dans les bois du Nivernais (galerie de M. de Lagarde).
— 1864 *Le Paradis des Oies* (musée de Marseille).
La Hutte abandonnée (acheté par le roi des Belges).

M. Hanoteau, qui avait déjà obtenu cinq mentions dans les expositions précédentes, reçut à celle-ci sa première médaille.

Au Salon de 1865, il exposa *Un Coin de Parc*.
— 1866 *Les Heureux de l'Ouverture.*
Le Lièvre aux écoutes (acheté par M. Jules Favre).
— 1867 *Une Partie de Pêche.*
Le Soir à la ferme.
— 1868 *Le Garde-Manger des Renardeaux* (toile qui eut un succès considérable et valut à son auteur une nouvelle médaille).
— 1869 *Les Roseaux.*
La Passée du grand gibier (troisième médaille).
— 1870 *L'Appel* (appartient à M. Richard, de Sauvigny-les-Bois).
La Mare du village.

Ce dernier tableau fut acheté par l'Etat et placé au Musée du Luxembourg. En même temps, M. Hanoteau reçut, comme consécration définitive de son talent, la croix de la Légion d'honneur.

Au Salon de 1872, il exposa *La Chaumière.*
— 1873 *Le Poirier de Messire-Jean.*
La Hutte des Charbonniers.
Les Bois coupés.
— 1874 *Chèvrefeuille.*
— 1875 *Les Grenouilles* (un des chefs-d'œuvre de l'artiste, acquis par l'Etat pour le Musée du Luxembourg).
— 1876 *Les Biquets.*
L'Eau qui rit.
— 1877 *Le Moulin* (musée du Havre).
Le Chef de l'âtre.

(1) M. Hanoteau peignit ce tableau en 1860, l'année où il épousa Mlle Mouzat, fille du docteur Mouzat de Saint-Pierre-le-Moûtier. Cette jeune femme, charmante, paraît-il, mourut au bout d'un an de mariage, quelques jours après avoir donné un fils à l'artiste, qui ne voulut jamais se remarier. Il s'était depuis peu installé définitivement à Briet.

Digitized by Google

Au Salon de 1878 *La Tournée du Meunier.*
Portrait du général Hanoteau.
— 1879 *La Victime du Réveillon.*
— 1880 *L'Eau dormante.*
*Portrait de Mme P****
— 1881 *L'Etang boisé.*
Mon jardin.
— 1882 *En Automne.*
Le Binage.
— 1883 *La Haie mitoyenne* (musée de Bourges).
*Portrait de M. C. B****
— 1884 *Septembre.*
Avril.
— 1885 *Les Pies du bocage.*
L'Homme utile.
— 1886 *Les Nénufars.*
Le Bois des nids (acheté par Mme la baronne Nathaniel de Rothschild).
— 1887 *L'Entrée de la Maison.*
Les Bords de la Loire.
— 1888 *Un temps de pluie.*
*Portrait de M***.*
— 1889 *Le Cabaret.*
Etude.

VIII

Suivant ce qui avait été convenu lors de mon premier voyage à Briet, je revins le dimanche suivant (à pied, cette fois) du bourg de Fours à l'atelier de M. Hanoteau, pour prendre la leçon de dessin artistique que devait me donner M. Georges Chicotot. Ce dernier s'acquitta très obligeamment de sa tâche. Après une démonstration des principes élémentaires du dessin et une explication des lumières et des ombres, des raccourcis, des lignes fuyantes, etc., le jeune peintre parisien me dit de dessiner chez moi, à mes moments de loisirs, une nature morte, au plutôt inanimée, dont il m'indiqua le sujet et que je montrerais *au patron* huit jours après. M. Chicotot m'accompagna ensuite jusqu'au village des Roses où il habitait, avec sa dame, une gracieuse chaumière.

A mon troisième voyage à Briet, j'y trouvai plus d'animation que les dimanches précédents. Lorsque j'arrivai, vers neuf heures du matin, après avoir suivi, depuis les Roses, un sentier fleuri le long des champs, M. Marcel Hanoteau, le fils de l'artiste, faisait de la gymnastique sur un trapèze placé dans une allée du jardin, avec l'un de ses camarades de lycée, M. Bouveault, fils de l'architecte qui avait fondé avec M. Hanoteau, quelques années auparavant, la Société niver-

Digitized by Google

naise des amis des arts et l'école des Beaux-Arts de Nevers. Le maître, qui peignait un coin de son jardin, eut la complaisance de se déranger pour venir à ma rencontre et me présenta les deux jeunes gens. J'avais déjà reconnu son fils, dont le portrait en pied, en tenue de chasse (fusil sur l'épaule et perdrix à la main que flairait un épagneul) était dans l'atelier. A ce moment, les trois chiens que j'avais vus lors de ma première visite à Briet sortirent en jouant de la cuisine ; la perruche cria dans sa cage ; quelques pigeons prirent leur vol dans l'azur du ciel, tandis que la pie Jacqueline, toujours polie, descendait d'un arbre pour me saluer. M. Hanoteau me fit entrer dans sa salle à manger, où je lui montrai le dessin que j'avais fait pendant la semaine et qui représentait, tant mal que bien, deux tasses à café, des cuillères, un sucrier et une bouteille, le tout placé sur une nappe dont le dessin des plis retombants m'avait donné, selon l'expression populaire, du fil à retordre. Néanmoins, le maître, grâce à une indulgence prodigieuse, sans doute, parut satisfait de ce premier essai. Quelques minutes après, il m'installait, avec la bonté et l'obligeance qui étaient le fond de son caractère, dans la cour de la ferme, devant la chaumière au toit moussu dont j'ai parlé et qui fait si bien dans ses grands tableaux *l'Appel* et *la Victime du Réveillon*. L'éminent paysagiste prit la peine de m'expliquer la manière de trouver les proportions de mon sujet et d'en établir les principales lignes, puis il retourna travailler à son tableau du jardin. Quand mon esquisse fut terminée, j'allai la lui montrer. En professeur consciencieux, il voulut vérifier lui-même, sur place, les proportions et les lignes de cette esquisse, et, après y avoir fait quelques rectifications, il me donna les indications nécessaires pour continuer mon travail. Au bout d'une heure, il revint voir où j'en étais et me dit avec son sourire habituel : Ce n'est pas mal pour un début ; vous avez travaillé consciencieusement ; je vous dirais de continuer si ce n'était l'heure de se mettre à table ; pliez donc votre petit bagage, ajouta-t-il, et faites-moi le plaisir de venir déjeuner avec nous. Malgré mes remerciements pour ses multiples bontés et l'assurance que j'avais apporté de quoi manger, l'aimable peintre insista pour me faire déjeuner « à la maison, sans cérémonie », avec lui, son fils et l'ami de collège de ce dernier. « D'ailleurs, dit-il, pour me décider, si vous ne voulez pas remporter vos provisions, vous les mettrez sur la table et nous ferons ainsi un pique-nique. »

(A suivre.) L.-M. POUSSEREAU.

Digitized by Google

Digitized by Google

⁂

La couturière, premier personnage, en province, après Mme la Préfète, tranche de haut et a raison.

Chaque saison est pour elle l'objet d'un culte particulier, et elle ne peut arriver à comprendre que les saisons ne changent pas tous les quinze jours.

Elle connaît tous les petits défauts de madame, son caractère, ses goûts, ses faiblesses, l'opulence de sa gorge et la finesse de sa taille.

Elle sait faire disparaître les petites... injustices de la nature, grossir les hanches, faire ressortir ce que l'on veut, fondre ensemble les tons de l'étoffe et les tons de chair de la... patiente.

Et avec cela elle peut faire, dans un ménage, la pluie et le beau temps.

Hélas ! chères mesdames *Frou-Frou*, il vous faudra bientôt en rabattre, et vous former en syndicat pour défendre votre corporation menacée. L'ennemi s'avance lentement, mais sûrement, je veux dire : *le couturier*.

Tailleur pour dames. English spoken. Entrez, mesdames. Voyez et comparez. Admirez quelle coupe et quelle grâce ! et comme, avec ces étoffes choisies, vous serez tout à fait *smart !* Notez surtout, cette petite jouissance intime : se voir essayer sous les yeux du mâle, pouvoir montrer la forme, au moins, d'appas tentants.

Et le couturier, qui trône depuis longtemps à Paris, est à la veillle d'envahir toute la province.

Il deviendra l'homme indispensable, le confident.

Et c'est simplement un juste retour des choses.

La femme manifestant tous les jours son désir et sa volonté de se mettre à la place de l'homme, d'accaparer ses emplois, il faudra bien que nous en arrivions, nous autres, à prendre le travail des femmes.

C'est de cet antagonisme des sexes que naquit le couturier.

Nous aurons d'autres compensations. Car il faudra bien qu'un jour nos tailleurs habituels se changent, à leur tour, en charmantes et coquettes couturières.

Et vous verrez qu'à un moment donné, nous irons jusqu'à réclamer des femmes leur costume, pour leur laisser le nôtre qu'elles empruntent déjà depuis longtemps pour les excursions, la bicyclette, et d'autres sports, sans compter le cas consacré où c'est la femme qui porte la culotte.

Heureux temps ! Heureuses mœurs ! où Clairette fera normalement ses vingt-huit jours, et où l'homme, qui sait ? — avec le progrès et l'électricité, — finira peut-être par pondre lui-même ses enfants, pour soulager d'autant la plus belle moitié du genre humain !

⁂

Ce souvenir des *28 Jours de Clairette* me fait penser que j'ai une nouvelle à vous annoncer. Le théâtre de Nevers est fermé.

Oui, je dis bien, *fermé !*

Cela vous paraîtra peut-être drôle qu'il soit fermé, précisément au moment où tous les autres sont rouverts. Et vous allez, tout de suite, rattraper au vol le vieux proverbe et vous écrier :

A Nevers,
Tout de travers.

Point du tout. Il y a là-dessous une jolie surprise pour les Nivernais. On veut tout simplement remettre à neuf, décorer, brosser et revernir notre jolie petite bonbonnière.

On a travaillé, cet été, à ménager aux spectateurs des portes de sortie (en cas d'incendie) ; et, cet hiver, en leur fermant les portes d'entrée, on travaillera à mettre devant leurs yeux émerveillés, une salle digne des temps antiques et des ducs de Nevers.

L'inauguration doit, paraît-il, avoir lieu en février ou mars.

Amateurs, réjouissez-vous ! Et, en attendant, avec les économies forcées qu'on vous fait faire,. . achetez... du bois de chauffage pour l'hiver. E. Langeron.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

M. le chanoine Sery publie un *Petit guide de la Basilique, insigne cathédrale de Saint-Cyr et de Sainte-Julitte de Nevers* (Imprimerie Catholique, Cloix, 87 pages in-18). Le voyageur qui traverse Nevers et ne dispose que de peu de temps pour visiter la ville, trouvera dans ce petit livre un cicérone précieux. Rien de ce qui se rapporte à notre belle cathédrale ne lui échappera, s'il a en main le *Guide* de M. l'abbé Sery. Il y trouvera habilement condensé l'historique du monument, décrit

Digitized by Google

Digitized by Google

pour ne pas être aperçu de ma créancière. Si elle m'avait réclamé son dû et si j'avais été obligé de lui avouer en public que j'avais dilapidé mes économies et qu'il me fallait lui demander du temps... Elle n'y songeait guère, la bonne chère femme, mais néanmoins j'avais grand'peur d'une scène et son seuil était un cap difficile à franchir.

Un espoir me restait dans ma détresse : on arrivait au milieu de décembre et ils allaient arriver, les jours radieux et dorés de Noël et du jour de l'An. Je faisais de mon mieux et travaillais de toutes mes forces, afin que le petit Noël m'apportât de quoi m'acquitter, ou, qu'à son défaut, les étrennes, les étrennes bénies vinssent rétablir dans mon budget un équilibre depuis longtemps perdu.

Et les jours se passaient, et je continuais à faire des détours, tel un renard poursuivi par la meute...

Un soir, tandis que la neige tombait à flocons et que le vent de montagne soufflait en tempête, j'étais bien tranquillement assis dans la chambre chaude, entre ma chère maman et ma bonne grand'mère, m'efforçant, sous la lampe, de débrouiller les mystères de l'*Epitome historiæ sacræ ;* il faisait bon et je sentais deux regards affectueux s'appuyer sur moi et m'encourager dans mon travail.

« Gaston, dit ma grand'mère, tu as été sage depuis quinze jours et nous voulions, pour te récompenser, te mener à la messe de minuit ; mais il fait vraiment un temps de loup ; tu es trop petit encore et tu pourrais attraper quelque mauvais rhume. Aussi nous avons décidé, ta mère et moi, que nous resterions au logis ; mais nous donnerons un bon dîner en ton honneur et, au dessert, en attendant le petit Noël, tu auras une surprise. »

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce projet provoqua chez moi une sincère admiration. Je regrettai bien un peu la messe de Noël, l'église Saint-Laurent toute pleine de lumière et d'encens, l'autel resplendissant, les petits clercs, mes contemporains, habillés de rouge et si beaux dans leurs vêtements de fête ; mais d'un autre côté, le bon dîner, le dessert, où il y aurait certainement des boutons de guêtres *gratuits*, — on savait mon faible, — et enfin, et surtout, la surprise.

Enfin Noël arriva, non pas un de ces Noëls dégénérés et presque printaniers, comme nous en avons depuis quelques années en Nivernais, mais un vrai Noël de montagne, tout ouaté de neige et endiamanté de givre. Mon père était venu, de loin, passer les fêtes en famille,

Digitized by Google

et, après l'avoir bien embrassé, on lui avait annoncé la grande nouvelle qu'il savait sans doute déjà, le fameux dîner du soir.

Pour corser la fête, on avait invité deux vieilles amies de ma grand'-mère : Mlle Julie B*** et Mlle Marthe de M***. Comme elles sont vives et durables, les impressions d'enfant! Il est bien loin dans le passé, ce soir de Noël; depuis, bien d'autres se sont succédé apportant au petit Gaston leur contingent de joies ou de peines; ses cheveux ont grisonné et il se souvient encore de la table de famille, qui lui paraissait si belle ce jour-là et des figures aimées qui l'entouraient!

Je revois, en fermant les yeux, les deux vieilles filles : Mlle Julie, petite et serrée dans sa robe puce, avec des restes de beauté en sa figure de vieille enfant timide ; ses yeux clairs restés jeunes et doux à travers la vie; ses cheveux gris serrés sous son bonnet, et son éternel petit châle jeté sur les épaules, à cause des rhumatismes.

Toute jeune fille, elle avait vu les tempêtes et les excès de la Révolution et elle en était restée si épeurée qu'elle n'avait jamais pu se rassurer complètement; elle était fraîche et jolie alors, et ma grand'-mère, se souvenant de ce temps lointain, l'appelait encore de temps en temps « ma jolie », ce qui faisait sourire la bonne vieille et allumait dans son regard la flamme du souvenir. Elle avait été, pauvre chétive, une victime de la tourmente; le mince patrimoine des siens y avait sombré; plus de dot, plus d'épouseux et, depuis lors, sa vie s'était écoulée, innocente et monotone, entre l'église où elle allait tous les matins à six heures, quelque temps qu'il fît, et son petit logis de la haute ville Elle vivait là d'un maigre revenu sauvé de la débâcle et nous savions bien que, malgré l'exiguïté de ses ressources, lorsqu'une misère frappait à sa porte, la porte ne restait jamais fermée; mais, chut ! Elle n'en disait jamais rien et tous étaient censés l'ignorer...

Combien différente était Mlle Marthe! Grande, forte, avec le profil impérieux d'une Junon vieillie, rendue plus majestueuse encore par un tour de cheveux d'un noir invraisemblable, qu'encadrait superbement un bonnet à larges coques de rubans, elle m'inspirait un sentiment de respect, mêlé à la fois de crainte et d'affection. Restée pauvre, elle aussi, elle aimait à se rappeler et à narrer au besoin les gloires de sa famille et l'on sentait bien que, semblable à ses ancêtres, elle était faite pour commander. Ah! comme elle eût mené un mari à la baguette! Mais, hélas! le mari n'était pas venu et elle avait dû,

Digitized by Google

ien à contre-cœur peut-être, s'enrôler dans le chaste bataillon de ainte Catherine.

Elle en avait pris philosophiquement son parti et, sans aigreur ujourd'hui, elle était, malgré ses airs de hauteur, une vieille fille onne et dévouée, aimée de tous et rendant aux familles amies nombre e menus services Elle passait le meilleur de son temps chez les uns t chez les autres, transportant de logis en logis, avec ses histoires du emps passé, son éternel tricot qui, depuis de longues années, fourissait de jupons et de brassières les petites filles de la Provience.

Pour un beau dîner, ce fut un beau dîner de Noël : outre l'oie raditionnelle, il y avait de tout ; tant de bonnes choses qu'il était mpossible de se rappeler leurs noms ; et enfin, au dessert, avec des onfitures et des petits-fours, on vit apparaître une pyramide, un moncellement de boutons de guêtres.

Le petit Gaston était dans un ravissement qui devint du délire orsque sa grand'mère se leva et annonça que l'heure de la surprise tait venue. Vu la solennité des circonstances, elle crut devoir faire un etit discours : elle loua les joies du travail et les bienfaits de l'économie et, en guise de péroraison, annonça à son petit-fils un cadeau pporté par son père de son long voyage.

L'on me remit alors une belle petite boîte, ornée de faveurs bleues t, après l'avoir ouverte d'une main fébrile, je vis resplendir, au milieu l'un doux nid de ouate, une minuscule pièce de cinq francs, en or, oute neuve.

J'étais ébloui... je voyais Mme Olagnier payée, la rue Grangevieille et la rue Pannesac, — le coin redouté, — rendues à la circulation, et out un avenir de plaisirs et de joies, émaillé de boutons de guêtres oldés comptant.

J'en étais là de mes rêves quand une voix, qui ne me sembla plus être celle de ma grand'mère tant elle me parut terrible, dit : « Antoine, apportez la tirelire ».

Je la connaissais, l'odieuse tirelire, et je ne l'ai pas oubliée. C'était une poire en poterie grossièrement enluminée. Elle avait une queue, d'où partait une feuille d'un horrible vert, et, sous cette feuille, se cachait une fente verticale... C'est là que, depuis des années, on engloutissait, *après me les avoir montrées* les piécettes blanches, les

Digitized by Google

pièces de quarante sous toutes neuves et, aux dates mémorables, quelque écu de cinq francs, présent somptueux d'une riche marraine : « C'est pour quand tu seras grand », me disait-on en manière de consolation.

Et tout à coup, on entendit un bruit terrible : c'était le petit Gaston qui, tout secoué de sanglots, pleurait, pleurait à fendre l'âme. Ses larmes coulaient dans son assiette et inondaient la petite pièce d'or, qui semblait sourire à travers les pleurs, et il s'écria d'une voix rageuse et enrouée :

« Quand je... je serai grand, je... je ferai comme je pourrai, mais... mais, j'aimerais bien mieux avoir la pièce de cinq... cinq francs tout... tout de suite et pas de tirelire du tout... »

Cette proposition saugrenue excita une stupeur et une indignation générales. Mon père me jeta un regard mécontent, les coques et les papillottes de Mlle Marthe s'agitèrent d'un air désapprobateur et les doux yeux clairs de Mlle Julie firent tout ce qu'ils purent pour devenir sévères.

« Il faut donner une leçon à cet enfant, dit ma grand'mère, et elle ajouta d'une voix sérieuse et ferme.

— Tu ne songes pas à ce que tu dis, mon enfant ; il y a peut-être plus de cent francs dans ta tirelire et tu les sacrifierais pour avoir de suite et pouvoir dépenser inutilement cette pièce de cinq francs ?...

— Oh oui, oh oui ! clama Gaston, tout inondé de larmes.

— C'est bien ; Antoine, apportez un marteau. »

Et le marteau fut apporté et la tirelire fut brisée et, de ses flancs, s'échappa un flot de monnaie qui, après un compte exact, représentait un total de cent trois francs soixante-quinze centimes.

« Est-ce que tu persistes dans ta sotte idée ? dit ma grand'mère.

— Oh oui ! oh oui ! répondis-je. »

Et alors la belle petite pièce d'or me fut remise au milieu du mépris universel, tandis que la forte somme disparaissait pour toujours.

On m'embrassa bien tout de même un peu à la fin du repas, non sans un air de reproche et, pour me consoler, j'allai me coucher, en serrant dans ma main d'enfant les cinq francs si chèrement achetés et en me réjouissant à l'idée qu'elle était brisée pour toujours, l'infernale tirelire.

Du reste, de ma vie je n'ai fait un meilleur marché.

ROGER DE BOUTÈYRE.

Digitized by Google

VOIX DES CLOCHES DE NOËL

Sur la terre qui dort, le ciel pleure dans l'ombre ;
La neige lente et froide, aux reflets de linceul,
En silence s'effeuille à travers la nuit sombre,
Et je souffre, lassé de me sentir si seul.

... Mais les cloches, là-bas, ont chanté dans les plaines
Sourdement, à mi-voix, comme un enfant bercé,
Et dans mon cœur vibrant de tendresses lointaines
Renaissent les beautés des fêtes du passé.

La voix monte et se fond en vagues harmonies ;
... Inclinant vers mon front son regard attendri,
Un fantôme a passé, calme et les mains unies,
Et mon âme d'enfant en tremblant m'a souri.

La voix monte et se brise en timides prières ;
... Dans la blancheur neigeuse et pâle de la nuit,
Un éblouissement de très douces lumières
Comme une aube d'espoir au loin s'épanouit.

Digitized by Google

O bonheur ! je revois la petite chapelle
Frémissante de chants, d'accords et de parfums
Où semblent onduler, dans un frôlement d'aile,
Les longs voiles de pourpre et d'or des séraphins.

Minuit sonne... et voici que l'humble sanctuaire
Dans un rayonnement s'emplit de majesté,
Étoile d'Idéal, aurore de mystère
Du Dieu qui naît dans l'ombre et dans la pauvreté.

Soudain monte l'hostie aux vaporeuses flammes
Comme un divin visage aux sereines lueurs ;
L'âme du Dieu caché resplendit sur les âmes ;
... Une immense douceur s'épanche dans les cœurs...

Les cœurs immaculés des enfants et des vierges
Brûlent d'amour mystique aux songes caressants,
Comme sur l'autel pur les diaphanes cierges
Frissonnants dans l'arome azuré de l'encens.

... Mais l'ombre de la nuit sur mon rêve s'incline ;
... Sur les cierges blêmis les clartés vont mourir ;
... Tout s'éteint .. et la voix de la cloche argentine
Lentement agonise en un dernier soupir.

. . . . . .

... Et la neige s'effeuille en tristesses moroses,
Et la terre s'endort sous les larmes du ciel ;
Mais dans mon âme tombe une neige de roses
Écloses aux rayons de l'astre de Noël.

Et tant que reviendront les nuits blanches et pâles,
Mon âme gardera, comme un parfum de fleur,
Le souvenir béni des cloches virginales
Dont la voix séraphique a bercé ma douleur.

FERNAND RICHARD.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA NUIT DE NOËL EN CATALOGNE

L'ANNIVERSAIRE de la Nativité de Jésus s'est perpétué à travers les siècles, avec son auréole de poétiques et chrétiennes légendes.

Chez les peuples — et par bonheur la Catalogne en fait partie — qui ont gardé leur foi vive et pure, le souvenir seul de cette fête réjouit l'âme et tout ce qui s'y rattache est sujet d'allégresse et de bonheur. Combien de familles, à pareil jour, se réunissent et s'asseoient à la table paternelle ! Le vieux père, en bénissant la table, bénit aussi tous ses enfants, tous les membres de la famille joyeusement rassemblés.

Aux approches de Noël, le vieillard se rajeunit au souvenir de ses premières années, il sourit aux petits qui répondent affectueusement à ses caresses. Et il en est ainsi, non seulement en un coin perdu du monde, mais en tous pays où le christianisme a dressé la croix du Sauveur. Chez le peuple le plus civilisé, chez le plus barbare, ce sont les mêmes chants, les mêmes prières qui résonnent avec tant de majesté sous la voûte de nos basiliques, avec tant de simplicité dans la pauvre grotte où le missionnaire, entouré des sauvages qu'il a catéchisés, offre à Dieu le saint sacrifice.

Le jour de Noël conserve en beaucoup de régions des coutumes traditionnelles, mais nulle part, peut-être, on ne le célèbre avec autant de caractère et de saveur religieuse et locale, qu'au pays de Lérida, dans les plaines d'Urgel. En ces cérémonies, les femmes ont un rôle principal et elles sont l'âme de la fête.

Il faut dire, avant tout, que Urgel est en Catalogne le pays de la foi, de la chevalerie, de la tradition et de la poésie. C'est en sa forteresse de la Seu que prit naissance la lutte héroïque et homérique des insoumis qui, pied à pied, pic à pic, reconquirent sur les Arabes le territoire catalan. C'est là, à la Seu d'Urgel, que sous la protection de leurs rudes montagnes, forteresse naturelle, et des châteaux qu'ils y bâtirent, les neuf *Varones de la Fama*, si renommés dans les chroniques catalanes, commencèrent la guerre de l'indépendance ; là, qu'ils laissaient leurs femmes et leurs filles en partant pour les hasards et les périls d'une lutte glorieuse ; là qu'établit les fondements de sa race et de sa maison cette batailleuse famille des comtes d'Urgel, qui devait occuper tant de pages mémorables dans nos annales et porter si haut son vol, avant d'aller finir si malheureusement, avec son dernier descendant, l'infortuné don Jaime, dans les cachots du château de Jativa.

La légende chevaleresque, la chanson populaire, la chronique traditionnelle fleurissent dans tous les souvenirs du pays d'Urgel. Le jour de Noël ramène un usage singulier que les anciens caballeros tenaient en grand honneur et que les comtes d'Urgel introduisirent en Catalogne, l'empruntant à la Provence, dont les glorieuses annales relatent à chaque feuillet les exploits de cette illustre famille catalane, aussi populaire aux bords de la Durance que sur les rives du Segre. Je veux parler de la *Cérémonie du dindon.*

Digitized by Google

Le dindon jouait, à cette époque, comme aujourd'hui, le principal rôle dans les festins de Noël, mais il donnait lieu à une sorte de cérémonie qu'on jugerait à présent parfaitement ridicule, et qui alors puisait, dans la foi de ces bons et pieux chevaliers, un grand et solennel caractère. Le dindon, considéré au Moyen âge comme un oiseau noble et un manger d'exquise délicatesse, était servi le jour de Noël à la table des hauts barons avec un raffinement de luxe et un apparat, qui témoignait de l'estime où on le tenait.

Non seulement il paraissait sur la table couvert de fleurs, et jetant par le bec une flamme brillante, mais encore le soin de le servir était réservé ce jour-là à la dame du château.

Elle entrait dans la salle à manger, précédée de deux pages qui l'annonçaient et suivie d'écuyers tenant des flambeaux. Tous les convives se levaient et la dame allait poser le dindon, qu'elle portait sur un plateau d'argent ou d'or, devant le seigneur du château ou devant quelque hôte illustre, convié au festin.

L'hôte, ainsi honoré, devait découper le dindon avec assez d'habileté pour que chacun des convives eût sa part. Cette opération s'accomplissait d'ordinaire au milieu des applaudissements et des félicitations, à l'adresse du caballero-tranchant et relatifs à ses prouesses antérieures, aux faits d'armes qui l'avaient illustré.

Le caballero ayant découpé le dindon, se levait, étendait solennellement la main sur le plat et jurait de mériter encore plus de compliments, soit en conquérant la palme en un prochain tournois, soit en s'offrant à planter l'étendard de son roi sur les tours d'une ville qu'il se proposait d'assiéger, ou bien en assurant de donner le premier coup de lance dans la première mêlée, ou encore en s'engageant à soutenir comme la plus parfaite, contre quiconque maintiendrait le contraire, la beauté sans rivale de telle ou telle dame, etc.

— *Je jure à Dieu Notre-Seigneur, à la sainte Vierge, aux dames ici présentes et au dindon*, de faire telle ou telle chose.

Puis chacun, en recevant sa part, prêtait aussi le *serment du dindon*, comme on disait, serment dont le défaut d'accomplissement jetait une tache sur l'écu du chevalier défaillant. La dame du château prenait note de ces engagements, restant juge et arbitre d'en exiger l'exécution ou d'accuser le chevalier qui manquait à sa promesse. Tous recevaient un gage de la dame, qui le réclamait à la nuit de Noël de l'année suivante, en reprochant leur conduite à ceux qui n'avaient pas tenu leur parole...

Les usages de ces temps chevaleresques, bien que grandement modifiés, n'ont pas tous disparu. En Catalogne, où les souvenirs religieux viennent chaque jour aviver la foi dans les cœurs, la fête de Noël est une solennité populaire ; même ceux qui sont éloignés du toit paternel bravent les rigueurs de la saison et les frais d'une longue route pour venir chaque année prendre leur place au foyer domestique où ne doit manquer aucun membre de la famille : le noble, l'artisan, l'artiste, le laboureur, tous reviennent à leur

Digitized by Google

maison ou à leur chaumière. Autrefois, il n'y a même pas longtemps, partout, aussi bien dans le fastueux palais du potentat que dans la modeste cabane du journalier, s'offrait aux regards l'humble étable ou naquit l'enfant Jésus ; les lampes brillaient devant les saintes images, les enfants dansaient devant la crèche en chantant des Noëls ou des refrains populaires relatifs à la fête.

Urgel a toujours été et doit être encore, si les mœurs des habitants ne se sont pas tout à fait transformés, un des pays où se célèbrent avec le plus de couleur la fête traditionnelle de Noël et la messe de minuit. En toutes les maisons respire la joie, un énorme tronc brûle dans l'âtre, la veillée se prolonge jusqu'à minuit, heure où s'accomplit la cérémonie sacrée. Les cloches appellent les fidèles à toute volée. Les gens sortent de leurs maisons avec des cierges de diverses couleurs, et se dirigent vers l'église à travers les rues populeuses où s'agitent toutes ces lumières mobiles comme une danse de feux follets.

Après la messe, tout le monde, chantant des Noëls, revient au logis pour prendre part à l'abondant repas préparé au foyer des aïeux, on répète et on met en pratique le vieux refrain populaire en toute la Catalogne : *A Noël, chaque brebis à son bercail.*

Depuis les temps reculés, l'usage veut que, la veille de ce grand jour, c'est-à-dire dans la nuit de Noël, le repas nocturne voie finir les querelles de famille. On regarde comme un homme prudent et généreux celui qui, cette nuit-là, va le premier embrasser son ennemi et mettre à son front le baiser de paix et de bonheur.

La femme, à Urgel, joue un rôle important dans ces moments solennels, gardant la tradition du paon des temps chevaleresques, mais avec une autre mise en scène. Au banquet de la nuit de Noël, c'est elle qui annonce la bonne nouvelle, qui vient proposer la fin des rancunes, la réconciliation des ennemis, l'échange des baisers fraternels. La femme, à Urgel, en ce banquet de *Nochebuena* (la bonne nuit) est le messager de la concorde et de la charité.

Au moment même où la famille va s'asseoir à table, se présente l'âme de la maison ; elle se dirige vers l'époux, le père, le fils ou le frère dont elle a à implorer le pardon, lui annonce qu'un hôte est là demandant à prendre part au repas de famille et le prie de l'accueillir au nom du Sauveur du monde. La femme va ensuite chercher le membre de la famille brouillé avec son père ou son frère, l'amène par la main dans la salle du banquet, où se produit alors une de ces scènes intimes que l'on sent, mais qu'on ne décrit pas.

En ces jours solennels, la femme a aussi le soin de placer, dès l'aube de Noël, de petits tas de grain, des morceaux de pain, des herbes sur les terrasses de la maison, pour que les oiseaux puissent prendre part à la joie générale et s'associer à la fête. C'est elle aussi qui, ce jour-là, distribue de sa propre main le pain ou l'aumône aux pauvres. Toujours, durant toute l'année, de toute façon, la femme est le charme et l'âme de la famille ; mais en ces jours de fêtes populaires, elle devient l'ange chrétien de l'amour et de la paix.

Digitized by Google

***

Je parlais plus haut des chansons et cantiques de Noël. La littérature populaire catalane, si riche et si brillante en chants amoureux, patriotiques, historiques, etc., l'est beaucoup moins en chants religieux et, parmi ceux-ci, les chants de Noël sont rares. Les provençaux en ont, au contraire, une véritable et admirable profusion. Sans parler des Noëls traditionnels, de ceux qui appartiennent à la poésie populaire et à ce grand poète anonyme et inconnu qui s'appelle le peuple, on ferait un gros volume avec les seuls Noëls de Nicolas Saboly, un autre avec ceux de notre illustre contemporain Joseph Roumanille, décédé récemment, et toute une collection si l'on rassemblait ceux des modernes félibres Mistral, Aubanel, Roumieux, Taban, Bonaparte-Wyse, Bourelly, Boudin, Brunet, Adolphe Dumas, Crousillat, Canonge, etc.

... A l'inverse de ce qui se passe en Provence, le Noël est presque oublié en Catalogne. Il n'y a pas conservé l'esprit, l'élévation, l'ampleur sculpturale et magnifique que possède, en d'autres genres, la brillante poésie traditionnelle, aussi bien que l'émouvante poésie moderne de cette région...

Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir rapidement les Noëls compris par Mila et Briz dans leurs recueils de chants populaires. Toutefois il n'y a pas de règle sans exception. Par exemple, il est charmant de couleur, de simplicité, de naïveté, ce Noël des *Trois rois* qui s'appellerait plus justement l'*Etoile* et qui fait partie des *Chansons de la Terre*, de Fr. Briz. Il faut citer encore cette composition où Joseph, doutant de Marie, la quitte pour toujours et se met en route. La Vierge, confuse et rougissante, suit son époux. Lasse et sentant la faim, elle s'arrête et prie Joseph de lui donner un fruit d'un pommier voisin. Lui s'y refuse. Alors l'arbre incline son tronc et ses branches pour déposer aux mains de Marie la pomme qu'elle désire. Devant ce miracle, Joseph, convaincu, tombe à genoux...

La Vierge confuse
Va derrière son époux.
Elle s'arrête à mi-côte :
— Joseph, je suis lasse.
— Arrêtez-vous ici, Marie,
Sous ce pommier.
— Joseph, cueillez-moi une pomme.
— Marie, cueillez-la vous même
Les rameaux s'abaissèrent
Par la vertu du Sauveur.
Alors il s'agenouille devant elle
Et lui demande pardon :
— Je vois maintenant, Marie,
Que vous portez le Rédempteur...

(*Traduit de D. Victor Balaguer* (1), *par* ACHILLE MILLIEN.)

(1) D. Victor Balaguer, éminent homme d'Etat, membre de l'Académie espagnole, aussi renommé comme poète que comme historien.

Digitized by Google

LE NOËL DU POMMIER MIRACULEUX

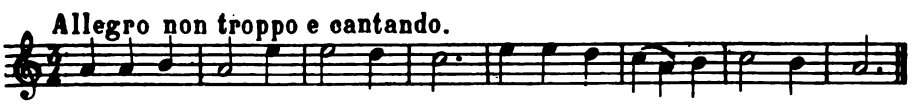
On vient de lire le récit du premier miracle. Puisé dans les évangiles apocryphes, il a traversé tout le Moyen âge et il se retrouve encore dans la tradition populaire de notre pays. Nous connaissons la version provençale :

Sant Jause eme Mario
S'en van tous dous proumenar,
Viergi Mario !
S'en van tous dous proumenar,
Jesus, Maria !

Saint Joseph avec Marie — s'en vont tous deux se promener, — vierge Marie ! — s'en vont tous deux se promener, — Jésus, Maria !

Dans le jardin où ils se promènent, — il y a un bel arbre. A la Vierge, il a pris envie — de manger de son fruit. La Vierge tend ses petites mains ; — le pommier s'abaisse. Saint Joseph veut faire de même, — le pommier se redresse. — Maintenant je reconnais, ô Vierge, — que vous êtes vraiment Vierge, etc...

Voici une version que j'ai recueillie en Nivernais, avec l'air noté par Pénavaire :



Jo - sé, pre - nez la par la main, me - nez Ma-rie par le che - min

José, prenez-la par la main,
Menez Marie par le chemin.

Dans leur chemin ont rencontré,
Ont rencontré un doux pommier.

Vierg' Marie dit à José :
Donnez-moi donc de ce fruit-lai.

— Celui qui vous en donn' l'envie,
Qu'il vous en donne, un de ces fruits.

Digitized by Google

Vierge Marie leva la main,
Le doux pommier baissa le rein.

A deux genoux José s'est mis :
Vierge Marie, j' vous crie merci !

C'est depuis ce moment que, par privilège, les pommes *doux-noir* sont rouges d'un côté.

Quand la bonne mère Bongars (1) me chantait ce très vieux Noël, en 1887, à Dun-sur-Grandry, sa voisine, la veuve Girard (2), *la cadette*, me disait : « Il y a une suite, mais je ne m'en souviens pas bien et je ne pourrais pas la chanter. — Au moment où saint Joseph est à genoux, une voix du ciel se fait entendre :

« Joseph, va, pour pénitence, te faire écorcher :
» Dépose ta peau sur un buisson
» Et tu recevras ton pardon.
» En repassant par le chemin, tu la reprendras, et t'en revêtiras... »

Je n'ai pu trouver, nulle part, cette suite dans sa forme chantée.

ACHILLE MILLIEN.

(1) Marguerite Nugues, femme Bongars, née à Dommartin en 1817.
(2) Marie Jardé, veuve Girard, née à Dun-sur-Grandry en 1819.

PETITS ! PETITS ! !
Dessin de Mlle Alexandrine Mathieu.

Digitized by Google

Briet

HECTOR HANOTEAU

SOUVENIRS DE BRIET (*Suite*)

Le déjeuner fut très gai. M. Hanoteau nous parla avec autant d'esprit que de bonhomie de ses souvenirs de jeunesse et de ses débuts dans la peinture. Je me souviens de cette conversation, qui remonte cependant à dix-neuf ans, comme si elle avait eu lieu hier. Je revois la figure douce et souriante de l'artiste et j'ai encore dans les oreilles le son de sa voix lente et grave lorsqu'il me disait :.

— Il vous serait très agréable, dites-vous, de pouvoir dessiner à loisir et d'apprendre la peinture. Cela est, en effet, charmant et récréatif quand on le fait en amateur et qu'on ne compte pas là-dessus pour vivre. Mais pour ceux qui veulent en faire leur carrière et qui sont obligés de vendre leurs tableaux, parfois à vil prix, pour manger du pain, la peinture est un rude métier qui donne, croyez-le bien, plus de déboires que de satisfactions. Pour un peintre qui arrive, cinquante restent en route et autant d'autres, après avoir végété toute leur vie, finissent dans la misère. Et puis, la peinture est une maîtresse jalouse qui n'admet pas de partage. Si, étant doué de dispositions heureuses,

Digitized by Google

on veut essayer de réussir dans cet art difficile et souvent ingrat, il faut dire adieu à tout le reste et s'y consacrer entièrement. Et encore cela ne suffit-il pas toujours, car il y a là, comme ailleurs, une question de chance. J'ai vu des peintres médiocres acquérir une réputation exagérée, et j'ai connu des artistes de grand talent qui, malgré un travail acharné et persévérant, n'ont jamais pu parvenir à la célébrité. Parmi ces derniers, je vous citerai mon ami Perron, dont vous voyez, sur cette cheminée, le portrait au crayon dessiné par lui-même et, à votre droite, deux portraits à l'huile me représentant lorsque, n'ayant pas encore un poil de barbe au menton, je commençais à étudier la peinture. C'est en parlant de ce peintre méconnu que Courbet disait : « C'est moi et Perron qui peignons le mieux de tout Paris !... » Ce mot, qui n'indiquait pas précisément un excès de modestie chez son auteur et qui fit le tour des ateliers de peinture de l'époque, a servi du moins à établir le réel mérite du peintre Perron. Donc, concluait M. Hanoteau, pour cultiver la peinture avec quelque chance de succès, il faut un ensemble de conditions qu'il n'est pas toujours facile de réunir : dispositions naturelles et vocation irrésistible, âme fortement trempée et tempérament robuste, enfin travail persévérant et moyens pécuniaires assez importants pour permettre d'attendre dix, quinze ou vingt ans, s'il le faut, pour vendre ses tableaux à des prix rémunérateurs, ou tout au moins raisonnables. A propos, savez-vous combien j'ai vendu mes deux premières toiles?... Vingt francs chacune !... A ce moment, je peignais déjà passablement et, depuis que j'étais à Paris, j'avais coûté à mes parents plusieurs billets de mille francs. Mes deux tableaux étaient, du reste, très jolis, dit l'artiste en riant : l'un représentait la mer, que je n'avais pas encore vue, et l'autre un paysage d'Italie, où je n'avais jamais mis les pieds. Peut-être, manquait-il à ces tableaux le caractère de vérité et de sincérité que j'ai toujours essayé depuis de mettre dans mes œuvres ; cependant, l'aimable bourgeois qui me les avait commandés en fut très satisfait et, comme il avait vu la mer et l'Italie, il crut même reconnaître les sites que j'avais représentés.

M. Hanoteau nous raconta aussi comment une brimade faite à un élève de Paul Delaroche, quelques jours avant son arrivée à Paris, l'avait empêché d'entrer dans l'atelier de ce maître, pour lequel il avait une lettre de recommandation. Cela fut cause, dit-il, que je

Digitized by Google

perdis, au début de ma carrière, huit années précieuses : quatre pour prendre les principes du peintre Renou et quatre autres pour m'en défaire. Aussi, ajouta-t-il, cette époque ne fut-elle pas la plus heureuse de ma vie. Mes parents, qui n'avaient consenti qu'à regret à me laisser apprendre la peinture, trouvaient que le succès se faisait attendre et m'envoyaient bien juste l'argent qui m'était nécessaire. Pour avoir quelque monnaie de poche, je peignais, le soir, dans ma chambre, des médaillons comme les dames en portaient alors, et ces médaillons m'étaient payés vingt sous pièce !...

Le déjeuner terminé, M. Hanoteau roula une cigarette, l'alluma avec un briquet et me dit : — Tout à l'heure, je vais aller travailler au bord de mon étang, à un tableau que j'enverrai au prochain Salon et que j'appellerai *l'Eau dormante*. Si vous voulez bien venir avec moi, je vous donnerai, tout en travaillant, quelques indications, non sur l'art de peindre, puisque vous ne connaissez pas encore le dessin, qui est la base de la peinture, mais sur la manière de voir la nature et de la représenter par le dessin. Vous savez, sans doute, que tous les artistes ne voient pas de la même manière et que les différences d'interprétation et d'exécution que l'on remarque dans leurs œuvres proviennent de ces différences de vision. On fait comme on voit et on voit comme on est. Pour bien faire, il est donc essentiel de bien voir, c'est-à-dire de voir simple et juste, en attribuant aux différentes parties d'un ensemble l'importance qu'elles doivent avoir, selon leur distance, leur position, leur masse ou leur grandeur apparente, leur éclairage, etc. D'ailleurs, vous comprendrez mieux cette théorie quand je vous l'expliquerai sur place. Maintenant, dit-il en se levant, allons prendre nos affaires et descendons à l'étang.

Nous sortîmes tous de la salle et nous allâmes à l'atelier, afin de nous partager le matériel à emporter. Le brave Pierre (jardinier et cocher, mari de la gouvernante qui avait élevé le fils de l'artiste) nous attendait en contemplant ses corbeilles merveilleusement fleuries. Selon son habitude, il se chargea du chevalet. M. Marcel Hanoteau et son ami empoignèrent la grande toile, déjà ébauchée ; moi je pris le pliant et le parasol, et M. Hanoteau porta la pique et sa boîte de couleurs.

Après avoir contourné le pignon de la vieille grange, nous suivîmes un chemin gazonné entre deux haies d'aubépines d'où émergeaient,

Digitized by Google

çà et là, des peupliers, des acacias et différents arbres fruitiers couverts de lichens et de mousses, et nous arrivâmes bientôt à l'étang de Briet, situé à cinq ou six cents mètres à l'ouest de la ferme.

Je ne connais rien de plus poétique ni de plus charmant que ce petit étang, établi par l'artiste dans un site merveilleusement choisi. La nature semble s'être complu à y étaler ses beautés et ses attraits pour les faire reproduire par le pinceau magistral d'un de ses plus fervents admirateurs. Une superbe futaie, composée d'arbres de formes et d'essences variées, se reflétait dans le limpide miroir encadré de roseaux et de joncs flexibles et couvert, en quelques endroits, de feuilles de nénufars. De l'autre côté de l'étang se profilaient sur le ciel bleu des massifs d'arbres très agréablement disposés et entre lesquels brillaient l'or des champs et l'émeraude des prés où chantaient les grillons. Au fond, une éclaircie habilement ménagée laissait voir un délicieux paysage bordé au nord par un ruban de forêt. Le dessous de la chaussée était aussi pittoresque et formait avec l'étang un contraste ravissant. D'un côté, en effet, on voyait une surface unie et beaucoup de ciel, une lumière vive et des feuillages aux tons chauds et harmonieux ; de l'autre, un coin accidenté, plein d'ombre et de fraîcheur, où de petits ruisseaux tombaient en cascades et couraient en chantant sur le sable fin ; de l'herbe épaisse, des buissons verts et de vieux troncs d'arbres que dominait un chêne magnifique, garni de lierre, et à travers les branches duquel passaient, comme des flèches d'or, les rayons du soleil.

(A suivre.) L.-M. POUSSEREAU.

Digitized by Google

L'ILE ENCHANTÉE

A Achille Millien.

Ma grand'mère, autrefois, filant sa quenouillée,
Nous parlait longuement d'un monde merveilleux,
Où des sylphes dansaient, le soir, sous la feuillée ;
Où tout était plaisir pour l'âme et pour les yeux.

La haine, assurait-elle, en fut toujours bannie,
Et le mensonge aussi. — Se couronnant de fleurs,
Sous un ciel azuré, chacun passait sa vie
A chanter, à rêver, ignorant les douleurs.

On croyait à l'amour, et l'on s'en faisait gloire :
Les cœurs épanouis battaient à l'unisson.
Chez ce peuple béni, — qui n'avait pas d'histoire, —
L'égoïsme impassible eût donné le frisson !

La douce paix régnait, féconde et radieuse :
On n'enviait personne, on se prêtait appui ;
Dans les bois verdoyants courait, franche et rieuse,
La jeunesse, narguant le pâle et morne ennui...

Cet étrange pays était bien loin du nôtre.
O naïfs, ô charmeurs ! qu'êtes-vous devenus ?
On aurait beau chercher, hélas ! d'un pôle à l'autre,
Nul ne découvrirait tant d'heureux ingénus !

Triste réalité ! — Les récits qui, naguère,
Me tenaient éveillé, si tard, sont fabuleux.
Le bonheur sans mélange est donc une chimère ?...
Que je voudrais entendre encor ces contes bleus !

ALEXANDRE PIEDAGNEL.

Digitized by Google

LA GRAND'MÈRE

...En dessous les bambins l'observent : son silence
Mécontent inquiète un peu les petits fous.
Ils s'approchent, câlins...

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

PRINCESSES NIVERNAISES

LES PREMIÈRES AMOURS DE MARIE DE GONZAGUE

(Suite.)

§ 5.

Cette fois, Richelieu qui jusqu'alors n'avait pris que peu de part à cette affaire, qui avait même mécontenté la reine mère en priant le roi de s'opposer au départ de la princesse Marie et en blâmant son arrestation, crut devoir intervenir énergiquement, jugeant qu'il s'agissait là non plus d'amourettes, mais des intérêts de l'Etat. Il s'oppose donc aux demandes de Monsieur, et au conseil du roi « il fut conclu qu'on n'oublierait rien de ce que la raison pouvait permettre pour empêcher la sortie de Monsieur, mais qu'on ne ferait rien qui engageât visiblement l'Etat à des conséquences plus dangereuses pour sa subsistance que sa sortie n'en pourrait causer (1) ». Devant cette attitude énergique, Gaston d'Orléans n'avait qu'à céder, et comprenant bien que les intrigues de cour ne réussiraient pas à briser l'opposition du cardinal, il prit le parti de passer en Champagne et de là en Lorraine.

Les projets de mariage étaient définitivement rompus. Il n'y avait plus qu'à ménager la réconciliation entre le roi et son frère. En décembre 1629, « Son Altesse Royale, qui était à Orléans, vint en poste à Paris rendre ses devoirs à la reine, sa mère, et, après avoir fait son compliment, passa à l'hôtel de Saint-Paul où était la princesse Marie (2). Ceci n'était que pour parer le théâtre, car il avait donné les mains et promis de ne plus songer à ce mariage, et il croyait que pour son honneur il fallait montrer qu'il persévérerait et ne changerait jamais s'il n'était violenté par Sa Majesté. Aussi, à quelques jours de là, il alla à Troyes voir le roi qui le reçut bien et... nos escapades furent oubliées, moyennant d'amples promesses de nous mieux conduire à l'avenir. Il est vrai que nos ministres, pour leurs bons et agréables services, touchèrent force argent comptant et M. Le Coigneux eut permission de récompenser une charge de président au mortier (3) ».

(1) *Mémoires de Richelieu.*

(2) Après la mort de la duchesse de Longueville (décembre 1629), la princesse Marie avait été confiée aux soins de la comtesse de Saint-Paul.

(3) *Mémoires de Nicolas Goulas*, t. I, p. 86-87.

Digitized by Google

III

Ainsi finissaient par un marchandage de consciences les premières amours de Marie de Gonzague : il fallait bien assouvir les appétits de ceux qui n'avaient vu dans cette affaire qu'une occasion d'augmenter leurs richesses ou leur puissance. L'ambition avait été le grand mobile des acteurs de cette tragi-comédie : ambition de la reine mère, qui veut assurer à sa famille la succession au trône de France ; ambition de Monsieur, qui prétend à un grand rôle dans l'Etat et veut éclipser le roi, son frère ; ambition de Mme de Longueville, qui rêve de voir sa nièce reine de France ; ambition de Bellegarde, de Puylaurens, de Le Coigneux et des autres confidents de Gaston d'Orléans, qui ne haussent leurs désirs qu'à ménager leur crédit et à accroître leur fortune.

Gaston d'Orléans avait montré peu de qualités de cœur et d'esprit. Il s'était laissé entraîner dans cette affaire sans éprouver aucun sentiment d'amour pour Marie de Gonzague et n'avait vu dans ce projet d'union qu'une occasion d'intriguer et de vendre sa soumission. C'est en vain qu'il cherchait à faire illusion, en vain qu'à la nouvelle du départ de Marie il versait des torrents de larmes dont se moquait la cour, en vain qu'avec de grands gestes il se déclarait prêt à pourfendre tous ceux qui l'éloignaient de la princesse Marie : ces rodomontades ne trompaient personne et Nogent ou Marillac pénétraient vite ses vrais sentiments, « ayant observé plusieurs fois qu'en la présence de ses confidents il témoignait une grande passion, au lieu que quand il était seul il paraissait fort modéré et fort raisonnable (1). » C'est pourquoi il promettait si facilement de se conformer aux volontés du roi qu'il savait contraires aux siennes, c'est pourquoi il était toujours prêt à abandonner la princesse Marie en échange du commandement de l'armée de Piémont ou d'un gouvernement sur la frontière. Obéissant seulement à l'ambition, Gaston était aussi infidèle et ingrat en amour qu'en amitié.

Le nom de la princesse Marie revient à toutes les lignes de cette histoire et son caractère y apparaît à peine : c'est cependant le seul qui mérite vraiment notre sympathie Cette jeune fille de dix-sept ans s'était laissée aller candidement au plaisir d'être courtisée par un

(1) *Mémoires de Richelieu.*

Digitized by Google

prince du sang, par un héritier de la couronne : sans faire naître en elle une violente passion, Gaston d'Orléans avait bien été cependant son premier amour. Mais voici que cet amour de jeune fille était sacrifié à la raison d'Etat : la reine mère était obligée de poursuivre la princesse Marie et sa tante, comme disait Richelieu « non pour leur faire du mal, mais pour empêcher qu'elles ne s'en procurassent à elles-mêmes en en faisant à la France ». Et en même temps ce Gaston d'Orléans en qui elle avait vu le prince charmant des contes de fée, se montrait simplement un égoïste et un ambitieux : le mépris qu'elle ressentait pour ce triste personnage devait tuer son amour naissant. « Lorsqu'un héros finit son amour à la première aventure fâcheuse qui lui arrive, il est à croire que l'héroïne n'en doit pas être contente et que l'histoire n'en doit pas être belle. Cette passion, qui fit d'abord beaucoup de bruit et qui sans doute avait fait impression dans le cœur de la princesse Marie, fut de peu de durée dans l'âme de Monsieur; mais le souvenir en fut amer à celle qui se vit oubliée : et j'ai ouï dire à quelques-uns des amis de cette princesse qu'ensuite de sa prison elle avait toujours haï le duc d'Orléans d'une haine irréconciliable (1). » La princesse Marie sortait blessée de cette aventure, et si plus tard on peut parfois l'accuser de sécheresse de cœur et d'ambition froide, il faut peut-être en chercher la cause dans la cruelle déception que lui avait réservée sa première rencontre avec la réalité des choses.

A. JARDÉ.

(1) *Mémoires de Mme de Motteville*, p. 149.

Digitized by Google

La Pierre-des-Larmes, au mont Beuvray.

CONTES

A

MES ENFANTS

III. — LA LÉGENDE DE LA PIERRE-DES-LARMES

En ce temps là, il y a bien, bien longtemps, il y avait, dans l'un des hameaux semés sur les flancs du Beuvray, il y avait une pauvre femme, restée veuve avec plusieurs petits enfants.

Privés du père dont la chasse, la pêche et l'industrie grossière pourvoyaient à leurs besoins, les pauvres gens vivaient à grand'peine de racines et de baies sauvages arrachées ou cueillies dans la forêt, de galettes de seigle ou de sarrazin cuites sous la cendre, aumônes de voisins charitables.

Les habitants du pays croyaient alors — derniers vestiges des légendes païennes et de la religion des druides — que le grand rocher (1) qui, s'élevant sur un des flancs du mont sacré, domine les hauteurs de Glux, recouvrait d'immenses trésors gardés par une *Wivre* ou dragon fantastique. On disait aussi qu'une fois l'an, à Noël, la pierre fermant l'entrée de la mystérieuse caverne s'ouvrait à minuit pendant quelques instants, juste assez pour permettre de puiser dans le trésor, la Wivre dormant alors d'un sommeil dont rien ne pouvait la réveiller....

De tout temps, les trésors ont attiré les hommes. La pauvre mère, qui voyait ses enfants souffrir de la misère et de la faim, voulut tenter le charme : un sorcier — il y en a toujours aussi — lui donna les mots magiques qui ouvraient la porte du trésor. La nuit de Noël qui suivit,

(1) C'est peut-être sur la Pierre de Wivre, qui forme une sorte de trône élevé au-dessus du terrain environnant (*locus consecratus*) que Vercingétorix a présidé l'assemblée des chefs gaulois qui s'unirent à lui dans sa lutte héroïque contre les Romains ; en tout cas, — la tradition est précise sur ce dernier point, — saint Martin y a prêché.

Digitized by Google

prenant avec elle son dernier né encore à la mamelle, elle se mit en route vers la Pierre de Wivre....

.... La nuit est sombre et froide, la neige tombe en épais flocons, le vent fait rage sur la montagne. Serrant contre elle son nourrisson, la pauvre femme monte en silence, glissant à chaque pas sur le sol, gravissant péniblement la pente encarpée....

Voici, dans la nuit noire, la pierre mystérieuse qui se dresse, couverte d'un manteau de glace, au milieu des rafales de neige et des mugissements de la bise.... Est-il trop tard ?.... Non, car les premiers tintements de la grosse cloche du couvent de Saint-François appellent les fidèles aux mystères de la nuit de Noël....

Minuit.... Tout doucement, devant les mots magiques, la pierre se soulève, offrant un étroit passage à la mère qui, tenant toujours son cher petit étroitement serré contre son cœur, en rampant se glisse sous la voûte....

Ciel ! que de richesses ! Sous une lumière fantastique que ne pourrait produire aucune lampe humaine, étincellent des monceaux d'or, des vases de métal précieux tout remplis d'escarboucles et de gemmes...

Posant à terre son nourrisson, la mère à pleines mains ramasse, avec un rire fou, les trésors qui s'offrent à elle, ces trésors qui vont lui donner la richesse et le bonheur.

Sa robe est remplie, si remplie qu'elle la soulève avec peine.... Mais voici que la porte vacille et semble se clore : vite, dehors, pauvre femme, ou la tombe va t'ensevelir vivante....

Elle est sortie, la voilà hors du caveau qui s'est refermé derrière elle.... Mais son enfant ?.... Son cher petit ?....

Elle l'a oublié.. .

D'un cri sauvage elle l'appelle, d'un élan furieux elle se rue sur la pierre, meurtrissant ses doigts, arrachant ses ongles contre la porte que rien ne peut plus ébranler.... Et toujours la neige tombe et toujours le vent mugit sa rafale et à la plainte du vent la mère unit la plainte de son cœur déchiré, appelant son enfant, son cher petit, si près d'elle et si loin.... Et toute la nuit de Noël, pendant que les chants d'allégresse célèbrent la naissance de l'Enfant divin, la mère, sous la neige glacée par le vent du nord, appelle en vain son cher, son seul trésor....

Chaque nuit, à la même heure, elle revient essayer le charme des

Digitized by Google

mots magiques.... Chaque nuit, elle revient s'agenouiller sur la pierre, exhalant dans les ténèbres sa plainte cruelle, faisant couler son lait goutte à goutte, comme si la bouche aimée pouvait le recevoir et s'en nourrir, creusant le roc de ses larmes en une coupe amère....

Cependant l'année se passe.... Le printemps a remplacé l'hiver, au printemps a succédé l'été.... Puis l'automne a jauni la ramure des hêtres et voici que, les feuilles d'or tombées à leur tour, la neige recommence à couvrir le mont sacré....

Enfin voici la nuit de Noël.... Comme il y a douze mois, la mère est là, à genoux devant la pierre glacée.... A minuit, comme il y a douze mois, la pierre vacille et s'ouvre.... O miracle! l'enfant est vivant, souriant à sa mère et lui tendant ses bras.... La tombe s'est ouverte, la Wivre a rendu sa proie, l'amour maternel a vaincu la mort....

Sur la Pierre de Wivre, que les gens du pays appellent aussi la Pierre des larmes, il y a, dans le rocher, un creux en forme de coupe et toujours rempli d'eau. Ce sont, m'a-t-on dit, les eaux du ciel: j'aime mieux me figurer que ce sont les larmes de la mère....

FRANÇOIS MOIREAU.

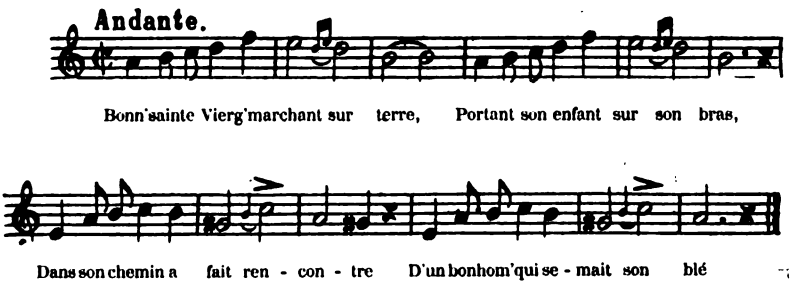
LA PREMIÈRE CIGARETTE.

Digitized by Google

LE NOËL DE LA FUITE EN EGYPTE

Le gracieux récit de la fuite en Egypte, sous forme de cantique, a été très populaire en Nivernais ; j'en ai trouvé de nombreuses versions. J'en donnerai ici deux seulement, recueillies l'une dans le canton de Luzy, l'autre dans celui de Pougues. — Les airs ont été notés par Pénavaire :

I



Bonn' sainte Vierg', marchant sur terre,
Portant son enfant sur son bras,
Dans son chemin a fait rencontre
D'un bonhomm' qui semait son blé !

Oh ! dites-moi, vieillard bonhomme,
Voudriez-vous bien me cacher ?
— Oh ! oui, oh ! oui, ma bonne dame,
Sitôt qu'j'aurai semé mon blé.

Mais le blé ne fut pas en terre
Qu'il était bon à moissonner :
— Allez chercher votre volette,
Vous pouvez moissonner vot' blé.

Sous la première javelette
Bonn' sainte Vierg' s'y est cachée,
Tout à l'instant voici qu'y passe
La troupe des Juifs cavaliers.

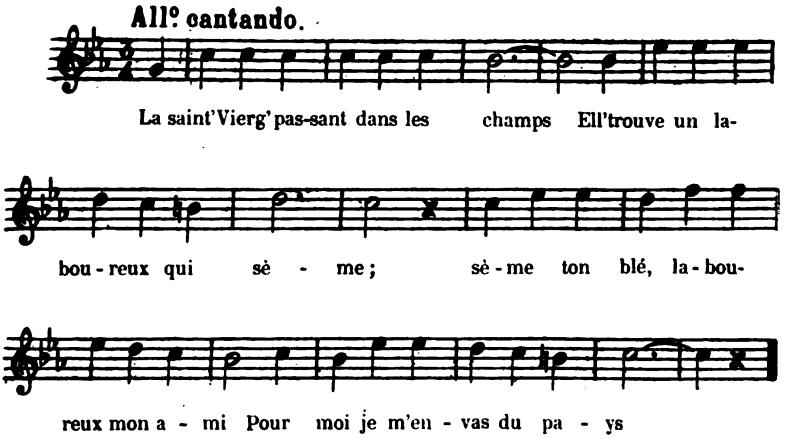
Oh ! dites-nous, vieillard bonhomme,
Dit's, avez-vous pas vu passer
Un' belle dame pèlerine
Portant son enfant sur son bras.

— Oh ! oui, oh ! oui, je l'ai bien vue
Du temps que je semais mon blé. —
Ils se disaient les uns aux autres :
Voilà bientôt un an passé.

Sitôt que fut parti' la troupe
Bonn' sainte Vierge a s'est levée ;
Merci, merci, vieillard bonhomme,
Dans l' Paradis ta place y est.

Digitized by Google

II



La saint' Vierg' passant dans les champs,
Ell' trouve un laboureux qui sème :
— Sème ton blé, laboureux, mon ami,
Pour moi, je m'en vas du pays.

Dis-moi, labouréux, mon ami,
Veux-tu me donner allégeance ?
— Oh ! oui, oh ! oui, je f'rai ce que j' pourrai,
Sitôt qu' j'aurai semé mon blé.

— Dis-moi, laboureux, mon ami,
Va-t'en vît' querir ta faucille,
Voilà ton blé qu'est bon à moissonner,
Sous les javell's je m' cacherai.

La saint' Vierge avec son enfant
Se cache dessous les javelles.
Tout aussitôt qu'ell' vient de se cacher,
Trois Juifs sont venus à passer.

— Dis-moi, laboureux, mon ami,
N'as tu pas vu passer un' dame ?
— Oh ! oui, oh ! oui, je l'ai bien vu' passer
Du temps que je semais mon blé.

— C'est l'an passé, la dame est loin,
Comment faire pour la rejoindre ?
Ne tardons pas, marchons vite, marchons,
Peut-être nous l'attraperons.

Lorsque les Juifs furent passés
La sainte Vierge se décache :
— Adieu, adieu, laboureux, mon ami,
Tu as ta place au Paradis.

(Ces versions musicales sont : la première de Mme Marguerite Luas, femme Angilbert, à Luzy ; la deuxième de Mme Jeanne Goux, veuve Brunet, à Rigny-Nolay.)

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

Et le taureau, les pieds dans l'herbe,
Immobile au sommet du champ,
Dessine son profil superbe
Sur le fond calme du couchant.

ACHILLE MILLIEN.

PROMENADE EN MORVAN

(*Suite.*)

Dans la rue qui monte à l'abbaye, on remarque deux anciennes maisons : l'une où logea Louis VII, le Jeune, lorsqu'il vint, avec la reine Eléonore de Guyenne, entendre prêcher la deuxième croisade par saint Bernard, en 1146. Et l'autre, où naquit Théodore de Bèze, le 24 juin 1519.

Lorsqu'on monte l'unique rue de Vézelay, le spectacle de cette ville agonisante, et qui achève de mourir dans la solitude, cause une

Digitized by Google

impression de mélancolie sans bornes. Les fenêtres étroites des maisons sont à peines entr'ouvertes, comme des yeux à moitié clos. On voit aussi une vieille demeure, à porte cintrée, nommée la « maison des colombes » ; ces deux lignes courent autour des fenêtres

Comme colombe, humble et simple seray,
Et à mon nom, mes mœurs conformeray.

Le mercredi, par un meilleur temps, nous partons pour Lormes, en visitant sur notre route la coquette petite église de Saint-Père-sous-Vézelay, dont le portail est surmonté d'un gable sculpté à jour, comme de la dentelle. Cette église a été très bien restaurée, car elle est classée comme monument historique.

Nous admirons aussi, en passant, le pittoresque paysage de Pierre-Perthuis, avec ses deux ponts sur la Cure, qui passe entre deux roches élevées, dont l'une est percée à jour, d'où vient le nom de Pierre-Perthuis, ou percée. A quelques kilomètres de là, on arrive au village de Bazoches, où se trouve un beau château, ancienne demeure de Vauban. On y remarque surtout la chambre de ce grand homme, avec son lit, ses meubles et les murs tendus de vieilles tapisseries de grande valeur ; on montre aussi l'armure de Vauban, et l'église de Bazoches possède son tombeau.

La nuit tombante nous empêche d'admirer la belle vue dont on jouit en arrivant à Lormes ; cependant on aperçoit tout près la montagne de Montsabot, et, dans un horizon lointain, les sapins qui dominent Crux, et la montagne de Montenoison, pays cher à nos cœurs. Nous descendons à l'hôtel Langlois où l'on nous sert un excellent dîner, avec les écrevisses très épicées : c'est la marque de la maison.

Le jeudi 15 août, nous montons à l'église, bâtie sur la hauteur, pour entendre la messe. En sortant, nous admirons la magnifique vue qui s'étend sur tout le Morvan. Lormes est une assez jolie petite ville; il y a une grande rue bordée de magasins. On y fabrique du sucre d'orge renommé, dont nous faisons une ample provision.

Nous descendons ensuite, par des petits sentiers, à la cascade située vers un moulin, dans une gorge pittoresque, et le soir, nous allons coucher à Montreuillon. Nous trouvons heureusement à nous caser tous dans un hôtel simple (mais propre), situé au bord de la route. Avant

Digitized by Google

le dîner, nous allons visiter le beau pont viaduc, renommé pour sa hauteur qui est vraiment vertigineuse. Après l'avoir traversé, nous rentrons au gîte, par la rigole qui était à sec. Le lendemain matin, nous visitons l'église toute neuve, une des plus jolies de la contrée.

Puis nous prenons la route de Chassy, où il y a un vieux château à tourelles ; nous continuons sur Blismes, Dun-sur-Grandry et Saint-Péreuse.

Cet endroit est notre dernière étape, car nous avons visité Château-Chinon, la célèbre capitale du Morvan, à un voyage précédent. Nous voyons en passant les belles ruines de Champdioux et plusieurs autres châteaux et Moulins-Engilbert. Là nous nous séparons de nos aimables compagnons de route pour regagner nos pénates, bien heureux de nous reposer après ces dix jours de voyage, mais gardant aussi le meilleur souvenir de toutes les belles choses que nous avons vues, et heureux de connaître enfin notre beau pays du Morvan.

MITÈZE DE LA T.

C'EST NOËL

A ma sœur Jeanne.

Le ciel est de plomb, le jour fuit,
Et sur Paris-Géant la nuit
Etend son manteau noir doublé d'ouate grise.
Dehors le pavé glisse ; il fait un vent de bise.
Que les bébés sont bien ce soir au coin du feu,
Occupés à jouer à quelque nouveau jeu,
Ou rêvant sous la lampe à ce que cette année
Le petit Jésus va mettre en la cheminée !
Vous le saurez demain, mignons.
Au dodo maintenant ! Allons !

Petits enfants, dormez dans vos lits blancs et roses !
Les anges du bon Dieu vont descendre du ciel
Déposer sur vos fronts le baiser de Noël
Et vous offrir les fleurs au paradis écloses.

Digitized by Google

Digitized by Google

TRISTESSE D'HIVER

Janvier morose et froid. La nue est lourde et basse,
Parfois un coup de vent, cinglant comme un fouet, passe
Sur les coteaux avec un morne hurlement
Qu'un silence de mort étouffe brusquement...

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

ORIGINE ET HISTOIRE DES PARLERS
DU NIVERNAIS.

(Suite.)

§ 6. — *Méthodes employées pour l'étude des parlers du Nivernais.*

Nous avons jusqu'ici passé en revue les différents peuples qui ont successivement habité notre Nivernais, et nous avons déterminé, autant du moins que nos connaissances actuelles le permettent, le contingent linguistique qu'ils ont apporté dans les parlers et la toponymie du Morvan. Nous allons aujourd'hui exposer brièvement les méthodes que nous employons pour l'étude de ces idiomes si variés. On verra ainsi quels sont nos moyens d'investigation scientifique pour approfondir le morvandeau, formuler les lois qui dirigent son évolution et expliquer ses transformations incessantes.

Les philosophes appellent méthode l'ensemble des règles auxquelles l'esprit est tenu de s'assujettir dans la recherche de la vérité.

L'homme n'arrive pas du premier coup à connaître le vrai. Souvent ce n'est qu'après bien des essais, des tentatives et des labeurs qu'il peut reconquérir une partie de cette domination et de ce pouvoir absolu qu'il avait sur les êtres créés avant que le péché n'eût obscurci son intelligence et énervé sa volonté. La nature, autrefois soumise à l'homme innocent, ne laisse maintenant pénétrer ses secrets qu'aux chercheurs les plus intrépides et aux travailleurs les plus infatigables. Elle nous présente un ensemble de faits soumis à des lois, et la science a pour objet la recherche et la découverte de ces lois mêmes. Or, plus la science restreint son domaine, plus elle gagne en profondeur. De là, la nécessité de se spécialiser.

Ce n'est pas tout, il faut de plus avoir une bonne méthode pour entreprendre, poursuivre et mener à bien les études que l'on choisit. La méthode est donc, pour l'acquisition de la science, d'une importance capitale : elle nous enseigne les moyens de la découverte scientifique. « Ce n'est pas assez, dit Descartes, d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien (1). »

Nous verrons plus tard que la connaissance du langage est une science au sens le plus strict du mot. Les langues nous fournissent, en

(1) *Discours de la méthode.* Edition Hachette et Cie, 1886, p. 44.

Digitized by Google

ffet, un ensemble de faits soumis à des lois dont nous avons la raison cientifique, alors que nous découvrons non seulement le *comment* nais le *pourquoi* des phénomènes linguistiques. On y rencontre cette constance de causation qui est le fondement de toute théorie rationnelle des phénomènes successifs. Ainsi nous pouvons non seulement retrouver les transformations passées, mais encore expliquer les évolutions présentes et même souvent prévoir les futures. En un mot, le philologue détermine les causes et les lois des modifications du langage.

De tout temps l'homme a essayé d'analyser son parler, de trouver l'origine et d'expliquer la transformation des mots qu'il employait. Or, bien que l'étude des langues soit aussi ancienne que le langage lui-même, on peut dire que les méthodes ont été très longtemps défectueuses.

La méthode la plus ancienne est celle *des philosophes*. Elle est représentée par Platon chez les Grecs et par Cicéron chez les Latins. Nous tenons de Cicéron lui-même que les Stoïciens surtout se passionnaient pour l'étude des mots et la science grammaticale. Or, tous ces philosophes prétendaient que deux mots semblables devaient avoir la même origine ou du moins être parents. Nous verrons que ce n'est pas toujours vrai. Saint Isidore de Séville a résumé toute la science de ces différentes écoles et les connaissances linguistiques de son époque dans ses vingt livres sur les *Etymologies* (1). Il y a là beaucoup d'érudition mêlée malheureusement à de nombreuses erreurs (2).

(1) Sancti Isidori hispalensis episcopi opera omnia. Tomi tertius et quartus. Ed. Migne.

(2) Quelques exemples, pris au hasard, suffiront à montrer l'insuffisance et parfois le ridicule de cette méthode. Ainsi :

Falsitas, appellata a *fando*, aliud quam uerum est, p. 209, 9.

Argumentum uero dictum quasi *argutum*, uel quasi *argute inuentum*, ad comprobandas res, p. 239, 16.

Miserabilis, quod sit *miseriae habilis*, p. 385, 174.

Defessus, semper infirmus, quasi *diu fessus*, p. 374, 71.

Taciturnus, in *tacendo diuturnus*.

Perfidus, quia fraudulentus est, et sine fide, quasi *perdens fidem*, p. 391, 223.

Sollicitus, quia *solers* et *citus*, atque irrequietus, p. 393.

Sepultus dictus eo quod iam *sine pulsu*, et palpitatione est, id est, sine motu, p. 419, 37.

Lucus est densitas arborum solo lucem detrahens, topo antiphrasi, eo quod non *luceat*, p. 606, 7.

Digitized by Google

L'étude du langage chez les Grecs et les Romains devait faire peu de progrès, parce que ces deux peuples regardaient les autres langues comme des dialectes barbares et point du tout dignes d'intérêt.

Le Moyen âge suivit la voie tracée par les philosophes, et l'étude des mots demeura dans une abstraction et une spéculation stériles qui paralysèrent longtemps ses progrès.

D'ailleurs, cette méthode, qui juge de la parenté des mots sur leur ressemblance, était très mauvaise. Qui soutiendrait maintenant que les expressions françaises : *couvent*, *couver* et *couvert* sont parentes parce qu'elles se ressemblent? Chacun sait que couvent vient de *conuentum* (participe passé de *conuenire*), couver de *cubare* et couvert de *coopertum*, trois mots latins qui n'ont rien de commun, même quant à la forme. Leur ressemblance actuelle est toute fortuite et ne saurait être invoquée en faveur de leur étymologie.

Il faut arriver jusqu'au seizième siècle pour trouver quelques progrès dans les connaissances philologiques. Les langues anciennes furent alors étudiées avec ardeur. On les compara entre elles, et si quelques hellénistes prétendirent que le français descendait du grec, *la méthode historique et comparative* qu'ils employèrent n'en resta pas moins trouvée et commença à donner d'heureux résultats au dix-septième siècle avec Ménage et Furetière. Leurs dictionnaires renferment beaucoup d'erreurs, tout en attestant à chaque page que le français descend du latin, non du grec ou du celtique, comme le soutiennent encore aujourd'hui quelques érudits réfractaires.

C'est le dix-neuvième siècle qui a donné la véritable impulsion et la vraie méthode pour la connaissance scientifique du langage. Aujourd'hui, les langues littéraires et les patois surtout sont étudiés avec une ardeur et un enthousiasme dignes de tout éloge. Les parlers vivants sont, en effet, pour le philologue, la terre vierge à défricher. Là, il retrouve en action une partie du travail phonétique qui s'est accompli autrefois dans les langues anciennes.

Or, de nombreux facteurs président à la transformation des langues et à la vie des mots. Nommons-en seulement deux : *l'analogie* et *la constitution de notre organisme vocal*. Grâce à l'analogie, certaines formes, d'abord distinctes, sont ramenées à d'autres, soit par raison d'uniformité, soit parce qu'elles étaient moins fréquemment employées. Ainsi, autrefois et jusqu'au dix-septième siècle, on disait : je treuve,

Digitized by Google

tu treuves, il treuve, nous trouvons, vous trouvez, ils treuvent, comme on conjuge encore aujourd'hui : je meurs, tu meurs, il meurt, nous mourons, vous mourez, ils meurent. L'analogie a changé le premier verbe et on dit : je trouve, etc., mais elle a respecté jusqu'ici : je meurs. Les parlers du Nivernais sont allés plus loin que le français, puisqu'on entend à certains endroits : *i s mour, i fo ki mour*, pour : il se meurt, il faut qu'il meure.

Les seconds changements phonétiques reposent sur la constitution même de nos organes phonateurs. Ils sont spontanés et inconscients, au moins dans leur début ; les autres, au contraire, sont dépendants de notre volonté. C'est par suite de transformations inconscientes que *castellum* est devenu dans le Nivernais : *chatyo*, *chakyo*, *satyo*, etc. ; *uacca* : *vatse*, *vache*, *vèse*, etc. ; *manducatum*, *mangé*, *menjé*, *méjé*, *mjé*, *mezé*, *mzé*, etc.

Il appartient au phonétiste de distinguer, dans l'étude des formes, celles qui sont dues à l'analogie et celles qui prennent leur origine dans la constitution même de notre organisme vocal. Mais avouons qu'il porte de préférence toute son attention sur les phénomènes physiologiques, c'est-à-dire sur les modifications linguistiques produites par la nature de nos organes phonateurs. Là, en effet, se trouve une variété de formes, de sons, qu'il peut suivre avec une curiosité toujours nouvelle et un intérêt sans cesse grandissant.

Or, pour ces études, il faut observer comment parlent les habitants des campagnes Aussi employons-nous nos rares loisirs à parcourir les villages, à interroger et à faire causer les indigènes. Nous appliquons toutes nos facultés de perception à saisir le jeu spontané des organes de la parole, les différentes évolutions des consonnes, et le timbre varié des voyelles. Par nos yeux, nous voyons les nombreux mouvements des lèvres, de la bouche, de la langue, etc. ; avec notre oreille, nous essayons d'apprécier les moindres nuances du son. Ainsi, par exemple, nous remarquons que la bouche s'ouvre peu et que les lèvres s'allongent et s'arrondissent du côté de Germenay, où l'on prononce *tonte*, *onfon*, pour tante, enfant.

L'observation, en effet, est le premier pas qui nous approche de toute science et surtout de la science du langage. Or, « il faut observer sans idée préconçue, l'esprit de l'observateur doit être passif, c'est-à-dire se taire ; il écoute la nature et écrit sous sa

Digitized by Google

dictée (1). » Mais bientôt, à l'observation succède l'étonnement, qu'Aristote regarde comme le premier degré de la science.

Qu'un village parle d'une façon, et le village voisin d'une manière différente, cela peut sembler être l'effet du hasard ou un caprice bizarre, à quiconque n'est pas poussé par la curiosité scientifique du langage. Le vulgaire ne voit dans ces patois qu'un jargon indéchiffrable, un chaos suivi d'un autre chaos, et pourtant ces parlers divers cachent une grande régularité sous leurs variétés apparentes, ces différences de prononciation sont pleines d'intérêt et renferment, pour le savant, la raison des modifications futures ou passées.

La première condition est donc d'observer la nature. Bacon compare l'investigation scientifique à une chasse (la chasse de Pan, *uenatio Panis*). Or, le simple observateur ne fait rien autre chose que de se tenir à l'affût et d'épier, comme il le dit, soit de jour, soit de nuit, l'occasion de surprendre la nature.

C'est dans cette poursuite acharnée des phénomènes linguistiques que se passent les meilleures heures de nos vacances. Au lieu de faire de la phonétique dans le cabinet, nous étudions le langage en plein air, comme l'a si bien dit M. Michel Bréal, et nous sommes à bonne école parce que nous avons la nature comme guide et maîtresse.

Nous n'avons encore exploré qu'une petite partie de la Nièvre et déjà nous nous représentons le Nivernais comme un vaste laboratoire où fermentent et s'élaborent, dans une variété infinie, les modifications inconscientes des parlers morvandeaux. Chaque village est, pour ainsi dire, un creuset dans lequel s'agitent et se combattent, avec des alternatives variées, les forces incalculables qui broient, éparpillent ou soudent ensemble les éléments soumis à leur action. Là, un travail sourd et lent nous avertit que les transformations sont à peine commencées. Ici, les cornues sont en pleine activité, les mélanges se combinent, les évolutions s'accomplissent et on entend partout bouillonner la masse linguistique. Plus loin, les fourneaux sont déjà éteints et presque froids, le résidu que nous y trouvons suffit à peine pour nous aider à constater le travail phonétique des âges précédents. Ailleurs, nous entendons le bruit sourd de ces forces encore latentes, le grondement lointain de ces combinaisons futures qui feront explo-

(1) Claude Bernard, *Introduction à la Médecine expérimentale*, première partie, page 40.

Digitized by Google

ion d'ici quelque temps, si la langue française ou quelque autre cause ne vient point arrêter ou contrarier ces masses en mouvement. Nous assistons à tous ces phénomènes du langage, nous voyons ces éléments divers s'unir ou se désagréger, se combiner ou se fondre, ici, dans une unité parfaite, là, dans une variété infinie, d'après des principes certains et déterminés, d'après des lois fixes et merveilleuses. Spectateur attendri et curieux, nous suivons fidèlement, depuis quelques années, toutes les phases de ces parlers vivants, témoin impartial et sincère, nous notons et enregistrons, grâce à une investigation scientifique consciencieuse, leurs développements successifs ou leurs arrêts momentanés, et nous éprouvons alors cette joie indicible que goûte et savoure le savant à la poursuite et à la découverte des secrets de la nature.

Mais il ne suffit pas d'appliquer ses facultés de perception à la constatation des phénomènes de la parole, il faut pouvoir saisir toutes les modifications délicates et fugitives des sons, les mouvements et les vibrations de notre organisme vocal, pour découvrir les grandes lois qui se cachent sous la trame mêlée de ces agents divers.

Or, notre oreille, si délicate soit-elle, ne saurait percevoir toutes les nuances du son, et d'ailleurs le langage est trop compliqué pour que nous puissions, avec le seul secours de l'ouïe et de la vue, le décomposer sûrement et attribuer aux différents organes de la voix la part qu'il leur revient. De plus, « la parole est ailée et à peine a-t-elle franchi la barrière des dents », pour parler le langage figuré d'Homère, que déjà elle s'est évanouie.

(*A suivre.*) Abbé J.-M. Meunier.

Digitized by Google

LE PRINCE AUX YEUX D'ÉMAIL

C'était aux temps jadis.... Dans un beau pays, vivaient un roi et une reine excellents ; leur royaume devint un paradis : pas de guerres, ni de félonies ; jamais de pauvreté, ni de famines. Au sein des cités comme aux champs, il n'y avait que joie, fêtes et baisers.

Les lettres et les arts florissaient splendidement : poètes, statuaires, peintres et musiciens étaient aux honneurs. C'était aux temps jadis.

Le roi fut à l'apogée du bonheur, le jour où la reine mit au monde un fils. On ne vit jamais plus beau royal poupon dans le foisonnement des dentelles neigeuses et des rubans d'azur. Les belles de la cour, penchant vers son berceau leurs fronts emperlés et leurs fins visages aux teints de roses, l'éveillaient en de doux chuchottements rieurs. Les gestes lents de caresse, les paroles d'amour, les poses alanguies d'extase, suivaient sans cesse l'enfantelet mignon aux frisons d'or, aux grands yeux étranges...

Qu'il soit heureux ! heureux toujours, dit la mère... et ce fut-là le mot d'ordre, l'unique souci de tous. Il y eut autour du jeune prince une perpétuelle atmosphère d'adoration. Dans l'enchantement de sa vie, il devint beau et fort, s'instruisit rapidement et ne se montra jamais ni violent ni cruel ; mais il n'était non plus bon ni pitoyable à personne.

Son regard insensible et sans flammes le fit nommer partout « le Prince aux yeux d'émail ».

Parfois la reine frissonnait en le serrant sur son cœur et pleurait, tandis qu'il la regardait indifférent, sans comprendre sa peine.

Le prince avait vingt ans. Tout ce qui l'entourait était parfaitement beau. Les palais s'emplissaient de chefs-d'œuvre ; on faisait venir des merveilles de tous les pays, sans parvenir à éveiller en lui un sentiment de plaisir ou de curiosité : « N'y a-t-il pas mieux ? » disait-il languissamment.

Digitized by Google

Un jour, en se promenant dans les quartiers populeux de la ville, il vit une femme qui pleurait.

« Qu'est-ce que cela ? dit-il surpris.

— C'est que son fils unique est mort. »

Un peu plus loin, il rencontra deux matelots qui se battaient.

« Pourquoi ont-ils ainsi du feu dans les yeux ?

— C'est la colère qui les anime. »

Mais chagrin, douleur, colère, enthousiasme, amour, étaient pour lui des mots vides de sens.

Un mortel ennui planait sur cette cour si joyeuse naguère. Le roi vieilli, sans intérêts et sans espoir, désertait sa demeure ; tandis que souvent, bien souvent, les larmes de la reine tombaient amères et pressées.

Or, bien haut dans la montagne, vivait à cette époque un savant nommé Magnus. Beaucoup allaient chercher auprès de lui le remède à leurs maux ; nul ne pouvait se flatter d'avoir pénétré dans sa demeure. Après quelques questions faites à travers un guichet, le grand homme, renvoyait ses solliciteurs, joyeux ou désespérés suivant le cas.

La reine, suivie d'un seul serviteur, vint consulter Magnus : « Ouvrez, dit-elle, c'est une mère désolée qui vous supplie de la recevoir ».

Aussitôt — fait unique — la porte s'ouvre ; et l'auguste visiteuse pénétra dans un merveilleux domaine : tiède, enchanté, fleuri, tandis qu'au dehors la neige couvrait le sol. Les arbres d'un grand parc et les plantes des jardins se couvraient de fleurs chantantes qui faisaient entendre d'exquises mélodies ; tandis que, dans l'espace, volaient des êtres ailés semblables à de grandes fleurs rehaussées de pierres précieuses.

« Que voulez-vous ? dit le savant.

— La guérison de mon fils.

— Quel est donc son mal ?

— Un mal bizarre et terrible fait d'indifférence absolue, de mortel ennui, d'insensibilité presque complète. »

Magnus réfléchissait. Le regard qu'il attachait sur la reine exprimait à la fois la pitié, la raillerie et quelque dédain. « Pauvre mère, dit-il, ce fils, ce prince unique, vous l'avez trop et mal aimé... Partez,

Digitized by Google

retournez dans votre palais. Si votre fils peut être guéri, le remède n'est pas ici. Il réside dans des paroles magiques, je ne les connais pas. Je sais seulement qu'elles doivent être dites par une femme et que la réponse du prince décidera de sa mort ou de sa guérison. »

. . . . . .

Les palais du roi étincellent de mille feux. Depuis un mois, les fêtes succèdent aux fêtes, et toutes les femmes du royaume y sont admises sans souci du rang, de la fortune, de l'âge et de l'étiquette : les intrigues se croisent, les intérêts s'agitent, les convoitises s'allument... On attend avec angoisse, avec anxiété, la libératrice inconnue.

Le jeune prince est très beau, malgré son attitude hautaine et glacée, des femmes merveilleusement belles l'entourent et font assaut de coquetterie, heureuses si la danse leur ménage avec lui quelques instants de conversation.

« Prince, dit l'une, voulez-vous de moi pour esclave ?

— Faut-il aller, dit l'autre, jusqu'au fond des mers chercher la plus belle des perles, pour en orner votre diadème ?

— Dois-je décrocher pour vous la plus brillante étoile de la voûte azurée ?

— Je tuerai le dragon, gardien de l'eau précieuse qui donne l'immortalité. »

Le jeune homme sourit un peu, mais ses paroles ne sont que politesse et galanteries banales... et les jours succèdent aux jours.

Le roi et la reine se désolent de plus en plus, car leur fils se meurt de son mal étrange et refuse même de prendre part aux fêtes.

Un soir, cependant, il a cédé à leurs prières, et promène, dans les salles sompteuses, son solitaire ennui et ses yeux aux feux mourants d'opale... Là-bas, loin des groupes, une jeune fille, vêtue de blanc, attache sur lui ses grands yeux de velours d'une pureté sans égale .. Qui est celle-là ? Pourquoi, comme les autres, ne vient-elle pas vers lui ? Une impatience le saisit, et tandis qu'autour de lui la fête exulte, il s'avance rapidement et, lui prenant la main : « N'as-tu rien à me dire, jeune fille ? » Bien bas, si bas que lui seul l'entendit, elle murmura :

« Prince, mon beau prince, voulez-vous que je vous aime ? »

Et il répéta : « Je vous aime !!! »

Ce sont bien les mots magiques.

Digitized by Google

Le cœur du jeune homme bat à se rompre, tandis que sous les regards enthousiastes de la foule, soudain silencieuse, il conduit triomphalement la douce enfant à la reine.

MARIE MINARD.

CHRONIQUE

LITANIES DE « DÉCEMBRE »

Nevers, 15 décembre 1898.

Décembre! Mois des frimas et des neiges.

Le calendrier républicain le mettait à cheval sur *Frimaire* et *Nivôse*.

Il ment, en ce moment, à toutes ses traditions.

D'ordinaire, à cette époque, les Nivernais, frileux, trottent menu dans les rues sales et se dépêchent pour se réchauffer.

Cette année, phénomène bienfaisant, en plein décembre, on voit des gens sans pardessus et, parfois même, un soleil de printemps.

La neige, qui devrait déjà avoir fait son apparition, très aimable semble nous bouder. Va-t-elle nous faire rater notre Noël? — On ne conçoit guère un Noël sans neige ou, tout au moins, sans froid!

Calendrier de Vénus: mois propice aux rapprochements voluptueux.

∴

Décembre! Mois cher au commerce tout entier.

Depuis le marchand de bois et de charbon jusqu'aux bijoutiers Régence, tout le monde est sur les dents.

La « rue du Commerce » travaille, bourdonne comme une ruche d'abeilles.

Les négociants préparent leurs étalages. Chacun veut offrir au désir du promeneur, à la coquetterie toujours en éveil de la femme, les plus fins, les plus ravissants produits de son industrie.

Les bijoutiers astiquent, frottent, époussettent les jolies parures, les bagues chatoyantes.

Les merciers, les drapiers sortent leurs étoffes les plus rutilantes; les coiffeurs leurs plus beaux coffrets, leurs plus élégants flacons.

Et les pâtissiers, les épiciers, même, entassent pyramides sur pyramides de fondants multicolores, de chocolats de toutes formes, de marrons amoureusement glacés!

Tout est à la tentation. Tant il est vrai que l'homme, depuis Ève, et la femme, depuis elle-même, n'ont pas changé pour deux sous.

Et dès le dimanche d'avant Noël, chaque soir, toutes lumières aveuglantes, la « rue du Commerce », tortueuse et resserrée, mal bâtie et détestablement alignée, Loueuse et grouillante de monde, resplendira d'un bout à l'autre, deviendra le paradis de Nevers et du département!

Digitized by Google

∴

Décembre! Mois des diners de fin d'année, des repas pantagruéliques.

Il n'est pas de bonne société, vraiment digne de ce nom, qui n'éprouve le besoin de se réunir, au moins une fois l'an, devant une table bien servie.

C'est dans un banquet que se fonde une société. C'est par les banquets qu'elle se perpétue.

Et ce qu'il y en a de ces sociétés : secours mutuels, sociétés scientifiques, sociétés d'anciens élèves de lycées, d'écoles, de camarades de l'armée de terre et de mer, sociétés régionales ou nationales, voire internationales, académies, sociétés politiques, sociétés pour la destruction du phylloxéra, sociétés reconnues, non reconnues, etc.; il faudrait un volume pour les énumérer.

Il suffit qu'on se soit vu deux fois dans la rue, qu'on se soit rencontré dans un compartiment de troisième classe du P.-L.-M., pour qu'immédiatement on ressente le besoin de perpétuer la chose mémorable et de fonder quelque chose.

L'homme est, de tous les animaux, celui qui éprouve pour son semblable le plus de jalousie, d'envie, de méchanceté, et il ne peut se passer de lui.

Il y aura toujours des gens qui trouveront plaisir à présider, vice-présider, d'autres qui ne pourront manger qu'en compagnie, d'autres pour chiner les premiers et enfin des imbéciles pour admirer tout et amuser la galerie.

Parmi les sociétés appelées à devenir célèbres, il vient de s'en découvrir une pas ordinaire. Vous connaissez déjà les sociétés agricoles, viticoles, horticoles et autres *ejusdem farinæ* (j'allais écrire et autres *bricoles*, pour la rime). Vous connaissez, ou vous avez entendu parler de la culture des betteraves, des carottes (spéciale aux fils de famille et aux politiciens), des pommes de terre, des choux, et d'un tas de produits du sol. Je parie que vous ne connaissez pas la culture « physique ». Le titre est-il assez élastique et suggestif! Eh bien! il existe, je n'invente rien, des *académies de culture physique!* Puissent-elles vous porter profit!

... Puisque décembre est le mois des agapes traditionnelles, je ne puis oublier la principale : Saluons le Réveillon.

Reste, amoindri, des anciennes orgies de Gargantua, le Réveillon tient bon et prélude à la fête de Noël. Il se cramponne avec énergie à la messe de minuit et en est le corollaire.

En passant dans les rues, le 24, vers onze heures du soir, ou même minuit (heure ordinaire des paupières closes), vous verrez toujours ouvertes les boutiques de pâtissiers, de charcutiers, de marchands de comestibles, où des piles de brioches, gâteaux, boudins, jambons, terrines de foies gras, etc., attendent les affamés de nuit.

Les fidèles de la messe de minuit en usent avec ferveur, mais les profanes ne leur cèdent en rien. Car l'envie (je ne dis pas le besoin) de manger, et de manger bien, devient une épidémie. Et tout passe ici-bas, même les ministères, mais il est une chose qui résiste à tout et brave tout (excepté les maladies d'estomac), c'est l'appétit de l'homme.

Il devient même formidable (voyez l'Anglais).

L'homme est le réceptacle insatiable, le véritable tonneau des Danaïdes, en chair et en os. Il lui en faut, toujours et encore. Pouah!

Digitized by Google

*
* *

Décembre! Mois chéri des enfants.

C'est le 25, au matin, que nous assistons à la joie délirante des enfants.

Celui-là, qui n'en possède pas, ne peut se faire une idée de cet étonnement radieux qui s'empare des chérubins roses à la vue des jouets tant attendus, des chatteries promises, des « sabots » remplis par les mamans heureuses.

L'enfant! Le plus beau trait-d'union des époux! Il fait rayonner autour de lui ce soleil brillant et chaud que les nuages mêmes du ménage ne parviennent pas à assombrir. C'est lui qui donne à la mère et au père la force nécessaire pour supporter les épreuves pénibles de la vie. C'est lui qui vivifie la maison, en rompt la monotonie ou la laideur, la fait résonner de son tapage et de ses cris!

Quand le père las, exténué d'avoir trimé toute la journée, d'avoir sué, soufflé à la peine, revient au logis, le regard mauvais, l'âme haineuse, pestant contre le « patron » et la « société », c'est lui, le mioche, barbouillé et rieur, qui lui donne, à pleine bouche, le baiser réparateur. Et celui qui, tout à l'heure, broyait du noir, sentait son sang bouillonner de colère, se calme, comme par enchantement, devant ce baume salutaire et divin : le baiser du tout petit.

Ah! que les polichinelles et les bonbons, et les chevaux de carton et de bois, et les ânes aux paniers remplis, et les chemins de fer et les tramways, et tout l'arsenal des jouets remplissant les magasins de leur charivaresque pêle-mêle, vont les faire trépigner d'aise et rêver d'or, les jolis mignons joufflus!

Et comme je comprends les mères, riches et généreuses, à qui vient l'idée heureuse de distribuer aux enfants pauvres le superflu de leur bourse garnie! Comme cela doit être triste, pour le petit malheureux, de voir ses camarades comblés de tout, et lui privé du nécessaire!

De grâce, Mesdames, soyez bonnes, soyez larges : le sourire divin de l'enfant vaut mieux que tout l'or du monde.

*
* *

Décembre! Mois béni des propriétaires.

Après les huissiers, les vidangeurs, les fossoyeurs, le propriétaire est généralement l'homme le plus exécré de la terre.

Il ne veut pas faire de réparations; il n'aime pas le bruit des enfants; il loue fort cher de vilains appartements; enfin, il est la bête noire et grincheuse.

Malheureusement, tant que le socialisme n'aura pas triomphé, et que l'État n'aura pas trouvé le moyen de loger tout le monde à l'œil, on ne pourra supprimer le propriétaire, et, bon gré mal gré, il faudra passer par ses fourches caudines.

Et c'est pourquoi, le 24, toujours (à Nevers du moins), vous allez sonner, le gousset garni, à sa porte.

Et voilà que cet être que vous vous figuriez maussade, revêche, exigeant, vous reçoit gracieux et souriant. Voilà qu'il vous fait asseoir doucement, moelleusement, qu'il arbore une cave à liqueur bien garnie, et qu'il vous présente un verre d'où s'échappe un arome exquis, un arome comme en connaissent, seuls, les propriétaires.

Vous causez de la pluie, du beau temps. Vous lui comptez votre excellent argent, Il vous fait force politesses; pour un peu il vous offrirait des réparations.

Et vous partez le cœur léger, la poche de même.

Qui donc disait que les propriétaires étaient intraitables? !

Digitized by Google

∴

Décembre! Mois souhaité des concierges.

Le concierge est celui qui jouit le mieux, et pleinement, de la Saint-Sylvestre.

En faisant ses escaliers, toute l'année, avec sa digne et vénérable épouse, il ronchonne religieusement.

Il ronchonne contre le « proprio » qui ne le paie pas assez cher ; — contre le locataire qui salit trop ; — contre le facteur qui le dérange soir et matin ; — contre les piétons qui le forcent à balayer le devant de la porte ; — contre les visiteurs qui lui font tirer le cordon ; — contre les habitants de l'immeuble qui laissent la porte ouverte ; — contre les fournisseurs qui rappliquent à chaque instant ; — contre la pluie et contre la neige ; — contre les voitures et les trompes des vélos qui couvrent le bruit de ses papotages dans la loge ; — contre sa femme qui le reçoit mal, et contre lui-même, par habitude.

Et quand, bonne âme, il a bien ronchonné 364 jours de l'année, la veille de l'an, c'est-à-dire le 31 décembre (ne quittons pas notre mois), il est pris d'un saint zèle (encore un qui n'est pas dans le calendrier) ; il frotte, essuie, prépare tout à fond, épanouit sa large face, s'endort heureux, gai, presque joyeux, et se réveille — Bon Dieu ! quelle énormité ! — *aimable*, le lendemain, jour des étrennes.

∴

Décembre! Mois honni d'une foule de gens.

C'est le cauchemar des gens frileux, — des pauvres, des humbles, des petits, qui ramassent miette à miette l'argent du loyer, qui se saignent pour payer les fournisseurs, et quelquefois manquent de feu et de pain.

C'est le désespoir des cochers de fiacre, qui gèlent sur leur siège, et des pauvres chevaux qui ne réchauffent pas davantage.

C'est la désillusion des fonctionnaires qui ne reçoivent pas l'avancement attendu, ou qui voient la décoration promise fuir comme une étoile filante.

C'est le tourment des rentiers qui vont être assaillis de demandes de secours.

La désolation des oncles qui attendent en vain leurs neveux ; — des usuriers qui attendent encore plus en vain les mêmes neveux ; — des demoiselles de magasin qui refont, deux fois par jour, l'étalage ; — des employés des postes, à cause des cartes de visite ; — de tous en général et de chacun en particulier, y compris votre serviteur, parce que chaque année on vieillit d'autant.

E. Langeron.

Digitized by Google

LA COMPLAINTE DU CHÊNE-AU-PENDU

Bonnes gens de cet auditoire,
Oyez tous, et dévotement
Gardez, pour exemple, en mémoire
Le crime avec le châtiment.

Un jour d'hiver, dit la légende,
Veille de la Nativité,
L'intendant du château, dont grande
Était envers tous l'équité,

Partit, le matin, dans la brume,
Sur son cheval bien harnaché,
Pour vendre, selon la coutume,
Le blé de son maître, au marché.

A travers la forêt profonde,
Le chemin, — malaisé le jour,
Dangereux la nuit, — fait la ronde,
Grimpe, dévale tour à tour.

Au bout d'un trajet difficile,
Fondrières, cailloux, fossés,
Quand l'intendant fut à la ville,
Il eut des chalands empressés.

Il fit d'abord sa vente, comme
Toujours, avec zèle et raison,
Livra le grain, toucha la somme
Et repartit pour sa maison.

Mais voyant le soir déjà proche,
En toute hâte il s'en allait,
Les écus dans une sacoche,
Dans ses fontes un pistolet.

Digitized by Google

Du fond d'un ravin que seuls hantent
Fauves et braconniers, soudain
Trois hommes d'un bond se présentent,
Munis chacun d'un fort gourdin.

L'un saute au cheval qu'il arrête,
Les autres saisissent les bras
Du cavalier dont l'arme est prête,
Mais que tous deux jettent à bas.

— « Donne l'argent! » — « C'est à mon maître
Qu'il appartient. » — « Prends garde à toi!
Donne ». — « Vous me tuerez peut-être...
Prenez ma vie, elle est à moi. »

Ils frappent. Lui clame: « En l'absence
D'un prêtre, ô Dieu compatissant,
Dans ce jour de votre naissance,
Lavez mes péchés de mon sang!

« Que la main de Dieu me conduise
Au Paradis de ses élus!... »
— Sous les bâtons il agonise,
Sa parole ne s'entend plus.

Au bras d'un chêne centenaire
Ils suspendent son corps meurtri...
Et maintenant, plus rien à faire
Que chercher ailleurs un abri.

Lors ils éventrent la sacoche
Et chacun, de ses doigts tremblants,
Emplit fiévreusement sa poche
Du fruit du sang, les écus blancs.

Puis, sans pitié pour la victime
De leur infâme guet-apens,
Bien tranquilles, du lieu du crime
S'éloignèrent les sacripants.

Digitized by Google

La lune, dans la nuit sereine,
Semblait, aux yeux des assassins,
Mettre une auréole au vieux chêne
Qui dominait les troncs voisins.

— Ils s'en vont par le chemin rude.
Au moment de se séparer,
Dans la muette solitude,
Ils s'arrêtent pour conférer.

Mais pourquoi leurs bras de la sorte
Tendus?... Que voient-ils de hideux?...
L'arbre, avec le pendu qu'il porte,
Les a suivis, il est près d'eux.

Une frayeur sans nom soulève
Leur cœur en leur sein... les voilà
Qui courent, courent... est-ce un rêve?
Ils se tournent: le chêne est là.

Ils reprennent leur course folle
Dans les massifs de la forêt,
Bouche béante, sans parole,
Jarrets défaillants, sans arrêt.

Après le fossé, la clairière;
Le sommet après le ravin...
Et s'ils regardent en arrière,
Le chêne est là: s'enfuir est vain!

La cloche de minuit qui sonne,
Telle la voix d'un justicier,
Les poursuit et les aiguillonne
Comme d'une pointe d'acier.

Des mystérieuses futaies
Ils pénètrent les profondeurs,
Violant le gîte des laies,
Épouvantant les loups rôdeurs.

Digitized by Google

Ils tombent : la peur les accable ;
Les ronces déchirent leur chair,
Et toujours le chêne implacable
Se détache sur le ciel clair.

Ils ne sortirent des bois sombres
Qu'à l'heure où blanchissait au ciel,
De la nuit balayant les ombres,
L'aube d'un beau jour de Noël.

Près d'un village, à bout de force,
Tous trois vinrent, crispant les mains,
Les yeux hagards, la bouche torse,
S'abattre, fauves plus qu'humains.

Pourquoi ce sang à leurs fronts blêmes ?
Quel effroi raidit leurs cheveux ?
On les interrogea : d'eux-mêmes
Ils commencèrent leurs aveux.

On les roua, puis au grand chêne,
Pour le régal du noir corbeau,
Leurs corps pourrirent à la chaîne,
Sans sépulture et sans tombeau.

Au cours des siècles rien ne dure ;
Mais l'oubli n'a point effacé
L'abominable forfaiture
De ces brigands du temps passé

Et le témoin vengeur du crime,
Le vieil arbre, comme autrefois,
Dresse encore sa haute cime
Sur le vaste océan des bois.

ACHILLE MILLIET.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CONTE NIVERNAIS

COMMENT LES ANIMAUX DE LA FERME DE LA MISÈRE S'EN ALLÈRENT TOUS A LA FERME DU BOIS

C'ÉTAIT comme un sort jeté sur la ferme de la Misère : pendant que les fermes voisines prospéraient au mieux, celle-là, bonnes gens ! déclinait de jour en jour ; tout y allait de mal en pis. Le fermier, criblé de dettes, traqué par ses créanciers, prit la résolution de mettre la clé sous la porte, sans attendre la visite des huissiers. La veille du jour fixé pour la saisie, il chargea sur une petite voiture un peu de grains, de méchants meubles, de mauvaises hardes et partit, bien penaud, avec sa femme, ses enfants et son chien, au pas lourd de la vieille jument qui traînait ce maigre bagage.

Le *bestiau* de la ferme, se voyant abandonné par le maître, s'assembla dans la grand'cour du domaine pour décider ce qu'il y avait à faire en cette occurrence. Tous étaient là, petits et gros, le peuple pesant des écuries et la gent remuante des volatiles : seules faisaient défaut les oies, engeance irrégulière et vagabonde, attardée dans le fond des pâtis. La délibération ne fut pas longue ; pas d'hésitation ni de doute ; il fallait chercher un autre asile.

« Allons tous à la ferme du Bois, dit un bœuf, le doyen de l'étable ; c'est la moins éloignée, nous y gagnerons notre vie en travaillant.

— Compère, répliqua une brebis, vous avez raison, nous serions bien reçus à la ferme du Bois, mais comment y arriver ? N'est-ce pas nous jeter dans la gueule du loup ? Vous savez qu'il est posté à l'entrée de la forêt et nous ne passerons pas sans lui payer tribut.

— Bah ! reprit le bœuf ; s'il faut payer le loup, nous le payerons de bonnes raisons. J'ai une *doutance* qu'on pourra l'*amignauder* par des politesses... C'est un loup de fort appétit, mais pas bien futé, à ce que j'ai ouï dire. »

Digitized by Google

L'avis du bœuf prévalut. Il fut décidé que tous les animaux se mettraient en route sans retard, en ordre déterminé, par groupes, les gros en tête, les petits fermant la marche.

Voici donc que les grands bœufs s'avancent sur le chemin du bois, les vétérans en première ligne, graves et lents, emportant dans leurs yeux vagues comme un regret des guérets qu'ils ont tant de fois labourés. A la lisière de la forêt, leurs regards se croisent avec la lueur de deux prunelles ardentes : c'est le loup qui guette, efflanqué, haut sur pattes, les oreilles droites et le poil hérissé.

« Bonjour, monsieur le loup.

— Bonjour, camarades. Vous arrivez à propos ; je n'ai pas mangé depuis hier matin et vous me donnez l'occasion de faire un bon repas.

— Un bon repas, monsieur le loup ? Ne comptez pas sur nous pour cela. La campagne a été rude ; travailler ferme et mal vivre, cela n'engraisse guère ; aussi nous n'avons que la peau sur les os. Réservez-vous pour ceux qui nous suivent... tenez, les voici... les juments avec leurs poulains... Ceux-là valent mieux que nous.

— Eh bien ! passez.

— Adieu, monsieur le loup, portez-vous bien. »

Les juments approchent, posant lourdement leurs fers sur les cailloux du chemin. Les jeunes poulains caracoleraient volontiers, n'était la peur du loup qui les tient en respect.

« Bonjour, monsieur le loup.

— Bonjour, commères. Avancez donc, j'ai hâte de me mettre sous la dent un de ces jeunes poulains, pour commencer.

— Ah ! monsieur le loup, laissez-nous plutôt passer. Si vous voulez vous régaler, gardez votre appétit pour les vaches qui viennent... écouter sonner leurs grelots. Elles ont des veaux gras dont la viande n'est pas coriace comme la nôtre.

— Eh bien ! passez.

— Adieu, monsieur le loup, portez-vous bien. »

Les vaches cheminent en moins bon ordre que les juments. Blanches, rouges, barrées, elles forment un groupe pressé, où les veaux se cachent en criant.

« Bonjour, monsieur le loup.

— Bonjour, vous autres ; marchez donc un peu plus vite, j'ai grand'faim et vous me faites attendre.

— Ne nous mangez pas, monsieur le loup ; vous pouvez mieux choisir. Nous sommes nourrices, nos veaux nous épuisent, voyez quelle maigreur ! Quant à nos petits, ils sont trop jeunes, leur chair n'est pas faite, c'est fade et douceâtre. Mais derrière nous viennent les cochons, bien nourris, ceux-là, et gras à lard ; voilà ce qu'il vous fau

— Eh bien ! passez.

— Adieu, monsieur le loup, p

Digitized by Google

C'est le tour des cochons. Ils arrivent frais et luisants, l'oreille pendante et la queue en vrille. Ils se font aimables et polis pour la circonstance ; ce n'est pas le moment de grogner.

« Bonjour, monsieur le loup.

— Bonjour, compères, ah ! ah ! voici de la viande de choix... Je vous vois avec plaisir, compères ; j'ai une faim... de loup : par lequel de vous faut-il commencer ?

— Nous sommes à vos ordres, monsieur le loup ; mais vous vous trompez si vous nous jugez sur l'apparence. Nous ne sommes pas de la viande pour votre estomac ; depuis longtemps nous ne vivons que de glands ; notre chair est *safre ;* ça convient tout au plus pour une noce de paysans.. Mais vous ! il vous faut de bonnes brebis, comme celles qui nous suivent... Voyez, là-bas, dans cette poussière, vous n'en avez jamais vu de pareilles.

— Eh bien ! passez.

— Adieu, monsieur le loup, portez-vous bien. »

Il y avait grand émoi dans le bataillon trottinant des porte-laine, qui de tout loin se mit à bêler de peur :

« Bonjour, monsieur le loup.

— Bonjour, mes bonnes amies. Je jeûne à votre intention. Mais je n'ai jamais eu si grand'faim ; il en faudra deux, des plus grasses, pour me rassasier.

— A votre service, monsieur le loup ; mais nous ne sommes pas un morceau friand comparable aux dindes qui viennent à notre suite. Notre chair, vous en avez souvent tâté ; peut-être connaissez-vous moins celle des dindes. Elle est exquise et ne paraît que sur la table de gala des riches. C'est facile à manger. Il n'y a pas de laine qui s'attache aux dents...

— Eh bien ! passez.

— Adieu, monsieur le loup, portez-vous bien. »

Les dindes s'avançaient, dans leur noir costume rehaussé de rouge, élevant et baissant le col avec de petits cris inquiets.

« Bonjour, monsieur le loup.

— Bonjour, belles dindes. Vous êtes les bien venues ; je vous destine le plus bel appétit dont vous ayez jamais pu être honorées ! Préparez-vous à être mangées en conscience.

— Vous n'y trouverez pas votre compte, monsieur le loup. Les plus jeunes de la troupe sont été vendues au marché ; nous qui restons, les anciennes, nous serions bien résistantes sous la dent. Ah ! si nous avions encore nos dindons !... Dans moins d'un quart d'heure, vous verrez arriver ici une multitude de poules avec leurs poussins, chair tendre et délicate, que vous ne pourrez pas savourer si nous vous rassasions.

— Eh bien ! passez.

— Adieu, monsieur le loup, portez-vous bien. »

La bande bigarrée des poules, précédée des coqs et suivie des jeunes couvées, garnissait toute la largeur du chemin. Les mères avaient recommandé aux poussins de saluer le loup de leur plus douce voix.

Digitized by Google

« Bonjour, monsieur le loup, cria en chœur toute la troupe.

— Bonjour, bonjour, répondit le loup. Voilà des poulets gentils à croquer! Et j'ai tellement faim que je vais les happer sans choisir.

— Ah! monsieur le loup, vous feriez mieux d'attendre les canes qui viennent à cent pas derrière nous, grasses à ne pouvoir marcher... avec des canetons ronds, moelleux, fondants... Nous autres, vieux *jaus*, poules couveuses, nous sommes maigres et nos petits sont trop jeunes pour avoir beaucoup de goût...

— Eh bien ! passez.

— Adieu, monsieur le loup, portez-vous bien. »

Une à une, à la file, flanquées des canetons au fin duvet, les canes approchaient, avec leur balancement habituel qu'accentuait l'émotion causée par la vue du loup.

« Bonjour, monsieur le loup.

— Bonjour, les canes et les canetons. Vous n'arrivez pas trop tôt... j'ai une faim ! Vous allez me fournir un bon dîner.

— Bon, monsieur le loup? Pas tant! Nous vivons bien mal, allez! barbotant dans la boue pour y trouver peu de chose. C'est surtout pour nos œufs qu'on nous garde, plutôt que pour notre chair toujours dure. Entendez-vous les oies qui viennent? Voilà le régal qui vous convient. C'est gros, gras...

— Eh bien ! passez.

— Adieu, monsieur le loup, portez-vous bien. »

Les oies fermaient en effet le défilé : arrivées en retard, elles avaient pris rang à la suite. Elles marchaient avec un bruit de trompettes. Cette fois, le loup n'y tenait plus, les yeux lui sortaient de la tête et sa langue pendait. Il fit quelques pas en avant :

« Bonjour, commères. Allons... un peu vite ! Je crève de faim... je vais commencer par tordre le cou aux six plus grosses... Mais où sont vos oisons ?

— Nous les avons laissés... Vous plaît-il de les voir, monsieur le loup ? nous irons les quérir.

— Allez-y et ne lanternez pas. »

Les oies rebroussèrent chemin ; mais elles n'avaient pas de petits. Au bout d'une vingtaine de pas, elles prirent leur volée et passèrent bruyamment au-dessus du loup en lui criant :

« Adieu, monsieur le loup, portez-vous bien ! »

Et voilà comment tout le *bestiau* de la ferme de la Misère s'en alla sain et sauf à la ferme du Bois, malgré le loup qui gardait le passage. — Je ne vous dis pas qui fut bien attrapé !

(Conté par Pierre Camuzat, à Hubans-Grenois.)

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

L'ÉTÉ

Les millions d'êtres courbés sur la glèbe sont demeurés, jusqu'ici, réfractaires aux choses de la littérature.

La cause de cet état d'esprit doit être recherchée dans cette sorte de mépris où le paysan est tenu par les écrivains en général : soit qu'ils le dédaignent, soit qu'ils le ridiculisent en le peignant physiquement et moralement sous des traits et dans des attitudes où l'esprit informé trouve bien plutôt la caricature que la vérité...

On a dit que c'est parce qu'il manque d'une large culture intellectuelle, — qui serait indispensable à la compréhension de la littérature, — que le paysan lui reste fermé. Cette opinion est à peine défendable.

Il n'est pas vrai, en effet, que pour comprendre la beauté essentielle qui se dégage d'une œuvre d'art, d'un livre, une éducation spéciale soit indispensable. Il n'est pas vrai que le paysan est *a priori* réfractaire à la compréhension du beau. Ce qui est vrai, ce qu'il faut dire et dénoncer, c'est qu'il n'est pas assez souvent, — pour ne pas dire jamais, — mis en pouvoir d'exercer ses facultés d'admirateur de tout ce qui est véritablement la beauté : facultés innées, affinées et développées encore par son mode de vie, le milieu ou passe calme et paisible son existence.

Le paysan admire inconsciemment peut-être, mais il admire plus que personne les adorables spectacles de la nature, les incomparables beautés de la terre.

Et je pense que pour rendre *conscient* cet amour du paysan pour « sa terre », pour faire que son esprit se développe et renaisse, en quelque sorte à la compréhension admirative, pour faire aussi qu'il connaisse de l'évolution de la pensée et pour qu'il évolue avec elle vers le mieux être moral, il faut entreprendre une sorte d'apostolat propre à mettre son âme, fruste mais neuve et si belle, en connaissance de choses qu'elle ne peut, je ne dis pas juger, mais apprécier et admirer parce qu'elle les ignore.

Il faut que l'art aille trouver ces hommes et qu'il monte jusqu'à eux pour en faire des forces pensantes. Ainsi il se fera véritablement humain...

Que les littérateurs, les artistes, les poètes travaillent donc noblement, qu'ils éveillent les consciences ! Et ils ne feront pas seulement pour l'élévation morale des humbles, ils travailleront aussi pour l'art en lui-même dont les formes se renouvelleront en s'épurant à la source même de l'éternelle beauté.

Digitized by Google

***

Ces réflexions, l'occasion m'est donnée de les noter ici, par la publication d'un livre dont j'ai voulu, en hommage, accrocher le titre en tête de cet article.

Ce livre, *l'Été* (1), fut écrit selon cette théorie dont je viens de tenter l'esquisse, par un de ces jeunes hommes hardis, héroïques, enthousiastes, qui s'efforcent de rendre la poésie, la littérature tout entière, à leur véritable fonction, qui est de dire l'humanité : la vie, la nature et ses splendeurs.

Paul-Louis Garnier est de cette jeunesse vaillante qui, comprenant toute la grandeur, la noblesse du rôle à elle dévolu « ne s'attarde guère à ce qui n'est point la vie, mais à ce qui tremble ou pleure, à ce qui chante ou tressaille », et, oubliant toutes les vaines théories ou l'effort de ses prédécesseurs immédiats s'est complu et épuisé sans profit pour l'humanité, veut que l'art devienne « social, consolateur, apostolique, panthéiste et humain. »

Ah ! quelle œuvre belle entreprend cette jeunesse et comme il faudra l'en glorifier, même si ses nobles efforts ne portent pas tous leurs fruits...

Mais, aussi bien, il ne se peut pas que cette admirable tentative demeure vaine ! Le temps ne fait-il pas toujours triompher les œuvres de justice, parce qu'elles portent en elles les germes fécondants d'une régénération.

***

Été ! quel mot plus évocateur de la splendeur de vie !

Été, avec toute ton exubérance de joies, tes couleurs ardentes, violentes aussi mais sans heurt, avec tous tes ors, tes verts sombres qu'empourprent les couchants royaux !

Été éclatant de sèves épanouies : sèves florales, sèves humaines. Été, où tout nous semble beau, d'une beauté infinie, éternelle, quelle joie ce me fut de te retrouver sublime, somptueux en ces pages d'un livre que tu as comme nimbées de ton charme vainqueur !

...Voici un beau et juste livre, et les joies qu'il nous donne sont saines et fortes.

P.-L. Garnier est un poète, il en a les élans généreux, les visions profondes, les enthousiasmes. Il veut ignorer, il ignore l'ambiance frelatée de notre vie factice pour ne considérer que le modèle impec-

(1) L'*Été*, par Paul-Louis Garnier, 1 vol. (3 fr. 50), Paris, édition du *Mercure de France*, 15, rue de l'Échaudé-Saint-Germain.

Digitized by Google

cable, immuable sous ses multiples aspects : la nature ; il n'a d'autre souci que d'élever et d'enivrer toute âme qui vient à lui.

Son âme de poète, me semble-t-il, est comme une synthèse de l'âme universelle. Et, parce qu'il est unité du grand *Tout* qu'il exprime en son œuvre, il est panthéiste, panthéiste exalté. Aussi aime-t-il ardemment, presque violemment tout ce qui se meut dans ce cadre immarcessiblement beau.

Il sait les bois où se perçoivent les mystérieux murmures, la plaine où s'exalte la symphonie des couleurs, les sentiers verdoyants et fleuris où l'essaim des tout petits va semer la joie, cueillir la vie qui s'épand de toutes choses... Pour mieux voir, pour mieux admirer, il s'est refait une âme et des yeux d'enfant, mais il n'en pénètre pas moins la mélancolie des soirs où s'éteint l'incendie des couchants empourprés, la poésie tendre qui s'exprime des clochettes du troupeau sonnant, doucement et comme à regret, le glas du jour mourant, avant de regagner l'étable qui tout à l'heure s'animera de la chaude haleine des bêtes.

Voici la ferme, toute parée d'un sourire de clair soleil ; là-bas, dans le verger où l'or des fruits n'est encore qu'une promesse, une femme rit « sous la caresse tendre et touffue d'un arbre ».

Les « volets ont heurté les murs pour que les chambres fussent ensoleillées » ; la clarté de vie est entrée animant toutes choses ; l'escalier de la vieille maison, ses murs dont la chair se rosit aux aubes tendres et jusqu'aux vieux meubles s'animent, vivent, parlent.....

Et voici des pages d'une beauté grave et harmonieuse. Voici les yeux ingénus, faits d'azur pâli de l'adorable vieille Aline ; et voici Mme Rose dont les paroles, gestes câlins et berceurs de grand'mère, éveilleront les souvenirs d'enfance d'Ellée renaissante à la vie et naissant à l'amour. Les glycines aux teintes alanguies, presque mourantes, feront un cadre doux à la vieille, si vieille demeure qui s'endormira, cependant qu'Ellée suivra Ariel clamant la joie dans l'allégresse des champs....

Sur la marge des guérets que la charrue retourne, écoutons la lente mélopée du laboureur qui trace le sillon d'où la vie surgira.....

Le poète voit tout de la beauté des choses. Il nous dit le geste du bouvier excitant de l'aiguillon l'allure lourde des bœufs dans leur travail fécondant. Il nous dit aussi le cri de la terre où le soc s'enfonce, cri de joie douloureuse, comme d'une vierge dont le flanc s'ouvrirait pour une vie nouvelle.

Digitized by Google

J'aime la simplicité de ces cantiques à la vie, à la terre ; je voudrais dire toute la beauté simple de cet hymne : le pain. « Il faut adorer le pain, fruit du ciel que les hommes achèvent... »

Ce livre, cet *Été* rayonnant et si pur, d'une poésie si attirante, d'où montent les parfums tièdes de la terre ; ce livre d'une philosophie à la fois si simple et si compliquée, qu'elle pénètre et exprime l'âme même des choses ; ce livre qui est un enseignement et une révélation, le poète nous le tend d'un geste large et grave où je veux voir une analogie avec celui du semeur parce qu'il sera fécond.....

Je m'incline dans une extase de piété devant la beauté la plus sublime qui se puisse rencontrer : la Nature, et je salue avec joie cette œuvre qui fut écrite pour toi paysan fils de la terre, éternel amant de cette terre que tu fécondes, pour toi paysan cœur simple, âme chaude, en souvenir des heures passées dans ton ambiance et vécues librement, en beauté, dans la lumière dorée des levants, dans la coulée chaude des midis, dans l'onde ensanglantée des soirs.

GERMAIN-TRICOT.

LE VENT QUI PASSE

« Maman, qui frappe à la porte ? »
— « Enfant, c'est le vent d'hiver,
Et sa rude haleine emporte
La neige qu'il sème en l'air. »

— « Il se plaint, ô mère, écoute !
A-t-il froid ? » — « Il est glacé. »
— « Il voudrait entrer ? » — « Sans doute,
Mais notre huis est bien fixé. »

Un silence. — La fillette
Sanglote tout doucement.
« Quoi ! dit la mère inquiète,
Tu pleures ? » — « Maman, maman,

Lui répond-elle à voix basse,
C'est qu'on ne veut pas ouvrir
Au vent sans abri qui passe
Et, de froid, doit tant souffrir ! »

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

ORIGINE ET HISTOIRE DES PARLERS
DU NIVERNAIS.

(Suite.)

§ 6. — *Méthodes employées pour l'étude des parlers du Nivernais.*

Par la *méthode graphique* nous fixerons la parole, nous la photographierons pour ainsi dire sur le papier. Alors nous pourrons étudier à loisir tous les sons ainsi enregistrés, les analyser, les comparer, les mesurer avec une précision merveilleuse.

En outre, souvent nous croyons entendre un son tandis que c'est un autre qui a été prononcé, de sorte que quelquefois notre oreille a besoin d'être corrigée et nos yeux d'être aidés. D'ailleurs, certains sons nous parviennent tellement affaiblis ou indécis que nous pouvons à peine les entendre, encore moins les analyser. Il faut donc chercher les moyens d'atteindre la réalité en dehors de nous, de venir au secours de nos organes, d'étendre leur champ d'action, de doubler leur puissance pour que rien ne leur échappe, enfin de substituer la réalité objective à notre impression personnelle. Ainsi, par exemple, notre rétine n'est pas sensible aux rayons ultra-violets et cependant ils existent.

Présentons, en effet, une plaque photographique à l'action de ces rayons ; cette plaque sera influencée par eux et nous révélera des phénomènes où ces rayons jouent un rôle tout en restant invisibles à nos sens. Il en est de même des sons. Quelques-uns sont à peine formés, d'autres sont en voie de disparaître, les uns et les autres sont imperceptibles, comment les saisir ? Dans certains endroits de la Nièvre, dit-on *chvo*, *chouo*, *svo* ou *souo*, *mni* ou *vni*, *fo ti ke j chante* ou *fo ti ke ch chante*, etc. Notre oreille ici est en défaut pour percevoir ces nuances fugitives, elle a besoin d'être aidée et soumise au contrôle de *l'expérimentation*.

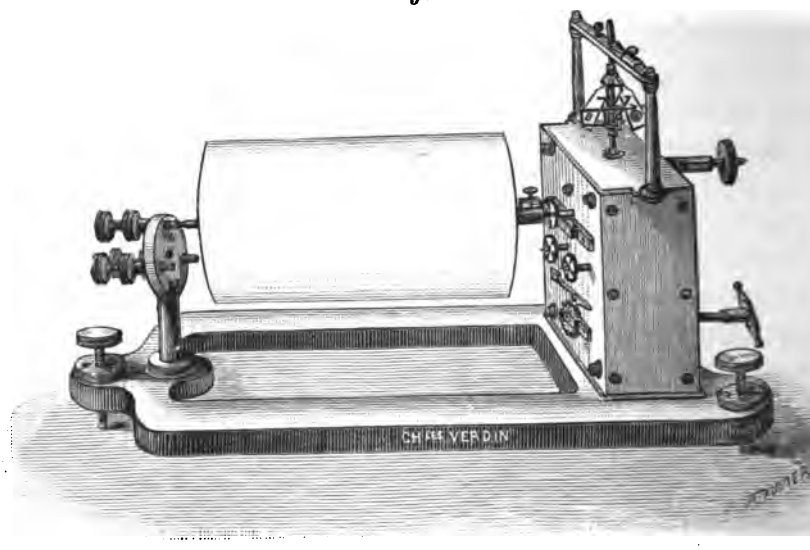
Or, la méthode graphique répond encore à toutes ces questions. Sous la vive lumière de la recherche scientifique, ces incertitudes seront dissipées et la vérité apparaîtra claire comme le jour.

Cette méthode, appliquée par M. l'abbé Rousselot à l'étude du langage, est destinée à faire faire à la linguistique un progrès immense. Elle ouvre aux recherches futures un champ illimité et nous permet de marcher d'un pas sûr à la découverte de la vérité.

Digitized by Google

Chacun sait que la parole est produite par l'air qui sort de la bouche ou du nez sous l'impulsion de notre organisme vocal. Or, la méthode graphique consiste à recueillir le tracé de ces ondes sonores et à prendre les mouvements et les vibrations des organes de la parole (1). Nous allons seulement expliquer ici quelques-uns des nombreux instruments déjà employés par la méthode graphique pour l'étude du langage (2).

Fig. 1.



CYLINDRE ENREGISTREUR
AVEC MOUVEMENT D'HORLOGERIE ET RÉGULATEUR

Appareil enregistreur (3). — Il se compose d'un cylindre (fig. 1) en métal léger et bien équilibré, sur lequel on colle une feuille de papier

(1) J'ai déjà parlé de cette méthode dans : *Le Patois du Nivernais*, étudié au phonomètre, *Bulletin* de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts, p. 1-9 troisième série, tome VII ; et dans : *L'évolution des parlers du Nivernais*, étudiés d'après la méthode graphique. Compte rendu du quatrième congrès scientifique international des catholiques, tenu à Fribourg (Suisse) 1897. — Fribourg (Suisse) imprimerie et librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, 1898.

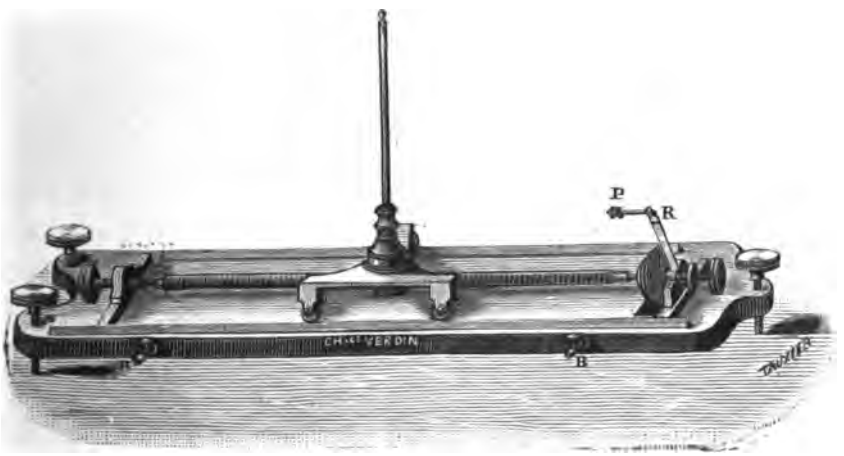
(2) On peut voir la description complète de tous ces appareils dans : *Principes de phonétique expérimentale*, par l'abbé Rousselot. H. Welter, éditeur, 59, rue Bonaparte, Paris, 1897.

(3) Les figures reproduites ici sont empruntées au nouveau catalogue de M. Verdin. Je remercie cet habile constructeur d'avoir bien voulu me prêter ses clichés.

Digitized by Google

glacé, puis on la noircit à la fumée d'un simple rat-de-cave. Le cylindre est mû par un mouvement d'horlogerie muni d'un régulateur Foucault très précis. Ce régulateur se compose de deux ailes, armées de poids, qui s'écartent plus ou moins, suivant le degré de tension du ressort. Elles offrent ainsi à l'air une résistance proportionnelle à cette même tension et annulent les irrégularités du ressort, sinon complètement, du moins dans une très grande mesure. Grâce à la précision de ce régulateur, nous pouvons transformer le temps en quantité linéaire, mesurable au compas. Connaissant, en effet, la circonférence du cylindre et sa vitesse, il nous est facile de dresser une échelle du temps où les centièmes de seconde, par exemple, occuperont la même place que les millimètres dans nos mesures de longueur.

Fig. 2.



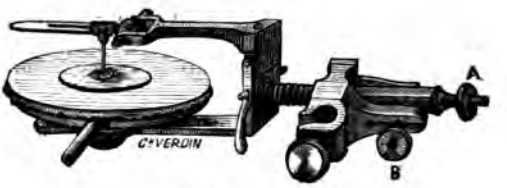
CHARIOT

Chariot. — Devant le cylindre se place le chariot (fig. 2) destiné à supporter et à entraîner les tambours inscripteurs. Il est porté sur un bâti de fonte indépendant que l'on peut rattacher à celui du mouvement d'horlogerie au moyen de deux butoirs (B B.) Ce chariot se meut sur deux rails et s'engraine dans la vis entraînante par une petite lame cachée dans le pied. A une des extrémités de la vis se trouve une petite poulie à plusieurs gorges qui correspond à une poulie

Digitized by Google

semblable fixée à un axe postérieur du rouage d'horlogerie. Une corde tendue sur ces deux poulies au moyen d'un ressort (R) transmet le mouvement du rouage au chariot. On peut aussi faire mouvoir le chariot avec la main, en levant la petite lame qui s'engraine dans la vis entraînante.

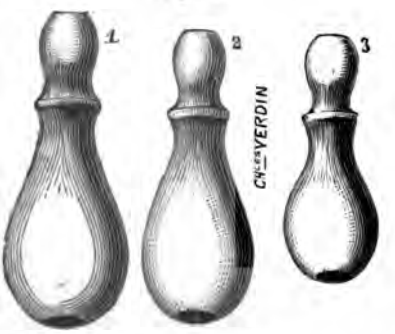
Fig. 3



TAMBOUR A LEVIER

Tambour à levier. — Ce tambour (fig. 3) se compose d'une cuvette de cuivre munie d'un tube pour la transmission et couverte à sa partie supérieure d'une membrane de caoutchouc qui porte au centre un levier inscripteur. Deux vis A et B servent au réglage. Les ondes sonores et les impulsions partant de l'organe à explorer sont amenées dans ce tambour au moyen d'un tuyau de caoutchouc et la membrane du tambour communique tous ces mouvements au levier qui les amplifie et les inscrit sur le noir de fumée du cylindre.

Fig. 4.



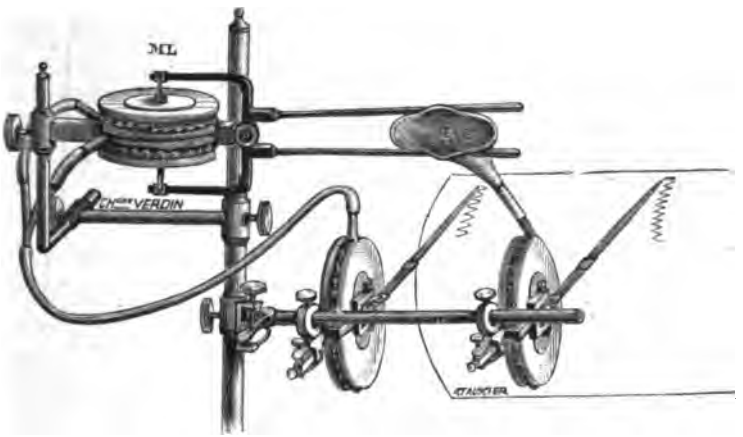
EXPLORATEUR DES VIBRATIONS DU NEZ

Explorateur des vibrations du nez (fig. 4). — Une olive en ivoire mise

Digitized by Google

dans une des narines et reliée à un tambour rigide par un tube de caoutchouc donne en même temps la poussée de l'air que nous émettons par le nez pour les lettres nasales, ainsi que les vibrations nasales.

Fig. 5.



EXPLORATEURS DES LÈVRES ET DE LA PAROLE ACCOUPLÉS AU MOYEN D'UNE EMBOUCHURE

Explorateurs des lèvres et de la parole accouplés au moyen d'une embouchure (fig. 5). — L'explorateur des lèvres (ML) construit par M. l'abbé Rousselot, « se compose de deux cuvettes superposées dont les membranes sont reliées par des articulations à deux leviers qui se croisent en forme de tenailles. La pression des lèvres, s'exerçant sur l'extrémité libre des leviers, se communique aux membranes et, par elles, soit à deux tambours inscripteurs, soit à un seul quand les deux cuvettes sont réunies par un tube en Y. On a de la sorte soit les mouvements de chaque lèvre isolée, soit les divers degrés d'ouverture de la bouche (1). » Ainsi, supposons que le cylindre soit en mouvement et que quelqu'un parle devant l'embouchure E en tenant entre ses lèvres les deux branches de l'explorateur, le mouvement des lèvres sera inscrit par le tambour inscripteur en communication avec l'explorateur des lèvres, c'est-à-dire par le tambour le plus proche du support. D'un

(1) Abbé Rousselot, *Principes de phonétique expérimentale.*

Digitized by Google

autre côté, la poussée de l'air et les ondes sonores, pénétrant par l'embouchure E, iront mettre en mouvement et faire vibrer la membrane de l'autre tambour correspondant, et le levier amplificateur, obéissant à cette poussée d'air et à ces vibrations, les écrira sur le cylindre enregistreur. On aura ainsi en même temps les mouvements des lèvres, la poussée d'air et les vibrations de la parole.

Quand l'expérience est achevée, on arrête le cylindre, on détache la feuille de papier en la coupant avec un canif à l'endroit où elle a été collée et on la trempe dans un vernis.

Ces quelques appareils suffisent à montrer l'importance et l'utilité de la méthode graphique. Comme on vient de le voir, elle remplace les impressions incertaines des sens par les précises impressions des nombres et réduit tout mesurage à un calcul. Car avant d'entreprendre une expérience, le phonétiste fait des conjectures variées, qu'il soumet ensuite au critérium expérimental afin d'en juger la vraie valeur objective. C'est ainsi qu'il procède surtout pour des questions délicates comme de mesurer et d'apprécier le degré d'assimilation des consonnes sourdes et des sonores contiguës, de saisir les débuts encore inconscients ou les derniers moments non sentis de certaines évolutions, etc., etc. Car, « ce qui sépare le savant systématique du savant expérimental, dit Claude Bernard, c'est que le premier impose son idée, tandis que le second ne la donne jamais que pour ce qu'elle vaut. »

On peut ainsi enregistrer, au moyen d'appareils spéciaux, pour les étudier ensuite à loisir, tous les mouvements et toutes les vibrations des organes qui concourent à la parole et même la forme de ces vibrations. Le nez, la langue, le larynx, les lèvres, le souffle, les dents même marqueront simultanément ou séparément la part qu'ils prennent dans le langage. De plus, l'intensité, la durée, la hauteur des sons et le timbre des voyelles, autant de questions difficiles à étudier avec le seul secours de l'oreille, sont facilement résolues par les méthodes graphique et expérimentale.

Tels sont les moyens d'études que j'emploie dans mes enquêtes l'in-
guistiques sur les parlers du Nivernais. A l'observation attentive de la
nature, à l'analyse des sons et des mouvements des organes phona-
teurs par mes yeux et mes [illegible] j'ajoute, comme auxiliaires et
suppléants de ces sens, de [illegible] et puissants dont je

Digitized by Google

viens de vous faire connaître quelques-uns sommairement. Je ne saurais trop remercier mes professeurs de Paris qui m'ont enseigné de telles méthodes et mis entre les mains ces appareils merveilleux que nous perfectionnons tous les jours. Je ne nommerai pas tous mes maîtres ici, bien que j'aie contracté envers chacun d'eux de nombreuses obligations et que j'aie gardé de tous un excellent souvenir.

Je dois à M. Gaston Paris, professeur au Collège de France, les quelques connaissances générales que j'ai des langues romanes; à M. Gilliéron, maître de conférences à l'Ecole pratique des Hautes Études, mes premières notions des patois et l'éducation de mon oreille, commencée auprès de lui par l'étude des parlers de la Picardie et de la Suisse romande; à M. Brunot, maître de conférences à la Sorbonne, un aperçu sommaire de la syntaxe du dix-septième siècle et les travaux des grammairiens sur la langue française de cette époque; à M. Lejay, professeur à l'Institut catholique, la critique des textes où je puise mes renseignements pour les transformations passées, et enfin à M. l'abbé Rousselot, créateur du laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France, ma première initiation à l'art délicat de l'expérimentateur; je lui dois, de plus, le doute scientifique qui précède et accompagne toute expérience et ne se dissipe que devant l'évidence expérimentale, je lui dois aussi des encouragements réitérés, des conseils affectueux et une direction sûre et méthodique dont je ressens tous les jours à distance les précieux effets. Lui surtout a découvert à mes yeux étonnés le vaste horizon et l'intérêt philologique des parlers vivants étudiés d'après la méthode graphique et la portée immense qu'ils auront bientôt dans la connaissance scientifique du langage. Que Dieu, auteur de tout bien et maître des sciences, accorde à ces professeurs dévoués et aimés et à tous ceux auxquels je suis redevable (et ils sont nombreux), les récompenses dues à leurs travaux et la gloire que méritent leur savoir et leur dévouement.

(*A suivre.*) Abbé J.-M. MEUNIER.

Digitized by Google

L'Etang boisé, Tableau d'Hanoteau, dessin de L.-M. Poussereau.

HECTOR HANOTEAU

SOUVENIRS DE BRIET (*Suite*)

M. Hanoteau s'installa près de la vanne de l'étang et se mit à peindre la futaie qui se mirait dans l'eau dormante. De temps en temps, il s'arrêtait pour m'expliquer, ainsi qu'il me l'avait promis, sa manière de voir, de comprendre et de reproduire la nature. Je ne veux pas allonger outre mesure cette modeste étude en entrant dans le détail de ces explications qui n'intéresseraient, d'ailleurs, qu'un très petit nombre de personnes ; je me bornerai à dire que les théories picturales de M. Hanoteau se rapprochaient beaucoup de celles des maîtres hollandais du dix-septième siècle : Paul Potter, Adrien Van de Velde, Salomon Ruysdaël, Hobbema, qui représentaient la nature telle qu'ils la voyaient, simple, riante et sereine, et de l'esthétique des grands peintres français Corot, Millet, Daubigny, ses contemporains et ses amis, au rang desquels il doit être placé. Hector Hanoteau disait que la beauté est répandue dans les choses, et que la nature, dans la combinaison des formes et des couleurs, possède une puissance et une

Digitized by Google

fécondité d'invention qui défient la concurrence humaine. Donc, concluait-il, on doit s'exercer à bien voir ces beautés et s'appliquer à les reproduire fidèlement, sincèrement, au lieu de chercher dans la nature ce qui n'y est pas ou de défigurer, par des efforts d'imagination, ce qui s'y trouve.

IX

Je suis revenu souvent à Briet, et chaque fois j'y ai reçu le même accueil gracieux et bienveillant. J'ai usé et peut-être un peu abusé de la bonté de M. Hanoteau pour prendre des leçons de dessin qu'il me donna toujours avec la plus grande complaisance et qu'il ne voulut jamais me faire payer; aussi, je lui en ai gardé et lui en garderai toute ma vie une profonde reconnaissance Je lui ai vu terminer *l'Eau dormante* qu'il vendit 12,000 fr. à un marchand de tableaux, qui trouva aussitôt acquéreur à 30,000 fr. Je lui ai vu peindre *l'Étang boisé*, qui a figuré au Salon de 1881 et au sujet duquel M. André Lemoyne a composé une charmante poésie, dont je me permets de reproduire quelques strophes :

Vous qui chantez à voix profonde,
Si haut dans votre nid d'amour,
Ramiers heureux, au point du jour,
Avez-vous vu passer ma blonde?

Aux bois, si vous la rencontrez,
Rien qu'à sa grande chevelure,
Plus riche que la moisson mûre,
De loin vous la reconnaîtrez.

. . . . . .

Planez de haut sur la vallée : —
C'est par le bord des longs étangs
Qu'aux premiers rossignols chantants,
La belle, un soir, s'en est allée...

. . . . . .

Partez vite pour la rejoindre,
Ramiers au nom de votre amour. —
Si vous tardiez encore un jour,
Je ne verrais pas le jour poindre ;

Car on dort d'un somme éternel
Dans le repos des eaux profondes
Où, près des larges feuilles rondes,
Sont des fleurettes bleu de ciel.

Digitized by Google

En 1880, j'eus le plaisir de voir à Nevers, à l'exposition des beaux-arts organisée à l'occasion du concours régional, les grands tableaux du maître nivernais : *l'Appel*, *la Victime du Réveillon*, *la Tournée du Meunier*, œuvres superbes qui furent admirées par tous les visiteurs.

M'étant marié à cette époque, mes visites à Briet devinrent moins fréquentes ; cependant, je ne pouvais résister au désir d'y aller de temps à autre pour voir les nouveaux tableaux que l'artiste envoyait chaque année au Salon, dont il était membre du jury d'admission (il faisait également partie de la Société des artistes français, composée de cinquante membres).

En 1882 et 1883, M. Hanoteau fit construire, derrière sa maison, un atelier splendide, éclairé au nord par de hautes fenêtres et une large baie vitrée. Il y plaça un grand nombre de ses tableaux, dont regorgeait l'ancien atelier, et il y donna des leçons à de jeunes peintres de toutes les nations qui connaissaient sa grande réputation de paysagiste et avaient pu apprécier son talent dans les expositions de Paris et de l'étranger, ou dans les musées et galeries particulières qui possédaient de ses œuvres (1). M. Hanoteau installa aussi dans son nouvel atelier divers meubles très élégants, parmi lesquels une magnifique bibliothèque en ébène, renfermant une quantité de volumes richement reliés et des ouvrages artistiques de grande valeur. Des collections de céramique, d'armes anciennes, d'instruments de musique, etc., remplissaient les intervalles existant entre les vitrages du fond de l'atelier.

J'ai passé là des heures extrêmement agréables, en compagnie du maître qui, à ma demande, m'ouvrait ses cartons remplis de dessins au crayon et à la plume, de fusains et d'aquarelles de toute beauté, car il avait dans ces divers genres un talent remarquable ; il excellait surtout dans le dessin à la plume, où aucun artiste ne l'a surpassé ni peut-être même égalé. Il m'expliquait aussi, avec la bonté et la patience qu'il possédait au suprême degré, les sujets de ses tableaux et l'impression qu'il avait voulu rendre en peignant chacun d'eux.

(A suivre.) L.-M. POUSSEREAU.

(1) M. Hanoteau avait, en même temps, plusieurs élèves peintres de la Nièvre : MM. Louis Marandat, Louis Marion, Gustave Comoy, Paul Martin des Amoignes et Marcel Hanoteau, son fils, tous admis au Salon des Champs-Elysées.

Digitized by Google

UNE HISTOIRE DE REVENANT

Les *Avertisseurs*, de notre distinguée collaboratrice Marie Chauvet (1), m'ont remis en mémoire une histoire de mon pays natal, que je vais vous conter à mon tour.

L'ancien commandant Meurvey, quoique ayant plus d'une fois affronté sans trembler le feu de l'ennemi durant les guerres du premier Empire, avait, depuis une dizaine d'années déjà qu'il était en retraite, une crainte salutaire pour son petit castel du feu des incendies.

Il avait pris à son service, comme cuisinière, la sœur de Paul Brousky, un ancien soldat de son bataillon, vrai cerveau brûlé, pillard et turbulent, mais brave, qui avait laissé ses os dans les neiges de la Russie.

Nanette (tel était le prénom familier que l'on donnait au cordon-bleu), Nanette n'avait jamais pu éviter complètement, malgré les défenses réitérées de son maître, d'aller avec une lumière au bûcher, situé au fond d'une arrière-cour sombre et noirâtre du château. Vainement lui avait-on recommandé de faire dans la journée et d'avoir sous la main une petite provision de bois et de charbon, de façon à ne pas circuler, quand venait le soir, au milieu des fagots, *moules* de bois, copeaux ou autres matières combustibles, trop souvent la vieille fille, prise au dépourvu, manquant, au dernier moment, d'une bûche pour sa cuisine, transgressait en cachette les plus formelles prohibitions.

Déjà, l'un de ces hivers, sa chandelle, heurtée par mégarde à une fascine, avait failli tomber sur un tas de branches sèches.

Certain soir de décembre 1825, je crois (peu importe au surplus la date exacte), Nanette s'était de nouveau aventurée en tapinois dans le bûcher et commençait sans défiance à puiser du charbon dans un sac.

Tout à coup, de derrière les fagots, sort une voix sépulcrale, une voix lamentable...

« Nanette, Nanette, c'est ton frère Paul qui te parle... ton frère en purgatoire et grande peine... une messe pour ma pauvre âme, Nanette, me la promets-tu ?... »

La vieille fille, terrifiée, regagna toute tremblante sa cuisine sans répondre, mais jurant bien en elle-même que jamais plus elle ne se risquerait à pareil endroit une fois le soleil couché.

La semaine suivante, le curé de la paroisse annonçait gravement au prône une messe pour le repos de l'âme de Paul Brousky.

A bout de patience, le vieux commandant, d'ailleurs d'humeur facétieuse, et ventriloque quand il le voulait, n'avait rien trouvé de mieux, un jour que

(1) *Revue du Nivernais*, numéro d'août 1898, pages 341 et suivantes.

Digitized by Google

la provision de charbon de la cuisine ne lui avait point paru avoir été renc velée à temps, que de se dissimuler derrière le fagotier et de contrefaire voix de son ancien soldat pour laisser Nanette dans la persuasion que l'esp de son frère était venu rôder la nuit dans cette dépendance reculée du cl teau.

« En définitive, concluait-il en racontant cette histoire, ma petite ruse profité à tout le monde et bien tourné à tous égards, sauf un léger accroc à bourse de Nanette : l'âme de Brousky (un garnement qui en avait sans dou grand besoin) y a gagné une messe ; notre curé ses honoraires, ma cuisinié davantage d'obéissance, mes soirées moins d'inquiétudes, mon bûcher sécurité. »

C'est un stratagème que je vous recommanderais volontiers en pareil ca amis lecteurs et chères lectrices ; mais avec nos soubrettes *fin de sièc* aurait-il autant de chances de réussir qu'en 1825 ?

LUCIEN JENY.

VIEUX MOULIN

Quand la bise d'hiver à coup d'ailes secoue
Le vieux toit bossué du moulin frissonnant ;
Que la rivière opaque en sa couleur de boue
Chasse la lavandière et fait craquer la roue
Sous l'effort continu de son flot bouillonnant,

Silhouette penchée à la fenêtre close,
Dans la lueur discrète apparaît quelquefois,
Pure fleur de printemps nouvellement éclose,
Blonde comme le blé, rose comme la rose,
La meunière qui chante avec sa douce voix.

Hier, en l'entendant, la petite meunière,
Voilà qu'un souvenir m'est soudain revenu,
Celui d'une fauvette, à la saison dernière,
Qui jetait dans le vent sa chanson printanière
Et dont le nid tremblait sur le rameau chenu.

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

FLEURS D'ANTAN

Pour M. Achille Millien.

Dans un vieux livre, des fleurs sèchent
Depuis au moins plus de cent ans :
Au moindre des attouchements
On voit leurs feuilles qui s'ébrèchent.

Sur la page elles ont laissé
Toutes une empreinte profonde :
La corolle une trace ronde,
La tige un semblant de fossé.

Les taches vertes de la sève
Marbrent encore le feuillet,
Et de ces vieilles fleurs, discret,
Emane un long parfum de rêve.

On hésite sur leurs couleurs :
Furent-elles blanches ou roses ?
Sont-ce des œillets ou des roses ?
A peine on reconnaît des fleurs.

Ont-elles fleuri dans le parc
Où se promenaient les marquises
En robe de satin, exquises
Sous les ormeaux courbés en arc ?

Une enfant les ramassa-t-elle
Dans sa promenade au matin ?
Un poète, dans son jardin,
Les cultiva-t-il pour sa belle ?

Je ne sais. — Mais devant mes yeux,
En les voyant, passent sans cesse
Marquise en velours ou princesse
En satin bleu, couleur des cieux,

Qui semblent comme des fantômes
Errant dans un parc de Watteau ;
Segrais leur débite un rondeau,
Autour d'elles dansent des gnomes.

Un petit page en velours noir
En souriant porte leur traîne,
Et lentement la lune traîne
Sa pâleur sur le promenoir.

Des fleurs embaument autour d'elles,
Tandis que, là-bas, sur l'étang,
Un grand cygne passe, tout blanc,
Avec de longs battements d'ailes.

RENÉ DION.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Nevers, 15 janvier 1899.

LES VISITES

(Réflexions d'un grincheux.)

Décidément, on ne peut même plus, par ce temps de grenouilles dont nous sommes trempés, promener tranquillement sa pauvre carcasse dans les rues, sales et gluantes, et se faire mouiller à son aise !

Voilà maintenant les fiacres stationnant à tout bout de rue, et pour peu qu'on ait le nez d'un « Cyrano », on risque, à chaque instant, de se l'aplatir dessus La police est bien mal faite. Est-ce qu'ils ne peuvent pas remiser à leurs places ordinaires, ces sapins de malheur ? !

Quand en auront-ils fini, avec leurs visites, tous ces bourgeois endimanchés ? — Parce qu'il tombe un peu de pluie depuis quinze jours, ça ne peut pas aller à pied comme tout le monde ! Il leur faut des voitures pour porter à droite et à gauche leurs compliments sucrés, leurs fadasseries de commande.

Les visites ! en voilà encore une invention !

Question de politesse, je sais bien. Et puis, après ? La politesse, cette mirifique qualité spéciale aux Français et inconnue des Anglais, celle qu'on goûte le plus chez l'homme, qu'est-ce que c'est ? Sinon encore un brin d'hypocrisie.

Les convenances, dites-vous, exigent que vous fassiez visite aux personnes avec lesquelles vous êtes en relations

Elles exigent que le petit fonctionnaire rende visite à son supérieur ; — que ce dernier, de son côté, fasse la même démarche banale auprès de son subordonné !

Eh bien ! je vous le demande, qu'y a-t-il au fond de tout cela, et à quoi bon ce libre-échange de salamalecs ?

A son arrivée dans un département, le préfet, *primus civis*, reçoit, toutes portes ouvertes et bras de même, les autorités.

Messieurs les fonctionnaires arrivent, empressés, tout de noir vêtus, les cheveux lissés, le sourire aux lèvres. Ils félicitent le premier magistrat du département de sa nomination et s'estiment heureux d'avoir à vivre sous son consulat.

Quelques mois après, le préfet part. Les mêmes fonctionnaires reviennent, avec la même tenue, les mêmes gants, le même sourire, et ils le félicitent de son départ. Bientôt ils complimenteront son successeur avec l'éternel même boniment stéréotypé sur leurs lèvres

Croyez-vous que ce ne sont pas des grimaces ?

Et le petit fonctionnaire, timide, humble, malheureux, qui s'achemine d'un pas de cheval de corbillard au domicile de son supérieur, certain à l'avance d'être toisé avec pitié, quelquefois avec dédain, croyez-vous franchement qu'il soit à son aise ?

Et dans le monde, le beau monde, le grand monde ? La jolie comédie ! On va chez Mme *** pour apprendre les nouvelles du jour, pour faire voir une nouvelle robe, pour bécher quelque peu les petites amies. On en sort pour se faire bécher à son tour. Et on le sait. Mais ça ne fait rien. On s'en frotte les mains. On se rend la pareille avec usure.

C'est la rengaine et la scie du jour de l'an, avec un peu plus de mise en scène, des salons bien éclairés, bien ornés, des dames en toilettes éblouissantes, des messieurs tirés à quatre épingles, la moustache frisée au petit fer, gantés de frais, la bouche en cœur

— Au premier de l'an, le petit ramoneur vous arrête au coin d'une rue et vous crie : « M'sieu, j'vous souhaite une bonne année, une bonne santé. Un petit sou, s'il vous plaît ? » — Et si vous donnez le sou demandé, il se trouve peut-être que le

Digitized by Google

souhait devient sincère et que, véritablement, le petit bougre serait désolé si, à ce moment précis, une voiture vous passait sur le corps.

Une pauvresse, qui chauffe une borne, vous fait la même complainte : « Bien bonne année, mon cher monsieur. Je suis bien malheureuse » ! Et si vous passez votre chemin sans lui répondre, elle vous agonise de sottises, — en dedans tout au moins.

Une foule de gens viennent à la maison vous apporter la formule sacramentelle. Au fond, ils se moquent, sur une grande échelle, de ce qui peut vous arriver de bon ou de mauvais. Mais qui sait? Ils peuvent avoir besoin de vous. Et puis il y a les enfants qui sont toujours contents de manger des bonbons

— Entre ces souhaits, dont la banalité durera autant que le monde, et les visites élégantes, croyez-vous qu'il y ait beaucoup de différence ? — Le lieu et l'habit changent. Le fond reste identique et c'est toujours la même comédie, sous un décor différent.

Les visites ! Tout le monde crie contre elles. On ne peut rencontrer un ami, sans qu'aussitôt il s'épanche : « Ah ! mon pauvre cher ! Quelle corvée ! quelle scie ! Il y a deux heures que nous sommes partis, et il n'est que cinq heures. Et nous en avons encore au moins pour quinze jours !

Et, malgré tout, plus on les trouve ennuyantes, terribles, plus on en fait, plus on en fera.

C'est la loi de la nature et du monde. La société ultra civilisée vous dit : « Tu tâcheras de manger le nez à ton voisin (c'est la lutte pour la vie), mais tu lui ouvriras ton salon ; tu le recevras à dates fixes et tu lui souriras avec onction. Et l'on se fréquente, l'on se sourit, quitte à s'abîmer à qui mieux mieux pour le plus grand respect des « convenances ».

Les visites ! C'est comme l'absinthe, comme la morphine. Celui qui en use un peu ne peut plus s'en passer.

On commence par un verre, par une injection et peu à peu on augmente la dose jusqu'à la rendre nuisible et mortelle.

On fait une visite. On rencontre d'autres personnes qui vous expriment le désir de vous voir. Et on y va, machinalement, attirés par cet aimant : l'habitude ; et une fois dans le train, on ne s'arrête plus.

Vous visitez des gens que quelquefois vous n'estimez pas ; vous en visitez d'autres qui ne vous estiment pas davantage, et des jaloux, et des méchants, et des imbéciles et des fumistes, et l'habitude est si grande que, chez certains, cette corvée semble presque agréable, qu'elle devient pour eux un besoin et qu'on rencontre à la fin des visiteurs, « par profession », si j'ose dire, qui ne sauraient plus que devenir le jour où on leur supprimerait cette occupation non rétribuée.

Tenez — vous allez dire que je suis rosse — une preuve que les visites sont une gêne pour tous, c'est que ces dames, toujours aimables, charmantes, prévenantes et le reste, mais futées, comme de dignes filles d'Eve, mettent gentiment sur leurs cartes : « Vendredi, de cinq à sept ». Ce qui peut se traduire, avec un peu de bonne volonté : « Je consens à être... rasée pendant deux heures par semaine. En dehors, bonsoir, — je vous ai assez vu »

Idéale, tout de même, cette trouvaille du jour et de l'heure. Et combien féminine, et coquette et maligne !

Pour copie conforme :

E. Langeron.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Notre numéro de Noël a fixé l'attention de la presse, et nous sommes heureux des éloges qu'il vaut à nos collaborateurs, aussi bien pour le texte que pour les dessins. Le *Journal des Arts* l'annonce ainsi : « La *Revue du Nivernais*, que dirige avec beaucoup de goût M Achille Millien, vient de paraître, à l'occasion de Noël, avec de jolies illustrations inédites se rattachant au texte, et un frontispice de M. Chalandre ; ce sont .. », et il cite. — L'*Univers* écrit . « La charmante *Revue du Nivernais*, si bien dirigée par M. A. Millien, consacre un numéro spécial à la fête de Noël... Le numéro est illustré avec beaucoup de goût. Est-ce que toutes nos vieilles provinces ne devraient pas avoir leur revue, etc. — L'*Autorité* donne des extraits de notre numéro, les deux versions de *la Fuite en Egypte* — Le *Réveil bourguignon* souligne « certains articles parus dans la *Revue du Nivernais*, que dirige notre éminent confrère Achille Millien. » — Nous ne pouvons pas citer ici tous les périodiques qui se sont occupés de notre Revue ; donnons seulement un extrait d'un long article intitulé : *M. Achille Millien et la Revue du Nivernais*, dans le *Journal de Verneuil*, dirigé par un fin lettré, M. Jules Gentil :

« Parmi les jeunes revues écloses au souffle vibrant de l'esprit nouveau, je suis heureux de signaler la *Revue du Nivernais*, fondée par M. Achille Millien, un poète

Digitized by Google

Digitized by Google

LE ROMAN D'UN SOLITAIRE

Le 12 mars de l'année 1820, Aristide Berthelot, âgé de vingt-un ans, fils unique de feu Jérome-Guy Berthelot, en son vivant greffier à la justice de paix d'Auxerre, venait prendre possession d'un petit bien situé au Montseau, commune de Marzy, à titre d'héritier de feu Jean-Baptiste Berthelot, son oncle, ancien avocat consultant en la ville de Nevers. L'héritage n'était pas considérable : une maisonnette attenant à une vinée, un jardin et des vignes.

Mais Aristide n'était point ambitieux. En réunissant le peu que lui avait laissé son père à la succession de son oncle, il pouvait réaliser douze à quinze cents francs de rente. A cette époque, il n'en fallait pas davantage pour se trouver heureux ; surtout quand, comme Aristide, on voulait être poète. Oui, il était bien déterminé à le devenir. C'était une vocation innée... D'ailleurs, pourquoi ne le serait-il pas ? Feu son père le greffier avait rimé, son oncle l'avocat avait composé des chansons et autres pièces légères. Il se souvenait encore de quelques vers inspirés à ce cher défunt par sa solitude de Marzy, et qui commençaient ainsi :

Dans ma chambrette, à Marzy,
Sans chagrins et sans souci,
Je vis heureux, Dieu merci !
Etc...

et le reste à l'avenant... Disons qu'Aristide avait de plus nobles aspirations.

Digitized by Google

Il se hâta donc de s'installer dans sa maisonnette, avec u vieille femme qui, moyennant la somme de trente francs, une pai de sabots et deux aunes de toile par année, s'engagea à le serv avec zèle et fidélité. Comme elle tint parole, il put donc en tou liberté se livrer à son goût pour la poésie. Il lut d'abord et relut av avidité les grands poètes anciens et modernes et s'enflamma à leu écrits. Ensuite il se procura les traités de versification les pl complets, les étudia avec soin ; et quand il en eut bien compris retenu toutes les règles, il se dit : « A l'œuvre !... Par quel gen commencerai-je ?... Arrêtons-nous pour le moment au genre pastora Mais, d'abord, cherchons le titre de mon livre. C'est une chose bie importante, car le titre jette toujours un certain rayonnement sur u ouvrage... » et Aristide passa deux jours et deux nuits en recherch infructueuses ; il trouva bien : *Brises embaumées*... c'était trop vague. *Chants des prés, des forêts et des grèves*... c'était trop long. . Enfi après quarante-huit heures d'un laborieux travail, il enfanta du tit ingénieux : *Rêveries d'un Solitaire*. « Voilà qui est trouvé, se dit-il ; j suis en réalité un solitaire : solitaire par mes goûts et, faut-il l'avoue par mon excessive timidité. Oh ! cette déplorable timidité causera l malheur de toute ma vie ! Oserais-je jamais dire à une femme : « J vous aime ! .. » Cette seule pensée amène la rougeur à mon front !.. Aimons donc la muse poétique, puisqu'à celle-là je puis le dire san crainte. »

Et Aristide, enflammé d'ardeur, parcourut la campagne, s'étendi sur le sable des grèves, suivant d'un œil pensif le cours des limpide eaux de la Loire. Il s'assit dans l'herbe fleurie des prés verts écouta avec délices le murmure des ruisseaux, le chant perlé d rossignol, s'enivra aux divers bruits de la nature... « Traduisons ! dit-il enfin. Il commença par une évocation à la lune :

O lune chaste et blonde,
Tu te mires dans l'onde...

« Ce n'est pas mal, fit-il, ces vers sont harmonieux !... » Et comm la suite ne venait pas, il s'adressa alors aux étoiles, pensant être mieux inspiré :

Vénus ! ô blanche étoile,
Tu viens percer le voile
De cette épaisse nuit...

et il resta planté sur la nuit. « Ça viendra, dit-il sans se décourager.

Digitized by Google

Pourquoi ça ne viendrait-il pas ? ce n'est qu'une affaire d'habitude. » Mais comme sa muse demeurait inflexible, il se décida à attendre tranquillement l'inspiration.

Le soir, couché dans sa petite mansarde, il fixait les yeux sur les rives de la Loire. De l'autre côté du fleuve, on apercevait, se dessinant dans les dernières lueurs du couchant, les sombres forêts du Berry... « Tiens ! dit tout à coup notre héros, une lumière !... D'où part-elle ? Ah ! j'y suis : elle vient directement du château situé sur l'autre rive, et qui se trouve presque en face de ma maison ; ils ne sont pas encore couchés ?... Ah ! je ne vois plus rien... » Le lendemain, et plusieurs soirs de suite, sans bien s'en rendre compte, Aristide observa les évolutions de la lumière... « La voilà... elle va, vient... se retire, reparait... s'éteint... Bonne nuit... Je vois que ces gens-là se couchent à la même heure que moi... » Et dans sa promenade matinale, notre solitaire, voyant un paysan qui allait passer la barque pour se rendre sur l'autre rive, lui demanda le nom du château que l'on apercevait en face. « — Ça ? c'est le château de Presles. — A qui appartient-il ? — A qui ?... A Mlle Henriette de Presles. Ah ! dame, elle est riche, celle-là ! elle ne connait pas sa fortune ! » Et l'homme sauta dans la barque. « Mlle Henriette de Presles... » répétait Aristide en revenant à son logis...

Le soir venu, il regarda la lumière avec un certain intérêt... et cet intérêt prit de telles proportions, qu'au bout d'un mois, il s'était bel et bien transformé en un ardent amour.

Pensant jour et nuit à Mlle Henriette, notre héros avait éprouvé le désir de donner un corps à son idéal. Il avait donc créé la dame de ses rêves, blonde comme les blés, avec des yeux bleus comme des bleuets, un teint de lis et de roses, une taille menue et souple... Peu à peu, cette séduisante image avait fini par se graver dans son cerveau. Alors, s'absorbant en lui-même, il la voyait comme si véritablement ses yeux avaient contemplé un frais et délicieux pastel.

De ce moment, tout prit un autre aspect pour le jeune solitaire. Il aimait... sa vie avait donc désormais un but. Il aimait sans espoir, il est vrai, mais l'amour platonique n'est-il pas le plus durable ?...

Il fit l'acquisition d'une longue-vue, et passa ses journées à contempler le fortuné château qui abritait l'objet aimé... « Sa chambre doit être à la deuxième fenêtre de droite, se disait-il, car on y étend

Digitized by Google

chaque matin un tapis de fourrure... J'aperçois bien une jeune paysanne, mais Henriette reste invisible... Allons, voilà que je dis Henriette maintenant... » Et le timide amoureux rougit d'une telle audace. « Eh bien ! oui, s'écria-t-il, en s'enhardissant, Henriette !... Henriette !... pourquoi ne l'appellerais-je pas ainsi ? » Et sa muse, jusqu'ici rebelle, s'adoucit... L'amoureux poète composa deux élégies et une quantité innombrable de sonnets et de quatrains en l'honneur de sa belle. Il s'aperçut bien de quelques réminiscences... Mais qui n'en a pas ? « Rien n'est nouveau sous le soleil, se dit notre héros pour se rassurer. D'autres ont dit avant moi ce que d'autres diront après. » Et chaque semaine il passait le bac et dirigeait ses pas dans les alentours de la demeure de sa bien-aimée, se tenant néanmoins toujours respectueusement à distance. — Si je rencontrais un domestique du château, pensait-il, mon trouble pourrait trahir mon secret...

Un jour, il passa près d'une vieille femme et se hasarda à l'interroger. « — C'est ici que demeure Mlle Henriette de Presles ? — Oui, monsieur. — Elle est sans doute bonne et charitable ? — Oh ! pour ça, on peut le dire, car c'est la vérité. — Aussi bonne que belle ! » soupira Aristide, en levant les yeux au ciel. La vieille le regarda d'un tel air narquois que, sentant la rougeur lui monter au visage, le timide amoureux s'enfuit en toute hâte. « Elle a deviné l'ardeur de mes sentiments, se dit-il en tremblant ; désormais, montrons plus de réserve. »

On était arrivé en juillet. Aristide, qui, depuis un mois, méditait un sérieux projet, résolut de le mettre à exécution. La saint Henri approchait, et il tenait à donner ce jour-là un souvenir à sa bien-aimée. « On lui souhaitera sa fête le 14 au soir, se dit-il, eh bien ! je veux que dès le matin mon bouquet s'offre le premier à ses regards. Je tâcherai donc de pénétrer dans la cour du château la nuit du 13, afin d'y déposer mon modeste souvenir. » Et pendant une semaine, notre héros traça son plan, et prépara son audacieuse entreprise... « Mais un simple bouquet, quelle sécheresse ! pensait-il. Si je l'accompagnais d'un quatrain ? » Et Aristide étala ses tendres quatrains sur sa table, puis les examina avec attention... Celui-là semblait trop froid, celui-ci trop ardent ; il s'agissait d'en trouver un, où le respect put tempérer la passion. Après une recherche sévère, notre héros en

Digitized by Google

choisit trois, et se décida à les tirer à la courte paille. Voici celui que le sort désigna :

Je ne sais pas si je vous aime ;
Mais penser à vous nuit et jour
Est pour mon cœur le bien suprême,
Dites-moi si c'est de l'amour ?

Et le moment arrivé, Aristide confectionna en cachette un magnifique bouquet, composé d'œillets blancs, de giroflée et de réséda, l'enferma dans un panier rustique et le recouvrit soigneusement de mousse.

Vers le soir, il s'éloigna, criant à sa servante : « Fanchette, je ne rentrerai que demain matin ». Alors, le cœur gonflé de joie, il courut jusqu'à la Loire, s'élança dans le bac, et toucha bientôt la terre fortunée qui portait ses chères amours.

Il fallait, avant d'agir, attendre la nuit, et Aristide resta blotti dans les oseraies de la grève. Le lune se leva claire et argentée... il attendit encore... et lorsqu'une vénérable montre de famille lui annonça, par un petit tintement sec et essoufflé, que l'heure de dix était tombée dans l'éternité, il se leva, et, avec des précautions infinies, se dirigea vers le bienheureux château de sa douce mie, comme on le chantait à cette époque. Il tourna plusieurs fois autour de l'enclos... Son cœur battait à rompre sa poitrine...

Il ne pouvait y pénétrer qu'à la façon des voleurs !... une escalade !... « Ah ! si l'on me surprenait ? » pensait-il. Décidément, j'ai trop présumé de mon courage... Mais le bouquet était là dans sa virginale blancheur, et disait : « L'amour donne la force ! » Alors, dans un redoublement de passion, notre héros s'élança sur la crête du mur ! Il fut agréablement surpris en voyant que le treillage d'un espalier pouvait aider son escalade. Il se trouva bientôt dans le jardin, et avança en rampant vers le château. Une grille était ouverte, il la franchit et entra dans la cour. Ses jambes ne le soutenaient plus... il tomba sur un banc adossé à la maison... puis, se relevant vivement, il demeura en extase devant la fenêtre de sa bien-aimée. « C'est ici qu'elle respire ! pensait le timide amoureux... Ses pieds mignons ont foulé le seuil de cette porte !... » Déposant alors son bouquet sur le banc : « Reçois ce trop faible gage de ma tendresse, ô mon Henriette adorée ! dit-il. Puissent mes vœux voler jusqu'à ton chevet, et, dans de gracieux rêves, te

Digitized by Google

révéler qu'un cœur tendre et dévoué ne bat et ne battra jamais que pour toi. Ange, ange de beauté et d'innocence, repose en paix, et si demain tes beaux yeux s'arrêtent sur mon humble poésie, qu'un doux sourire soit la récompense du modeste poète qui donnerait sa vie pour t'épargner une larme !... »

« Dire que je l'ai tutoyée !. . » pensait-il en regagnant le jardin, mais que peut la passion dans un cœur sincèrement épris !...

Soudain, l'amoureux s'arrêta... Un long et sonore aboiement retentissait du côté du château. — Je suis perdu, s'écria-t-il, en s'élançant dans la direction du mur... Un piétinement pressé se faisait entendre... le chien approchait... il allait l'atteindre... Le malheureux Aristide saisit le treillage, mais au moment où il arrivait sur la crête du mur, il se sentit violemment retenu par un pan de sa redingote... Il n'y avait pas à balancer, il fit un effort désespéré, entendit un craquement d'étoffe, et retomba de l'autre côté du mur presque évanoui... Les grognements du chien continuaient... Le pauvre garçon, étourdi, meurtri, se releva, et, la peur lui donnant des ailes, il se trouva bientôt loin du château. Il s'assit sur l'herbe et chercha à prendre haleine, tout en mettant un peu d'ordre dans ses idées.

« Comment rentrer chez moi en cet état ? » se demanda-t-il, en portant la main à la place du pan absent... et il se mit à suivre la levée qui conduisait au bac de Givry. Il se glissa sous une touffe d'oseraie, s'étendit sur un monticule de sable et se décida à y passer le reste de la nuit.

Au point du jour, entendant les appels réitérés au passeur, il s'empressa de se rendre à la barque. Il eut la précaution de quitter sa misérable redingote, qu'il plaça sur son bras, comme un homme accablé par la chaleur. « — Vous êtes réchauffé, bourgeois, lui dit le passeur, surpris de la légèreté de son costume. Il fait pourtant diablement frais ce matin. Aristide protesta, et soutint que la chaleur se faisait déjà ressentir. — Vous avez cependant une triste mine, dit le marinier en l'embarquant. Enfin, ça ne me regarde pas, chacun fait comme il l'entend. »

Arrivé sur l'autre rive, notre héros se hâta, et se trouva juste devant sa maison comme la vieille servante en ouvrait la porte. « — Quoi ! c'est vous, monsieur Ristide ? s'écria-t-elle. Ah ! ben,

Digitized by Google

vous êtes matinal. — Tenez, Fanchette, dit vivement le jeune homme sans lui répondre, partez pour Nevers, afin d'y faire remettre un pan à ma redingote, surtout faites diligence. » Et brisé d'émotions et de fatigue, il monta dans sa mansarde, se jeta sur son lit, et ne tarda pas à s'endormir...

Quand il s'éveilla, il éprouvait des douleurs dans tous les membres et un malaise général. Néanmoins, il se leva vivement, courut à sa fenêtre et braqua sa longue-vue sur le château. Oh! surprise! oh! bonheur! son bouquet s'étalait dans un vase de cristal sur la fenêtre de Mlle Henriette!... C'en était trop, le pauvre amoureux faillit perdre connaissance, et se rejeta sur son lit, afin d'y savourer à son aise l'ivresse de cette première faveur. « Elle a lu mes vers, se dit-il, elle sait qu'un cœur ardent bat pour elle... J'ai fait aujourd'hui un pas de géant!... » Et, réconforté par la joie, Aristide songea enfin qu'il n'avait pas mangé depuis la veille, et descendit prendre un peu de nourriture. Que de fois, pendant cette fortunée journée, il regarda le cher bouquet se dessinant dans l'encadrement de la fenêtre d'Henriette! Oh! oui, ce bouquet était bien le sien, il n'en pouvait douter. Le ruban blanc dont il l'avait orné flottait doucement, soulevé par la brise. .

Le soir, le château fut illuminé, on tira un brillant feu d'artifice... « Vive Henriette! » criait notre solitaire à chaque fusée qu'il voyait se détacher sur le ciel... Vers minuit, les lampions s'éteignirent, ce qui fit qu'Aristide se coucha. Pendant plusieurs jours, il put contempler son cher bouquet sur la fenêtre de sa belle... Un matin, il ne le vit plus et demeura triste et rêveur le reste de la semaine...

Les mois avaient coulé.,. on était à la fin d'octobre. Un soir, Aristide vit avec étonnement que la fenêtre d'Henriette restait éclairée... « Qu'est-ce? » fit-il en se relevant brusquement sur son lit... Peu à peu, des lumières parurent de tous les côtés... Elles brillaient, disparaissaient, se montraient de nouveau. — Grand Dieu! qu'est-il arrivé? s'écria le pauvre garçon, le cœur saisi d'angoisse. Elle est peut-être malade?... Non, cette pensée n'est pas soutenable!... Soudain, un horrible soupçon traversa son esprit: « Si elle s'était mariée?... mariée!... » Et, pour la première fois, le serpent de la jalousie vint étreindre et mordre son cœur! .. « Mariée ou malade! » c'est affreux, criait-il, anéanti devant ces deux cruelles extrémités... Oh! l'incerti-

Digitized by Google

tude est plus terrible que la réalité!... Un torrent de larmes vint heureusement comme une salutaire ondée rafraîchir et calmer ce pauvre cerveau brûlant et lassé. La jeunesse se mettant de la partie, notre héros s'endormit profondément.

Quand il s'éveilla, un brouillard épais s'élevant de la Loire dérobait entièrement la rive opposée. Il s'habilla à la hâte et courut au bac. Dans la nuit, le fleuve avait grossi; l'écume qui le couvrait annonçait une prochaine crue. Mais Aristide ne voyait rien. Assis dans la barque, les yeux fixés sur le château, il cherchait à percer le voile épais du malencontreux brouillard. « Enfin, s'écria-t-il en arrivant au port, je vais savoir ce dont dépend ma vie. » Et il s'élança dans la campagne, courut sans s'arrêter jusqu'à la demeure de celle qu'il n'osait plus appeler son Henriette, et attendit qu'un passant pût enfin le renseigner. Tout à coup, il entendit les doux sons d'un chalumeau, et vit dans une prairie un petit pâtre qui soufflait à pleins poumons dans son instrument champêtre. Notre solitaire ouvrit une barrière, entra dans le pré, et s'approchant du jeune musicien : « C'est bien gentil ce que tu joues-là », lui dit-il en lui présentant deux sous. L'enfant prit avidement la monnaie et regarda le jeune homme d'un air stupide. « — Dis-moi, petit, n'y a-t-il pas fête là-bas? — Où ça? — Au château, je veux parler d'une noce. — Oh! la Catherine ne se mariera qu'à la Saint-Martin, repartit le pâtre, qui se remit de plus belle à souffler dans son chalumeau. — Alors, continua Aristide en tremblant, il y a peut-être quelqu'un de malade? — Oh! pour ça, oui, dit l'enfant. Mlle Henriette a une fluxion de poitrine, et le médecin dit comme ça qu'elle va mourir... Oh! la, la! monsieur, vous avez laissé la barrière ouverte, et mon bétail va se sauver!... Ici, Ramona! ici!... »

Un chien noir, au poil embrouillé, se leva d'entre les herbes et s'élança en aboyant à la poursuite des animaux. « Sauvez-vous?... Sauvez-vous!... criait l'enfant, le taureau est méchant... il va se jeter sur vous... » Notre héros eut des ailes... D'un bond, franchissant la haie, il se trouva hors de l'atteinte du terrible animal. Pendant quelques minutes, le sentiment de la conservation absorba tous les autres; mais quand les battements de son cœur commencèrent à se calmer et qu'Aristide se trouva seul en face d'une immense douleur, ne se sentant plus la force de la supporter, il fondit en larmes, se roula

Digitized by Google

sur l'herbe, exhala son désespoir par mille plaintes amères, accusa Dieu de rigueur et d'injustice, resta jusqu'au soir à se désespérer. Il fallait pourtant se décider à partir... le fleuve commençait à se montrer menaçant. « Il ne fera pas bon ici, demain ! » dit le marinier en déposant Aristide sur l'autre rive. Quelle nuit passa le pauvre garçon, suivant d'un œil anxieux les évolutions des lumières du château !... Quand le jour parut, il vit que tous les volets étaient fermés. « Elle est morte ! » s'écria-t-il en sanglotant, et, fou de douleur, il courut jusqu'à la Loire. Mais le fleuve, débordé, avait tout envahi : champs, prés, vignes, n'étaient plus qu'une immense nappe d'eau... « Et je ne puis passer sur l'autre rive !... » criait le malheureux jeune homme en serrant les poings avec désespoir... Le château ne s'ouvrit pas de la journée. « C'est à en devenir fou ! » pensait le pauvre affligé. Quelle nuit ! je renonce à la peindre...

Le jour commençait à paraître quand Aristide descendit à la rive. Il perdit tout espoir en apercevant au loin la barque du passeur amarrée sur la levée du Bec-d'Allier. Il était là depuis deux heures, franchissant l'espace par la pensée, quand il entendit un fort clapotement et vit une tête émerger d'un buisson. « — Tiens ! c'est toi, Picardet ? dit-il à un paysan qui venait de sauter sur la terre ; que fais-tu là ? — Dame ! monsieur Ristide, j'attache mon bachot à ce saule. » Or, Picardet était un braconnier, un pêcheur, un maraudeur de la pire espèce. Il rôdait, afin de faire son profit des nombreuses épaves que la Loire jetterait sur ses bords en se retirant... « — Quel imposant spectacle ! dit Aristide, et comme on serait heureux de voguer sur ce beau fleuve !... — Pas tant qu'ça, riposta Picardet ; j'sais ben qu'en ce moment, j'aime mieux être sur le plancher des vaches. — Je donnerais bien dix francs, reprit le jeune homme, à celui qui me ferait traverser la Loire. » Le paysan se gratta l'oreille.... « — C'est pas assez pour risquer sa vie, fit-il. — Décidément, je veux me payer cette fantaisie, continua Aristide ; je te donne vingt francs si tu consens à me conduire sur l'autre rive. — Sautez dans l'bachot, cria Picardet, dont les yeux s'allumèrent de convoitise. J'ai bien peur que nous ne buvions un coup. Mais puisque c'est convenu, je ne m'en dédis pas. Attention ! monsieur Ristide, tenez-vous immobile... c'est sérieux ! » Le léger bateau se détacha du rivage et fila avec rapidité... « Quels sont ces fous ? disaient les paysans qui, du haut de la côte de Marzy, observaient

Digitized by Google

les évolutions de la frêle embarcation. Ça ne peut-être que ce risque-tout de Picardet. Mais quel est l'autre? Ah! Seigneur... ils vont chavirer... Non, le bachot se redresse... » Et tous les yeux le suivaient avec anxiété. Sur la levée du Bec-d'Allier, au bord opposé, la foule s'était amassée, et les mêmes réflexions s'échangeaient... Pendant ce temps, Aristide, assis à l'extrémité de la petite barque, sans se soucier du danger, demeurait les yeux fixés sur le point qui, seul, occupait sa pensée. Picardet ramait en silence, avec l'habileté d'un marinier consommé. Après d'incroyables efforts, le bateau aborda. Cent mains aidèrent à amarrer la petite embarcation sur la levée... Aristide jeta vingt francs à Picardet, et sans tourner la tête, ni écouter les félicitations de la foule, il courut dans la direction du château, décidé cette fois à s'en approcher.,. Haletant, il arriva jusqu'à la grille. Horreur!... un prêtre... un enfant porteur d'une croix!... un virginal cercueil, recouvert d'une large couronne de roses blanches!... Un voile passa sur les yeux du malheureux Aristide, il tomba à genoux en sanglotant!... « Morte!... Morte!... criait-il. Mon Dieu! pourquoi ne m'avez-vous pas choisi?... »

Le cortège avançait... le pauvre désolé se releva et le suivit, remplissant l'air de ses gémissements. Chacun se demandait avec surprise : « Quel est donc ce jeune homme qui pleure ainsi? » Oui, il pleurait... Que lui importait maintenant l'opinion publique, puisqu'*elle* était morte : il n'avait plus rien à dissimuler. Il entra dans l'église et se tint agenouillé, arrosant les dalles de ses larmes. Près de lui, deux paysans causaient à voix basse, et l'un disait : « — Ce sont ses héritiers qui vont être contents! — Les monstres! pensait Aristide. — Dame! reprenait l'autre, mam'selle Henriette possédait plus de cinquante mille livres de rente. C'est un joli denier! Il paraît qu'elle était devenue ben terrible sur la fin de sa vie. Ma nièce, la Catherine, qui la servait depuis deux ans, disait que c'était pas tenable. — Après ça, l'âge! répondait l'autre; car elle était juste de celui de ma défunte mère. » Le désespéré releva la tête et vit que l'homme qui parlait pouvait bien avoir soixante-dix ans. Il écouta... « — Oui, poursuivit le paysan, feu ma mère et Mlle Henriette étaient toutes deux du mois de juillet 1730, ce qui fait juste quatre-vingt-dix ans! » D'un bond, Aristide se releva.., et, à demi-fou de honte et de colère, il s'élança hors de l'église...

ÉMILIE MATHIEU.

Digitized by Google

PRÉSENT ET PASSÉ

Amie, évoquez-vous parfois
Le temps heureux de notre enfance,
Où, joyeux, pleins d'insouciance,
Nous courions à travers les bois ?

. . . . . .

Que d'aventures, de voyages !
Nous inventions des jeux charmants :
Naufrage, pêche, enchantements,
Guerre atroce faite aux sauvages.

Même, nous chassâmes le loup,
La panthère, de compagnie,
En la personne, je vous prie,
De notre grand chien au poil roux.

Il comprenait fort bien la chose,
Faisait le mort au bon moment,
Puis ressuscitait lestement
Selon les besoins de la cause.

D'Hercule, les douze travaux
Ne sont rien, comparés aux nôtres.
Et j'en pourrais citer bien d'autres
Plus terribles, sinon plus beaux.

Mais il me faut être modeste ;
Ceux-là nous valurent parfois,
Pour avoir transgressé les lois,
Petit coin, pain sec, et... le reste !

Tel ce combat naval si beau,
Sur l'étang du fond de la grotte,
Où, pour mieux diriger la flotte,
Bravement, nous étions dans l'eau.

Hélas ! il faut bien qu'on le dise ;
Nous étions souvent pris sans vert,
Et nous faisions tout de concert :
Et le devoir... et la sottise !

Nous nous aimions très tendrement
Et nous étions toujours ensemble :
Vous, jolie, à ce qu'il me semble,
Et moi fort laid, certainement.

Digitized by Google

Les cheveux toujours en broussailles,
Souvent blanchi, mais peu propret :
A ma culotte, à mon gilet,
Toujours ayant rompu des mailles !

O douce enfance ! mes amours !
Epoque heureuse de la vie,
Sois par nous à jamais bénie !
. . . . . .
Vous souvient-il de ces beaux jours ?

Mais, hélas ! je vous vois sourire,
Ironique et moqueuse, un brin.
Ce sourire me rend chagrin,
Car je sais bien ce qu'il veut dire.

Et je fais mon *meâ culpâ*,
Car ma petite camarade
Eut à subir mainte algarade
De ma part, dans ce bon temps-là.

Oui, c'est vrai, oui, je le confesse,
J'agissais trop en petit roi,
Et vous étiez auprès de moi
Comme le chien qu'on tient en laisse.

Pourtant, votre jeune raison,
En m'avertissant à l'avance
D'une terrible conséquence,
M'épargna souvent la prison.

Et que de fois je dus ma grâce
A ces petites mains d'enfant
Qui se joignaient si gentiment !
Petites mains que rien ne lasse,

Surtout heureuses d'apaiser
Mes révoltes, — grâces menues,
Douces caresses ingénues,
Que suivait de près un baiser.

Cela, c'était le pain de l'âme :
Venait après celui du corps.
Oui, vous m'apportiez au dehors,
Généreuse petite femme,

En cachette, et timidement,
La moitié de vos confitures,
Adoucissant des lois trop dures,
Et gaiment, certes, vous privant.

Digitized by Google

J'avais de la reconnaissance,
J'en avais... pour combien de temps ?
(Mais où sont les neiges d'antan ?)
Et revenait mon exigence.

A part cela, vous saviez bien
Que de moi vous étiez chérie.
Je sus vous prouver, mon amie,
Toute la force de ce lien.

Mais je voulais être le maître ;
Et c'était surtout avec moi
Que la maxime faisait loi :
Ou se soumettre, ou se démettre.

Ah ! que tout est bien différent !
Ayez le triomphe modeste.
Le toutou que d'une main leste
On mène, c'est moi, maintenant.

Un mot de votre bouche rose,
Un regard de vos yeux profonds,
Mais si candides et si bons,
Obtiendraient de moi toute chose.

Mon âme s'envole en plein ciel
Lorsque je vous vois me sourire.
Semblez-vous triste ? Il faut le dire,
En moi je sens un froid mortel.

Loin de vous, le soleil lui-même
Semble perdre de sa splendeur
Et plus rien ne parle à mon cœur.
Vous êtes la beauté suprême,

Et, plus encore, en vérité,
Avec votre raison si sûre,
Votre âme si noble et si pure,
Vous êtes aussi la bonté !

Heureux celui qui, dans la vie,
A votre côté marchera !
Heureux qui vous possèdera
Et qui fera, l'âme ravie,

Luire un jour, sur votre chemin,
Ce rayon d'or, vive étincelle
De la flamme ardente, éternelle,
Emanant du foyer divin !

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

Comprends-tu ? Faut-il que j'achève ?...
Je voudrais être celui-là !...
Je tremble en vous disant cela...
Chère, soyez douce à mon rêve !

Je raillais vos pleurs de pitié
Autrefois ; votre rêverie,
Votre charmante modestie,
Surtout, votre timidité.

Et maintenant, c'est moi qui pleure,
Car j'ai peur de vous perdre un jour !
C'est moi qui rêve à mon amour.
Au fond de mon âme demeure

Tout le charme exquis d'autrefois...
Maintenant, je sais que je t'aime.
Si je t'écris l'aveu suprême,
Quand chaque soir, je te revois,

C'est que ton regard, ton sourire
Me rendent timide et glacé,
Et, ce que mon cœur a pensé,
Je n'eusse pas osé le dire !

CAMILLE VALETTE.

HECTOR HANOTEAU

SOUVENIRS DE BRIET (*Suite et fin*)

L'explication qu'il me fit de son tableau *l'Homme utile*, qui figura au Salon de 1885, donnera une idée du sentiment large et profond et de la philosophie saine et élevée de l'artiste. L'homme utile, me dit-il, c'est le paysan qui cultive la terre et lutte contre les éléments pour récolter le grain qui nourrit tout le monde. Lui seul est véritablement utile... Par sa taille, il est peu de chose dans la nature, mais il la conquiert par son travail et la domine par son intelligence. Dans ce tableau, j'ai représenté cet humble ouvrier des champs au moment où il confie à la terre la semence précieuse et presque invisible qui bientôt germera et produira, si le Ciel le permet, une abondante moisson. Mon but n'a pas été de représenter en grand, comme l'ont fait d'autres peintres, un type de semeur plus ou moins intéressant, avec des détails caractéristiques faisant ressortir la vigueur de ses muscles, l'ampleur de

Digitized by Google

son geste et la grâce rustique de son attitude ; j'ai voulu donner simplement une impression exacte et sincère de la vie des champs, et c'est pour réaliser cette idée qui, je crois, n'a pas été bien comprise, que j'ai placé le personnage de mon tableau à la distance où vous le voyez : la partie inférieure et la plus matérielle de son corps tient à la terre dont il dépend, d'où il est sorti et où il retournera après sa vie de labeurs ; son cœur, siège de ses affections, de ses espérances et de ses peines, est placé entre la terre, qui lui promet ses fruits, et le ciel, dont il redoute les intempéries ; enfin, sa tête, la partie la plus noble et la plus élevée de son être, où réside l'intelligence que Dieu a mise en lui, se profile sur le ciel clair et domine la maison dont il est le maître et la campagne immense où d'autres paysans, ses semblables, reproduisent à l'infini cette scène de travail, si grande dans sa simplicité et si utile dans sa modestie.

Quelquefois, quand je n'avais pas le temps de dessiner, j'accompagnais l'artiste au bord de son étang, au coin d'un pré ou sur la lisière du bois, et là j'éprouvais un grand plaisir à lui voir peindre, toujours calme et souriant, en causant ou chantonnant, les motifs qu'il avait choisis. Il travaillait avec une facilité merveilleuse, et, cependant, il ne mettait jamais moins de deux mois à exécuter les tableaux (ordinairement de 2^{m} sur 1^{m} 50) qu'il envoyait au Salon. Il était avant tout sincère et consciencieux et, aimant l'art pour lui-même, il ne voulut jamais sacrifier le soin de l'exécution au désir de produire beaucoup pour s'enrichir promptement. Aussi, au lieu de souffrir de l'injure des ans, comme beaucoup d'autres peintures, les siennes se conservent parfaitement et acquièrent même, en vieillissant, une teinte chaude et dorée qui les embellit encore.

J'eus ainsi dix ans de douces et excellentes relations avec le meilleur et le plus affable des hommes, qui était en même temps l'un des artistes les mieux doués et les plus complets de ce siècle, fécond pourtant en talents de premier ordre. Ceux qui ont vu autrefois son atelier de Paris, ou celui de Briet ces dernières années (1), savent, en

(1) Ce vaste atelier renferme maintenant la plupart des tableaux du maître qui ornaient son atelier de Paris : *la Passée du grand gibier*, *les Roseaux*, toile admirable, pleine de vigueur et d'harmonie ; *les Pies du Bocage*, *les Nénufars* et *le Déversoir*, qui ont figuré à l'Exposition universelle de 1889 et ont valu à leur auteur la médaille d'or ; *l'Homme utile*, *En Automne*, *le Faisan*, *le Cabaret*, etc. ; enfin, des tableaux de genre, des portraits, des femmes nues de grandeur naturelle, des natures mortes, etc., etc.

Digitized by Google

effet, qu'Hector Hanoteau n'avait pas seulement un talent supérieur de paysagiste, mais qu'il avait aussi cultivé avec succès le portrait, la peinture de genre, la nature morte et même le nu, qui fut un écueil pour tant d'autres grands peintres.

Ce fut à l'époque où la renommée de M. Hanoteau devenait universelle (il avait, en effet, des tableaux dans toutes les puissances de l'Europe, en Amérique et jusqu'en Chine) que sa santé, jusqu'alors florissante, s'altéra tout à coup et qu'il ressentit les premières atteintes de la maladie de cœur qui devait le ravir, trop tôt, hélas ! à l'art français et à l'affection de sa famille, de ses élèves et de ses amis. Pendant plusieurs années, il lutta courageusement contre le mal qui le minait et le changeait à vue d'œil (1) ; dès que les douleurs et la fièvre le quittaient, il reprenait ses pinceaux et faisait des tableaux qui, pour ne pas être des chefs-d'œuvre, comme ses précédentes productions, étaient cependant des œuvres très recommandables, portant encore l'empreinte de son génie. Mais le moment vint où le vaillant artiste, qui endurait ses souffrances avec une patience et une rési-

(1) On voit dans l'atelier de Briet un grand portrait, peint par M. Marcel Hanoteau, représentant l'artiste à cette époque critique de sa vie.

Digitized by Google

gnation vraiment héroïques, n'eut même plus la force de tenir sa palette et ses pinceaux, et c'était alors pitié, pour ceux qui le connaissaient et qui, par conséquent, l'aimaient, de le voir, le corps brisé, les joues caves et les yeux brillants de fièvre, se traîner péniblement à son atelier et essayer encore de travailler. Enfin, au mois de mars 1890, il s'alita pour ne plus se relever ; il s'éteignit le 7 avril suivant, en recommandant à son fils et à ses domestiques, qui l'adoraient, de donner toujours aux pauvres et d'avoir soin des animaux de la ferme et des petits oiseaux.

X

Les personnes qui ont lu l'excellent ouvrage de M. Alexandre Piedagnel sur Jean-François Millet pourront, au moyen des simples notes qui précèdent, établir une comparaison entre le célèbre peintre de l'*Angélus* et le peintre nivernais Hector Hanoteau. Elles seront frappées, comme je l'ai été moi-même, des similitudes de caractère, de sentiments et de talent qui existaient entre les deux grands artistes.

« Millet, a dit M. Piedagnel, est à la fois un philosophe et un poète,... qui adore la belle humeur, la franchise et la simplicité... Sa figure sympathique et bien éclairée fait deviner de suite une cordialité sans apprêt... »

Ceux qui ont connu Hector Hanoteau savent que ces lignes pourraient s'appliquer aussi exactement à lui qu'à Millet.

Parlant encore de ce dernier, M. Piedagnel dit : « Ennemi juré du verbiage et de la pose,... aimant le vrai, avant tout, par-dessus tout, le convenu lui inspire une antipathie insurmontable... Son amour pour la nature, dont il comprend et explique à merveille les splendeurs, est sincère... La vie des champs lui a toujours semblé la seule véritablement normale et digne d'être enviée... La terre, s'écriait parfois Millet, il n'y a que la terre, rien n'y meurt ! »

Ne sont-ce pas là les propres idées et le caractère du peintre nivernais ?

« Millet, a dit M. Édouard de La Chapelle, Millet, esprit vrai, peignit la nature, mais la nature sans convention, empreinte d'une mâle grandeur. »

Hanoteau a fait de même.

Enfin, les appréciations suivantes sur le peintre normand, que je

Digitized by Google

trouve dans le livre de M. Piedagnel, se rapportent absolument au peintre nivernais :

Bien différent des maniéristes en laid, qui, sous un prétexte de réalisme, substituent le hideux au vrai. Millet cherche et atteint le style dans la représentation des types et des scènes de campagne ; il sait y mettre une grandeur et une noblesse rares, bien qu'il n'atténue en aucune manière leur rusticité. Il comprend la poésie intime des champs, il aime les paysans qu'il représente, et dans leurs figures résignées exprime sa sympathie pour eux. Le semage, la moisson, la greffe ne sont-elles pas des actions saintes ayant leur bonté et leur grandeur ? Pourquoi des paysans n'auraient-ils pas du style comme les héros ?

THÉOPHILE GAUTIER.

Tout dans la nature le fascine au même degré, la créature humaine comme la terre et les bêtes. On ne sait pas ce qu'il faut admirer le plus, dans ses plus belles œuvres, de la silhouette toujours grande de ses figures ou du paysage fouillé jusque dans ses moindres particularités par ce profond observateur de toutes choses de la création.

ALBERT WOLFF.

La visée d'un grand peintre n'est pas de s'envoler vers la lune et les étoiles ; c'est de marcher d'un pas ferme, d'un cœur ému, dans le sentier qu'il s'est choisi, toujours sincère envers lui-même, envers les hommes, envers la nature. Cette visée, Millet l'avait, et c'est ce qui l'a fait incomparable et immortel.

THÉOPHILE SILVESTRE.

Qu'on me permette d'en dire autant d'Hector Hanoteau et de réunir dans un même sentiment de respect et d'admiration les deux grands peintres de la vie des champs.

En terminant, j'ose émettre un vœu dont la réalisation comblerait de joie les amis et les admirateurs d'Hector Hanoteau : c'est de voir se former bientôt un comité pour élever à l'éminent artiste (comme on l'a fait pour Millet à Cherbourg) (1) un monument digne de lui sur une des places de Decize, sa ville natale (2). Il a illustré le Nivernais, qu'il aimait tant, pendant la seconde moitié de ce siècle ; le Nivernais lui doit un hommage de reconnaissance, et c'est à ses contemporains,

(1) Une autre statue de Millet doit être inaugurée cette année même à Gréville, où il est né.

(2) L'artiste nivernais a été inhumé dans le cimetière de Cercy-la-Tour ; il n'a pour tombe qu'une large pierre noire portant cette simple inscription :

HECTOR HANOTEAU
Peintre
1823-1890.

Digitized by Google

à ses compatriotes qui l'ont connu, qui ont pu apprécier son robuste talent et son noble caractère, à prendre l'initiative d'une souscription dont le succès n'est pas douteux. Les grands artistes français, les rivaux de gloire et les amis de notre célèbre paysagiste, seraient certainement heureux de s'associer à cette œuvre de justice qui ferait honneur à la fois au peintre nivernais, au pays qui l'a vu naître et à l'art français tout entier. L.-M. POUSSEREAU.

La Machine (Nièvre), le 25 mai 1898.

POÉSIES

LES PÈLERINS

Voici trois pèlerins qui vont au bon Saint-Jacques.
Ils se sont rencontrés naguère, un soir de Pâques,
Venus de points divers, au même carrefour,
Et depuis, côte à côte, ils marchent tout le jour
Sous l'ardeur du soleil, pieds nus et tête nue.
Deux ont le crâne chauve et la barbe chenue,
Mais leur regard est vif, ils restent droits et verts,
Vieillis par les excès plus que par les hivers.
Presque un enfant encor, maigre et blond, le troisième
Porte dans ses yeux clairs, comme sur son front blême,
Une tristesse immense... Et muni du cordon
A la ceinture, ayant à la main le bourdon,
Le trio pénitent vers Saint-Jacques chemine.
Les peuples, curieux de lire sur leur mine
L'indice d'un grand crime ou d'un lourd désespoir,
Les regardent passer chez eux de l'aube au soir,
Par les quais des cités ou les chemins rustiques,
Marmottant leur prière ou chantant des cantiques,
Pour vivre, ils ont le pain qu'on leur donne par Dieu,
Boivent l'eau du courant, dorment sous le ciel bleu.
Leur corps est défaillant et leur âme est bien lasse,
Tandis qu'au grand apôtre ils vont demander grâce,
Les deux vieillards, pour eux, pécheurs, que le remord
Torture et qui voudraient s'absoudre avant la mort.

Digitized by Google

Le jeune va prier pour expier des crimes
Dont il est innocent, pour sauver des victimes
Qui tombent chaque jour sans réclamer pardon,
Qu'il rêve d'arracher au suprême abandon.
Ainsi, de jour en jour, égrenant leurs rosaires,
Tous trois vont-ils, traînant et clamant leurs misères:
Que le voyage est long! que rude est le chemin!
Mais leur trajet pourtant approche de sa fin
Et chacun, exhalant sa ferveur à voix haute,
Se met à s'accuser, à confesser sa faute:
« Dieu de miséricorde, ayez pitié de nous!
Chrétiens vils et souillés, nous revenons à vous
Par l'intercession de votre saint apôtre.
Hideux est tout péché, détestable est le nôtre!
L'or m'a fait succomber à la tentation...
J'ai subi de la chair la basse passion...
O saint miraculeux, patron de la Galice,
Des esprits infernaux détourne la malice! »
Et cependant qu'ainsi se lamentent les vieux,
Le jeune crie avec des larmes dans les yeux:
« Mon père a fait mourir des hommes par centaines,
Le sang qu'il a versé remplirait des fontaines.
O penser qui m'obsède et toujours me poursuit!
Dans la splendeur du jour, dans l'horreur de la nuit,
J'entends monter vers moi l'appel de ses victimes
Qui demandent pitié du profond des abîmes.
Parmi ceux que son bras frappe mortellement,
Combien sont en état de péchés, au moment
Où, par lui, la clarté du ciel leur est ravie?
En expiation, Seigneur, prenez ma vie! »

Et ses pleurs s'écoulaient chaque jour plus amers;
Son visage flétri s'émaciait; ses chairs
Jaunissaient comme cire; il frissonnait de fièvre,
Plus de sommeil; le pain s'arrêtait sur sa lèvre.
Ses compagnons souffraient d'une telle douleur,
Une grande pitié pénétrait en leur cœur;
Voyant ses yeux éteints et sa face abattue:
« Le forfait paternel, se disaient-ils, le tue.
Quel brigand l'enfanta, lui, si pur et si doux?
Les agneaux maintenant descendent-ils des loups?... »

Or, comme ils franchissaient les portes de la ville,
Le jeune pèlerin se sentit plus débile;

Digitized by Google

Il murmura : « Mes reins sont lourds, mon front est ceint
D'un cercle qui l'écrase... Oh ! vite, aux pieds du saint
Portez-moi, compagnons, déposez-moi sur l'heure :
Que je puisse un instant le voir et que je meure ! »
Alors les deux vieillards, lui soutenant les bras,
Le conduisirent presque inerte, à petits pas,
Pour accomplir son vœu, jusqu'à la cathédrale,
Et comme il leur disait : « Couchez-moi sur la dalle, »
— « Ami, rassure-toi ! le prêtre va venir
Entendre tes péchés, t'absoudre et te bénir.
Ta prière est fervente et ne peut rester vaine,
A tes intentions nous dirons la neuvaine.
Si la grâce du Ciel se répand en son sein,
Dieu peut faire un élu du plus grand assassin.
Espère donc, espère en Dieu toujours ! espère !
Quel que soit son forfait, nous prierons pour ton père. »
— « Ne priez pas pour lui, mon père est innocent ;
Priez plutôt pour ceux dont il verse le sang,
Puisqu'à l'œuvre de mort il a voué sa vie ! »

Comme les pèlerins que ce mot stupéfie
L'interrogeaient d'un œil agrandi par l'effroi :
« Mon père, ajouta-t-il, est le bourreau du roi. »

AU BŒUF GRAS

Héros d'une heure folle, oui, je te reconnais :
Au doux pays natal, là-bas, sous les ombrages,
Je t'ai vu, libre et fort, dans les gras pâturages,
Broutant paisiblement les gazons nivernais.

Tu ne pressentais pas, lorsque tu ruminais
Sous le grand soleil clair ou les cieux noirs d'orages,
Ces suprêmes honneurs pires que des outrages,
Cette fanfare après les rustiques cornets.

Ahuri par les cris que la foule profère,
Tu passes dans la pompe, ô bœuf enrubanné...
Un coin vert de pâtis serait mieux ton affaire,

Quoique rien ne décèle, en ton œil étonné,
La vague peur du sort que demain doit te faire,
Pauvre triomphateur à l'étal condamné !

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

CHRONIQUE

15 février 1890.

CARNAVAL ET Cie

Je viens d'assister, une fois de plus, à l'agonie annuelle de Sa Majesté Carnaval.

J'ai éprouvé toujours la même désillusion, et je comprends véritablement les chroniqueurs qui nous clament aux oreilles chaque année : « Carnaval s'en va ! Carnaval meurt ! Carnaval est mort ! »

C'est pourtant vrai, tout de même, que la franche gaîté disparaît, que les joyeusetés anciennes font place à l'indifférence, à l'aveulement. C'est vrai et c'est malheureux ! La jeunesse, moins bruyante, devient guindée et impassible ; rien ne l'émeut, rien ne la touche. Elle veut être mûre avant l'âge et trancher de haut, et l'on voit des moutards de douze à quinze ans discuter politique comme des pères conscrits !

Où sont les chevauchées folles du temps jadis ? Où sont ces mouvements houleux de la foule en ébriété, où le rire dominait tout, où l'esprit français, et la verve et le vin pétillaient de compagnie ?

Je vois bien encore du monde dans les rues. Les quais regorgent de promeneurs ; il y a cinq mille personnes pour voir jeter dans la Loire un mannequin fait de sales guenilles, mais ce sont gens de marbre, froids et glacés comme des croque-morts.

Sur le grand pont, où le Tout-Nevers se donne rendez-vous, j'assiste au défilé des costumes bariolés, des masques laids et grimaçants, et, même chez ceux qui les portent, je ne trouve ni entente, ni entrain, ni la gaîté insouciante de la pétulante jeunesse, ni la folie d'un jour qui devrait être délirante, irrésistible.

J'en vois, sous des déguisements relativement cossus, qui s'acheminent, presque silencieux, taciturnes et rêveurs, comme si tout leur agrément consistait dans l'exhibition publique d'oripeaux plus ou moins bien choisis.

Ils vont par petites bandes, quelquefois par deux, comme honteux, et quand, par hasard, on en rencontre d'un peu plus gais, jasant et chantant et faisant un tapage de circonstance, on peut dire que c'est une trouvaille.

Ils sont une cinquantaine, alors qu'ils devraient se compter par centaines.

La foule, bonasse et désœuvrée, attend leur apparition sans impatience, souriant au soleil magnifique qui inonde cette fin d'hiver, qui fait sortir les ombrelles avec les fourrures et semble dire aux vêtements chauds et sombres : « Dépêchez-vous de vous en aller ». De temps en temps, des exclamations d'enfants : « En voilà d'autres ! en voilà d'autres ! » rompent la monotonie du piétinement sur place. Et les têtes se retournent, machinalement, sans grande curiosité, comme quand ça n'en vaut pas la peine.

Et, dans tout ce monde, des jeunes gens, des tas, qui se promènent, tirés à quatre épingles, le regard et le sourire idéalement ironiques.

Pourquoi ce regard et ce sourire ? Ils se les adressent à eux-mêmes, sans doute. Car ils rient sur la pauvreté du décor, sur le petit nombre des costumes, qu'ils passent au crible avec acharnement.

A qui la faute ?

Pourquoi ne sont-ils pas avec les autres ? Pourquoi ne repoussent-ils pas avec volupté, pour un jour, la ridicule jaquette longue ou le veston qui moule leur taille ? — S'ils sont riches, ils relèveraient la gamme luxueuse du décor, qui en a besoin ; — s'ils ne le sont pas, ils grossiraient au moins le nombre et en varieraient les couleurs.

Et il suffirait, cependant, de peu pour entraîner tous ces hésitants. Tous ces jeunes figés ne demanderaient peut-être pas mieux que de s'amuser ; mais ils ne savent plus, ils n'osent pas. Ils craignent les moqueries, les observations malsonnantes.

S'ils avaient à leur tête un joyeux drille, plein d'humour et d'entrain, pour les

Digitized by Google

encourager, les secouer avec force, ils recouvreraient la gaîté qui sommeille en eux et s'épancheraient comme des volcans.

Qui créera, à Nevers, le roi du Carnaval?

***

Si Carnaval meurt, son cortège n'est guère mieux portant. Les bals masqués ou travestis n'existent pour ainsi dire plus. Un ou deux, le mardi gras, et c'est tout!

Les vieilles soirées de mi-carême, où le travesti « bon ton » devrait circuler avec fureur, sont complètement abandonnées.

L'habit noir n'est pas facile à détrôner, même momentanément. Il faut qu'il domine tout, avec sa monotonie lugubre, sa raideur désolante et ses pans grotesques.

A Nevers, où l'aisance pourtant règne dans beaucoup de familles, où les affaires ont créé nombre de petits bourgeois, il devrait être facile de faire revivre les ravissants costumes anciens dans des soirées sans prétention, mais d'où les convenances et le savoir-vivre ne seraient pas exclus. Le commerce, dont s'enorgueillit notre ville, y trouverait son petit profit, les dames et demoiselles une distraction un peu plus nouvelle, un peu moins banale, et les messieurs une occasion de faire plaisir à leurs « légitimes », à leurs filles, à leur sœur, ce qui, tout le monde le sait, est leur constante préoccupation.

Et qu'on n'aille pas dire que nos petites bourgeoises ne feraient pas bonne figure dans les falbalas du siècle dernier ou du « grand siècle ». Elles ne sont plus maintenant timides ni gauches, sans éducation ni instruction. Elles connaissent par cœur au moins deux traités de « bonnes manières ». Elles ont appris l'histoire et la géographie, l'arithmétique et la géométrie, et elles écrivent des lettres qui laissent bien loin derrière elles celles de Mme de Sévigné, de si prétentieuse et horripilante mémoire. Elles ont suivi des cours, tout comme nos jeunes docteurs les plus en vogue, et pratiqué chez le maître de danse et de gymnastique. Le piano, cauchemar des voisins, terre-neuve des mauvais chanteurs, n'a plus de secrets pour elles, et la mandoline et le violon vibrent harmonieusement et amoureusement sous leurs doigts roses et effilés.

Il n'en fallait pas tant, jadis, pour devenir ou rester marquise, ou comtesse, ou duchesse, et la célèbre Du Barry elle-même, qui fut reine de la main gauche, qui eut des courtisans et un titre authentique, ne devait pas être très ferrée sur la science métaphysique.

C'est à vous, tailleurs à belle coupe, couturières dans les grands prix, à glisser doucement tout cela dans les jolies oreilles de vos clientes complaisantes.

Nous avons eu le bal des coiffeurs, des bouchers, des pâtissiers; on nous annonce le bal du haut négoce.

Allons, mesdames, messieurs, en avant! Mettez-vous dans le train! Organisez des bals travestis. Cela donnera un peu de montant, de piquant à vos soirées.

Carnaval est mort! Vive Carnaval! Vive la Mi-Carême!

E. Langeron.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

M. l'abbé Jullien nous envoie un petit poème : *Première messe de M. l'abbé B... à Nolay*. — Vers faciles et gracieux. Voici le début de la *Préface* :

Hier, lorsque soufflait la bise de décembre,
J'étais là-bas, blotti dans ma petite chambre,
Rêvant... Rengaînez-moi ces sourires railleurs!
Voyons! qui le défend aux curés les meilleurs?
Rêver! oh! croyez-en ma vieille tête grise,
Qui sentit sans broncher plus d'une froide brise :
Rêver, c'est soupeser les bons, les mauvais jours,
Au sens pieux du mot, et s'amender toujours;
Rêver, c'est de son cœur fouiller l'épaisse cendre;
. . . . . .
Rêver, quand on est vieux; rêver de ce qui fût,
C'est jouir du passé, c'est tirer d'un vieux fût
Une douce liqueur autrefois pétillante,
Assagie aujourd'hui, calme et d'un jaune d'or...

M. Paul Sébillot, l'érudit directeur de la *Revue des Traditions populaires*, a donné à l'Odéon une pièce en un acte : *la Veillée de Noël*, où il a ingénieusement présenté, sous une forme dialoguée, plusieurs légendes, plusieurs Noëls de son pays gallot. Ces légendes, ces Noëls, nous les connaissons presque tous : on les conte, on

Digitized by Google

les chante au foyer nivernais, tout aussi bien qu'aux veillées bretonnes. — La musique des Noëls figure dans la jolie brochure de M. Sébillot.

La presse continue à s'occuper du tome III des *Batailles françaises*, du général Hardy de Périni. Le *Progrès militaire* consacre à ce volume un long et remarquable article que nous voudrions reproduire en entier, si l'espace ne nous était pas mesuré. Détachons-en ce passage :

« Voici le général Hardy de Périni, dont la 3e série des *Batailles françaises* examine le règne de Louis XIII au point de vue de nos institutions militaires, le recrutement, l'administration, la tactique des troupes disparates au service de la France ; transition entre les bandes d'autrefois et l'armée créée par Louvois.

» Aux gens superficiels, croyant qu'un décret, une loi peuvent élever un monument de toutes pièces, combien paraît longue la période d'incubation ! Les années apportent, l'une après l'autre, une assise nouvelle, et nous-mêmes, après la « conscription » impériale, après le recrutement tempéré par le remplacement, nous avons le service obligatoire — ou soi-disant tel, — en attendant toujours de nouveaux perfectionnements.

» Mais ce qui ressort dans l'important travail du général Hardy de Périni, c'est le caractère vraiment français qui animait, dès le dix-septième siècle, tous ces corps d'origine différente. Vienne un Napoléon et sa main, réunissant les peuples vaincus sous le drapeau impérial, la « grande armée » marchera... jusqu'à ce que l'exagération du système fasse tout craquer... Aujourd'hui, notre drapeau ne couvre que des Français.

» Dans les progrès patients dûs à la longue élaboration des siècles, sachons puiser d'utiles leçons et gardons-nous de dédaigner en présence des conquêtes scientifiques modernes, ce que l'on traitera volontiers de tâtonnements ridicules. Dans l'homme, il y a une chose qui ne change pas, c'est le cœur. Appuyons-nous sur ces sentiments éternels : honneur, discipline, et ne croyons point qu'une « théorie », en quelques volumes ou en quelques pages, même récitée, constitue un soldat. . . . . .

. . . . . .

» Le volume que nous annonçons suit pas à pas les campagnes de 1622 à 1642. Des plans et cartes, des dessins de l'époque nous initient en détail aux formations de combat, aux attaques et défenses des places fortes. Que de mots historiques sont relevés ! On ne saurait trop méditer ces paroles de Guiton, ouvrant les portes de La Rochelle, après un an deux mois et seize jours de siège : « Aimant mieux, disait-il, » se donner au roi *qui avait su prendre La Rochelle, qu'au roi qui n'avait pas su* » *la secourir*. » Eternel rôle de l'Angleterre, fait tout d'égoïsme et de duplicité. Lord Lindsay avait vendu sa neutralité « si bien que, des trois flottes envoyées d'Angleterre » à la Rochelle, la première affama cette malheureuse ville en lui prenant ses blés, » la seconde l'amusa par la montre d'un secours qu'elle ne voulut pas lui donner, et » la troisième la vendit... »

» Toutes les campagnes de Louis XIII, accompagné de son grand ministre Richelieu, depuis la prise de La Rochelle (1628) jusqu'à Lérida (1642), en passant par le Languedoc et le Piémont, la conquête de la Savoie, Mantoue, Carignan, la révolte de Monsieur, la guerre avec l'Espagne, Corbie, sur le Tessin, Dôle, la Bourgogne, l'Alsace, Thionville, Casal, Arras, Sedan, le Hanovre, le Roussillon, promènent nos armes dans un théâtre moins vaste que celui des guerres du premier Empire, mais luttant toujours contre les mêmes difficultés. Mazarini « le renard » allait succéder au « lion ».

» Les campagnes de Louis XIV, sous la plume élégante du général Hardy de Périni, nous offriront le même intérêt que les guerres de Louis XIII. »

Plusieurs Revues font des emprunts à nos livraisons. Nous trouvons dans la *France illustrée* (11 février) la poésie d'Ach. Millien : *Vieux Moulin ;* dans l'*Ami des Enfants : Le Vent qui passe*, d'Ach. Millien, et *la Pierre des larmes*, de Fr. Moireau. — Nous lisons aussi des vers de notre directeur dans la *Revue Internationale* et dans la *Revue de France*.

Le n° 2 (février) d'une charmante revue qui commence une nouvelle série : *Feu follet*, contient un conte populaire nivernais de notre directeur : *le Marchand d'avis*. L. D.

Le Directeur-Gérant, ACHILLE MILLIEN.

Nevers, imp. G. Vallière.

Digitized by Google

SOUS LES ÉTOILES

ONNE-LUI deux sous: c'est un vieux, avait dit la mère à l'enfant.

Et il s'en allait, le vieux, à tout petits pas traînants, sur la grande route blanche, où s'allongeait l'ombre du soir. Il courbait le dos sous son paquet de camelot. Ses vêtements étaient pauvres, effilochés et de diverses origines. Il avait un pantalon de toile paysanne, bleu, un maillot, à larges rayures, de débardeur et une jaquette verdâtre, d'élégance surannée. Son chapeau de feutre racorni était percé comme de trous de balles: il y avait mis, en cocarde, une tigelle de houx. Ses souliers bâillaient, montrant l'absence de bas. Sa barbe était toute blanche, irrégulière et peu soignée. L'aération, intelligemment comprise, de ses coiffures avait donné une extrême vigueur au système capillaire, dont les longues mèches recourbées ombrageaient son cou, sagement accotées au col de l'habit. Un bâton ferré soutenait sa marche. Il était à l'âge où trois points d'appui sont indispensables au maintien de l'équilibre humain. La mère avait eu raison: c'était un vieux.

Le soleil se couchait. L'on était en juillet. Un crépuscule rougeâtre envahissait le ciel, pareil à un grand voile de mousseline légère, sous lequel, peu à peu, les choses auraient caché leurs contours. Des champs surchauffés, une odorante senteur de foin s'élevait. Une ligne de buée blanchâtre marquait, entre des saules penchés, le cours de la rivière. La route était mouvementée. Le vieillard croisait des paysans,

Digitized by Google

l'outil sur l'épaule, des ouvriers, en groupes, revenant du chantier, des charrettes lentes aux essieux craquants, des bœufs accouplés, de gras troupeaux, que des fillettes, pieds nus, une baguette de noisetier à la main, ramenaient à l'écurie. Un âne, les quatre fers en l'air, gigotait gaminement sur le talus herbeux. Les vaches meuglaient à leurs veaux. Des chiens jappaient, en léchant les mains des bergers. Au loin, des oiseaux chantaient la fin du jour. Toute la campagne était pleine d'appels, de la rumeur confuse de cette foule lassée allant au sommeil. Et tout cela s'engouffrait dans les maisons closes, dont l'âtre braisillant, par les portes ouvertes, piquait la nuit de grands rectangles de lumière. A mesure, les bruits s'assoupissaient, puis se taisaient. Un calme succédait au tumulte du retour. Et d'autres voix se faisaient entendre, d'autres chants, atténués, plus mystérieux, comme si quelque orchestre nouveau eût succédé à celui qui partait. D'invisibles veilleurs de nuit continuaient, en sourdine, autour du repos des fatigués, le grand concert ininterrompu de la Vie.

Le vieillard s'arrêta. Il était las. La marche l'avait essoufflé. Il resta quelques minutes, debout, immobile, les deux mains sur son bâton, reprenant haleine. Il se trouvait au sommet de la montée qu'il venait de gravir. Devant lui, la route redescendait en tournant. Il fit encore une centaine de mètres, pour se trouver en contre-bas, à l'abri du vent. Alors il quitta son sac et vint s'asseoir sur le revers du fossé, à la lisière d'un immense champ de céréales, dont l'extrémité se perdait, en bas, dans la brume du vallon. Les derniers épis, plus courts, moins drus, où l'on entrevoyait de larges pétales rouges de coquelicots, piquaient le sol à portée de sa main. Il poussa un soupir d'aise. Depuis un mois, il passait toutes ses nuits dehors, sous les étoiles. Il ne dormait bien que là, sa tête appuyée au bissac. Dans les granges, sur la paille, il ne pouvait rester, il étouffait; quelque chose de lourd lui écrasait la poitrine; les côtes ne voulaient plus se soulever; le cœur battait désespérément. Le grand air, seul, le guérissait. Les fossés étaient son vrai lit de malade. Il y pouvait dormir tout son soûl, au frais, au large, le buste droit contre l'accotement. La vieillesse, sûrement! Ah! il était vieux! La femme, qui lui avait fait l'aumône, tout à l'heure, l'avait bien vu. Il ne connaissait même pas son âge. Depuis tant d'années qu'il marchait sans cesse, il lui semblait que des siècles avaient passé sur sa tête. Il avait traversé tant de pays divers,

Digitized by Google

compté tant de kilomètres, fait tant de métiers, tant vendu de camelote aux ménagères, qu'il n'en voyait plus le commencement. La route suivie était trop longue, derrière lui, tout entière cachée sous l'horizon. Il y marchait depuis l'origine des mondes. Derrière ses plus anciens souvenirs, il en trouvait d'autres, et puis d'autres encore, de plus en plus pâles. Et plus loin, il en devinait confusément une foule, oubliés, indistinguables. Pour sûr, il était vieux!

Il prit dans son sac un morceau de pain, qu'il mangea, puis il alluma un bout de cigare ramassé sur le chemin et se mit à fumer en regardant les étoiles. Elles pâlissaient peu à peu, à mesure que la lune, à son dernier quartier, montait dans le ciel. Dans l'irradiement du croissant, on les soupçonnait à peine. Plus loin, elles avaient une blancheur terne. A l'autre bout de l'horizon, elles brillaient comme des escarboucles. De la terre, montaient vers elles, d'une façon continue, les modulations stridentes des insectes. Des rainettes, à intervalles réguliers, jetaient leur note tranquille. Un rossignol, tout près, préluda dans les arbres. Le vieux rêvassait sans bouger, les yeux sur la fumée de son cigare; sa pensée se perdait avec elle, inconsciente et capricieuse, dans l'espace. Pareil aux bêtes et aux plantes qui l'entouraient, il était heureux de leur joie obscure. Il vivait de leur vie. Des herbes enlaçaient ses jambes; des fleurs aux corolles fermées se mêlaient à ses cheveux. Des petites bestioles le frôlaient de leurs antennes curieuses, exploraient ses vêtements. Un grillon s'arrêta au sommet de l'un de ses genoux, et, de toute sa force, le nez en l'air, se mit à faire bruire ses élytres. Le vieux le regarda, intéressé.

Sous l'influence du tabac, sous la forte senteur des champs vigoureux, ses idées s'éveillaient, couraient d'un bout à l'autre de son existence, glissaient à la dérive. Parfois, inconsciemment, quand sa maladie de cœur le gênait, il frappait, de sa main droite, des coups sur sa poitrine. Et cela encore, cette angoisse de respirer, surexcitait sa rudimentaire cérébralité, comme si tous les souvenirs entassés en lui se fussent précipités en foule à sa mémoire dans la crainte de quelque irréparable dénouement. Mauvais présage que cette montée-là! Mais le vieux au cœur simple, inhabile à se regarder penser, ne pouvait pas savoir, et il laissait aller...

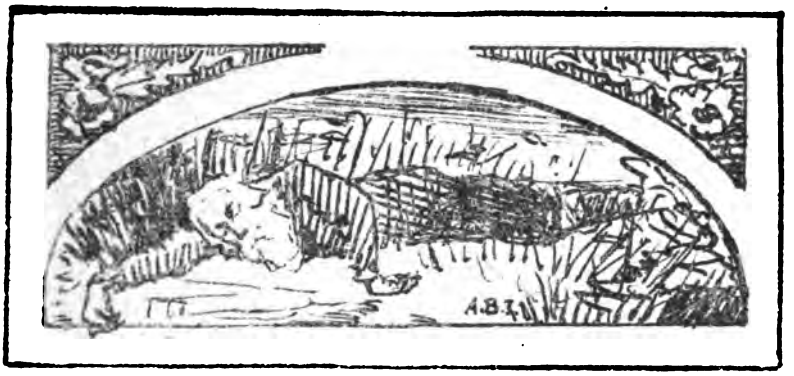
O la belle vie de liberté! Point de passé. Aucune autre existence

Digitized by Google

liant la sienne. Il semblait né de la poussière des chemins et d'un rayon de soleil. Il n'avait ni parents, ni ancêtres. Il était celui qui passe, que rien ne retient, ni n'attache, en arrière ou en avant. Les années ont coulé pour lui dans l'insouciance, le chant et le néant. Elles furent une marche au travers de belles choses. Vers quoi? il n'en sait rien, il ne l'a jamais cherché, il n'en a cure: que lui importe? Vers l'inconnu, vers l'avenir, vers ce qui n'est pas encore, mais ce que l'âme pressent: des pays jamais vus, d'autres cieux, d'autres êtres, d'autres fleurs, — et toujours d'autres fleurs, d'autres êtres et d'autres cieux. Le but est à l'infini. On y touche sans cesse; on ne l'atteint pas. Ce n'est pas la misère qui a aiguillonné la marche ininterrompue de ses jambes aujourd'hui lasses. Que de fois l'ont retenu les hommes ou les choses! En combien de coins désirables et chauds, roulotte ou chaumière, la tentation du foyer l'a guetté, appelé, lui a souri! Il n'a jamais voulu. Le Désir, l'Inquiétude, l'emportaient malgré lui. Et il partait. Il eut pour amante la route, — la grande route aux contours sans fin, qui va toujours, parmi l'immobilité, vers le Mystère et l'Au-Delà. Pendant combien d'années va-t-il marcher encore!

L'insecte continuait à créceller sur son genou. D'autres lui répondaient de partout, dans l'ombre des épis. Les feuilles des arbres, par instants, bruissaient avec une infinie douceur, comme des âmes égarées qui se seraient plaintes au vagabond. Lui, s'assoupissait. Sa tête s'inclinait sur sa poitrine. Ses paupières clignotaient. A mesure que ses perceptions extérieures devenaient plus confuses, les images de son cerveau se précisaient. Les mille rumeurs de la nuit se transformaient à ses oreilles en voix humaines. Des visages familiers s'approchaient, légers, voleteurs, disparaissant, se fondant les uns dans les autres. Dans l'ombre brillaient des yeux noirs de bohémiennes, des bouches aux dents claires, des cheveux embroussaillés de paille, des bras de caresse. Etrange résurrection du cœur! Pâle mêlée des amours défuntes, des ivresses refroidies, des bonheurs et des sourires de jadis, de toute la tendresse épandue au cours des ans, qui, parfois, remonte ainsi, blanche écume irisée, reposante et douce, sur les rancœurs de la vie!... Des noms lui venaient aux lèvres, dans l'état de demi-sommeil où il sombrait. Les coquelicots évoquèrent Tiarkina, la joueuse de tambourin. Il la revit en maillot rouge pailleté d'or, avec ses lourds

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

anneaux de cuivre aux oreilles, le tintement de ses bracelets, ses lèvres de coquelicots, son corps de serpent brun. Il revit leur maison de planches, les nippes, des mioches par terre, le vieux cheval, le feu de bois mort avec la marmite...

Un souffle de vent courba la mer d'épis; la dernière vague fròla sa joue. Une senteur de paille fraiche lui vint aux narines. Tiarkina fut emportée dans la brise, très loin. Une autre figure, indécise, se substitua... Ah! la Françoise! Un vague sourire éclaira le rêve du vieillard. Ses yeux perçurent le grand soleil, la ferme aux tuiles moussues, l'étincellement des murs blancs, les raisins dorés des treilles, la Françoise sur sa porte, en jupon court, les manches retroussées, la tête rieuse, hâlée comme un fruit mûr, attirante. Il est revenu deux fois, trois fois; il s'est enrégimenté; il a soigné, pour elle, les beaux bœufs roux aux gestes lents... Il ne sait plus que des années et des années ont passé, qu'elle est une vieille femme, qu'elle est peut-être morte. Il la revoit telle qu'il l'aima. Une angoisse le serre, comme s'il allait lui parler et que les mots ne vinssent pas. Il balbutie des sons inarticulés. Ses sens se brouillent. Ses yeux s'ouvrent, hagards, sur la nuit. Ses doigts raidis, aux articulations noueuses, se crispent sur le maillot décoloré, qui vêt sa poitrine. Il regarde devant lui, blanchâtre et hallucinante, la route du Mystère, la belle route infinie où l'on marche sans cesse. Là-bas, au milieu, falote sous la clarté de la lune, ses bras nus, le corsage dégrafé, la Françoise l'appelle du rire sonore de sa bouche. Il se lève tout droit pour marcher vers elle, pour respirer Debout sur ses jambes flageolantes, il aspire à pleins poumons l'air de la nuit. Il fait un pas en avant, tendant vers l'apparition ses bras tremblants. Ses lèvres ébauchent un chant étrange en une langue inconnue. Mais il a chancelé contre le rebord du fossé et il tombe en avant, raide, le nez dans les coquelicots... Les insectes ne se sont pas tus. Le rossignol continue d'égrener ses trilles. Le croissant tout blanc monte dans les étoiles... Au loin, un chien aboie...

HENRY BUTEAU.

Digitized by Google

PETITS ENFANTS

I

ARBRE DE NOËL

Pour faire un arbre de Noël,
Petit Jésus, dont c'est la fête,
Mes chers enfants, s'est mis en tête
De descendre aujourd'hui du ciel.

Et le voilà, — tenez, — au faîte
De ce grand sapin solennel ;
D'une blanche toison d'agnel
Sa robe du dimanche est faite.

Tendez la main ; chacun de vous
Recevra bonbons et joujoux :
Il les sème sur son passage !

Gardez surtout ce souvenir :
Petit Jésus doit revenir,
Si l'on promet d'être bien sage !

II

LE JEU DU MIROIR

Dans le rayon d'or, qu'un mignon miroir
Dérobe gaiement au soleil d'automne,
Nini chérubin a bien cru revoir
Ce qui, dans son cœur, comme au ciel, rayonne !

C'est le feu divin, que le bon Dieu donne
Au petit enfant, notre cher espoir,
Pour que, sans avoir besoin de personne,
Il marche, éclairé, dans le monde noir !

Le beau rayon d'or, en sa course folle,
Allait se poser, comme une auréole,
Dans les grands portraits au front des aïeux !

Nini le suivait, surprise et rieuse ;
Puis, s'en emparant, sa main généreuse
En éblouissait, tour à tour, nos yeux !

(*A suivre*). JEAN DE VILLEURS.

Digitized by Google

Étude H DIF.

LES ANNUAIRES ET ALMANACHS
DE LA NIÈVRE

Ces petits livrets locaux et annuels, mis à la mode au dix-huitième siècle, commencent à devenir rares et offrent un grand attrait de curiosité bibliographique et même quelquefois littéraire. Ils ont été dans la Nièvre l'objet d'un soin particulier et d'une progression réelle pour l'utilité journalière de l'ensemble des habitants et souvent pour le charme des amateurs.

La première collection, embrassant de 1755 à 1793, est due à l'imprimeur de Nevers Louis Lefebvre.

C'est du moins la plus ancienne qu'on retrouve encore à présent.

Le premier volume rarissime est intitulé : *Almanach à l'usage de la ville de Nevers et de la province de Nivernois, pour l'année 1755.* — A Nevers chez Louis Lefebvre.

En tête on lit l'avis suivant : « C'est pour la première fois que paraît cet almanach de Nevers. Nous avons cru rendre un service, non seulement à la ville, mais encore à la province en le composant... On s'apercevra qu'il est moins sec que la plupart des almanachs courants. Nous avons donné tous nos soins pour le rendre intéressant, et par là satisfaire le goût du public. Si nous voyons que nous ayons réussi, nous continuerons les années suivantes et nous nous attacherons à le perfectionner, à le rendre de plus en plus curieux et à y mettre tou-

Digitized by Google

jours du nouveau. Nous demandons à tous de nous aider de leurs avis... »

La description de ce premier ouvrage mérite quelques développements. Il débute par des notions sur l'origine de la monarchie française, datant de 1335 ans ; le règne de Louis XV à sa quarantième année ; le pontificat de Benoît XIV à sa quinzième année ; l'épiscopat de Mgr Tinseau, à sa quatrième année. Puis les douze mois du calendrier avec les jours, les saints, les phases de la lune.

Viennent ensuite (p. 23 à 33), l'état sommaire de la ville de Nevers, de la province et du diocèse, court aperçu de la situation présente, mentionnant les origines, les ponts, le château et la Chambre des Comptes l'évêché, la cathédrale, le chapitre, les couvents et abbayes, la province, les bailliages, l'élection, etc., puis des notes (p. 36) sur quelques villes du Nivernais et une table chronologique des évêques de Nevers. Les renseignements sur les autorités (p. 41) comprennent le duc gouverneur de la province, les bailliage et pairie de Nevers, avec ordre des séances, l'hôtel de ville et les échevins, divers officiers de l'élection (contributions), maîtrise royale et ducale, Chambre des Comptes grenier à sel, etc.

Les foires du Nivernois, Morvand et Donziois (p. 55).

Arrivée et départ de la poste et des voitures publiques (p. 68). La poste arrive à Nevers et en part les dimanche, mercredi et vendredi soir. Le carrosse de Moulins pour Paris (voiture spéciale), arrive à Nevers le samedi avant midi, celui d'Auvergne y arrive le lundi avant midi.

Le volume de l'année suivante, imprimé dans le même format, présente une légère modification dans le titre plutôt que dans le corps de l'ouvrage.

Il est intitulé : *Calendrier historique à l'usage de la ville de Nevers, du diocèse et de la province de Nivernois, 1756.* — A Nevers chez Louis Lefebvre.

Trois ans après ce titre change encore et devient : *Almanach nouveau de la ville de Nevers pour l'an de grâce 1759, contenant le calendrier des fêtes commandées dans le diocèse de Nevers, les processions générales jours de marché ; départs et arrivées des postes et des voitures publiques.*

L'ouvrage obtenait le succès que l'imprimeur Lefebvre espérait puisque la publication se continue chaque année sur un plan à peu près semblable avec des augmentations et des perfectionnements.

Digitized by Google

Dans le volume de 1771, on trouve, après la page 99, l'almanach relatif à la ville de Saint-Pierre-le-Moûtier, dédié à M. Vyau de Baudreuille, lieutenant-général de Saint-Pierre, contenant les listes du clergé, des divers officiers du bailliage, des notaires royaux; féries et assises du palais, officiers de police, de l'hôtel de ville, de la milice; la maréchaussée, les aides, le bureau des cartes, le contrôle des actes, la communauté des chirurgiens, la poste aux lettres et aux chevaux, les foires de Saint-Pierre.

Tous ces officiers, relevant directement du roi, ne dépendaient en aucune façon des officiers ducaux installés à Nevers.

Il y a encore à la fin un « tableau des paroisses qui déposent leurs registres de baptêmes, mariages et sépultures au greffe du bailliage de Saint-Pierre-le-Moûtier, fait en 1754 et renouvelé en février 1770 », avec les noms des curés en regard de la paroisse.

Ce sont d'abord toutes les paroisses du diocèse de Nevers dont les limites étaient plus restreintes que celles d'aujourd'hui et auxquelles on ajoutait les paroisses nivernaises faisant partie des diocèses voisins. Les curés, tenus d'établir en double les registres d'état civil, en vertu de l'ordonnance de 1539, à Villers-Cotterets, envoyaient ainsi officiellement les actes qui restaient déposés au greffe royal et qui furent versés plus tard dans les greffes des tribunaux civils.

Cet almanach spécial à Saint-Pierre-le-Moûtier n'a paru, croyons-nous, que pour l'année 1771.

Le volume de l'année 1775 donne beaucoup plus de renseignements généraux sur l'état de la province. Après le calendrier viennent la chronologie des ducs et comtes, des évêques, clergé, chambre ecclésiastique, officialité, bénéfices royaux, séminaires et communautés; — hôtel-Dieu établi en 840 (hôpital Saint-Didier), — hôpital général établi en 1665, — gouvernement et bailliages, — officiers pompiers, — milice bourgeoise, — police, — juridiction consulaire, — maréchaussée, — juridiction du prieuré de Saint-Etienne, — conseillers notaires du roi, — notaires au duché, — collèges, — maîtres ès arts, — docteurs en médecine, — chirurgiens, - apothicaires, — sages-femmes, — postes et messageries royales, — jours de marchés et de foires. On commence à insérer des réclames pour marchandises du magasin de la veuve Lefebvre. C'est le véritable plan adopté et suivi pendant un certain temps.

Digitized by Google

En 1779, comme particularités paraissent « la maréchaussée du département de Nivernois composé de deux cent soixante-six paroisses » ; les officiers du point d'honneur près le bailliage et duché pairie ; le bureau de la loterie royale de France établie le 30 juin 1776.

En 1780, la même chronologie des comtes et évêques se retrouve encore sans modification de texte. A l'adresse du dernier évêque, Tinseau, se trouvent les rimes suivantes, conçues dans l'esprit de l'époque, en 1779 :

Veuille le Ciel, à nos vœux favorable,
Nous conserver cent ans ce prélat respectable.

En 1780 et en 1782 :

Des prélats le Nestor, ainsi que le modèle,
Il est par ses vertus digne des plus longs jours.
Daigne le Ciel au moins d'une trame si belle
Jusqu'au siècle suivant nous prolonger le cours.

Il mourut la même année, le 24 septembre 1782, et fut remplacé par Mgr Pierre de Séguiran.

(*A suivre*). RENÉ DE LESPINASSE.

LA TOURNÉE PASCALE DES ENFANTS DE CHŒUR EN NIVERNAIS

Qui ne connaît, en Nivernais, les joyeuses tournées faites par les enfants de chœur aux approches de Pâques ?

Ah ! la bonne semaine que celle qui précède cette grande fête ! Suivant d'anciennes traditions, on se réunit dès l'aube et on part en babillant. Le chef de file porte un Christ plus ou moins désargenté, les autres ont au bras le panier contenant le repas de midi et destiné à recevoir les *roulées*. Avec l'insouciance de leur âge, ils cheminent dans les sentiers remplis des premiers effluves du printemps et égayés déjà par quelques chants d'oiseaux.

Ils vont de porte en porte, jusque dans les hameaux les plus reculés, présenter le Crucifix ou chanter l'antique *O crux ave*.

Digitized by Google

Libres comme l'oiseau qui vole, ils n'ont d'autre maître alors que leur volonté, d'autre guide que leur conscience, et je ne sache pas que leurs petites espièglerie — bien pardonnables à cet âge — aient pu jamais leur attirer d'ennuis.

Cependant la marche a aiguisé leur appétit, et si le temps le permet, ils s'installent sur le talus d'un fossé, au pied d'une haie épaisse, à l'abri du vent. Après avoir déposé le Christ à côté d'eux, ils ouvrent les paniers et en retirent leurs goûters qui feront place aux œufs qu'on pourra recueillir dans la soirée.

La conversation s'anime; et, comme les enfants sont observateurs, les rires moqueurs se succèdent à l'envi, si le plus espiègle de la bande rappelle tel ou tel épisode de la matinée.

Tout en devisant ainsi, le déjeuner, qui s'est prolongé, s'achève ; et, comme pendant ce temps les jambes se sont délassées, on repart avec plus d'ardeur dans une autre direction, chanter et quêter jusqu'au moment où, de retour au presbytère, on fera avec M. le curé le partage par tête des œufs recueillis.

Et le lendemain et les jours suivants, on entendra encore dans les hameaux la finale intéressée, sur l'air de : *O filii.*

Alleluia ! Santé, bonheur !
N'oubliez pas les enfants d'chœur ;
Un jour viendra, Dieu vous l'rendra,
Alleluia (1).

GASTON GAUTHIER.

(1) Ces formulettes chantées des enfants de chœur sont nombreuses et variées, autant par l'air que par le texte ; en voici une des environs de Château-Chinon :

Donnez un œuf à ces petits
Qui vous diront *De Profundis*,
Qui vous mèn'ront en Paradis.

(*Note de la Direction.*)

Digitized by Google

UNE APPARITION EN BOURGOGNE (1324)

Jean Goby, prieur du monastère d'Alais, près de Gy, en Bourgogne, de l'ordre des Frères prêcheurs, fut prié, en 1324, par les principaux habitants de la ville, de se rendre dans la maison de Guillaume de Corvo, où, depuis huit jours, on entendait des voix. Il devait s'assurer si ces voix étaient quelque supercherie ou l'œuvre du démon.

Il prit avec lui trois religieux : Jean Bonafossi, lecteur de philosophie; frère Dégadat Duranti et frère Rodolphe de Amiliano. Plus de cent personnes les accompagnèrent et, parmi elles, on cite Guillaume de Cadena, seigneur d'Alais; Georges Carcos, Paul Nevarre, prieur du château; Georges de Polan, Etienne Muton et Me Pierre de Burgerie, etc., tous prêtres.

Arrivés à la maison, frère Goby et ses compagnons l'examinent en tous sens, cherchant à découvrir la cause du bruit; ils visitent même les maisons voisines où, après en avoir fait sortir les propriétaires, ils placent pour les garder des personnes dont ils sont sûrs. Deux autres reçoivent mission de se tenir dans le grenier et la cave de la maison hantée; c'était là, disait-on, que la voix avait semblé se faire entendre.

Afin que l'épouse du défunt ne put les induire en erreur, les bons religieux placent près d'elle une vieille femme incapable de tout mensonge, ferment les portes et interrogent ainsi la veuve :

— Où entendez-vous la voix ?

— Dans l'endroit même où trépassa mon mari, répond cette femme.

Leurs lanternes en main, Jean Goby et ses trois confrères vont s'asseoir près du lit du défunt, ignorant encore s'ils ne sont pas en présence d'un lieu hanté par le démon et, par précaution, le bon prieur avait pris la sainte Eucharistie, qu'il tenait cachée sur lui avec tout le respect que sa piété lui inspirait. Ses compagnons eux-mêmes ignoraient ce détail.

Tous les quatre venaient de réciter les neuf leçons de l'office des morts et les litanies des saints, quand ils croient entendre devant eux comme le pas d'une personne invisible qui semble se diriger vers le lit.

Digitized by Google

« Ce pas, dit le vieux chroniqueur, imitait le frottement d'un balai que l'on promène lentement sur le pavé d'une maison. »

A peine ce bruit s'est-il fait entendre, que la veuve se met à trembler et s'écrie :

— Le voici ! Le voici !

Les religieux et tous les témoins, comme saisis, n'osent parler. Mais Pierre Burgerie se remet le premier et conseille à la femme de demander à l'apparition quel est son nom.

— Es-tu Guillaume? dit-elle alors.

— Oui, je le suis, répond clairement une faible voix qui semble venir du milieu de la chambre.

Les quatre religieux, maintenant plus rassurés, se précipitent vers l'endroit où la voix s'est fait entendre et font cercle autour d'elle comme pour l'enfermer au milieu d'eux. Ils constatent bientôt que l'apparition est là.

Le prieur, se signant pieusement, dit à la voix :

— Me connais-tu ?

— Oui, vous êtes Jean Goby.

— Et moi, dit à son tour Jean Bonafossi, sais-tu qui je suis ?

— Non, répond l'apparition, j'ignore votre nom.

Tous les témoins étaient là à ce moment.

Jean Goby fait les exorcismes en ces termes :

— Créature de Dieu, je t'ordonne et t'adjure, par sa puissance infinie, par sa sagesse ineffable, par sa bonté sans limites et par toutes les perfections de la sainte Trinité qui crée toutes choses, par les mystères de la Croix et de l'Incarnation, par les mérites de la bienheureuse Passion, par la glorieuse Résurrection, par toutes les hiérarchies des saints Anges et par tout ce que Dieu a de plus fort pour te faire obéir, avant de quitter ce lieu, de répondre sans fausseté à tout ce que j'ai l'intention de te demander.

L'apparition y consent.

— Es-tu, lui dit le prieur, un bon ou un mauvais esprit ?

— Je suis un bon esprit.

— As-tu la pleine et entière béatitude, ou bien es-tu seulement assurée de ton salut?

— Je suis assurée de mon salut éternel.

— Qui es-tu ?

Digitized by Google

— Je suis une âme faisant ici même son purgatoire.

— Pourquoi ici plutôt qu'ailleurs ?

— C'est que, dit la voix avec un profond soupir, j'ai péché ici plus qu'ailleurs.

— Quel péché as-tu commis ?

— J'ai désobéi aux saintes loi du mariage.

— Cette désobéissance est donc un grand péché ?

— Oui, répond l'apparition, c'est un très grand péché. C'est même une offense de Dieu étonnante et dont les époux ne se rendent pas assez compte.

— Souffres-tu dans un purgatoire commun ou dans un purgatoire particulier, dit encore le prieur.

— Cette maison m'est un purgatoire particulier où je dois, pour expier mes fautes, rester deux ans si je ne suis pas soulagée par les suffrages des vivants.

— Quels suffrages te sont le plus avantageux ?

— La messe, reprend la voix, les sept Psaumes de la pénitence, le Chemin de la Croix et le Rosaire.

— Quelles peines souffres-tu ? poursuit Jean Goby.

— C'est la peine du feu.

— Mais comment une âme spirituelle peut-elle sentir les atteintes d'un feu matériel ?

— Ainsi le veut la divine justice.

— Est-ce ton bon ou ton mauvais ange qui t'a conduite dans ce lieu ?

— C'est mon bon ange.

L'apparition dit encore que les prédications des bons prêtres et des religieux lui avaient fait beaucoup de bien.

Le prieur lui ayant demandé quel office il avait célébré le jour même :

— Un office du Saint-Esprit, répond l'âme.

Ce n'était point vrai cependant, car c'était une messe des morts, durant laquelle Jean Goby avait récité deux oraisons du Saint-Esprit.

— Cent messes, dit encore l'âme, sont seules capables de me délivrer ; le prieur peut m'appliquer toutes les indulgences qu'il a acquises depuis un an, s'il veut s'en dépouiller en ma faveur.

Le religieux le fit incontinent.

Digitized by Google

Elle dit encore qu'à la mort, les attaques des démons sont terribles, que ces anges ont une foi naturelle en la sainte Trinité, qu'ils se tiennent pour un moment dans les ténèbres. Que les péchés confessés et expiés n'apparaissent plus à la mort, que les âmes, aussitôt séparées du corps, ont la science entière du monde et des choses naturelles.

— Mais depuis combien de temps, interrompit le prieur, avez-vous cette science naturelle ?

— ...?...

— Parlez-moi littérature ?

L'âme s'y refuse, prétextant que la volonté divine ne le lui permettait pas. C'est alors qu'elle supplie de la laisser pour ne pas la faire souffrir davantage.

Le religieux, ne sachant toutefois s'il n'avait pas devant lui un mauvais ange tourmenté par la divine Eucharistie qu'il portait sur lui, continua :

— Je t'adjure par la toute puissance de Celui qui t'a créée et sous l'autorité duquel est tout esprit, de me dire si je n'ai pas sur moi quelque puissance ou quelque bien ?

— Vous avez le saint Corps de Jésus-Christ ! répond aussitôt l'apparition.

A partir de ce moment, tous les exorcismes que lui fit le dominicain, il les fit par la vertu de la sainte Eucharistie.

— La sainte Eucharistie, dit le prieur, est-elle redoutée des démons ?

— Elle les effraye terriblement, répond la voix.

— Pourquoi obsèdes-tu cette femme plutôt que des religieux ou des âmes pieuses qui pourraient te soulager davantage ?

— Parce que j'ai aimé cette femme plus que tout autre.

— Pourquoi alors lui causes-tu tant de frayeur ?

— Je ne suis point cause de l'effroi et de l'affliction qu'elle ressent, étant incapable de lui faire le moindre mal.

— Connais-tu le nom de tous les élus et de tous les damnés ?

— Oui, le nom de ceux qui sont morts ; mais Dieu ne permet pas de les faire connaître.

L'apparition apprend encore que les mérites de la Passion du Seigneur et des œuvres des saints sont d'un puissant secours à l'heure de la mort ; que la réception de la sainte Eucharistie procure un grand soulagement aux défunts et cause du tourment aux démons.

Par la vertu de ce Corps sacré, le prieur ordonne à la voix de le suivre, lui demandant en même temps si elle s'était confessée et avait

Digitized by Google

eu la contrition et les autres qualités de la pénitence et pourquoi elle apparaissait plutôt qu'une autre ?

L'apparition commençait de répondre, quand frère Jean Goby se lève et se dirige vers la porte pour voir s'il allait être suivi. Ce qui arriva en effet. Mais au moment où la voix passait près de la veuve, celle-ci en fut si effrayée qu'elle tomba sans connaissance. Les réponses de l'âme se perdirent dans le bruit qui eut lieu au moment où on s'empressait de porter secours à cette femme.

Quand la veuve fut revenue à elle, le prieur, voulant s'assurer si l'apparition était encore dans la maison, s'assit un moment et chacun entendit une voix attristée qui semblait parcourir la chambre. Craignant d'avoir fait souffrir cette âme par ses exorcismes, le religieux supplia le Seigneur de la laisser aller.

Dès ce moment, personne n'entendit plus rien.

A quelques jours de là, pour être plus sûr, Jean Goby retourna dans la maison la veille de l'Epiphanie. Il emmena avec lui frère Jean d'Aquinolo, frère Rémond Cabassa, second lecteur de philosophie, et Jean Bonafossi, premier lecteur. Ils récitèrent plusieurs oraisons et l'office des morts. A peine, venaient-ils de finir que les matines sonnaient au monastère de Saint-Germain. Tout à coup on entendit le bruit qui avait marqué la première apparition. L'épouse du défunt, en compagnie de plusieurs voisines, fit devant eux le signe de la croix et lut, dans l'Evangile selon saint Jean, ces paroles : « Et le Verbe s'est fait chair ».

Sur le conseil du prieur, et malgré son trouble, elle ose demander à l'apparition qui elle est ?

— Je suis Guillaume, répond la voix.

La femme continue :

— Par la bienheureuse Passion de Jésus-Christ, aux mains de qui j'ai confié la garde de mon corps et de mon âme, je t'en conjure, ne me fais aucun mal.

— Rassure-toi, je ne puis en rien te nuire.

— Par les mérites de Notre-Seigneur et par l'effusion de ce sang qu'il a versé sur la Croix pour la Rédemption du genre humain, es-tu un bon ou un mauvais esprit ? Es-tu l'âme de Guillaume de Corvo, autrefois mon époux ?

— Je suis l'âme de ton mari.

Les quatre religieux et plusieurs séculiers firent cercle autour de la voix, qui leur dit qu'elle était au milieu d'eux. Le prieur força

Digitized by Google

l'apparition à rester là. Il fit alors sur elle les exorcismes suivants :

— Au nom de Jésus, vrai Dieu et vrai homme, qui a reçu toute-puissance au ciel et sur la terre, je te demande et je t'adjure de me dire qui je suis ?

— Vous êtes le prieur.

— Connais-tu mes compagnons ?

— Je ne les connais pas.

— Crois-tu au Fils de Dieu fait chair pour la Rédemption du genre humain, sans blesser la virginité de la glorieuse Vierge Marie.

— Je le crois, répond très joyeusement l'apparition.

— De combien de peines t'ont délivré les œuvres et les suffrages des chrétiens ?

— De beaucoup, de beaucoup !

— De combien ?

— Je ne dois plus souffrir, que jusqu'à Pâques, le terrible châtiment que j'endure ici : vous voyez quelle remise la bonté divine m'a faite.

Le religieux comprit que l'âme avait encore une autre souffrance, et comme elle lui avait dit qu'elle faisait là son purgatoire, il lui demanda si elle avait à souffrir une autre expiation ?

— Oui, répondit l'apparition.

— Où et en quel moment dois-tu l'accomplir ? ajoute le prieur, s'étonnant que l'âme pût se trouver dans deux endroits à la fois.

— Je souffre mon autre peine dans le purgatoire commun, où je suis de jour, et ici la nuit. Vous m'entendez clairement arriver dans mon purgatoire particulier.

Les religieux lui ayant demandé de faire le signe de la croix, l'âme leur apprit qu'elle n'avait ni mains ni oreilles, mais que la toute-puissance de Dieu savait faire parvenir jusqu'à elle leurs paroles.

Frère Jean Goby se préparait à demander à cette âme combien de temps elle avait encore à passer dans le purgatoire commun, quand l'apparition disparut. Les assistants entendirent alors s'élever au milieu d'eux comme un souffle léger, puis plus rien ; l'apparition avait disparu et l'expiation était achevée.

Cette histoire a été écrite dans la *Chronique de Bellary*, près Châteauneuf-val-de-Bargis, par Nicolas de Sublaine, de la chartreuse de Luvigny, devenu prieur de Bellary en 1403.

Pour copie conforme :
PERDRIAT, *prêtre*.

Digitized by Google

A DES ENFANTS

PENDANT UNE MATINÉE DE PRINTEMPS (1).

Gais comme les oiseaux qui, dans les branches vertes,
Gazouillent si joyeux au retour du printemps,
En ce beau jour de mai vous franchissez, alertes,
La charmille à vos jeux interdite longtemps.
Vous courez, doux enfants, jetant mille paroles
Aux arbres, à l'air pur, au soleil des beaux jours !
Tout s'anime, tout rit à vos clameurs si folles !
— Charmants enfants, courez et folâtrez toujours ! —

Un papillon paraît : sur sa trace légère
Tous vous vous élancez avec des cris sans fin ;
Du buisson il s'abat sur la fraîche fougère,
S'y repose un instant, puis s'envole soudain.
Longtemps vous le suivez dans son vol plein de grâce ;
Il va, monte, descend, fuit par mille détours ;
C'est un rayon qui glisse, une étoile qui passe !
Il part... et vous riez !... — Enfants, riez toujours !

Mais un pauvre là-bas s'avance, le front pâle ;
Pour lui seul le printemps, hélas ! est sans rayons ! —
Un tout petit enfant dont la poitrine râle,
Le suit en gémissant sous ses tristes haillons !
Vous suspendez vos jeux, enfants ! la pitié sainte
Met pour eux dans vos mains un précieux secours !
L'indigent vous bénit ; l'enfant cesse sa plainte,
Et vous êtes heureux !... — Soyez heureux toujours !...

Mais le ciel est si pur ! les roses sont si belles !
O gais enfants, allons, reprenez vos doux jeux !
Ce beau jour est à vous avec ses fleurs nouvelles,
Ses clartés, ses parfums, ses concerts radieux !
Ah ! votre âme s'exhale en suave allégresse !
Vous croyez à la vie, au bonheur, aux beaux jours,
Et vous chantez gaîment, pleins d'une folle ivresse !...
Oh ! gardez votre joie ! enfants, chantez toujours !...

LOUIS OPPEPIN.

(1) Extrait d'un recueil de poésies destinées aux enfants des écoles.

Digitized by Google

CONTES A MES ENFANTS

IV. — LA PENSION POMARD

C'est vers l'âge de cinq ou six ans que je fis mes débuts dans la vie d'écolier. Je savais déjà lire et écrire, ma mère m'ayant donné les premières leçons ; mais, comme j'étais fort paresseux et que j'abusais souvent de la patience et de la bonté maternelles, mes parents pensèrent que l'émulation, le contact d'autres enfants me donneraient plus d'ardeur au travail et il fut décidé que je suivrais le petit externat de Mlle Pomard.

Je m'y vois encore, dans ce petit externat... C'est d'ailleurs le seul établissement — et j'en ai fréquenté bien d'autres — qui m'ait laissé des souvenirs sans amertume. Mlle Pomard était une vieille fille qui, à la suite de revers de fortune, avait fondé une modeste institution destinée à inculquer les premiers éléments de la grammaire et du calcul aux jeunes gens entre cinq et sept ans. Elle avait une bonne figure souriante, encadrée de papillottes comme en portaient toutes les vieilles personnes de ce temps-là, et son externat, au premier étage d'une maison modeste, comprenait une chambre à coucher — la chambre de « *Mademoiselle* » où nous ne pénétrions que rarement — une petite salle à manger qui était en même temps la classe et une microscopique cuisine ouvrant sur une sorte de galerie en balcon qui, par le beau temps, était notre cour de récréation.

Nous étions une dizaine d'élèves qui arrivions tous les matins vers neuf heures, conduits par nos bonnes ou par nos mères : deux ou trois qui étaient tout à fait du quartier, et qu'on surveillait sans doute de la porte ou de la fenêtre de la maison paternelle pendant leur court trajet dans la rue, venaient tout seuls, le cartable en sautoir, les mains dans les poches, flânant aux devantures des boutiques ou sifflant d'un air dégagé !... Quand je les rencontrais sous cette attitude

Digitized by Google

de virile indépendance, je me sentais saisi pour eux d'un sentiment de profonde considération...

Généralement, quand nous arrivions « *Mademoiselle* » prenait son café au lait ; je crois me rappeler que les plus sages étaient admis à l'honneur de vider le fond du petit pot au lait. C'était un intérieur éminemment simple et sans prétentions... Comme « *Mademoiselle* » n'avait qu'une petite bonne, avant de nous mettre au travail, elle nous faisait faire son ménage, pas le gros ouvrage, bien sûr, seulement de petites commissions « pour nous apprendre à rendre service », comme de reporter à la cuisine la tasse de son déjeuner, de balayer les miettes de pain ou d'aller chercher dans le bûcher, au bout de la galerie, les morceaux de bois nécessaires au petit poêle de la classe...

Quand tout était prêt et en ordre, on se mettait au travail. Je pense que « *Mademoiselle* » n'avait pas à se plaindre de ses élèves : nous étions tous des enfants sages et bien élevés, de ces petits qui ont été couvés par leurs parents et qui ne connaissent pas le mal ; nous n'avions pas encore les habitudes de gaminerie et de turbulence que les garçons prennent si vite, quand ils sont réunis en troupe loin des jupes maternelles. Nos plus grands écarts de conduite devaient être de causer à mi-voix pendant la classe, ce qui nous attirait un : « Allons, messieurs, travaillons ! » qui courbait vite toutes les têtes...

Il y avait parmi nous un enfant qui se faisait remarquer par son zèle et son assiduité. Pendant tout le temps de la leçon, il restait sagement penché sur son pupitre, ne se laissant distraire par aucune préoccupation étrangère à son travail. Seulement, chez lui, l'application se traduisait par un signe bizarre : il tirait la langue, tout en faisant ses bâtons ou ses lettres. Une autre particularité, c'est qu'il était toujours, même en classe, emmitouflé d'un gros cache-nez et qu'il portait des souliers fourrés : sans doute, il était délicat et ses parents avaient fait à « *Mademoiselle* » de grandes recommandations sur sa santé et les précautions à observer. Nous autres, nous nous moquions un peu de son cache-nez et de ses chaussures, ce qui m'attira un jour une reprimande de « *Mademoiselle* » : « S'il était ainsi, c'est parce que sa maman le voulait... C'était très mal de se moquer de lui parce qu'il obéissait à sa maman... » Cette phrase avait fait une grande impression sur mon imagination d'enfant : elle m'est toujours restée dans la mémoire comme la première leçon pratique de soumission que j'aie reçue...

Digitized by Google

Je le vois encore, mon petit compagnon de l'externat Pomard, avec sa grosse tête frisée, son teint un peu pâle, ses grands yeux noirs et son cache-nez. Nous étions voisins de classe, ce qui avait commencé à nous rapprocher ; puis, je me sentais plus de sympathie pour lui que pour les autres et, pendant les récréations qui revenaient souvent — je crois qu'elles étaient plus longues que les études, — nous restions volontiers ensemble, nous isolant dans un coin et nous amusant de jeux tranquilles...

Un matin, il ne vint pas à la pension : nous sûmes qu'il était malade et nous ne le revîmes plus. Quelques jours plus tard, « *Mademoiselle* » commença la classe en nous disant, avec des larmes dans les yeux, que notre petit ami était parti pour un grand voyage, dont il ne reviendrait jamais, jamais, qu'il était au ciel avec les anges, que sa maman avait beaucoup de chagrin et qu'il fallait réciter une prière pour que le bon Dieu la consolât...

Bien des années se sont écoulées depuis qne mon camarade de la pension Pomard s'est endormi de son dernier sommeil en faisant couler des yeux maternels les longues larmes que rien ne peut tarir... S'il avait vécu, il commencerait, comme moi, à se voir des cheveux blancs... Je ne l'ai jamais oublié, — et non plus la leçon d'obéissance que m'avait donnée son âme innocente de petit garçon bien sage...

FRANÇOIS MOIREAU.

LETTRES SUR L'ART SOCIAL

A Achille Millien.

« J'aime celui dont l'âme se dépense,
» celui qui ne veut pas qu'on lui dise
» merci et qui ne restitue point : car il
» donne toujours et ne veut pas conser-
» ver. »

(NIETZCHE.)

Il m'a plu, mon cher maître, de placer en tête de ces notes cette pensée de Nietzche ; elle s'applique étroitement à vous et à votre œuvre : à vous qui êtes l'artisan modeste et désintéressé de la rénovation sociale par l'art ; à votre œuvre si belle, si noble, qui fut conçue dans cet esprit généreux et large qui sera, pour peu qu'on le veuille, la caractéristique, et l'honneur aussi, de la poésie, de l'art, de la

Digitized by Google

littérature modernes, et par quoi cette poésie, cet art, cette littérature vaudront de vivre longtemps dans l'esprit des hommes et de se perpétuer, parce qu'ainsi ils auront été un geste de progrès vers l'éternelle beauté, une ardente aspiration à la bonté, fin dernière vers quoi tous nos efforts doivent tendre.

***

Toute amélioration des conditions matérielles de l'existence sera vainement poursuivie, tant que la vie intellectuelle et morale n'aura pas progressé vers le mieux-être de la pensée fortifiée et embellie.

De cette théorie, dont personne ne saurait valablement discuter la vérité, il suit que l'œuvre de régénération sociale incombe d'abord à ceux dont c'est la fonction ou bien d'étudier les phénomènes psychiques afin de réformer l'âme humaine, ou bien de formuler le rêve et, par ainsi, tenter de lui donner corps, ou bien d'exprimer par l'ébauchoir, la plume ou le pinceau, la vie, la réalité, c'est-à-dire la vérité. Où l'on a vu la tâche, la besogne du légiste, — trop souvent plutôt politicien que penseur, — il faut voir celle du philosophe, du poète, de l'artiste ; car ceux-là seulement sont capables de nous faire comprendre, apprécier et aimer le beau et le bien, et, par conséquent, d'opérer une révolution profonde et bienfaisante dans nos mœurs.

Le bonheur ne consiste pas seulement dans l'assouvissement de nos appétits, dans la satisfaction de nos besoins matériels.

Est-ce que, en effet, au plus profond de l'être le moins cultivé, il n'existe pas un désir de contention intellectuelle ? Est-ce que la brute elle-même, — car, à la fin de ce siècle de lumière, il est encore des êtres pensants que la civilisation n'a touchés que par ses bas côtés et dont elle n'a éveillé ou réveillé, s'ils étaient endormis, que les instincts vils et les passions méprisables, — est-ce que la brute ne sent pas qu'il y a autre chose que la matière dans sa forme grossière ? Est-ce que ce bourgeois, ce commerçant, qui apparemment croient que le bonheur réside en la sage administration des affaires et du pécule, est-ce que cet ouvrier qui peine et trime tout le jour, est-ce que ce misérable qui traine le long de la grand'route ses haillons, ses douleurs et quelquelois son ignominie, est-ce que tous ceux-là qui sont des humains n'éprouvent pas, à certaines heures, un besoin d'admirer, de comprendre et d'aimer ? Sans qu'ils aient à formuler leur aspiration, l'on sait qu'ils désirent un peu d'idéal, qui serait comme le repos,

Digitized by Google

puisqu'ils y trouveraient un éveil de l'esprit et un délassement ; car, pour l'homme habitué aux rudes besognes, le délassement est dans l'excitation de la pensée, comme il est pour le penseur dans le mouvement et la dépense des muscles.

Aux temps des naïves croyances, qui poétisaient la vie et, peut-être, la rendaient meilleure, ce besoin d'idéal trouvait où s'apaiser, selon un rite et dans des croyances que le progrès et la science ont fait chanceler, s'ils ne les ont détruites. Notre foi s'en est allée. Et cependant nous désirons croire, mais nous ne savons à quoi.

Eh bien ! croyons donc en cette religion éternelle, la nature, l'humanité, la vie, admirable trinité ; et demandons à l'art, qui embellit et poétise toutes choses, de codifier, en quelque sorte, cette croyance. Demandons aux artistes d'être les prêtres dévoués et pieux de cette religion qui peut être féconde en grandes œuvres. Demandons au sculpteur, au peintre qui traduisent la vie, à l'écrivain qui propage, enseigne et suscite, au musicien et au poète, en qui se résument les aspirations esthétiques et éthiques ; demandons à tous ceux-là de faire vibrer notre âme à l'unisson de l'âme universelle, de la faire pénétrer l'âme sublime de la nature afin que cette âme humaine y retrouve une force qui lui manque pour accomplir son cycle.

***

L'art doit être selon la terre, selon la vie qu'il dotera d'un concept véritablement humain.

Que, donc, les foules désapprennent le chemin des théâtres où un d'Ennery, — pour ne parler que de ce mort d'il y a quelques jours, — se plaisait à susciter des sensations, à éveiller des émotions en harmonie, — si je puis ainsi dire, — avec l'âme que des siècles d'erreur et d'abâtardissement ont faite au peuple. Que les Sardou cessent de régenter la production dramatique, qu'ils soient mis dans l'impuissance de fausser les esprits et d'empoisonner les cœurs par des œuvres où le ridicule le dispute à l'odieux, l'invraisemblance et l'erreur à la niaiserie.

Il ne faut plus que des pièces comme *le Vieux Marcheur*, qui, sous couleur de moraliser, ou même sans ce prétexte, étalent au grand jour les pires tares d'une société pourrie en tels ou tels de ses organes et provoquent l'avachissement et la débauche, il ne faut plus que ces

Digitized by Google

pièces attirent sur elles autre chose que le mépris qu'elles méritent. I ne faut plus que ces choses faisandées détournent l'attention d'œuvre nobles et fortes, comme ce drame, *les Antibel*, que l'Odéon nous don nait durant ces dernières semaines et où se marquaient la maîtrise d pensée, la haute valeur littéraire d'Emile Pouvillon, le chantre d Quercy, le romancier amoureux de son « chez lui », qui continue l hautaine tradition des écrivains provinciaux, et que j'ai plaisir à salue ici, dans cette *Revue* où s'affirment les tendances décentralisatrice d'où ressurgira la puissance et la grandeur de notre esprit national.

Ce que nous demandons au théâtre, c'est l'observation originale e sincère de la vie. Nous voulons que soient mis à la scène les conflits d la réalité et du rêve. Nous voulons voir nos espoirs, nos angoisses, no chutes, nos élans vers les sommets : car nous avons la passion ardent du beau et du vrai. Nous sommes las de toute cette machinerie, d toutes ces pièces vaines, inutiles, amorales et immorales, et pas mêm amusantes, qu'on nous sert depuis trop longtemps ; et nous deman dons à nos auteurs à succès de se souvenir que c'est de ce pays d France que sont issus et Corneille, et Molière, et Racine, et que ceux là n'ont mis au théâtre rien autre chose que la vie.

***

Je ne veux pas mettre le point final à cette lettre déjà longue avan d'avoir salué respectueusement le noble artiste qui s'est éteint, il y quelques semaines, à Moret, sur les bords de la rivière du Loing, don son pinceau chanta si joliment le charme et dont si bien il su exprimer toute la poésie.

Sisley appartenait à cette école impressionniste dont Monet, Renoir Pissaro fixèrent en quelque sorte les règles et qui, comme on l'a juste ment rappelé, tout en admirant Corot, cherchèrent et trouvèrent un formule d'art où la réalité fût moins sacrifiée au rêve.

Amoureux de tout ce qui vit, Sisley sut pénétrer la nature, il sut l comprendre et traduire les nobles impressions qu'elle donne.

Quelque grand que fût son talent, il n'avait pas conquis la gloire tributaire, hélas ! de la réclame. De parti pris on le discutait, on lu reprochait d'être synthétique. C'était lui reprocher la compréhension c'était outrer l'injustice. Qui donc n'est pas ému devant ces peuplier érigeant leur sveltesse dans le ciel et jetant l'ombre tremblée de leu

Digitized by Google

feuillage sur les prés humides et gras ; devant ces saules pleurant leurs frondaisons argentées dans les eaux moirées où se baignent, lassés, leurs reflets. Et ces troncs d'arbres morts qui disent si bien les regrets et les tristesses d'une vie défunte ; et aussi ces étés triomphants et échevelés de l'or des blés ; et les printemps mouillés et tendres ; et les hivers mornes et désolés ! Tout cela, n'est-ce donc pas l'émotif poème de la vie ; n'est-ce donc pas aussi un hymne chanté à la gloire de la terre !

Et Sisley est mort un peu attristé de l'injustice des hommes ; la postérité le vengera sans doute, mais trop tard.

GERMAIN-TRICOT.

P.-S — Qu'il me soit permis de signaler aux fervents d'art délicat et subtil le tout mignon et coquet volume que M. Daniel Lantrac a publié récemment. Cela s'appelle *L'Imagier du Soir et de l'Ombre,* et cela est charmant. En ces courtes pages, qui sont, à tout prendre, de délicates et exquises pointes sèches, qu'une enluminure, intentionnellement naïve, a parées de tonalités adoucies, claires et tendres, au gré de l'ironie, mouillée, ci et là, d'émotion, qui caractérise le talent de Lantrac, un esprit charmant s'est manifesté.

Fantasque et amoureux de l'étrange, Daniel Lantrac, sous des dehors de moquerie rieuse, ne parvient pas toujours, encore qu'il s'y efforce, à cacher l'émotion que l'on sent contenue, et son livre a ainsi un charme très prenant et qui m'a, quant à moi, conquis. Ces pages, à mon gré trop courtes, nous donnent plus que des promesses, un tempérament s'y révèle, délicat et précieux, mais sans mignardise, que d'autres œuvres que je souhaite et attends affirmeront. G.-T.

Paris, ce 10 mars.

LA LÉGENDE DES TRÉSORS[1]

C'est le dimanche des Rameaux, qu'un hiver retardataire semble vouloir, cette fois, dépouiller de sa gracieuse appellation : *Pâques fleuries.*

Le vent pousse avec violence les tristes et froides giboulées de mars. Un grésil épais et dur tombe en crépitant sur les toits et les vergers, mortel aux bourgeons des pommiers qui commencent à s'entr'ouvrir.

(1) A rapprocher de la *Légende de la Pierre-des-Larmes*, si bien contée à Noël par notre collaborateur M. F. Moireau.

Digitized by Google

Dans la vieille maison de la ferme, assise en un grand fauteuil, près d'un bon feu de sarments et de *coques* de vignes qui pétille dans le foyer, une paralytique, à cheveux blancs, égrène lentement son chapelet. A genoux, au milieu de la pièce, un homme achève les couronnes de buis destinées aux tombes, pendant que la fermière donne le dernier coup de main à la toilette de deux joyeux bambins, roses et joufflus, avant de les conduire à la messe du village.

Tout à coup, l'aïeule se retourne péniblement sur le fauteuil, pose son chapelet et, les yeux mouillés, regarde tristement le feu qui achève de consumer les charbons ardents.

Mais les enfants se sont approchés. Et d'une voix câline :

— Est-ce vrai, bonne maman ? questionna l'aîné, ce que Jean nous racontait, ce matin, que les trésors s'ouvriront aujourd'hui, pendant la grand'messe ?

— C'est une histoire que vous me demandez-là, petits curieux, répond la vieille en souriant. Eh bien, je vais vous en dire une; elle vous apprendra que l'argent ne donne pas toujours le bonheur, mes chers petits. Ecoutez :

« Au temps où le bon Dieu, en la personne de son fils, le Sauveur Jésus, était sur la terre, il accomplissait toutes sortes de miracles. Jaloux de ces miracles, qui lui enlevaient la plus grande partie de sa puissance sur le genre humain, le démon (que le bon Dieu me pardonne !) résolut de séduire Jésus par l'appât de ses richesses. Il le conduisit sur une haute montagne et, de là, il lui fit voir tous ses trésors enfouis sous des rochers. Et il lui promit tout cela s'il voulait lui livrer son âme. — Méchant tentateur, lui répondit Jésus, pour te punir de ta vanité et de ton orgueil, à partir d'aujourd'hui tes trésors se fermeront et ne se rouvriront qu'une seule fois dans l'année, le jour des Rameaux.

» Donc, mes enfants, autrefois, dans notre village, vivait un brave maçon, bon travailleur et aimé de tous ses camarades. Il eut le malheur de perdre sa femme, le laissant seul avec un petit garçon de cinq ans. Dès lors, il sembla que la défunte eût emporté avec elle tout ce qu'il y avait de bon en lui. Il se mit à fréquenter les cabarets, y mangea ses petites économies, et devint si pauvre qu'il ne pouvait plus nourrir son enfant.

» Le pauvre petit était obligé d'aller, chez les voisins, quémander le morceau de pain qui l'empêchait de mourir de faim.

Digitized by Google

» Le jour des Rameaux, le maçon désespéré s'était écrié : — De l'argent, il m'en faut, et j'en trouverai, fût-ce chez le diable !

» Prenant son petit garçon par la main, il s'en fût, pendant la messe, près d'une grosse pierre — la Pierre des Cléissiaux, qui existe encore, aujourd'hui, dans les bois de Sauvages.

» Une fois là, il attendit.

» Tout à coup, la pierre s'ouvre, découvrant un escalier qui s'enfonçait sous terre. Le maçon se hâta de descendre, poussant l'enfant devant lui. O merveille ! au fond du trou brillaient les plus jolis diamants et les plus beaux écus. Il en remplit ses poches et sa blouse.

» Et, il était si heureux de sa nouvelle fortune qu'il remonta les marches, oubliant son enfant.

» Mais, à peine a-t-il quitté la pierre entr'ouverte que celle-ci se referme brusquement, ensevelissant le pauvre petit.

» Ah ! mes chers enfants, quel désespoir pour le père ! il rejeta ses trésors avec dégoût et revint au village où il raconta ce qui venait de lui arriver. Tout le monde courut à la pierre, les uns avec des pelles, des pioches ; les autres avec de gros marteaux et ils se mirent courageusement au travail. Mais la pierre était très dure et difficile à entamer, de sorte que les fouilles n'avançaient en rien. D'ailleurs, quand on enlevait la terre d'un côté, le trou se comblait de l'autre. Ils furent obligés d'abandonner leur travail dont les traces sont encore visibles aujourd'hui sur la pierre martelée.

» — Cogner là-dessus, s'écria un grand vieillard, peine perdue .. Tu n'as qu'une seule chose à faire, mon garçon, dit-il au maçon ; va trouver monsieur le curé et raconte lui l'affaire.

» Tout le monde se rangea de cet avis.

» Dès que le curé eut connaissance du fait :

» — Ton enfant est vivant, mon ami. Et nous le sauverons, j'espère. Prie Dieu pour lui. Moi, de mon côté, je ferai le nécessaire et l'an prochain, à pareil jour, quand la pierre se rouvrira, ton enfant sortira.

» L'année d'après, le jour des Rameaux, le malheureux père était de nouveau près de la grosse pierre, à genoux, les mains jointes, priant Dieu avec ferveur, ne désirant plus, de toutes les richesses qui se trouvaient là renfermées, qu'un seul trésor : son enfant.

» Et voilà que la pierre s'ouvre... et l'enfant sort du trou et vient tomber dans les bras de son père.

Digitized by Google

» Grand Dieu ! s'écria le malheureux en pâlissant. — Sur le front de l'enfant, étaient empreintes les griffes du démon... »

. . . . . .

Au loin les cloches sonnent à toute volée. Les enfants embrassent la vieille grand'mère et, sur les pas de leur mère, chacun portant avec fierté un rameau garni de pruneaux, de noisettes et de belles pommes rouges, s'acheminent vers l'église...

JOSEPH BRUÈRE.

POÉSIES

LA PRIÈRE

A la mémoire de Ch. Le Blanc Bellevaux.

I

Quand lasse de souffrir épreuve sur épreuve,
Ayant perdu l'espoir et versé tous ses pleurs,
Succomba sous le faix la pauvre jeune veuve,
Un long cri de pitié sortit de tous les cœurs.

Le prêtre, accompagné de la paroisse entière,
Confia sa dépouille à l'asile de paix,
Un soir que le soleil dorait le cimetière
De ses rayons mourant sous les rameaux épais.

Le cercueil disparut dans la terre entr'ouverte,
Le prêtre le bénit, la foule s'écoula...
Devant la fosse, seuls, sur la pelouse verte,
Deux êtres — un vieillard, un enfant — restaient là.

C'était de la défunte et la fille et le père,
L'aurore et le déclin, cheveux blonds, cheveux blancs,
L'une qui trébuchait sans la main de sa mère,
L'autre robuste encor et droit malgré les ans.

Elle, fleurette éclose au grand air du village,
Mais tout à coup pâlie au reflet d'un linceul
Et contre les rigueurs du froid et de l'orage,
Ne gardant pour abri que les bras de l'aïeul ;

Lui, vieux chêne battu des vents, roide et farouche,
Aigri par l'injustice et par l'adversité,
Ayant toujours un mot de vengeance à la bouche,
Un ferment de colère en son cœur irrité.

Digitized by Google

Nul attendrissement ne gonflait sa poitrine ;
Ni pitié dans son sein ni larmes dans ses yeux ;
Il allait, ne voyant au rosier que l'épine,
Refusant de lever le regard vers les cieux.

Quoique de sa carrière il atteignît le terme,
Que le sort le frappât de coups multipliés,
Dans son isolement il restait aussi ferme ;
Ses genoux devant Dieu ne s'étaient pas ployés.

En vain la pauvre femme, en ce moment couchée
Au champ des morts, en vain sa fille avait juré
De rafraîchir cette âme aride et desséchée,
D'apaiser, de guérir cet esprit ulcéré ;

Elle avait supplié, puis avait dû se taire,
Et cet homme de fer demeurait insoumis,
Supportait sans fléchir l'assaut du vent contraire
Et bravait le front haut les destins ennemis !

Mais combien, aujourd'hui, l'atteinte était plus rude !...
Cependant, impassible, il suivait le chemin,
Menant, au crépuscule et dans la solitude,
L'enfant qui sanglotait appuyée à sa main.

II

Ils arrivaient au seuil de la maison. Dans l'ombre
Le vent jetait sur eux comme un bruit de soupir.
L'homme ouvrit : le foyer de la salle était sombre,
Sous la cendre le feu venait de s'assoupir.

Une grande tristesse émanait des ténèbres...
L'homme aviva dans l'âtre une vague lueur ;
Il effleura des yeux les vestiges funèbres,
Sans révéler pourtant sa muette douleur.

Ils s'assirent, puis rien ne troubla le silence,
Sauf la brise au dehors frôlant les peupliers,
L'enfant dont les sanglots perdaient de violence,
Le murmure confus des grillons familiers.

On aurait dit, voyant ces faces abattues
Dans leur morne maintien, leur immobilité
Et leur pâleur de marbre, un groupe de statues
Que dorait du foyer l'indécise clarté.

Où donc la mère ? Où donc l'âme de la demeure ?
On n'entend plus sa voix ni le bruit de ses pas.
Quel pouvoir surhumain l'a ravie à cette heure
Aux pays inconnus d'où l'on ne revient pas ?...

Et le vieillard pensait à l'écrasant mystère,
Au problème effrayant de la mort qui, de lui,
Vain spectre du passé s'attardant sur la terre,
Faisait pour l'orpheline un si fragile appui !

Digitized by Google

L'horloge, interrompant sa noire rêverie
Du haut du mur jeta soudain son tintement,
Et la main de l'enfant sur la main amaigrie
De son aïeul alors se posa doucement :

« C'est l'heure, grand-papa, dit la fillette frêle;
Jusqu'à ce que maman revienne, il va falloir
La remplacer... Viens donc, approche-toi comme elle
Et fais-moi réciter ma prière du soir. »

Et cet accent naît de la pauvre orpheline
Fut comme un charme étrange, un ordre souverain,
Car le vieillard sentit au fond de sa poitrine
Son cœur qui tressaillait malgré son triple airain,

Et lui, lui qui n'avait pas fait une prière
Et pas versé de pleurs depuis plus de trente ans,
Tomba près de l'enfant à genoux sur la pierre,
Pria, la tête basse, et pleura bien longtemps !

CHARITÉ

Quand, précis comme Barême,
L'an qui marche à pas constants
Ramène la Mi-Carême
  Au seuil du printemps,

La Charité se déguise
Et, pour le déshérité,
Son fils bien-aimé, se grise
  D'un doigt de gaîté.

Sachant — soit dit sans reproche —
Que le rire à belles dents,
O Riche, ouvre mieux ta poche
  Et prend l'or dedans,

Avisée et toujours prête
Aux artifices pieux,
Elle chante un air de fête
  Aux flonflons joyeux,

Et voilant son cœur qui saigne
Pour les pauvres indigents,
Elle écrit sur son enseigne :
  Allons, bonnes gens,

Soyez, vous heureux du monde,
Tous en liesse aujourd'hui,
Mais pensez une seconde,
  Pensez à celui

Que la faim mord à cette heure,
Dans le noir taudis sans feu,
Et, grâce à vous, lui qui pleure
  Va sourire un peu !

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

LIVRES ET PÉRIODIQUES

La série des conférences données cet hiver à Decize a été close, le dimanche 12 mars, par une remarquable étude de M. Gaston Gauthier sur le poète nivernais Achille Millien, dont « la vie et les œuvres ont été contées avec talent. . Le poète et l'orateur ont reçu de vifs applaudissements. M. Gauthier a su faire passer dans la salle le souffle qui anime la muse de M. Millien et, pendant plus d'une heure, l'auditoire s'est cru en communication avec l'aimable poète. » (*Journal de la Nièvre*). — Nouveau succès à l'actif de notre collaborateur, M. Gauthier, dont l'activité intellectuelle se porte sans se lasser sur les sujets les plus divers : archéologie, histoire locale, études littéraires, etc.

Le même jour, une autre conférence était donnée avec succès, par M. le curé de Decize, sur *Victor Hugo*.

Souhaitons la bienvenue à une nouvelle revue littéraire, *le Passe-Partout*, dirigée par notre compatriote, le bon conteur Jhô Pale. Nous remarquons au numéro du 15 mars, *les Fleurs sanglantes*, par Hey Niger ; de bien gracieux vers de Camille Soubise, et le début d'un *Conte lunatique*, de Jhô Pale.

Le 64e volume (1898) de la *Revue de la Société des études historiques* renferme une appréciation élogieuse de notre *Revue du Nivernais* (septembre 1897-avril 1898) : « Fondée par le poète bien connu, Achille Millien, la *Revue du Nivernais* vient d'entrer dans sa deuxième année. Chaque numéro contient des poésies charmantes de son directeur, mais il réserve une large place aux études historiques, parmi lesquelles il convient de signaler... » — Et l'on cite les travaux de nos collaborateurs Parthiot, G. Gauthier, abbé Meunier, Ed. Duminy, vicomte de Savigny de Moncorps, etc. Nous sommes flattés d'une telle appréciation de la part de la savante *Revue*.

Notre numéro de Noël a été universellement remarqué et souvent cité dans la presse. Un journal de Palerme, sous la signature de l'excellent critique E. Portal, en félicitait, le 28 février dernier, notre directeur, « un des meilleurs poètes de France », ses collaborateurs et les auteurs des « splendides illustrations ».

Digitized by Google

L'*Ami des Enfants* (18 février) reproduit notre conte de la *Ferme de la Misère*. — *Le Feu follet*, l'excellente et charmante revue (mars), donne un conte populaire du Nivernais par Achille Millien : *La Fille pendue à 15 ans*. — Nous trouvons aussi deux pièces de vers de Millien dans *Paris-Carnaval*, le journal publié par les étudiants, auquel ont collaboré cette année Louise Abbema, Barbey de Saint-Gilles, Th. Botrel, L. Carrier-Belleuse, Léo Claretie, François Coppée, G. Fraipont, M. Formont, Ch. Frémine, A. de La Gandara, Ch. Grandmougin, Robert de Montesquiou, Lucien Paté, Henri de Régnier, André Theuriet, Gabriel Vicaire, etc.

Il paraît à Messine une traduction italienne des *Sonnets complets* du grand poète portugais Anthero de Quental. L'auteur, l'illustre poète-traducteur Tomm Cannizzaro, dédie son ouvrage à ceux « dont les écrits ont fait connaître et apprécier Quentil », et il écrit quatorze noms, parmi lesquels nous relevons celui d'Achille Millien.

Lu dans la *Sylphide* de jolis vers de notre jeune et distingué collaborateur Fernand Richard.

NOTES ET ÉCHOS

⁂ Nos compatriotes. — Sont nommés : officier de l'Instruction publique, M. Muratet, directeur de l'Harmonie de Pougues ; officiers d'académie : MM. Frottier, conseiller de préfecture ; Laurent, directeur du service des enfants assistés, à Autun ; Jules Marion, à Luzy ; Naudin, à Corancy ; Pilgrain et Renard, pharmaciens à Clamecy ; Mme Vié-Cantonnet, à Moulins ; — officier du Mérite agricole, M. Alphonse Colas.

⁂ Décès le 1er mars, de M. l'abbé Benoist, chanoine, ancien supérieur de Pignelin (70 ans) « un lettré doublé d'un saint prêtre » ; — le 6 mars, de M. Paulin Fay (63 ans), qui fut, après son père, propriétaire, imprimeur et rédacteur en chef du *Journal de la Nièvre*, jusqu'en 1879. L. D.

Le Directeur-Gérant, ACHILLE MILLIEN.

Nevers, imp. G. Vallière.

Digitized by Google

AU BORD DE L'EAU

N'OUBLIE pas, Odette, que nous avons ce soir à dîner Mme de Saulien qui doit nous présenter le comte de Lointel.

— Neuvième prétendant à ma main depuis notre installation aux Charmilles, et en l'honneur duquel je devrai arborer la superbe toilette bleue que tu m'as fait venir en droite ligne de chez Redfern pour la circonstance ; sois tranquille, mère, je n'aurai garde d'oublier une chose aussi importante et rentrerai à cinq heures précises, car j'ai le pressentiment que mes cheveux refuseront de friser, ce qui serait vraiment fâcheux.

— Je t'en prie, mon enfant, sois donc plus sérieuse, il s'agit cette fois d'un jeune homme qui réunit toutes les conditions que ton père et moi rêvons pour ton bonheur ; fais ce soir un effort pour étudier attentivement le comte de Lointel, afin de ne pas le refuser de parti pris comme tu l'as fait pour tous ceux qui l'ont précédé.

— L'étudier, mère, il me suffira de l'écouter. Il me fera d'abord tous les compliments usités en pareil cas ; me demandera si je suis musicienne, si je m'occupe de peinture, si je préfère la campagne à la ville ; puis ces intéressants sujets épuisés, il se martyrisera le cerveau pour en arriver à me parler des dernières courses de chevaux, voire même de bicyclettes ; ou, si je lui dis que j'adore la campagne, il me fera une dissertation sur la manière dont il fait valoir ses propriétés. Je connais ça, à quelques variantes près, ils ont tous dit la même chose. Et soulignant sa phrase d'un frais éclat de rire, Odette Grangier

Digitized by Google

s'élança dans le jardin ; puis se retournant vers sa mère restée sur le perron :

— Dis donc petite mère, si j'étais un peu en retard, dis à père de venir me chercher, il sait toujours me découvrir.

— Ton père attend aujourd'hui l'architecte qu'il veut consulter pour la démolition de la passerelle et la construction du nouveau pont.

Odette eut une petite moue : — Déjà ! fit-elle, comme père est pressé ! Alors, mère, ne t'inquiète pas, je rentrerai à l'heure dite. Et ouvrant sa large ombrelle rouge qui brillait au soleil comme un gigantesque coquelicot, elle prit de son pas vif et léger le chemin du parc.

M. Grangier, père d'Odette, avait gagné rapidement une belle fortune dans l'industrie, et sa femme ayant, de son côté, fait un héritage important, ils s'étaient retirés assez jeunes des affaires et venaient d'acheter le château des Charmilles, à la grande joie d'Odette, qui jusque-là n'avait guère quitté la ville manufacturière où la fabrique de son père le retenait constamment. La campagne avait donc pour elle tout l'attrait de la nouveauté et convenait à sa nature simple et un peu poétique.

On ne pouvait pas dire qu'Odette Grangier fût jolie ; mais l'ensemble de sa personne était séduisant ; si au premier abord elle n'attirait pas l'attention, chose plus rare, elle la retenait. Son abondante chevelure châtain-clair, ses yeux bleus étincelants, son fin et ravissant sourire laissant aux coins de ses lèvres deux mignonnes fossettes, lui donnaient un charme et un parfum de jeunesse qu'on rencontre rarement chez la jeune fille de notre époque. Très recherchée par les jeunes gens en quête d'une héritière, elle refusait de parti pris tous ces candidats à sa dot, voyant dans le mariage autre chose qu'une affaire, non pas qu'elle fût romanesque, mais simplement désireuse d'aimer son mari, et pour cela de rencontrer en lui des goûts et des sentiments en rapport avec les siens. Jusqu'ici, de ces présentations faites dans un salon ami ou dans un dîner d'étiquette, elle n'avait retenu qu'une chose, la banalité désespérante de tous ces prétendants. Persuadée qu'il en serait de même cette fois encore, elle eut vite oublié le comte de Lointel et gagna sa retraite favorite, à l'extrémité du parc.

Un petit ruisseau, couvert de roseaux au feuillage clair, de feuilles de nénuphars au-dessus desquelles s'élevaient les grands calices blancs des lis d'eau, y serpentait en méandre capricieux. De vieux saules éten-

Digitized by Google

daient au-dessus leur ramure échevelée, qui noyait dans une clarté douce les fleurs des iris, bleus ou jaunes, et les quenouilles d'un ton plus chaud. Tout était repos et mélancolie dans ce coin ravissant; les oiseaux eux-mêmes mettaient une sourdine à l'éclat de leur gosier, quand ils chantaient dans les saules séculaires, plongeant dans l'eau la verdure grêle de leur feuillage. Une passerelle de bois, recouverte de mousse et de pervenches grimpantes, rejoignait l'autre rive, sur les bords de laquelle poussaient de hautes herbes, dans lesquelles Odette aimait à disparaître, à respirer leur parfum, et à suivre le mouvement des insectes qu'elle dérangeait de leurs occupations.

Cette passerelle, à moitié vermoulue, froissait M. Grangier dans son orgueil de propriétaire; aussi, malgré les supplications de sa fille qui en aimait l'aspect rustique, en avait-il décrété la démolition pour la remplacer par un beau pont de pierre. Ce jour-là, en pensant que probablement elle la traversait pour la dernière fois, la jeune fille ne put retenir un soupir de regret.

Elle s'assit dans les grandes herbes à l'ombre d'un vieux saule aux branches duquel elle suspendit son chapeau de batiste blanche, et déposa près d'elle un paquet de journaux et de revues qu'elle avait apporté. Un rayon de soleil glissait discrètement dans les plis de sa simple robe de toile rose, et donnait à sa soyeuse chevelure un reflet doré. Sur ses genoux était largement ouvert le dernier numéro de la *Mode Pratique,* mais ses yeux suivaient machinalement le vol d'un papillon, et sa pensée était loin de l'article de modes et de la chronique parisienne. On était si bien, là, pour rêver. Un souffle d'air la rappela à la réalité, et avant qu'elle eût pu faire un mouvement pour le retenir, le journal vola au milieu du ruisseau, étalant sur l'eau transparente sa couverture azurée. Odette le regardait un peu déconcertée, lorsqu'un bel épagneul, nageant vers lui avec ardeur, le prit délicatement, et le rapporta sur le bord. Elle se retourna, et vit debout, derrière elle, un grand jeune homme de vingt-cinq à trente ans, à l'extérieur sympathique et distingué, coiffé d'un grand chapeau de paille et vêtu d'un simple complet de coutil, qui caressait le chien et de l'autre main lui tendait le journal en la saluant avec courtoisie.

— Il n'est pas trop endommagé, dit-il en souriant; un quart d'heure passé au soleil et il ne se ressentira plus de son accident.

— Je regrette, monsieur, fit Odette en rougissant un peu, que

Digitized by Google

vous ayez fait mouiller ce bon chien, et je ne sais comment vous remercier.

— Dick est habitué à ces sortes d'expéditions, mademoiselle, et à lui aussi, un bain de soleil fera oublier son bain forcé ; mais si vous tenez à me remercier pour un si léger service, je vous demanderai la permission de m'asseoir là pour crayonner ce petit coin que je trouve absolument ravissant.

Elle acquiesça en souriant : — Vous ne le connaissiez pas encore, questionna-t-elle ?

— Non, mademoiselle, je viens aujourd'hui ici pour la première fois. C'est bien le château des Charmilles qu'on aperçoit là-bas, dans cette échappée de verdure ?

Bon, pensa Odette, c'est sans doute l'architecte que père attend ; si je pouvais le mettre dans mes intérêts afin qu'il me conserve ma passerelle.

— C'est bien en effet le château des Charmilles acheté récemment par M. Grangier qui projette d'y faire de grandes améliorations, lui dit-elle.

— Je le regrette en partie, reprit le jeune homme, tout en esquissant son dessin sur l'album qu'il venait de tirer de sa poche, car je crains bien que la première de ces améliorations soit le remplacement de cette rustique passerelle par un solide pont de pierre ; tous les propriétaires de nos jours ont la manie des ponts de pierre.

Odette sourit joyeusement : « Je suis parfaitement de votre avis, dit-elle, et si vous pouviez faire comprendre cela à père ! » Le jeune homme resta interdit : « Quoi, fit-il, vous êtes Mlle Grangier ! » Puis se ressaisissant il ajouta :

— Si je suis assez heureux pour avoir un peu d'influence auprès de M. votre père, soyez persuadée, mademoiselle, que la passerelle restera où elle est, en la consolidant toutefois.

Voilà un architecte, pensa Odette, qui ne connaît guère ses intérêts, mais me fait tout à fait l'effet d'un artiste.

— Vous dessinez beaucoup, monsieur, demanda-t-elle en jetant un coup d'œil sur le dessin qui prenait déjà un joli aspect.

— Très peu, au contraire, mademoiselle, car cet art ne me séduit pas par lui-même. Dessiner ou peindre dans un atelier me laisse froid ; mais cet album ne me quitte guère, et j'aime à y reproduire, en

Digitized by Google

quelques coups de crayon, le paysage qui m'a fait éprouver une impression quelconque, par sa mélancolie douce ou sa sauvage grandeur.

— Si vous avez beaucoup voyagé, vous devez avoir de nombreux souvenirs ?

— Appelez-vous voyager ce qu'on fait aujourd'hui, dit-il en souriant ; quand je suis renfermé dans les étroites limites d'un vagon, et que je vois défiler sous mes yeux les sites délicieux que la rapidité de cette course à la vapeur me laisse à peine entrevoir, j'en arrive presque à regretter les progrès de notre siècle et les voyages en diligence.

— Vous réveillez là, dit Odette avec un sourire ingénu, un de mes rêves enfantins : une roulotte bien aménagée, où l'on puisse voyager en famille, s'arrêtant au gré de ses désirs, et jouissant des points de vue qui vous plaisent, sans être pressés par l'heure du train.

— La vie si agitée de notre époque ne permet guère de donner carrière à la fantaisie, reprit-il, et lors même que vous vous accordez une distraction, vos instants sont tellement comptés que si vous voulez remplir le programme que vous vous êtes tracé, il vous faut visiter en deux ou trois jours ce qui demanderait une semaine ; lorsque vous rentrez chez vous, ce que vous avez vu forme dans votre esprit un tel chaos que vous n'en conservez aucun souvenir précis.

— J'ai éprouvé cela, dit Odette, la première fois que j'ai visité Paris ; si dans un musée je m'arrêtais devant un tableau qui me frappait ou un objet qui excitait mon intérêt : — « Dépêchons-nous, disait père, nous devons encore voir aujourd'hui les Invalides et le Panthéon. » Et si j'objectais qu'on pouvait remettre au lendemain : — « Mais non, me répondait-on, demain nous allons à Versailles, et après demain nous voyons les Gobelins et l'église du Vœu national ; tout notre temps est pris. »

Je soupirais intérieurement et déplorais d'être obligée de voir tant de choses en si peu de temps. En rentrant à la maison, tout cela passait devant mes yeux comme une fantasmagorie, et comme vous le disiez tout à l'heure, je n'avais aucun souvenir précis.

— Vous aimez Paris, mademoiselle ?

Odette rougit un peu : « Il me fait peur, dit-elle, je m'y sens perdue ».

— Parce que vous ne le connaissez pas assez ; si vous aviez pu en apprécier le côté artistique, les distractions intelligentes, les ressources

Digitized by Google

intellectuelles, vous l'aimeriez certainement. Que de merveilleuses œuvres d'art charment nos yeux, dans ses musées, ses expositions ; et quels aliments pour l'esprit, quelquefois pour le cœur, dans ses conférences instructives, ses réunions charitables et philanthropiques, et quelquefois aussi ses théâtres, car si la littérature malsaine de notre époque s'y donne souvent carrière, les chefs-d'œuvre anciens et modernes y conservent leur place.

— Je ne suis pas encore allée au théâtre, dit Odette simplement. Il regarda avec étonnement cette jeune fille de dix-neuf ans qui, dans notre fin de siècle, avouait naïvement n'avoir jamais été au théâtre, et pensa que celui qui serait un jour son guide, assisterait au développement de son âme toute neuve et jouirait de la fraîcheur de ses impressions, pourrait se dire bien partagé ; et Odette songeait de son côté qu'elle aimerait à s'appuyer, dans la vie, sur un compagnon comme celui-là. Elle établissait une comparaison entre ces jeunes fats qui lui faisaient la cour et dépensaient leurs facultés intellectuelles dans la manière plus ou moins artistique de faire leur nœud de cravate, ne savaient que lui débiter des fadaises, ou l'entretenir de chevaux et de sports ; et cet homme intelligent, aux idées larges, aux goûts élevés : comparaison tout à l'avantage de ce dernier.

Cependant, le dessin avançait rapidement, et la jeune fille était presque tentée de le regretter. La conversation continuait, effleurant des sujets divers, sur lesquels elle donnait son appréciation, sans pédantisme comme sans timidité et charmait son auditeur par la finesse de ses aperçus, tandis qu'elle écoutait avec un vrai plaisir les remarques judicieuses et parfois très spirituelles de l'inconnu. Maintenant, il racontait une excursion à la Grande-Chartreuse et émaillait son récit de descriptions enthousiastes, souvent de saillies imprévues, qui provoquaient chez tous les deux un éclat de rire éclatant en joyeuse fusée ; les oiseaux y mêlaient leurs notes les plus brillantes, et Dick, couché aux pieds d'Odette, ouvrait ses bons grands yeux et lui faisait une caresse. Elle eut voulu retenir cette œuvre pleine de charme, et quand il donna le dernier coup de crayon, elle retint à grand peine l'expression de ses regrets. Elle complimenta l'artiste qui prit congé d'elle en lui disant : « Puisque ce simple croquis vous plaît, j'espère, Mademoiselle, obtenir bientôt de madame votre mère la permission de vous l'offrir ». Odette le regarda s'éloigner

Digitized by Google

dans la direction du chemin qui menait au château, suivi de Dick, qui bondissait en aboyant joyeusement. Quand il eut disparu de son horizon, le soleil lui sembla moins brillant, le murmure du ruisseau plus mélancolique et le chant des oiseaux moins gai ; il lui prit un désir fou de le revoir encore, ne fut-ce qu'un instant, et ramassant pêle-mêle journaux et revues, replaçant à la hâte sur ses cheveux ébouriffés par la brise son chapeau léger, elle reprit la route des Charmilles. En arrivant sous le grand hall, elle se dirigea du côté du cabinet de son père, mais le valet de chambre lui apprit qu'il venait de sortir avec un monsieur venu pour affaires. Trop tard, pensa Odette avec un soupir de regret, et elle monta dans sa chambre pour y rêver à son aise aux heures charmantes qui venaient de s'écouler. Le comte de Lointel était alors bien loin de sa pensée ; mais en ouvrant sa porte, la robe bleue, chef-d'œuvre du couturier parisien, lui rappela le prétendant et le dîner. La pendule marquait cinq heures et demie, et la femme de chambre, frappant discrètement, venait se mettre à la disposition de sa jeune maîtresse. Force fut à Odette de se laisser parer ; mais tandis que la soubrette disposait sa soyeuse chevelure, en frisait les mèches rebelles et la revêtait de la riche toilette, son esprit vagabondait au bord du ruisseau, près de la passerelle rustique, et elle ne pouvait détacher de ce cadre la figure sympathique de l'inconnu.

— Cette fois, Mademoiselle s'est laissé habiller, dit la femme de chambre en se reculant pour considérer son œuvre, et sa toilette est vraiment réussie.

Sept heures sonnaient, le temps n'avait pas paru long à Odette ; sans même jeter un coup d'œil à son miroir, elle descendit. Son père, qu'elle rencontra dans l'escalier, lui apprit que leurs hôtes venaient d'arriver, et que sa mère paraissait contrariée de son retard. Prenant le bras de M. Grangier, elle entra dans le salon, tendit son front à sa vieille amie, Mme de Saulien, et s'apprêtait à répondre par une légère inclination au profond salut que lui adressait le comte de Lointel, lorsque, en levant les yeux vers lui, elle reconnut dans ce jeune homme élégant, qui portait avec aisance le frac de la meilleure coupe, l'inconnu au vêtement de coutil.

— Odette, je vous présente le comte de Lointel, disait Mme de Saulien.

Digitized by Google

Lui, le comte de Lointel ! Elle croyait rêver encore.

— Raymond, Mlle Odette Grangier.

— La seconde présentation est parfaitement inutile, chère madame, dit-il en souriant. Je connais depuis tantôt Mlle Grangier, et je la prie même de vouloir bien accepter mes excuses, pour n'avoir pas imité sa franchise et m'être retranché dans mon incognito. Et comme chacun le regardait avec surprise, il ajouta :

« J'ai eu l'heureuse chance de rencontrer Mlle Odette dans un cadre bien différent de celui où d'ordinaire se fait une présentation. Si je ne lui ai pas fait connaître ma personnalité, c'est que je craignais d'établir entre nous, durant ces courts instants, une certaine gêne qui eût ôté à notre première entrevue son cachet de spontanéité, j'oserais presque dire d'intimité. J'ai pu, dans cette heure passée en pleine nature, apprécier bien mieux les sentiments et les goûts, le charme et la simplicité de Mlle Odette que je ne l'aurais fait pendant plusieurs soirées dans un salon; et maintenant, ma seule ambition gît dans l'espoir que l'impression que j'ai pu lui produire, ne me soit pas trop défavorable.

Le regard brillant d'Odette répondit pour elle, et chacun comprit que la cause de Raymond de Lointel était gagnée.

— N'oubliez pas, lui dit gaiement la jeune fille en passant dans la salle à manger, que vous vous êtes engagé d'honneur à obtenir de père la grâce de ma passerelle.

— Et M. Grangier ne pourra me la refuser, car il comprendra facilement mon désir, que rien ne soit changé à l'endroit charmant qui fut la première étape de mon bonheur.

MIRIAM.

ÉTUDE ÉCONOMIQUE
SUR LE DÉPARTEMENT DE LA NIÈVRE

Le département de la Nièvre est très intéressant à étudier au point de vue social et cultural, car il a subi plus que tout autre de profonds changements et suivi rapidement la voie du progrès agricole. Ces transformations sont encore assez récentes pour qu'on puisse bien comparer le passé et le présent, et prévoir l'avenir dans la mesure du possible. Ici, comme partout ailleurs, les parties les plus riches du pays

Digitized by Google

1

— — 1ι
23,
14,68.

TERRES LABOURABLES

la confection du cadastre, il y avait. . . . . .
2, il y avait . . . . . .
2, — 32
92, — 330,
92, — 328,933

1882, la surface cultivée est de 646,313 hectares, la surface non ée de 8,828 hectares, à savoir :

5,078 hectares de landes, pâtis, bruyères,
2,135 — de terrains rocheux,
1,432 — de terrains marécageux,
183 — de tourbières.

De 1852 à 1882, les terres labourables ont gagné un peu plus de 000 hectares.

En 1892, la surface cultivée est de 645,200 hectares, la surface non ultivée de 7,730 hectares, à savoir :

4,881 hectares de landes, pâtis, bruyères,
1,504 — de terrains rocheux,
1,091 — de terrains marécageux,
254 — de tourbières.

(A suivre.) J. IMBART DE LA TOUR.

Digitized by Google

CÉRÉALES

	1852		1882		1892		1897 ET 1898	
	ÉTENDUE	REN-DEMENT	ÉTENDUE	REN-DEMENT	ÉTENDUE	REN-DEMENT	ÉTENDUE	REN-DEMENT
	Hect.	Hectol.	Hect.	Hectol.	Hect.	Hectol.	Hect.	Hectol.
Froment . . .	69,486	12,16	87,557	20	93,889	15,5	30,390	23,06
Méteil	820	11,40	626	18,93	535	14	126	22,12
Seigle	27,567	10,53	16,274	16,22	9,598	15,4	8,403	20
Orge.	23,760	12,25	24,328	19,19	16,954	15,9	12,457	15,3
Sarrazin . . .	6,270	12,40	5,797	18,72	5,921	»	5,225	13
Avoine. . . .	42,189	15,80	57,499	24,38	63,518	19	65,453	19
Maïs.	8	4,88	90	21,60	95	18	128	20,95

Ainsi, en **1852**, il y avait 170,100 hectares; en **1862**, 172,820; en **1882**, 192,171; en **1892**, 190,510.

En trente ans, de 1852 à 1882, il y a une augmentation de 13 p. °/₀ portant surtout sur le froment qui gagne alors 18,071 hectares; tandis que l'avoine en gagne 15,310 et que le seigle en perd 11,293. A cette date, il y aussi différence de rendement : le froment gagne 8 hectolitres; le métal, 7; le seigle, 6; l'orge, 7; le sarrasin, 6, et l'avoine, 9.

AUTRES CULTURES

	1852		1882		1897	
	ÉTENDUE	REN-DEMENT	ÉTENDUE	REN-DEMENT	ÉTENDUE	REN-DEMENT
	Hectares		Hectares		Hectares	
Pommes de terre.	9,212	78h,01	18,379	96h	18,367	90h
Betteraves. . . .	1,155	299q,06	4,058	317q	6,096	244,9
Légumes secs. . .	1,495	13h,17	2,207	14h,75	»	»
Racines et légumes divers.	786	322q,94	1,301	172q	»	»
Chanvre.	2,462	8h,01	1,830	7h,40	462	5h,90
Colza, navette, etc.	1,189	8h,87	1,020	12h,50	»	»

En 1882, les pommes de terre gagnent 9,168 hectares (en 1862, il y avait déjà 12,168 hectares); les betteraves, 2,903; les légumes secs, 712; les racines et légumes divers, 515; le chanvre perd près de 600 hectares; les graines oléagineuses sont restées à peu près stationnaires.

BOIS

En 1822, il y avait 184,279 hectares de bois.

Digitized by Google

Depuis cette époque, la superficie des bois des communes et de l'État a diminué ; celle des bois des particuliers a augmenté.

En 1882, il y avait 200,476 hectares, dont 162,038 aux particuliers,
23,717 aux communes,
14,671 à l'État.
(La forêt de Bertranges, à elle seule, comprend 5,355 hectares.)
En 1892, — — 161,321 aux particuliers,
23,858 aux communes,
14,689 à l'État.

TERRES LABOURABLES

Lors de la confection du cadastre, il y avait.	320,914	hectares.
En 1852, il y avait	325,281	—
En 1862, —	325,911	—
En 1882, —	330,387	—
En 1892, —	328,933	—

En 1882, la surface cultivée est de 646,313 hectares, la surface non cultivée de 8,828 hectares, à savoir :

5,078 hectares de landes, pâtis, bruyères,
2,135 — de terrains rocheux,
1,432 — de terrains marécageux,
183 — de tourbières.

De 1852 à 1882, les terres labourables ont gagné un peu plus de 5,000 hectares.

En 1892, la surface cultivée est de 645,200 hectares, la surface non cultivée de 7,730 hectares, à savoir :

4,881 hectares de landes, pâtis, bruyères,
1,504 — de terrains rocheux,
1,091 — de terrains marécageux,
254 — de tourbières.

(A suivre.) J. IMBART DE LA TOUR.

Digitized by Google

L'ANGE BERCEUR

Un ange à la tunique blanche
Berçait un tout petit enfant :
Son regard couleur de pervenche
Brillait d'un éclat triomphant.

Ses ailes, plus éblouissantes
Que n'est la corolle des lys,
Jetaient leurs ombres caressantes
Sur ce visage aux frais replis.

L'enfant souriait au bel ange
Ainsi penché sur le berceau ;
Son bonheur était sans mélange
En ce monde pour lui nouveau.

L'ange baisait la tête blonde
Dont les cheveux doux et soyeux
Ruisselaient déjà comme l'onde,
Puis, d'un accent mélodieux :

« Oui, moins terrible que mon frère (1)
Je veux te laisser ici-bas ;
Sous mon égide tutélaire
Marche, je guiderai tes pas.

» Quoi ! ne faut-il pas sur la terre
Des anges et des chérubins ?
Ah ! sans toi que ferait ta mère
Qui t'éveille tous les matins ?

» Endors-toi dans ton innocence
En souriant à l'avenir ;
Les jours joyeux de ton enfance
Vont maintenant s'épanouir.

» Et plus tard, si la vie est brève,
Si les plaisirs sont mensongers,
Si le bonheur fuit tel qu'un rêve,
J'écarterai tous les dangers.

» Comme un zéphyr en la ramure
Sur ton cœur passe un vent d'espoir :
Dors, enfant, dors à son murmure ;
Je veille du matin au soir. »

JOSEPH MORIN.

(1) Lire *l'Ange et l'Enfant*, de Reboul.

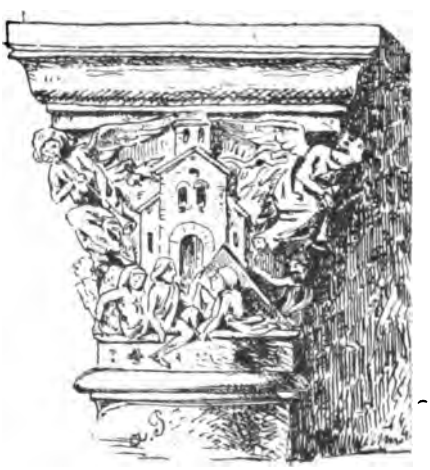
Digitized by Google

JEAN-PIERRE BALLET

En parlant de Jean-Pierre Ballet, le sculpteur regretté de notre région, le *Journal de la Nièvre* s'exprimait ainsi dans son numéro du 18 janvier 1890, à propos de l'église de Coulanges :

« M. l'abbé Boutillier a eu la bonne fortune de trouver comme collaborateur, comme exécutant, un artiste d'un mérite hors de pair, un sculpteur de grand talent, et qui n'a qu'un tort, si cela en est un, celui d'être trop modeste et partant trop peu connu.

» En ces temps où l'on use et où l'on abuse de la publicité, où l'on donne du merveilleux, du prodigieux, de l'immense aux moindres œuvres qui quêtent les applaudissements, M. Ballet, le sculpteur de l'église de Coulanges s'est contenté de travailler sans bruit, bornant toute son ambition à obtenir les suffrages de quelques connaisseurs. Ce serait justice cependant, si un artiste de cette valeur était connu et apprécié comme il le mérite. »



En effet, c'était un modeste, M. Ballet. A le voir, à l'entendre parler de banalités avec sa souriante bonhomie, personne n'aurait deviné

Digitized by Google

l'homme de talent qui laisse dans notre région des œuvres si dignes d'admiration ; mais si la conversation tombait sur ses travaux, on le sentait possédé tout entier par le sentiment du Beau. Il s'exprimait avec aisance et simplicité, donnant son avis sans l'imposer, répondant plutôt aux questions qui lui étaient adressées, mettant, dans les relations journalières que sa situation lui créait, autant de courtoisie que d'urbanité. Aussi combien d'amis n'a-t-il pas laissés, non seulement dans la Nièvre, mais parmi les connaissances que lui attirait son talent ! Les regrets sont unanimes ! Les mêmes sentiments ont étreint le cœur de tous ceux qui l'ont connu, en apprenant la fatale nouvelle de sa mort : sentiments de poignante tristesse pour la disparition d'un si bon et si brave cœur ; sentiments d'amertume en songeant aux œuvres inachevées dont notre département aurait eu le droit de s'enorgueillir.

. . . . . .

Jean-Pierre Ballet, né à Poiseux (Nièvre) en 1831, avait débuté tout jeune dans l'art de la sculpture. Etant sous les ordres de son frère, appareilleur, dirigeant la taille de pierre pour la restauration du château de Saint-Benin-d'Azy, il s'occupait, dans ses moments perdus, à faire des dessins, des compositions de sa façon qui furent un jour remarqués par l'architecte. En conseiller bienveillant et impeccable, M. Larue l'engagea à travailler avec les sculpteurs du chantier et à poursuivre une carrière que ses dispositions naturelles semblaient devoir rendre brillante.

L'apprentissage du jeune homme se fit donc pendant la durée des travaux, sous la direction d'un artiste de Paris, qui sut conduire habilement ses premiers pas.

Quand le dernier coup de ciseau fut donné, le maître emmena l'élève avec lui. Des cours plus sérieux l'attendaient. Jean-Pierre Ballet puisa au Louvre, dans l'étude approfondie de nos chefs-d'œuvre, cette sûreté de goût, cet amour de l'art qui devait le faire réussir. Il resta plusieurs

Digitized by Google

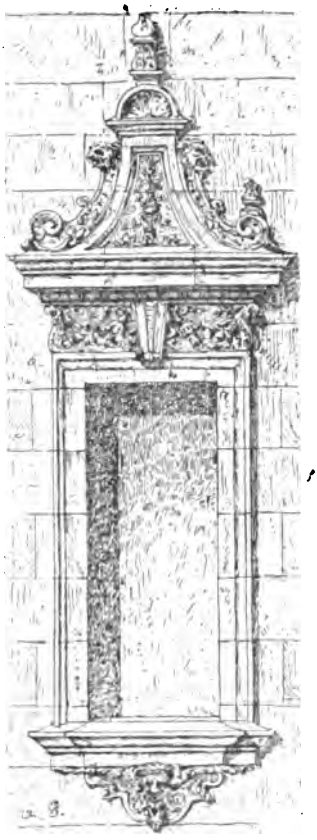
années à se perfectionner, marchant au but sans défaillances; son caractère serviable et enjoué, en lui gagnant nombre de sympathies, sut adoucir pour lui les moments pénibles que tout élève sans fortune est appelé à supporter. Prenant gaiement tous les incidents pittoresques de la vie d'artiste, ce temps de sa jeunesse lui laissa une foule de souvenirs qu'il se plaisait à évoquer plus tard, alors qu'un moment de causerie familiale le délassait de son labeur journalier.

Les travaux qu'il a faits dans notre région du Centre sont nombreux. Bien des châteaux ont reçu l'empreinte de son talent, bien des églises ont vu ciseler, sous ses doigts habiles, la pierre qui se transformait en ornements délicats, en expressives figures de saints. L'église de Coulanges-les-Nevers possède une véritable collection des œuvres de l'artiste. D'autres sanctuaires, comme ceux de Saint-Andelain, Donzy, Pouilly, Varzy, Saint-Saulge, etc., ont eu la bonne fortune de voir éclore sous leurs voûtes ces fleurs gothiques, ces touchantes scènes de l'Ecriture qui ornent si élégamment un autel, un bénitier, un chapiteau. A Nevers, l'église Saint-Etienne, la cathédrale Saint-Cyr peuvent montrer avec orgueil les travaux artistement fouillés par le sculpteur nivernais ; à Château-Vert, près Clamecy, au château de La Ferté, bien des embellissements sont dus à son ciseau ; au château du Nozet, près de Pouilly, il fit nombre de travaux extérieurs et intérieurs. On y remarque entre autres, une ravissante porte de chapelle, d'une composition simple et belle, portant à son fronton la scène de la Nativité.

Beaucoup d'autres habitations seigneuriales ont eu leurs travaux d'art exécutés par lui. Parmi celles-ci, on peut citer le Pezeau, Prye, la Verrerie, le Vieil-Azy, etc... Au château de Vergers, près Suilly-la-Tour, il avait entrepris d'importantes sculptures, lorsque la mort l'emporta, le 16 janvier 1898. Le donjon et deux tours étaient déjà superbement ornés : l'un corrigeant sa forme massive par les plus jolies fenêtres Renaissance que l'on puisse imaginer, les autres étalant

Digitized by Google

autour de leurs ouvertures des compositions aussi originales que délicates. L'une d'elles surtout, toute mignonne dans son ensemble, avec ses fenêtres enguirlandées, voit sa maçonnerie terminée dans sa façade principale par quatre petits musiciens d'une exécution si parfaite qu'ils font de cette partie du château un véritable bijou.



Ce serait trop long d'énumérer tous les travaux de Jean-Perre Ballet et d'en donner une appréciation détaillée. A ceux qui n'en connaissent que le renom, nous dirons : « Voyez et admirez ! » Notre département possède une partie de ses œuvres, il sera bien facile de se pénétrer du genre de notre grand artiste nivernais et de juger de la perte que l'art vient de faire.

. . . . . .

ALBERTE.

Nous avons pris çà et là, parmi les sculptures exécutées par Jean Pierre Ballet, quelques croquis. Nous sommes heureux de les offrir aux lecteurs de la *Revue du Nivernais*. Les premiers représentent deux intéressants chapiteaux de l'église de Coulanges, le troisième est le fac-simile d'un écusson exécuté au château du Nozet, et le quatrième est la reproduction d'une des fenêtres du château de Vergers.

Digitized by Google

UN HISTORIEN DE LA RÉVOLUTION
EN NIVERNAIS

M. Paul MEUNIER (1).

Les deux dates, 1895 et 1898, des deux volumes consacrés à la Révolution en Nivernais, n'étonneront personne, si l'on considère l'importance du sujet. Trois ans d'intervalle entre le premier et le second n'ont rien d'extraordinaire. Je connais une *Histoire de la Terreur en Bourbonnais* dont le premier volume a paru en 1873, le second en 1893, et le troisième quand il plaira à Dieu et à l'éditeur. Ces travaux sur des sujets modernes, et un peu scabreux, ont de particulières difficultés : d'abord la nécessité de se procurer des documents officiels; et il y a quelques années encore, les conservateurs des dépôts n'y mettaient pas toute la complaisance désirable; de contrôler par des actes authentiques les légendes en cours dans les familles; la crainte de froisser d'honorables susceptibilités : car les plus fougueux Jacobins, couverts de crimes, avaient laissé des enfants et petits-enfants très honorables, honteux du rôle joué par leur grand-père; des gens, enrichis par les dépouilles opimes des biens nationaux, étaient devenus d'enragés conservateurs; et comme c'était, en 1790, la mode de déblatérer contre les aristocrates, il était, en 1815, de bon ton d'avoir été voltigeur à l'armée de Condé et quelque peu guillotiné, de même qu'en 1851 on voulait être médaillé de Sainte-Hélène.

L'ouvrage de M. Paul Meunier est surtout consacré à *la Nièvre pendant la Convention;* c'est bien l'époque la plus dramatique. Pourtant, les années qui précèdent ont leur intérêt, ne serait-ce que parce qu'elles ont préparé la Terreur. Il était en effet important de voir ce point de départ et comment le généreux mouvement de 1789 avait abouti à l'échafaud comme moyen de gouvernement. Aussi l'auteur, dans un avant-propos de soixante-dix pages, expose-t-il les faits antérieurs, les élections pour les États-Généraux, les faits et gestes de l'Assemblée nationale, le rôle de la Législative et la situation générale du

(1 Paul Meunier. *La première Époque de la Révolution dans la Nièvre 1789-1792. — La Nièvre pendant la Convention, — La deuxième Epoque 1795-1800.* — 2 volumes in-12. — Nevers, G. Vallière, 1895 et 1898.

Digitized by Google

département. Dans la Nièvre, comme dans les autres départements, les choix des électeurs s'étaient, sauf exceptions, portés sur les hommes les plus honnêtes et les plus expérimentés ; mais aussi il s'était glissé parmi les élus quelques êtres intrigants, quelques brouillons, quelques ambitieux, dont les belles paroles avaient séduit la foule. Déjà on put voir que le suffrage universel sans contrepoids amenait peu à peu l'abaissement du niveau intellectuel : l'Assemblée législative fut inférieure de beaucoup à l'Assemblée constituante, et la Convention était composée de gens sans grande valeur intellectuelle et sans énergie morale, que terrorisaient une douzaine de scélérats. Son chef-d'œuvre fut la persécution ecclésiastique, conséquence fatale de la constitution civile.

L'évêque Pierre de Séguiran venait de mourir ; son successeur, Pierre-Jérôme de Suffren, refusa d'accepter la constitution ; l'administration le déclara déchu de ses droits de citoyen actif, et l'on procéda à son remplacement. Deux candidats : Claude Fauchet, de Dornes, qui se consola de son échec à Nevers en se faisant nommer évêque du Calvados, et Guillaume Tollet, de Vandenesse, qui, élu le 23 février 1791, reçut l'institution canonique de Laurent, évêque de l'Allier, dans l'auberge du *Lion d'Or*, à Nevers. L'élu était un bon homme, doux, simple, aimé de ses paroissiens, jouant du violon pour les faire danser les dimanches après vêpres.

Filles des champs, vous êtes bien jolies ;
De rire un peu n'allez pas refuser.
Le jour s'éteint, les vêpres sont finies :
C'est un péché de ne pas s'amuser.
Que votre main au danseur qui vous prie
Soit confiée avec plus d'abandon ;
Allons, enfants, dansez dans la prairie.
Et bénissez le curé de Meudon.

En dansant, ces paroissiens-là — et paroissiennes, — pouvaient répliquer par la chanson : *J'ons un curé patriote.*

Un tel curé fit tout ce que voulut le Directoire. Deux curés sur les onze de Nevers avaient juré ; puis un certain nombre dans les campagnes prêtèrent le serment. Pour constituer son clergé, le nouveau prélat n'avait sous la main que des moines défroqués et des prêtres étrangers, dont la moralité n'était pas établie ; il ne put même obtenir de l'administration la liste des assermentés. La foule continua du reste à suivre son pasteur fidèle et honnit les intrus. Fureur du district et

Digitized by Google

des sociétés populaires. Au nom de la liberté de conscience, au nom de la liberté des cultes, solennellement proclamées, on pourchassa les prêtres réfractaires, on ferma les églises et, dès le 15 avril 1792, le département enjoignit à tous les bons citoyens, à toutes les municipalités de surveiller et de dénoncer les manœuvres des prêtres inconstitutionnels. Or, à Nevers, les trois quarts des habitants continuaient à assister aux offices des curés non conformistes, dans la seule église des Minimes laissée à leur disposition ; cette obstination n'était-elle pas une rebellion contre le culte établi, un mépris de la constitution, une révolte contre la loi ? Les insermentés sont chassés du territoire ; puis on exporte ceux qui ne sont point partis. La *Revue du Monde catholique* du 1er mars dernier contient le « Précis historique de la réclusion et de la déportation des prêtres du département de la Nièvre », rédigé par Jacques Durand, vicaire de Luzy, à la prière d'un déporté de l'Allier sur les pontons de Rochefort, Mathias Legroing de La Romagère, une des deux rares victimes de la déportation qui soient après la Restauration parvenues aux dignités ecclésiastiques. La Romagère, qui avait voulu avoir des récits des diverses déportations avait demandé le sien à Jacques Durand. M. Paul Meunier cite un autre texte, par l'abbé Jacques-J.-B. Imbert, de Nevers, publié dans le *Bulletin de la Société Nivernaise*, t. IX : « Relation purement historique du voyage de soixante-un prêtres du département de la Nièvre, de Nevers à Brest ». C'est là qu'il faut lire les souffrances actroces de ces malheureux, ou plutôt, comme disait le comité révolutionnaire d'Angers, de « ces scélérats ci-devant sacrés », morts de froid, de faim, assassinés au nom de la fraternité, après la proclamation des droits de l'homme. Douze seulement, délivrés après Thermidor, revirent leur pays, la plupart malades, infirmes ; parmi les soixante-un, il y avait des vieillards de quatre-vingts ans, exempts d'après la loi, et des jureurs qu'on n'avait pas épargnés plus que les fidèles, tant il est vrai qu'on en voulait surtout à leur caractère et que la révolution est essentiellement antichrétienne. Gouttes, évêque d'Autun ; Fauchet, du Calvados, montèrent aussi bien sur l'échafaud que Louis XVI et Marie-Antoinette. Tholet, lui, être nul, finit paisiblement ses jours, curé et maire de Vandenesse après s'être rétracté.

(A suivre.) LOUIS AUDIAT.

Digitized by Google

CHRONIQUE

15 avril 1899.

PLANTER DES POMMES DE TERRE !

Un jour de l'autre semaine, comme je profitais d'un rayon de soleil pour promener ma paresse en pleine campagne, je rencontrai un vieux bonhomme, que j'aime beaucoup, et qui s'en allait tranquillement, heureux de vivre, rose comme un bébé et blanc comme le givre, guilleret et réjoui.

« — Où diable allez-vous comme cela, père François ? lui dis-je en lui serrant la main.

— Planter mes pommes de terre, mon bon ami ! » me répondit-il en un sourire satisfait.

C'est cette phrase qui fera, si vous le voulez bien, l'objet de cette petite causerie d'aujourd'hui.

Planter des pommes de terre ! A première vue, cela ne vous dit pas grand'chose, n'est-ce pas ? Les mots communs sonnent banalement aux oreilles. Un poète décadent serait presque froissé de les entendre.

Eh bien, réfléchissez ! Réfléchissez et pensez que, pour nombre de gens, tout réside là : Planter des pommes de terre ! *O fortunatos nimium !* J'ai rêvé là-dessus le reste de la journée.

Et, de fait, ce vieux père François, plein de belle humeur et de santé, est un homme heureux. Il possède, depuis longtemps, un petit bien, tout petit, mais qu'il cultive, arrange, soigne, dorlote lui-même, un vrai bijou. Avec son produit, il vit, libre comme l'oiseau, bénissant ou maudissant le temps, suivant qu'il est propice ou contraire à ses travaux, loin du bruit de la ville, de la fournaise des ateliers, des automobiles et de tout.

Quand il voit le moment venu, il prend ses outils, et le voilà parti ! Il bêche, il pioche, il laboure, il jardine et, le soir, la soupe avalée, avec une bonne lampée de cidre ou de vin pour la faire passer, il se couche comme un des sept sages de la Grèce, puisqu'il est convenu que le monde n'en a pas produit d'autres.

Et, — en flânant délicieusement, en savourant force cigarettes, en pestant, parfois, contre les allumettes de l'Etat, — tout cela passait et repassait devant mes yeux.

Digitized by Google

Et je me demandais si ce n'était pas là le vrai bonheur, si cette vie machinale ne constituait pas, en somme, l'étape la plus proche d'une appréciable félicité.

***

Planter des pommes de terre !

C'est, en tout cas, une occupation comme une autre. Même, à bien considérer, c'est peut-être un sport qui n'est pas à dédaigner. Car la culture de la pomme de terre entraîne la préparation du terrain, et la préparation du terrain exige le maniement de la bêche, de la pioche, etc., d'où autant de mouvements d'une gymnastique excellente. De sorte que, quand le foot-ball, et la bicyclette, et le cheval seront mis de côté, ce qui arrivera par un juste retour des choses, la plantation de la pomme de terre pourra devenir un sport à la mode et tout aussi bon pour la santé.

C'est, aussi, une façon comme une autre de se rendre utile à ses semblables. Tous les jours on nous dit et l'on écrit que l'agriculture manque de bras, qu'on ne trouve plus d'ouvriers dans les campagnes ; il y a donc pour ceux qui ne craignent pas la bonne besogne un honneur à se livrer à cette paisible occupation et un service à rendre à la société.

Enfin, en se plaçant à un point de vue plus élevé, à un point de vue plus philosophique, n'est-il pas beau de se renfermer dans cet idéal de simplicité champêtre.

Le père François fait naître toutes ses émotions de la pluie et du beau temps. Il plane à cent coudées au-dessus des mille misères de la ville. Il brave les potins, la calomnie, les petites machinations, la jalousie des uns et des autres. Il n'entend pas le camelot crier à tue-tête les journaux qui nous inondent et le délayage de l'Affaire.

Son esprit ne se tourmente pas pour l'avenir. Si le blé ne vient pas bien, l'avoine, peut-être, sera meilleure ; si la carotte ne réussit pas, la pomme de terre ira mieux. Et il se moque, comme d'une guigne, du vote de son député, de l'invention des sous-marins, ou de l'extension de notre empire colonial.

Renfermé dons son égoïsme et son trou, terre à terre jusque dans la moelle, il vous paraîtra peut-être chétif et mesquin.

Il m'apparaît, à moi, presque grand.

Digitized by Google

Illettré, alors que les autres, plus instruits, plus malins, plus citadins, lisent et commentent les journaux, souvent sans les comprendre, il reste, plein seulement de bon sens et d'idées saines, superbement ignorant.

Et ce n'est pas, malgré tout, une chose ordinaire, à l'aurore du vingtième siècle, que se désintéresser de tout, sauf du temps qu'il fera, et de rester stoïque, et froid, et impassible, tel un antique, devant la Politique et l'Affaire, devant le bouleversement de toutes choses, le choc des appétits, la lutte toujours plus âpre pour la vie, et les petitesses et les rancœurs.

E. LANGERON.

POÉSIES

LA RONDE DE LA BELLE FAROUCHE

La belle va sous le prunier,
Vive la rose !
De fruits mûrs emplit son panier,
Dès l'aube éclose,
Elle est partie au point du jour...
Vive la rose au rosier d'amour !

En son chemin a rencontré,
Vive la rose !
Un beau galant bien accoutré
Qui se repose
Sous le grand chêne au carrefour...
Vive la rose au rosier d'amour !

— Où vas-tu, belle au front penché ?
Vive la rose !
— Vendre mes prunes au marché.
— Viens, que l'on cause.
— Non, je dois hâter mon retour...
Vive la rose au rosier d'amour !

Digitized by Google

— Moi, je suis maître jardinier,
Vive la rose !
Laisse-moi porter ton panier,
Blonde au teint rose :
Pour tes bras blancs, il est trop lourd. .
Vive la rose au rosier d'amour !

— Belle, à ton gré tu me paieras,
Vive la rose !
— Galant, de moi vous n'aurez pas
La moindre chose.
Je vous le dis, là, sans détour...
Vive la rose au rosier d'amour !

— Mais un merci du bout des doigts...
Vive la rose !
— Non, rien ne veux et rien ne dois
Et nul ne glose ;
Car tout service attend retour...
Vive la rose au rosier d'amour !

A JEANNE D'ARC

A toi, bonne Lorraine, ô Jeanne la bergère,
Ange du sol natal, je pense bien souvent :
Dans les anxiétés d'un âge décevant,
Ta douce image rend ma peine plus légère.

Elle donne à mon cœur réconfort, me suggère
Une foi plus profonde, un espoir plus fervent
Dans les destins promis à la France si chère,
Parfois gisante à mort, toujours se relevant.

Quand ton corps fut réduit en poudre dans la braise,
Le vent du ciel passa sur l'inique fournaise,
Ravissant une part de ta cendre aux bourreaux ;

Nos glèbes l'ont reçue, et ce serait démence
De croire qu'il ne peut, d'une telle semence,
Naître encor des moissons de saints et de héros.

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

Vient de paraître (librairie Plon, rue Garancière, 10. — 3 fr. 50) le roman de Jules Pravieux, publié il y a quelques mois dans le *Figaro*. Toutes les qualités de notre collaborateur se retrouvent dans les pages de ce livre : *Monsieur l'Aumônier*, animées par une intéressante action, relevées de traits piquants d'une fine plaisanterie. L'auteur est un observateur spirituel et un charmant conteur. Nous reviendrons sur son œuvre.

Nous avons lu avec intérêt *Mélite*, un touchant récit signé Christiane de Gourcuff ; simple histoire d'un cœur brisé, contée avec émotion.

Notre collaborateur Fernand Richard, dont notre prochain numéro contiendra une *Nouvelle*, donne régulièrement d'intéressantes chroniques à l'*Événement*, où il alterne avec Henry Céard, Henri Second, Fulbert Dumonteil, etc. — Nous avons lu aussi de beaux vers de F. Richard dans le dernier numéro de l'excellente revue l'*Hermine*.

L'*Indépendant du Cher* (21 février) rend compte d'une soirée donnée à Bourges pour l'œuvre des *Étrennes aux enfants pauvres*. Notre collaborateur M. Lucien Jeny avait improvisé un à-propos qui « a été dit sobrement et avec l'accent de la conviction par Mlle P. Le succès a été grand pour le poète, et sa charmante interprète a été l'objet d'une ovation à ces deux derniers vers inspirés par le patriotisme et la solidarité humaine :

Songez qu'au front la France a toujours une étoile,
L'étoile de la Charité.

L'appel de M. Jeny n'a pas été vain : « Les irrésistibles quêteuses doivent en savoir quelque chose. »

Cueilli dans la belle revue : le *Feu Follet* (avril), si bien dirigée par Fr. Maratuech : « La *Revue du Nivernais* a publié une série de très curieux souvenirs au sujet du peintre Hanoteau. Achille Millien, du reste, fait de sa petite Revue une publication hors de pair..... » Nous trouvons dans le même numéro un très remarquable sonnet dédié à notre directeur par le poète Joseph Pouzin.

⁂ Nos compatriotes : M. Morio, commandant l'artillerie du 7e corps, est promu général de division ; M. L.-Em. Taverna, chef de bataillon breveté, est nommé lieutenant-colonel au 106e.

⁂ Le premier des statuaires désignés pour le Jury de sculpture de l'Exposition de 1900 est notre compatriote, l'excellent artiste Émile Boisseau.

⁂ M. Barré de Saint-Venant, inspecteur des eaux et forêts, à Nevers, chevalier de la Légion d'honneur, etc., est nommé officier d'académie.

L. D.

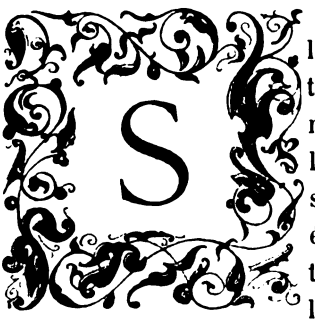
Le Directeur-Gérant, ACHILLE MILLIEN.

Nevers, imp. G. Vallière.

Digitized by Google

TENDRESSE VAINCUE

I



Sous le ciel d'été d'un bleu sombre, dans l'or aveuglant du soleil, les Alpes majestueuses haussaient leurs pics blancs de neige, fondus dans la brume violette de l'horizon ; à leurs pieds, la vallée déroulait ses prés jaunis et ses bois verdoyants où étincelaient les châlets multicolores, coquettement ornés de balcons fleuris. Dans l'austère décor, par un contraste singulier, s'agitait sur la grand'route, — tourbillon de joie et de rires, — toute une population cosmopolite qui venait demander quelques mois de repos à ce coin du Valais, pays de silence et de mystère.

Au milieu de la foule, se promenaient à pas lents deux jeunes mariés, dont le sourire trahissait le bonheur. Ils allaient attendris, radieux dans leur rêve, et toute la poésie de la nature semblait s'épanouir en eux.

II

Paul Charville avait vingt ans quand il rencontra pour la première fois celle qui devait être sa femme. Il faisait alors ses premiers pas dans la carrière littéraire et était parvenu à ce moment de la vie où les âmes ardentes souffrent de ne pouvoir répandre leurs trésors de tendresse cachée. Il se plut à incarner ses rêves en cette frêle jeune fille, qui portait le nom d'Yvonne, et qui, pâle dans l'éclat de ses yeux noirs et de ses cheveux d'or, séduisait par sa beauté vaporeuse son

Digitized by Google

esprit jeune et idéaliste. A elle, il dédia ses premiers vers ; d'elle, lui vint l'inspiration de ses premiers chants d'amour ; dans ces deux cœurs rapprochés par la solitude de la campagne et une certaine communauté de goûts, l'amour était né presque inconsciemment et avait germé lentement jusqu'au jour où, dans toute l'ardeur de la jeunesse, les mains s'étaient jointes à jamais...

III

L'amour est, de toutes les grandes passions, la plus fragile ; l'être qui aime véritablement est un grand inquiet ; son rêve l'éblouit et l'égare comme une lumière trop vive, et le moindre nuage, si léger soit-il, jette sur son bonheur une ombre de souffrance, ombre qui parfois grandit jusqu'à la nuit.

... Il y avait quelques mois que Paul et Yvonne étaient unis, vivant dans un continuel ravissement ; le pouvoir singulier qu'Yvonne avait eu sur l'adolescent se précisait et s'affirmait sur l'homme ; elle en jouissait avec fierté et le croyait sans limite, ignorant que l'art est puissant sur le cœur de ceux qui l'aiment et que souvent il leur rend tôt ou tard leur liberté en exaltant leur personnalité. Comme beaucoup de poètes, Paul était plus tendre que passionné ; si la jeune femme avait pu lire dans son cœur, elle aurait compris que, pour conserver en lui l'amant des premiers jours, il fallait l'envelopper de ces soins exquis dans leur insignifiance, de ces caresses douces et consolantes qui, sous les mains de femmes, bercent et endorment l'âme. Mais elle avait, comme beaucoup de femmes de tempérament nerveux, une sensibilité intense et maladive, par suite, sous une apparence de douceur, un caractère impérieux, d'une mobilité extrême, entièrement soumis à ses nerfs, et son esprit n'était pas assez supérieur pour prévenir et corriger les faiblesses de son cœur. Trompée par cette passivité dont Paul se faisait un jeu, elle désira, dans cette soif de domination qui dort souvent au fond de l'être féminin, l'asservir, le façonner à ses désirs et se laissa aller spontanément à des caprices soudains, à de brusques impatiences, dont le jeune homme fut douloureusement surpris.

Elle ne devait pas tarder à reconnaître sa méprise. Déjà le poète, sous l'influence de l'air vif et pur des montagnes et du spectacle gran-

Digitized by Google

diose qui s'offrait à sa vue, éprouvait le besoin d'épancher dans la poésie les sentiments qui gonflaient son cœur ; ses premiers vers furent naturellement des chants d'amour dédiés à sa femme ; celle-ci les accueillait sans enthousiasme, en reine qui reçoit les hommages d'un courtisan, et de cela le poète ressentait un vague dépit qui, malgré lui, le faisait souffrir.

Un soir d'orage où, sous le ciel noir, la montagne géante que l'on nomme la Dent du Midi se couvrait de nuages sombres comme d'un diadème, Paul et Yvonne, accoudés aux fenêtres de leur châlet, laissaient errer autour d'eux leurs regards. Le poète songeait, perdu dans une muette contemplation, quand la jeune femme, soudain, se blottit, comme effrayée, contre lui en murmurant : « Paul ! »

Le poète n'entendit-il pas ? Il ne se détourna pas ; son regard semblait suivre dans la nue une lointaine apparition ; alors elle l'enlaça d'un geste gracieux et l'attira vers elle en répétant le mot simple et doux.

Une ombre de souffrance résignée passa dans les yeux du jeune homme ; il sembla interrompre avec peine son rêve... ce ne fut qu'un éclair qui disparut dans un sourire, mais Yvonne le vit et dans leur baiser il y eut un peu d'amertume. Elle devina en cet instant, en un pressentiment douloureux, un futur danger dans l'art. Elle eut la vision de l'abîme moral qui existait entre elle et son mari ; son cœur se serra, mais sa vaniteuse confiance reprit aussitôt le dessus et elle se promit de vaincre ce rival.

Dès lors, il y eut entre eux un secret ; une insensible défiance les enveloppait. Il leur semblait, dans leurs étreintes, sentir la présence d'un tiers. Pourquoi ne s'épanchaient-ils pas mutuellement ? Hélas ! il en est presque toujours ainsi. Alors qu'il ne faudrait aux amants malheureux qu'un mot tendre dans une étreinte pour ramener le bonheur, ils s'obstinent par une étrange et misérable crainte d'orgueil à ne pas le dire.

Peu à peu, un refroidissement se manifesta en eux d'une façon visible ; une contraction continuelle diminuait leur sourire et des éclairs passaient dans les yeux de la jeune femme quand elle voyait le poète abîmé dans ses œuvres. Une douleur lancinante la mordait au cœur ; elle souffrait tous les tourments d'une jalousie d'autant plus angoissante qu'elle s'exerçait contre un rival intangible. Une colère sourde grondait en elle, mettant sur ses lèvres des paroles amères.

Digitized by Google

Elle en venait à se moquer de l'art devant son mari, renouvelant à dessein les plaisanteries faciles des mondains désœuvrés et impuissants, railleries qui allaient au cœur du poète et y faisaient de mortelles blessures.

L'ombre descendait sur leur bonheur ; ils le sentaient sans se l'avouer. Les beautés sévères du site leur paraissaient maintenant trop tristes.

Un jour, Yvonne confessa avec un amer sourire qu'elle s'ennuyait. Paul saisit cette occasion pour lui proposer une diversion, et, d'un commun accord, ils choisirent Paris pour leur prochain séjour.

... Leur tendresse mourait lentement...

IV

Dans la chambre obscure et tiède où des bougies de cire versaient leur lumière pâle, Paul, couché sur un divan, rêvait, très sombre. Il revoyait avec une acuité de vision douloureuse les moindres détails de la soirée qui venait de voir échouer, dans le silence écrasant, coupé d'exclamations ironiques et de rires moqueurs, l'œuvre où depuis des mois il mettait tout son génie et tout son espoir. Une douleur profonde, la douleur de l'artiste doutant de lui-même, broyait son être, et dans cette désespérance souveraine où sombraient ses illusions, il cherchait, pour soulager son cœur, des larmes qu'il ne trouvait pas.

La porte de la chambre s'ouvrit ; lentement, à petits pas, Yvonne s'approchait sans être vue. Devant l'échec malheureux, un sentiment de triomphe l'avait d'abord dominée ; puis la pitié, une pitié poignante, avait, en le brisant, rouvert son cœur à l'amour, et de le voir, lui, l'homme fort, abattu et souffrant comme un enfant, elle sentit une immense tendresse l'envahir ; doucement, elle s'assit près de lui, et, l'enlaçant dans ses bras berceurs, lui dit ces seuls mots : « Laisse-moi te consoler ! »

Sous la chaleur de l'étreinte, Paul sentit son cœur se fondre en un délicieux apaisement ; ardemment, dans tout l'élan où tremblaient l'ancienne passion et le regret des heures enfuies, il la saisit dans ses bras en murmurant d'une voix brisée : « Je veux t'aimer... toujours... »

La jeune femme tressaillit ; le soleil de l'amour embrasa son cœur, mais brusquement elle eut, dans son trouble, la vision de la première

Digitized by Google

heure, où avaient vibré les mêmes paroles ; une ombre de tristesse résignée voila son visage ; elle pressentit vaguement qu'elle ne serait dans l'avenir, comme dans le passé, que le soutien et la consolation du poète. En cet instant, elle regarda en face le sacrifice et l'accepta, et transfigurée par le dévouement, plus tendre encore, elle resserra l'étreinte en répétant : « Toujours ! » FERNAND RICHARD.

LE CHANTEUR AMBULANT

Il est là, sur la grande place,
Tête nue au midi brûlant ;
Devant lui la foule s'amasse :
C'est le vieux chanteur ambulant.

A la ronde il tend sa romance
A l'enfant du peuple, au petit ;
Pour deux sous il vend l'espérance
L'idéal aux humbles d'esprit.

Il chante nos anciennes gloires
Et prie avec l'Alsace en deuil,
Il sanglote à nos heures noires
Et vibre à nos heures d'orgueil.

Il dit l'admirable nature
Par Dieu bénie à son berceau,
Le soleil, la brise plus pure
Quand arrive le renouveau.

Il retrace l'été superbe
Et le pâle automne brumeux,
Il donne un symbole au brin d'herbe,
Un langage au flot écumeux.

Mais son succès, c'est la complainte
De Claudette, morte le jour
Où sombra, brusquement éteinte,
Sa foi dans son premier amour.

Et Madelon, la lavandière,
Sous l'arche du ponceau de bois,
Quand finit la strophe dernière
Qu'elle suivait à demi-voix,

D'un bref revers de main essuie
Un pleur furtivement versé
Et pense à sa jeunesse enfuie
Déjà trop loin dans le passé.

LUCIEN JENY.

Digitized by Google

LES ANNUAIRES ET ALMANACHS
DE LA NIÈVRE (*Suite*)

L'*Almanach* de 1784 contient une notice intitulée : *Idée générale du Nivernois*, présentant quelques noms et quelques notes sur l'ensemble de l'histoire du pays, choses d'ailleurs toutes connues. La liste du clergé est plus complète ; l'administration représentée par le duc de Nivernois, les officiers de sa maison et de l'intendance, sont mieux notés ; les services des *turcies* et levées de la Loire, des ponts et chaussées, des ouvrages royaux, du bureau de la marine sont régulièrement inscrits.

Il y a dans ces diverses fonctions une foule de noms de familles nivernaises, impossible à citer ici, mais que l'historien ne devra pas omettre dans ses recherches particulières.

En 1788, apparaissent quelques notes historiques intitulées : *Suite des anecdotes Nivernoises*. Le reste de l'almanach est dans le même ordre que les précédents.

Le prix de ces petits volumes in-18 était passé de cinq à six sols.

Le volume de 1789 interrompt les *Anecdotes Nivernoises* et mentionne l'administration provinciale, récemment établie par le roi. L'almanach porte ainsi les preuves de la nouvelle organisation et des changements introduits dans l'ancien ordre des choses On y voit le tableau des membres qui composent l'assemblée provinciale, avec sa commission intermédiaire et ses bureaux de correspondance. Le clergé, Mgr Pierre de Séguiran, les chanoines, abbayes et prieurés. Le gouvernement du duc et le bailliage de Nevers ; la Chambre des Comptes ; les échevins et conseillers de Nevers ; la maréchaussée, le collège, etc.

En 1790, on conserve encore l'ancien rouage administratif : l'évêque, Mgr de Suffren de Saint-Tropez, depuis le 7 septembre 1789 et le gouvernement ducal. L'hôtel de ville est modifié ; la commune de Nevers nomme le 27 août 1789 un conseil municipal composé de un président et vingt-quatre commissaires. La milice nationale est organisée par districts.

Dans l'almanach de 1791 changement complet ; tous les titulaires de l'ancien régime sont supprimés et remplacés par la nouvelle organisation administrative. Son titre porte aussi une variante : *Alma-*

Digitized by Google

ach nouveau pour l'an de grâce 1791, dédié à MM. les députés du départ-ement de la Nièvre à l'Assemblée nationale.

Le calendrier grégorien est suivi d'un chapitre intitulé « Sommaire istorique de la Révolution ». Pour la première fois apparaissent : les éputés du département de la Nièvre à l'Assemblée nationale ; le épartement et les neuf districts dont il se compose ; les administrateurs u département nommés le 20 juillet 1790 ; L'hôtel de ville, maire, ureau de la municipalité, conseil général de la commune ; garde ationale et ses compagnies ; le clergé de la ville de Nevers avec uillaume Thollet, curé de Vandenesse, nommé à l'Évêché de Nevers, 22 février 1791. Les paroisses et le séminaire de Nevers sont ndiqués par les titres, mais les noms des curés font défaut en raison u refus de titulaires.

La justice est ainsi composée : tribunal de district ; bureau des uges de paix ; notaires ; tribunal de commerce ; gendarmerie nationale i-devant maréchaussée.

Aux postes et messageries on a supprimé la qualification de « royales » omme d'ailleurs à tous les articles où elle se trouvait. Les fonctions sont outes de création récente et inoccupées pour la plupart ; il y a des uantités de vacances signalées par des N..., surtout parmi les cures et es tribunaux de districts, pour lesquels on n'avait pu obtenir des reneurs convenables.

L'almanach de 1792 manque aux collections qu'il m'a été permis de onsulter ; il est cependant à supposer qu'il fut imprimé. Celui de 1793 ontient encore le calendrier grégorien. A la suite, viennent des ariétés sur la République, puis le personnel du département et des istricts en commençant par les administrateurs du département et le rocureur général syndic. Les fonctionnaires sont tous qualifiés itoyens, même dans le clergé. Les divers services portent à peu près es mêmes noms qu'en 1791 ; l'organisation, sans être changée, semble 'être sensiblement perfectionnée. Les aides font place aux contribu-ions publiques et indirectes, l'administration forestière est supprimée. es administrateurs composant les directoires de districts paraissent u complet. Ces districts sont La Charité, Cosne, Clamecy, Château-hinon, Moulins-Engilbert, Corbigny, Saint-Pierre, Decize.

A cette sombre année 1793 s'arrête la première série de nos lmanachs. Les publications annuelles auront dû cesser. Il se produit

Digitized by Google

une lacune dont il faut vraisemblablement chercher la cause dans les événements troublés de l'époque. L'interruption fut d'ailleurs de peu de durée.

Dès l'an VI (22 septembre 1797 au 22 septembre 1798), la publication reprend sous ce titre : *Almanach général du département de la Nièvre pour l'an VI de la République*.

L'ancien et le nouveau calendrier sont donnés l'un en face de l'autre. Puis la liste complète des citoyens ayant qualité d'électeurs du département, l'administration centrale composée d'une commission et plusieurs bureaux ; les tribunaux civil, criminel, de police correctionelle et de commerce.

A ces articles sont jointes des remarques inspirées des idées du jour et montrant les progrès accomplis. « L'institution des jurés est sublime en elle-même, dit-on, il est impossible que l'innocence succombe et fort difficile que le crime échappe au glaive de la loi. » Il y a plusieurs pages sur ce même ton, assez étrange dans un almanach indicateur.

L'administration municipale de Nevers était toujours installée à l'abbaye Saint-Martin. Les autres services, marine, ponts et chaussées, hôpitaux, postes, écoles ne subissent que des changements de noms.

Bien entendu les officiers du duc et le clergé avaient totalement disparu depuis longtemps.

En l'an VII (1798), l'imprimeur Lefebvre jeune est remplacé par L. Roch ; la couverture porte le titre de : *Annuaire ou calendrier du département de la Nièvre*.

Le format et les renseignements sont moindres. Il est inséré une loi du 27 thermidor sur la dépréciation du papier-monnaie.

En l'an VIII (septembre 1799 à 1800), il reprend son titre : *Almanach du département de la Nièvre*, toujours imprimé chez L. Roch

Quelques notions sur le jardinage et les travaux de chaque mois ; notice sur la Nièvre et ses quarante-neuf cantons ; foires de la Nièvre et des départements voisins, par mois. Il n'y a aucune liste de personnel des diverses administrations. Le calendrier, le jardinages et les foires sont les seuls articles. La rédaction est visiblement négligée.

Avec le nouveau siècle, effet du retour aux affaires et à la tranquillité, l'idée est reprise par d'autres auteurs.

La série commence en 1800 sous format plus grand et avec plan

Digitized by Google

plus complet ; elle jouit parmi les bibliophiles nivernais d'une notoriété peut-être supérieure à sa valeur réelle, mais dans une simple énumération d'almanachs, il n'y a pas lieu d'insister sur le mérite de chacun.

Ces volumes portent le titre suivant : *Annuaire du département de la Nièvre pour l'an IX, par P. Gillet, deuxième suppléant au tribunal criminel, membre de la Société libre d'agriculture, de commerce et des arts de ce département, à Nevers, chez J. Lefebvre l'aîné, rue de la Tartre.*

Les anciens almanachs que nous venons de parcourir sont perdus et oubliés avec ou sans intention. L'auteur écrit en avertissement : « Voici, je crois, un premier essai d'un annuaire du département de la Nièvre. Je désire qu'il plaise au public, malgré les fautes et les omissions inévitables dans une première tentative. Je recevrai avec reconnaissance les avis utiles que l'on voudra bien me transmettre. Je dois ici un hommage à la vérité. Le citoyen Troufflaut, professeur d'histoire naturelle à Nevers, m'a aidé de son zèle et de ses lumières ; le citoyen Bourdereau de mémoires sur l'histoire littéraire, et le citoyen Paul le jeune de plusieurs articles ».

Suit le calendrier complet révolutionnaire par jours, décades et mois, allant de primidi à duodi, tridi, quartidi, quintidi, sextidi, septidi, octidi, nonidi, decadi, répétant ces mêmes mots baroques pendant les trois cent soixante-cinq jours de l'année ; puis les douze mois : vendémiaire (octobre), brumaire, frimaire ; nivôse (janvier), pluviôse, ventôse ; germinal (avril), floréal, prairial ; messidor (juillet), thermidor, fructidor ; à la fin de septembre les cinq jours complémentaires pour rétablir le cycle de l'année, tous les mois étant uniformément de trente jours et de trois décades.

Le tableau est complété par les heures de lever et coucher de la lune et du soleil, et les noms de saints remplacés par les jours de foire à Nevers, Decize, La Charité, etc. ; toutes choses d'aspect bizarre, assez loin de nous pour être presque oubliées et qui pourtant ont bel et bien existé.

On passe ensuite à l'état général des cantons et communes, avec la population et la distance des cantons à Nevers. Il y avait alors 49 cantons, 346 communes et 243,980 âmes.

La contribution foncière était portée à 1,160,000 fr., la mobilière à 168,750 fr., réparties entre les quatre arrondissements.

Un tableau donne la conversion des anciennes mesures, pied, toise,

Digitized by Google

aune, perche ; l'hommée et l'œuvrée pour les vignes ; la boisselée pour les terres ; le boisseau pour les grains ; la pinte et chopine pour les liquides ; la bacherolle, banne et poinçon pour les charbons ; les dimensions de la corde pour les bois : le tout dans les diverses localités et selon l'usage ; hauteur des eaux de la Loire à quelques années d'inondations et hauteurs de divers points du département ; état des bois envoyés par flot à Paris. Enfin un tableau des usines fabriquant du fer, installées sur les rivières et ruisseaux, avec les noms des propriétaires et le produit de la fabrication.

La suite du volume se compose de notices ayant une certaine valeur de statistique ou d'histoire, c'est la partie la plus précieuse de la série des annuaires de Gillet. La première notice traite de la houille et des autres mines, la fonte et le fer, le plâtre, les verreries, faïences et émaux, grès et poteries ; ocres et marnes ; eaux minérales de Pougues, Saint-Parize et Saint-Honoré ; bois du Morvan et organisation du flottage ; terres labourables, pâturages et vignobles, toutes ressources importantes qui n'ont pas de débouché en raison de l'absence ou du mauvais état des routes.

La deuxième est un essai d'histoire littéraire comprenant quelques notions sur divers personnages originaires du Nivernais, notes sommaires et souvent répétées, mais qu'il peut être utile de consulter à l'occasion.

L'*Annuaire de l'an X* (1801-1802) reproduit les mêmes notions et les mêmes articles littéraires avec plusieurs modifications et perfectionnements.

Celui de l'an XI (1803) après le calendrier et les communes, contient des essais historiques sur différentes villes du département, en commençant par Nevers. On y expose l'origine du nom, les enceintes, les portes, les ponts, les églises et surtout la cathédrale, les évêques, le château, les bâtiments et églises des dix-sept communautés et établissements religieux ou hospitaliers, les paroisses, le duché et la justice, les événements divers et le commerce, tout cela un peu confus, superficiel et dépourvu de sources autorisées, et cependant important à connaître. A la fin se trouvent la liste des comtes et ducs, et des évêques et une courte notice sur Saint-Pierre-le-Moûtier.

(*A suivre*). RENÉ DE LESPINASSE.

Digitized by Google

UN HISTORIEN DE LA RÉVOLUTION
EN NIVERNAIS (*Suite et fin*)

M. Paul MEUNIER (1).

La loi des suspects remplit les prisons au point qu'il fallut agrandir les locaux. Tout est bon pour vexer les honnêtes gens. Michel Le Peletier, comte de Saint-Fargeau, est assassiné par un garde du corps. Toute la force armée est sur pied pour arrêter Paris « s'il passe en cette ville ». Et chaque municipalité ordonne des fêtes funèbres avec des éloges publics. On perquisitionne chez le marquis de Bonnay, ancien député de la noblesse ; on découvre un paquet avec ces mots évidemment suspects : « à brûler après ma mort ; je le demande pour le respect dû aux morts ». Ouvrira-t-on ? N'ouvrira-t-on pas ? La Convention s'occupe de cette grave question. On ouvrira ; tant pis pour le secret des lettres. Un député est applaudi quand il s'écrie à la tribune : « Nous ne devons rien négliger de ce qui peut éclairer la République, l'Europe, l'univers ». Des commissaires, avec un détachement de gardes nationaux, partent de Nevers pour le château de Cossaye. Les fameuses lettres étaient une correspondance d'amour datant de 1781 ; un mari seul aurait eu à s'en plaindre. Le costume ecclésiastique est interdit, même pour les religieuses qu'on tolère dans les hôpitaux par la difficulté de les remplacer. On s'indigne d'une prétendue coalition de quatre cents domestiques d'aristocrates ; puis des jeunes filles portent à leurs coiffures de grands flocons de rubans, imitant la cocarde blanche. Arrêté du Conseil général forçant toutes les Nivernaises à assister aux séances de assemblées, à escorter les autorités une pique à la main, à porter le ruban ou la cocarde tricolores. Mlle de Damas est contrainte d'aller travailler aux champs avec les paysans, et frappée quand elle s'acquitte mal de sa besogne ; c'était pour lui inspirer l'amour de la Révolution.

Comme il fallait remplacer les cérémonies catholiques que le peuple regrettait, Fouché invente des processions, inaugure les enterrements civils ; il avait écrit : « La mort est un sommeil éternel ».

L'inauguration du buste de Brutus commence par l'exécution de

(1) Paul Meunier. *La première Époque de la Révolution dans la Nièvre 1789-1792. — La Nièvre pendant la Convention, — La deuxième Epoque 1795-1800.* — 2 volumes in-12. — Nevers, G. Vallière, 1895 et 1898.

Digitized by Google

trois assassins : il fallait habituer la foule à l'effusion du sang. Un vaste cortège se forme : guerriers portant au bout de leurs armes des feuillages et des légumes ; des enfants tenant des branches d'arbre ; les femmes des défenseurs de la patrie avec des joncs et des osiers ; des citoyens ornés d'instruments de pêche et de navigation ; d'autres, des pampres de vigne ; ceux-ci, d'outils de fer ; un tambour-major armé d'un glaive nu dans une main, dans l'autre le code criminel et civil ; les jeunes citoyennes couronnées de fleurs chantent un hymne à la Liberté. La fête la plus brillante fut donnée « pour honorer la valeur et les mœurs ». Un camp composé de cent cinquante tentes ; au milieu s'élève la montagne ; au pied quatre peupliers auxquels pendent le carquois, l'arc et le brandon de l'amour groupés avec le bonnet de la Liberté et le casque de Mars dans lequel seront deux tourterelles, symbole de l'amour. A l'ombre de ces peupliers un autel antique où brûle le feu sacré de Vesta. « D'honorables vignerons, appuyés sur des tonneaux, versent aux guerriers fatigués » — assoiffés plutôt — « le jus de la treille dans la coupe de l'Egalité ». Chaque bataillon passant devant le temple de l'Amour baisse ses armes. Une salve de sept coups de canon, annonce « l'arrivée des futurs jeunes époux », accompagnés de jeunes citoyennes vêtues de blanc » — aujourd'hui ce serait tricolore — « et couronnées de fleurs. » Sept couples dont six prêtres ; le plus jeune « de ces jeunes époux » a trente-deux ans ; les autres ont de quarante à cinquante-un ans. Le feu sacré est allumé par l'Amour même. Discours pendant qu'il brûle. On les conduit au temple de l'Amour ; ils prêtent le serment civique « de s'aimer éternellement », et sous la tente de l'Hyménée, les autorités leur servent « un repas frugal et républicain ». C'est l'idylle au pied de l'échafaud. Les vieillards devaient attendrir les cœurs sensibles, et les jeunes citoyennes attirer les regards si elles étaient jolies. Le style de l'arrêté et du compte rendu qui est reproduit dans le livre égalait la mise en scène. Le lendemain de cette pastorale renouvelée du paganisme, Fouché partait pour Lyon présider aux massacres.

Il n'entre pas dans notre plan de dire tout ce que contiennent ces deux volumes ; ils sont pleins de documents ; il leur manque un peu plus d'ordre. Les faits s'accumulent les uns à la suite des autres ; sans doute la chronologie y gagne peut-être ; mais les transitions sont absentes la plupart du temps ; de là du décousu. Y a-t-il des erreurs ? Peut-

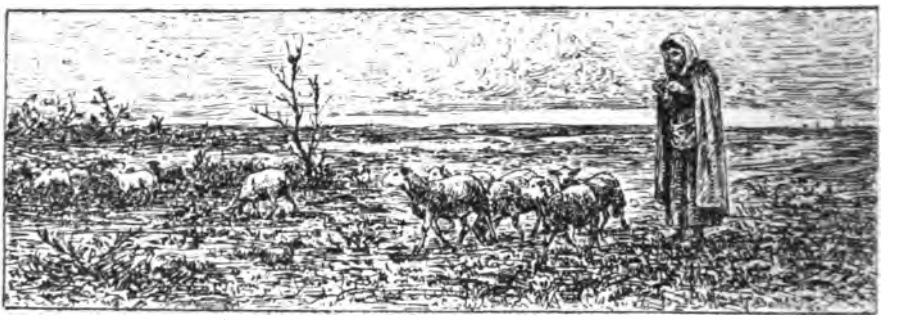
Digitized by Google

être. Au hasard de la lecture, je signale deux *lapsus*, du reste insignifiants. L'auteur met au nombre des trente-deux suspects de Moulins, envoyés à Lyon où ils furent guillotinés, sans enquête, sans interrrogatoire, sans défense, le 31 décembre 1793 (11 nivôse an II), Antoine-François Villars, commissaire des classes de la marine, au quartier de Nevers ; il ne périt que douze jours après (23 nivôse). Le nom de M. de Saincy, trésorier de France à Moulins, dont l'hôtel confisqué devint la préfecture actuelle, est Pierre et ses prénoms Jean-Jacques. Un autre « le bourbonnais *Verot* », secrétaire de la commission temporaire de Lyon avec Duviquet, est *Verd*, qui fut aussi procureur général de ladite commission ; c'était un employé des gabelles qui avait subi un procès criminel comme concussionnaire. Ces vétilles — que je signale uniquement par amour de l'art — n'ont aucune importance. L'ouvrage est intéressant. On y trouvera des détails peu connus sur les missions des représentants du peuple : Pointe et Lefiot, Collot d'Herbois et Laplanche, Fouché dans la Nièvre et l'Allier et à Lyon, et Guillemardet ; les acquéreurs de biens nationaux, la famine factice et les accapareurs ; la liste des suspects, la liste des déportés, la liste des jureurs, la liste des émigrés et des condamnés ; des documents inédits en nombre.

L'ouvrage est en outre illustré de portraits, de fac simile : portraits de Claude Fauchet, du marquis de Bonnay, du duc de Nivernais, du duc de Damas-Crux, de Fouché sous la Révolution et sous l'Empire, de Saint-Just et de Chaumette, de Guillemardet, régicide puis ambassadeur en Espagne, du comte de Sérent, de l'avocat André-Marie-Jean-Jacques Dupin, de Vyau de Baudreuille, puis une carte du département de la Nièvre, des signatures d'électeurs et d'administrateurs, des billets de confiance de 1791, un spécimen de la faïencerie de Nevers, dite « patriotique ». Ah ! si avec tous ces éléments il y avait une table onomastique ! !

LOUIS AUDIAT.

Digitized by Google



ÉTUDE SUR LES NOMS DE LIEUX DU NIVERNAIS[1]

Les noms de lieux, en France, ont déjà été étudiés par beaucoup de savants, d'historiens et de géographes.

On a d'abord commencé par publier de nombreux cartulaires d'églises et d'abbayes, où les dénominations topographiques, dont il est parlé dans ces anciens documents, ont été réunies à la fin de chaque volume. Dès lors on eut des index géographiques, qui sont comme de petits dictionnaires relatifs à autant de contrées.

Puis, la nomenclature territoriale de tout un département a été recueillie dans un dictionnaire spécial, où, en face de chaque nom moderne, sont consignées, d'après leurs dates, les différentes formes de ces mêmes noms trouvées dans les vieux textes et dans les anciennes chartes. Le ministère de l'instruction publique, depuis près de quarante ans, encourage et subventionne cette collection de *Dictionnaires topographiques*, où sera représenté chacun de nos départements. Malgré ces encouragements et ces subventions, l'œuvre avance très lentement et c'est à peine si vingt départements possèdent actuellement leur Dictionnaire topographique.

Il faut placer, à côté de ces travaux, les ouvrages de M. E. Desjardins. Sa *Géographie de la Gaule, d'après la table de Peutinger*, et sa *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine* nous ont fait connaître les premiers habitants et les anciennes cités gauloises et gallo-romaines de notre pays.

L'œuvre de ce savant a été reprise par un professeur du collège de

(1) Nous interrompons, pour quelques mois, notre travail sur l'*Histoire et l'Origine des Parlers du Nivernais*.

Digitized by Google

France, M. Longnon, qui explique chaque année une partie de l'onomastique territoriale de la France. Déjà le beau volume *Géographie de la Gaule au VIe siècle* nous avait initiés à la méthode scientifique de ce géographe-historien.

Toutefois, si on excepte les ouvrages de M. Longnon, les autres livres dont nous venons de parler ne sont que des documents bruts, destinés à servir de matériaux et de base aux discussions des philologues qui voudront expliquer les différentes transformations des noms de lieux à travers les âges et montrer, par quelles évolutions successives, et d'après quelles lois phonétiques, la plupart d'entre eux ont abouti aux dénominations modernes de notre nomenclature territoriale.

Un essai de ce genre a déjà été fait, il y a plus de trente ans, par J. Quicherat (1). Nous avons puisé largement dans son livre.

Le travail commencé par J. Quicherat est continué, d'après une méthode plus rigoureuse et plus scientifique, par M. d'Arbois de Jubainville. Ce savant a déjà expliqué, dans un ouvrage fort apprécié, les noms de lieux habités en France et qui remontent à la période celtique et à la période romaine (2).

Je dois beaucoup à M. d'Arbois de Jubainville, et son livre m'a été d'un grand secours pour mon étude sur la toponymie du Nivernais. Loin des grandes bibliothèques et des archives nationales, j'ai dû citer, le plus souvent d'après l'ouvrage de cet érudit, les documents que j'invoque en faveur de mes déductions philologiques.

Sans doute, il est téméraire de reprendre un travail déjà traité par des maîtres si savants et si compétents dans la matière.

Mais la question des noms de lieux est loin d'être épuisée. Car, outre que ce nouveau champ de la science est à peine ouvert à l'exploitation des travailleurs, on peut dire qu'il est des plus vastes et des plus difficiles à défricher.

C'est dans toute son étendue que les premiers ouvriers ont essayé de le fouiller et les travaux dont nous venons de parler ont embrassé le plus souvent le territoire entier de la France actuelle. Notre étude est plus restreinte : elle se borne à la toponymie du Nivernais. Nous

(1) *De la formation française des anciens noms de lieux.* — Paris, A. Frank, 1867.

(2) *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France.* — Ernest Thorin, Paris, 1890.

Digitized by Google

comparerons néanmoins les noms de lieux de cette contrée aux autres formes analogues et de même racine que nous rencontrerons dans les dénominations territoriales de la France tout entière. Cette comparaison nous fournira des preuves nombreuses et solides pour comprendre et expliquer les évolutions phonétiques de la toponymie nivernaise.

De plus, l'onomastique de la Gaule a été jusqu'ici étudiée surtout au point de vue historique et géographique; nous, au contraire, nous en faisons de préférence une question de phonétique, c'est-à-dire que nous utiliserons les graphies anciennes pour suivre pas à pas le développement spontané et les transformations régulières des sons latins dans notre Morvan.

Nous n'ajouterons point cependant une confiance illimitée aux documents écrits, car nous verrons qu'ils ne sont pas toujours une image fidèle et une reproduction exacte de la prononciation contemporaine, et que plus d'une fois les noms de lieux ont été dénaturés par des fantaisies de scribes. Aussi, ces graphies ont-elles besoin d'être contrôlées avec beaucoup de science et de sagacité.

On nous pardonnera, s'il nous arrive de nous étendre complaisamment sur des transformations de sons qui paraîtront évidentes aux philologues. Notre travail est local et s'adresse surtout à nos compatriotes et aux lecteurs de la *Revue du Nivernais* peu initiés, du moins pour la plupart, aux lois de la phonétique.

D'ailleurs, nous faisons œuvre d'apostolat et de patriotisme et nous voulons montrer que les noms de lieux du Nivernais, dans leur forme et leur prononciation actuelles, ne sont pas plus le fruit du caprice ou du hasard que le langage moderne de cette même contrée.

Le parler et les noms de lieux du Nivernais sont deux mines riches et profondes que doivent exploiter, chacun suivant le but de leurs études, l'historien, le géographe et le philologue.

Comme le feu sépare, à des températures différentes, dans les creusets soumis à son action, les corps composés, de même les savants, par leurs déductions successives, tirent souvent, d'une même source, des renseignements et des preuves variées, suivant qu'ils sont historiens, géographes ou philologues.

Ainsi, M. Adolf Schiber, dans son livre sur les Établissements francisques et alémanniques dans l'est de la Gaule, s'appuie sur les différentes terminaisons des noms de lieux dans cette région, pour

Digitized by Google

déterminer les rapports des Germains et des Romains aux époques des invasions et délimiter, au point de vue historique et géographique, leur séjour et leur influence réciproque en Alsace et en Lorraine (1).

Ce dernier travail nous montre combien sont nombreux et difficiles à résoudre les problèmes que soulève l'étude de la toponymie. Chacun sait, en effet, qu'elle forme la plus riche nomenclature qui se rattache à l'histoire d'une langue.

Ainsi, le dictionnaire de l'Académie (édit. 1878) ne renferme que 32,000 mots. Or, si l'on réunissait tous les noms de villes, de villages de hameaux, de montagnes, de forêts et de rivières, bref, si l'on faisait le dépouillement complet du cadastre et de tous les lieux-dits, on arriverait facilement à plus d'un million de mots. « Il serait bien à désirer qu'on eût une liste complète de tous les noms topographiques de France recueillis dans leurs variations successives, et chacun peut, avec la certitude d'être utile, collaborer à cette grande tâche (2). »

Beaucoup sans doute de ces dénominations territoriales seraient identiques, d'autres varieraient seulement de quelques lettres, un très grand nombre présenteraient des formes et des racines différentes ; même parmi celles qui remonteraient à une origine commune, quelle variété, quelle richesse de formes et de sons ne trouverait-on pas?

Notez que cette prodigieuse variété de noms ne présente aucun contraste heurté, aucune interruption violente, et si nous suivons sur une carte les noms de lieux, du nord au sud et de l'est à l'ouest, nous voyons les mêmes mots changer insensiblement de formes. La transition nous paraîtrait encore bien plus insensible, je dirais presque harmonieuse, si au lieu de lire ces noms sur une carte nous entendions les habitants eux-mêmes prononcer les noms de lieux de leur propre région. Nous passerions ainsi, sans secousse, comme sans arrêt, du langage éclatant et sonore de la Provence ou de la Gascogne au parler doux et presque chuchoté des îles Normandes, à l'idiome violemment contracté du Morvan et du pays Wallon. Ainsi Château-Chinon, Saint-Sulpice, Champlemy (Nièvre) deviennent, dans la bouche des habitants

(1) *Die fränkischen und alemannischen Siedlungen in Gallien, besonders in Elsass und Lothringen.* — Strasbourg, 1891. — Voir aussi son ouvrage sur les noms de lieux du pays Messin : *Die Ortsnamen des Metzer Landes und ihre geschichtliche und ethnographische Bedeutung.* — Metz, 1898.

(2) *Les Parlers de France*, GASTON PARIS. — Lecture faite à la réunion des Sociétés savantes, le samedi 26 mai 1888.

Digitized by Google

de ces localités : Styo-Sgnon, Saint-Spi, Chanlmy. De même, nous verrons que le nom de lieu *Sabiniacus*, très fréquent en France et dérivé du gentilice Sabinius, aboutit à différentes formes suivant les régions. Il a donné : Savignac, Savignat, Savigna, Savigné, Savigneux, Savigny, Sévignac, Sévigny, etc. Ces formes seraient encore plus nombreuses si elles étaient représentées par une orthographe phonétique.

« Quoi de plus précieux, de plus intéressant, je dirais volontiers de plus touchant que ces noms, qui reflètent peut-être la première impression que notre patrie, la terre où nous vivons et que nous aimons, avec ses formes sauvages ou gracieuses, ses saillies et ses contours, ses aspects variés de couleur et de végétation, a faite sur les yeux et l'âme des hommes qui l'ont habitée et qui s'y sont endormis avant nous, leurs descendants ? (1) »

Outre ces souvenirs touchants que la toponymie porte avec elle, le linguiste trouve de plus, dans l'étude des formes multiples de ces dénominations territoriales, un puissant secours pour établir et dater la marche des transformations phonétiques. Car non seulement dans l'onomastique de la France, un même mot est représenté par de nombreuses formes qui varient suivant les contrées, mais de plus, pour beaucoup de ces anciens noms de lieux, nous avons de vieilles graphies que nous ont conservées les chartes du moyen-âge. Ces formes, intéressantes pour le linguiste, lui permettent de remonter plus facilement à l'origine du mot et de reconstituer une partie du travail phonétique qui s'est opéré dans notre pays à travers les siècles.

Ce n'est pas tout. Les documents écrits, où nous trouvons les noms de lieux, sont presque toujours datés et ainsi nous pouvons connaître non seulement la région, mais encore l'époque où se sont accomplies et ont été consignées quelques-unes de ces nombreuses étapes qu'ont parcourues insensiblement, pendant plus de quinze siècles, les sons latins en Gaule.

On dit que le naturaliste, avec le squelette ou les débris informes d'un animal disparu depuis longtemps, peut décrire assez facilement la nature, les mœurs et le caractère de ces êtres antédiluviens.

Il en est de même du philologue. Avec quelques graphies d'époques différentes, il doit être capable, le plus souvent, de reconstituer

(1) Gaston Paris, *Les Parlers de France.*

Digitized by Google

l'histoire phonétique d'un mot, de retrouver les transformations successives qu'il a subies, les pertes qu'il a éprouvées, ou les sons nouveaux qu'il a parfois acquis.

(*A suivre.*) Abbé J.-M. MEUNIER.

LE MANGIER-DIEU

DE SAINT-PIERRE-LE-MOUTIER

La charité au moyen-âge s'exerçait de différentes façons, aussi bien que de nos jours. Outre ces nombreux hôpitaux que la piété de nos pères avait répandus sur toutes les parties de la France, pour soulager les infirmités qui accablent l'humanité, il s'était formé un certain nombre d'institutions, désignées souvent sous le nom de « charités », très variées dans leur fonctionnement et leurs moyens d'action. La petite ville de Saint-Pierre-le-Moûtier en possédait une, appelée « le Mangier-Dieu ». Ce nom indiquait son but : distribuer de la nourriture aux pauvres pour l'amour de Dieu.

Elle avait été fondée à une époque que nous ne pouvons fixer, mais certainement très lointaine « de grant ancienneté » comme on disait déjà au quatorzième siècle, pour « faire chascun an, le jour de Penthecoste, pour la révérence du Saint-Esprit, une aumosne à toutes manières de povres mendians qui y veulent venir ». Ce jour-là, chaque pauvre qui se présentait, quelque fût le lieu de son habitation, recevait « la moitié d'un pain de seigle, du pris de ladicte moitié de deux desniers, une pinte de vin du pris de quatre desniers et une pièce de lar du pris de six desniers ».

Les revenus de cette « charité » consistaient en dons, surtout en cens, rentes et redevances en nature dûs sur divers immeubles aux environs de la ville.

Tous les ans, il était pris sur la dîme de Dhéré, paroisse de Langeron, appartenant au prieur de Saint-Pierre, trente-six boisseaux de grains, moitié ras, moitié combles, un tiers en froment, un tiers en seigle, un tiers en orge et en avoine.

Lui était dû également le quart de la dîme en blés, vins et charnage du Blénay, paroisse de Cours-sous-Magny, les autres quarts appartenaient à l'abbaye Saint-Martin de Nevers, à la chapelle Saint-Nicolas

Digitized by Google

et à la chapelle Saint-Mathieu de la cathédrale Saint-Cyr. Ce quart était assez considérable pour être affermé en 1683 pour quarante boisseaux de grains, moitié froment, moitié seigle.

Cette distribution attirait les mendiants des pays voisins, surtout dans les temps d'extrême misère comme il s'en produisait souvent alors, ainsi à l'époque de la guerre de Cent Ans. Aussi Charles VI, dans une ordonnance, constate-t-il qu'elle « est moult grant chose, considéré le grant peuple qui y a accoustumé de venir ».

Créé uniquement par les habitants, le « Mangier-Dieu » était administré par eux seuls. Ils choisissaient « une bonne personne », chargée, sous la surveillance des échevins, de recevoir les dons et redevances, de percevoir les rentes, de les représenter en justice, qui tous les ans, devait rendre compte aux bourgeois.

Une ordonnance de Charles VI, du 21 mai 1383, autorisa les habitants à « muer et changier » cet administrateur quand bon leur semblerait, les maintint dans leurs droits, leur permettant pour les exercer de « s'assembler en ladite ville où bon leur semblera pourveu que à ce sera appelé le bailli, le prévôt ou le lieutenant ou un député de l'un d'eulx ».

Cette institution prit fin au dix-septième siècle. Lorsque les habitants de Saint-Pierre-le-Moûtier traitèrent avec les Augustins pour la fondation d'un collège dans cette ville, ils leur cédèrent tous les revenus du « Mangier-Dieu », qui dès lors servirent à l'entretien de ces religieux.

ED. DUMINY.

CHANSONS

I

LA MAISON BLANCHE DU BOIS

La maison blanche au seuil fleuri
Est comme un nid dans la verdure;
Le taillis qui lui prête abri
L'ourle d'une verte bordure.

Un grand hêtre y tend les réseaux
De sa ramure frémissante,
Où fait tout un peuple d'oiseaux
Sa musique divertissante

Digitized by Google

Aux approches du soir, souvent
Je m'en vais à la maison blanche,
Jusqu'au vieux hêtre, quand le vent
Se calme assoupi sur la branche.

Sur les cimes, dans les halliers,
Que le soleil rouge incendie,
Alors les oiseaux familiers
Versent des flots de mélodie.

Tous les chanteurs de la forêt
M'accueillent en leur frais refuge
Par un tel concert, qu'on dirait
Qu'ils me prennent, rivaux, pour juge.

O doux virtuoses du bois,
Quel charme en votre cœur qui chante!
Pourtant, ce n'est pas votre voix
Qui me plait, m'attire et m'enchante.

Oh! qu'elle chante mieux encor
Sous le toit qu'ombrage le hêtre,
La belle fille aux tresses d'or
Assise auprès de la fenêtre.

C'est pour elle, c'est pour la voir,
Et c'est — double attrait — pour l'entendre,
Que je viens si souvent m'asseoir
Dans vos quartiers, sur l'herbe tendre.

Oiseaux, ne soyez pas jaloux,
Si je dis sa voix sans pareille.
Puis-je vous apprécier, vous?
Cœur amoureux n'a pas d'oreille!

Elle, en fleur de ses dix-huit ans,
Ne s'y trompe pas, non : sans doute,
Elle a deviné dès longtemps
Que ce n'est pas vous que j'écoute.

Digitized by Google

II

CHANSON TRISTE

En me promenant le long des taillis,
— Papillons, dondé, voletez, dondaine, —
J'ai trouvé rêveuse, au bord de la fontaine,
La fille aux yeux clairs, aussi blanche qu'un lys.

Quoi! belle, ai-je dit, belle aux grands yeux clairs,
— Papillons, dondé, voletez, dondaine, —
Je te vois si triste, ah! quelle est donc ta peine,
Si triste passant par les chemins couverts!

L'hiver morne a fui, voici le printemps,
— Papillons, dondé, voletez, dondaine, —
Un souffle de joie anime dans la plaine
La fleur fraîche éclose et les oiseaux chantants.

Laisse s'envoler la chanson d'avril,
— Papillons, dondé, voletez, dondaine, —
De ta lèvre rose où le rire s'enchaîne;
Ton cœur veut s'ouvrir: pourquoi se ferme-t-il?

Elle a répondu de si douce voix,
— Papillons, dondé, voletez, dondaine: —
Qu'importe que brille au pré la marjolaine!
Que le tourtereau roucoule au fond des bois!

Je ne sais plus rire et ne chante plus,
— Papillons, dondé, voletez, dondaine, —
O rires charmants dont mon âme était pleine,
O chants ailés d'or, je vous ai tous perdus!

Je vous ai perdus, voilà bien des jours,
— Papillons, dondé, voletez, dondaine, —
Quand, fatal adieu, delà la mer lointaine
Cœur brisé, j'ai vu s'en aller mes amours!

Vous l'avez suivi, lui, le cher absent,
— Papillons, dondé, voletez, dondaine; —
Si le sort ami bientôt me le ramène,
Quelle gaîté neuve en mon cœur renaissant!

Elle a murmuré, murmuré tout bas,
— Papillons, dondé, voletez, dondaine: —
Plus ne sourirai si mon attente est vaine
Et jusqu'au retour je ne chanterai pas!

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

Alors le Clairon s'arrête !

Digitized by Google

Un coin du Morvan : Rémilly, Lanty, Semelay, Saint-Honoré-les-Bains. (Ouvrage vendu au profit de la Société mutuelle « le Soutien fraternel » ; 75 cent.; Nevers, imp. L. Cloix). — Voilà une de ces petites monographies locales qu'on ne saurait trop louer, qui donnent, d'un coin de pays, la description et l'historique et permettent de constituer facilement, par leur apport particulier, l'histoire générale de la contrée. Grâce à une heureuse indiscrétion qui nous a révélé le nom de l'auteur, nous pouvons féliciter M. Rochet, dont l'exemple mérite d'être suivi.

M. Albert de Lapparent, membre de l'Institut, vient d'écrire une notice de 31 pages in-8° sur le comte Paul Benoist d'Azy, décédé en janvier 1898. Il montre notre jeune compatriote, fils de l'éminent comte Denys Benoist d'Azy, entrant, en 1842, à l'Ecole polytechnique, passant par l'Ecole des mines et attaché aux grandes usines d'Alais ; puis, à la suite de son mariage avec Mlle Claire Jaubert, devenant directeur des usines de Fourchambault, dont il quitte la gérance en 1860 ; se vouant à l'exploitation de ses propriétés, s'associant à de vastes affaires industrielles tant à Rome qu'à Paris, installant à ses frais plusieurs ambulances pendant la guerre de 1870, et passant enfin dans le Nivernais la dernière période de sa vie. M. de Lapparent met en relief le haut caractère de cet homme de valeur, écarté par la politique de l'administration du pays. Il déplore cet effet désastreux de nos révolutions « de créer entre partisans des régimes tour à tour triomphants et opprimés, des rancunes violentes » qui paralysent, en les détournant des affaires, une partie des énergies intellectuelles et morales du pays. « L'ostracisme, subi par les uns, volontairement accepté par les autres, prive le pays de serviteurs éminents. » Tel a été le cas du comte Paul Benoist d'Azy.

La librairie Flammarion réédite les *Mémoires du comte Gaspard de Chavagnac* (in-12, 3 fr. 50). — Né en 1624, d'une famille d'Auvergne dont un rameau devint bourbonnais « cet homme, — dit un avertissement de l'imprimeur au lecteur *en l'an de grâce 1699*, — illustre par la noblesse de sa famille et par les emplois militaires dont il a été honoré en servant divers souverains, s'est distingué autant par son habileté dans les négociations que par sa bravoure dans les combats ». Fort intéressantes, ces aventures militaires ou galantes familièrement contées. Il y a là des anecdotes qu'on voudrait redire, des détails curieux et saisissants qui rendent au vif les mœurs d'alors, si différentes des nôtres. Le récit s'arrête en 1669 ; on arrive à la dernière ligne avec le regret d'être si vite au bout de l'ouvrage.

L'espace nous manque pour parler de divers autres ouvrages. Nous ne pouvons aujourd'hui qu'annoncer le succès de *Monsieur l'Aumônier*, le roman de notre collaborateur Jules Pravieux. Nous en lisons l'éloge dans le *Journal des Débats*, le *Figaro*, le *Gil Blas*, la *Revue Bleue*, la *Nouvelle Revue internationale*, etc. M. Jules Pravieux vient d'être choisi par *l'Athenæum* pour être le correspondant littéraire de cette importante revue anglaise. Ce choix est fort honorable pour notre compatriote et nous sommes heureux de l'en féliciter.

NOTES ET ÉCHOS

*** Nos compatriotes. — Sont nommés : officiers de l'Instruction publique, MM. les professeurs Petit (lycée de Nevers), Lemoine (collège de Clamecy), Martin (école normale de Varzy). — Officiers d'académie : MM. les professeurs Bouvet et Voisin (lycée de Nevers), Gadiou (collège de Clamecy), Adam, directeur de l'école primaire de Decize ; J. Champenois, directeur de l'agence de Nevers des Enfants assistés de la Seine ; Moine, employé au ministère de l'Instruction publique.

*** Au concours organisé à Bourges par la Société photographique du Centre, M. le vicomte Raoul d'Anchald a obtenu une mention (section des vues et paysages).

*** 21 mai. — Fête annuelle de la Société de sauvetage sous la présidence de M. Steck, secrétaire général de la Nièvre. ACH. M.

Le Directeur-Gérant, ACHILLE MILLIEN.

Nevers, imp. G. Vallière.

Digitized by Google

5e ANNÉE. JUIN 1890 N° 10

REVUE DU NIVERNAIS

Directeur : A. MILLIEN

SOMMAIRE :

ILLUSTRATIONS INÉDITES :

Rédaction & Administration : BEAUMONT LA FERRIÈRE

Fernand Cavalandre 98

Digitized by Google

LA REVUE DU NIVERNAIS

Paraît du 25 au 30 de chaque mois en livraisons illustrées.

Les collaborateurs sont personnellement responsables de leurs articles

ON NE REND PAS LES MANUSCRITS.

Abonnement : 10 fr. — Etranger, 12 fr. — Le numéro, 1 fr.

S'adresser au Directeur, à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre).

LE FEU FOLLET (place Saint-Michel, 4 ; 8 fr. par an). N° de juin : *Le roi Joachim Murat et sa cour*, par le baron Lumbroso ; *l'Élégie des Roses*, par Marie Lavergne ; *Agrippa le diable*, par Gaston Rayssac ; *Poésies* de MM. E. des Essarts, P. Maryllis, Marc Legrand, A. Letalle, L. Rabès ; *Bibliographie*, *chronique*, etc.

LA QUINZAINE BOURBONNAISE (15 juin). — *Le passage de Madame Infante en Bourbonnais*, par le vicomte Maurice Boutry ; *Saint Maurice*, par J. de Marthold ; *le Journal de Philibert Goyard*, par R. de Quirielle ; *Un archéologue bourbonnais, docteur en Sorbonne*, par L. Audiat.

LEMOUZI (mai). — Articles de MM. André de la Chapelle, Joseph Rous, J. Plantadis, H. de Noussanne, G. de Beauchamp, P. L'Escurol, etc.

LA RENAISSANCE. — Organe mensuel de décentralisation pour les provinces du Centre. — S'adresser à MM. Simon et Gay, à Olivet (Loiret).

LE COURRIER DE LA PRESSE, 21, boulevard Montmartre. — Recueille et communique aux intéressés les extraits de tous les journaux.

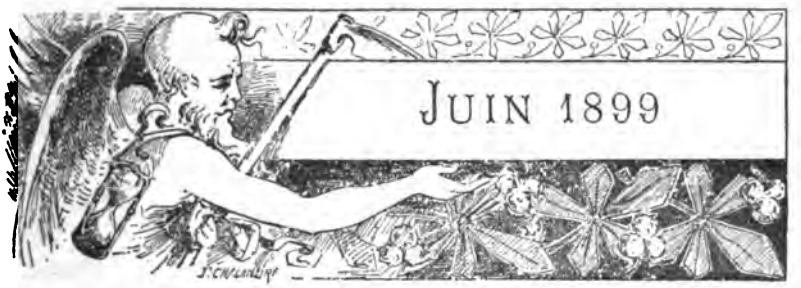
L'ARGUS DE LA PRESSE, 14, rue Drouot. — Fournit aux artistes, littérateurs, etc., tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux.

A VENDRE

MEUBLES ANCIENS & OBJETS D'ART

S'adresser à l'Administration de la *Revue du Nivernais* à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre).

Digitized by Google



FOLK-LORE

LA LÉGENDE DE L'URUTAU (1)

Les eaux de l'Uruguay, parfumées par l'air embaumé qui se joue dans le voisinage du foyer tropical, caressèrent le berceau de Neambiu, la jeune guarani, fille unique d'un cacique puissant qui, après avoir châtié la peuplade des Tupis, vint s'établir, avec sa tribu, par-delà des forêts immenses, non loin de l'Iguazu.

Aux eaux de l'Iguazu, mêlait souvent ses larmes un fier jeune homme, Cuimbaé, qui, prisonnier du cacique et amoureux de Neambiu, pleurait en secret son malheur : si l'Indien sent profondément, il pleure de même. Le cacique et son épouse s'opposaient résolument au mariage de deux êtres qui s'idolâtraient, de deux êtres déjà confondus par l'amour en une seule âme. Ils ne pouvaient supposer que Neambiu, leur fille adorée, pût jamais les quitter, sinon par la mort : la leur enlever, autant leur arracher le cœur. Neambiu pleurait en cachette

(1) Cette légende est extraite d'un ouvrage de grande valeur publié à Montevideo par un lettré, un érudit justement apprécié, le docteur D. Granada. (*Resena historico-descriptiva de antiguas y modernas supersticiones del Rio de la Plata*, XXI-668 p., in-8°). Recueillies directement dans le peuple ou compulsées dans un grand nombres de livres, les superstitions sont classées en trente-six chapitres très intéressants. Bien des superstitions nivernaises se retrouvent relatées dans cet ouvrage ; il serait curieux d'établir des rapprochements ; mais nous savons que l'esprit humain est le même sous toutes les latitudes : rien d'étonnant à ce que le sorcier de l'Uruguay reconnaisse un confrère dans le devin morvandeau, et que les mêmes pratiques s'emploient au Rio de la Plata et sur les bords de la Cure.

Digitized by Google

pour ne pas les affliger, elle se taisait et obéissait. Une fois pourtant, elle leur dit :

— Pourquoi ne voulez-vous pas que j'épouse Cuimbaé ?

— Fille de notre âme, répondirent ses parents, tu ne dois pas encore te marier, surtout avec un homme de la race des Tupis qui étaient hier nos plus acharnés ennemis et, sans doute, le seront demain.

— Cruels ! répartit Neambiu. Et vous m'appelez la fille de votre âme... Hélas ! je suis la fille du malheur !

Inutile de dire que Neambiu était fort gracieuse et fort belle et joignait aux dons de la grâce et de la beauté les qualités préférables de la beauté de l'âme, une sensibilité si délicate, qu'elle se traduisait dans l'expression mobile de son visage enchanteur et de ses yeux séduisants. Inutile de le dire, car pour peu qu'on ait l'expérience de l'amour, on comprend que si la tendre Neambiu n'eût pas été aussi belle et sensible, elle n'aurait pu être aussi malheureuse. *Ah ! malheureuse qui nait belle !* a dit Quintana, le chantre de la beauté

Un jour, comme on s'en défiait le moins, Neambiu disparut de la maison paternelle. Les caciques désolés coururent à celle de Cuimbaé, supposant que leur fille avait, de concert avec lui, pris la détermination de s'enfuir. Cuimbaé, surpris de cette nouvelle, manifesta son étonnement, jugeant presque impossible qu'une jeune fille aussi réservée et aimante que Neambiu eût pu quitter la demeure de ses parents. Puis il dit :

— J'ai rêvé qu'une femme à mine féroce, qui représentait le malheur, avait emporté Neambiu aux monts boisés de l'Iguazu ; elle y habite parmi les bêtes et les oiseaux, qui ne lui font pas de mal et ne s'effarouchent pas de sa présence.

— A l'Iguazu ! à l'Iguazu ! criait avec délire l'infortuné cacique. Allons chercher ma fille, qu'a ravie *Caapora* (1).

— Caapora ! Caapora, répétèrent ensemble les sujets du pauvre cacique, a enlevé Neambiu ! Allons chercher Neambiu qu'a enlevée Caapora ! A la recherche de Neambiu !

Les cris des *Ipécus*, oiseaux qui font grand tapage quand ils voient du monde, excita la curiosité de la fugitive qui, sortant d'un massif épais, se trouva juste au milieu des sujets inquiets du cacique désolé.

(1) Être fantastique, monstre à figure humaine (homme ou femme), qui fait le malheur, pour toute la vie, de ceux qui le voient.

Digitized by Google

Par toutes sortes de paroles caressantes, on tâcha de la décider à revenir dans sa famille. Mais l'excès de sa douleur sans espoir et sans consolation éteignait chez elle le foyer de l'amitié ; elle ne répondait pas, sa langue n'articulait aucune parole. Neambiu avait perdu la sensibilité et, avec elle, la parole. Insensible et muette, elle écarta la foule et rentra dans la forêt.

Ses compagnes, malgré sa merveilleuse beauté, n'étaient pas jalouses. Au contraire, elles l'aimaient beaucoup ; Neambiu se faisait chérir à force d'indulgence et de bonté. Elle était souveraine, comme fille de cacique, entre les jeunes Indiennes ; mais, aimable et bonne, elle gouvernait les cœurs avec plus d'autorité que son père n'en exerçait sur ses sujets par sa puissance matérielle, tant est grande la force de l'affection !

Donc les amies de Neambiu, devant l'insuccès des envoyés qui revenaient en se lamentant sur son triste sort, prirent la résolution unanime d'aller à la poursuite de la fugitive. Les sollicitations de l'amitié dévouée et désintéressée auraient sans doute plus d'effet que les meilleures raisons d'émissaires qui ne faisaient qu'exécuter un ordre. Mais... si elles rencontraient *Caapora*, l'horrible démon des forêts qui faisait, pour toute leur vie, le malheur de ceux qui par hasard l'envisageaient ?

— N'importe ! se dirent-elles. Nous serions encore plus châtiées par *Agnanga* (1) lui-même si, dans la crainte de rencontrer *Caapora*, nous refusions de secourir une sœur dans la détresse. *Agnanga*, qui sait tout et se mêle de tout, ne demande qu'un prétexte pour faire du mal, et parfois, à voir les effets de ses actes, il semble accomplir un ministère divin. Courons à la recherche de Neambiu !

Les amies de la fugitive revinrent toutes désolées. Leurs persuasions étaient demeurées inutiles, tout comme les supplications des sujets qui les avaient précédées dans le même but. Neambiu restait devant elles comme une statue de marbre, sans proférer une syllabe, sans donner signe de sentiment. Son malheur semblait sans remède.

(1) *Agnanga*, le diable.

Dr DANIEL GRANADA.

(*Traduit de l'espagnol par* ACHILLE MILLIEN.) (*A suivre.*)

Digitized by Google

LE PRINTEMPS

Non, je ne puis rester lorsque le soleil brille,
Que de ses doux rayons il dore le coteau,
Que l'oiseau fait son nid là-bas sous la charmille,
Que tout semble renaître et plus vert et plus beau.

J'ai soif de liberté, j'ai soif d'air et d'espace ;
Je veux pour horizon l'immensité du ciel ;
Je veux mouiller mes pieds à la vague qui passe,
Je veux chercher un nid, je veux chercher du miel.

O mes chers compagnons des jours tristes et sombres,
Mes livres tant aimés, feuilletés tant de fois,
Un rayon de soleil a dissipé les ombres,
Je vous quitte et je vais rêver au fond des bois.

Je reviendrai vers vous quand la bise glacée
Aura dépouillé l'arbre, aura flétri la fleur,
Quand tout sera fané, quand seule ma pensée
Gardera du printemps un rayon dans mon cœur.

MARIE AURIBAULT.

CHRONIQUE NIVERNAISE

LES FÊTES DU PARC

Les fêtes du Parc viennent de remplir de bruits assourdissants la jolie promenade de Nevers, simplement égayée d'habitude par les cris et les ébats joyeux des enfants qui jouent dans l'herbe.

Nous sommes saturés des airs, toujours les mêmes, des orgues de manèges et de musées, des bouteillophones de tout acabit qui envoient à l'oreille des sonorités spéciales et criardes. La ménagerie Poisson a fait retentir les rugissements de ses fauves. Une curiosité, d'un travail extraordinaire : « Le Creusot en réduction », a étonné les amateurs de mécanique merveilleuse. Vacher, le sinistre, a vu sa vilaine figure peinte sur des toiles pour exciter la curiosité des foules, toujours avides de détails sur le vice et le crime ; et le « Voyage à la lune »,

Digitized by Google

et les « Vagues de l'Océan », ont fait passer un frisson de fraicheur dans le corsage parfumé des jeunes filles.

Tout Nevers (et les environs) a circulé dans ces trois ou quatre allées du bas Parc, où s'entassaient les baraques, réceptacles d'un brin de nouveauté ou de vieilles rengaînes qu'on retrouve chaque année. Pendant quinze jours a duré cette orgie de bruit et de poussière, et les joufflues bonnes d'enfants en rêvent encore, j'en suis sûr, dans la pesanteur de leur sommeil éthéré !

. . . . . .

Les fêtes sont finies. Ouf ! diront les uns, — tant pis, diront les autres.

Du vacarme épouvantable qu'elles ont produit, il ne reste rien, que des réminiscences obsédantes des airs rabâchés.

La verdure règne, seule, dans son domaine, et elle reprend son attrait, frais et mystérieux.

Comme cela repose de paresser un peu sur un banc, bien à l'ombre ; d'entendre le gazouillis des oiseaux et de voir, devant soi, toujours, le vert tendre et doux des feuilles ou du gazon !

Certes, on ne peut nier que le décor ne soit admirable, pour les fêtes d'usage.

Il y a, dans ce mouvement, dans cette cohue, dans ces manèges brillamment, luxueusement décorés, éclairés, le soir, magnifiquement, dans ces attractions diverses aux mille reflets changeants et bariolés qui émergent des feuilles des arbres, un pittoresque peu ordinaire ; et il y avait, notamment, cette fois, pour le promeneur, un coup d'œil ravissant à apercevoir, de loin, se mouvant dans un fouillis de verdure, les gracieuses nacelles du « Voyage à la lune », éclairées de feux blancs, rouges, verts, et tournant dans ce décor féerique.

Et je pense qu'on aurait mauvaise grâce à déplacer cette fête, comme le demandent, tous les ans, quelques personnes tranquilles et paisibles, qui ne manquent pas, du reste, de s'y rendre, et d'autres qui réclament simplement par habitude.

Le commerce y perdrait, d'abord, énormément, puis, tout le monde, ne serait-ce que pour le coup d'œil. C'est comme si l'on parlait de supprimer l'illumination du Parc le 14 juillet.

Ce qu'il serait plus raisonnable de faire, ce serait d'en diminuer la durée.

Digitized by Google

La fête bat son plein pendant huit jours. Après, les trois quarts des baraques partent. Il faudrait que toutes fussent obligées de quitter immédiatement les lieux. Et l'on ne verrait plus les boutiques retardataires, manquant de clients, parce que l'entrain n'y est plus, se dresser, moroses et isolées, comme les squelettes de la fête.

On rentrerait plus tôt en possession du coin jalousement chéri. Et l'on aurait là une sensation vraiment délicieuse, divine, en tombant du tapage de la foire dans le calme reposant des ombrages frais.

Car c'est précisément après avoir circulé dans la cohue des fêtes, après avoir respiré, avec force éternuements, cette odeur pénétrante, acidulée et poivrée de la poussière et des berlingots, qu'on jouit pleinement de la tranquillité majestueuse de la nature.

Il semble qu'on l'apprécie davantage, qu'on la savoure mieux, et on voudrait rester ainsi, longtemps, engourdi dans l'ultime béatitude du repos, sur les fins de journées chaudes et le commencement des nuits fraîches, — vie factice, si proche du rêve, qui vous plonge dans l'oubli du bruit, du monde, de la réalité et de tout.

E. LANGERON.

ÉTUDE SUR LES NOMS DE LIEUX DU NIVERNAIS (*suite*)

Les mots portent donc, en quelque sorte, avec eux, les traces de leur origine, de leurs modifications successives, leur âge et leur histoire. Il s'agit de savoir déchiffrer et lire ces différentes données. C'est en cela que consistent la science et la perspicacité du philologue.

Dans ce travail, son oreille lui est d'un plus grand secours que ses yeux. Il étudie moins les transformations de la lettre que les modifications inconscientes du son, dont la lettre n'est qu'un symbole bien imparfait.

Nous nous occuperons aussi moins du sens des noms de lieux que de l'étude de leurs formes à travers les âges.

Les noms de lieux, en effet, ont suivi l'évolution naturelle et spontanée du parler de la région où on les rencontre.

Les mêmes lois phonétiques régissent à la fois les dénominations territoriales et les mots de la langue vulgaire d'un même pays.

Digitized by Google

De là l'importance capitale de cette étude pour la phonétique historique d'une région tout entière.

Car les dénominations territoriales, celles du moins qui sont arrivées jusqu'à nous (et elle paraissent fort nombreuses), ont continué de vivre dans la bouche des habitants du pays et n'ont pas cessé, les unes depuis plus de deux mille ans, d'autres depuis près de quinze siècles, de désigner les lieux auxquels elles avaient été données.

Or, dans cette longue vie, l'onomastique rurale a subi des transformations d'abord inconscientes de la part des sujets parlants, puis, ces modifications, par suite des siècles, sont devenues sensibles, de sorte que le son primitif, altéré inconsciemment, a fini par ne plus être en rapport avec la première graphie. Il a donc fallu, au bout d'un certain temps, lui donner la valeur qu'il avait peu à peu acquise et remplacer les sons ainsi modifiés par d'autres lettres plus en rapport avec la prononciation contemporaine. Un exemple fera comprendre ces évolutions insensibles, dont nous trouvons quelques étapes dans les anciennes chartes, et que l'on doit attribuer le plus souvent, comme nous le verrons dans la suite, à la nature de notre organisme vocal.

Parigny-les-Vaux (Nièvre) était écrit autrefois *Patriniacum* (1). Ne considérons que la marche d'une seule lettre pour simplifier le phénomène linguistique qui s'accomplira dans la suite des âges. Prenons la lettre *t* du latin *Patriniacum*. Elle n'existe plus dans *Parigny*, et cependant, je n'oserais pas dire que cette lettre, emportée sur les ailes du temps, n'ait pas laissé, même actuellement, quelque chose de sa vie dans la prononciation des habitants de cette commune.

Ce qui est certain, c'est que le *t* latin n'est pas tombé tout d'un coup dans ce mot. Une telle chute serait contraire à tous les principes de la phonétique et opposée aux lois physiologiques qui président aux transformations des langues. Cette lettre *t* a vécu très longtemps, puis elle a passé par des altérations successives et graduées avant de disparaître complètement et de se perdre enfin comme un souffle vain, en laissant quelque chose de sa substance aux lettres voisines.

Je le répète, les graphies des anciennes chartes nous ont conservé quelques-unes de ces transformations, celles du moins qui correspondent à des lettres de notre alphabet. Ainsi, *Patriniacum* est d'abord

(1) *Villa Patriniacum 849. Gallia christiana*, XII, col. 301.

Digitized by Google

devenu *Padriniacum*. Nous n'avons pas trouvé cette orthographe dans les documents que nous avons pu consulter, mais nous la possédons pour un mot identique : Marigny, qui vient de *Matriniacum*, comme Parigny vient de *Patriniacum*. Or, Marigny-sur-Yonne (Nièvre) était encore, par respect pour la tradition, écrit *Madriniacum* au commencement du douzième siècle (1).

D'ailleurs, comparez des mots analogues dans les langues sœurs du français et qui ont conservé jusqu'à ce jour des formes plus archaïques que celles de notre propre idiome. Le mot *patrinum* (parrain) n'est-il pas *padrino* en italien et en espagnol, et *padrinho* en portugais ?

Puis le *d* a continué d'évoluer, et après bien d'autres transformations insensibles, il s'est assimilé à la lettre voisine *r*, et nous avons *Parriniacum* en 1103 (2). Enfin les deux *r*, ou plutôt cet *r* plus long et plus fort qui est résulté de *dr*, aboutit à un simple *r* dans la graphie Parigny de 1424 (3).

Telle est, en résumé, l'histoire de cette lettre *t*, histoire que l'on pourrait faire pour chaque transformation des sons, dans les noms de lieux ou dans les mots communs de tout parler vivant.

Les inscriptions et les monnaies nous fournissent aussi, outre les chartes, des indications précises sur l'évolution phonétique de la toponymie. L'épigraphie et la numismatique sont, en effet, deux sciences d'autant plus utiles au philologue que les documents qu'elles présentent, incrustés sur la pierre ou le bronze, n'ont pas été altérés et rajeunis, dans la suite des siècles, par des copistes ignorants ou distraits, comme le furent plus d'une fois les textes originaux des manuscrits souvent recopiés. Nous avons là les noms propres tels qu'ils ont été gravés sur le marbre ou imprimés sur les monnaies frappées en l'honneur d'une ville ou d'un personnage illustre.

Ainsi, il serait difficile d'identifier, comme nous le dirons plus loin, le nom de lieu : *Chitry* que l'on trouve plusieurs fois dans l'onomastique rurale du Nivernais et ailleurs dans le reste de la France, si un monnayeur mérovingien, Flodoaldus, n'avait inscrit, au revers d'un tiers de sou, le nom de *Castriaco*. Or, nous démontrerons que ce mot désigne Chitry-les-Mines (Nièvre).

(1) Charmasse, *Cartulaire de l'église d'Autun*, p. 91, 383.
(2) *Gall. christ.*, XII, col. 337.
(3) Parigny-les-Vaulx, Arch. nivern.

Digitized by Google

Nous verrons que tous les noms de lieux n'ont pas la même origine, ni le même âge, que tous n'appartiennent pas à la même langue.

Les uns sont des noms primitifs de fleuves, de montagnes, et de régions et remontent à la langue mystérieuse des premiers habitants de notre pays. Ce sont les noms qu'on pourrait appeler préhistoriques.

Puis viennent les noms de villes, de villages, de cours d'eau, donnés par les Celtes, les Ligures et les Aquitains (1).

D'autres remontent à la période gallo-romaine et se présentent en très grand nombre dans toute la France. Ce sont pour la plupart des noms de personnes, des noms tirés d'accidents topographiques, etc. Plusieurs indiquent la nature du sol, les plantes qu'il produit ou les animaux qui y vivent.

Quelques-uns aussi nous offrent d'intéressants souvenirs des colonies barbares fondées sous l'empire romain (2).

Beaucoup de noms de lieux nous rappellent les conquêtes des Germains. Non seulement, en effet, ces peuples en s'établissant sur les ruines de l'empire romain ont fait entrer plusieurs centaines de mots dans notre vocabulaire latin, mais encore ils ont laissé des traces de leur passage dans un grand nombre de lieux et de pays (3).

Ajoutez qu'une multitude de noms topographiques sont empruntés au culte des saints et nous font connaître les dévotions des premiers habitants de ces contrées, comme : Dampierre, Saint-Martin, Saint-Saulge, etc.

Quelques noms de lieux datent du moyen-âge et de l'époque de la féodalité, ainsi la plupart des pays appelés : Château, Châtillon, la Ferté, Villefranche, etc.

Enfin apparaissent les noms plus récents et des temps modernes comme : La Machine, La Tuillerie, le Moulin, etc.

Le dictionnaire topographique du département de la Nièvre de M. de Soultrait contient à peu près 10,000 noms de lieux habités, et les lieux-dits, qui sont peut-être dix fois plus nombreux, n'ont pas été relevés dans ce dictionnaire. Tout le monde sait, en effet, qu'à la

(1) Nous avons expliqué quelques-uns de ces noms, du moins pour ce qui concerne le Nivernais. Voir la *Revue du Nivernais*, 2e année, nos 5 et 6.

(2) Voir la *Revue du Nivernais*, 2e année, n° 11. *Origine et histoire des parlers du Nivernais.*

(3) Voir la *Revue du Nivernais*, même article.

Digitized by Google

campagne, chaque champ, chaque morceau de terre est désigné par un nom spécial.

Nous essaierons d'expliquer les plus faciles de ces dénominations territoriales et celles pour lesquelles nous avons des documents anciens qui nous permettent de trouver leur origine. Nous laisserons les autres comme des problèmes à résoudre aux générations futures.

(A suivre.) Abbé J.-M. MEUNIER.

LA PREMIÈRE ROSE DE L'ÉTÉ

J'ai dans mon petit jardin la première rose de l'été ! Elle est née, toute belle, ce matin, sur le rosier grimpant du vieux mur, et l'aurore en passant lui a donné un diamant qui tremble encore dans sa corolle. Ses pétales de velours sont pourpres comme un vin capiteux ; la brise va s'embaumer à son délicat parfum ; elle semble ciselée par la main d'une fée...

. . . . . .

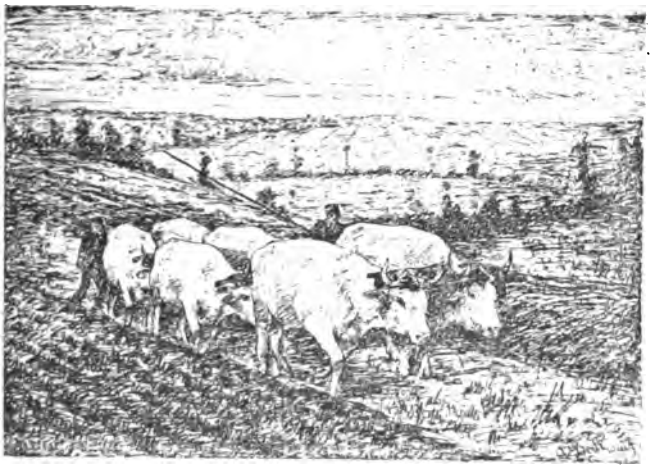
J'ai cueilli la rose pourpre du vieux mur et je l'ai portée à mon amie : mon amie aux cheveux blonds et au rire d'or ! Quand je l'ai rencontrée, elle remplissait sa cruche au ruisseau bavard. Elle a mis la rose pourpre dans la mousseline de son corsage et elle s'est penchée sur l'eau pour s'y voir. Le ruisseau bavard lui a dit qu'elle était encore plus jolie que de coutume : alors, elle m'a souri et elle est partie de son pas léger en chantant comme une fauvette...

. . . . . .

Il n'y a plus de rose sur le vieux mur gris de mon jardin, tout y est sombre : on dirait que le printemps s'en est enfui... mais qu'importe le dehors, j'ai le soleil dans mon cœur : ma blonde amie m'a souri...

V. MAG.

Digitized by Google



Les six bœufs, deux par deux, vont d'un pas lent et sûr,
Traînant le soc où l'homme aux cheveux gris s'appuie...

ACH. MILLIEN.

ÉTUDE ÉCONOMIQUE

SUR LE DÉPARTEMENT DE LA NIÈVRE (*suite*).

PRAIRIES NATURELLES

En 1852, il y en avait 89,585 hectares, dont 38,373 irrigués.
1862, — 85,106 — dont 38,780 irrigués,
45,697 secs,
et 629 en prés vergers.
Il y avait en outre 1,435 hectares consacrés aux fourrages verts.
En 1882, il y avait 84,832 hectares, dont 28,317 irrigués naturellement,
36,254 irrigués à l'aide de travaux spéciaux.
20,261 non irrigués.
A cela il faut ajouter 14,763 hectares de prés et pâtures temporaires,
17,191 hectares d'herbages pâturés,
3,281 hectares de fourrages verts, à savoir :
1,247 de vesces,
1,396 de trèfle incarnat,
557 de maïs fourrager,
23 de choux,
8 de seigle en vert,
58 d'autres fourrages verts.
En 1852, il y avait 34,102 hectares de prairies artificielles.
1862, — 37,668 —
1882, — 41,048 dont 22,791 hect. de trèfles,
11,110 hect. de luzerne,
5,988 hect. de sainfoin,
959 hect. de mélanges de légumineuses.

Digitized by Google

Si aux 84,832 hectares de prairies naturelles en 1882 on ajoute les 17,191 hectares d'herbages pâturés, on obtient 102,023 hectares, à opposer aux 89,585 hectares de 1852, soit une augmentation de 12,438 hectares. Si, d'autre part, on ajoute aux 41,048 hectares de prairies artificielles en 1882, les 14,763 hectares de prés et pâtures temporaires et les 3,281 hectares de fourrages verts cultivés, on obtient 59,092 hectares à opposer aux 34,002 hectares de 1852, soit une augmentation de 25,090 hectares de fourrages artificiels.

En 1892, il y a 83,464 hectares de prés naturels,
— 19,995 hectares d'herbages pâturés et permanents.
En 1897 : 20,069 hectares de trèfles, 12,315 de luzerne, 6,518 de sainfoin, 72,663 de prés naturels, 17,328 d'herbages.

VIGNES

En 1825,	elles comprenaient	8,054	hectares.		Hectol.	Valeur.
1852,	—	9,856	—	produisant	215,992	3,375,170f
1862,	—	10,362	—	—	249,133	8,752,076
1882,	—	11,270	—	—	115,000	plus de 6,000,000
1892,	—	10,982	—	—	53,970	2,543,105

Il faut tenir compte que dans certains endroits, à Pouilly, par exemple, la plupart des raisins, au lieu d'être convertis en vin, sont expédiés directement à Paris.

En 1897, 7,897 hectares de vignes de 4 ans et au-dessus produisent 9,319 hectolitre valant 372,759 fr.
Les vignes plantées dans l'année ont couvert une surface de 366 hectares.
La récolte du cidre a été de 7,082 hectolitres.
En 1898, 7,990 hectares de vignes produisent 76,216 hectolitres valant 3,048,640 fr.

FRUITS

En 1897,	la récolte des châtaignes a été de. .	1,232	quintaux valant	20,944 fr.
	Celle des noix, de.	709	— —	17,782
	Celle des pommes à cidre, de. . .	2,537	— —	15,225
	Celle des pommes, de.	4,156	— —	72,738

LAIT

En 1897, 777,416 hectolitres valant 12,438,665 fr.

LAINE

En 1897, 2,161 quintaux valant 348,263 fr., pour 102,887 moutons tondus.

Digitized by Google

OUTILLAGE AGRICOLE

En 1852, il comprenait : 138 machines à battre, dont 6 à vapeur,
1862, — 497 machines à battre, dont 17 à vapeur,
— — 23 faneuses,
— — 12 faucheuses,
— — 15 moissonneuses,
1882 — 1,195 machines à battre,
— — 84 semoirs,
— — 181 faucheuses,
— — 181 moissonneuses,
— — 318 faneuses ou râteaux à cheval,
La force motrice agricole comprenait alors 219 roues hydrauliques,
— — 127 machines à vapeur,
— — 7 moulins à vent,
pouvant développer une force de 1,701 chevaux-vapeur.
1892 il y a 152 roues hydrauliques,
— 129 machines à vapeur fixes ou locomobiles,
— 7 moulins à vent à usage agricole,
pouvant développer une force de 1,278 chevaux-vapeur,
— 25,971 charrues,
— 585 houes à cheval,
— 929 machines à battre.
— 134 semoirs mécaniques.
— 170 faucheuses mécaniques,
— 147 moissonneuses mécaniques.
— 478 faneuses et râteaux à cheval.

La dernière enquête décennale de 1892 constate :

Qu'on a défriché 712 hectares de landes ou terres incultes,
— défriché 1,000 — de bois,
— reboisé 680 — par semis ou plants,
— drainé 1,001 —
— désséché 450 — de marais,
— irrigué 807 — de terres labourables,
— irrigué 3,348 — de prairies naturelles,
— arrosé. 8 — de terres de maraîchers,
— reconstitué 32 — de vignobles en cépages français,
— reconstitué 22 — de vignobles en cépages américains.

En 1862 il y a 21,817 ruches,
1882 17,511 —
1892 17,072 —
1897 18,586 — produisant 71,720 kil. de miel, valant 118,338 fr.
et 22,771 kil. de cire, valant 60,345 fr.

Voici maintenant le nombre des animaux :

	1840	1852	1862	1882	1892	1897
Espèce chevaline. . .	»	15,972	19,205	23,897	25,127	25,782
— asine. . . .	»	3,082	5,065	8,985	10,556	9,999
— mulassière . .	»	1,068	930	525	160	106
— bovine . . .	126,355	144,592	182,875	204,723	205,234	194,587
— ovine. . . .	285,762	360,061	286,836	199,846	153,635	147,041
— porcine . . .	»	54,775	65,230	93,466	93,391	78,082
— caprine . . .	»	5,899	7,088	6,585	6,065	5,404

Digitized by Google

Si on se place en 1892, date de la dernière grande enquête, on voit l'augmentation incessante du nombre des chevaux, des ânes, des bœufs ; la race mulassière a presque disparu : les mulets servaient autrefois au transport du bois et du charbon ; l'amélioration des voies de communication permet de se servir de voitures ou chariots à bœufs ou à chevaux, il y a également diminution assez sensible du nombre des chèvres ; diminution insensible ou plutôt état stationnaire pour l'espèce porcine. La diminution de l'espèce ovine est due au progrès et à l'intensité de la culture, à la suppression des jachères et des parcours, au défrichement des landes et reboisement, à la baisse excessive du prix des laines causée par la concurrence étrangère, au développement de la petite culture qui a plus d'intérêt à entretenir des vaches laitières que des moutons.

En 1897, il y a 2,311 taureaux, 25,363 bœufs de travail, 4,744 bœufs à l'engrais, 72,124 vaches, 25,315 bouvillons, 27,154 génisses, 27,221 élèves de six mois à un an, 10,358 veaux.

Rendement en viande de boucherie :

	1882		1892	
	Poids en kil.	Valeur en francs	Poids en kil.	Valeur en francs
Espèce bovine. . . .	4,009,343	6,101,881	3,950,842	5,150,6[illegible]8
— ovine. . . .	514,263	909,879	50,300	598,939
— porcine . . .	2,718,118	3,914,070	3,115,830	3,925,751

En 1892, la Nièvre a envoyé au marché de Paris 23,064 animaux, à savoir :

15,338 bœufs, 6,567 vaches, 805 taureaux, 354 veaux.
En 1894, 11,395 — soit 5,5 °/o de la totalité des envois à Paris à La Villette.
1895, 10,530 — soit 4,9 °/o — —
1896, 10,076 — soit 4,6 °/o — —
1897, 10,644 — soit 4,6 °/o pour les bœufs — —
En 1895, 2,686 vaches, 663 taureaux, 88 veaux, 28,806 moutons, 1,252 porcs gras.
1896, 2,366 — 709 — 122 — 40,680 — 895 —
1897, 2,359 — 644 — 216 — 41,524 — 1,480 —

En 1897, il a été vendu aux Halles centrales de Paris, 70,901 kil. de bœuf et vache, 341,634 kil. 200 de veau, 190,743 kil. 800 de mouton, 208,370 kil. 500 de porc frais de la Nièvre, — soit au total 811,649 kil. 500 de viandes fraîches.

POPULATION

La Nièvre se dépeuple, comme beaucoup de départements. Il y a émigration vers les villes, et surtout à Paris : il y a à Paris environ

Digitized by Google

29,000 Nivernais ; de 1857 à 1891, 853 émigrants ont quitté la Nièvre pour aller à l'étranger.

En 1881, il y avait 212,659 habitants agricoles ; en 1891, 186,931, soit une différence de 25,728.

	1862	1882	1892
Propriétaires agricoles	43,733	46,030	52,024
Fermiers	5,221	6,802	7,301
Métayers	3,520	2,123	1,397
Domestiques	28,818	24,073	24,364
Journaliers	11,409	26,124	21,413
	92,701	105;152	106,499

	1862	1882	1892
Exploitations de moins de 5 hectares	18,302	45,049	46,183
— de 5 à 10	4,522	6,476	7,269
— de 10 à 40	4,816	4,775	4,418
— de plus de 40	2,541	2,110	2,060
	30,181	58,410	59,930

Il faut tenir compte, dans ce tableau, que la statistique de 1862 n'a pas recensé les exploitations de moins d'un hectare, qui, d'après la statistique de 1882, sont au nombre de 25,881, et de 25,500 d'après celle de 1892.

	1882		1892	
	Nombre d'exploitations	Conten. moyenne en hectares	Nombre d'exploitations	Conten. moyenne en hectares
Culture directe	46,896	5.25	45,259	5,11
Fermage	4,892	22.40	7,133	25,66
Métayage	2,195	26.54	1,374	24,74

En 1860, il y avait 116,819 cotes foncières,

1881, — 140,827 —

La contenance moyenne était, d'après le cadastre, de 6 hectares 74.

En 1851, de 6 hectares 16.

En 1861, de 5 — 46.

En 1871, de 4 — 76.

En 1881, de 4 — 58.

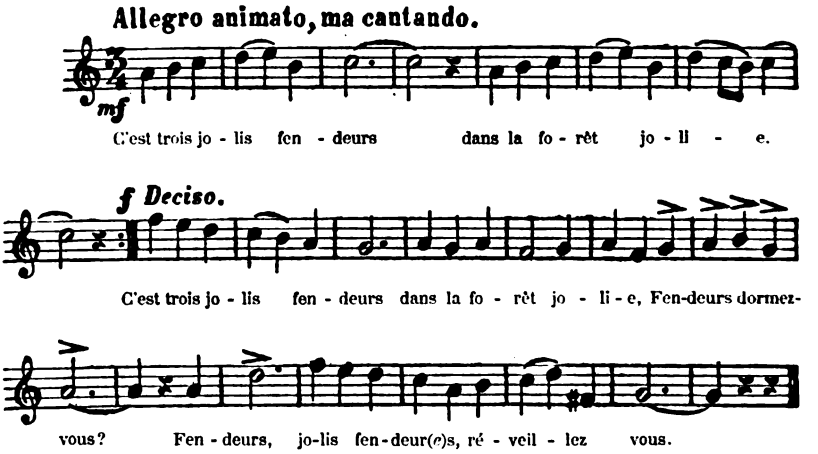
	1852	1862	1882	1892
Valeur vénale des terres labourables (l'hectare)	539 à 1,629	950 à 2,442	883 à 3,342	715 à 2,657
Des prés	1,349 à 3,138	2,164 à 4,532	1,938 à 5,835	1,481 à 4,896
Des vignes	984 à 3,739	1,430 à 3,367	1,480 à 3,930	905 à 2,773
Des bois	508 à 1,150	405 à 1,864	650 à 2,265	451 à 1,333 p. les taillis 732 à 2,258 p. les futaies

La valeur moyenne de l'hectare de terre en France était de 500 fr. en 1789, 1,000 fr. en 1835, 2,000 fr. en 1874, 1,700 fr. en 1889.

(A suivre.) J. IMBART DE LA TOUR.

Digitized by Google

LES FENDEURS



Cette ancienne mélodie, qui rappelle le style du plain-chant d'église, malgré son allure assez décidée, paraît construite avec la gamme de *la* mineur, sans accidents : *La*, *si* (1/2 ton) *ut*, *ré*, *mi* (1/2 ton) *fa*, *sol* naturel, *la*, et l'on pourrait l'harmoniser dans cette tonalité. Les dernières mesures et le *fa* dièze de l'avant-dernière note amènent une tonalité un peu inattendue, qui appartient cependant à la gamme de *la* mineur, mais avec la sixte majeure; (*fa* dièze) gamme équivalant à la gamme de *ré* mineur sans accidents :

ré, *mi* (1/2 ton) *fa*, *sol*, *la*, *si* naturel (1/2 ton) *do* naturel, *ré*.

(1er ton de l'église, transposé à la quinte supérieure, dans notre chanson des *Fendeurs*), et la mélodie conclut suspensivement sur la 7e note du ton de *la* mineur, (*sol* naturel) en sous-entendant une harmonie propre à ce 7e degré et au *fa* dièze qui précède,

complément		*fa* dièze	*sol* naturel
		ré	*mi*
		si	*si*
	basse	*si*	*mi*

car on ne peut guère admettre une conclusion en *sol* majeur.

Il se pourrait, d'ailleurs, que la terminaison suspensive sur l'accord de *mi* mineur fût une altération de chanteur, cas très fréquent dans les chansons populaires, et qui oblige à la plus grande réserve au point de vue des anciens modes que ces altérations ont l'air d'engendrer.

J.-G. PÉNAVAIRE.

Digitized by Google

C'est trois jolis fendeurs
Dans la forêt jolie... } *ter*
Fendeurs, dormez-vous?
Fendeurs, jolis fendeur(*e*)s,
Réveillez-vous.

Le plus jeune des trois
Avait un' ros' fleurie... } *ter*
Fendeurs, etc.

Est venu-t-à passer
Le Roi avec sa fille... } *ter*
Fendeurs, etc.

— Fendeur, joli fendeur,
Donne-mi donc ta rose... } *ter*
Fendeurs, etc.

— Je te la donnerai,
Si tu veux êtr' ma mie... } *ter*
Fendeurs, etc.

— Fendeur, joli fendeur,
Parle-n-en z-à mon père... } *ter*
Fendeurs, etc.

— Eh bien! Sire le Roi,
Donne-mi donc ta fille... } *ter*
Fendeurs, etc.

— Fendeur, joli fendeur,
Tu n'es pas assez riche... } *ter*
Fendeurs, etc.

— Oh! va, Sire le Roi,
J'ai bien vaillant ta fille... } *ter*
Fendeurs, etc.

— T'as pas seul'ment vaillant
La chemis' de ma fille... } *ter*
Fendeurs, etc...

— J'ai bien vaillant sa robe
Avecque sa chemise... } *ter*
Fendeurs, etc.

J'ai trois vaisseaux sur l'eau
Chargés de marchandises... } *ter*
Fendeurs, etc.

J'en ai un chargé d'or,
L'autre de pierres fines... } *ter*
Fendeurs, etc.

Dans l'autre y a rien du tout,
C'est pour mener ma mie... } *ter*
Fendeurs, etc.

— Fendeur, joli fendeur,
Je te donne ma fille... } *ter*
Fendeurs, etc.

— Oh! va, Sire le Roi,
Je me moqu' de ta fille... } *ter*
Fendeurs, etc.

Y en a dans mon pays
Qui sont bien plus jolies... } *ter*
Fendeurs, dormez-vous?
Fendeurs, jolis fendeur(*e*)s,
Réveillez-vous!

(Chanson fort répandue en Nivernais, et dont les variantes sont nombreuses. Cette version musicale m'a été chantée par Annette Thomas, femme Renaud, née à Beaumont en 1836.)

ACH. MILLIEN.

Digitized by Google

MÉDOR, par Fr. Briffault.
(*Salon de 1899. — Société nationale des Beaux-Arts.*)

LES NIVERNAIS AUX SALONS

SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS

Peinture. — Cette année, M. Ch. Pelecier est tout à la Bretagne dont les intérieurs séduisent, et sa vision des choses, et son pinceau. Il apporte en ses envois la même sincérité d'observation que dans ses études des précédents Salons, mais il me semble que sa peinture s'est encore assombrie. M. Pelecier rend certainement l'air ambiant du milieu breton, mais n'y entre-t-il pas un peu plus de lumière? Dans l'un de ses tableaux, il transporte la figure du Christ dans un de ces intérieurs affectionnés. La toile, qui représente le *Christ chez Marthe et Marie*, est, avec l'*Intérieur de ferme*, de celles que je préfère. Viennent ensuite *Sollicitude* et le *Chapelet*.

M. Perrandeau excelle dans les tonalités grises, mais combien transparentes et lumineuses, et nuancées dans leur dégradation. A côté de son *Hâleur*, si vrai d'expression, et du *Coucher de soleil dans la baie de Saint-Malo*, aux miroitantes clartés, il a deux très beaux paysages de la Seine parisienne : le *Pont des Saints-Pères* et *On croit à un suicide*.

Digitized by Google

Dessins et miniatures. — Dans les dessins, signalons un fusain de M. JEAN BAFFIER, souvenir filial, la *Mère Baffier* (16 janvier 1899), où le maître sculpteur a fixé une dernière fois les traits de la mère vénérée, magnifiés par la mort dans le grand repos.

Mlle JEANNE BRUNOT, qui exposait précédemment à la Société des artistes français, est une des meilleures recrues de la Société nationale. J'ai déjà dit le souci d'art apporté dans ses miniatures. Elle excelle dans le portrait. Celui de *Mlle Marie B...*, dans une note claire, est d'une belle exécution. Dans son *Arlésienne*, un portrait aussi dont la physionomie ne nous est pas inconnue, il faut admirer, indépendamment du rendu des étoffes toujours si juste, le travail de la figure, si vivante d'expression, et qui s'anime et qui pense. Diderot écrivait : « Car c'est la chair qu'il est difficile de rendre; c'est ce blanc onctueux, égal, sans être pâle ni mat; c'est ce mélange de rouge et de bleu qui transpire imperceptiblement; c'est le sang, la vie, qui font le désespoir du coloriste ». Regardez la figure de l'Arlésienne, regardez son bras d'un modelé si ferme et la main si finement dessinée, et vous conviendrez que la jeune artiste a le « sentiment de la chair », pour employer l'expression si caractéristique du maître écrivain.

Sculpture. — M. FRANCE BRIFFAULT qui n'exposait plus depuis quelques années, et nous le regrettions, nous revient avec quatre bas-reliefs où se retrouvent les qualités d'observation qui l'ont fait apprécier des connaisseurs. Il procède toujours d'après la nature, aussi mœurs et habitudes de l'animal lui sont-ils connus. Ceux qu'il expose sont rendus, non seulement dans leur vérité anatomique, mais encore dans leur mouvement de vie, d'action. Tel son taureau, *Moutté*, d'un dessin si ferme; sa vache, *Bramarde;* son cheval, *Bichette*, et ce chien au repos, *Médor*, dont la *Revue* publie un croquis.

La Société possède un autre animalier nivernais, M. E.-MAURICE PERRAT. Il a quatre cires parmi lesquelles je noterai plus particulièrement un cerf et un dromadaire. Son chien de Sibérie, haut sur pattes, me semble manquer un peu de corps. Le taureau est une étude qui n'a pas été assez poussée.

Objets d'art. — En ces heures tristes où tout semble se désagréger, M. JEAN BAFFIER, par la tendance de son œuvre, où tout concourt à l'affirmation d'une esthétique s'inspirant de la tradition franco-celte,

Digitized by Google

nous apparaît comme un de ces professeurs d'énergie que réclame Maurice Barrès et que sollicite la nouvelle génération.

Il ne sacrifie pas à la fantaisie, au plaisir superficiel du regard qui s'amuse d'un rien et passe frivole à un autre sujet. Il fait appel à la pensée. Ainsi, cette année, il a voulu en quelque sorte encadrer le buste au lieu de l'isoler sur un socle ou une colonne, et dans ce but il a exposé des projets de meubles s'adaptant par leur esthétique au portrait appelé à y prendre place. Tel *Piété filiale* « A Mme Sauvineau », projet de meuble pour une salle familiale dans une maison de ville, dont le dais symbolise la cité celte, et *Hommage fraternel* « A ma sœur Rose », projet de meuble pour une salle familiale dans une maison de campagne, au dais rappelant le toit d'une chaumière. Sur chaque meuble un buste de femme comme il sait les modeler, d'une exécution ferme et solide, de vivante expression.

Son salon se complète par une statuette pour le bronze, *Maître ferronnier étudiant un plan*, œuvre de beau travail, et par un *Service à vin* (épreuves d'auteur), où s'affirment les qualités d'interprétation et de composition du rénovateur de l'étain qu'est Baffier. Les six pièces qui le composent, aux motifs pris dans la flore du terroir berriaud, ont été ciselées, avec quel art! par les élèves du maître, MM. Briffault, dont nous avons déjà parlé, et Orléans qui expose, à la sculpture, un buste d'enfant très finement modelé.

SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

Peinture. — De M. Urbain Bourgeois, le portrait de M. W., très vivant.

Le talent de M. Henri Chartier, le peintre militaire, se fortifie à chaque Salon. Il y a de l'entrain, de la furia dans *la Charge*, un épisode de la guerre de 1870. Les chevaux sont très étudiés. On prévoit que lorsqu'ils vont pénétrer dans les lignes ennemies, celles-ci ne pourront résister à leur choc et que la débandade s'en suivra. Le paysage très lumineux donne à chaque partie de la composition sa valeur propre.

M. Comoy nous séduit par son paysage *Entre hiver et printemps*, qui donne bien l'aspect de la campagne à la rencontre des deux saisons. Au premier plan, une mare au bord de laquelle s'élève un vieux saule

Digitized by Google

aux rares branches. Dans le fond clair, un peu grisâtre, quelques tons verts font pressentir l'herbe nouvelle. Et du tout se dégage une impression de mélancolie relevée d'espoir en la saison du renouveau.

Critiquant l'abus du modèle d'atelier, Diderot donne ce conseil aux jeunes artistes : « Cherchez les scènes publiques ; soyez observateurs dans les rues, dans les jardins, dans les marchés, dans les maisons, et vous y prendrez des idées justes du vrai mouvement dans les actions de la vie ». Ces lignes me revenaient à l'esprit en regardant *les Provisions du matin à Belleville*, de Mlle MARGUERITE FAURON. Par une de ces petites rues miséreuses sans trottoirs que sillonne au milieu un ruisseau à l'eau rare du Belleville qu'a chanté Bruant et qui a conservé son originalité bien faubourienne, coin d'étude vraiment curieux, un enfant, un fils de prolétaire, longe la muraille à petits pas, serrant entre ses deux bras le pain de quatre livres et son appoint. Il se redresse, fier de sa mission. Derrière lui, à quelques pas, sa grande sœur le suit, la tête un peu penchée, les yeux fixés sur la boîte au lait, sans doute pleine à bord, qu'elle tient de sa main droite. Et la scène est prise sur le vif, dans son réalisme saisissant et l'ambiance du milieu. C'est un petit chef-d'œuvre d'observation.

Nous arrivons à deux paysagistes qui sont restés fidèles à leur Nivernais, dont ils ont rendu à l'infini les aspects toujours variés et charmeurs, MM. GARCEMENT et PAIL. Du premier, voici : *Le Goure de la grande Vanne, souvenir de Corvol-l'Orgueilleux*, un paysage d'été aux glacis moelleux, et *Matinée d'hiver au bord de la Nièvre*, où glisse un frêle rayon de soleil qui en corrige la tristesse. De M. Pail, deux nouvelles vues de ce Corbigny qui lui est cher : *Le petit pont de Scierie* ; puis un sous-bois plein de recueillement, *la Fontaine des Chaumes*.

Miniatures et pastels. — Dans les miniatures, de Mlle CHARONAT, *Andromède* et *Portrait de Mlle C...*, et de Mlle GALLIÉ, deux envois : un cadre contenant deux miniatures : une *Jeanne d'Arc* et un *Marin*, puis une miniature sans titre d'une jolie coloration.

Aux pastels, une excellente nature morte de Mme GARNOT-BEAUPÈRE ; *Vers le Rêve*, de M. AUG. MATISSE, d'après son tableau du précédent Salon ; *Les Pins au bois de Vincennes*, un sous-bois de la banlieue parisienne, de M. MATHIEU MERLIN.

Digitized by Google

Sculpture. — Avec le marbre de son *Diogène*, du Salon de 1897, que nos lecteurs n'ont pas oublié, M. EMILE BOISSEAU a remporté la médaille d'honneur. L'œuvre vient de lui être achetée par l'Etat.

Son deuxième envoi, par les matières employées, rappelle les œuvres de la statuaire byzantine. C'est une mosaïque où le marbre qui domine s'allie à l'onyx, au bronze, à l'argent et aux pierres précieuses. Le sujet en est emprunté à l'histoire des temps mérovingiens et s'inspire des récits d'Augustin Thierry. Mais dans ce groupe des *Fils de Chlodomir*, la scène n'apparaît pas dans son horreur tragique. On n'y voit pas l'aîné déjà à terre, sans vie, le cadet renversé sous l'épée de Chloter qui n'aura nulle pitié de ses supplications, et le plus jeune sauvé par un serviteur fidèle. Chez M. Boisseau, tout est allégorique. Dans un fauteuil de l'époque sont assis les deux premiers, l'un tenant le sceptre et l'autre la main posée sur le diadème royal. Derrière eux appendue au dossier, l'épée criminelle de leur oncle. Le troisième, Chlodowald, celui qui sera plus tard saint Cloud, est assis sur un coussin, au pied du fauteuil, et près de lui, à terre, sont les ciseaux avec lesquels il fera tomber ses longues tresses sacrifiant ainsi ses droits à la couronne. M. Boisseau a la spécialité des figures d'enfant, c'est dire qu'il a modelé celles-ci avec son talent habituel.

Le buste de l'excellent peintre nivernais Martin des Amoignes, par M. ALIX MARQUET est très ressemblant. Du même artiste un second buste, *Portrait de Mme Boudot.*

De M. MATHIEU MERLIN, un médaillon, *Portrait de Mme M.*, supérieur à ses précédents.

Sur un amas de rochers, deux vautours vont se disputer la proie, un chamois, que l'un tient déjà sous ses serres puissantes. On sent que la lutte entre les deux cruels oiseaux sera terrible. Ce groupe palpitant est de M. CHARLES PAILLET de qui nous avons loué, aux Salons précédents, les études de singes.

Mme SIGNORET-LEDIEU expose, cette année, la terre cuite d'un buste au doux modelé, *Sensualité*, dont le plâtre a déjà figuré à un Salon précédent (1).

De Mme THOMAS-SOYER, un *Chat.*

(1) Nous apprenons, au moment de mettre sous presse, qu'un comité vient de se former à Saint-Pierre-le-Moûtier pour l'érection d'une statue à Jeanne d'Arc, due à Mme Signoret-Ledieu.

Digitized by Google

Art décoratif. — De M. ALIX MARQUET, une *Fontaine-lavabo* dont le sujet nous rappelle le fameux *Manneken-pis* bruxellois. Puis une vitrine où figurent des fantaisies d'atelier qui n'auraient pas dû y prendre place. N'en retenons que le *bougeoir*, d'un goût meilleur, et la *chope*, bien lourde, ces deux objets édités par M. Golscheider.

M. LÉON LABOUR expose en collaboration avec MM. Laurent-Desrousseaux et Robahlen une vitrine contenant onze vases et un plat aux tons variés, d'une belle coloration.

Le panneau décoratif de M. MARTIN DES AMOIGNES, *Les Femmes et le Secret*, par sa composition, est dans le goût des maîtres du dix-huitième siècle. Avec ses tons atténués, il donne assez l'impression d'une tapisserie aux teintes fondues par la patine du temps.

Pour terminer, je signalerai, à la **gravure**, un bois de M. E.-M. PIERROT, d'après une étude de M. Gonzalez.

EDOUARD ACHARD.

POÉSIES

LA LÉGENDE DE LA CROIX-DU-BOIS

Ce soir-là, dans le fond du bois,
Le chat-huant hua trois fois.

La cloche sonne lente, lente,
L'Angelus : on dirait un glas.
Oh ! comme la lune là-bas
Paraît sanglante !

Qui donc chemine au carrefour
De la forêt, quand meurt le jour ?

C'est un jeune homme à douce mine,
Aux membres frêles, dont les mains
Ne sont aptes qu'aux parchemins
Qu'il enlumine.

Fils de vilain, clerc de moutier,
Des vieux artistes héritier.

Il sait composer un poème
Et des hymnes sur de beaux airs,
Que chantent au lutrin les clercs
Avec lui-même.

Digitized by Google

Il aime les sentiers feuillus
A l'heure où tinte l'Angelus.

Par ce soir calme qui l'enchante,
Il va sans songer au péril
Et, comme un rossignol d'avril,
Il chante, il chante.

Soudain : halte ! crie une voix
Qui sonne aux profondeurs du bois.

Qui donc ainsi parle ? — Un colosse,
Là, pour un guet-apens, venu ;
L'adolescent a reconnu
Sa face atroce.

C'est l'ennemi : pour le chanteur
Quelle haine ronge son cœur !

La lune éclaire son teint rouge,
Ses yeux torves flambent ; sa main
Barre au jeune homme le chemin
Où rien ne bouge ;

Dans la solitude, une croix
Seule étend là ses bras de bois.

— « Où vas-tu, liseur d'écriture,
Avorton, faiseur de chansons ?
De toutes tes belles façons,
Moi, je n'ai cure.

» Mais devrai-je sur mon chemin
Te rencontrer encor demain ?

» Non, il faut que l'un de nous meure ;
Je suis las de t'ouïr chanter...
En garde ! Nous allons lutter
Ici, sur l'heure !

» Vite, poltron !... tu ne dis rien ;
Tu trembles de peur... et fais bien !

» Vois-tu ce poignard ? Il me tarde
De plonger la pointe en ton sein... »
— « Fais donc ta besogne, assassin,
Et Dieu me garde ! »

Digitized by Google

C'est alors que le grand hibou
En hululant quitta son trou.

Triste combat! Brève est la lutte.
Le chanteur ne résiste point;
L'autre l'abat d'un coup de poing,
Son poing de brute.

Lors le hibou s'est approché,
Sur la croix, huant, s'est perché.

Le géant qu'enivre son crime
S'acharne... ses poings maintenant
Martellent le corps frissonnant
De sa victime.

Et là, pour la troisième fois,
Le hibou cria dans le bois.

Cri si lugubre qu'il pénètre,
O bourreau, jusque dans ta chair!
— Il passe comme un feu d'enfer
Dans tout son être.

Pour chasser l'importun hibou
Lui se dresse en tournant le cou.

Mais le voici béant, livide,
Ses bras tremblants comme roseau
Montrent la croix d'où part l'oiseau,
Battent le vide.

Quoi donc? Quel spectacle imprévu?
Quel péril a-t-il entrevu?

Dans la clarté la croix s'érige,
Et le bois, tout à l'heure nu,
Porte un crucifié, venu
Par quel prodige!

Oh! ce témoin! Est-ce Jésus
Que supportent les ais moussus?

C'est lui: la vision est vraie;
Son regard fixe est arrêté
Sur le bandit; dans son côté
S'ouvre sa plaie.

Digitized by Google

Goutte à goutte, en coule le sang
Qui le long de la croix descend.

Et l'assassin... hors de l'orbite
Ses yeux hagards semblent sortir...
Il voudrait ou s'anéantir
Ou s'enfuir vite.

Mais inertes, paralysés,
Ses pieds au sol restent fixés.

Sur sa face horriblement pâle,
Sue une peur à rendre fou...
Il tombe... le souffle à son cou
S'arrête en râle.

On trouva, dès le point du jour,
Deux corps gisants au carrefour.

Le brigand encore respire.
Comme on l'objurgue au nom de Dieu,
De son forfait il fait l'aveu,
Puis il expire...

Or, de par le vouloir divin,
Chrétiens, oyez ce qu'il advint.

Il surgit du flanc de la terre,
Là même où ruissela le sang
Du pauvre chanteur innocent,
— Fleur de mystère, —

Un grand lys au parfum de miel,
Tel qu'en doit posséder le ciel.

Et la nuit, — merveilleux emblème, —
On peut ouïr un chant si beau!...
Vient-il de quelque étrange oiseau
Ou du lys même?...

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

EN MORVAN

Voici l'époque où les baigneurs afflueront à nos jolies stations de Saint-Honoré et de Pougues ; où les touristes se mettront à parcourir ce Morvan si longtemps ignoré, mais qui commence à être connu et apprécié à sa juste valeur. Ayant lu dans la *Dépêche* de Toulouse une chronique de Léon Millot sur *Saint-Honoré,* nous cédons au désir de la reproduire ici et nous détacherons un passage d'une réplique de Camille Pelletan à laquelle elle a donné lieu :

SAINT-HONORÉ

Un jour, La Fontaine découvrit Baruch. Je viens de décuovrir le Morvan.

J'ai, dans mes fantaisies de touriste, déambulé un peu partout du ponant au levant, du sud au septentrion, sur le sol de « la belle France », comme daigne l'appeler John Bull lui-même. . . . . .

. . . . . .

Mais le Morvan était trop près, et c'est évidemment pour cette raison péremptoire que je n'y avais jamais mis les pieds. Je ne le connaissais que par ses superbes ruminants, puissants et doux, dont j'avais entrevu la robe blanche aux concours des Champs-Elysées ou lors de la promenade du Bœuf-Gras, à laquelle avait pris part un colossal nivernais.

Peut-être l'eussé-je toujours ignoré si l'ami Monin, après avoir sérieusement interviewé mes bronches, ne m'avait désigné Saint-Honoré et sa naïade, en me disant, comme dans *Mignon :* « C'est là, oui, c'est là ! » qu'il faut aller vivre ! J'ai bouclé ma valise et je suis parti.

Je n'ai pas eu à le regretter. Sans doute, les paysages du Morvan n'ont pas la grandeur de ceux de l'Auvergne ni des Pyrénées. Le Beuvray, que j'ai aperçu de loin, ne saurait, bien qu'il soit très décoratif et qu'il possède des titres historiques de premier ordre — c'est l'ancienne capitale des Eduens, *Bibracte*, le plus grand *oppidum* gaulois connu, et le périmètre de ses fortifications embrasse 135 hectares — il ne saurait évidemment, avec ses 850 mètres d'altitude « faire la pige » à la Blumlisalp ni à la Yungfrau, voire même au Righi, quoiqu'il ait sur ce sommet pour touristes anglo-saxons l'avantage de ne point posséder de funiculaire.

Mais ils sont charmants tout de même, ces paysages, et ils ont pour les poitrines endommagées cet avantage de ne pas être situés à des

Digitized by Google

altitudes réfrigérantes. Ce qui les caractérise, c'est à la fois l'amplitude des horizons et l'immense étendue des bois et des forêts qui les décorent. Les hêtres, les sapins, les châtaigniers, les charmes ne poussent nulle part de plus vigoureuses racines, et c'est à Fontainebleau seulement que j'ai vu des chênes aussi admirables que ceux qu'on rencontre en ce pays, notamment dans le parc de Saint-Honoré, sur la butte qui le domine, et dans les bois du Deffend.

Le chêne, d'ailleurs, semble, avec le sapin, croître spontanément sur le sol morvandiot. Je ne crois pas qu'il y ait d'autres contrées où on le voie pousser dans les haies, court et trapu comme un saule ou une yeuse. Quant aux pins et aux sapins, ils emplissent l'air de leur bonne odeur de résine, ils dressent à tous les coins de bois l'architecture de leurs fûts rigides, les draperies transparentes de leurs branches. Et sur cette terre plantureuse d'où la sève jaillit si abondamment en frondaisons puissantes, de belles roches sont incrustées entre les racines, bombent leur échine de granit parmi les fougères et la mousse, font saillir leurs blocs de quartz tapissés de lichens.

Le petit vallon du Désert, avec son ruisseau qui coule au fond du ravin, ses pentes verdoyantes, ses rochers et ses sapins, semble détaché d'un coin de l'Oberland. Du sommet de la Vieille-Montagne, l'œil embrasse un horizon admirable, cercle immense de vallées et de collines au-delà duquel, quand le ciel est pur, on peut apercevoir les montagnes du Forez et de l'Auvergne. Le bois du Deffend, avec ses hêtres énormes, ses chênes superbes, ses châtaigniers centenaires, est une des plus belles futaies que je connaisse, et l'on chercherait en vain les frères de ces géants à Marly et à Saint-Germain. Rien n'est plus pittoresque que l'étang et les rochers de la Queuldre, et la Pierre-Aiguë vaut la peine qu'on aille la voir.

Mais quand ces motifs d'excursions et d'autres encore sont épuisés, il reste tous ces sentiers perdus, tous ces chemins ignorés qui conduisent à des sites anonymes, et où il fait si bon aller à la découverte dans un air pur et fluide où l'on respire de la vie.

On franchit des « échaliers », on traverse des champs où la faux a fait son office, on s'enfonce dans un chemin creux, et l'on arrive à un îlot de verdure, à un bouquet de sapins, à un moulin abandonné, à un hameau dont on ne veut pas savoir le nom.

Il n'y a rien de supérieur à cet imprévu, et le charme en est souve-

Digitized by Google

rain. Mais il faut s'y arracher pour venir aux thermes, où la fameuse naïade vous attend. Elle n'est pas sans agrément non plus, et, après une bonne douche écossaise, un verre des Romains ou de la Crevasse est un des meilleurs apéritifs connus. L'inhalation est peut-être moins agréable, mais grâce au système d'appareils imaginé par le docteur Collin, à qui Saint-Honoré est redevable de tant d'améliorations, elle n'est pas trop pénible. L'essentiel d'ailleurs est qu'elle retape les larynx mal en point et les bronches désemparées. Il paraît que l'arsenic et le soufre, ces frères ennemis, se donnent ici la main pour faire des miracles. Pour mon compte, je m'en trouve fort bien, et j'ai déjà songé à aller voir M. Carré pour obtenir un engagement au nouvel Opéra-Comique!

LÉON MILLOT

POUR LA FRANCE

J'ai appris par *la Dépêche* que mon excellent ami Millot venait de découvrir le Morvan. Je crois pouvoir réclamer mon droit de priorité, car j'ai traversé le Morvan tout entier à pied, le sac sur le dos, il y a, hélas! quelque chose comme trente-six ans, depuis la magnifique église de Vézelay (peut-être la plus belle église romane de France, n'en déplaise à Saint-Sernin), jusqu'aux majestueuses ruines romaines d'Autun. On voyageait encore à pied en ce temps là. Et c'était un lieu commun de s'emporter contre les chemins de fer, qui, disait-on, tuaient la vieille poésie de voyage. Aujourd'hui, on monte sur son « pneu », c'est-à-dire qu'on a une espèce de locomotive qu'on se met entre les jambes, et on traverse les campagnes à fond de train, sans avoir le loisir, si l'on veut éviter les « pelles », de regarder autre chose que le ruban de la route devant soi, à ce que m'ont dit ceux de mes amis qui pratiquent cet instrument. Au moins, en express, on a le droit de regarder le paysage par la fenêtre. J'en demande pardon aux cyclistes des deux sexes : mais je doute que ce soit un progrès de supprimer en voyage tout autre spectacle que celui de la poussière de grand chemin.

C'est un beau pays que ce Morvan, avec ses petites montagnes de granit, ses bois de chênes indéfinis et ses solitudes sauvages peuplées de bûcherons. Au reste, la France est pleine de régions aussi belles

Digitized by Google

ou plus belles qui sont encore à découvrir pour la plupart des Français. Il faut nous rendre cette justice que si nous ignorons les pays étrangers, nous ignorons encore bien plus le nôtre. Si nos paysages et nos monuments étaient en Angleterre et en Allemagne, ils attireraient des populations entières de touristes. Leur seul malheur, c'est d'être chez nous. J'ai un peu couru le monde, et j'ai toujours eu la passion de l'exotique; mais l'impartialité m'oblige à reconnaître que nombre de curiosités lointaines très fameuses ne valent pas celles que nous avons tout près de nous. Alexandre Dumas a découvert la Méditerranée; Millot et moi avons découvert le Morvan. Ce n'est pas assez; et il serait temps d'organiser sérieusement des voyages d'exploration en France, à commencer par la banlieue de Paris, sinon par Paris lui-même.

. . . . . .

Eh oui! la France est encore à découvrir. Peut-être y aura-t-il des Anglais, des Américains et des Allemands qui s'en aviseront un jour ou l'autre.

CAMILLE PELLETAN.

Oui, notre Morvan est un beau pays. C'est surtout par la station thermale de Saint-Honoré qu'il s'est fait connaître. On vient pour se guérir à ces sources qui peuvent « rivaliser avec celles des Pyrénées, Eaux-Bonnes, Cauterets et » Bagnères, dont elles rappellent les vertus thérapeutiques (Constantin James). » Par la présence de l'arsenic qu'elles renferment, elles possèdent encore, » comme la Bourboule et le Mont-Dore, des propriétés toniques, sédatives, » antimicrobiennes ». Puis, une fois guéri, on revient jouir en toute liberté, des aspects charmants ou saisissants d'une région jusqu'ici méconnue.

L. R.

Digitized by Google

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Une poésie simple, familière, qui se plaît à l'expression souvent gracieuse, des sentiments doux et tendres, caractérise le recueil publié par M. l'abbé Félix Chavanton, curé de Blismes, sous ce titre : *En Morvan* (in-8°, imp. Cath. Louis Cloix). L'auteur n'a eu qu'à regarder autour de lui pour esquisser ses *paysages* et croquer ses *gens*. On voudrait quelquefois un peu plus d'accent, quelques notes de vigueur, des rimes serrées de plus près ; mais on ne serait pas embarrassé pour citer de jolies pièces :

Envoi, Vue d'ensemble :

.....les vieux troncs chevelus
Tout bossués de nœuds, dont les souples racines
En monstrueux serpents rampent sur les talus.....

Les Bûches flottantes :

Et les bûches s'en vont par bandes tourmentées,
Avec de sourds sanglots se meurtrissant aux rocs,
En furieux fracas se brisant dans des chocs,
Passant, passant toujours, follement emportées.....

Mes Chaumines :

Oh ! les chaumines sous la mousse,
Sommeillant dans la fraîcheur douce,
Et le parfum des printaniers
Eglantiers ! ....

Le Moulin des las :

Point n'était besoin de diplôme
Pour prouver son antiquité ;
On la lisait sur son vieux chaume.....

Le Dimanche, *Le Garde*, *Nostalgie*, *Timide*, *Nos étrennes*, etc., tout pleins de bons vers.

Il y a plus de *facture*, plus de *métier*, dans la *Lettre à une jeune mère*, de M. Maurice Bogros (14 p. in-8°, imp. Cloix), concis manuel rimé d'éducation maternelle que terminent ces vers que nous aimons à citer :

Et puis, un jour venu, ta grande Œuvre achevée,
Sur ta couche d'adieux, à demi soulevée,
Tu t'écrieras, voyant, devant toi réunis,
Tous ces fronts sous ta main inclinés et bénis :
« C'est bien moi ! C'est mon cœur qui renaît et rayonne,
Ma chair qui refleurit, et pour l'éternité !
O mort, tu ne peux rien sur la Maternité :
Elle est le renouveau qu'en sa bonté Dieu donne ;
D'ardente sève, elle est l'inépuisable flux !
Mon cantique reprend et ne se taira plus ! »

Digitized by Google

La presse donne le compte rendu des fêtes tenues le 7 mai à Cologne où, sur l'initiative de l'illustre poète J. Fastenrath, s'inauguraient des *Jeux floraux*, présidés par la reine de Roumanie. Un certain nombre d'écrivains étrangers avaient été conviés à ces solennités ; parmi les français, nous remarquons les noms de MM. Gaston Paris, Jules Claretie, Pierre Loti, Achille Millien, Mistral, etc.

M. Jules Declève, l'auteur de ce substantiel et charmant ouvrage : *Les Complaintes célèbres*, analyse dans le *Journal de Mons* (4 juin), *La Légende des Crots de Berveille*, relatée par Ach. Millien dans les *Etrennes nivernaises*. Et il ajoute : « En abrégeant et triturant ce récit dans les charmantes traditions populaires recueillies par M. Ach. Millien, nous lui avons certainement enlevé beaucoup de sa naïveté locale. Les amis du Folklore consulteront avec grand fruit les œuvres de M. Millien. »

Nous trouvons dans le périodique illustré : *Correo de Paris* (nos des 15 et 31 mai) des poésies de notre directeur, ainsi que dans la *Nouvelle revue internationale* (15 mai), qui donne de lui une traduction du poète Albert Verwey.

De notre collaborateur Pénavaire, viennent de paraître :
1° Chez l'éditeur Choudens, une nouvelle édition (pour baryton ou contralto), de la mélodie écrite sur les paroles d'Ach. Millien : *Les bons rois Mages*, si chaleureusement accueillie ; 2° chez l'éditeur Mercier-Chatot, une nouvelle édition (de vrai luxe) de *Musettes et clairons*, dont le succès va grandissant. Ajoutons que ce morceau est publié aussi pour grand orchestre et pour musique militaire.

Nous lisons dans les grands journaux le compte rendu de la séance solennelle tenue le 18 juin par la Société nationale d'Encouragement au Bien. Nous relevons parmi les noms des lauréats celui de M. P. Ouagne, honoré d'une médaille d'or pour le volume présenté à nos lecteurs le mois dernier : *Sous le chaume*, et dont la préface est écrite par l'éminent président de la Société, M. St. Liégeard ; et celui de M. L.-M. Poussereau, qui a obtenu une médaille d'honneur pour l'ensemble de ses ouvrages. Nos lecteurs n'ont pas oublié l'attrayante simplicité des *Souvenirs de Briet* de notre collaborateur. Félicitations cordiales.

NOTES ET ÉCHOS

⁂ Notre numéro de juin 1897 donnait un dessin d'Emile Boisseau, qui faisait connaître à nos lecteurs éloignés du Salon, sa belle statue : *Diogène*. Exécutée en marbre pour l'Etat qui l'avait acquise, cette œuvre a obtenu cette année la médaille d'honneur. Voilà un succès brillant que nous sommes heureux d'enregistrer à l'actif de notre Nivernais et qu'au dernier dîner de l'*Aiguillon*, nos compatriotes de Paris ont dignement fêté Nous voudrions reproduire le toast d'Aug. Dalligny, la réplique de M. Cordillot, la réponse de Boisseau qui, en rappelant les noms d'Hanoteau et de Gautherin, a tenu « à honorer la mémoire de ceux qui ne sont plus..... eux aussi auraient eu la médaille d'honneur s'ils n'eussent été enlevés trop tôt à leur art » Nous envoyons à Boisseau nos compliments les meilleurs. — Ajoutons que le Conseil municipal de Paris vient de fixer l'emplacement du square des Invalides pour la statue de Boisseau : *Défense du Foyer*.

⁂ Notre concitoyen M. A. Renault a obtenu une mention dans la section de gravure, au Salon de la Société des artistes français.

⁂ Notre jeune collaborateur Louis Mohler vient d'être admis à l'Ecole des Beaux-Arts (architecture).

⁂ Ont subi avec succès les examens du doctorat en droit : MM. Charles Taupenot et Henri Château.

⁂ Une subvention du conseil municipal de Champvert a permis à notre collaborateur, M. G. Gauthier, de reprendre les fouilles qu'il a si heureusement dirigées, et déjà de nouvelles substructions sont mises au jour, attestant ce que les précédentes avaient révélé, c'est-à-dire la superposition de deux constructions successives, l'une reposant sur les ruines de l'autre. Entre divers débris, signalons un fût de colonne cannelée en marbre blanc. Nous voudrions voir M. Gauthier disposer de fonds suffisants pour activer ces intéressantes explorations. L. D.

Le Directeur-Gérant, ACHILLE MILLIEN.

Nevers, imp. G. Vallière.

Digitized by Google

PASTILLES SAINT-HONORÉ

VÉRITABLE GARGARISME SEC

Aux principes synthétiques des eaux thermales

ASSOCIÉS AUX

Sels de cocaïne, codéïne, chlorate de potasse et à l'alcoolature d'aconit

CONTRE

Angines, maux de gorge, asthme, catarrhe, bronchites, granulations, mauvaise haleine, laryngites et affections de la gorge et des voies respiratoires.

En dehors de l'usage des eaux de Saint-Honoré, les malades seront heureux de trouver, dans certains cas qui demandent une action plus prompte, un moyen facile de se procurer un soulagement immédiat en attendant l'époque de la saison thermale.

Les pastilles Saint-Honoré, d'un usage agréable, viennent heureusement mettre à leur disposition ce précieux moyen.

En effet, aux éléments déterminés par l'analyse des eaux viennent s'ajouter les effets curatifs de la cocaïne, de la codéïne, du chlorate de potasse et de l'alcoolature d'aconit, effets si connus, si appréciés du corps médical tout entier.

Aussi, cette association, dans les pastilles Saint-Honoré, de principes curatifs de premier ordre, en font un médicament précieux, véritable gargarisme qui, fondant lentement dans la bouche, peut puissamment compléter les bons résultats de l'inhalation et de l'usage des eaux thermales.

En effet :

1° La codéïne et la cocaïne y apportent contre l'élément douleur leur rôle calmant et anesthésique;

2° L'alcoolature d'aconit est celui de tous les médicaments qui exerce sur les cordes vocales, les affections de la gorge et des voies respiratoires, la meilleure influence. Et les effets du chlorate de potasse ne sont-ils pas depuis longtemps les plus appréciés comme modificateurs des muqueuses ?

Les pastilles Saint-Honoré pourront donc être prescrites avec un constant succès dans les affections indiquées ci-dessus.

Il est très opportun de les employer dans les épidémies de coqueluche, rougeole, scarlatine, croup. Elles conviennent principalement aux **orateurs, chanteurs, professeurs** et **principalement** à toutes les personnes qui fatiguent de la voix, qu'elles conserveront claire en en prenant une ou deux avant de parler et une ou deux après.

Mode d'emploi : Pour les adultes et dans les affections aiguës, 8 à 12 par jour entre les repas; pour les enfants, 4 à 6 selon les âges et les cas. Ne pas en donner aux enfants au-dessous de cinq ans. En quittant l'établissement, ne pas oublier d'en emporter quelques boîtes; on complétera ainsi à domicile les bons effets de la saison thermale, à la dose de 5 à 6 pastilles par jour.

DÉPOT GÉNÉRAL :

Pharmacie PROVOT, place Mancini, Nevers

Où l'on peut adresser les demandes pour le gros ou le détail

Ainsi qu'au directeur des eaux à Saint-Honoré-les-Bains

Et à PARIS, au dépôt central, chez M. MARCHAND, rue Grenier-Saint-Lazare, 13

On les trouve aussi dans toutes les principales pharmacies

PRIX DE LA BOÎTE : **3** FR. — EXPÉDITION PAR POSTE.

Digitized by Google

A. LALEMENT père

CHIRURGIEN-DENTISTE

NEVERS — 39, rue du Rivage, 39 — NEVERS

En face les petits Jardins

Les nouvelles pièces dentaires de M. A. LALEMENT, d'après un système décoratif scientifique, durent une modification sans égale, soit d'un emploi parfait à la bouche, et d'une légèreté inconnue jusqu'à ce jour.

APPAREILS ET RESTAURATIONS BUCCALES ET FACIALES

Redressements de dents d'enfants, etc.

Pièces partielles de fausses dents et dentiers complets

PLOMBAGE, AURIFICATION, ÉMAILLAGE DES DENTS

NETTOYAGE DE LA BOUCHE

Service spécial du Lycée et des principaux Pensionnats de Nevers.

AU TAILLEUR PARISIEN

84, rue du Commerce, NEVERS

GLACHET

Nouvelle installation spéciale pour le vêtement sur mesure

EXPOSITION PERMANENTE DES NOUVEAUTÉS DE LA SAISON

(Voir les détails)

APERÇU DE QUELQUES PRIX :

Vêtements soignés et solides, de	40 à 60 f.
Vêtements draperie extra, de	65 à 80 f.
Pardessus nouveau modèle, depuis	40 f.
Pantalon extra solide, depuis	12 f.

AU TAILLEUR PARISIEN

Réputation unique pour **la coupe élégante et le grand cachet des vêtements.**

Envoi d'échantillons sur demande.

VÊTEMENT RÉCLAME à 45 francs

En cheviotte lainable, noire ou bleue, avec lacéré pour le client à choisir en position lainable.

Ce vêtement défie toute concurrence.

Sur demande envoi d'échantillons de cet article.

LA MAISON NE FAIT QUE SUR MESURE

ÉPICERIE NIVERNAISE

Vente à prix réduits

MICHEL-NOZIÈRES

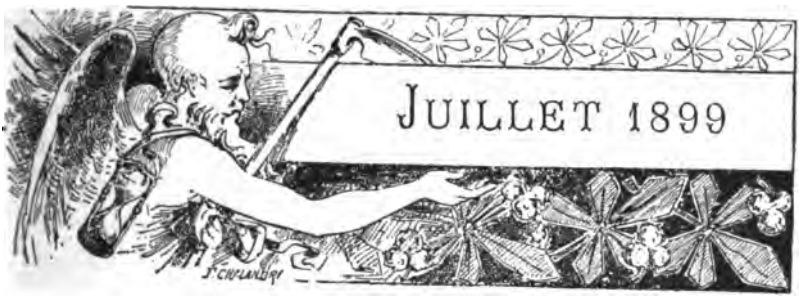
53, 55, 57, rue du 14-Juillet, NEVERS

Comestibles, Vins fins et liqueurs de toutes marques

GRAND ASSORTIMENT DE CONFITURES NIVERNAISES

Récompensé à l'Exposition universelle de Nevers en 1903

Digitized by Google



LE PETIT MORVANDEAU

C'ÉTAIT un compatriote. Tout jeune, vingt ans à peine. Une physionomie intelligente, volontaire, avec des yeux d'un bleu très pur où passaient de fréquents éclairs.

Il s'était, à dix-huit ans, engagé aux zouaves par amour du métier militaire. Les belles histoires qu'il avait lues dans sa jeunesse, les faits d'armes, les prouesses de héros l'avaient captivé. Et il avait voulu, enfant devenu homme, faire, lui aussi, un héros.

Je le connus à Philippeville, un matin que le bataillon, harassé, rentrait de marche, crânement, sac au dos, sous un soleil de plomb.

Soudainement, un homme avait faibli, les rangs s'étaient écartés et il était allé se coucher sur le bord de la route, attendant qu'un infirmier vint lui donner des soins.

— Hé! Morvandeau, rien ne va plus!

A cette minute où l'infirmier reconnaissait son camarade, le hasard fit que je passai. J'étais à cheval; je descendis et m'informai, m'intéressant au sort de ce troupier qu'on avait appelé le « Morvandeau ».

Le malheureux s'était découvert quelques minutes pendant la marche, et le soleil, ce soleil assassin d'Afrique, l'avait saisi.

La voiture suivait la colonne, loin déjà. Après quelques soins sommaires, on le hissa dans le fourgon, et je partis, me promettant bien de revoir ce jeune compatriote...

Un mois après, alors que j'étais allé à l'hôpital militaire visiter un

Digitized by Google

ami, j'aperçus dans un coin de salle, une grande salle de troupiers aux murs blanchis à la chaux, une figure qu'il me sembla reconnaître pour celle de mon petit Morvandeau.

Je m'approchai. C'était lui.

Il était assis à demi sur son lit, le visage très pâle, amaigri ; son regard passait par la fenêtre basse, grande ouverte à côté de lui, et il semblait absorbé par une pensée très fixe.

— Bonjour, mon petit ami, lui dis-je.

Il détourna brusquement sa tête fatiguée et me reconnut.

Un éclair passa dans ses yeux.

— Ah ! monsieur l'officier... fit-il.

Sa voix était faible, et d'après les inscriptions portées sur le placard en tête du lit, je vis qu'il était atteint des fièvres depuis près de trois semaines.

— Vous êtes encore malade, lui dis-je, j'étais loin de penser vous rencontrer ici.

— Oh ! je suis malade, bien malade, fit-il, et je voudrais bien être là-bas !...

Il fit un geste, montrant, par la fenêtre, l'horizon, la ligne bleue de la mer qui, dans un lointain presque infini se confondait avec le ciel très pur.

A cette heure, le soleil à son zénith accablait la nature de son aveuglante lumière et de sa chaleur atroce.

La mer, semblable, au large, à un immense miroir, jetait vers la rive des frissons d'étincelles qui dénonçaient les vagues.

Au fond, à droite, bien loin, une légère bande de terre, fine comme un nuage, laissait deviner le cap de Fer. A gauche, la pointe de Stora avec ses châlets blancs accrochés aux montagnes à pic sur la mer.

Et presque au-dessous, à cinquante mètres en profondeur, le port très calme avec ses quelques barques et son immense jetée.

A part quelques arabes enveloppés dans leurs burnous et accroupis avec des poses lascives à l'ombre de palmiers, pas âme qui vive au dehors. Sur le port, dans les rues, c'est un calme de mort.

— Oh ! comme je voudrais être là-bas !... Mes vieux parents ! comme je voudrais les revoir !

Et la pensée du petit Morvandeau se reporta au pays aimé, où il faisait si bon vivre, où il serait moins cruel de mourir.

Digitized by Google

Malgré moi, ma pensée partit aussi. Et pendant quelques minutes, je revis mon passé, ma jeunesse, la maison, l'église, les champs, le cimetière.

Puis je pensai à autre chose. Ma pensée, traversant le Sahara, se fixa sur un point du Soudan, un poste français avec une petite tombe où dormait mon frère aimé, mort pour la Patrie.

— Ah! terre d'Afrique! Grande dévoreuse! Véritable tombe ouverte!

Fatigué, le petit Morvandeau avait laissé retomber sur l'oreiller sa tête encore endolorie du coup de soleil!

— C'est dimanche, fit-il, il y a courrier de France.

Ces paroles étaient à peine prononcées, que mon regard, dans le lointain miroitant, l'infini bleu, venait de distinguer une légère vapeur.

— Le voici, notre courrier, dis-je, nous aurons ce soir des nouvelles du pays.

— Ah! mes vieux parents! fit-il. Je ne les reverrai plus!

Et deux grosses larmes jaillirent de ses yeux, coulèrent sur ses joues amaigries.

— Quand je serai mort, monsieur l'officier, fit-il, voulez-vous leur faire dire que ma dernière pensée a été pour eux?

— N'ayez pas cette idée sinistre, lui dis-je, vous guérirez et vous passerez de beaux jours encore auprès d'eux.

— Hélas! non, fit-il, je suis perdu. Je sens que je ne m'en relèverai pas, je suis trop faible. Accordez-moi, je vous prie, cette grâce.

Il avait l'air suppliant. Ne pouvant le dissuader du danger, j'accédai à toutes ses demandes.

Puis il me tendit une lettre fermée, sortie de dessous l'oreiller.

— C'est pour ma petite aimée, fit-il. Je voudrais que, plus tard, quand vous irez en France, alors que je dormirai, vous puissiez lui faire tenir ce pli. Me le promettez-vous?

. . . . . .

Huit jours à peine après cette entrevue, un piquet de zouaves rendait les honneurs au pauvre Morvandeau dont l'âme était partie vers Dieu.

Tous les jours, régulièrement, à l'heure de la sieste, j'étais allé lui tenir compagnie. Les souvenirs du pays évoqués semblaient le sortir

Digitized by Google

pendant quelques heures de sa maladie toujours croissante, et je ne sais quels sentiments ils éveillaient en moi. Comme on aime à revoir le passé, à feuilleter les pages du roman de la vie !

A la nouvelle de sa mort, je ressentis l'émotion qu'on reçoit quand il s'agit d'un intime ami.

J'accompagnai le piquet au cimetière. Et sur la petite tombe que désignait seulement une croix de chêne, à côté des couronnes offertes par ses camarades, je fis poser des fleurs et planter du buis, et je jurai d'accomplir les dernières volontés du petit Morvandeau, mort aussi pour sa patrie.

EDMOND CHAPIER.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE (1)

On ne s'expose pas, je crois, a de bien redoutables démentis, si l'on affirme qu'en France, depuis un an, ce ne furent pas les préoccupations littéraires qui eurent la primauté sur les autres. L'attention des Français fut violemment accaparée par les péripéties d'un procès. Sans doute, l'on ne peut pas dire que la « conspiration du silence » fut organisée contre les œuvres de l'esprit, mais il est juste de remarquer que la littérature « spéculative » dut céder le pas aux manifestations passionnées de la polémique quotidienne. Les journaux régnèrent souverainement sur l'esprit public. Les artistes et les penseurs vécurent dans une atmosphère de combat. Qui pourrait se vanter de garder la sérénité de l'intelligence au milieu d'une bataille ? Nous n'avons qu'à consulter quelques publications récentes : *L'Anneau d'améthyste*, de M. France, par exemple, et nous nous convaincrons aisément que les idéalistes les plus renommés pour le dilettantisme de leurs opinions, n'échappèrent pas à la loi des milieux. Des écrivains qui, par leur passé, semblaient destinés à ne chercher, dans la vie, que des expressions nouvelles de la beauté, nous révélèrent un côté tout à fait inattendu de leur talent : ils se montrèrent polémistes brillants et agressifs. Plusieurs d'entre eux ont réuni en volumes leurs articles de polémique,

(1) Nous donnons ici la traduction d'une partie de l'article écrit par notre collaborateur pour *l'Athenæum*, qui l'a publié dans son numéro du 1er juillet. Nos lecteurs savent que M. Jules Pravieux est maintenant le correspondant de la grande revue anglaise.

Digitized by Google

mais de tels ouvrages n'ont qu'un rapport très indirect avec le mouvement littéraire en France. Il suffit de les signaler aux lecteurs anglais sans s'y arrêter plus que de raison.

Faut-il conclure de ce que je viens de dire que l'année a été stérile et qu'elle ne nous a donné aucun livre qui mérite d'être signalé? Assurément non! La production ne s'est point ralentie et si l'on était en droit de se plaindre de quelque chose, ce ne serait assurément pas de la disette des livres. Le flot monte, monte toujours. C'est une marée qui, hélas! n'a pas de reflux et, de tous côtés, on entend retentir le cri de détresse des critiques qui ont à se prononcer sur les œuvres nouvelles : « Il y en a trop! Nous sommes submergés! » Heureusement pour les critiques et aussi pour le public, le flot ne nous apporte pas que des médiocrités.

Et d'abord, les théâtres ne furent point trop malheureux! Quelques succès mirent en joie trois ou quatre directeurs. Les critiques dramatiques qu'on dit si habiles à découvrir les misères d'une pièce et qui aiment tant à en signaler les vices au public, sous couleur d'encorriger l'auteur, n'ont point marchandé leurs sympathies à M. de Curel, qui nous a donné, cette année, *La nouvelle Idole*. Honneur au courage heureux! Ah! il lui fallait du courage à M. de Curel! Songez donc! Il a osé mettre « des idées » dans son drame! Il a osé écrire une pièce où il ne nous est point conté comment Mme X... s'y est prise pour tromper son mari! Il a dédaigné d'attendrir les concierges et de distraire les provinciaux en tournée de monuments à Paris! M. de Curel a voulu prouver que la raison seule ou la science seule n'est point, même pour un homme de génie, une règle de vie suffisante. Sujet austère, comme vous le voyez. Et le public ne s'est point scandalisé en écoutant ce drame d'idées! Et les critiques ne se sont point rués pour le dépecer et ridiculiser l'auteur! En vérité, je vous le dis, c'est un miracle.

Un homme qui, lui non plus, ne manque pas d'audace, c'est M. Brieux, auteur de la pièce *Le Berceau*. Nous lui devons beaucoup de reconnaissance pour l'obstination qu'il met à s'écarter des sentiers encombrés par l'éternel vaudeville et à dédaigner les sûres méthodes par où se gagne et souvent s'escamote la faveur du public. Toutes les pièces de M. Brieux révèlent une intention, une idée, une thèse. Et à ce propos, ne trouvez-vous pas que notre théâtre est en évolution? C'est mon avis que du reste vous n'êtes pas obligé de partager. Pendant trop long-

Digitized by Google

Digitized by Google

s'est guère préoccupé de les enfermer dans un cadre rigide. Les digressions y sont exquises, les lenteurs de l'action y sont aimables. Il s'est trouvé, toutefois, certains critiques pour dire que la seconde pièce de M. Donnay, *Le Torrent*, s'était trouvé « dépaysée » au Théâtre-Français. M. Georges Ancey, en faisant jouer *L'Avenir* au Théâtre Antoine, et M. Fernand Vanderem en donnant *Le Calice* au Vaudeville, ne se sont point exposés à cette petite mésaventure. Ils étaient bien chez eux, dans leur théâtre.

Nous avons vu éclore, pendant l'année, plusieurs pièces « historiques ». M. Emile Bergerat, dans *Plus que Reine* nous dépeint les tristesses et les angoisses de la première femme de Napoléon, l'impératrice Joséphine; c'est une « pièce à époque ». M. Pouvillon dans *Le Roi de Rome*, met en scène le fils de Napoléon. Peut-être, à ce propos, n'est-il pas inopportun de constater l'engouement qui ne fait que croître en France pour les reconstitutions de l'époque impériale. Parmi les pièces historiques, on peut citer aussi *Madame de Lavalette*, d'Emile Moreau, et il n'est pas tout à fait déraisonnable d'y comprendre *Judith Renaudin*, de Pierre Loti qui, dans un avant-propos, nous dit que son héroïne n'est point la fille de son imagination, mais qu'elle vécut il y a deux siècles environ. Cette pièce a charmé le public, bien moins par l'exactitude de la reconstitution historique que par de fines beautés de détail, par des scènes d'intime poésie, par les paysages qu'elle évoque. Ce sont de tout autres qualités qu'il nous faut noter dans *Struensée*, de M. Paul Meurice. Cette pièce est un retour au drame romantique. On le croyait bien mort ce pauvre drame romantique et qu'ils étaient rares ceux qui venaient pleurer sur son tombeau ! Aussi, faut-il savoir gré à M. Meurice d'avoir tenté de le faire revivre.

On a fait de *Struensée* le plus bel éloge, lorsqu'on a dit qu'on y sentait passer un peu de l'ardeur lyrique de Victor Hugo. L'effort de M. Meurice n'a pas trouvé beaucoup d'imitateurs. *Les Truands*, de M. Richepin, ne manque point d'éclat lyrique et de tableaux pittoresques, mais cette pièce n'a point la sincérité artistique que nous avons admiré chez M. Meurice.

Je voudrais, avant de quitter le théâtre, signaler une tentative qui doit intéresser, au premier chef, les lecteurs anglais. Un poète, M. Jean Aicard, a fait jouer *Othello*, de Shakespeare. Ce n'est pas une version littérale, ni ce qu'en Angleterre on appelle « une adaptation »,

Digitized by Google

M. Aicard prend des libertés avec le texte qu'il respecte dans ses parties essentielles et il maintient rigoureusement les caractères.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Au terme de cette revue de l'année intellectuelle, en France, on peut chercher à se faire une impression d'ensemble. Il n'est point aisé de la définir. Une idée se dégage assez clairement de l'examen que nous venons de tenter. En France, nous n'avons plus d' « écoles littéraires » bien qu'il soit facile de trouver des « tendances ». Il serait paradoxal et très injuste de dire que toutes les écoles littéraires qui eurent leur jour de gloire, ont fait « faillite ». Elles ont subi la loi de l'évolution ; elles ont disparu devant les manifestations d'une esthétique littéraire nouvelle ou simplement devant les engouements nouveaux du public. Certes, M. Zola, le chef de ce qui fut l'école réaliste, M. Bourget, le maître incontesté du roman psychologique, n'ont point cessé d'écrire, mais qui, parmi les jeunes romanciers, se réclame de leurs méthodes ? Il n'y a plus d' « écoles » parce que l'on ne veut plus de maîtres en littérature. Le premier acte d'un écrivain, qui fait son entrée dans la vie littéraire, c'est de proclamer son indépendance et d'affirmer, du mieux qu'il peut, son autonomie. Dans le roman, en poésie, en histoire, en philosophie, en critique, l'isolement est la règle et chaque écrivain est, en fin de compte, un « individualiste ». Plusieurs de nos contemporains — et non des moindres — ne peuvent se consoler de cet état de choses. Quand ils veulent caractériser l'effort intellectuel de notre époque, ils parlent de « chaos » et ils ne reculent même pas devant le mot d' « anarchie littéraire ». Les « tendances » qu'ils constatent ne les rassurent point parce qu'elles sont confuses et qu'ils ne peuvent les grouper. Peut-être, leur pessimisme n'est-il pas complètement justifié. Quelle époque fut plus stérile, plus déshéritée, au point de vue littéraire, que les dernières années du dix-huitième siècle ? Et pourtant, c'était le temps où, dans une mansarde de Londres, Châteaubriand écrivait *Le Génie du Christianisme*, qui devait donner une direction nouvelle aux esprits, aux imaginations, aux sensibilités et exercer son influence sur toute la littérature du siècle ! Peut-être à l'heure où je termine cet article, quelque nouveau Châteaubriand écrit-il le livre génial qui doit inaugurer une époque litté-

Digitized by Google

raire, donner le branle aux talents qui s'ignorent, orienter ceux qui cherchent leur voie. Allons, à qui la place? A qui le chef-d'œuvre? A qui le génie? La parole est au vingtième siècle.

JULES PRAVIEUX.

PETITS ENFANTS

III

PREMIERS BAISERS

Si je me souviens d'Isabelle,
Du jardin et du pavillon?
Demandez donc au papillon
Si la fleur lui paraissait belle!

Première fleur! oui, c'était elle!...
Quand on jouait au corbillon,
J'allais, moi, chétif oisillon,
Me cacher sous sa chère ombelle.

On s'embrassait un peu, beaucoup:
Et son bras, autour de mon cou,
Me donnait une extase sainte!

Ne lui parlez jamais de moi;
Elle rirait de mon émoi;
Et je ressens encor l'étreinte!

IV

ZOUAVE

Pierre pleurait; Pierre est gâté.
— « Voyons, lui demanda sa mère,
» Pourquoi pleures-tu, petit Pierre?
» Est-ce un baba qui t'a tenté,
» Un éclair, un petit pâté?
» Viens, entrons chez la pâtissière,
» Tu choisiras!
— « Non! » dit le père,
Par ces larmes impatienté;

Digitized by Google

» Ce n'est pas pour si peu qu'on pleure.
» Parle, qu'as-tu ? Car, tout à l'heure,
» Quand passait le beau régiment,
» Tu le regardais d'un air brave !
— « C'est parce que, m'a dit maman,
» Je suis trop p'tit pour être zouave ! »

V

A LUDOVIC

Dieu sourit à tes premiers jours,
Ludovic, ô mon petit ange ;
Sur ton front pur se fait l'échange
Du baiser des saintes amours !

C'est au roulement des tambours
Que l'on t'a mis le premier lange,
Car tu viens grossir la phalange
Des *capitaines troubadours.*

Poète et soldat ! que les roses
S'enguirlandent à tes lauriers !
Imite nos aïeux guerriers,

Sers, comme eux, les plus nobles causes,
Et compose, un jour, le refrain
Des Français vainqueurs sur le Rhin !

JEAN DE VILLEURS.

FOLK-LORE

LA LÉGENDE DE L'URUTAU (*Suite et fin.*)

On consulta alors, comme on le faisait toujours en pareil cas, le devin de la tribu. C'était Aguara-Payé, un Indien terrible de laideur et aussi rusé que laid. Son nom le disait : *Aguara*, c'est-à-dire *renard*. Il devait à sa laideur et à sa finesse sa situation de devin. C'était à la tombée de la nuit, heure propice pour consulter les oracles. Aguara-Payé prit deux énormes calebasses, pleines l'une d'une infusion de *caa* (herbe du Paraguay), l'autre de *chicha* ou vin de manioc. Il but d'abord

Digitized by Google

la *caa*, et ensuite, marmottant entre ses dents, la *chicha*. Tout aussitôt, il se mit à chanceler et, avec un visage horrible, tomba comme mort.

Et revenant à lui : — Neambiu, dit-il, a perdu pour toujours le sentiment et la parole. Renoncez à votre entreprise.

— Non, non, répondirent les parents de Neambiu. Abandonner notre entreprise, non, plutôt mourir. A l'Iguazu !

— Plutôt mourir que de l'abandonner, répétèrent les sujets. A l'Iguazu ! à l'Iguazu !

Tous s'y rendirent. Tous comprenaient qu'il fallait à Neambiu une violente secousse morale pour raviver en son âme le foyer de la sensibilité, presque éteint; d'où un état d'indifférence absolue pour toute chose. On lui annonça la mort fictive de plusieurs personnes qu'elle aimait ; on les nommait l'une après l'autre. Mais rien ne put l'émouvoir, ni la nouvelle de la mort de ses meilleures amies, ni celle de la mort de ses parents. Elle restait froide, impassible, muette. Muet lui-même, Aguara-Payé contemplait la triste scène

— Fais qu'elle s'émeuve, lui disait-on.

Aguara-Payé obéit, s'avança tranquillement et dit à Neambiu :

— Cuimbaé est mort...

Une secousse électrique n'agit pas plus vite et plus sûrement sur un corps inflammable que les paroles du devin sur l'âme de Neambiu. Exhalant plusieurs gémissements déchirants, Neambiu disparut à l'instant aux yeux épouvantés des assistants qui, pénétrés de douleur, furent changés en saules. Elle, changée en même temps en cet oiseau qu'on nomme *urutau*, choisit la plus vieille, la plus défeuillée des branches de saule pour y pleurer éternellement son malheur.

Telle est l'origine mythique de l'*urutau*, oiseau célèbre au Paraguay, au Rio de la Plata, comme au Brésil, pour les merveilles que le peuple lui attribue, à cause du cri très étrange qui le caractérise, semblable à une lamentation féminine se terminant en plaintes de mourant.

Couto de Magalhaes, écrivain très versé dans les parlers indigènes, l'histoire et les mœurs du Brésil, dit catégoriquement : « Je ne connais pas les traditions relatives à l'*urutau* ; aussi je me borne à relater ici son nom, qui veut dire *oiseau-fantôme* »

L'urutau mesure un bon pied de long depuis la pointe du bec jusqu'au bout de la queue. Sa couleur est gris-cannelle, avec mélange de

Digitized by Google

sombre et de noir ; il a la tête plate, le cou gros et court, l'ouverture du bec énorme, les yeux très grands. C'est un oiseau de nuit. Il fait son nid dans les trous des arbres et son chant (pareil à des cris de douleur qui font frémir et qu'il exhale de temps en temps) est si sonore qu'on l'entend clairement à plus d'une demi-lieue de distance. Il habite les forêts du Paraguay, le nord de l'Uruguay et presque tout le Brésil.

Outre la bizarrerie de son cri, l'urutau présente cette particularité de se montrer fort rarement. La plupart des paysans, si fureteurs, ne le connaissent pas, n'ont pas de sa forme la moindre idée. Son immobilité complète durant le jour et sa couleur pareille à l'écorce des arbres, ainsi que son séjour habituel au milieu des forêts, empêchent de le voir facilement. Aussi beaucoup le tiennent moins pour un oiseau réel que pour un être fantastique. On ne s'inquiète pas de le chercher, parce qu'on croit la chose inutile, que personne ne peut le trouver, que nul œil humain ne peut l'apercevoir.

D'autres croient à l'existence de l'urutau, mais en le considérant comme un oiseau mystérieux, doué d'une foule de privilèges surnaturels, entre autres de garder intacte la pureté des jeunes filles.

Cette singulière vertu doit se rattacher à l'origine mythique de l'oiseau, à l'histoire de Neambiu.

La peau et les plumes de l'urutau sont utiles en bien des cas : heureux qui en est possesseur ! Azora relate quelques-unes des propriétés qui rendaient l'urutau si fameux à son époque, comme il a continué de l'être jusqu'à nos jours. Les voici : qu'on lui brise, le soir, les os des ailes et des jambes, il se retrouve en parfait état le lendemain ; celui qui imite son chant a son habit détruit avant trois jours ; muni d'une de ses plumes, on devient maître de la volonté des personnes de l'autre sexe ; on vient à bout de toute entreprise, si on l'a écrite avec une plume d'urutau ; même résultat, si l'on écrit avec la plume d'un autre oiseau, pourvu qu'on ait mis dans le tuyau quelques barbes de celle de l'urutau ; ses plumes, ses cendres guérissent beaucoup de maux.

Mais qui donc aura la bonne chance de posséder un urutau ? Comment tirer parti de ses propriétés s'il est impossible — ou à peu près — de le rencontrer ? Et même s'il arrive qu'on puisse en voir un de ses propres yeux, comment le chasser ?

Digitized by Google

Une paraguayenne habitait une cabane, près d'un ruisseau, où elle allait laver d'ordinaire.

Sur un des arbres du bois, qui ombrageaient la rive du ruisseau où elle lavait, elle aperçut quelque chose qui fixa son attention. Elle s'approcha, regarda attentivement et acquit la certitude de voir un urutau qui, à demi caché dans les branches de l'arbre, semblait endormi, tout en ouvrant de temps en temps ses grands yeux. Elle avait avec elle son fils, un jeune garçon :

— Tiens, lui dit-elle, tu vois cette petite bête? C'est l'urutau. Pose demain matin un piège, nous verrons à le prendre. Nous reviendrons ici demain.

— L'urutau ? dit joyeusement le gamin.

— Oui, répliqua la mère; n'oublie pas le piège pour demain matin...

— As-tu posé le piège? demanda-t-elle au garçon le lendemain.

— Ah ! je l'ai oublié.

— Ne l'oublie pas demain matin, tout au moins...

— Et le piège ? dit-elle, le jour suivant ? Ne l'as-tu pas encore oublié? Il est vrai que moi aussi, sans penser à autre chose, je l'ai oublié de même, mais ne l'as-tu pas préparé ?

— Si, il est tout prêt, je l'avais préparé pour le prendre en partant; je ne sais comment j'ai pu l'oublier.

Vingt-un jours de suite, la mère et le fils quittèrent le ruisseau avec l'idée d'apporter un piège pour l'urutau et vingt-une fois ils l'oublièrent. Et l'urutau restait tranquille sur la même branche où la paraguayenne l'avait découvert. Elle comprit la vanité de son intention. L'oiseau merveilleux avait en lui un privilège de sorcellerie qui rendait inutiles toutes les précautions prises pour le chasser, comme elle se souvint de l'avoir entendu dire bien des fois.

Dr Daniel Granada.

(*Traduit de l'espagnol par* Achille Millien.)

Digitized by Google

Digitized by Google

A MON AÏEUL LE LABOUREUR

A mon aïeul Jean Simon, qui était laboureur,
au temps de Louis XV.

Aïeul, ô vieil aïeul, qui travaillais la terre,
Et qui vivais, pensif, sous le profond mystère
De la nature, seul, au milieu de tes champs,
Egayant ton labeur austère de tes chants,
Libre, du jour naissant jusqu'à la nuit tardive,
Sous la tâche courbé, de ton ardeur hâtive
Commençant un sillon nouveau pour le finir,
Tu préparais le sol fécond pour l'avenir!...
Quand, lentement, tes bœufs, sous le soleil d'automne,
Tiraient d'un même pas, pesant et monotone,
Le soc tranchant et lourd qui fouillait le sillon,
Tes bœufs que ne piquait jamais ton aiguillon,
Marchaient, calmes et fiers, au milieu de la plaine.
Tu leur laissais parfois un peu reprendre haleine.
Toi-même, t'asseyant sur le bord du chemin,
Tu priais ou songeais, la tête dans ta main :
« Les fils de mes enfants, tous ceux qui, dans leurs veines,
» Auront le sang vaillant des mêmes races saines,
» Atteignant la fortune, ou la gloire, ou l'honneur,
» Peut-être se riront du pauvre laboureur,
» L'aïeul presque ignoré dans le lointain des âges;
» Et quelques-uns d'entre eux, dans leur orgueil, peu sages,
» En rêvant au passé de moi se moqueront,
» La haine dans le cœur et la rougeur au front!... »

... Aïeul, ô vieil aïeul, que je n'ai pu connaître,
Si Dieu voulait un jour que tu pusses renaître
Dans la noble fierté du travail, parmi nous,
Je m'en irais vers toi, me mettre à tes genoux!...

J.-M. SIMON.

Digitized by Google

LETTRES SUR L'ART SOCIAL

Le journal et le livre devraient être, pour toutes les classes de la société, pour tous les âges aussi, de puissants moyens d'éducation. L'enseignement donné dans les écoles, en effet, ne suffit à personne. Après l'école et en dehors des œuvres post-scolaires, — dont l'essor admirable durant ces dernières années a donné de si appréciables résultats (1), — l'esprit doit chercher dans le livre et dans le journal, devenus les instruments du progrès, les connaissances et les récréations intellectuelles auxquelles il aspire parce qu'il y pressent une aide à son développement, à son amélioration et à sa libération morale.

Je ne sais qui a dit que le perpétuel spectacle de la beauté est seul capable, en épurant le goût, d'assainir les mœurs, et cela est fort juste ; le malheur est que ceux qui nous font la littérature de ce temps, — j'entends celle qui s'adresse au grand public, — non seulement ne s'inspirent pas de ce principe mais le méconnaissent complètement.

Il ne viendra à personne l'idée d'aller chercher dans les feuilles publiques, — certes j'excepte du nombre quelques journaux qui, pour l'honneur de la pensée humaine, gardent le souci du rôle qu'ils sont appelés à jouer dans l'évolution des mœurs, — il ne viendra à personne, dis-je, l'idée d'aller chercher dans les journaux français rien de ce qui peut orner l'esprit, exciter les âmes et les porter à la bonté par l'exaltation de la beauté. On n'y trouve rien autre chose qu'une basse politique où seuls les appétits et la haine ont cours, une philosophie faite d'égoïsme et indigne d'être pensants ; les polémiques y sont grossières et répugnantes : à la discussion des idées, des faits sociaux et des principes a fait place celle des individus ; on s'injurie, on se vilipende... Rien dans ces journaux, qui sont les plus répandus hélas ! rien qui soit susceptible d'éduquer, de former l'esprit public ; car à cette littérature de politiciens sans vergogne et sans conscience vient s'en ajouter une autre plus vile encore, plus basse, plus infâme : celle du roman-feuilleton.

(1) Voir à ce sujet les rapports si riches de faits et d'idées adressés au ministère de l'instruction publique par M. Edouard Petit. Le dernier de ces rapports a été publié par le *Journal officiel* du 20 juillet dernier.

L'œuvre post-scolaire qui s'inspire de principes nobles et généreux, devra, si elle veut féconder véritablement ses efforts, étendre son champ d'action sociale et s'efforcer nettement vers un but d'éducation décentralisatrice.

Digitized by Google

Pour telle catégorie de lecteurs qui se piquent d'être des raffinés et qui ne sont que des déséquilibrés ou des déliquescents, les marchands de papier font fabriquer, par les pornographes et les scatologues de la plume, une littérature spéciale qui émoustillera, chatouillera et réveillera un instant les sens émoussés et aveulis des décadents.

Pour le populaire, on fait grossoyer au rez-de-chaussée des journaux à un sou des histoires interminables et fantasmagoriques, qui sont une suite d'aventures chimériques, invraisemblables et toujours odieuses.

Et ce genre où triomphent les Richebourg, les Montépin et tant d'autres complaisants historiographes de tous les crimes, de toutes les turpitudes et de tous les vices, cette littérature d'infamie est pour le peuple le plus terrible des poisons.

Ah ! l'on prêche et l'on combat contre l'alcoolisme que dispensent, sous l'œil complaisant des gouvernements, que dis-je ! avec leur complicité tarifée, tous les empoisonneurs qui poussent dans les villes et les campagnes et se multiplient comme autant de champignons vénéneux ; l'on veut enrayer les terribles effets de l'eau de mort qui nous fait un peuple d'êtres rachitiques et antisociaux, qui emplit les maisons de santé de malheureux dont la raison s'est perdue ! Va-t-on se décider enfin à une lutte énergique contre cette littérature dite populaire qui est un alcoolisme aussi mauvais, aussi nocif, sinon pire que l'autre ; va-t-on tenter de mettre l'âme nationale à l'abri des sanies de ces feuilletons de bagnes, de ces romans de mauvais lieu qui pervertissent les mœurs, atrophient le sens moral et poussent au crime tant de pauvres êtres dont l'âme fut ainsi violée.

Et ces productions ne sont pas seules à constituer un danger social. La littérature à l'usage des gens du monde, la seule dont la critique dite littéraire s'occupe, la seule qu'elle étudie, prône et propage n'est pas moins à redouter ; car avec sa prétention, injustifiée du reste, de peindre telles qu'elles sont, les mœurs de la bourgeoisie, elle fausse les imaginations et induit les esprits en erreur, puisque ce qu'elle donne comme peinture d'ensemble d'une société n'est que l'étude particulière des mœurs spéciales d'une catégorie d'individus : les mondains.

Parce qu'ils sont inutiles et mauvais, nous ne voulons plus de ces romans alambiqués qui nous ont valu la race haïssable des snobs. Nous avons assez de ces romans où sont analysées et disséquées les petites âmes des inutiles, des « smart », où sont contés, avec des

Digitized by Google

détails d'un réalisme plat et ridicule, leurs chétifs et prétentieux adultères.

Car, dans ces livres, rien des passions grandes et nobles qui sont les moteurs de l'humanité. On n'y trouve que l'exposé des phases par où passe la mondaine avant de succomber sous le jeu savant du séducteur professionnel. En trois cents pages on délaye des sentiments factices et de pure convention, on surfait l'intelligence, — si j'ose ainsi dire, — de ces hommes dont le club ou le champ de courses sont la seule passion, de ces femmes qui n'ont d'autres soucis en tête que ceux de parader, de flirter, de s'habiller et de se déshabiller. Ces gens-là sont les mondains et ils sont aux classes dirigeantes ce que la pègre est au peuple travailleur. Et comme ils sont incapables de toute pensée haute et forte, de tout acte grand et noble, comme ils ne peuvent commettre que de petites et méchantes actions étant de petites âmes et de petits esprits, la littérature dont ils sont la cause et l'objet n'est pleine que de leurs neurasthénies aristocratisées et de leurs élégantes gabegies.

Et cela c'est un genre, c'est le genre du roman à succès, du roman à tirage, j'allais dire à gros numéro. Et c'est de l'Ohnet un peu mieux écrit ou du Bourget moins littéraire, car ces sous-psychologues qui eussent tout aussi bien pris place dans la phalange des naturalistes outranciers, font du Bourget sans mettre dans leur œuvre la plus petite somme de talent, comme d'autres à vouloir faire du Zola n'ont fait que de la pornographie, parce qu'ils n'avaient point cette vision, particulière et discutable sans doute mais incontestablement profonde des choses, parce qu'ils n'avaient pas cette faculté de peindre à coups de grandes taches de lumière et d'ombre, qui donne à certaines pages de *Germinal*, du *Rêve* et de *La faute de l'abbé Mouret* une intensité de vie et une puissance d'évocation prodigieuses...

Et ce n'est pas seulement par le roman que l'on avilit l'âme nationale ; je l'ai dit, au théâtre les mêmes tendances triomphent, la même besogne de perversion se poursuit. Partout, en sculpture, en peinture, au théâtre, dans le roman, c'est le règne de la polissonnerie, de la grivoiserie, du court vêtu, de l'obscénité, de l'infâme : le règne de tout ce qui est le contrepied, la négation de l'Art, de tout ce qui est antisocial.

Et l'on s'étonne après cela que le peuple de France manque un peu

Digitized by Google

de ce sens moral qui fut sa grandeur et fit la puissance de son rayonnement à travers les siècles ! C'est du contraire bien plutôt qu'il faudrait s'étonner, car enfin demander à ce peuple d'aimer ce qui est véritablement sain et beau, ce serait se montrer plus sévère pour lui que pour ses dirigeants Comment veut-on qu'il se détourne des productions des polissons de la littérature lorsqu'il les sait, lorsqu'il les voit fêtés, récompensés, décorés, académisés ; comment veut-on qu'il se fasse une idée de ce que doit être l'art du sculpteur et du statuaire, lorsque ses yeux sont à chaque instant violés, son sens du beau faussé par les monuments ridicules et odieux qui encombrent et déshonorent les places publiques. Et sans doute le peuple pense que l'art est un commerce, une industrie comme les autres, puisque lorsqu'un pays devrait s'honorer d'un Baffier, d'un Rodin, c'est aux camelots du marbre, du bronze et du plâtre qu'il réserve ses commandes et qu'il accorde ses récompenses. GERMAIN-TRICOT.

POÉSIES

LA VENGEANCE DU CHÊNE

L'homme fier et chétif, l'homme a dit au grand chêne :
« Dans la forêt profonde où tu vécus en roi,
» Tu restes seul debout, seul à subir ma loi
» Et contre mon vouloir ta résistance est vaine.
» Ton sort, j'en suis l'arbitre, et tu dépends de moi
» Bien mieux que de son maître un chien mis à la chaîne.
» Eh bien ! j'ai décidé de te survivre, à toi
» Qui peux vivre mille ans, et ta chute est prochaine ! »

L'orgueilleux attaqua, la cognée à la main,
Le vieux chêne muet qui, dès le lendemain,
Frappa le sol, avec un fracas de tonnerre ;

Mais l'homme, encore armé, gisait, blême et béant,
Ecrasé sous le tronc quatre fois centenaire,
Comme un vil moucheron sous le pied d'un géant !

Digitized by Google

LES VIEILLES

Sous le vent tumultueux,
Par le sentier tortueux
Que surplombent les grands ormes,
Je vais seul et je crois voir,
Dans le crépuscule noir,
Des formes.

La lune se dévoilant,
Les touche de son doigt blanc :
Spectres sortis de la tombe,
Clopinant sur un bâton,
Dont le nez jusqu'au menton
Retombe ;

Vieilles femmes, dos tortus,
Nez crochus, mentons pointus,
Têtes sèches dénudées,
Sur les os n'ayant plus rien
Qu'une peau jaune... et combien
Ridées !

Les voilà tout près de moi ;
Mon cœur, en pénible émoi,
Frémit, prêt à les maudire,
Quand de leurs bouches sans dents
Qui grincent, je les entends
Me dire :

— « C'est moi, ta Jeunesse ! — Et nous,
Tes Amours des jours si doux,
Tes Amours fraîches fleuries...
— Et nous, tes Ambitions,
— Et nous, tes Illusions
Flétries ! »

Si troublé que je vais choir,
Je m'arrête un peu pour voir
Défiler l'étrange troupe ;
Le cortège morne et lent
Me dépasse en me frôlant,
Par groupe.

Digitized by Google

Ainsi sous le vent grondant
Vont-elles, me précédant.
Une seule reste encore
En arrière ; elle me suit
Et reflète dans la nuit
L'aurore ;

Car elle est jeune et ses yeux
Sont charmeurs et radieux.
— « Pourquoi, belle au teint de neige,
Suis-tu d'un air ingénu
Ces vieilles au front chenu ? »
Criai-je.

Elle, d'un ton pénétrant
Me répondit, éclairant
D'un doux sourire sa mine :
— « Seule je ne vieillis pas,
Moi, la Mort, qui sur tes pas
Chemine ! »

CLAIR DE LUNE

Par le sentier connu, vers ta demeure aimée,
La Lune m'a conduit à l'heure accoutumée ;
La Lune aux cornes d'or jouant dans la ramée
Dansait sur le gazon devant mon pied joyeux
Et tout, dans la nature émue et parfumée,
Tout berçait mon oreille et caressait mes yeux.

Mais ta porte était close et sombre ta demeure
Dont rien ne révélait la vie intérieure.
J'attends dans l'ombre... Triste et lente passe l'heure,
Scandée aux battements de mon cœur inquiet
Qui vainement s'abîme en ta pensée et pleure
Au seuil de ton logis toujours morne et muet.

Et tout en revenant par le chemin paisible,
J'en voulais à la Nuit de rester insensible
Au dépit qui grondait en mon âme irascible ;
Tout me semblait morose et mon front se ridait
Sous la froide lueur de la Lune impassible
Qui me suivait de branche en branche et m'obsédait.

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

LE DIXIÈME BANQUET DE LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE

Le 2 juillet a eu lieu, à Beaumont-la-Ferrière, le dixième banquet des artistes nivernais. Des tables dressées en plein air, à l'ombre des sureaux en fleur, les attendaient; mais il a fallu, contre les averses redoublées, chercher un abri plus sur. Nous empruntons au *Journal de la Nièvre* ces extraits de son compte rendu :

« Malgré la pluie, qui le matin semblait devoir tout compromettre, quarante sociétaires environ se trouvaient réunis pour cette fête artistique.

» Certains même étaient arrivés la veille, afin de croquer une étude dans cette riante vallée de la Nièvre, si pleine de poésie; mais laissons plutôt sur ce point la parole au si délicat poète Achille Millien :

« Messieurs, chers camarades,

» Je n'empiéterai pas sur le privilège de notre président en revendiquant l'honneur de prendre le premier la parole pour vous donner le salut de bienvenue dans ce petit village de Beaumont-la-Ferrière.

» Je ne sais quel sorcier antiartistique nous a joué le mauvais tour d'ouvrir ces jours-ci les cataractes pluviales. Si le soleil, dont l'absence a changé toutes nos dispositions et qui semble ironiquement nous sourire en ce moment, y eut mis du sien, vous verriez que ce coin de notre vallée nivernaise, un peu étroit sans doute et resserré, mais bien intime et planté à gré pour le plaisir des yeux, n'est pas indigne de l'attention des artistes. Combien ont été séduits par le pittoresque de ses aspects sans prétention, mais non sans charme! Combien y ont trouvé les motifs d'excellents tableaux! Hanoteau l'appréciait en bon connaisseur. Gautherin y a puisé ses dernières inspirations, en y vivant presque ses derniers jours. Bonveault — je ne parle, hélas! que des disparus — se plaisait à y revenir souvent, depuis l'époque où il édifia, avec le concours d'un collaborateur heureusement bien vivant, la nef et le clocher de notre église restaurée. Je pourrais ainsi nommer la plupart de nos artistes nivernais qui ont passé par nos sentiers : Boisseau, Baffier, Mohler, Briffault, Dif, Martin, Pail, Berthault, Garcement, pour qui notre nature n'a plus de secrets. Et par douzaines j'aurais à citer les peintres, étrangers à la Nièvre par leur origine, qui ont moissonné des brassées d'études dans le val de Beaumont. Je ne relèverai que deux noms : celui d'un vaillant de vieille roche, producteur d'une œuvre aussi considérable que diverse, Joseph Felon, qui exécuta ici, entre autres travaux, le modèle de ses sculptures de l'Hôtel de Ville de Paris, — et celui d'Alexandre Bouché, qui, l'an dernier, obtenait la première récompense au Salon de peinture des artistes français.

» Accalmi de nos jours en ses retraits paisibles où les bœufs tant vantés piquent de taches blanches les herbages plantureux, notre petit pays présentait naguère un aspect tout autre, alors que, couvert d'étangs, parsemé d'écluses, animé par les bruits des fourneaux et des forges, et d'ailleurs dépourvu de routes, il était sillonné par les longues files des mulets et des chevaux de bât chargés de charbon, tandis que les chariots à bœufs transportaient lentement jusqu'à la Loire, à travers les profondeurs de la forêt de Bertrange, les produits de nos usines. Notre ancien instituteur, qui a écrit si consciencieusement l'historique de notre paroisse, M. Gauthier, que j'ai le plaisir de voir aujourd'hui avec nous, vous dira que ces produits n'étaient pas sans importance : C'est ici que furent fabriqués les premiers fers-blancs de France, dans la manufacture royale dirigée par un architecte célèbre au temps de Louis XIV, Le Vau. Il agrandit et habita son château de Beaumont, dont les deux tourelles subsistent encore.

Digitized by Google

» Soyez donc, messieurs et chers camarades, soyez donc ici les bienvenus dans ce coin de pays qui m'est cher. Par le souvenir que je garderai de la visite dont vous l'honorez, il aura pour moi un attrait de plus.

» Messieurs, je bois à votre santé. »

» M. Camuzat prend ensuite la parole. Il commence par remercier chaleureusement M. Millien des paroles de bienvenue qu'il vient de prononcer et d'avoir bien voulu guider les convives dans son musée, si riche en souvenirs, et où pas un seul coin, pas un seul panneau n'est inoccupé. On y remarque des œuvres de tous les artistes nivernais et d'un grand nombre d'artistes contemporains qui, chaque année, ont l'habitude de venir chercher à Beaumont le calme et l'inspiration, tant l'endroit est enchanteur et l'hospitalité de M. Millien bienveillante. Au cours de sa visite, il a surtout remarqué, dans le salon du rez-de-chaussée, une vitrine renfermant, en nombre vraiment considérable, des médailles d'or et d'argent, des croix de divers ordres étrangers, des distinctions honorifiques de toutes les sociétés savantes, mais il a été péniblement surpris de n'y pas trouver la croix de la Légion d'honneur; il croit être l'interprète de tous les membres de la société, en exprimant le vœu que d'ici peu cet oubli soit réparé.

» Les applaudissements et les marques d'approbation ont souligné d'une façon significative ce souhait qui, nous n'en doutons pas, se changera bientôt en réalité et viendra couronner l'œuvre d'une de nos plus belles gloires nivernaises.

» M. Gauthier, ancien instituteur à Beaumont, et qui dirige actuellement avec tant de compétence les fouilles de Champvert, prend la parole et remercie M. Millien d'avoir bien voulu le convier à ce banquet.

» Il rappelle en termes emus que c'est à M Millien qu'il doit d'avoir connu les jouissances intimes du travail intellectuel et ses premières notions sur l'art si dignement représenté à cette réunion.

» Il espère se retrouver bientôt, à Decize, au milieu des membres de la société, et dit combien il sera heureux de les recevoir à Champvert, où l'art gallo-romain a laissé d'intéressantes traces. Il dit que ce désir est aussi celui de M. Poussereau, qui n'a pu se joindre à la réunion, et lui en exprime tous ses regrets.

» Suivant une habitude qui date de la fondation des dîners artistiques, les études exécutées dans la matinée ont été mises en loterie. On remarquait, avec un joli dessin à la plume de M. Camuzat, une charmante petite peinture de Monteignier, des études enlevées, en dépit de la bourrasque, par Barillet, Cyr Deguergue, etc. Les heureux gagnants se les sont partagés, avec les lots offerts par MM. Gautheron, Guyonnet, Garcement, etc.

» En terminant, disons que les menus étaient illustrés par M. Monteignier et que M. Normand s'est surpassé. »

En effet, de l'avis de tous, le menu, dressé avec soin, a été supérieurement exécuté. Les vielles, les musettes, les cors avaient alterné pendant le repas. Un vieux chanteur de campagne, le père Jean Lasne, débita les airs populaires qui lui restaient en mémoire; puis une éclaircie s'étant produite, des danses s'improvisèrent sur la pelouse, envahie par la population du bourg.

Nous avons eu la satisfaction de voir qu'à cette fête artistique notre *Revue* n'était pas oubliée. En une délicate improvisation qui nous a vivement touché, M. le comte d'Estampes a fait l'éloge de la *Revue du Nivernais* et lui a souhaité prospérité et longue vie. Que l'aimable et vaillant président des Cyclistes charitois reçoive, pour nous et nos collaborateurs, nos meilleurs remerciements

---

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Nous venons de lire deux charmants morceaux de musique: 1° L'*Automne*, chœur pour voix de femmes et solo de ténor, paroles de Roger de Boutevre (voir notre numéro d'octobre dernier), musique de F. de La Tombelle; 2° L'*Angelus*, mélodie, chant et piano, paroles d'Ach. Millien, musique de Mlle R. Grandclément.

La revue portugaise *Nova Alvorada* consacre un numéro spécial, international, au grand écrivain Almeida Garrett, dont on vient de fêter le centenaire Nous y lisons une poésie de notre directeur: *A Garrett.*

Digitized by Google

Diverses revues donnent de beaux vers de notre collaborateur Fernand Richard. Les *Chansons berriaudes*, d'Hugues Lapaire, sont fort bien accueillies par la critique, de même que le roman de Jules Pravieux : *Monsieur l'Aumônier*. Franc Nohain a recueilli en un volume ses *Chansons des Trains et des Gares*, publiées dans le *Journal :* nous en parlerons, ainsi que de plusieurs ouvrages dont nous ne pouvons aujourd'hui que donner les titres : *Baisers d'âmes*, par J Manin ; le *Médecin volant*, par G. de Colvé des Jardins ; le *Sentier fleuri*, par Paul Labbé ; *Bas-Reliefs*, par L. Chollet ; *Lilas et Chrysanthèmes*, par J. Solore ; *L'Obsession du divin*, par Edm. Thiaudière.

Le dernier numéro (15 juillet) de la charmante *Revue des rhumatisants*, fondée et dirigée par Alexandre Hepp, donne des vers d'Achille Millien.

Jean Baffier continue ses *Veillées*, causeries esthétiques « Essai sur l'histoire de France par l'étude des documents façonnés depuis le règne du roi Hilpéric jusqu'à nos jours ». Il a détaché de la revue le *Sillon*, son étude : l'*Art peut-il renaître en France?* où il remue des idées et soulève des questions très dignes d'attention et de réflexion.

NOTES ET ÉCHOS

.·. Nos compatriotes : sont nommés officiers de la Légion d'honneur, MM. Dufort-Rousseau, chef d'escadrons au 16e dragons ; Jéramec, administrateur de la Société des eaux de Pougues ; — chevaliers, MM. Courtoux, lieutenant de vaisseau ; Roger de Geffrier, chef de bataillon au 63e d'infanterie ; Danchaud, capitaine d'artillerie de marine ; Victor de Champs, chef de bataillon au 101e territorial ; le docteur Maclaud, médecin des colonies ; — chevaliers du Mérite agricole, MM. Jules Adam, Cognet, Maurice de La Fargue et Martin, colon à Tananarive.

Sont promus : général de division, le général de brigade de Lafond, né en 1837, à Nevers ; général de brigade, le colonel Trémeau, du 4e chasseurs, né en 1849, à Vandenesse.

.·. M. Georges de Noaillat vient de subir, avec la mention très bien, les épreuves du doctorat en droit. M. de Noaillat est le petit-fils d'Amédée Jullien, l'artiste regretté, l'érudit qui fonda le musée de Clamecy. — M. René Brossard vient de clore ses brillants succès classiques en obtenant le prix de l'Association des anciens élèves du lycée Henri IV.

.·. Les congrès annoncés à l'occasion de l'Exposition universelle commencent à s'organiser. M. Ach. Millien est nommé membre du Congrès des traditions populaires.

.·. Le syndicat des expositions de Cosne, dont le président est M. Albert Pasquet, architecte, prépare pour le mois de septembre une exposition commerciale-industrielle et une exposition artistique qui promettent d'être très intéressantes.

L. D.

Le Directeur-Gérant, ACHILLE MILLIEN.

Nevers, imp. G. Vallière.

Digitized by Google

CONTES A MES ENFANTS

V. — VIEUX MÉNAGE

Il y a quelques jours, flânant à ma fenêtre, je voyais un vieux couple gravir doucement, à l'heure de la grand'messe, la rue montueuse qui mène à la cathédrale : le mari, grand et fort, deux gros livres à la main ; la femme, plus fine d'extérieur et de physionomie, avec une mise presque recherchée pour sa condition. Tendrement appuyés l'un sur l'autre, ils marchaient à petits pas, causant à voix basse, avec cet air heureux de gens qui s'aiment et qui ont toujours quelque chose à se dire, — et c'était vraiment touchant de voir ces vieilles gens, sous les allures pesantes de l'âge, se parler avec le sourire et les yeux de la jeunesse... Un gamin passa, la cigarette aux lèvres ; il eut sans doute — tout comme moi — la sensation de se trouver en présence d'un spectacle peu commun, et — ce que c'est que l'instruction obligatoire ! — en dépassant le couple, il le toisa du haut de son expérience d'écolier de quinze ans : « Et va donc, Philémon ! »

Philémon avait entendu : je crus qu'il allait donner une bourrade à l'insolent moqueur ; mais non, il se contenta de sourire, et je vis bien que, dans le fond, il était plutôt flatté.....

..... Philémon et Baucis sont mes voisins : ils s'appellent de leur vrai nom M. et Mme Plançon et tiennent dans ma rue, non loin de la maison que j'habite, une modeste boutique de coutellerie, pendant que

Digitized by Google

leurs enfants, mariés et établis, cherchent fortune à Paris, le gouffre qui attire tant nos ouvriers de province.

Il y a vingt-cinq ans que je les connais : nous sommes de vieux amis, et il est rare que, passant dans la rue, je ne m'arrête pas un instant quand, derrière les grands ciseaux de bois qui forment le châssis de la porte et servent d'enseigne à la maison, je vois l'un d'eux au magasin.

« — Bonjour, madame Plançon.

— Bonjour, monsieur. Et la santé?... Et la petite famille?...

— Très bien, madame Plançon, merci. Et M. Plançon? Et vos enfants de Paris?...

— Ils vont bien, merci, monsieur. Mais que le temps me dure donc de les voir!... Enfin, voici les vacances : ils vont venir pour la Saint-Laurent. Ça fera du bien aux petits de respirer pendant un mois le bon air de chez nous : on ne peut pas rester à Paris au mois d'août, il y fait si chaud!... Et puis, vous le savez, c'est le moment où nous avons une boutique sur la foire, il faut que l'un de nous y reste toute la journée... Quand nous sommes séparés, mon époux et moi, nous nous ennuierions bien trop, si les enfants ne nous tenaient pas compagnie au magasin et sur la place, pendant les trois semaines que dure la foire..... »

Et si M. Plançon entre à ce moment, le béret sur la tête, le tablier de serge noire autour de la taille, essuyant avec une peau de chamois la paire de ciseaux qu'il vient de repasser ou le couteau qu'il va livrer, Mme Plançon ajoute avec un bon sourire : « N'est-ce pas, m'ami? » et, pour « m'ami », elle reprend son histoire, en appuyant encore sur les deux boutiques et les ennuis de la séparation.....

« — Mes enfants la connaissent bien, eux aussi, la porte aux ciseaux de bois... Vous savez que, de tout temps, filles et garçons ont toujours fait une grande consommation de couteaux : il en faut pour jouer à la cuisinière et pour tailler le pain et les légumes de la dînette, il en faut pour couper des gaules dans la campagne et faire des cannes et des manches de fouets; on en perd aussi quelquefois, — du moins mes enfants, qui ne sont pas parfaits.....

Donc, quand il s'agit de remplacer un couteau perdu ou cassé, toute la bande, conduite par « papa », se dirige vers la boutique de Mme Plançon. On commence par s'asseoir et causer un peu, pendant

Digitized by Google

que les petits yeux s'ouvrent tout grands de convoitise devant les vitrines garnies de canifs perfectionnés, ciseaux et couteaux de toutes formes et de toutes grandeurs, manches de corne, de nacre et d'ivoire..... Il faut faire son choix et chacun sait comme c'est difficile.....

Cependant la bonne Mme Plançon a posé sur le comptoir le bas de laine qu'elle tricote pour un de ses petits Parisiens et, parlant à l'un et à l'autre, s'informe si les grandes travaillent bien, « elles ont l'air si sage, vos demoiselles », trouve que les petits ont « bien profité » depuis le printemps..... Mais voici que s'ouvre la porte de l'arrière-boutique : « M'ami » a entendu tinter la sonnette qui annonce les clients et « vient s'assurer que sa femme est là pour répondre ». Au fond, on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il n'a pas vu Baucis depuis un bon moment et que son vieux cœur a éprouvé là-haut, dans l'atelier du premier étage, comme une sensation de solitude.....

Les achats faits, Mme Plançon se rapproche de son mari et l'interroge à voix basse sur le prix marqué et sur le dernier — vous savez bien, le dernier prix, le prix au-dessous duquel « on perdrait ». Et le conciliabule se poursuit entre les deux époux :

« — Puis-je *quitter* cinquante centimes, m'ami ? »

Et « m'ami » répond : « Oui, ma bonne », de l'accent dont il dirait : « Quelle bonne femme ! Je n'ai rien à lui refuser..... »

« — Allons, pour vous, monsieur, ce sera tant. »

Je paie, mais il est rare que chaque enfant ne soit pas obligé d'accepter « par dessus le marché » un microscopique canif à porter en breloque ou un étui de peau pour envelopper le couteau acheté.....

« — Mais non, mais non, madame Plançon, vous les gâtez trop, ces enfants.....

— Ah ! monsieur, laissez donc, il y a si longtemps qu'on se connaît !.....

— C'est vrai, madame Plançon, il y a longtemps qu'on se connaît, vingt-cinq ans pour le moins : c'est ce qui ne nous rajeunit pas..... Mais auparavant, vous teniez déjà, après vos vieux parents, l'antique magasin de coutellerie. Voici près de deux fois vingt-cinq ans que votre vie s'écoule, douce et tranquille, dans le petit logement qui va de la boutique du rez-de-chaussée s'ouvrant sur la rue à l'atelier du premier étage prenant jour sur le jardin grand comme un mouchoir

Digitized by Google

de poche. Dans cet étroit espace, vos cœurs simples et bons ont su, en vieillissant ensemble, garder la chaude tendresse des jeunes années; dans ce coin ignoré et modeste, ils ont trouvé le secret du bonheur.....»

..... Que Dieu conserve le vieux ménage! Quand l'un des deux s'en ira, je crois que l'autre ne lui survivra guère... .

FRANÇOIS MOIREAU.

HEURE D'ANGOISSE

Je ne vois que des infinités de toutes parts qui m'enferment comme un atôme.

PASCAL.

La nuit, fantôme errant, marche vers la lumière
Qui se consume et meurt en des rougeurs de sang,
Et jette dans l'azur son livide suaire
Qui tombe en frémissant.

. . . . . .

O vous tous qui passez, misérables victimes,
Ames tristes, cœurs fous, yeux hagards et fronts las,
N'avez-vous pas senti la terreur des abîmes
Qui s'ouvrent sous vos pas?

Des plaines d'ici-bas monte une plainte immense,
Sanglot sourd qui se mêle à de lointains sanglots
Prodigieux concert plus morne qu'un silence,
Plus sombre qu'un chaos.

Le vent hurle, pleurant la souffrance inquiète ...
Des vivants et des morts dans la nuit haletants;
Puis rien, rien que la vague éternelle et muette
De l'océan des temps!

C'est l'Inconnu, désert obscur; tout est mystère!
Seul l'Ange des douleurs, qui veille à vos côtés,
Traîne sinistrement son linceul funéraire
Dans les immensités!

Digitized by Google

Les lueurs vont pâlir de vos macabres fêtes ;
Pendant que vous riez, le spectre du cercueil
S'en vient dans l'épouvante, à travers les tempêtes,
Heurter à votre seuil !

Et l'ombre se répand sur votre cœur qui tremble ;
Penchés vers le tombeau, vous dansez sur le bord,
Et sur vos fronts crispés, votre rire ressemble
Au rire des têtes de mort !

FERNAND RICHARD.

NOTRE REVUE

Notre Revue accomplit avec ce numéro sa 3e année. Nous remercions ceux de nos compatriotes dont le concours assure l'existence d'une publication modeste assurément, mais non pas inutile. Notre but a été atteint : faire vivre, en l'alimentant de ressources purement nivernaises, un organe de littérature et d'art. Qu'on veuille bien le remarquer, la revue est absolument régionale. Moins fermée, offrirait-elle plus d'intérêt ? Peut-être, mais elle perdrait son caractère propre. Il ne faut pas lui demander plus qu'elle n'a promis, plus qu'elle ne peut donner. Notre Nivernais n'a jamais été bien littéraire, bien artistique ; la liste de nos grands hommes n'est pas longue ; mais notre terroir, qui ne doit pas afficher les prétentions de provinces plus étendues, n'est pas absolument infécond, comme on se plaît à le dire. Que notre Revue ranime chez nous un petit foyer intellectuel, trop longtemps assoupi ; qu'elle groupe à l'entour quelques esprits d'élite, en suscitant des émulations désireuses de s'élever au-dessus du terre à terre habituel ; qu'elle allume à sa flamme généreuse une seule vocation, voilà tout ce que nous désirons pour l'honneur de notre petit pays.

Donc, chers compatriotes, chers collaborateurs, continuons notre œuvre. On l'appréciera plus tard ; en feuilletant la collection de nos livraisons, on rendra justice à nos efforts qui n'auront pas été stériles.

Digitized by Google

LÉGENDE DE LA VILLE DE LA CHARITÉ

Bien des touristes, voyageant dans le centre de notre France, ont eu l'occasion de s'arrêter quelques heures dans cette pittoresque petite ville de La Charité. Avec ses rues en cascade, ses vieilles maisons, sa magnifique église, son château et surtout sa belle Loire, elle attire le voyageur, qui aime à revoir ces restes des anciens temps encore si bien conservés. En admirant toutes ces curiosités, plus d'un, sans nul doute, a demandé quelques renseignements sur l'origine de cette petite ville, son nom surtout a dû être commenté par bien des personnes...

Il y a longtemps de cela, l'an 1000 avec ses terreurs n'était pas encore arrivé. Nos pères avaient cette foi profonde et ces désintéressements inconnus de nos jours. Dans un vieux château, au milieu de leurs nombreux vassaux, trois frères nobles et vertueux passaient leur vie à faire de bonnes œuvres. Mais Dieu avait mis, dans leurs âmes, le germe de plus grandes vertus encore. Il ne leur suffisait pas d'être a providence de leurs sujets; ils voulaient faire encore plus pour Celui qui a tant fait pour nous... Un soir, au milieu du profond silence de la campagne si déserte alors, les seigneurs se trouvaient réunis dans une grande salle du château. Ils venaient ensemble de prier Dieu avant de prendre un repos bien gagné. Le froid était grand, la misère affreuse; aussi, le cœur de ces nobles frères était doublement affligé en pensant à leur bien-être relatif au milieu de tant de malheureux.

L'aîné, après un long silence, sortant pour ainsi dire d'un beau rêve, se tourne vers ses compagnons et s'exprime en ces termes : « Il me semble, mes frères bien aimés, que Dieu enfin m'indique la voie que je dois suivre ; pour cela, il faut que tous les biens que nous possédons soient partagés entre les pauvres » ; puis il se tait, le regard transfiguré par le bonheur de son sacrifice.

Le second alors, prenant la parole, ajoute : « Il est bien, mes amis, de partager notre fortune, mais cela ne suffit pas ; il faut faire encore plus pour notre bon Maître et lui offrir nos humbles personnes ». Le sacrifice de ces héros ne devait pas s'arrêter là. Dieu voulait encore plus.

Digitized by Google

Le dernier se lève et, le regard au ciel, dans un élan sublime, s'écrie : « Non, ce n'est pas tout, ce n'est pas assez, jamais assez pour Celui de qui nous tenons et nos biens et nos personnes, faisons plus et donnons notre nécessaire ». D'un commun accord, ces nobles et saints jeunes gens quittent foyer, amis, patrie, tout ce qui, en un mot, retient notre cœur ici-bas. Leur départ est pleuré par tous. Petits et grands ont su apprécier les hautes vertus de ces admirables frères. Chacun se souvient d'une douleur, soit physique soit morale, adoucie, consolée par eux. Enfin, les voici seuls sous l'œil de Dieu, emportant avec eux une bien légère escarcelle. Les fatigues du chemin leur semblent douces, car ils pensent toujours au calvaire gravi par leur divin Maître...

Après bien des jours et des nuits, ils voient au loin devant eux un beau fleuve, qui déroule le calme ruban de ses eaux. Quelque chose de mystérieux semble les guider vers cette région si pittoresque. C'est là que Dieu leur demande de vivre pour lui dans la retraite et la prière...

Quelques années après, tout voyageur égaré sur les bords de notre belle Loire, pouvait demeurer tranquille sur son sort... Là-haut, dominant le fleuve, sur la colline, un modeste mais hospitalier monastère s'élevait ; ayant toujours sa porte ouverte aux malheureux. Sous les habits des moines, nous n'avons nulle peine à reconnaître nos héros... A eux étaient venus se joindre quelques amis, et tous ne vivaient que pour soulager le prochain. Ils donnaient sans compter, ces amis des pauvres : sachant bien que Dieu ne voulait pas les abandonner. Leurs ressources étaient minimes ; bien souvent une oraison leur tenait lieu de souper, quand les souffrants étaient nombreux, et l'infirmerie pleine. Pendant des mois, des années, par des prodiges d'économie, ils purent continuer leurs aumônes ; mais vint un temps, où le dernier grain de blé fut distribué. Alors ne pouvant plus donner, leur sacrifice fut immense : pour eux la mort eût semblé douce ; mais ils ne pouvaient se résigner à voir leurs pauvres manquer de tout. Ils trouvèrent cependant la ressource suprême, la seule que nous devrions invoquer ici-bas : Ils allèrent à Dieu, non pas directement, mais par l'intermédiaire de Marie...

Dans l'humble et modeste petite chapelle du monastère, le front courbé jusqu'aux dalles, tous les moines sont à prier. Depuis deux

Digitized by Google

jours déjà, il n'y a plus rien dans les réserves et bientôt la mort viendra faucher toutes ces existences. La prière est ardente : car ce qu'ils demandent à Dieu est si important : non seulement leurs vies, mais celles de beaucoup en dépendent. Le silence est si complet que le plus faible soupir serait entendu. Cependant la porte s'ouvre, une forme svelte se glisse dans le sanctuaire ; elle semble à peine toucher le sol ; ses mouvements gracieux et doux ont une grâce exquise.

Ses beaux cheveux estompent son front de marbre, sa taille est à la fois majestueuse et élancée. Elle avance à pas lents jusqu'aux degrés de l'autel. Là, son visage se transfigure et semble porter un rayonnement du ciel. Les moines osent à peine élever leurs regards jusqu'à elle : ils la voient cependant soulever le lourd manteau qui charge ses épaules et l'étendre près du tabernacle ; elle semble ainsi le donner en garde à Jésus... Un joyeux tintement se fait alors entendre : tous les plis du manteau sont pleins de l'or le plus pur. Et souple et gracieuse, elle repart, laissant sur son chemin comme un vague parfum d'encens, et sur son passage tous les moines se prosternent, ayant deviné le nom de leur sainte visiteuse. Au sortir de la chapelle, l'apparition, tranquille et sereine, traverse les longues voûtes ou, chaque jour, prient les hôtes de cette maison. Une porte est là, ouverte aux souffrants de la terre : c'est l'infirmerie du monastère. Un vieux moine y murmure une prière : ses yeux sont clos depuis longtemps aux choses du monde ; impuissant pour d'autres services, l'aveugle prie pour ses frères en Dieu. La belle dame approche de l'humble vieillard, écoute, l'entend prier : il demande le secours de la Reine du ciel pour lui et ses compagnons. Un radieux sourire éclaire le visage de la visiteuse, et passant doucement ses mains sur les yeux éteints du bon moine : « Voyez, dit-elle, et racontez à vos amis que la Mère du Christ est venue vous visiter et vous guérir, après avoir laissé son manteau plein d'or sur l'autel de son Fils ». Puis, doucement, un nuage blanc l'environne et la cache à la terre... Et depuis ce temps, « la délicieuse petite ville que nous possédons dans notre Nièvre se nomme La Charité ».

Cette vieille et pieuse légende a été recueillie dans un antique manuscrit du treizième siècle qui, par suite des hasards des guerres et des révolutions, se trouve en ce moment dans les archives d'Arras.

X...

Digitized by Google

UNE SOIRÉE THÉATRALE A NEVERS EN L'AN VIII

Le théâtre de Nevers est, de nos jours, fréquemment fermé, et seules, quelques troupes de passage s'y font entendre à des intervalles plus ou moins éloignés. Il nous semble utile de rappeler que d'intéressantes représentations y furent données en l'an VIII, ainsi qu'en témoigne un avis de l'époque lequel, après avoir servi de titre et de chemise à un dossier, fut retrouvé isolé dans les archives du château des Bordes. Nous le reproduisons *in extenso* :

THÉATRE DE BLANCHARD.

Aujourd'hui 24 Thermidor an 8,

La Troupe de la véritable MALAGA, dont les talens sont connus dans toute la République. réunie à celle de Blanchard, donnera une II,e représentation qui commencera par la GRANDE DANSE DE CORDE ROIDE ; plusieurs Danseurs et Danseuses, en différens genres, feront leurs exercices. Le Scaramouche exécutera une Danse grotesque ; la jeune Cossoise dansera avec et sans balancier et fera le grand tour du CERCLE, de différentes manières, ensuite le tour du CHAPEAU, et fera le GRAND ÉCART sur la Corde, elle est la seule qui soit parvenue à faire ce tour ; elle fera sur la Corde l'EXERCICE MILITAIRE ou le maniement des Armes au commandement et avec la plus grande précision. Madame MALAGA, la plus forte danseuse en ce genre, dansera l'ANGLAISE sur la Corde, toujours en mesure, fera quantité d'entrechats et d'élévations ; elle dansera sur la Corde avec des SABRES NUDS attachés à ses pieds et sans balancier ; fera l'exercice du DRAPEAU, suivi de la DOUBLE DANSE DE CORDE, nouveau genre d'exercice qui n'a jamais été exécuté par aucune Troupe en cette commune. Le fameux BOUFFON fera quantité de scènes comiques et d'exercices d'un nouveau genre, et dansera la SABOTIÈRE sur la corde, faisant les doubles et tripes batteries de Sabots. Ces exercices seront terminés par la PETITE TOURNEUSE.

Le spectacle commencera par une représentation de

L'OPÉRA COMIQUE,

Opéra en un acte.

On prendra aux I.eres places 1 f. 20 centimes, aux II.es 60 centimes, et au parterre 30 centimes.

On commencera à six heures précises.

C'est dans la nouvelle salle des spectacles, près la Mairie.

Nous avons cru bon d'exhumer ce programme qui nous donne de curieux détails sur les danses de corde, autrefois si courues et presque inconnues de nos jours.

GASTON GAUTHIER.

Digitized by Google

CHRYSANTHÈME

A Mme Marie M...

Fleur éclose aux rayons attiédis du soleil,
De la froide saison, rustique messagère,
Dernier présent que Dieu verse sur notre terre,
Seras-tu fraîche encore demain à ton réveil ?

Les frimas, effleurant ton front blanc ou vermeil,
Auront-ils altéré ta couleur sombre ou claire
Et terni ta beauté souvent trop éphémère ?
Dormiras-tu bientôt d'un éternel sommeil ?

Maintenant, radieuse et droite sur ta tige,
Entr'ouvrant ton calice, où l'abeille voltige,
Tu vois venir en paix l'été de Saint-Martin !...

A l'été, pauvre fleur, tu ne dois pas survivre,
Et bientôt, te courbant sous la neige ou le givre,
Pour mourir, tu sauras qu'il ne faut qu'un matin !

EMILIE MATHIEU.

ÉTUDE ÉCONOMIQUE

SUR LE DÉPARTEMENT DE LA NIÈVRE (*suite*).

	1852	1862	1882	1892
Taux de fermage des terres labourables.	16 à 45	28 à 66	29 à 83	25 à 69
des prés.	60 à 100	75 à 153	58 à 155	58 à 142
des vignes.	36 à 78	60 à 128	44 à 100	31 à 90

SALAIRE MOYEN PAR JOURNÉE DE TRAVAIL

	OUVRIERS			OUVRIÈRES		
	1840-1845	1860-1865	1891-1893	1840-1845	1860-1865	1891-1893
Château-Chinon .	2 »	2 30	» »	» »	» 85	» »
Clamecy. . . .	1 58	2 70	2 40	» 90	1 60	» 65
Cosne.	1 84	2 »	3 45	1 »	» 80	1 90
Nevers	2 40	2 33	3 30	» 97	1 25	1 70

En 1892, on constate qu'en été, un ouvrier nourri gagne 2 21, en hiver 1 35
une femme — 1 15, — » 81
un enfant — » 79, — » 54

Digitized by Google

En 1892, on constate qu'en été un ouvrier non nourri gagne		3 05,	en hiver	1 94
une femme	—	1 72,	—	1 23
un enfant	—	1 16,	—	» 75

Nous avons vu que la population du département diminuait ; il en est de même des votants lors des élections : à cet égard, nous croyons devoir terminer par le tableau suivant, qui est assez instructif et concerne les dernières élections législatives :

	NEVERS 1re circ.	NEVERS 2e circ.	CHATEAU-CHINON	CLAMECY	COSNE
Population	79,668	49,541	70,288	63,429	71,973
Electeurs inscrits	23,678	14,537	20,714	21,184	22,429
Electeurs votants	18,165	11,365	15,914	16,147	17,502
Député élu	4,824	7,363	8,191	9,845	8,860
Proportion par rapport au nombre des inscrits	20	50	39	46	39
Proportion par rapport à la population	6	14	11	15	12

La Nièvre a 8,660 kilomètres et demi de voies de communication, à savoir :

390 kilomètres pour 7 chemins de fer ;
474 — pour les routes nationales ;
624 — pour les routes départementales ;
827 — pour les chemins vicinaux de grande communication ;
1,241 — pour les chemins vicinaux d'intérêt commun ;
4,744 kilom. 5 pour les chemins vicinaux ordinaires ;
171 — 5 pour 3 rivières navigables (la Loire, l'Allier, l'Yonne) ;
184 — 5 pour 2 canaux.

ENQUÊTE DÉCENNALE DE 1892

Les enquêtes décennales donnent lieu à un grand travail de préparation et à une élaboration finale dont les résultats ne sont malheureusement publiés que bien tardivement. Malgré cela, la lecture de ces chiffres, qui peut paraître tout d'abord fastidieuse, donne lieu à d'utiles observations et permet d'apprécier assez exactement l'état cultural d'un pays, son régime agricole et ses résultats. C'est dans ces conditions que nous communiquons les renseignements suivants, épars dans la grande enquête de 1892 et relatifs spécialement au département de la Nièvre ; nous pouvons ainsi le comparer à d'autres départements, à la situation générale de la France.

Digitized by Google

Voici d'abord le nombre d'hectares cultivés en céréales pour 100 hectares :

TERRITOIRE TOTAL	TERRITOIRE AGRICOLE	TERRES LABOURABLES
La Nièvre, 27 p. °/.	La Nièvre, 29 p. °/.	La Nièvre, 58 p. °/.
Le maximum étant 49	Le maximum étant 51	Le maximum étant 84
Le minimum — 6	Le minimum — 6	Le minimum — 21
La moyenne — 28	La moyenne — 29	La moyenne — 57.

Le rapport de la superficie en froment, aux différentes catégories du territoire et à 100 habitants est, pour la Nièvre :

De 14	hectares pour	100 hectares	du territoire total,
14	—	—	du territoire agricole,
28	—	—	des terres labourables,
27	—	—	pour 100 habitants de la population totale,
180	—	—	pour 100 hab. de la popul. des cultivateurs.

Le rapport de la production totale en froment, à 100 hectares des différentes catégories du territoire et à 100 habitants est, pour la Nièvre :

De 214	hectolitres	par rapport	à 100 hectares	du territoire total,
223	—	—	—	du territoire agricole,
443	—	—	—	des terres labourables,
424	—	—	à 100 habitants	de la population totale.

Le rendement moyen, par hectare, du froment est de 15 hectol. 5 pour la Nièvre, le maximum étant 26,8 et le minimum 9,4.

Le rendement moyen, par hectare, de l'avoine est de 19 hectolitres pour la Nièvre, le maximum étant 47,8, le minimum 10,3 et la moyenne 22,8.

En 1882, il y avait 87,557 hectares emblavés en froment; en 1892, 93,889 hectares, soit une augmentation de 6,332, alors qu'il y a généralement état stationnaire. Il y a augmentation dans 18 départements, état stationnaire dans 50 et diminution dans 19. S'il y a augmentation considérable de 1840 à 1892 dans la France, il y a diminution en 1882 sur 1832, puis en 1892 sur 1882.

Pour l'avoine, dans la Nièvre, la différence en plus est de 6,000 hectares.

Le rapport, à 100 hectares des terres labourables, de la superficie en pommes de terre est de 5,6 pour la Nièvre, le minimum étant de 0,9, le maximum de 18,8 et la moyenne de 5,72.

Le rapport, à 100 hectares des terres labourables, de la production totale des pommes de terre est de 665,1 quintaux pour la Nièvre, le

Digitized by Google

minimum étant de 91,1, le maximum de 2,284,7 et la moyenne de 601,10.

Les cultures fourragères occupent 169,522 hectares.

Le rapport à 100 hectares du territoire agricole est de 26 hectares.

Le rapport à 100 hectares des terres labourables est de 52 hectares.

Le rapport à 1,000 kilogrammes du poids vif des animaux de ferme est de 1,95.

Le rapport, à 100 hectares des terres labourables, de la production totale des prairies artificielles est de 336,3 quintaux pour la Nièvre, la moyenne étant de 384,4.

La Nièvre figure parmi les départements qui ont plus de 75,000 hectares de prairies naturelles; elle occupe le dixième rang avec 83,464; le département de Saône-et-Loire occupe le premier rang avec 143,356. La Nièvre compte 36,316 hectares de prairies irriguées à l'aide de travaux spéciaux.

Elle a 2,183 hectares de cultures industrielles et arrive en 45e; l'Aisne en a 67,135; les Pyrénées-Orientales, 14.

Le rapport, à 10,000 hectares de terres labourables, de la production des cultures oléagineuses (huile) est de 60 hectolitres pour la Nièvre; le rapport, à 10,000 hectares de terres labourables, de la production totale des cultures textiles (filasse) est de 185 quintaux pour la Nièvre.

En 1892, il y avait	664	hectares	de lin ou chanvre,		
1893, —	837	—	—		
1894, —	588	—	—		
1895, —	551	—	—		
1896, —	663	—	—		dont 37 h. 84a 46c de surfaces primées.

La Nièvre est un des départements où la culture de la betterave à sucre est le moins répandue parmi ceux qui la cultivent; il y a 31 hectares rendant 8,432 quintaux, valant 26,982 francs. Le rapport à cent hectares des terres labourables de la production totale des betteraves industrielles est de 2 quintaux 6 pour la Nièvre.

La quantité de cidre livrée à la consommation est de 3,226 hectolitres (la moyenne est de 7,375 hectol. de 1883 à 1892).

Les jardins consacrés à la vente ont une superficie de 1,072 hectares sur une moyenne de 926. L'évaluation par hectare de la valeur de la production des jardins maraîchers et potagers consacrés à la vente est de 910 francs.

Pour les pépinières, cette valeur est de 2,780 francs.

Digitized by Google

Digitized by Google

qui ont la veine d'avoir des terrasses à l'ombre où l'on peut se rincer l'œil en même temps que le gargouillot

Les compagnies de chemins de fer sont dans la jubilation : l'homme ne peut plus tenir en place ; il lui faut des voyages, et de l'air, et du changement. Et les trains sont bondés de monde ; et les voyages circulaires battent leur plein, et les goussets des honorables compagnies craquent sous les pièces de cent sous.

***

C'est le mois des vacances.

Les distributions de prix touchent à leur fin. Elles se sont déroulées dans leur habituelle monotonie depuis fin juillet. Grands lycées de Paris, concours général, écoles spéciales, lycées de province, écoles communales, tout y a passé.

Il s'est répandu sur notre jeune génération et sur tous les parents et invités appelés aux cérémonies des flots d'éloquence. Des professeurs très savants, très corrects, ont pioché des discours pas compromettants, suffisamment émaillés de citations latines et de belles périodes, et en ont tiré tous les effets possibles.

Les présidents ont répondu. Ils ont tous dit aux élèves : « Le meilleur discours, c'est le plus court », et ils ont parlé le plus longtemps possible ; et les mots de « patrie », « lutte pour la vie », « devoir », « dévouement », se sont groupés comme par enchantement pour fleurir leurs lèvres.

Quel curieux livre il y aurait à faire en recueillant ces allocutions diverses. Là, le président est un académicien : la langue française, riche et élégante, s'harmonise en termes ciselés et choisis. Ici, c'est un député, et les tirades ronflantes, les mots à effets sonnent comme une fanfare. Un troisième, personnage influent d'un canton, parle lourdement comme il marche et banalement comme il pense. Un autre, enfin, vieux et timide, tremble en lisant les quelques lignes recopiées par sa fille aux yeux de lotus.

***

N'importe, c'est un bon moment pour la jeunesse. Elle ne vous écoute guère, c'est possible ; mais elle vous aime bien, car elle frise ce jour-là la liberté, et c'est peut-être l'instant le plus heureux pour elle, de même que dans le bonheur et en amour, le moment le plus précieux,

Digitized by Google

le plus délicieusement enivrant est celui où l'on approche du but et non celui où on l'atteint.

Ebattez-vous, joyeux élèves, respirez l'air à pleins poumons. Vous ne retrouverez jamais, hélas ! pareille tranquillité, pareil calme pour jouir de la vie.

Quand, plus tard, vous serez aux prises avec l'intérêt, ce levier qui meut le monde, les arrière-pensées, les préoccupations vous arrêteront dans vos épanchements. Votre esprit, mûri, ne prendra plus ses jouissances dans les mille riens du moment. Vous deviendrez compliqués et sérieux, vous serez empesés, vaniteux peut-être, et vous comprendrez la liberté dans de tout autres conditions.

Aujourd'hui, votre jeunesse, votre fougue, votre insouciance riment admirablement avec ce clair et chaud soleil du mois d'août; en avant les folles équipées, les échappées franches et joyeuses; amusez-vous, amusez-vous!

***

Il y en a assez d'autres qui ne s'amusent pas.

Demandez, par exemple, à nos éleveurs nivernais et aux gens du procès de Rennes.

Dans nos fécondes campagnes de la Nièvre, le bétail est marqué du mauvais œil. La fièvre aphteuse sévit avec une rage presque inconnue et les vétérinaires sont sur les dents. Nos belles foires sont interdites, et les éleveurs, que le fléau éprouve, n'ont qu'une ressource : manger ou faire manger les bêtes frappées de la contagion.

Il est peu de maladies qui s'acharnent sur le bétail avec une pareille fureur et une aussi grande facilité, et l'administration a mille fois raison de prendre des mesures rigoureuses de protection.

Cette tache qui, cette année, s'étend avec une vitesse vertigineuse sur notre département, a envahi également nos voisins : le Cher, l'Allier, Saône-et-Loire en sont infestés. Au loin, là-bas, dans la Normandie et la Bretagne, nos concurrents en graisse et en belles formes n'échappent pas à la calamité, et c'est le moment de répéter avec le fabuliste :

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur,
Inventa, etc....

Et dire que nous mangeons toute cette viande! Faut-il que nous soyons goulus !

Digitized by Google

Allons, messieurs les vétérinaires, faites des congrès, parlez, discutez; mais, de grâce, trouvez le remède qui nous délivrera d'un tel fléau!

* * *

J'adresse le même vœu au conseil de guerre de Rennes. Il constitue, aujourd'hui, le suprême conseil sanitaire. Il a à débarrasser la France d'une épidémie non moins grave et plus dangereuse encore que celle qui sévit sur nos animaux.

Elle date déjà de cinq ans. Elle n'est pas répandue sur quelques départements seulement; elle a envahi la France entière, qu'elle a séparée radicalement en deux.

En ce moment, nous sommes tous penchés vers le tribunal définitif, et chaque pli des lèvres des juges qui siègent là-bas, amène dans les deux camps opposés des espérances ou des désespoirs.

Le verdict sera-t-il, au moins, le remède? N'y en aura-t-il pas qui, à l'issue de la maladie, c'est-à-dire après le jugement, réclameront d'autres médecins?

Je le souhaite bien sincèrement. Et franchement, il le faut.

Car, enfin, la chanson n'est plus neuve. Dreyfus par ci, Dreyfus par là, on n'entend que ce nom. On finira par en rêver et même n'en plus dormir :

..... Ou brûlante ou glacée,
Son image sans cesse ébranle la pensée.

Et par ce temps-ci, c'est plutôt brûlante. Il faut changer d'air.

Nous sommes, du reste, au mois des changements.

On ne peut rester chez soi, on change de place.

Les élèves et professeurs changent d'occupations et de résidences.

On change davantage de chaussettes, de caleçons, de chemises.

On change de vestes.

Les députés, en se retrempant auprès de leurs électeurs, changent quelquefois d'opinions.

Notre conseil municipal vient de changer le nom des rues. Il faut bien changer quelque chose.

Et moi-même j'éprouve le besoin de changer de plume, et je vous laisse.

Salve! E. LANGERON.

Digitized by Google

POÉSIES

PATRE ET CAPORAL

Le fils de la Grand' Guite est arrivé dimanche
Après avoir passé trois mois à l'hôpital.
Il porte un beau galon tout rouge sur sa manche
Et l'on dit qu'il est caporal.

Il revient d'un pays où l'on n'a rien à boire,
Où l'on fait la moisson quand chez nous c'est l'hiver;
En frisant sa moustache, il conte et donne à croire
Qu'il a vu des requins en mer!

Il dit que là-bas l'homme est plus laid que le singe,
Parle un patois risible, a le visage noir
Et, nu plus d'à moitié, peut se passer de linge...
Est-ce bien vrai? Qu'on aille y voir!

Moi, quand avec mon chien je mène au champ mes chèvres
Et mes trente moutons, étant seul au grand air,
Je songe .. j'ai quinze ans, pas de moustache aux lèvres,
Mais je regarde et je vois clair...

Digitized by Google

On invite partout le soldat, on le fête ;
Pour lui tous les festins, sans lui pas de régal.
Aux noces d'alentour sa place est toujours prête...
Très bien, puisqu'il est caporal !

Dès qu'il entre à la danse, avec coquetterie
Les filles jouent de l'œil ; depuis qu'il est ici,
Je l'ai bien remarqué, la petite Marie
Fait avec moi la fière aussi.

Poliment, l'autre jour, dans la cour du domaine,
Je l'ai salué ; lui, d'un signe de la main
M'a répondu, daignant me regarder à peine,
En marmottant : Bonjour, gamin !

Gamin !... mais patience !... et les filles, je gage,
Quand j'aurai plus de barbe au menton qu'aujourd'hui,
Non, ne garderont plus, malgré son beau langage,
Toutes leurs œillades pour lui.

Je n'aurai pas besoin de redresser ma taille
Pour me faire valoir, pour être son égal ;
Je partirai peut-être aussi pour la bataille
Et je reviendrai caporal !

SON DE CLOCHE

L'étang dort ; la lune se lève.
Sur la rive où je viens m'asseoir,
Je perçois, vague comme en rêve,
Le son d'un Angelus du soir.

C'est en ce lieu, dit la légende,
Que s'engloutit, peuple et trésor,
Toute une ville, riche et grande,
Dont les clochers sonnent encor.

D'où vient le son ? de quelque église
Perdue au loin ?... du fond des eaux ?...
J'écoute : rien ne se précise ;
Le son flotte sur les roseaux.

Digitized by Google

Il s'éteint, renaît, se prolonge,
Sensible à peine ; c'est un bruit
Vague, vague comme en un songe. .
La cloche enfin meurt dans la nuit.

La lune luit sur l'onde glauque...
Et soudain la meute des vents,
Hurlant en chœur son aboi rauque,
Passe à travers les joncs mouvants.

TOMBE VERTE

Je fais sur votre tombe, ô mon père, ô ma mère,
Grimper, se dérouler, s'enguirlander le lierre.
Il encadre la dalle, il borde les contours,
Il enlace la croix de festons verts toujours,
Il rampe, s'élargit, s'écarte, semble craindre
De ne pouvoir tout embrasser et tout étreindre.
Sur les montants par l'eau du firmament lavés,
Ses jets s'élancent, tels des doigts au ciel levés,
Et, mêlé quelquefois d'herbe folle flétrie,
Sur la pierre de mort il entretient la vie.

De même que le lierre accroche, fixe, unit
Sa tige caressante aux parois du granit,
Le Souvenir fidèle, ô défunts que je pleure,
S'attache fermement, plus ancré d'heure en heure,
A l'intime tombeau que je vous ai dressé
Dans le fond de mon cœur, sûr gardien du passé.
Malgré les ans par qui tout s'éteint, tout s'efface,
Le souvenir sacré reste jeune et vivace :
Quelquefois, plante amère, il s'y mêle un remords,
Celui de vous avoir aimés trop peu, chers morts !

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Les Chansons des Trains et des Gares, que Franc-Nohain nous offre (édition de la *Revue blanche*, 3 fr. 50), comprennent les pièces publiées par le *Journal*, dont notre compatriote est un collaborateur régulier. Franc-Nohain met dans ses vers « amorphes » des observations très fines qu'il enveloppe d'hilarante ironie. On ne peut guère détacher une page de son volume : pour avoir une idée de son talent, il faut lire le recueil en tâchant de se *mettre au point*. Une nouvelle série se déroule dans le *Journal*, sous ce titre : *les Plaisirs de la Table*, et c'est la même fantaisie, la même *cocasserie*, qui souvent fait moins rire que penser.

M. Joseph Manin, dont nous avons déjà plusieurs fois entretenu nos lecteurs, publie un nouveau recueil de vers : *Baisers d'âmes* (Lemerre, éd.). Toute une partie a trait aux choses de la petite patrie. « Evoquer les souvenirs de la petite patrie, dit la préface, c'est imiter Hugo célébrant Besançon, Lamartine sa ferme de Milly, Laprade son Forez, Achille Millien le Nivernais, Fabié le Rouergue, Mistral la Provence, etc. » Une grande élévation d'idées, une profonde sincérité de sentiment caractérisent ce bon recueil, dont il nous serait facile d'extraire de beaux vers si l'espace ne nous était mesuré.

Nous trouvons dans l'annuaire du Conseil héraldique de France une appréciation de la *Revue du Nivernais* : « ... Belle et bonne revue, digne de son succès qu'explique le nom de son éminent directeur, Ach. Millien, qui y prodigue les trésors de son génie poétique... »

Le Musée des Familles, qui poursuit sa soixante-sixième année, sous la direction d'Eug. Muller, donne dans son numéro du 15 août des vers de notre directeur.

NOTES ET ÉCHOS

.˙. Nos compatriotes : Sont nommés, le général Morio, membre du comité technique de l'artillerie ; M. le colonel Courot, colonel de réserve au 1er régiment d'infanterie de marine ; le général Hardy de Périni, commandant la 12e brigade d'infanterie, à Caen ; le capitaine de frégate R. Rougelot, commandant l'atelier central de la flotte, à Toulon ; M. Pierre Caveron, maréchal des logis aux spahis soudanais, chevalier de la Légion d'honneur.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages

NOUVELLES, CONTES, LÉGENDES. — R. de Boutèyre, *La Tirelire*.. 82
Joseph Bruère, *La Légende des Trésors*..... 204
Buteau, *Sous les Etoiles*..... 181
Edm. Chapier, *Le petit Morvandeau*..... 293
R. Jaladon de la Barre, *La Joie de vivre*..... 57
L. Jeny, *Les petits Papiers de Tante Claudette*..... 5
— *Une Histoire de Revenant*..... 151
Emilie Mathieu, *Le Roman d'un Solitaire*..... 157
V. Mag, *La première Rose de l'Été*..... 270
Marie Minard, *Le Prince aux Yeux d'émail*..... 120
Miriam, *Au Bord de l'Eau*..... 213
Fr. Moireau, *Contes à mes Enfants : Histoire d'un Cheval, d'une Montre et d'un Père capucin*..... 33
— *La Légende de la Pierre-des-Larmes*..... 104
— *La Pension Pomard*..... 199
— *Un vieux Ménage*..... 317
Fernand Richard, *Tendresse vaincue*..... 237
X..., *Légende de la ville de La Charité*..... 322

SOUVENIRS, IMPRESSIONS, RÉCITS DE VOYAGE. — Ach. Millien, *La Nuit de Noël en Catalogne* (traduction)..... 89
Mitèze de la T., *Promenade en Morvan*..... 44, 68, 109
Parthiot, *Morvan et Morvandeau*..... 25
L. R., *En Morvan*..... 287

ARCHÉOLOGIE, HISTOIRE LOCALE. — Ed. Duminy, *Les anciens Notaires de Nevers*..... 12
Ed. Duminy, *Le Mangier-Dieu de Saint-Pierre-le-Moûtier*.. 255
G. Gauthier, *La Tournée pastorale des Enfants de chœur en Nivernais*..... 190
— *Une soirée théâtrale à Nevers en l'an VIII*.... 325
A. Jardé, *Princesses nivernaises : Les premières Amours de Marie de Gonzague*..... 22, 36, 61, 101
R. de Lespinasse, *Les Annuaires et Almanachs de la Nièvre*..... 187, 242
Abbé Perdriat, *Une Apparition en Bourgogne* (1324)..... 192

LITTÉRATURE, PHILOLOGIE. — Abbé J.-M. Meunier, *Origine et histoire des Parlers du Nivernais* (suite)..... 114, 141
Abbé Meunier, *Etude sur les noms de lieux du Nivernais*. 250, 266
Jules Pravieux, *L'Année littéraire*..... 296

FOLK-LORE. — Ach. Millien, *Le Noël du Pommier miraculeux*... 93
Ach. Millien, *Le Noël de la Fuite en Egypte*..... 107
— *Comment les animaux de la Ferme de la Misère s'en allèrent tous à la Ferme du Bois* (conte). 133
— *Les Fendeurs* (chanson)..... 276
— *La Légende de l'Urutau* (traduction)... 261, 302

Digitized by Google

POÉSIE. — Marie Auribault, 264. — R. de Boutèyre, 41. — René Dion, 153. — Théophile Franchy, 11, 111. — Lucien Jeny, 240. — Ach. Millien, 27, 53, 65, 127, 140, 152, 174, 208, 234, 256, 283, 311, 334. — J. Morin, 224. L. Oppepin, 199. — Alex. Piédagnel, 99. — Fernand Richard, 72, 87, 320. — J.-M. Simon, 307. — Camille Valette, 167. — Jean de Villeurs, 186, 301. — Emilie Mathieu, 326.

BEAUX-ARTS. — Ed. Achard, *Les Nivernais au Salon*..... 278, 306
Alberte, *Nos Artistes*: Jean-Pierre Ballet..... 225
L.-M. Poussereau, *Nos Artistes* : *Hector Hanoteau*, 17, 47, 73, 95, 148..... 170
L. R., *Salon Nivernais*..... 42

VARIÉTÉS ÉCONOMIQUES ET SOCIALES. — Cte Imbart de La Tour, *Etude économique sur le département de la Nièvre*, 220, 271, 326
Germain Tricot, *Lettres sur l'Art social*..... 200, 308

BIBLIOGRAPHIE. — L. Audiat, *Un Historien de la Révolution en Nivernais* 229, 247
Germain Tricot, *L'Eté*..... 137

CHRONIQUE NIVERNAISE. — E. Langeron, 78, 122, 154, 178, 232, 264..... 330

DIVERS. — L. D., *Livres et périodiques*, 31, 55, 79, 131, 155, 179, 211, 236, 259, 291, 315 337
L. D. *Le 10e banquet de la Société artistique* 314
— *Notes et échos*, 32, 55, 80, 156, 212, 260, 292, 316, 337

MUSIQUE. — J.-G. Pénavaire, *Les Fendeurs*, chanson populaire. 276
J.-G. Pénavaire, *Le Pommier miraculeux*, noël populaire. 93
— *La Fuite en Egypte*, noël populaire, deux versions..... 107, 108

ILLUSTRATIONS. — 29 dessins inédits (dans le texte ou hors texte) de : Armand Beauvais, Aug. Berthault, Urbain Bourgeois, A. Bouroux, Fr. Briffault, Ant. Buteau, Fernand Chalandre, Gust. Comoy, Cyr Deguergue, Henri Dif, Alb. Duvivier, Marcel Hanoteau, L. Legendre, Mlle Alexandrine Mathieu, Paul Martin des Amoignes, F. Moireau, Gust. Mohler, A. P., Ed. Pail, L.-M. Poussereau, Henri du Verne.

Nevers, imp. G. Vallière.

Digitized by Google

REVUE

DU

NIVERNAIS

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU

NIVERNAIS

RECUEIL MENSUEL ILLUSTRÉ

Directeur : ACHILLE MILLIEN

TOME IV

1899-1900

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

à **BEAUMONT-LA-FERRIÈRE** (Nièvre)

NEVERS

IMPRIMERIE G. VALLIÈRE

1899

Digitized by Google

Digitized by Google

CHARITÉ

Vous rappelez-vous la rue Saint-Jacques il y a une quinzaine d'années ? Ce n'était pas alors la voie triomphale qui descend, pleine de clarté, de la rue Soufflot à la rue des Ecoles. Comme un boyau tortueux, elle serpentait, inégale, étroite et nauséabonde, entre deux rangées de maisons noires, dont les fenêtres basses semblaient cligner de l'œil sur les passants pour leur jeter un mauvais sort. On ne trouvait qu'une éclaircie dans cette foule compacte de constructions sordides, et cette clairière inattendue dans la forêt des cheminées branlantes, c'était la vieille place Gerson.

Pittoresque le jour, la place était sinistre la nuit. La rue Saint-Jacques elle-même revêtait dès le soir un caractère lugubre : les quelques becs de gaz, dont le rare chapelet s'égrenait en descendant vers la Seine, tremblotaient comme effarés sur leur colonne de bronze, et leur lumière douteuse, incapable de percer l'ombre environnante, ne servait qu'à produire un effet de contraste qui rendait les ténèbres plus tragiques encore.

De mélancoliques gardiens de la paix passaient silencieux, toutes les deux heures, profitant de la nuit et de la solitude pour tirer de leurs pipes fidèles d'épaisses bouffées consolatrices, voluptueuse distraction de leur ennui :

> Ils allaient deux par deux, pas à pas, côte à côte,
> Comme s'en vont les vers classiques et les bœufs.

Digitized by Google

Essentiellement inoffensives, ces patrouilles nocturnes n'empêchaient pas les indigènes de la place Maubert de venir en ce cloaque propice prendre leurs ébats favoris. Ah ! quel plaisir d'être « un vrai mec » et de « dégringoler un pante », sous l'œil hagard et clignotant des réverbères épouvantés !

Et certes il arrivait souvent qu'un noctambule retardataire, rentrant chez lui au petit jour, en mâchonnant des souvenirs classiques :

Déjà de nos maisons l'aube blanchit le faîte,

eût l'occasion de distinguer, sur la chaussée hospitalière, le cadavre de quelque bourgeois y dormant son dernier sommeil. Les poches retournées et vides, le manche de couteau qui se dressait encore entre les deux épaules, ne pouvaient laisser aucun doute sur le genre de maladie qui avait entraîné la mort.

C'est dans ce coupe-gorge, ami lecteur, que je vais vous conduire, si vous le permettez. Mais rassurez-vous. L'horloge de Saint-Etienne-du-Mont annonce de sa voix grave qu'il est trois heures du matin. Elle est passée, « l'heure des crimes », et ce n'est pas un spectacle sanglant que la rue Saint-Jacques vous réserve cette nuit.

Voyez-vous, tout en bas de la rue, cette petite silhouette noire qui grimpe péniblement la côte ? Quel est donc cet objet misérable qui erre ainsi par les rues, à une pareille heure, comme un chien abandonné ? Attendez ; la silhouette se rapproche peu à peu, comme par une succession de cahots. Il n'y a pas de doute ; mais non : c'est bien une fillette que cette pauvre masse sombre qui semble s'écrouler sur elle-même à chaque pas.

L'enfant gravit toujours son calvaire. Elle va tomber la malheureuse ! Ses jambes ne peuvent plus la porter. Elle se raidit pourtant et reprend sa marche titubante.

Mais elle n'a pas fait dix pas qu'elle s'arrête.

Qu'est-ce donc ? elle tremble comme une feuille : la voilà qui tend l'oreille sans oser tourner la tête. Elle a bien entendu : on marche derrière elle : il y a quelqu'un là, qui la suit.

De la rue du Cimetière-Saint-Benoist, de l'ancienne « terre des cadavres », un homme, en effet, vient de déboucher, le dos chargé d'une hotte : il s'approche d'un pas pesant, mais rapide.

— Hé ! l'enfant ! s'écrie-t-il d'une voix rude.

La fillette, jusque-là paralysée par la peur, bondit sous l'interpella-

Digitized by Google

tion : l'épouvante a comme galvanisé ses muscles anéantis : elle s'enfuit, éperdue ; sa course est vertigineuse.

— Ah ! — Un cri strident déchire le silence. L'enfant a butté dans l'ombre contre la tête saillante d'un pavé qu'elle ne voyait pas, et son crâne porte, avec un bruit sourd, sur la pierre arrondie qui fait la bordure du trottoir.

— Mille tonnerres ! Elle a dû s'arranger, la gosse.

C'est l'homme qui s'exclame, tout en courant ; mais à la brutalité de ses paroles se mêle un je ne sais quoi de commisération et de tendresse.

D'un geste des deux bras jetés brusquement en arrière, il se débarrasse de sa hotte et de son crochet, sans se soucier de répandre sur le sol la récolte de chiffons et de papiers qu'il a mis quatre heures à recueillir.

En une seconde, le voilà près de la fillette. Avec une gaucherie touchante, il promène doucement sa grosse main calleuse sur le visage inanimé.

— Pas de sang ? Rien de cassé. Allons, c'est un « coup d'étourdissement » : y a pas d'affaire. Dans un moment il n'y paraîtra plus.

Deux minutes plus tard, en effet, l'enfant reprenait ses sens. Alors, l'homme avec un gros rire :

— Eh ! ben, quoi ? Qu'est-ce qu'il y a donc ? C'est pas un croquemitaine que le père Bec-Fin. Allons, va, t'as rién de cassé, que je te dis. Hein ? — Tu réponds pas ? T'es encore un peu émue. J'vois ce que c'est.

Et tirant une bouteille de sa poche :

— Tiens ! bois un peu, ma p'tiote. C'est de l'eau rougie : ça te plaira. T'aimes mieux ça que du raide, pas vrai ?

Pendant qu'elle buvait, l'homme reprit son monologue. Son ton rude s'était adouci d'une manière extraordinaire :

— T'es fatiguée, bien sûr, et si t'es ici à c't'heure, c'est que tu sais pas où coucher. Alors quoi ? c'est une pitié. Eh ben, j'ai ton affaire : viens avec moi.

D'une voix rauque, elle répondit :

— Non !

Et lui, sans se fâcher :

— Comme tu voudras. On n'est pas un tyran.

Il se disposait à ramasser sa hotte ; il se ravisa et revenant vers la fillette :

Digitized by Google

— Dis donc, c'est p't'être que t'as peur d'abuser ? Ça me touche, moi, ces choses-là. Mais faut pas craindre : j'ai le nécessaire. On n'est pas riche dans le métier, ça c'est vrai, et comme je dis : les chiffons sont gras, la recette est maigre. N'empêche que j'ai mon petit intérieur comme un autre et que je trouve moyen de nourrir convenablement ma famille. Alors, pour une fois, j'peux bien offrir l'hospitalité. Pourquoi donc que je ferais pas mon petit Ecossais ? Allons, voyons, ne me refuse pas ça.

Et comme elle ne disait rien.

— Maintenant, si t'aimes mieux les Enfants assistés..., c'est ton affaire.

Brusquement, avec une énergie farouche, elle s'écria :

— Non, non, pas ça ; je ne veux pas, je ne veux pas.

— A la bonne heure ! Viens donc alors. J'ai deux paillasses : une pour Fifine. Tu la partageras avec elle. Fifine, c'est ma fille. Tu verras ce qu'elle est belle, c'est rien de le dire. J'en suis glorieux comme un pape.

Tout en parlant, il aidait la fillette à se relever et l'asseyait sur le bord du trottoir ; puis il allait ramasser son crochet et sa hotte, où il entassait d'une main leste les objets disparates qui s'en étaient échappés. Ce faisant, il posait des questions à sa protégée, et celle-ci, conquise par la bonté du brave homme, en arriva bientôt à lui répondre en toute franchise.

Son père ? elle ne l'avait jamais connu. Sa mère ? on l'avait enterrée le matin même. Elle était seule. Deux vieilles filles, ses voisines, lui avaient annoncé qu'on la remettrait après la cérémonie aux soins de l'Assistance publique. Mais l'idée d'assistance publique, dans son imagination d'enfant se confondait avec celle de maison de force : c'était, pour elle, une « geôle de jeune captive », un épouvantail que, pour rien au monde, on ne lui ferait affronter.

— T'as donc pas demandé à tes deux vieilles Sainte-Catherine de te garder quelques jours avec elles, le temps de te débrouiller, enfin ?

— Si. Mais elles m'ont dit rudement que j'étais vraiment trop laide, qu'on ne gardait pas un monstre près de soi quand on avait peur des cauchemars.

— Ah ! les canailles ! C'est-il donc des créatures du bon Dieu ?... Eh ben ! t'inquiètes pas. Si le métier de « chineuse » te plaît, je te garantis

Digitized by Google

de l'occupation. Y a des petites besognes pas fatigantes : tu feras ça avec Fifine. T'inquiètes pas, que je dis. Je me charge de toi.

Pourtant, ce que la fillette lui avait rapporté des deux vieilles filles le taquinait un peu ou tout au moins l'intriguait. Il n'avait pas encore pu, dans l'ombre épaisse, voir distinctement le visage de l'abandonnée. Aussi, quand il eut remis sa hotte sur son dos, s'empressa-t-il d'amener l'enfant sous le bec de gaz le plus proche. Et pour légitimer sa curiosité, il marmotta d'un ton bonhomme :

— Faut bien se connaître, est-ce pas ? — et se voir un peu la figure réciproque.

Grand Dieu ! Quelle affreuse laideur ! Le brave homme avait pourtant l'habitude de contempler d'autres visages que ceux des vierges de Raphaël. Mais cela vraiment, non, c'était par trop fort. C'était bestial, hideux, apocalyptique, infernal.

Les yeux semblaient empruntés à des êtres différents : l'un, atteint d'hypertrophie, était comme prêt à sortir de l'orbite, tandis que l'autre, enfoui dans une masse de chair gonflée, disparaissait presque sous un sourcil de Cyclope. Pour comble d'horreur, ils se tournaient en dedans, fixant avec une obstination implacable un nez tordu et déjeté. Enfin des mâchoires bestiales, une bouche lippue dont la lèvre inférieure semblait être l'énorme bourgeon d'une cicatrice rebelle, des oreilles démesurées et ramenées en avant, une tache de vin couvrant la moitié du visage de traînées rouges ou violâtres, tout cela, brusquement apparu comme une évocation de l'enfer, souleva soudain dans le cœur du chiffonnier un mouvement de révolte instinctive.

Pendant une seconde, il hésita. Mais quand il ouvrit la bouche, ce fut pour dire simplement, en souriant avec douceur :

— Allons, ma mie, la connaissance est faite. Topons là : nous sommes cousins.

La petite avait compris : elle ne répondit pas un mot ; mais, prenant à deux mains la main calleuse et sale de ce chiffonnier en haillons, elle l'embrassa de toute son âme.

Et lui, comme s'il eût voulu justifier la belle parole de Kant : qu'il n'y a d'autre vrai bonheur que la satisfaction du devoir accompli et la contemplation du ciel étoilé, il s'écria, les yeux humides et le regard dans les étoiles :

— Ah ! ben, pour sûr, me v'là content ! PAUL DUVIVIER.

Digitized by Google

LA BELLE-AU-PRÉ-DORMANT

Telle une vasque d'or que la lumière embrase,
L'étang luit au soleil. Alignés sur le bord,
Les aulnes, que le poids d'un jour torride écrase,
Semblent dormir aussi le long de l'eau qui dort.

Et l'insecte en son trou, la brise dans les branches,
Sous la feuille l'oiseau, tout paraît endormi ;
Même la pastourelle, avec les vaches blanches,
Que le gazon dru cache et recouvre à demi.

Au penchant de la berge, où l'herbe molle abonde,
Dans une ombre qu'épanche un chêne aux bras puissants,
A l'air libre, elle dort, la pastourelle blonde,
Avec le charme inné qui rit dans ses quinze ans.

Elle a de chèvrefeuille encerclé son front rose,
Ceint sa taille de joncs piqués de fleurs des prés ;
Sur son sein, mollement, un bras nu se repose ;
Se noyant dans le flot de ses cheveux dorés,

L'autre bras, relevé, s'arrondit sous sa tête...
Et si souveraine est sa grâce de printemps,
Qu'elle évoque la Belle inconnue et secrète,
La Princesse tant chère aux récits du vieux temps ;

Car, perdu dans ce coin d'universel silence,
Devant ces eaux, ces prés, ces êtres engourdis,
Ces roseaux dont, à l'air, pas un ne se balance,
Je crois vivre à cette heure un conte de jadis,

Et cherche à l'horizon si quelque silhouette
N'indique pas qu'il vient, lui, le Berger-charmant,
Qui devra, secouant cette torpeur muette,
Galamment éveiller la Belle-au-Pré-dormant.

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

LOHENGRIN

ET LE

CHEVALIER AU CYGNE

DANS son *Tableau de l'histoire littéraire du monde*, une étude très complète en sa synthèse du mouvement intellectuel du monde, de ses origines connues à notre siècle, M. Frédéric Loliée, — à qui je reprocherai, entre parenthèses, d'avoir rejeté, de son compact et fort intéressant *Dictionnaire des écrivains et des littératures*, le pamphlétaire nivernais Claude Tillier, un écrivain de race cependant, dont il ne cite même pas le nom à l'article Pamphlet (1), — M. Loliée constate, de nouveau, ce fait désormais acquis, que depuis la *Chanson de Roland* « qui ouvrit la grande série des chansons de geste », la France a défrayé l'Europe de ses épopées.

Nos chansons de geste furent, en effet, et c'est là une vérité essentielle que l'on ne saurait trop rappeler, la source où s'abreuvèrent toutes les littératures du Nord en formation.

Et alors que, sous l'influence latine renaissante, nous abandonnions les richesses de notre tradition intellectuelle, ceux qui s'étaient inspirés de nos épopées en firent état. Avec elles, ils constituèrent, en les dénationalisant, un fond légendaire sur lequel ils vivent depuis.

Et, retour ironique des choses d'ici-bas, c'est à eux, aujourd'hui, que s'adressent tous nos jeunes esthètes, en mal d'œuvres originales, pour retrouver une inspiration naïve et mystique, s'extasiant devant ces légendes qui ne sont que l'écho modifié des nôtres.

Car, en passant d'un pays à l'autre, et à travers le temps qui transforme tout, il est évident que ces légendes subirent une affabulation autre tenant du milieu. Mais le fond initial reste le même. C'est un air entendu qui chante toujours à l'oreille (2).

Le *Lohengrin* de Wagner n'est autre que le héros légendaire de l'une des épopées du Cycle d'Arthus, le Chevalier au Cygne.

La tradition du Chevalier au Cygne se retrouve sur les bords de

(1) De même, chercherait-on en vain, pour ne parler que des contemporains, les noms de Millien, Haraucourt, Bouchor, Rollinat, Vicaire, Déroulède, Eug. Muller, Stéphen Liégeard, L. Ratisbonne, Georges Lafenestre et combien d'autres malheureusement omis !

(2) Ainsi, en Nivernais, c'est-à-dire dans un même milieu, M. Achille Millien a relevé différentes versions d'une chanson ou d'un conte.

Digitized by Google

l'Escaut, de la Meuse et du Rhin. De France elle a suivi, en quelque sorte, le courant des trois voies fluviales pour pénétrer en Allemagne. La tradition germanique, issue de la tradition française, car celle-ci date du XIIe siècle, alors que *Lohengrin* date du XIIIe, a cours sur les bords de l'Escaut et du Rhin allemand. M. Vapereau résume ainsi le sujet de l'épopée allemande :

« Le Chevalier au Cygne, Lohengrin, fils de Parsifal (1), a quitté les pays indiens où il a découvert le Saint-Graal ; il est venu sur un char traîné par un cygne au secours de la duchesse Elsan de Brabant. Il la délivre et l'épouse à la condition qu'elle ne s'enquerra jamais du nom et de l'origine de son époux. A la suite de grands exploits de celui-ci, dans une guerre de Henri l'Oiseleur contre les Hongrois, la princesse Elsan demande avec instance au chevalier qui il est et d'où il vient. Lohengrin le lui dévoile et aussitôt le cygne paraît et l'emporte dans l'Inde. Elsan meurt de douleur. »

Ce thème, Wagner, pour les besoins scéniques, l'a modifié, puisant aux autres sources de la légende. Dans son drame musical, l'action se passe à Anvers et ne dure que trois journées :

Frédéric de Telramund, comte brabançon, repoussé par Elsa de Brabant, a épousé Ortrud. Celle-ci, ambitieuse et jalouse, excite son mari contre Elsa. Telramund qui convoite le trône de Brabant, accuse l'orpheline, à la main de laquelle il avait prétendu, d'avoir fait disparaître son jeune frère, héritier du duché, afin d'y pouvoir placer son amant, et il en appelle contre elle à la justice de Henri l'Oiseleur.

Elsa, accusée injustement, et qui dans l'assistance ne rencontre aucun vengeur de ses droits, invoque comme garant et champion le chevalier qui lui est apparu en rêve et lui a promis son appui. A la voix qui implore son secours, il apparaît dans une nacelle traînée par un cygne.

C'est Lohengrin, revêtu d'une armure d'argent, le casque en tête, le bouclier sur l'épaule, une trompe d'or au côté, appuyé sur son épée. Elsa lui déclare que s'il triomphe dans le combat, il sera son époux et elle lui jure de ne jamais lui demander ni son nom ni d'où il vient. Le combat a lieu et Lohengrin terrasse Telramund.

Au deuxième acte, Ortrud, la perfide, se déclare la vassale d'Elsa afin de mieux prendre possession de son esprit pour y jeter le doute.

(1) Dont la légende a inspiré aussi Wagner.

Digitized by Google

« Ah ! cette gloire de ton héros, lui crie-t-elle lorsqu'elle a jeté son masque d'hypocrisie, combien elle serait vite ternie, s'il révélait le charme auquel il doit sa puissance ! Si tu n'oses pas l'interroger à ce sujet, nous pouvons croire tous avec raison que toi-même tu doutes de la vérité et que ta vertu est compromise. » Lohengrin survient et éloigne Ortrud, l'exécrable femme. « Ne te laisse pas troubler par le doute ! » dit-il à Elsa, qui lui répond : « Mon héros, à qui je me dois tout entière, au-dessus de toute puissance du doute..... subsistera mon amour ! » Et elle gravit à son côté les degrés de l'église, hantée par le doute.

Au troisième acte, le doute qui a fait son œuvre perfide dans l'esprit d'Elsa l'amène à poser la question fatale, destructive de leur bonheur. « Rien ne me peut donner le repos, rien ne peut m'enlever l'émotion, que de savoir, fût-ce au prix de ma vie, qui tu es ? » Le sacrifice est consommé et le cygne réapparaît. Ortrud, dont Lohengrin vient de tuer le mari, triomphe dans sa douleur, car elle reconnaît la chaîne à laquelle elle a attaché l'héritier de Brabant, le frère d'Elsa, en le changeant en cygne, et, dans son horrible joie, elle crie à Elsa : « Merci ! Tu as chassé le chevalier ! le cygne l'emmène, si le héros était resté plus longtemps, il aurait délivré ton frère ».

Mais Lohengrin détache la chaîne du cygne qui disparaît sous l'eau pour faire place à un jeune enfant. « Voici le duc de Brabant ! Qu'il soit choisi par vous pour chef ! » dit-il en le montrant et il s'élance dans la nacelle qu'entraîne maintenant une colombe blanche, pendant qu'Elsa s'affaisse dans les bras de son frère.

Tel est le *Lohengrin* de Wagner. Inspiré de la légende allemande, il a le mysticisme de la race germanique.

La légende française est plus simple et plus humaine dans son reflet de l'idéalisme chevaleresque de la race celtique.

Devant un de ces châteaux des bords du Rhin dont Victor Hugo a évoqué les sombres et gigantesques images, des princes et des seigneurs sont rassemblés pour un tournoi. Fastueux sur leurs chevaux richement harnachés, ils caracolent autour de la lice, passant et repassant près de la tribune où se pressent, belles ou imposantes dans leurs riches parures, hautes dames et nobles damoiselles et parmi elles, à la place d'honneur, la reine de la fête, la fille du seigneur qui offre le tournoi, promenant sur tous le doux regard de ses longs yeux, sans le

Digitized by Google

fixer sur aucun, car parmi eux n'est pas le chevalier de ses rêves, l'idéale figure qui a été l'hôte de son sommeil.

Mais les devises se déploient et flottent au vent, les trompettes sonnent, et princes et seigneurs prennent place pour le tournoi. Au moment où le signal va être donné, sur le Rhin farouche et superbe apparaît une nacelle conduite par un cygne attaché à une chaîne d'argent. Dans la nacelle se tient un chevalier au regard clair et franc, à la mine altière.

Quel est-il ? Peut-être le paladin de l'âme celte gauloise venant se mesurer à armes courtoises avec celui de l'âme celte germanique.

Il saute sur le rivage et prend part au tournoi pendant que le cygne et la nacelle disparaissent. Vainqueur, il obtient la main de celle qui a récompensé ses hauts faits d'armes. Mais, pour elle, il devra toujours rester le Chevalier au Cygne.

Le mariage a lieu avec toute la pompe, le faste des temps féodaux. C'est le bonheur avec de beaux enfants, fierté des parents. Mais alors l'épouse redevient femme et elle s'inquiète du mystère qui entoure l'époux. Une curiosité lancinante se fait l'hôtesse tyrannique de son esprit. En dépit de la parole donnée elle veut savoir, et un jour, où dans la sérénité d'un soir ensoleillé, elle regarde, la tête appuyée sur l'épaule du Chevalier au Cygne, rouler l'onde tumultueuse du Rhin, la question indiscrète s'échappe de ses lèvres.

— O femme ! s'écrie le chevalier en se retirant d'elle.

Et il lui montre le fleuve sur lequel viennent d'apparaître le cygne et la nacelle. Puis, appelant ses serviteurs, il se fait armer et donne l'ordre d'abaisser le pont-levis. Il relève alors l'épouse qui s'est jetée suppliante et affolée à ses genoux et l'embrasse longuement. « Au revoir, épouse adorée, femme qui tout à l'heure ne sera plus pour moi qu'un rêve. Nul mot de reproche ne s'échappera de mes lèvres. Avec ton souvenir, j'emporte une part de bonheur. Il me faut suivre l'implacable destinée, mais ce que tu aimais en moi revivra dans les enfants que je te laisse. Adieu ! »

Il sort du château, monte dans la nacelle et disparaît bientôt au regard de l'épouse qui tend encore désespérément les bras vers cette figure de rêve.

Cette légende, les Clèves, qui prétendaient descendre du Chevalier au Cygne, la firent reproduire en bas-reliefs sur le château de Nevers

Digitized by Google

par Jean Goujon et ses élèves (1). Et Ronsard, qui fut l'hôte de la belle Henriette de Clèves, dont il a chanté les « yeux verts », a rappelé en ses vers l'un des emblèmes héraldiques des Clèves-Mantoue, le cygne d'argent qui est de Clèves et rappelle l'origine fabuleuse de cette maison :

Que leurs ayeuls conduits d'un cygne blanc,
Par longs combats et par guerre sans trève,
Ont mis au ciel l'illustre mont des Clèves.

Tel est le *Chevalier au Cygne* de la légende française, différent du *Lohengrin* de la légende germanique, qui y a pris naissance et n'en est que l'amplification.

EDOUARD ACHARD.

A UN PETIT ENFANT

Enfant, dans tes courses joyeuses
Au sein des prés et des vallons,
Sous les lumières radieuses
Des jours de mai pleins de rayons,
Si tu vois, dans l'ombre isolée,
Belle de ses naissants appas,
S'ouvrir la rose immaculée,
Souris, et ne l'effeuille pas !

Près de l'étrange fourmilière
Qui t'arrête un instant, rêveur,
Quand tu vois — active ouvrière, —
L'humble fourmi dans son labeur,
Regarde, comme sans relâche
Au but elle guide ses pas !
Oh ! de son incessante tâche,
Enfant, ne la détourne pas !

Plus loin, sous la haie embaumée,
A l'ombre épaisse du buisson,
Quand résonne la voix aimée
De la mésange ou du pinson,

(1) Les bas-reliefs actuels ne sont qu'une reconstitution de l'œuvre du maître français.

Digitized by Google

Ecoute, enfant, l'âme attendrie,
Ces voix qui retiennent tes pas ;
Mais dans leur retraite chérie,
Cher enfant, ne les trouble pas !

Laisse le papillon volage
Se bercer sur toutes les fleurs ;
La libellule au long corsage
Etaler ses riches couleurs ;
De l'insecte à l'aile dorée,
Enfant, oh ! détourne tes pas !
Ses jours ont si peu de durée !...
Dans son vol ne l'arrête pas.

Dieu, dans son auguste clémence,
Vois-tu, fit les choses ainsi :
Les oiseaux ont l'azur immense ;
Le papillon vit sans souci ;
Le lys lève son front superbe ;
La violette croît en bas ;
L'insecte cherche le brin d'herbe ;
L'arbre étend l'ombre sous nos pas ;

La nuit a ses blanches étoiles ;
Le jour son beau soleil de feu ;
La mer brise ou berce les voiles ;
Le printemps sourit au ciel bleu ;
Et toi, dans ta course éphémère,
— Doux ange commis à tes pas ! —
Enfant, Dieu te donne une mère
Dont l'amour ne se tarit pas !

Respecte, enfant, dans la nature,
Tout ce qui vit, chante, fleurit,
Car Dieu, sur toute créature,
Se penche du Ciel et sourit !
Sois doux et bon ; que la clémence
Soit ta loi toujours ici-bas ;
Et sur ta route qui commence
Les fleurs ne se flétriront pas !

LOUIS OPPEPIN.

Digitized by Google

LES ANNUAIRES ET ALMANACHS
DE LA NIÈVRE (*Suite*)

L'*Annuaire de l'an XII* (1804) rétablit le calendrier grégorien pour les jours, les semaines de sept jours et les noms de saints en conservant en regard les appellations des mois de la Révolution. Les essais historiques portent sur Decize, La Charité, en insistant principalement sur les habitants, les guerres des Huguenots, et le rôle de divers grands personnages; La Marche, Mesves; puis une suite aux essais littéraires, quelques noms seulement, et enfin divers avis sur l'estimation des bois, le clergé d'Autun, les colièges électoraux et les foires.

L'*Annuaire de l'an XIII* garde toujours les mois de la République. La notice historique des villes est consacrée à Moulins-Engilbert et ses environs, Pouilly et ses vignes, Cosne, ses guerres et la domination des évêques d'Auxerre, Neuvy-sur-Loire, Donzy et ses barons, les prieurés de Cessy, L'Espau et Bellary. Les avis annuels reprennent ensuite avec les noms des autorités, grands dignitaires, puis les préfet, sous-préfets, évêque, magistrats, militaires, directeurs de diverses branches d'administration, etc. ; à la fin, les membres de la Société d'agriculture, commerce et arts, présidée par le préfet.

L'*Annuaire de 1806* termine les appellations de l'ère républicaine. Les trois derniers mois, vendémiaire, brumaire et frimaire et les dix premiers jours de nivôse achèvent l'année XIV, puis on reprend le calendrier grégorien avec le 1er janvier 1806. On ajoute une concordance exacte entre les deux ères dont les dates extrêmes sont l'an II (22 septembre 1793) jusqu'à l'an XIV inclusivement (22 septembre 1806).

Les essais historiques contiennent une addition pour Nevers sur les guerres des protestants, Corbigny et le couvent de Saint-Léonard, Entrains, Bouhy, le Morvan, Château-Chinon, Luzy, et quelques notes sur les Bureau de La Rivière.

En deuxième partie sont les noms d'autorités et de divers officiers ministériels. Chaque année, la chose se complète, on ajoute les juges de paix, notaires, médecins, professeurs; des avis sur les voitures publiques et un tableau des foires.

En 1807, le calendrier est suivi du recensement de 1806, total de

Digitized by Google

la population pour la Nièvre 236,958, plus 4,442 militaires, 330 communes pour les quatre arrondissements. Il y a diminution sur les chiffres de 1800.

Essais historiques sur Clamecy, Bethléem et le rôle des comtes de Nevers, Saint-Verain-des-Bois, Saint-Amand-en-Puisaye, Champlemy, Prémery, Varzy. Session du conseil général du 1er au 10 juin 1806. Mêmes listes pour les autorités.

En 1808, tableau des taxes des lettres simples pour diverses localités de France. Essais historiques sur Tannay, Asnois, Metz-le-Comte, Lormes, Chalaux, Cervon, Saint-Saulge, Saint-Révérien, Anlezy, Thianges, Crux, Montenoison, Lurcy-le-Bourg, La Nocle, Magny; quelques personnages et quelques notes d'antiquités. Aux listes de fonctionnaires et autres renseignements commencent à se joindre des articles de réclame.

En 1809, après le calendrier, des essais sur Alluye, Châtillon-en-Bazois, Biches, Chantenay et Langeron, Larochemillay, Frasnay-les-Chanoines, Billy, Corvol et Trucy-l'Orgueilleux, Menou, Prémery.

Dans tous ces annuaires, il y a parfois des tableaux météorologiques et scientifiques sur lesquels nous n'avons pas insisté; ils viennent d'ailleurs assez pêle-mêle au milieu d'avis, indications ou listes de noms. Ainsi avant la liste des fonctionnaires se trouve, on ne sait pourquoi, un catalogue des animaux à vertèbres du département de la Nièvre. La liste des noms composant les collèges électoraux occupe une grande place.

Le volume de 1809 doit clore la collection des *Annuaires* de Gillet, formant en tout neuf volumes et en réalité huit, parce que le second n'est que la reproduction du premier. Ils présentent tous un certain fouillis, une confusion dans l'ordre des matières, un mélange d'actualités et d'études historiques. Néanmoins, ils prouvent un grand effort de travail et méritent une place honorable dans les ouvrages de renseignements sur les premières années du XIXe siècle, où il a été fait tant de choses et exécuté tant d'améliorations.

Les auteurs quittèrent Nevers et leur œuvre si bien commencée pour l'histoire du pays et pour l'état actuel du département n'eut pas de continuateurs immédiats.

Pendant les *Annuaires de Gillet*, il n'a dû paraître régulièrement à Nevers aucune publication du même genre sous un titre quelconque.

Digitized by Google

L'entreprise plus relevée et plus littéraire que celle d'un imprimeur devait avoir moins de durée.

L'imprimeur Roch reprend la suite avec l'année 1810, sans nom d'auteur, sous le titre d'*Almanach du département de la Nièvre* et dans le format petit in-18. C'est un opuscule de science vulgarisée et d'indications locales, humble essai qui dénote une bonne intention plutôt qu'un travail utile et complet.

Après le calendrier, tous les princes d'Europe où tiennent la première place les créatures de Napoléon.

Liste des départements de France avec cette indication, importante sans doute pour l'époque, portant sur l'existence d'une bourse de commerce, chambre de commerce, lycée et tribunal de commerce et mentionnée par les initiales : *b*, *c*, *l*, *t*.

Notre département porte simplement ceci :

Nièvre, M. de Plancy (préfet).
Nevers, *b*, *t*, Château-Chinon, Clamecy, Cosne.

Les administrations débutent par la liste des archevêques et évêques, le diocèse de Nevers étant administré par Philibert-Claude Groult, chanoine d'Autun, grand vicaire, résidant à Nevers. Les divers ministères et les dignitaires, le comte Fouché, le comte Bigot de Préameneu, et autres anciens conventionnels revêtus pompeusement des titres de l'Empire, image des changements d'opinion dans l'idée des hommes.

L'administration nivernaise très incomplète contient seulement les principaux fonctionnaires. Il y a évidemment de grandes lacunes sur lesquelles nous ne saurions insister dans cette rapide investigation. Mentionnons en feuilletant ce qui nous paraît curieux ou intéressant.

Après le Préfet, M. de Plancy, vient un embyron de Conseil général où l'on remarque MM. Frebault, à Azy, Marandat Oliveau, à Mars, Flamen d'Assigny, à Nevers, Bonneau du Martray, Viel d'Espeuilles, à Saint-Honoré, Salonnier, à Moulins-Engilbert. Les tribunaux, les justices de paix. Pour la médecine on voit les docteurs reçus d'après les formes nouvelles, les officiers de santé reçus par le jury, les maîtres en chirurgie « reçus par les communautés, par les lieutenants du premier chirurgien du roi, privilégiés et exerçant aux conditions fixées par leur acte de réception. »

N'est-il pas étrange de voir la querelle des médecins et des chirur-

Digitized by Google

giens aussi ancienne que l'Université, remontant au XIIIe siècle, résister à l'effondrement révolutionnaire et se maintenir ainsi dans notre siècle comme privilège exclusif reconnu officiellement. La royauté a disparu, mais le premier chirurgien du roi persiste encore vingt ans après et sous l'Empire.

Le maire de Nevers est M. Antoine-Joseph Chabrol-Chaméane, dont le nom reste populaire dans notre ville. M. Louis-Marie Rapine de Sainte-Marie, premier adjoint.

La gendarmerie, le cadastre, les forêts, les ponts et chaussées, domaines, droits réunis, contributions, caisses publiques, poste aux lettres, école communale, notaires sont sommairement indiqués.

Le volume se termine par le tableau des foires de la Nièvre. Tout insuffisant qu'il est, cet opuscule est le point de départ des nouveaux annuaires. Depuis plusieurs années, Roch en imprimait irrégulièrement et s'efforçait d'aboutir contre cette œuvre de patience.

(*A suivre.*) RENÉ DE LESPINASSE.

LES RAVAGES D'UN LOUP (1775)

Si les loups se font de plus en plus rares dans nos forêts, ils y furent, chacun le sait du reste, fort nombreux sur la fin du XVIIIe siècle, et les laborieuses populations des campagnes eurent souvent à souffrir de leur voisinage.

Deux de ces animaux ravagèrent le bailliage d'Arnay-le-Duc. Le premier y apparut au commencement d'août 1774 et, quoique « monstrueux », n'y commit heureusement que des dégâts matériels. Le deuxième, qui fut mis à mort le 15 octobre 1778 par Jean Culmet, de Villeberny, et Pierre Pissot, de Cessey (1), avait dévoré plusieurs personnes aux environs de Vitteaux.

En juillet 1781, une « louve enragée » fit huit victimes, tant aux environs d'Autun qu'aux environs d'Auxerre. Mais de tous ces carnassiers, le plus féroce fut un jeune loup « de dix-huit mois » qui terrorisa, les 8 et 9 décembre 1775, les environs de Cluny. Il y fit une trentaine de victimes. Nous pensons être agréable au lecteur en lui mettant sous

(1) Jean Culmet et Pierre Pissot touchèrent, pour ce fait, chacun 100 livres de gratification.

Digitized by Google

les yeux la lettre-rapport adressée à l'évêque de Mâcon, le 3 janvier 1776, par le médecin Blais, praticien à Cluny :

« J'ai parcouru, suivant les ordres de Votre Grandeur, toutes les paroisses du diocèse où j'ai appris qu'il y avait des malheureuses victimes du loup furieux qu'on a tué à Marisy. Il est inconcevable combien cet animal dangereux a fait de ravages; il a tenu dans l'espace de vingt-quatre heures plus de quinze à dix-huit lieues; dans ce trajet, il a attaqué, mordu ou dévoré plus de trente personnes et une quantité considérable d'animaux de toutes espèces.

» Je crois, monseigneur, qu'il est nécessaire que je vous fasse un détail circonstancié du dégât qu'a fait ce dangereux animal. Votre cœur sera sans doute déchiré par le spectacle des scènes sanglantes que je vais mettre sous vos yeux, et Votre Grandeur jugera si les malheureux habitants des paroisses où il a passé ont dû être frappés d'effroi, de consternation et de désespoir.

» Ce loup parut le 8 décembre, environ trois heures après midi, au hameau Les Poiriers de Donzy-le-Royal, situé entre cette paroisse et celle de Bussières, où il attaqua la femme d'Etienne Bonnet qu'il mordit à la partie postérieure et supérieure du bras droit et à la jambe du même côté. Le moment d'après, il se jeta sur un jeune homme de dix-sept ans qu'il mordit au visage, au côté droit de la mâchoire, où il a fait un déchirement considérable. [Celui-ci, nommé Gabriel Bonetain, mourut le 7 janvier « après avoir éprouvé pendant trois jours plusieurs accès de rage violente. »]

» Il passa ensuite aux Bois, autre hameau de la paroisse de Donzy-le-Royal, où il se jeta sur Jean Dovenot, paysan vigoureux, âgé de quarante-cinq ans. Cet homme se battit longtemps avec cet animal; il le renversa plusieurs fois en appelant du secours, mais il était trop éloigné des maisons pour qu'on pût l'entendre; il perdit ses forces et succomba à la fureur de ce loup qui le dévisagea absolument; il lui arracha pour ainsi dire tout le nez et lui déchira affreusement toute la face depuis l'orbite jusqu'à la partie inférieure de la mâchoire. Cet homme était si horriblement dévoré et si hideux que ses enfants n'osaient pas l'approcher, ils craignaient tous qu'il ne les dévorât. Ce malheureux fondait en larmes en leur demandant du secours : « Ne craignez rien, leur disait-il; liez-moi si vous avez peur. » Lorsque je l'ai vu, une partie des plaies commençait à se cicatriser, mais les lam-

Digitized by Google

beaux ont été si mal rapprochés que, malgré tout ce qu'on pourra faire, il sera toujours très défiguré. Il me dit que cet animal était si furieux lorsqu'il l'attaqua, qu'il n'était pas possible de le regarder sans horreur. [Mort le 4 janvier « après six jours de la rage la plus terrible ».]

» Après avoir si cruellement maltraité cet homme, ce loup côtoya les bois et vint le long de la forêt de la Freuille où plusieurs enfants gardaient des moutons. Il se jeta avec furie sur le fils de Jean Larose, âgé de douze ans, du hameau de Dombine, paroisse de La Vineuse; il le terrassa, le prit par la tête et le traîna à plus de cinquante pas; il l'aurait sûrement dévoré si cet enfant ne s'était raccroché à un morceau de bois et si les autres bergers ne l'avaient secouru promptement; il l'avait pris par le sommet de la tête où l'on voit encore l'empreinte de ses deux mâchoires. Il lui a arraché une partie considérable de la peau de la tête, et a laissé les os pariétaux à découvert; les plaies de cet enfant sont grandes et dangereuses : c'est un des malades qui demande le plus de précautions, et il n'y a pas apparence qu'avec les soins les plus suivis, on puisse le guérir à la campagne. [« Mort chès luy à la suite de ses playes qui ont été négligées. »]

» Peu de temps après, il mordit le fils de Rebout, habitant du Matras, toujours de la paroisse de La Vineuse; mais comme il fut promptement secouru, il en fut quitte pour quelques dentées qu'il lui fit à la tête.

» Après ces dégâts, ce loup gagna la montagne et vint passer, à nuit tombante, à la Croix-Micot qui est l'aboutissant de plusieurs chemins qui tendent aux paroisses des environs; il y rencontra deux paysans qu'il attaqua, mais ils étaient armés de gros bâtons, ils se défendirent et il recula. Il traversa pendant la nuit les brosses de Lourdon, le village de Lournand, il passa la rivière et se trouva, deux heures avant jour, entre le bois de Banan et celui de Gousseau; il y attaqua le nommé Léonard Dumont, âgé d'environ vingt ans, du hameau de Tourry, paroisse de Cortambert. Ce jeune homme conduisait un char de bois sur lequel il était monté pour rajuster quelque chose. Il s'aperçut que ses bœufs étaient agités, il vit dans le même moment le loup qui les dévorait; il sauta à terre, armé d'un très gros bâton, attaque le loup qui se jette sur lui et le mord au col où il lui a fait trois à quatre dentées. [Mort hydrophobe après avoir suivi le traitement.]

» Mais ce n'est pas là que cet animal cruel devait exercer toute sa

Digitized by Google

fureur ; il quitte cet homme, traverse le bois de Gousseau, la rivière, et se trouve bientôt après dans les environs de la paroisse de Thézé, où il attaqua deux femmes qui allaient au marché ; il se jette sur celle qui allait derrière, s'efforce de la renverser et la mord à la fesse ; elle crie au secours, sa compagne approche, il lui saute au visage, lui arrache une partie du nez et la partie de la face qui est sous l'œil. L'état de cette fille est grave, ses plaies sont profondes et ne peuvent être guéries qu'avec beaucoup de soins. Ces deux femmes avaient avec elles un mâtin vigoureux qui prit la fuite à l'approche du loup. [L'une de ces femmes, celle qui avait été mordue au nez et au bas de l'œil gauche, mourut à Cluny, le 5 janvier « après plusieurs accès de rage ».] Il quitte ces femmes et paraît bientôt à Confrançon.

» C'est là que cet animal féroce a fait un dégât épouvantable. Je frémis, monseigneur, à vous en faire le tableau. Il a dévoré, déchiré et mis en pièces la femme d'un nommé Barat : cette malheureuse était seule, sans défense et trop éloignée des maisons pour avoir du secours. Cet animal cruel lui a rongé toute la tête jusqu'aux dents ; il lui a déchiré les seins, arraché les entrailles et traîné les boyaux à plus de quarante pas. Cette scène horrible se passait encore pendant la nuit. Quel fut l'effroi des pauvres habitants de cette paroisse, lorsqu'instruits des ravages de ce loup par ceux qu'il fit bientôt à Cortevaix, ils trouvèrent les membres épars de cette femme ; ils reculèrent tous d'horreur et se mirent à crier affreusement. Personne n'osa plus approcher de cet endroit funeste ; le mari de cette malheureuse fut obligé de venir lui-même et de ramasser avec une fourche les os et les restes affreux de la voracité de ce loup, lui-même les traîna sur un mauvais drap et bientôt après on leur donna la sépulture. Douze jours après, le lieu où cette pauvre femme a été dévorée était encore teint de son sang que la gelée avait conservé ; on y voyait encore un paquet de cheveux et un morceau de la peau du crâne collée contre une motte de terre..... M. le curé de Confrançon, dont je ne saurais assez louer les sentiments d'humanité et de religion, a pris tous les moyens possibles pour ramener ses paroissiens et calmer leurs craintes ; il les a consolés et sa sensibilité lui a bien fait partager leurs peines. Malgré cela, ils ne sortent qu'attroupés et armés ; ils n'osent point encore passer où cette malheureuse femme a été dévorée, et ils frémissent toujours à la vue d'un chien ou d'un autre animal qui ne leur est pas familier.

(A suivre.) PARTHIOT.

Digitized by Google

... Dis-nous, demandent-ils, dis-nous, plaisante brune,
A qui donneras-tu ces roses que voici?
Nous sommes trois, chacun voudrait en avoir une...
— Eh bien! prenez... cette autre... et même celle-ci...
(*Gabrielle*, ACHILLE MILLIEN.)

ÉTUDE ÉCONOMIQUE

SUR LE DÉPARTEMENT DE LA NIÈVRE (*Suite*).

ANIMAUX

Le poids brut ou vif fourni par l'ensemble des animaux de ferme est de 87,237 tonnes de 1,000 kil.

Le rapport à 100 hectares du territoire agricole, du poids brut ou vif des animaux est de 13,361 kil., la moyenne en France étant de 12,758 kil.

Le même rapport de ce poids, à 100 hectares de terres labourables, prés et herbages, est de 20,175 kil., la moyenne étant de 20,138 kil.

Il y a 18,976 animaux de l'espèce chevaline au-dessus de trois ans,
6,151 — — au-dessous de trois ans,
Soit un total de 25,127

Le nombre d'existences, par 100 hectares du territoire agricole, est de :

2,91 pour les animaux au-dessus de trois ans,
0,94 — au-dessous de trois ans,
3,85 pour le total.

Digitized by Google

Le rapport des existences de l'espèce bovine à 100 hectares du territoire agricole est de 31,43 pour la Nièvre, au lieu de 63,58 pour le Finistère, et de 27,16 pour la France.

Pour les vaches il est de 11,40 pour la Nièvre, de 13,22 pour la France.

La Nièvre produit les bouvillons les plus pesants (270 kil.)

Le poids vif des bêtes bovines, par 100 hect. de territoire agricole est de 9,441 kil.
— — de terres labourables, prés et herbages, de 15,011 —

Pour l'espèce ovine le rapport des existences à 100 hectares de territoire agricole est de 23,53 et le poids vif de ces animaux par 100 hectares du territoire agricole, de 581 kil.

Pour l'espèce porcine ce poids vif est de 1,011 kil.

La Nièvre figure dans les départements ayant beaucoup de dindes et dindons.

Le rapport, à 100 habitants de la population générale, de la quantité de viande fournie par les animaux abattus des espèces bovine, ovine, porcine et caprine, est de 2 tonnes 07.

POPULATION AGRICOLE

Le rapport, à 100 habitants de la population générale, de la population agricole en 1891 est de 54,34 °/₀, la moyenne étant de 45,47. Dans la Nièvre il y a plus de 4,000 bouviers.

La population agricole en 1881 était de 212,659 habitants, en 1891 de 186,931, soit une différence en moins de 25,728.

	FROMENT	SEIGLE	ORGE	MÉTEIL	AVOINE	MAÏS
Nombre d'hectares. . . .	93,889	9,598	16,954	535	63,518	95
Semence (à l'hectare). . .	2h,26	2h,25	2h,20	1h,90	2h,49	»
Rendemt moyen en grains.	15h,5	15h,4	15h,9	14h	19h	18h
— total — .	1,457,583h	148,509h	270,806h	7,490h	1,212,015h	1,710h
— moyen en paille.	17q	21q	11q	16q	14q	10q
— total — .	1,658,878q	203,771q	197,418q	8,560q	907,393q	950q
Poids moyen de l'hectolitre de grains	76k,47	72k,06	62k,01	67k	45k	55k
Valeur moyenne de l'hectolitre de grains. . . .	16f,20	10f,88	9f,54	12f,60	7f,09	12f
Valeur totale de l'hectolitre de grains.	23,740,044f	1,615,778f	2,580,883f	94,374f	8,666,365f	20,520f
Valeur moyenne du quintal de paille	5f,88	6f,12	4f,72	6f	5f,12	4f,04
Valeur totale du quintal de paille.	9,898,821f	1,255,903f	931,400f	51,360f	4,656,100f	3,804f
Rendement moyen par hectare en grains. . . .	16h	15h	18h,5	15h	22h	13h
Rendement moyen par hectare en paille.	23q,1	24q	14q	20q	17q	4q

Digitized by Google

En France, le rendement moyen du froment en grains est de 16h,1 en paille de 20q,5,
— — de l'avoine — 22h,8 — 16q,2.

Il y a 5,921 hectares de sarrasin,
18,575 — de pommes de terre, avec 1h,361 de semence par hectare, 117 kil. de rendement à l'hectare (105 en France), soit un rendement total de 2,187,671 quintaux à 4 fr. le quintal = 8,833,067 fr.

5,461 hectares de betteraves fourragères avec 9 kil. de semence par hectare, 278 kil. de rendement à l'hectare (259 en France), soit un rendement total de 1,521,653 quintaux à 2 fr. 40 le quintal = 3,728,443 fr.

1,016	hectares	de vesces,
769	—	de trèfle incarnat,
333	—	de maïs fourrages,
14,224	—	de prés temporaires (rendement moyen de 17 quintaux à l'hectare),
23,276	—	de trèfles,
11,916	—	de luzerne,
6,556	—	de sainfoin,
1,130	—	de mélanges de légumineuses,
27,300	—	de prairies naturelles irriguées par les crues de rivières,
36,316	—	— — à l'aide de canaux d'irrigation et de travaux spéciaux,
19,848	—	de prairies non irriguées.
15,197	—	d'herbages pâturés de plaines,
4,792	—	— de coteaux,
83	—	de colza,
547	—	de navette,
1,171	—	de chanvre valant 852,460 fr.

Les noyers fournissent 2,651 hectolitres de fruits à 13 fr. 36 = 35,417 fr.

1,459 hectolitres sont convertis en huile et produisent 131 hectolitres d'huile à 202 fr. = 26,452 fr., et 233 quintaux de tourteaux valant 3,029 fr.

Les pommiers et poiriers produisent		190,390 fr.
Les pêchers et abricotiers	—	9,967 fr.
Les pruniers	—	24,640 fr.
Les cerisiers	—	19,002 fr.
Les châtaigniers	—	22,190 fr.

Il y a 10,535 hectares de vignes en pleine production, produisant 53,203 hectolitres et valant 2,507,103 fr.

447 hectares de vignes nouvellement plantées, produisant 767 hectolitres et valant 36,002 fr.

La valeur totale est de 2,543,105 fr.

Il y a 1,072 hectares de jardins consacrés à la vente, valant 977,380 fr.

3,697 hectares de jardins consacrés principalement à l'alimentation de la famille et valant 1,700,620 fr. en production.

BOIS

Les bois non soumis au régime forestier comprennent, pour les départements, communes et établissements publics :

Digitized by Google

63 hectares de taillis simple,
121 — de taillis sous futaie,
26 — de futaie feuillue,
70 — de futaie résineuse.

Pour les particuliers :

66,867 hectares de taillis simple,
83,969 — de taillis sous futaie,
9,037 — de futaie feuillue,
1,448 — de futaie résineuse.

Les bois soumis au régime forestier comprennent, pour les communes et établissements publics, 23,438 hectares de taillis sous futaie produisant 627,900 fr.

Pour l'État, 10,696 hectares de taillis sous futaie, 3,228 hectares en conversion, et 765 hectares en futaie produisant 106,700 fr.

En résumé,	188,508 hectares de taillis produisent annuellement		964,807	mèt. cubes,
	11,346 — de futaie	—	53,673	—
Les particuliers ont	161,321 hectares produisant annuellement		898,863	mèt. cubes,
les départements, communes et établissements publics	23,858 hectares	—	102,641	—
l'État	14,689 —	—	16,976	—

Soit un total de production de 1,018,480 mèt. cubes.

En résumé dans la Nièvre il y a :

328,933 hectares de terres labourables,
10,982 — de vignes,
83,464 — de prés naturels,
19,995 — d'herbages pâturés et permanents,
199,868 — de bois et forêts,
691 — de vergers,
1,267 — de jardins de plaisance.

La superficie cultivée est de 645,200 hectares.

4,881 hectares de landes, pâtis, bruyères,
1,504 — de terrains rocheux et de montagnes incultes,
1,091 — de terrains marécageux,
254 — de tourbières,

La superficie non cultivée est de.	7,730	hectares,
La superficie totale du territoire agricole est de. . .	652,930	—
La superficie totale du territoire non agricole est de.	28,726	—
La superficie totale est de	681,656	—

Digitized by Google

ANIMAUX

Au 30 novembre 1892,

Chevaux

Chevaux employés spécialement à la production. . . .	99
Chevaux employés au travail et à la reproduction. . . .	776
Chevaux hongres de 3 ans et au-dessus.	3,029
Poulinières employées uniquement pour la production. .	1,945
Juments de travail de 3 ans et au-dessus	13,127
Poulains de 1 à 3 ans	3,736
Poulains au-dessous d'un an.	2,415
Total.	25,127
Mulets	160
Anes	10,556 dont 1,841 jeunes.

Espèce bovine

Taureaux.	2,345	à 439 fr.
Bœufs de travail	28,725	à 472 fr.
Bœufs d'engrais.	5,447	à 530 fr.
Vaches.	74,425	à 227 fr.
Bouvillons d'un an et au-dessus.	28,610	à 227 fr.
Génisses d'un an et au-dessus. .	26,909	à 190 fr.
Elèves de 6 mois à un an . . .	25,457	à 110 fr.
Veaux au-dessous de 6 mois . .	13,316	à 65 fr.
Total.	205,234	

Espèce ovine

Béliers	2,352
Moutons.	25,868
Brebis	65,934
Agneaux et agnelles de 2 ans et au-dessus.	21,339
Agneaux et agnelles d'un an.	18,967
Agneaux et agnelles au-dessous d'un an. .	19,175
Total.	153,635

Espèce porcine

Verrats.	865
Truies	9,855
Porcs à l'engrais. .	46,563
Porcelets.	39,108
Total. . . .	96,391

(A suivre.) J. IMBART DE LA TOUR.

Digitized by Google

POÉSIES[1]

AUX CHAMPS

C'est aux champs que je vais souvent cueillir mes rimes,
En plein air, soit au creux des vallons, soit aux cimes,
Fleurs simples que je glane aux quatre vents du ciel;
La nature toujours verse son allégresse
En mon âme grisée à son charme éternel;
Mais parfois je m'attriste, un noir penser m'oppresse.

Noble labeur des champs, bon pour l'âme et le corps,
Qui rends tout à la fois, le cœur sain, les bras forts;
Fondement de la race et gloire de l'ancêtre,
Source de l'aliment qui nous conserve l'être,
Collaboration des hommes avec Dieu,
Faut-il, hélas! faut-il en faire ici l'aveu?
Notre amollissement te renie à cette heure.
Coupler les bœufs au joug, manier l'aiguillon,
Sous la pointe du soc entr'ouvrir le sillon,
Semer la graine auguste, est tâche inférieure.
Fixant ailleurs ses vœux avec son engoûment,
Le rustique ouvrier cache jalousement,
Dans l'imbécillité d'une honte orgueilleuse,
Sa main que le travail de terre rend calleuse.
Les vieillards paysans ne sont pas remplacés.
Pourtant, peut-on le dire et le redire assez?
La nation, chez qui le mépris de la terre
Entraîne l'abandon du sol héréditaire,
Court aveugle et front bas au-devant du danger;
Un tel peuple énervé, frappé de déchéance,
Atteint dans son principe, est à brève échéance
Prêt pour la servitude et mûr pour l'étranger.

O laboureur, gardien des traditions fortes,
Qui reçois et transmets l'âme des ères mortes,

(1) Il paraîtra sous peu chez l'éditeur Lemerre un nouveau recueil de poésies de M. Ach. Millien, sous ce titre : *Aux champs et au foyer.*
Nous en donnons aujourd'hui les pièces liminaires.

Digitized by Google

Moi, je t'aime et t'honore en ton travail des champs,
Et je dis : Vous encor, les derniers paysans,
Fils des glèbes, soyez, sans regret, sans envie,
Fiers de perpétuer la bonne œuvre de vie.
Sous la brume automnale ou le soleil ardent,
Tracez votre sillon nourricier, cependant
Qu'égrenant sa chanson d'aurore et d'espérance,
Monte, monte dans l'air l'alouette de France.

AU FOYER

Petit foyer simple et modeste,
Où j'ai vieilli sans m'en douter,
Fidèle, ô foyer, je te reste
Et fidèle veux te rester.

Propice au labeur de mes veilles,
Témoin des bons, des mauvais jours,
Toi qui soutiens et qui conseilles,
Confident sûr, ami toujours,

La jouissance la meilleure,
Oui, c'est à toi que je la dois...
Mais privé de ceux que je pleure,
Tu n'as plus l'attrait d'autrefois.

Mon front que laboure la ride
Vers toi se penche : je te vois
Doux et riant d'accueil, mais vide ;
Calme et familier, mais sans voix.

Je te peuple des ombres chères
Des défunts qui m'ont tant aimé :
Hélas ! ces visions légères
Ne t'ont qu'un instant ranimé

Et pour te rendre un peu de vie,
O mon foyer sans avenir,
Je n'ai dans ma mélancolie
Que le rêve et le souvenir !

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Les Méreaux de Saint-Pierre-le-Moûtier, par le vicomte Charles de Laugardière (Bourges, typ. Tardy-Pigelet, 10 p.) — Dans ce mémoire, lu à une séance de la Société des antiquaires du Centre, qu'il préside, M. de Laugardière rectifie une erreur de Pierquin de Gembloux dans l'attribution d'un méreau, que l'auteur restitue à Saint-Pierre-le-Moûtier. L'opinion de M de Laugardière fait autorité dans le monde des numismates et des archéologues. Et puisqu'il nous donne l'occasion d'écrire ici son nom, profitons-en pour exprimer le vœu de le voir bientôt réimprimer ses premiers travaux, ces exquis *Noëls nouviaux*, introuvables aujourd'hui.

Le poète érudit G. de Colvé des Jardins, dont nous avons présenté à nos lecteurs les *Oberliques*, ce charmant recueil écrit dans la langue du xve siècle, publie (Charles, éd. rue Monsieur-le-Prince, 8) une reconstitution d'une comédie-farce de Molière, le *Médecin volant*. Cette pièce, où se trouve en germe le *Médecin malgré lui*, était restée inconnue. Quelques expressions par trop crues la rendaient impossible à la scène. M. G. de Colvé a atténué les passages scabreux avec sa grande habitude de la langue de Molière, en n'employant que des tournures et des mots familiers au grand comique, et la pièce a pu être jouée, grâce à cette habile adaptation.

M. Paul Labbé n'en est pas à ses débuts, c'est un poète de talent qui a fait ses preuves ; ce talent s'affirme aujourd'hui, mûr et grandi, dans le recueil : *Le sentier fleuri*, qui paraît chez Lemerre, sentier qu'il fait bon suivre, en cueillant tout le long du chemin les charmantes fleurs de poésie.

Donnons seulement le sonnet liminaire :

La lande où j'ai planté ma cabane au soleil
N'a sur l'étroit vallon qu'une seule échappée ;
De loin en loin y pousse une maigre cépée
Où quelque passereau se blottit au réveil.

L'hiver, dans l'âpre nuit de brume enveloppée,
L'églantier aux buissons pique son fruit vermeil,
Tandis que, près de là, gît l'arbre mort, pareil
A quelque lézard monstre à l'échine jaspée.

En ce lieu morne, où l'aube a de vagues pâleurs,
Un tout petit chemin sauvage, plein de fleurs,
Parmi l'herbe et la mousse erre à sa fantaisie...

C'est le mien. Le hasard me l'avait fait choisir
Autrefois — et le Rêve, aux heures de loisir,
Me ramène au sentier fleuri de poésie.

Digitized by Google

Bas-reliefs. — La Voie douloureuse, tel est le titre du volume de vers de M. Louis Chollet (chez Lemerre). Une lettre-préface de Fr. Coppée, complimente l'auteur, qui a mis « beaucoup d'art au service d'une absolue sincérité ». Il y a en effet bon nombre de gracieuses poésies dans ce recueil, un peu trop touffu peut-être. Voici un joli et délicat sonnet :

VIEUX MISSELS.

Ces missels, que défend le velours des vitrines
Des profanes regards et des doigts indiscrets,
J'en ai contemplé seul les merveilleux secrets,
Les fermoirs et les coins sertis d'aigues marines.

Sur la peau du vélin aux teintes ivoirines,
D'où pendent, ciselés, d'artistiques ferrets,
L'imagier naïf a peint des figurines
De saints en somptueux habits de damerets.

Mais où sont, dites-moi, les mains pâles et blanches
Qui frissonnaient d'amour en posant sur leurs tranches
Des doigts lourds d'anneaux d'or et plus lourds de douleurs ?

Fût-ce des blanches mains de reines, de marquises ?
— J'ai découvert, au bas des vignettes exquises,
L'empreinte d'une lèvre et des traces de pleurs !

Dans la livraison du 15 septembre de la *Nouvelle Revue internationale*, deux intéressants articles de nos collaborateurs Edouard Achard : *Un fabuliste* (le dernier duc de Nivernais) ; Fernand Richard : *Parti pris et scepticisme*.

La Quinzaine bourbonnaise, après l'*Indépendant du Cher*, donne une charmante poésie : *Moutons du Berry*, de notre collaborateur Lucien Jeny.

La belle revue l'*Artiste* publie des vers de notre directeur, dans sa dernière livraison.

NOTES ET ÉCHOS

⁂ Une caravane d'une centaine de médecins français et étrangers, en excursion scientifique, sous la direction du docteur Landouzy, a visité ce mois-ci nos établissements thermaux de Saint-Honoré et Pougues. — Conférence du docteur Landouzy dans les deux stations.

⁂ Décès : 2 septembre, à Autun, de M. Henri Pignot, ancien magistrat, auteur de plusieurs ouvrages intéressant notre province, entr'autres *Histoire de l'Ordre de Cluny*. Il était né en 1814.

— 6 septembre, au château de Marcilly (Cervon), du comte Octave Le Peletier d'Aunay, ancien député, né en 1816.

— 7 septembre, au château d'Arquian, de M. Gadoin (quatre-vingt-un ans), président honoraire du tribunal de Cosne.

— Nous apprenons avec peine la mort de notre collaborateur Ernest Barillot, bien connu par ses travaux en chimie.

⁂ Inauguration de l'exposition de Cosne, le 17 septembre, avec grand succès. Tout y est aménagé avec beaucoup de goût. « Organisateurs et exposants méritent les plus grands éloges... » La clôture de cette exposition (30 septembre) coïncidera avec l'ouverture de celle de la Société artistique, à Nevers. L. D.

Le Directeur-Gérant, ACHILLE MILLIEN.

Nevers, imp. G. Vallière.

Digitized by Google

UN FAIT DIVERS

L'OUVRIER poussa la porte, entra, essuya son front ruisselant de sueur :

— Tiens ! dit-il, Denise n'est pas rentrée ?

Mme Lersant fit, de la tête, un signe négatif. Lersant regarda la pendule :

— Il est à peine l'heure, reprit-il. J'arrive d'avance... N'importe ! j'ai trimé comme quatre aujourd'hui !

Il s'assit près de la fenêtre et déplia un journal. La femme lui servit un verre de vin. De temps en temps ils échangeaient une réflexion. Puis l'homme reprenait sa lecture. Il était grand, fortement membré, des mains grossies par le travail, le teint basané, une bonne figure honnête et d'intelligence moyenne. La femme, plus petite, maigre, un peu effacée, silencieuse, attentive aux menus détails de l'intérieur, allait et venait, surveillant le dîner. La pièce où ils se trouvaient, exiguë, carrelée, peu meublée, mais luisante de propreté, servait à la fois de cuisine et de salle à manger. Sur le fourneau, dans un angle, deux casseroles couvertes faisaient ce petit chant monotone et vivant des choses qui cuisent.

Mme Lersant s'arrêta devant son mari :

— C'est drôle qu'elle ne vienne pas.

Il haussa les épaules légèrement et dit, sans lever les yeux de son journal :

— Elle bavarde avec les camarades.

Mais, un instant après, ce fut lui qui, de nouveau, regarda l'heure :

— Jamais elle n'est rentrée si tard.

Digitized by Google

Cette constatation sembla résumer en sa précision les inquiétudes éparses dans l'esprit du père et de la mère. Ils eurent, en même temps, la vue lointaine et possible du « malheur ». Ils gardèrent un silence oppressé et méditatif. Puis, comme on se débat toujours devant l'approche des ténèbres et des larmes, l'homme frappa du poing sur la table et dit d'une voix dégagée :

— Bah ! mettons-nous à table tout de même. Ça la fera venir.

Et, comme sa femme emplissait les assiettes de soupe fumante, il eut ce petit ricanement gai des gens simples qui vont faire une bonne plaisanterie, et ajouta très fort :

— Faudra-t-il la gronder, maman Lersant ?

Mais « maman Lersant » ne sourit même pas. Cette question, dont la jovialité sonnait faux, évoqua pour la seconde fois, devant les yeux des parents, l'inconnu redoutable. Ils redevinrent tristes et soucieux. Ils avalèrent leur soupe sans dire un mot, courbés, le nez dans leur assiette. Puis le silence dura un instant encore, scandé par le balancier de la pendule. Ils réfléchissaient, les coudes sur la table, le regard dans le vague ; ils semblaient attendre que la porte s'ouvrît et que leur fille entrât... Le silence devint si pesant, que l'homme se leva, en disant sourdement :

— Il faut aller voir.

Elle prit un fichu. Il enfonça sa casquette sur la tête. Ils sortirent.

— Faut prendre un sapin, dit l'homme d'un air sombre.

Il fit signe à un fiacre, laissa monter sa femme et donna l'adresse de l'atelier. Ils n'échangeaient pas un mot. Le roulement sourd de la voiture et le tintement des vitres endormaient leurs pensées dans une rumeur confuse. Leurs craintes étaient indistinctes et brumeuses. Ils sentaient sur leur poitrine et sur leurs épaules quelque chose de douloureux et d'opprimant qu'ils ne discernaient pas. Deux ou trois fois, la femme essuya ses yeux du coin de son fichu. Lersant restait sombre, le dos courbé, ses rudes mains arc-boutées sur les genoux. Brusque, il bougonna : — On ne respire pas ici..., — abaissa le vasistas et tendit la tête dehors. Le bruit vivant de Paris entra dans la voiture silencieuse : martèlement des chevaux sur le sol, tintement de grelots, cris des porteurs de journaux et des marchandes, lambeaux de conversations, jurons des cochers. L'ouvrier regardait, sans voir, l'agitation fiévreuse et fantasmagorique de la rue. Au carrefour de l'Opéra, la

Digitized by Google

marche fut arrêtée un instant. A dix pas, sur le trottoir, une petite ouvrière en cheveux, les jupes retroussées, des violettes au corsage, un carton de modes sous le bras, attendait une trouée, contemplait, intéressée, l'enchevêtrement des omnibus et des fiacres. Elle ressemblait à Denise. Lersant devint pâle et se rejeta dans l'ombre.

Ils descendirent rue Saint-Honoré. La femme monta seule à l'atelier. L'homme paya le cocher et attendit, le dos contre la porte, les mains enfoncées dans ses poches. Il tournait la tête, parfois, vers le porche. Il fit deux pas à l'intérieur et s'approcha de la concierge :

— Les ouvrières sont parties ?

— Y a longtemps !... Vous en avez une ?

Il répondit oui, d'une voix un peu étouffée, baissant la tête. Elle le regarda, interdite, saisie de la douleur muette dont elle perçut, sous la blouse bleue soulevée, la montée irrésistible. Il mordait sa moustache, contractait les lèvres, comme s'il allait pleurer. Elle n'osa plus l'interroger et murmura d'une voix molle, pacifiante :

— Allons ! allons ! Faut pas se faire de mauvais sang !

Mme Lersant descendait, les paupières rouges, son mouchoir dans les mains jointes... Il y avait près de deux heures que Denise était partie.. Madame avait conseillé d'aller voir dans les commissariats...

Le premier était à deux pas. Ils y entrèrent avec timidité. La mère ne parlait plus. Elle répétait de temps en temps : — Mon Dieu ! mon Dieu ! — et s'essuyait continuellement les yeux avec son mouchoir humide. Le père semblait avoir recouvré son sang-froid. Il expliqua pourquoi il venait :

— Not' fille n'est pas revenue chez nous ce soir... Une gamine de seize ans, pas grosse, des cheveux blonds un peu frisés sur le front, des yeux bleus, pâlotte... Elle est partie de son atelier voilà longtemps... Nous venons voir si, des fois, il ne lui serait pas arrivé malheur... Une robe noire, un ruban rouge au cou...

Le policier eut un sourire mystérieux et railleur.

— Pas d'amoureux ? dit-il.

Mais les deux Lersant secouèrent la tête à la fois d'un air triste et lent, avec une sorte d'insconscient regret. Et l'autre les congédia d'un geste impatient : on n'avait amené personne au commissariat, enregistré aucun accident.

Dehors, ils continuèrent le chemin qu'avait dû suivre leur fille. Rue

Digitized by Google

Richelieu, près de la Bibliothèque nationale, ils s'arrêtèrent au poste de secours. Lersant recommença son explication.

— Not' fille n'est pas revenue chez nous ce soir... Une gamine de seize ans, pas grosse, des yeux bleus...

Il parlait en se dandinant gauchement sur ses jambes, avec l'entêtement de cacher sa peine, affectant une aisance de langage que démentait son attitude hésitante et gênée... Là encore, on ne savait rien.

Et ils reprirent leur odyssée lamentable, roulés parmi la foule indifférente, tels que deux pauvres débris inertes. L'homme marchait vite, à longues enjambées ; la femme suivait hâtivement, d'un pas menu et pressé. Au boulevard, ils s'arrêtèrent. Un entassement de voitures barrait la route. Une même idée traversa leur esprit : — Si c'était là ? — et leurs yeux cherchaient instinctivement quelque trace imprévue de leur enfant...

Ils remontèrent la rue Drouot. Mais, au moment d'entrer dans la cour du commissariat, Mme Lersant serra brusquement le poignet de son mari : une de ces civières, recouverte d'un drap blanc, où l'on transporte habituellement les malades et les blessés, en sortait, lentement balancée entre les porteurs. L'ouvrier regarda à peine, haussa les épaules, dit : — T'es bête ! t'es bête ! — et entraîna sa femme. Mais, un peu plus loin, sur les marches de pierre, ils se retournèrent, comme sous la puissance d'un instinct obscur, et regardèrent le brancard disparaître au coin de la grille.

Comme ils restaient dans une incertitude immobile, quelqu'un les bouscula. Ils avancèrent. On les fit entrer dans une salle où des agents se reposaient. A une table, un homme écrivait. Lersant s'approcha.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Il se mit à pétrir entre ses gros doigts le bord de sa casquette et recommença son histoire, la voix sourde, accablée, monotone, comme s'il récitait une leçon qu'il ne comprenait plus :

— Not' fille, une gamine de seize ans, avec des cheveux blonds un peu frisés sur le front, pas grosse, des yeux bleus...

Mais ses lèvres se mirent à trembler si fort que les mots s'arrêtèrent dans un bredouillement. Un grand sanglot, qui ne pouvait pas sortir, étouffait sa poitrine. Il se laissa tomber sur une chaise, blême de détresse, les poings serrés, en murmurant :

— Pardon... excuses...

Digitized by Google

Mais on avait compris. Un brigadier dit:

— Rappelez les brancardiers ! vite !

On attendit. Un silence angoissé emplit soudain la pièce. L'homme s'était levé et se tenait debout près de sa femme. Les agents les regardaient avec un air compatissant et fataliste. Il semblait qu'on n'osât plus leur parler, qu'on respectât, en ces deux inconnus échoués là, quelque chose de sacré. Le tic-tac d'une horloge marquait seul, de son implacable régularité, ces longues minutes. Puis une rumeur arriva de la cour ; des pas grincèrent sur le gravier ; des voix s'élevèrent ; la porte s'ouvrit ; on posa sur le sol la civière blanche. Avant même qu'on eût écarté les rideaux, le père et la mère étaient tombés à genoux. Puis ils virent...

C'était bien la gamine de seize ans, leur Denise, pas grosse, avec ses cheveux blonds frisés sur le front, ses joues d'une blancheur de cierge. Elle semblait dormir. La tête, dérangée par les cahots de la marche, s'était inclinée sur l'oreiller et penchait du côté de ses parents. Elle avait, aux lèvres et dans les dents, mêlées à un peu de salive, les miettes dorées d'un gâteau, dont elle serrait le reste dans sa main fluette, au doigt gris de piqûres. Son panier était posé près d'elle. A travers le corsage déchiré, on voyait, sur sa gorge blanche de fillette, la trace rouge de la roue qui l'avait écrasée ..

Celui qui écrivait toucha l'épaule de l'ouvrier, qui se leva vivement.

— Signez là. On va vous la rendre.

L'homme prit la plume dans ses gros doigts tremblants, en disant poliment : — Merci, monsieur le commissaire, — et écrivit lentement son nom au bas du papier. Puis, de nouveau, sa face se contracta affreusement, se plissa de l'horrible rictus des masques antiques. Il baissa la tête, honteux, regarda par terre sa femme qui pleurait, et, se penchant, il ramena doucement le long du corps frêle la petite main pâle de son enfant, qui avait glissé hors du brancard...

HENRY BUTEAU.

Digitized by Google

ARAIGNÉE DU SOIR, SIGNE D'ESPOIR.

(*Croyance populaire.*)

Un dernier reflet de fournaise
Du couchant rougit les lueurs,
La journée a passé, mauvaise,
Dans la fièvre et dans les sueurs.

Las de sa lutte inconsolée,
Le jeune malade, ulcéré,
Sur son humble chambre esseulée
Jette un regard désespéré.

Soudain, au bord de sa fenêtre,
Comme un mouvant petit point noir,
L'abandonné voit apparaître
L'araignée, emblème d'espoir.

Bercé par la vieille croyance,
Son cœur un instant s'attendrit,
Le sommeil endort sa souffrance,
Un ange en songe lui sourit.

Arachné du soir, sois bénie,
Toi dont la seule vision
Jusques au seuil de l'agonie
Peut rendre un peu d'illusion.

L'illusion, c'est tout sur terre :
Au Savoir aride et troublant
Pour ceux qui souffrent je préfère
La fraîcheur d'un rêve d'enfant.

LUCIEN JENY.

Digitized by Google

LES RAVAGES D'UN LOUP (1775)

(Fin.)

» Je reviens, monseigneur, à la suite des ravages que ce loup cruel a faits dans cette paroisse. A peine eût-il dévoré à Confrançon cette pauvre Barat, qu'il passa à Cortevaix où il rencontra deux hommes et une fille de douze ans qui chargeaient un char ; la fureur de cet animal paraissait augmenter par ce qu'il venait de faire. Il se jette sur un de ces deux hommes qui était au bas du char, le mord au nez qu'il lui a coupé jusqu'aux os, lui déchire d'un second coup une partie de la joue. Cet homme, malgré cela, ne perd point la tête ; il empoigne le loup, le presse vigoureusement et appelle du secours. Celui qui était monté sur le char, effrayé de la fureur avec laquelle le loup dévorait cet homme, prend la fuite, et la fille se met à crier en voyant ainsi son père aux prises avec ce cruel animal. En se défendant, cet homme lui avait mis a main dans la gueule et le tenait fortement par la langue ; le loup, dans ce moment, lui avait percé et emporté une partie du gras de la main ; il l'aurait étouffé, sans doute, s'il avait eu du secours, mais ses forces se perdirent et il lâcha prise.

» Le loup, loin de fuir, se jeta sur la fille qui n'était pas encore bien éloignée, et l'a horriblement massacrée. Sans son père, qui se traîna encore à son secours, il l'aurait entièrement dévorée ; il lui a arraché absolument toute la peau de la tête ; une grande partie des os est découverte, les sutures du crâne sont toutes très apparentes ; il lui a déchiré une grande partie de la joue et la lèvre du côté droit ; il lui a fait, outre cela, plusieurs dentées considérables au côté gauche de la poitrine. Le père, quoique très maltraité lui-même, fut obligé d'emporter ce malheureux enfant qui n'avait plus de connaissance. De toutes les personnes qui ont été mordues, c'est celle qui a le plus de mal.

» Lorsque j'allai pour la voir, je la trouvai assise devant le feu, appuyée contre un morceau de bois. Il n'était pas possible de la toucher, parce que sa tête, qui n'est qu'une plaie, ne pouvait appuyer sur aucun côté ; elle était couverte d'un mauvais linceul, et ses parents la gardaient jour et nuit croyant qu'elle mourrait à chaque instant ; elle était si hideuse que personne n'osait la regarder..... Dès le moment qu'on l'eût apportée, sa mère lui avait appliqué sur la tête une coiffe

Digitized by Google

qui s'était tellement collée, que le chirurgien eut toutes les peines de la lever. Ses plaies infectaient, on les lava, on les étuva et on prit toutes les précautions convenables pour les pansements. Il y a toute apparence que cette malheureuse périra, parce que, outre la déperdition considérable de tout le cuir chevelu, les os du crâne ont cruellement souffert ; et elle se plaint d'une douleur violente au côté dans l'endroi de la morsure. J'ai pris toutes les précautions pour que rien ne manquât à cette pauvre fille ; la généreuse charité de M. le curé a été au-devant de tout ce que je pouvais exiger, soit pour le linge, soit pour les autres secours qui lui conviennent. [Ces deux victimes moururent, la fille le 5 janvier « en arrivant à Cluny », le père le 14 janvier « après dix jours de traitement ».]

» A quelques pas de l'endroit où cet homme et cette fille venaient d'être dévorés, le loup attaqua un jeune homme très fort et robuste qui, malheureusement, n'avait point de défense ; il ne perd point contenance, empoigne le loup qu'il serra si fortement contre un mur qu'il fut obligé de lâcher prise. Le garçon en fut quitte pour une morsure au bras. Cet animal affreux laissa sur l'habit de cet homme un morceau de chair qu'il avait encore à la gueule, restes des malheureux qu'il venait de dévorer.

» A la pointe du jour, ce loup se trouva à Angouain, hameau qui est alternativement de la paroisse de Saint-Hilaire et de Salornay, où il mordit Philibert Dagon ; il lui emporta un morceau de la lèvre inférieure de la largeur de trois doigts ; il lui fit plusieurs autres plaies au visage, entr'autres sur la pommette. Le pauvre homme sera défiguré par rapport à la partie de la lèvre qui est totalement emportée. [« Mort à la suite d'une langueur que l'on attribue au peu de ménagement qu'il a gardé après le traitement qu'il avait subi. »]

» Ce loup furieux parut ensuite au château de Sailly où il mordit cruellement au bras un domestique de cette maison. Peu de temps après, il se battit avec le nommé Joachim Baudel, toujours de la paroisse de Sailly, à qui il emporta, malgré la défense la plus vigoureuse, le pouce de la main gauche jusqu'à la seconde phalange, et il lui fit plusieurs dentées au bras. [Mort après vingt-deux jours de traitement.]

» Il passa ensuite au Petit-Sigy et traversa la rivière de Guy ; il rencontra alors une femme qui allait au bois, portant une hotte sur ses épaules ; il la prit par derrière, la renversa, mit en pièces sa hotte et ne

Digitized by Google

lui fit point de mal..... Le moment d'après, il mordit Crépin Lardre, de Sigy.

» Ce loup traversa ensuite une haute montagne qui sépare les paroisses de Sailly et de Sigy de celle de Saint-Marcellin, et il alla attaquer à la Grande-Bussière, hameau de cette dernière paroisse, le nommé Henri Chapottin qui se battit longtemps avec lui ; il fit au moins trente morsures au bâton avec lequel il se défendait, mais il ne put l'empêcher de le mordre très fortement au bras.

» Voilà, monseigneur, l'état exact du carnage horrible qu'a fait ce loup furieux sur votre diocèse..... En sortant de Saint-Marcellin, il monta au Rousset qu'il traversa sans faire aucun mal ; de là, il fut à Marisy où il fit un dégât abominable ; il mordit et dévora *une dizaine de personnes* et une grande quantité d'animaux de toutes espèces ; il suivit sa route et fut encore plus loin, et il mordit encore *deux hommes* sur la chaussée d'un étang..... Vers le soir, il revint dans les bois de Marisy. Comme, dès le matin, on avait sonné l'effroi dans toutes les paroisses où il avait passé, et qu'il était suivi par bien des gens armés de fusil, on le serra de près. On l'aperçut dans les environs d'une métairie peu éloignée du village de Marisy : il était acharné à une grosse truye qu'il dévorait ; cette bête vigoureuse l'entraîna, en poussant des cris affreux, jusqu'à la porte de son écurie ; un enfant qui y était en ferma brusquement la porte ; il fut entouré dans l'instant par quinze à vingt personnes qui tuèrent de la même décharge cet animal cruel, la truye et deux mâtins qui s'étaient jetés sur lui.

» Je tiens de plusieurs personnes qui ont vu cet animal lorsqu'il fut tué, qu'il était d'une furie au-dessus de toute expression et qu'il écumait horriblement ; on trouva, en l'examinant, que c'était un jeune loup qui n'avait guère que dix-huit mois, puisqu'il ne lui paraissait point encore de crochets ; il avait la tête petite, le nez effilé, mais le col singulièrement gros et bien fourni.

» Je me suis empressé, monseigneur, à remplir vos intentions en visitant tous ces malheureux, et en leur portant tous les secours dont je suis capable ; je les ai rassurés, je les ai encouragés et leur ai promis, au nom de Votre Grandeur, toutes sortes d'assistances. Je ne vous rendrai pas, monseigneur, par des expressions sublimes, toutes les marques de reconnaissance qu'ils ont fait éclater : ces pauvres gens se mettaient à genoux ; ils vous comblaient de bénédictions et faisaient

Digitized by Google

vœu de prier toute leur vie pour la conservation des jours de Votre Grandeur.

» La plupart de ces malheureux avaient déjà pris, lorsque je les ai visités, des remèdes qu'on célèbre beaucoup dans cette province depuis bien des années : l'un est connu sous le remède du comte de Sigy, et n'est autre que le remède vanté autrefois par *Palmarius ;* l'autre est la poudre d'écailles d'huîtres calcinées. Comme je suis convaincu que ces remèdes n'ont aucune vertu, ni pour prévenir, ni pour guérir la rage, j'ai cru, monseigneur, que je remplirais vos vues, si je leur faisais le seul remède que la médecine approuve maintenant généralement. Il est décidé, depuis plus de quarante ans, que le mercure est l'unique remède qui attaque le virus hydrophobique. Les observations multipliées qui ont été faites dans la plupart des villes du royaume et chez l'étranger ne laissent aucun doute sur cet objet. Je pourrais citer deux expériences frappantes qui se sont faites sous mes yeux dans ce pays-ci..... De tous les remèdes, le mercure est le seul qui dépure la masse du sang pour les glandes salivaires, et personne n'ignore qu'elles ne soient le siège de la rage, et que le vice de la salive n'en soit la cause immédiate.

» J'ai donc cru, monseigneur, que pour prévenir les suites cruelles que pourraient avoir les morsures de cet animal, qu'on peut légitimement soupçonner enragé, il fallait donner à ces malheureux le remède sur lequel les opinions sont le moins partagées, et dont les effets sont prouvés par une analogie très raisonnable..... Loin de détruire la confiance que tous ces malheureux avaient aux remèdes qu'ils prenaient, je l'ai, au contraire, augmentée, parce que je sais que dans ces circonstances il est très essentiel de tranquilliser les malades par tous les moyens possibles ; mais j'ai cru qu'il était à propos de les décider, pour plus grande sûreté, à prendre le remède que Votre Grandeur veut bien leur faire administrer.

» J'ai fait donner aux uns la panacée mercuriale, aux autres le mercure doux, à quelques-uns le cinabre, et à tous une certaine dose d'onguent mercuriel préparé au tiers pour frotter les environs des plaies et quelques membres. J'ai chargé M. Martin, chirurgien de notre hôpital, qui m'a accompagné partout avec beaucoup de zèle, de préparer ces remèdes et de les donner suivant mes ordres ; j'en tiens un état très exact. Je l'ai chargé de visiter souvent ceux dont les plaies sont si

Digitized by Google

considérables qu'elles exigent des pansements réguliers..... Comme parmi ces malades il en est deux ou trois — celui de Dombine, la fille de Confrançon et celle d'Anne Guy — qui sont dans le plus grand danger, je vous supplie, monseigneur, de vouloir bien me donner des ordres pour les faire recevoir dans notre hôpital, aussitôt qu'ils pourront être transportés, parce que leurs plaies sont si grandes et si compliquées qu'elles exigent absolument la main d'un chirurgien éclairé.

» J'ai trouvé chez MM. les curés et chez eurs vicaires les sentiments de la charité la plus étendue ; ils se sont tous offerts de fournir à ces malheureux les aliments nécessaires, car presque tous ceux qui ont été mordus, sont dans la plus grande indigence ; ils m'ont tous promis, et j'en ai déjà des preuves, de faire exécuter ponctuellement le régime et le plan de traitement que je leur ai laissé ; je leur ai surtout recommandé de m'avertir des moindres changements qui se représenteront..... Au reste, monseigneur, je visiterai ces malheureux le plus souvent qu'il me sera possible. Je remplirai avec zèle les ordres de votre grandeur, et je satisferai au devoir le plus sacré de mon état et de l'humanité.

» Permettez, monseigneur, qu'au renouvellement de cette année je me joigne à toute la province pour former les vœux les plus sincères pour la conservation de vos jours.

» Je suis, etc. »

Ce très substantiel rapport se passe de commentaires.

Les indications entre crochets nous ont été fournies par l' « Etat des personnes qui ont été mordues, etc. ». Cet état nous apprend de plus qu'il fut alloué, par les élus du Mâconnais 336 livres à titre de secours à diverses familles des victimes nécessiteuses et 425 livres 10 sols à titre de « dédommagements » aux propriétaires des animaux abattus dans les états du Mâconnais. (*Archives de la Côte-d'Or*, C. 25.)

PARTHIOT.

Digitized by Google

LA QUATRIÈME EXPOSITION

DE LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE

C'est à l'hôtel de ville de Nevers, dans des salles bien éclairées cette fois, que la Société artistique a fort heureusement agencé les deux cent seize objets d'art dont se compose sa quatrième exposition. Celle-ci nous semble supérieure à la précédente. A côté des ouvrages de nos artistes du crû, tout un vaste panneau a été réservé aux envois de Paris. Nous y remarquons des toiles signées Henner, Ziem, Vollon, Zuber-Buhler, Willems, etc., ensemble remarquable, mais où il ne faut pas, bien entendu, chercher les chefs-d'œuvre des auteurs. Voici, à côté, d'autres peintres bien connus, Bergeret, Boudin, Darien, Isembart, les Biva, Claude, Bail, Legout Gérard, dont la plupart sont des familiers de nos expositions. Et, enfin, nous arrivons aux nôtres, aux nivernais que nous retrouvons ici presque tous; à signaler toutefois quelques absents, non des moindres : Boisseau et Urbain Bourgeois entre autres.

Nous n'avons rien à relever de particulier dans le faire de nos artistes, pas de tendances nouvelles à constater. Ils sont là, avec leurs qualités toujours affirmées, soutenues aujourd'hui, et nous ne pourrions que répéter ce que nous avons souvent dit de leur talent. Pail apporte son brio habituel, son élégante virtuosité. Garcement expose son beau talent du dernier Salon avec quelques petites toiles brossées dans la gamme discrète qui est la sienne. Monteignier n'a qu'un portrait, peint solidement et magistralement dessiné. Martin des Amoignes nous présente deux œuvres qui ont figuré au Salon : un tableau, un panneau décoratif, puis quatre toiles très variées dans un mérite égal. Mme Martin acquiert brillamment droit de cité chez nous par des études de fleurs très remarquées, particulièrement deux grands panneaux d'une attrayante fraîcheur. MM. Pelecier, Muri, Merlin offrent des talents très divers que nous avons eu plus d'une occasion d'applaudir. Matisse a son tableau du Salon de 1898 ; Ferrier une jolie composition ; Barillet, deux petites toiles, deux fusains ; Deguergue, trois agréables et vives *impressions*. Berthault a des *fleurs*, un *portrait*, un *paysage* ; constater le progrès qu'il affirme à chaque exposition, ce n'est que rendre justice à ce vaillant et laborieux artiste. Puis viennent les jeunes : MM. Lamontagne, Louis Mohler, Th. Barat, — à voir son por-

Digitized by Google

trait, ainsi qu'un autre portrait de Mme Blond. Et citons au hasard MM. Balon, Mme Boucher, Mlle Boudin, Mme Chaillou; MM. Delaval, Drure, Gautheron, Gautron du Coudray, Guyonnet, Jolivet, Rameau, Thiault, Mme du Verne, dont les louables efforts méritent éloges ou encouragements et qui, tous, sont dignes d'attention et permettent les meilleures espérances.

A la sculpture, Mme Signoret-Ledieu, avec deux terres cuites d'un beau sentiment, et Marquet (un joli buste) qui donnait à la peinture une étude de *fleurs*.

Duvivier, notre maître graveur, est représenté par deux eaux-fortes ; M. Renault par un *burin ;* Mlle Boudin a une eau-forte et Barillet une lithographie. — Faïences de MM. Hiver et Marest.

En somme, cette exposition fait honneur à nos artistes et demande des félicitations pour le bureau de la Société artistique qui l'a organisée.

L. R.

ÉTUDE ÉCONOMIQUE

SUR LE DÉPARTEMENT DE LA NIÈVRE (*Suite*).

Chèvres.	6,065
Poules	631,184
Oies	92,664
Canards.	67,358
Dindes et dindons . .	43,877
Pintades.	5,059
Pigeons.	54,628
Lapins	100,951

Pertes pour l'espèce chevaline	508	pour	3,590	naissances.
— asine. .	79	—	752	—
— bovine .	2,216	—	43,163	—
— ovine. .	3,561	—	38,887	—
— porcine .	5,458	—	65,095	—

Rendement en viande de boucherie :

35,074 anim. de l'esp. bovine abattus dont 23,389 veaux	Poids total : 3,950,842 kil.	Valeur : 5,150,698 fr.
17,883 anim. de l'esp. ovine abattus	— 50,300 —	— 598,939 fr.
34,662 — porcine —	— 3,115,830 —	— 3,925,751 fr.

Miel

Pour 17,072 ruches, 58 898 kil. de miel, valant 97,771 fr.
— — 23,047 — cire, — 59,222 fr.

Digitized by Google

Laine

Pour 95,935 moutons tondus, 204,858 kil., valant 318,645 fr.

Lait

Pour 56,954 vaches laitières 644,349 hectolitres, valant 15,309,584 fr.
— — au lieu de 522,618 h. en 1882, valant 7,839,270 fr.
Le lait de chèvre représente 168,994 fr.
Le lait de brebis représente 808 fr.

Fromages à pâte dure

Fromages à pâte grasse 31,246 kil. valant 19,547 fr.
— — maigre 380,623 kil. — 192,880 fr.

Fromages à pâte molle

Fromages à pâte grasse 88,105 kil. valant 91,364 fr.
— — maigre 915,151 kil. — 425,092 fr.
Valeur totale pour le fromage : 728,883 fr.
— — beurre : 1,338,826 fr. pour 676,722 kil.

L'État est propriétaire de	Le département, de	Les communes, de	Les établissements hospitaliers, de	Les particuliers, de	Tous autres propriétaires, de
31 hect. de terres labourables,		1,257	503	322,271	102
73 — de prés naturels, etc.,		855	485	102,619	118
» — de vignes,		1	2	10,979	»
5 — de jardins,		111	34	5,727	159
14,689 — de bois et forêts,	15	23,083	277	161,321	483
162 — de terrains non cultivés.	90	1,871	20	5,339	248

TRÈS PETITE CULTURE (au-dessous de 1 hectare)	PETITE CULTURE (de 1 à 10 hect.)	PETITE CULTURE (de 5 à 10 hect.)	MOYENNE CULTURE (de 10 à 40 h.)	GRANDE CULTURE (de 40 hectares et au-dessus)
—	—	—	—	—
25,500 exploitations,	20,683	7,269	4,418	2,060
9,6 (milliers d'hectares) terres labourables,	40,2	34,6	60	182,8
2,1 prairies,	10,4	10,1	17,7	63,8
1,5 vignes,	3,1	1,3	1,4	3,7
1 jardins,	0,9	0,9	0,9	2,3
1,3 bois,	5,9	6,3	14,5	152,2
0,3 superficie non cultivée.	1	0,7	1,5	4,2

Étendue moyenne des exploitations de moins de 1 hectare. . . 0,61
— — de 1 à 5 — . . . 2,95
— — de 5 à 10 — . . . 7,48
— — de 10 à 40 — . . . 21,74
— — de plus de 40 — . . . 198,52

Digitized by Google

Nombre des exploitations	de moins de 1 hectare. . . .	25,500
— —	de 1 à 5 —	20,683
— —	de 5 à 10 —	7,269
— —	de 10 à 20 —	2,782
— —	de 20 à 30 —	1,036
— —	de 30 à 40 —	600
— —	de 40 à 50 —	492
— —	de 50 à 100 —	825
— —	de 100 à 200 —	465
— —	de 200 à 300 —	150
— —	de plus de 300 —	128

Exploitations	de moins de 1 hect.	25,500	ayant une contenance de	15,765	hect.
—	de 1 à 10 —	27,952	— —	115,444	—
—	de 10 à 40 —	4,418	— —	96,079	—
—	de plus de 40 —	2,060	— —	408,953	—
	Total. . . .	59,930			

Il y a prédominance des petites exploitations au point de vue du nombre, mais l'importance des grandes exploitations est bien plus considérable au point de vue de la contenance générale; il est vrai que les bois et forêts figurent pour une partie assez notable; or, leur exploitation donne du travail à tous et évite la morte-saison.

Il y a 327,163	hectares	de terres labourables,
104,150	—	de prairies naturelles, herbages, etc.
10,982	—	de vignes,
6,036	—	de jardins,
180,179	—	de bois et forêts,
7,731	—	de superficie non cultivée.

Il y a 45,259 cultures directes pour 231,2 milliers d'hectares, avec étendue moyenne de 5 hect. 11.

1,374 cultures indirectes par métayage et colonat, pour 34 milliers d'hectares, avec étendue moyenne de 24 hect. 74.

7,133 cultures indirectes par fermage, pour 183,1 milliers d'hectares, avec étendue moyenne de 25 hect. 66.

Si la culture directe prédomine comme nombre, la culture indirecte par fermage prédomine par l'importance de son étendue.

L'étendue proportionnelle des terres par classe est de :

20	p. °/o	pour la	1re,
26	—	—	2e,
27	—	—	3e,
15	—	—	4e,
12	—	—	5e.

Digitized by Google

		La valeur vénale d'un hectare de terre est ainsi fixée :		Et le prix moyen de fermage :	
Terres labourables.	1re classe,	2,657 fr.		69 fr.	
	2e —	2,029		55	
	3e —	1,446		45	
	4e —	994		36	
	5e —	715		25	
Prés naturels. . .	1re —	4,896		142	
	2e —	3,801		118	
	3e —	2,779		92	
	4e —	2,050		74	
	5e —	1,481		58	
Vignes.	1re —	2,773		90	
	2e —	2,181		67	
	3e —	1,736		53	
	4e —	1,292		43	
	5e —	905		31	
Bois.	1re —	1,333	bois taillis,	2,258	futaie.
	2e —	1,086	—	1,777	—
	3e —	913	—	1,419	—
	4e —	680	—	1,115	—
	5e —	451	—	732	—

Propriétaires cultivant exclusivement leurs biens de leurs bras ou avec l'aide de leur famille, ou d'autrui . .	21,782	
cultivant avec l'aide d'un régisseur.	131	
Total.	21,913	
— cultivant leurs biens mais travaillant en outre pour autrui en qualité de fermiers	3,308	
— — métayers.	356	
— — journaliers	12,830	
Total.	16,494	
Total général.		38,407
Non propriétaires fermiers ou locataires.	3,933	
— métayers ou colons. .	1,041	
— journaliers.	8,583	
Total.	13,617	
Total général des cultivateurs propriétaires ou non.	52,024	
— — fermiers.	7,301	
— — métayers.	1,397	
— — journaliers	21,413	

(A suivre.) J. IMBART DE LA TOUR.

Digitized by Google

POÉSIES

IMPRESSIONS DE NOVEMBRE

PENSÉE NOIRE

A toi le sceptre et la couronne,
A toi l'honneur et le pouvoir,
Tous les plaisirs que l'argent donne
Et tous les biens qu'on peut avoir.
Ton orgueil écrase ton frère
D'un mépris plus immense encor
Que celui dont l'aigle aux yeux d'or
Pulvérise le ver de terre...
— Ou sage ou fou,
Que l'on s'estime peu ou prou,
On s'en va tous au même trou.

Où donc ta fortune superbe,
Ta colossale vanité?
Maintenant tu pourris sous l'herbe
Dans la funèbre égalité.
Hier, fracas et violence;
Aujourd'hui, suprême repos:
Riche ou gueux, c'est même silence,
Même lit pour coucher tes os...
— Mais immortelle,
Pour sa destinée éternelle,
L'âme libérée ouvre l'aile.

LAMENTO

En mon cœur qu'attire
Une étrange voix,
Je sens des émois
Que je ne peux dire...
La chanson de mai soupire
Par cent flûtes dans les bois.

Digitized by Google

Mon cœur se replie
En son rêve amer :
Pauvre cœur, oublie
Ton songe d'hier !
Ecoute — ô mélancolie ! —
Les cors d'octobre dans l'air.

Mon cœur s'emplit d'ombre,
Mon cœur est glacé.
L'orage a passé,
Tout croule, tout sombre...
Décembre dans le bois sombre
Hurle et pleure au trépassé !

LACRYMÆ RERUM

A Eugène Muller.

L'étang morne est muet. Des brumes sépulcrales
Flottent sur l'eau qui dort. Comme des vieux transis,
Les grands ormes du bord semblent pousser des râles
Quand le vent d'hiver passe en leurs rameaux roussis.

Un batelet, témoin de fêtes disparues,
D'embarquements rieurs et de belles amours,
Se disloque, envahi par les herbes accrues,
Las d'attendre quelqu'un en allé pour toujours.

Dans le fourré du bois où l'étang gris s'enfonce,
Un pivert par instant jette son double cri,
Tel un appel d'ami qui reste sans réponse,
Tel un regret plaintif qu'exhale un sein meurtri.

Pas un rayon furtif du lourd ciel de nivôse
Ne s'échappe, glissant sur la torpeur de l'eau...
Comme le cœur se serre à la tristesse enclose
Dans ce débris de barque et dans ce cri d'oiseau !

Digitized by Google

A.-P. GARCEMENT.

LACRYMÆ RERUM

Digitized by Google

A ***

Ami, la vieillesse te touche
De son doigt rigide ; ta bouche
Qui se plaît à rire, aujourd'hui,
Vaguement murmure une plainte,
Et sur ton front, plissé d'ennui,
La mélancolie est empreinte.

Je t'ai compris : l'isolement,
Longtemps porté légèrement,
Pèse sur toi, lourd comme tombe.
Ce penser, plus froid qu'un linceul,
Enserre ton cœur qui succombe :
« Seul dans la vie et toujours seul ! »

Sous ton toit, par insouciance,
Ou par timide défiance,
Pourquoi n'as-tu pas fait asseoir
La compagne qui, de ta vie,
Eût consolé le triste soir
Et que ton vain regret envie ?...

Ton sort est le mien : tout entiers
Nous mourrons, privés d'héritiers
Gardant chère notre mémoire.
Sans appui, vieillards orphelins,
Nous irons à la fosse noire...
Plains-moi donc comme tu te plains.

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

L'EXPOSITION DE COSNE

Une fête dont tout le monde n'emporte que de bonnes impressions, qui ne laisse d'autre regret que celui de la voir trop tôt finir, voilà ce que fut cette exposition de Cosne, dont les portes viennent de se fermer. M. Giblin, un véritable artiste en ameublement, en fut l'initiateur ; il trouva en M. Albert Pasquet, l'organisateur qui devait donner la forme à l'idée et mener à bonne fin une entreprise infiniment louable. Le syndicat, aidé de la municipalité, avait convié les artistes et les littérateurs nivernais à un banquet sous la présidence de notre directeur, M. Achille Millien. Bon nombre ont répondu à l'invitation, et ç'a été une surprise pour tous les convives de trouver dans cette petite ville de Cosne, que bien peu connaissaient, une exposition agencée avec tant de goût et d'art. Tous ont quitté la ville, enchantés de constater qu'on y veut vivre d'une vie d'intelligence, d'émulation, de progrès ; ravis de l'accueil si cordial qu'ils ont reçu, et se promettant bien de revenir à chaque occasion dans cette jolie cité si hospitalière.

Les journaux nivernais ont parlé en détail de l'exposition. Nous puiserons ici dans le compte rendu du *Journal des Arts*, que dirige si heureusement notre compatriote M. Auguste Dalligny, et nous donnerons l'allocution de notre directeur, en regrettant de ne pouvoir, faute d'espace, reproduire toutes celles qui ont été prononcées, toutes fortement applaudies. Toutefois, nous ne saurions taire le sentiment de reconnaissance que nous éprouvons à propos des paroles aimables que tous les orateurs ont prodiguées à notre directeur, qui, nous dit-il, en était confus, mais bien vivement touché. Il nous semble que notre *Revue du Nivernais* a sa part de ces compliments:

« Samedi dernier, Cosne, l'un des chefs-lieux des quatre arrondissements du département de la Nièvre, était en fête, non seulement à cause de la foire traditionnelle de Saint-Michel, qui, tous les ans, aux derniers jours de septembre, amène dans cette ville des visiteurs, des marchands divers, et des bestiaux dont il se tient alors un marché important, mais parce que, ce jour-là, avait lieu la fermeture de l'Exposition commerciale, industrielle, horticole et artistique qui venait d'avoir lieu.

« La pensée de cette exposition était venue spontanément à un groupe d'habitants qui, en y apportant beaucoup de dévouement et d'activité, avaient obtenu, malgré des difficultés diverses, un résultat bien plus satisfaisant que celui qu'on pouvait attendre. Il y avait là surtout des promesses pour l'avenir, et c'était, aux yeux de bien des gens, comme le point de départ heureux d'une série d'efforts du même genre pour faire entrer une petite ville jusqu'alors assez réfractaire aux tendances nouvelles, dans le mouvement artistique, commercial et industriel contemporain.

« La spécialité du *Journal des Arts* ne lui permet pas d'entrer dans des détails étendus en ce qui concerne le commerce et l'industrie qui avaient apporté un large contingent à cette exposition. Nous pouvons néanmoins citer comme se rapprochant des choses qui nous occupent d'ordinaire : les meubles et ameublements de M. Giblin ; les papiers peints de M. Guisoni, les panneaux décoratifs de M. Couloy ; les photogravures locales de M. Pontaut ; la coutellerie de M. Boyer ; de Nevers, les tableaux mosaïques de MM. Favret et Dinardat ; et des faïences de M. Montagnon; des produits de Gien ; des porcelaines de M. Chauffler, à Esternay (Marne) ; un carrelage céramique de Lincrusta Walton ; des poteries de M. Vivien, à Neuvy ; la cimosaïque de MM. Jouanique et Dervant ; des spécimens de glaces de la manufacture de Saint-Gobain ; des céramiques de la maison Perrusson, à Ecuisses (Saône-et-Loire) ; des vitraux de Testan, à Orléans ; des statuettes en marbre de M. Narcy ; des grilles et ferronneries de MM. Gallié, de La Charité-sur-Loire ; des cristaux exposés par la maison Hourd-Dupré ; des guipures d'art de Mlle Mecking, des robes, broderies et lingeries de Mmes Vanneau, Basset, Bourdillat, Bergevin, Henry, Vincent et autres.

Digitized by Google

» A propos de cette exposition, dont le comité était composé, sous la présidence d'honneur de M. Vautier, maire de Cosne, de M. Albert Pasquet, ingénieur architecte, comme président effectif ; de MM. Giblin et Frontier, négociants, vice-présidents ; de MM. Mathé et Boussard, secrétaires, et de M. Couloy, trésorier, on avait eu l'excellente pensée de faire appel aux artistes nivernais, malheureusement trop tard, les circonstances n'avaient pas permis qu'il en fût autrement, et bien des œuvres qui, certainement, auraient du participer à l'exposition, n'y figuraient pas. Quoi qu'il en soit, nous avons pu relever parmi les noms des exposants de cette section ceux de MM. Barillet, Berthault, Bourdier, Emile Derbier, un graveur de grand talent dont les œuvres sont très appréciées aux Salons de Paris ; Desenne, dessinateur-marqueteur ; Debourges, Fanchon, Ferrier, Adrien Girard, Auguste Muri, Alix Marquet, un jeune sculpteur déjà classé et dont le buste du peintre Ferrier, cité plus haut, d'une physionomie si expressive, a été récompensé à Cosne ; MM. Parent, Louis Renault, A. Rimbaux ; autres sculpteurs. Mmes Marthe Blond, Lemaire, Mouroux, de Las Cases ; Mlles Gauché, Lherbé, Angèle Pinguet, Redoute, sans oublier M. Elie Thomas, élève d'Hanoteau, peintre de fleurs, de paysages et de natures mortes, que nous nommons en dernier pour pouvoir le féliciter du dévouement et de l'habileté avec lesquels il s'est acquitté de cette tâche toujours si difficile et si ingrate, d'opérer le placement des toiles, aquarelles et dessins envoyés par les artistes.

» Quelques objets d'art rétrospectif, comme des tables en bois sculpté, un joli chiffonnier Louis XVI, un fusil Empire, des groupes en bronze, en très petit nombre, il est vrai, etc., complétaient l'exposition artistique.

» Mais l'attrait de cette exposition provenait en grande partie de la collection de M. Achille Millien, poète et écrivain nivernais très connu dans le monde des lettres, qui avait rassemblé là, comme toiles, dessins, esquisses ou aquarelles, une soixantaine de motifs, souvenirs d'artistes pour la plupart où s'exprime en toute liberté le plus souvent la première pensée d'œuvres plus importantes qui, une fois terminées, n'ont pas toujours le même charme de franchise et d'imprévu.

» Nous y avons retrouvé pour notre part des œuvres de quelques maîtres dont les noms nous sont familiers et qu'il suffit de rappeler : Appian, Léon Barillot, Armand Beauvais, Henri Bidault, Alexandre Bouché, Fabius Brest, Emile Breton, A. Chigot, d'Allemagne, Dif, Joseph Félon, Garcement, Guignard, Emile Isembert, Tixier, Segé, Paul Vayson, Lucien Schmidt, Charles Royer, Pierdon, Edouard Pail, Gustave Mohler ; le peintre de fleurs lyonnais, J.-P. Lays ; Amélée Julien, de Clamecy, Jean Gautherin et Hanoteau ; ces deux derniers, que nous avons intimement connus, et qui ont laissé parmi leurs camarades du groupe des nivernais-parisiens de si profonds regrets.

» Il est question, paraît-il, pour la ville de Cosne, d'acquérir cette collection, qui deviendrait ainsi le noyau d'un musée de peintures que l'on projette de créer. Nous ne pouvons que souhaiter bonne chance à cette idée que nous voudrions voir réaliser.

» Un jury, choisi en dehors des exposants de la section artistique, se composant de MM. Boisseau, sculpteur ; Edmond Grandjean et Martin des Amoignes, peintres ; Duvivier, graveur, et Dalligny, directeur du *Journal des Arts*, après un examen auquel il a été procédé, samedi matin, a décerné les récompenses suivantes :

» *Diplôme d'honneur :* M. Derbier, graveur ;

» *Premières médailles :* M. Alix Marquet, sculpteur ; M. A. Muri, peintre ; Mme de Las Cases, peintre ;

» *Deuxièmes médailles :* M. Elie Thomas, peintre ; Mme Marthe Blond, peintre ; M. Desenne, dessinateur-marqueteur ;

» *Mentions :* MM. Debourges, Fanchon, Berthault, Ferrier, peintres ; Mme Mouroux, miniaturiste ; Mlle Pinguet, auteur d'aquarelles et peintures sur faïence ; Mlle Redouté, aquarelliste ; et Mlle Marie Gauché, peintre de fleurs et de natures mortes.

» Dans la journée a eu lieu un concert organisé par MM. Robineau avec le concours de la Société philharmonique (1), puis est venue la distribution des récompenses présidée par le sous-préfet de l'arrondissement, M. Lefèvre, qui, après une allocution de M. Pasquet, où le but de l'exposition et la pensée de ses organisateurs étaient clairement exprimés, a, dans un discours fort apprécié, donné à cette dernière, au nom du Gouvernement, sa consécration officielle.

» Ensuite on a passé au tirage de la tombola, préparée avec beaucoup de soin et de dévouement par Mme Albert Pasquet, qui appartient par sa naissance à une des plus vieilles et honorables familles de Cosne.

---

(1) On y donnait entre autres morceaux : *Les bons Rois Mages*, paroles d'Achille Millien, musique de Pénavaire, et un chœur composé par M. Ed. Robineau, sur des paroles d'Achille Millien : *Adieux du Pâtre*, poésie extraite, comme la précédente, du recueil : *Chez nous*.

Digitized by Google

« Le soir, un banquet a été donné en l'honneur des artistes et des écrivains nivernais, qui avaient tous était convoqués, mais dont beaucoup n'ont pu, à cette époque de l'année, à leur grand regret, répondre à l'invitation reçue.

» Plus de cent convives assistaient à ce banquet, où des discours ont été prononcés, d'abord par son président, M. Achille Millien, qui a fait en termes pleins de délicatesse, dans un langage élégant, l'éloge des artistes et des hommes de lettre de la Nièvre ; excusant les absents, notamment l'architecte Charles Girault, chargé de la construction du Palais des Beaux-Arts pour l'Exposition universelle, que ses travaux avaient retenu à Paris.

» Ont, après lui, pris la parole : M. Gibelin, l'organisateur de la section industrielle, dont il a raconté les efforts et loué les résultats ; M. Vautier, maire de Cosne, qui a donné rendez-vous à ses administrés pour la seconde exposition, celle de 1901, M. Goujat, député de l'arrondissement ; M. Pontaut, conseiller général, et le directeur du *Journal des Arts*, comme enfant du pays. M. Boisseau a dit quelques mots de remerciements comme artiste.

» Finalement, M Albert Pasquet, auquel on ne saurait trop rendre justice pour le zèle, le tact et le désintéressement avec lesquels il a mené cette exposition, a remercié en termes chaleureux tous ceux qui ont bien voulu lui prêter leur concours pour le succès d'une entreprise qui se renouvellera certainement dans deux ans sur une plus grande échelle. »

A. D.

DISCOURS DE M. ACHILLE MILLIEN

Mesdames, Messieurs,

Chers Camarades,

Je dois sans aucun doute à ma qualité de Nivernais, né et fixé dans cet arrondissement, la bienveillante et flatteuse attention qui me vaut l'honneur d'occuper ce soir une place que beaucoup parmi vous méritent mieux que moi. Et puisque notre président d'honneur est retenu à Paris par des travaux importants qui n'admettent pas de délai, il m'appartient, au nom des artistes et des littérateurs nivernais qui ont pu venir s'associer à cette petite fête intime, au nom des absents dont plusieurs m'ont chargé d'exprimer leurs excuses et leurs regrets, aussi bien qu'en mon nom personnel, il m'appartient de remercier les personnes qui, sous l'active et dévouée présidence de M. Pasquet, ont organisé l'exposition de Cosne, M. le Maire et la municipalité qui nous ont si gracieusement conviés.

Et ces remerciements, Messieurs, appellent les plus sincères félicitations. Vous avez eu raison de ne pas douter de l'intérêt que nous offrirait votre exposition Vous avez atteint pleinement votre but. A côté des produits de l'industrie et des éléments commerciaux vous avez voulu réserver une large place aux manifestations artistiques. Vous n'avez pas oublié que l'art est un puissant agent de progrès et qu'il s'impose comme un impérieux besoin à l'élite de la société moderne, je devrais dire à la société tout entière. Vous vous êtes rappelé, avec fierté, Messieurs, qu'une des médailles d'honneur du dernier Salon était échue à un de nos compatriotes, un ami de vieille date que j'ai la joie de voir avec nous. Vous avez pensé que l'art ne devait pas être traité en quantité négligeable dans un département tel que le nôtre qui donne aujourd'hui un architecte comme Girault, un statuaire comme Boisseau, un peintre comme Urbain Bourgeois, un graveur comme Duvivier, un critique et un écrivain d'art comme Dalligny, — et j'en pourrais citer d'autres, dont les noms m'arrivent aux lèvres pendant qu'ils vous viennent en mémoire. Vous vous proposiez du reste, non pas d'appeler ici les professionnels, mais de grouper les ouvrages et d'exciter l'émulation des personnes qui, dans notre région, consacrent leurs loisirs à la noble et attrayante distraction de l'art.

Vous avez aussi réservé bonne place aux productions des littérateurs nivernais dont beaucoup, malheureusement, n'ont pu que se faire représenter par leurs œuvres. En revanche, il m'est agréable de saluer ici l'excellent et aimable savant qui représente la Nièvre à l'Institut, et un jeune et distingué professeur de sciences qui, lui, est absolument des vôtres.

Je voudrais, Messieurs, voir votre exemple suivi par tous les chefs-lieux d'arrondissement de notre contrée centrale et ces petites villes, si curieuses, si intéressantes, affirmer comme la vôtre leur vivace individualité. De toutes parts, on constate le réveil des énergies locales trop longtemps assoupies ; c'est par elles, pourtant, par leur concours permanent, que se prépare et s'accomplit la grandeur de la nation. Chacun de nos départements cherche à ressaisir sa physionomie propre, à réapparaître dans l'unité de notre France indivisible, avec son caractère particulier. Pour favoriser ce mouvement, il s'est fondé sous le patronage d'écrivains bien connus, une société d'art et d'ethnographie populaires qui se manifeste par intervalles sur

Digitized by Google

divers points du territoire. (Dernièrement c'était à Honfleur.) — A des expositions locales comme la vôtre, elle ajoute une annexe consacrée à une exhibition rétrospective. Et c'est plaisir de voir, sortis des armoires poudreuses, tirés du fond des greniers, les vieux costumes si pittoresques et tant dédaignés, les anciens produits du pays, les meubles, les ustensiles, les bijoux populaires, toutes ces choses où revivent les mœurs d'autrefois, arrachées à l'oubli qui les a si vite enveloppées. Quelle attachante collection de ce genre fournirait notre beau département, si varié naguère dans ses costumes et même dans ses habitudes, depuis les rives delicieuses de votre Loire jusqu'aux ravins morvandiaux où grondent l'Yonne et la Cure ! Une telle exhibition ferait la joie de nos artistes et serait une attraction pour tous.

Nous emporterons un souvenir durable de la bonne soirée qui nous a réunis à Cosne. Et quand j'aurai remercié les dames dont la présence a mis le charme et la grâce dans la cordialité de notre banquet, Messieurs les représentants du Gouvernement et de la population, toutes les personnes qui, en s'asseyant à cette table, ont bien voulu témoigner de leur sympathie pour les artistes et les littérateurs nivernais, je vous proposerai Messieurs, chers Camarades, de lever vos verres à la santé des initiateurs et des patrons de l'Exposition, à la prospérité de la jolie ville qui nous fait un si galant accueil.

NOTES ET ÉCHOS

.·. Nos compatriotes : sont admis à l'Ecole polytechnique, MM. A. P. G. de La Brosse (n° 29 sur 220) ; Fr. Jouanique (n° 44) ; — à l'Ecole de Saint-Cyr, MM. Defert (n° 27) ; de Charry, de Finance, P.-J.-M. de La Brosse, Frossard, Comoy, Bouvet, Truitié de Vaucresson, Em. Fèvre ; — à l'Ecole des mines de Saint-Etienne, M. Roi (n° 20 sur 40) ; — à l'Ecole de médecine navale de Bordeaux, M. G. Ratelier ; — à l'Ecole centrale, M. Martial Lévêque ; — dans les diverses écoles supérieures de commerce, MM. Guilhermet, Buriat et René Corté ; — à l'Ecole des arts et métiers d'Angers, douze élèves de l'Ecole professionnelle Deby.

.·. M. Garban est nommé inspecteur d'académie honoraire.

.·. M. Albert Morlé est nommé chevalier de l'ordre espagnol de Charles III.

.·. Notre éminent compatriote E. Boisseau est nommé secrétaire du jury d'admission des œuvres de sculpture à l'Exposition universelle.

.·. Il s'est fondé une Société ayant pour titre : *Appui fraternel des Enfants du Morvan*, qui a pour but d'établir des relations amicales entre tous les originaires du Morvan ; de recueillir les légendes et les souvenirs se rattachant à cette contrée ; de favoriser les moyens d'existence de ses membres ; de patroner les jeunes gens, etc. La cotisation est de 6 francs par an et le siège social rue Bossuet, 9 et 11, à Dijon. Nous faisons des vœux pour la prospérité de la Société, qui prend pour emblème la feuille de fougère et comme devise : *Bon vent, bonnes gens.*

.·. Notre collaborateur et ami, M. Ed. Achard, a reçu de M. Fréd. Loliée, l'auteur du remarquable *Dictionnaire des écrivains et des littératures* qu'il avait cité dans son étude sur « Lohengrin et le Chevalier au Cygne », une lettre où il lui annonce une nouvelle édition de son ouvrage, dans le supplément de laquelle seront introduits beaucoup de noms nouveaux.

.·. Le 2 octobre, M. Camuzat, président de la Société artistique de la Nièvre, entouré des membres du bureau et de nombreux sociétaires, a inauguré la 4e exposition dans une des salles de l'hôtel-de-ville de Nevers.

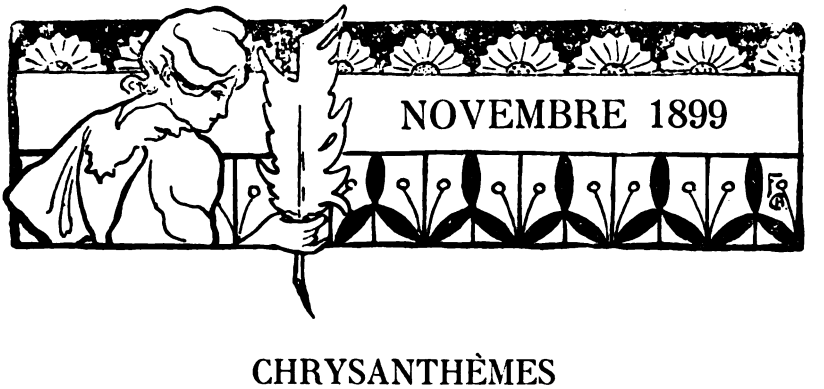
.·. Décès (14 octobre) de notre compatriote le général Comoy, à l'âge de soixante-trois ans. — 43 ans de services, 15 campagnes, 3 blessures, 2 citations, tel est le bilan de sa belle carrière militaire.

L. D.

Le Directeur-Gérant, ACHILLE MILLIEN.

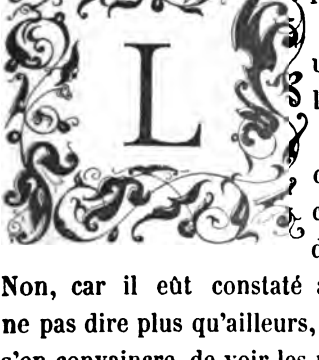
Nevers, imp. G. Vallière.

Digitized by Google



CHRYSANTHÈMES

SOUVENIR DE LA TOUSSAINT



« Le Parisien est d'un caractère léger et parfaitement oublieux. »

Je lisais dernièrement cette phrase dans une chronique quelconque d'un journal littéraire.

Celui qui a écrit ces lignes a-t-il quelquefois flané, pendant les jours qui précèdent la fête des trépassés, aux alentours d'une des grandes nécropoles parisiennes ? Non, car il eût constaté alors qu'à Paris, autant qu'ailleurs, pour ne pas dire plus qu'ailleurs, on a le culte du souvenir. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir les monceaux de fleurs dévalisés en quelques heures, par les passants riches ou pauvres, qui tous, quels qu'ils soient, portent dans ces jours de deuil à leurs chers disparus, cet hommage embaumé, cette prière fleurie d'un cœur aimant.

L'animation était grande, la veille de la Toussaint, dans l'allée qui conduit à l'entrée principale du cimetière de Saint-Ouen ; les voitures se croisaient en tous sens, et chaque tramway laissait échapper un flot de visiteurs, prenant d'assaut les étalages de couronnes de perles, de lierre ou d'immortelles, et emportant à brassées les jolies fleurs d'automne, depuis les beaux chrysanthèmes aux pétales de satin blanc, de pourpre ou de flammes, jusqu'aux modestes asters et aux pâles boutons de roses, éclos sous les dernières caresses du soleil.

Au milieu de ce va-et-vient, une chétive enfant, pauvre plante étiolée d'un quartier populaire, regardait avidement les gens chargés

Digitized by Google

de leur moisson fleurie. C'était navrant de voir l'expression de regret et d'envie refletée dans ses grands yeux clairs, trop grands peut-être pour son petit visage émacié. Vêtue d'une robe noire étriquée et évidemment trop légère pour la saison, de temps en temps un frisson agitait ses frêles épaules. Un modeste chapeau entouré d'une bande de crêpe couvrait sa chevelure d'un blond ravissant, mais serrée en une natte raide nouée sans art d'un bout de ruban noir. Vingt fois, elle essaya de franchir la ligne pressée des acheteurs pour s'approcher d'une marchande de fleurs ; mais quelqu'un lui disait d'un ton plus ou moins impatient : « Ote-toi donc de là, petite, » la repoussait dans l'allée où, sans se plaindre, elle attendait le moment où elle pourrait avoir son tour. Une éclaircie se produisit enfin, et elle se glissa au premier rang. Avisant alors une superbe gerbe de chrysanthèmes, elle demanda timidement :

« — Combient ce bouquet ?

— Trop cher pour toi, ma belle, dit la marchande.

— Mais, combien, répéta-t-elle de sa voix douce ?

— Cinq francs, lui dit la femme en s'empressant vers une autre acheteuse. »

Cinq francs, murmura la petite fille et je n'ai que huit sous ! Lentement, elle regagna l'avenue, et une grosse larme perla sous ses longs cils noirs. Maintenant, elle ne regardait plus les passants, mais appuyée contre un arbre, elle cherchait dans sa tête d'enfant à résoudre ce problème insoluble : se procurer la pièce blanche indispensable à l'achat de ces fleurs aux coloris éblouissants, dont le parfum subtil montait encore à ses narines dilatées.

Tout à coup, elle fit un mouvement presque aussitôt réprimé ; elle s'éloigna même de quelques pas, puis revint vers son arbre, et des ruisseaux de larmes s'échappèrent de ses yeux ; mais bientôt, semblant prendre une résolution énergique, elle tamponna ses paupières de son petit mouchoir et s'en alla définitivement. Elle traversa deux ou trois rues et gagna une de ces hautes maisons où les ménages ouvriers s'entassent dans des logements trop petits et souvent insalubres ; elle gravit rapidement les cinq étages d'un escalier sordide et arriva dans une chambre assez propre où de grandes places vides gardaient encore la trace de meubles disparus. L'enfant alla droit à son petit lit sur lequel elle prit une assez jolie poupée, dernier vestige d'un temps meilleur.

Digitized by Google

Elle couvrit de baisers la figure de biscuit, puis sortant d'un carton une robe de velours bleu, elle revêtit la poupée de sa plus riche toilette et tout en peignant ses longs cheveux, elle lui dit :

« Ma petite Nora chérie, nous allons nous séparer, mais il ne faut pas m'en vouloir, vois-tu ; je te regrette, va, car je t'aime beaucoup. Peut-être seras-tu achetée par une gentille petite fille qui te donnera de belles robes et te fera de jolies boucles, mais peut-être aussi n'auras-tu plus de maman pour t'aimer et te parer ; vois, depuis que petite mère est partie, je n'ai guère de caresses, mes cheveux ne sont plus bouclés, et j'ai une si vilaine robe ! Non, je ne veux pas penser à cela ; viens, Nora, ma mignonne, tu retrouveras bien, toi, une petite maman qui t'aimera, mais jamais... jamais autant que moi, bien sûr ! »

Et des sanglots convulsifs secouaient la frêle enfant, qui, de toutes ses forces étreignait son jouet, comme si l'on eût voulu le lui ravir.

Cela ne dura qu'un instant, une fois encore elle essuya énergiquement ses pauvres yeux rougis, et sans regarder derrière elle, descendit l'escalier en portant fièrement sur son bras sa fille si bien parée.

De l'autre côté de la rue, elle franchit le seuil d'une maison dont l'entrée lui semblait familière. Sur la porte on lisait : Bureau auxiliaire du Mont-de-Piété. Délibérement, elle s'avança vers le guichet :

« — Monsieur, je voudrais bien engager ma poupée.

— Ta poupée ; mais que veux-tu que nous en fassions, on n'engage pas une poupée !

— Oh, monsieur, si vous saviez, j'ai tant besoin d'argent ! »

Emu par cet accent plaintif, l'employé, habitué cependant à voir bien des misères, regarda attentivement son petit visage suppliant :

« — Pourquoi as-tu besoin d'argent ?

— C'est demain la Toussaint, et je voudrais porter de belles fleurs à maman, là-bas, au cimetière de Saint-Ouen, mais le bouquet coûte cinq francs et je n'ai que huit sous ! »

Il toussa bruyamment et essuya les verres embrumés de ses lunettes bleues ; puis avançant une pièce de cinq francs sur le guichet, il prit délicatement la poupée, et tandis que la petite fille s'en allait d'un pas ferme sans se détourner ni songer à le remercier, il écrivit sur son grand registre : « Une poupée engagée le trente-un octobre, deux francs cinquante ! »

Bientôt la fillette arrivait haletante au cimetière et au pied d'une

Digitized by Google

Digitized by Google

yeux : les hommes les plus divers, les choses les plus étranges, dans de prestigieux décors, s'offraient à son âme avide d'impressions.

Sous des cieux féeriques, il fut aimé, aimé d'amour, et il goûta des voluptés insoupçonnées, compliquées de toutes les délices de l'exotisme, dans les étreintes d'Aziyadé sur les flots d'harmonie berçant la barque d'amour, puis en Dalmatie, auprès de Pasquala, et à Oran dans les bras de Suleima, et au pays de soleil aux charmes éclatants et bizarres, dans les caresses de l'énigmatique petite fleur, Chrysanthème ; et je ne sais où encore, et là-bas, dans le paradis de rêve où lui-même s'appelait de son nom d'amour Mattéa-Rêva (Œil-de-Rêve), sous les baisers de Rarahu, qui en est morte.

Et comme il avait l'âme ouverte grande aux sensations et aux sentiments les plus complexes, il éprouva la joie suprême de les pouvoir exprimer d'une façon personnelle et de sentir dans les mots palpiter sa pensée, l'ivresse de créer. Et sans même qu'il soupçonnât les tristesses des débuts, sans qu'il effleurât la foule aujourd'hui presque impénétrable de la mêlée littéraire, le nom de Loti qu'il s'était donné, du fond des solitudes lointaines, fit subitement écho. On fut étonné à la lecture de sa prose qui, par un sortilège incompris, tout en décrivant avec une simplicité déconcertante les choses les plus singulières et les sentiments les plus subtils, pénétrait l'âme et l'hypnotisait, enveloppant le cœur par mille liens ténus, d'un réseau de langueur où se glissaient, dans des frémissements, toutes les douceurs consolatrices du rêve. Jamais le désir de mystère qui dort au fond des cœurs de femme ne fut mieux apaisé.

Ainsi les prismes éblouissants des pays ardents et somptueux d'Océanie et les voiles brumeux des rivages gris d'Islande auréolés de vague, enveloppèrent l'officier de marine d'une atmosphère de songe et en firent une sorte d'être unique qu'on envia tout en l'aimant ; et Pierre Loti connut la gloire.

Alors sonna pour lui l'heure du triomphe dont la seule évocation fait battre le cœur des éternels candidats à l'immortalité ; et sous la coupole sombre de l'Institut, Pierre Loti en habit vert, portant en lui la renommée de ses aventures et le prestige de son talent, déclama les remerciements d'usage antique et solennel sous les yeux brillants de ses admiratrices et adulatrices qui lui pardonnèrent, n'en doutez pas, d'avoir trop parlé de lui.

Digitized by Google

***

Mais la passion du mystère le subjuguait, et, de nouveau, il s'expatria, et longtemps il vécut cette superbe vie, emporté aux quatre coins du monde sur les vaisseaux rapides qu'il commandait en maître, disparu, puis reparaissant soudainement en France pour y donner des fêtes en grand seigneur et y savourer ses succès, tandis que le flot de ses œuvres montait toujours.

Et le voilà reparti encore, incapable de se fixer, poursuivi par la nostalgie de l'inconnu et, comme « il désirait depuis longtemps visiter l'Afghanistan », une mission diplomatique se trouve juste à point pour les besoins de la cause ; tous les caprices de l'enfant gâté seront satisfaits.

Ah ! oui certes, voilà une belle vie, et Pierre Loti doit être bien heureux.

Eh bien ! non, Pierre Loti n'est pas heureux. Lisez ses œuvres, elles sont obscurcies de la plus sombre tristesse où tremblent de vraies larmes et de vrais sanglots ; encore qu'il y ait là peut-être un peu de suggestion littéraire (y a-t-il un seul livre qui soit à cet égard entièrement sincère ?) on ne peut douter que l'homme qui a écrit ainsi n'ait beaucoup souffert ; personnellement, je l'ai senti à l'émotion vibrante qui m'étreint chaque fois que j'ouvre ses livres. — Car, ne vous y trompez pas, ce qui va au cœur vient du cœur ; et si MM. de Montépin et autres maîtres du roman-feuilleton ont pu faire pleurer les concierges peut-être en souriant, leur action est plutôt faible sur les esprits moins rudimentaires.

Non, Pierre Loti n'est pas heureux. Il n'a plus, ici bas, beaucoup à envier, et c'est peut-être justement pour cela qu'il est triste. Je m'imagine que le désir entre pour une grande part dans ce que l'homme a de bonheur ; le désir d'un jour ou d'une année, quel qu'il soit, une fois assouvi, fait place à un autre ou à d'autres ; quand la vie a comblé trop de désirs, c'est la lassitude et c'est l'abattement.

Non, il n'est pas heureux. A bord du vaisseau, dans le silence et la solitude, entre les abîmes de l'eau et du ciel, sans doute il a eu conscience nette de l'abîme moral où nous sommes suspendus dans le passé et l'avenir ; et comme il ne croit à rien, il porte au fond de lui, comme une plaie béante et toujours saignante, le pessimisme le plus

Digitized by Google

noir, parce qu'il repose sur le scepticisme absolu ; à la lueur pâle et sinistre de l'athéisme, deux visions éternellement rempliront son âme : la vision de la misère humaine dans la vie et la vision du néant dans la mort.

Tout est donc, semble-t-il, merveilleusement établi en nous et hors de nous, par une fatalité mystérieuse, pour maintenir la douleur et la joie humaines dans leurs limites respectives, à jamais infranchissables.

Et pourtant, si, le bonheur est possible. Je me souviens qu'un jour, il y a de cela quelques mois, en me promenant par les champs où les faucheurs, d'un geste cadencé et mécanique, couchaient le foin à terre, j'avisai un enfant d'une douzaine d'années qui, lui aussi, s'escrimait de tout son cœur; et je me sentais pris de pitié à le voir ruisselant de sueur, essouflé et presque chancelant, abattant, abattant toujours avec des « han » formidables.

Je le fis causer, non sans peine ; il finit par m'avouer qu'il venait d'être « placé » dans la ferme et qu'il gagnait quatre-vingts francs par an, plus un sou, s'il vous plaît, chaque fois qu'une de ses bêtes était vendue (il en était tout fier) ; on travaillait rudement tous les jours, c'est vrai, mais on se reposait le dimanche, et ce jour-là on mangeait pour les quatre heures du « caillé » (oh ! ce caillé !) tant qu'on en voulait. Et il ajouta avec une souriante placidité :

« Oh ! j'sons heureux ! »

Et j'ai trouvé cela admirable.

— Or, supposez que par extraordinaire le seigneur du lieu, en mal de bienfaisance, découvre en lui un petit prodige et l'envoie, sous une casquette dorée, entre les quatre murs d'un collège fabriquer des versions latines et des thèmes grecs ; allons plus loin : supposons qu'il devienne un professeur érudit, puis un écrivain distingué, puis un académicien comme Loti (pendant que nous y sommes, ça ne coûte rien), il y a neuf chances sur dix à parier qu'il sera moins tranquille et partant moins heureux que son père, un brave paysan, que de ma fenêtre je vois tous les soirs, les instruments sur l'épaule, se diriger vers « la soupe » qui l'endormira instantanément du sommeil du juste.

Digitized by Google

***

Mais pareille aventure ne lui arrivera pas, à coup sûr ; et le petit bonhomme qui m'est depuis lors, je vous prie de le croire, très sympathique, continuera à peïner paisiblement et à manger le dimanche son lait caillé voluptueusement et à bouche que veux-tu, ce pendant que le capitaine de frégate Julien Viaud, l'académicien Pierre Loti, trainera sur les mers, par les immensités lointaines, son éternelle mélancolie.

FERNAND RICHARD.

LA TERRASSE DES ROSES

(SOUVENIR DE SUISSE)

Dès le matin, à l'ombre, au milieu du silence,
Contemplant un ciel pur, un splendide horizon,
Qu'on est bien, à côté de la vieille maison,
Sous le cytise en fleur qu'un souffle frais balance !

Vers la rive descend le rustique verger...
Nous rêvons d'idéal et de l'âme des choses,
Grisés du doux parfum des centaines de roses,
En grappes, recouvrant un treillage léger.

Sur les bords du grand lac se dressent des montagnes
Dont les sommets hautains brillent dans le soleil ;
La neige des glaciers prend un reflet vermeil ;
Les clarines au loin éveillent les campagnes.

Tout à coup, sans nul bruit, comme une aile d'oiseau,
Une barque apparait sur la nappe limpide ;
Elle semble glisser, blanche, frêle et rapide...
Les pics, couronnés d'or, se regardent dans l'eau.

D'admirer ces géants, jamais on ne se lasse :
Leur majesté sereine attire tous les yeux !...
Devant nous, à deux pas, confiant et joyeux,
Un rouge-gorge chante et sautille avec grâce.

ALEXANDRE PIEDAGNEL.

Brunnen (lac des Quatre-Cantons).

Digitized by Google

ÉTUDE ÉCONOMIQUE
SUR LE DÉPARTEMENT DE LA NIÈVRE (*Fin*).

Il résulte de ces chiffres :

Que le nombre des propriétaires est bien supérieur à celui des non propriétaires, que celui des fermiers propriétaires n'est pas de beaucoup inférieur à celui des fermiers non propriétaires ;

Que celui des journaliers propriétaires est très supérieur à celui des journaliers non propriétaires ;

Que celui des cultivateurs, propriétaires ou non, excède celui des fermiers, des métayers et des journaliers, même en réunissant ces trois classes ;

Que le fermage est plus usité que le métayage.

Il y a	522	maîtres valets, gagnant en moyenne par an. .	478 fr.
—	5,463	laboureurs et charretiers de plus de 16 ans . .	369 fr.
—	3,517	bouviers de plus de 16 ans.	300 fr.
—	699	bergers de plus de 16 ans	266 fr.
—	2	ouvriers fromagers de plus de 16 ans.	400 fr.
—	3,595	autres domestiques mâles de plus de 16 ans. .	280 fr.
—	4,958	domestiques mâles au-dessous de 16 ans. . . .	136 fr.
—	5,608	servantes de ferme.	171 fr.

Total : 24,364 domestiques agricoles.

SALAIRE DES OUVRIERS NOURRIS				DES OUV. NON NOURRIS		DES MARAICHERS	
En été Hommes,	2,21	*En hiver*	1,35	3,05	1,94	3,20	2,34
— Femmes,	1,15	—	0,81	1,72	1,23	1,68	1,41
— Enfants,	0,79	—	0,54	1,16	0,75	1,45	1,16

Le nombre des machines agricoles va sans cesse en augmentant :

En 1892 on compte	152	roues hydrauliques, ayant une force de	744	chev. vapeur
— —	129	machines à vapeur fixes ou locomobiles	516	—
— —	7	moulins à vent à usage agricole. . . .	18	—
	288		1,278	
— —	25,145	charrues simples,		
— —	605	bisocs ou polysocs,		
— —	221	défonceuses,		
— —	25,971			
— —	585	houes à cheval,		
— —	929	machines à battre,		
— —	63	semoirs mécaniques pour céréales,		
— —	37	— — pour racines,		
— —	19	— — pour céréales et racines,		
— —	15	— — à engrais.		
	134			

Digitized by Google

En 1892, on compte 170 faucheuses mécaniques,
— — 147 moissonneuses mécaniques,
— — 478 faneuses et râteaux à cheval.

Total des machines	28,414
Total des moteurs et machines .	28,702
Véhicules pour transports . . .	27,323

Le résultat des améliorations foncières est satisfaisant.

Défrichement de landes ou terres incultes. . . .	712	hectares.
Défrichement de bois.	1,000	—
Reboisement (semis et plant).	680	—
Drainage	1,001	—
Desséchement de marais.	450	—
Irrigation de terres labourables.	807	—
Irrigation de prairies naturelles.	3,348	—
Arrosage de terres de maraîchers.	8	—
Reconstitution de vignobles en cépages français.	32	—
Reconstitution de vignobles en cépages américains.	22	—

En 1887, pour une population de 40,816 dans les villes (préfecture et sous-préfectures), on a abattu :

1,044 bœufs et taureaux,
2,667 vaches et génisses.
9,432 veaux,
13,533 moutons,
3,701 agneaux et chevreaux,
5,033 porcs,

ce qui a donné une production totale en viande de 2,046,223 kil.

En 1892, pour une population de 43,099, on a abattu :

816 bœufs et taureaux,
2,379 vaches et génisses,
9,709 veaux,
9,789 moutons,
1,248 agneaux et chevreaux,
6,045 porcs,

soit une production totale de 2,017,564 kil.

En 1887, la consommation a été de 51 kil. 50 par habitant.
En 1892, — 46 kil. 56 —

La lecture de cette statistique est un peu aride, mais ces chiffres ont un intérêt qu'il est utile de faire ressortir. Ils prouvent que la situation de notre département est relativement bonne, que l'agriculture y a fait de grands progrès, que les transformations et améliorations fon-

Digitized by Google

cières sont nombreuses. Nous devons suivre cette voie du progrès, nous y sommes encouragés par d'utiles conseils et par de bons exemples; les résultats obtenus sont du reste assez encourageants. Il faut savoir lutter et réagir contre les obstacles qui nous environnent; il ne faut pas rester inactif, mais continuer notre marche en avant : c'est le meilleur moyen de faire triompher notre intérêt personnel et celui de notre pays. Cte J. IMBART DE LA TOUR.

LE PARNASSE MODERNE[1]

POÈTES CASTILLANS

I

(1830-1850)

Fr. Martinez de la Rosa

(1787-1862)

LE NID

Où portes-tu ce nid, berger à l'âme dure?
Les pauvres oiselets piaulent; toi, tu ris.
Leur mère les quitta pour chercher la pâture
Qu'elle tient en son bec... elle accourt à leurs cris.

Vois-la vers ses petits voler tout affolée,
Sauter de branche en branche, aller, tourner sans fin
Et gémir vers le ciel, plaintive et désolée;
Eux tous battent de l'aile à sa voix, dans ta main.

Toi-même as, tout petit, berger, perdu ta mère.
Tu t'es vu sans abri, sans défense ici-bas...
— Et le berger confus, les pleurs à la paupière,
Remit le nid sur l'arbre et ne l'emporta pas.

(1) Nous donnons ici des extraits de l'ouvrage encore inédit de notre directeur — morceaux choisis des poètes étrangers.

Digitized by Google

Digitized by Google

PORTRAIT

(Fragment de l'*Alcazar de Séville.*)

Une belle jupe de soie
Verte, — des perles tout autour
Ornant l'étoffe qui chatoie,
Et franges d'or bordant le tour,

La couvre. Plus blanche que neige
Une coiffe fait l'ornement
De ses cheveux noirs, que protège
Un léger voile, élégamment.

Son doux visage était céleste
Et divine sa gorge en fleur,
Mais avec la pâleur funeste
Que produisent crainte et douleur.

Sous ses paupières gracieuses
On voyait deux soleils flamber,
Avec deux perles précieuses
Qui brillaient, prêtes à tomber...

Traduction de ACHILLE MILLIEN.

REGARD D'ENFANT

A mon petit cousin Jean Magnand.

Ses jolis yeux bleus sont si doux,
Son regard charmeur est si tendre,
Que lorsqu'il s'arrête sur vous,
L'on sent qu'il cherche à faire entendre

Le naïf langage d'un cœur
Où vient d'éclore la tendresse,
Il vous en offre la primeur
Dans le baiser qu'il vous adresse.

Enfant, conserve ce regard,
Qui sait tout dire sans parole.
De ton front, il sera plus tard,
Crois-moi, la plus belle auréole !

ÉMILIE MATHIEU.

Marzy, 23 août 1899.

Digitized by Google

UN COIN DE LA BATAILLE

DE BEAUNE-LA-ROLANDE

Mon cher directeur,

Vous me demandez ma petite contribution littéraire pour le numéro de novembre de la *Revue du Nivernais*.

On m'a raconté qu'aux temps préhistoriques du bon roi Louis-Philippe, alors que l'on se servait du télégraphe Chappe, les dépêches les plus officielles étaient souvent terminées par ces mots « interrompue par le brouillard ».

Il en est un peu de même, en ce qui concerne la *copie*, pour moi, et pour bien d'autres, j'en suis assuré, et souvent, par les tièdes journées de cette fin d'automne, on écrit au milieu de la page commencée : « interrompue par le soleil ».

Ne vaut-il pas mieux, en effet, au lieu de s'obstiner à noircir du papier qui n'en peut mais, aller humer le bon air des champs et se perdre dans la forêt de la Bertrange, toute constellée de feuilles d'or ; c'est bien votre avis, n'est-ce pas? ô poète!

Je ne veux pourtant point laisser votre appel tout à fait sans écho et j'exhume, à votre intention, d'un vieux carnet de marche quelques pages retraçant un petit coin de la bataille de Beaune-la-Rolande, dont l'anniversaire revient le 28 novembre prochain. Cette journée n'est certainement pas une victoire, puisque la ville ne fut occupée que momentanément et partiellement ; elle n'en est pas moins fort honorable pour les jeunes troupes de la première armée de la Loire, dont une bonne partie voyait le feu ce jour-là, pour la première fois.

Recevez, mon cher directeur, avec une bien cordiale poignée de main, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués. R. DE B.

..... A ce moment, c'est-à-dire vers la fin de novembre 1870, le 18e corps était à notre droite, entre Bellegarde et Montargis.

Cette dernière ville était au pouvoir des Prussiens, qui occupaient également Beaune-la-Rolande et les villages intermédiaires de Ladon, Maizières et Juranville. Le 20e corps avait son quartier général à Bellegarde et s'étendait des hauteurs de Fréville à Boiscommun, ayant

Digitized by Google

pour objectif Beaune-la-Rolande, qu'une route directe met en communication, d'un côté avec Pithiviers, quartier général du prince Frédéric-Charles, de l'autre, par Maizières, avec Montargis, par où débouchaient les approvisionnements de l'armée ennemie et les renforts qui, du Nord et de l'Est augmentaient chaque jour son effectif.

Le 15e corps, sous les ordres du général Martin des Pallières, avait son extrême droite vers Chambon, sur la lisière de la forêt d'Orléans, et son quartier général à Neuville et Chilleurs-aux-Bois.

Les deux corps français les plus voisins en ce point ne se donnaient pas la main, puisque les points extrêmes qu'ils occupaient étaient distants de plus de dix kilomètres et les quartiers généraux, qu'il faut surtout avoir en vue quand il s'agit de communications, séparés par plus de vingt-cinq kilomètres, — distance évidemment trop grande, en égard au peu de longueur des journées en cette saison et du mauvais état des chemins défoncés par la pluie et couverts de neige.

« Le 24 novembre, vers neuf heures du matin, le 18e corps attaquait les villages de Maizières et de Ladon ; à midi, le général Crouzat, ordonne au 1er bataillon du 67e de marche d'aller s'établir à Fréville et d'y tenir jusqu'au dernier homme.

Le bataillon se porte en avant et sa 1re compagnie envoyée en reconnaissance ne tarde pas à ramener trois prisonniers.

A une heure, l'ennemi descend en force des hauteurs de Juranville ; les 4e, 5e et 6e compagnies soutiennent pendant trois quarts d'heure un feu très vif, puis l'ordre arrive de se replier sur Bellegarde.

C'est à cet instant, et sous une grêle de projectiles, que le brave sous-lieutenant de La Tour-Maubourg est tué d'une balle en pleine poitrine.

Le capitaine d'Apchier Le Maugin, commandant la 6e compagnie, est fait prisonnier. Le capitaine adjudant-major Roche des Breux, le sous-lieutenant Moulin, qui s'est jeté sur le drapeau en le brandissant aux yeux de leur troupe, la rallient et soutiennent dignement la retraite avec l'aide du lieutenant Boncompain, du sergent-major Chometton et des sergents Béal et Gibert.

Dans cette affaire, le sergent-major Chometton donna l'exemple du plus grand courage à la tête de sa compagnie, dont il avait pris le commandement à la suite de la disparition de son capitaine et de son lieutenant (1). »

(1) Note de M. le commandant Saint-André, attaché à cette époque à l'état-major du général Crouzat.

Digitized by Google

Ce bataillon seul fut sérieusement engagé.

27 novembre. — Pas d'incidents.

28 novembre. — C'est ce jour-là qu'eut lieu la bataille de Beaune-la-Rolande ; ce village allait être attaqué à la fois sur la gauche et au centre par le 20e corps, sur la droite par le 18e corps, c'est-à-dire, en évaluant l'effectif de ces deux corps à un minimum, par plus de 50,000 hommes.

L'importance stratégique de cette position explique nos efforts pour l'arracher à l'ennemi, ceux de l'ennemi pour la conserver. Les Hanovriens de Voght-Rheiss occupaient le village depuis plusieurs jours ; dans la prévision d'une attaque, ils en avaient fortifié les approches par des fossés profonds, barricadé toutes les rues, crénelé les maisons ; ils l'avaient en un mot transformé, comme tant d'autres de nos villes françaises tombées sans coup férir dans leurs mains, en une de ces citadelles devant lesquelles nos soldats, luttant poitrine nue contre d'invisibles ennemis, ont vu tant de fois se briser leur ardeur.

A huit heures du matin, le canon de la 1re division se fait entendre du côté de Batilly ; le signal de l'attaque générale est donné par la batterie de réserve, en position sur les hauteurs de Saint-Loup-des-Vignes.

Voici, d'après le capitaine de vaisseau Aube, depuis ministre de la marine et vice-amiral, quelles étaient les forces en présence :

Du côté des Français :	18e corps.	25,000 hommes.
	20e corps.	35,000 —
	Francs-tireurs et autres . .	3,000 —
	TOTAL.	63,000 hommes.
Du côté des Allemands :	10e corps (Hanovriens). . .	35,000 hommes.
	Deux divisions de renfort du 3e corps venues de Pithiviers à 4 heures à 10,000 hommes chacune . . .	20,000 —
	TOTAL.	55,000 hommes.
	TOTAL GÉNÉRAL.	118,000 hommes.

Après ces considérations générales, je reviens à la part prise à l'affaire par le 67e régiment de marche :

Le lundi 28 novembre, le réveil fut sonné à cinq heures du matin. Les hommes mangèrent la soupe et, à six heures, on se mit en marche. Nous prîmes la route de Boiscommun et, vers dix heures et demie,

Digitized by Google

nous arrivions à ce village et le 2e bataillon était massé sur la place principale.

Aussitôt, la 2e compagnie, capitaine P. Arnaud, était détachée pour aller servir de soutien à la batterie Dubourg, sur la route de Saint-Michel. Une section de la 3e, sous les ordres du lieutenant Branche, était envoyée sur la route de Nancray ; la 4e compagnie, capitaine Gratuze, fut placée moitié dans un chantier à deux cents mètres environ de Bois-commun, sur la droite de la route de Montbarrois, moitié dans le *cimetière* sur la droite de la même route ; une plaisanterie de ma part, d'assez mauvais goût, j'en conviens, faite à raison de ce voisinage, me valut même à ce moment une réplique aigre-douce du capitaine.

Les 5e et 6e compagnies occupaient les rues et abords du village ; la 1re compagnie était depuis quelque temps détachée aux bagages.

Au bout d'environ une demi-heure, l'ordre de se mettre en marche fut donné pour tous. Nous passâmes par la route de Saint-Michel, et, après avoir coupé à travers champs, nous arrivâmes sur une petite éminence où se dressait un moulin à vent ; de cet endroit, on entendait distinctement le canon et les détonations crépitantes des mitrailleuses.

On voyait aussi très nettement la double ligne de tirailleurs, le clocher et les hautes maisons de Beaune-la-Rolande.

Après un moment de halte, pendant lequel notre aumônier, l'excellent abbé Massardier, courait de l'un à l'autre, apportant à chacun ses exhortations et ses secours, nous repartîmes en avant ; dépassant un petit hameau et un bouquet de bois, nous vînmes déboucher en vue de Beaune, dans un vaste espace découvert ; à notre gauche, était une grosse métairie, où se sont établies, je crois, les ambulances.

Le 3e bataillon marchait en tête, puis le 2e et enfin le 1er : nous pûmes ainsi arriver assez près de la ville ; le 1er bataillon était ce jour-là sous les ordre de M. le commandant Coste, tout récemment arrivé au régiment. M. le capitaine Badier, faisant fonction de commandant, était à la tête du 3e bataillon, M. Meyer, commandant du 2e, était à son poste qu'il a bravement occupé.

Arrivés à quelques centaines de mètres du village, nous fûmes accueillis par une décharge de mousqueterie. Un premier commandement de « Couchez-vous ! » fut donné, puis on remarcha en avant ; cette manœuvre eut lieu deux fois, et, à la troisième, les bataillons

Digitized by Google

obliquant à droite, vinrent se mettre à l'abri derrière des maisons isolées, placées à 400 ou 500 mètres de Beaune.

Ces maisons étaient remplies de soldats, qui, par les fenêtres, soutenaient un feu assez nourri contre les tirailleurs hanovriens, postés de leur côté aux croisées des premières maisons de la ville. Cet état de choses dura jusqu'à quatre heures; à ce moment, les renforts allemands, dont j'ai parlé plus haut, arrivèrent de Pithiviers, et des mitrailleuses ouvrirent le feu de notre côté contre ces nouveaux ennemis.

A la tombée de la nuit, c'est-à-dire vers six heures, le 2e bataillon se trouvait presque tout entier groupé à 1,000 mètres environ de Beaune, à la droite de la métairie dont il a été question précédemment. Les ambulances, qui s'y trouvaient installées avaient dû l'évacuer à cause des nombreux obus qui arrivaient. M. le commandant Meyer s'occupait de rallier ses hommes et de les remettre en ordre lorsqu'un officier d'état-major vint et lui dit que la ville était presque emportée et qu'il fallait revenir sur Beaune dans le plus bref délai possible; on entendait très distinctement sonner la charge et la marche des zouaves.

Le 2e bataillon se remit en marche et revint vers la ville, mais, à 150 mètres environ des premières maisons, M. le capitains Démonts fit prévenir qu'il entendait parler allemand devant lui. M. le commandant Meyer communiqua cette observation à l'officier d'état-major qui lui répondit : « Ce sont sans doute les mobiles du Haut-Rhin qui font partie de la 1re division ». Presque aussitôt nous fûmes arrêtés par le cri de « Wer dà ! » répété trois fois et les Allemands ouvrirent sur nous un feu très nourri; devant cette réception imprévue, nous nous repliâmes précipitamment, non sans perdre pas mal de monde et regagnâmes les positions que nous venions de quitter quelques instants auparavant.

La nuit était tout à fait tombée; nous avions tous l'estomac creux et étions épuisés de fatigue ; nous reçûmes l'ordre de reprendre silencieusement la route de Montbarrois, et, vers huit heures, nous marchions vers ce village à la suite d'une longue colonne de troupes; devant nous, étaient les mobiles du Jura. Arrivés à un kilomètre de Boiscommun, on nous commanda de nous arrêter et de bivouaquer sur le côté droit de la route. Cet arrêt dura deux heures et enfin, à dix heures du soir, nous reçûmes, comme tout le reste des troupes, l'ordre de regagner nos cantonnements du matin. Nous arrivâmes vers minuit auprès de Montliard, où la nuit s'acheva sans incident. ROGER DE BOUTÈYRE.

Digitized by Google

LA PÊCHE A LA LIGNE

Bercé par la douce musique des peupliers qui le bordent, le canal dort profondément.

C'est le matin, en plein mois d'août.

La nature tout entière est délicieusement calme. Un peu de rosée, de cette rosée bienfaisante qui perle sur le brin d'herbe et lui donne la vigueur nouvelle pour résister au soleil ardent.

De temps en temps, une note aiguë part du feuillage. C'est le bonjour de l'oiseau qui s'éveille. Il salue la lumière qui sourit aux tout petits.

Au loin, dans les fermes, des portes s'ouvrent. Des gens sortent, à moitié vêtus, interrogent le temps, se préparent au travail.

Qu'il fait bon, loin des agglomérations malsaines, des émanations des égouts, des odeurs âcres des ateliers, respirer l'air pur à pleins poumons! La nuit a été mauvaise, chaude, lourde. On a mal dormi, et voilà, cependant, que tout cela disparaît par la fraîcheur du matin!

. . . . . .

Doucement, quelqu'un vient de prendre le sentier qui longe le canal. Il marche vite, souvent sur l'herbe, pour assourdir ses pas.

On dirait qu'il a peur de réveiller la nature encore engourdie.

Sur son épaule de longues perches, enguirlandées de soie ou de fils, au milieu desquels le bouchon révélateur et l'hameçon qui brille, à lui accroché. En bandouillère, le sac obligatoire.

C'est le coupable, c'est le pêcheur.

Il choisit un endroit bien caché, bien à l'ombre, où aucun bruit ne viendra le détourner de sa grave occupation. Il dépose précieusement autour de lui le trop-plein de ses poches: la boîte d'asticots, celle de vers grouillant dans un peu de fumier, du blé cuit, etc., etc., et prépare les engins destructeurs.

Du fond de l'eau, frétillants et rieurs, le goujon et l'ablette le regardent, moqueurs. Un brochet passe, goguenard, et la carpe et la tanche, pleines de confiance dans leur expérience, se répètent en bonnes commères: « Attention, filons plus loin ».

A quelques pas de lui, le pêcheur a posé, avec précaution, une ligne de fond, et appâté sérieusement.

Il revient à la place choisie, vérifie ses plombs, s'enfouit bien

Digitized by Google

obliquant
isolées.
Ces
naient
leur
choses
dont
ouvr
A
se
Be
Les
ca
s
e
e
e

Digitized by Google

S'enfoncera-t-il? Ne s'enfoncera-t-il pas? Qu'ils sont jolis ces brusques plongeons que tu opères dans l'onde profonde! Comme ils font battre les cœurs et serrer la ligne de la main! Ça mord!! O délices! ô joie céleste! est-ce possible que j'en prendrai Un!!!

. . . . . .

Hélas! il ne s'enfonce pas toujours dans l'eau qui le porte si complaisamment. Le poisson se cache ou se sauve. Depuis le temps qu'on le persécute, il finit par devenir roublard. N'étaient le besoin, la gloutonnerie, il laisserait passer sans les regarder toutes ces bonnes choses qu'on lui offre pour le mieux surprendre.

Et impassible, immobile, le bouchon flotte uniformément.

Le pêcheur le contemple avec une patience peu commune, une patience qu'on ne retrouve dans aucun des actes de sa vie. Si quelqu'un s'avisait de le faire poser ainsi, si un Gouvernement lui ordonnait de regarder aussi longtemps un objet quelconque, même plus beau, il se fâcherait rouge et renverserait le Gouvernement.

Devant le bouchon, il fait abstraction de tout effort, de toute volonté. Il passe par toutes les transes, sans ombre de récrimination; il subit le froid, le vent, la pluie, et, — la pêche ne serait pas interdite la nuit, — il serait capable de ne pas rejoindre son gîte, perdu, halluciné, anéanti par l'objectif sans valeur dont il ne peut détourner les yeux.

Je me demande si, quelque jour, on ne rencontrera pas des pêcheurs, ayant perdu dans cette vie d'extase, toute idée de société, soumis, hypnotisés par l'effet magique du bouchon, le miroitement de l'eau, tout prêts à être pétrifiés.

. . . . . .

Et, pourtant, j'envie ces heureux de la terre que la politique n'atteint pas, que les besoins matériels de la vie laissent froids, qui ne regardent ni dans le passé ni dans l'avenir, se moquent de la société comme d'une pomme, ne connaissent ni soucis, ni ennuis d'aucune sorte, — qui n'ont ni parents, ni amis, ni ennemis, — qui ne vivent, enfin, doucement, magnétiquement, que dans la contemplation parfaite, de l'idéal, du divin petit bouchon!

E. LANGERON.

Digitized by Google

LA VIEILLE ÉGLISE DE LA MONTAGNE, A GRENOIS

Seule ici, dans l'enclos de ton vieux cimetière,
Branlante en longs frissons sur tes faibles soutiens,
Tu mêleras bientôt, succombant tout entière,
La poudre de tes murs aux cendres des chrétiens.

ACHILLE MILLIEN

Digitized by Google

UNE RÉPONSE

Je dois une réponse publique à la très obligeante question qui m'est fréquemment posée : « Qu'advient-il de votre recueil de vieux chants, contes, légendes, traditions populaires de notre Nivernais, recueil annoncé depuis longtemps ? »

Les longues années que j'ai consacrées à la récolte des documents de notre littérature orale m'ont donné pleinement le résultat désiré. Ayant exploré notre région, depuis Dornes jusqu'à Montsauche, depuis Luzy jusqu'à Saint-Amand, en poussant des pointes dans les parties du Cher, de l'Yonne, etc., détachées de l'ancien Nivernais, j'ai fait, aussi complète que possible, la moisson des contes, chansons et légendes de nos pères. Tous les textes sont recueillis et tous les airs sont notés, car j'ai eu la bonne fortune de pouvoir compter sur un musicien tel que Pénavaire, le compositeur-violoniste renommé. Je l'ai conduit sur tous les points où j'avais découvert des chanteurs, c'est-à-dire partout. Donc, musicalement aussi, la chose est complète.

Mais quel travail que la coordination, la *mise sur pied* de tous ces éléments ! J'ai déjà beaucoup fait, beaucoup reste à faire. Et, malheureusement, je traverse une crise où ma santé morale est atteinte en même temps que ma santé physique et où des préoccupations absorbantes m'enlèvent la tranquillité d'esprit nécessaire. Je ne voudrais pas commencer la publication d'un pareil ouvrage (huit gros volumes, pour lesquels l'éditeur est tout prêt), sans avoir terminé mon manuscrit. J'espère que les amis de nos traditions nivernaises voudront bien m'accorder encore un délai, que j'abrégerai autant que possible.

Il serait regrettable que ces monceaux de documents, recueillis au prix de tant d'efforts, de temps et de frais, restassent inédits. Il y a là tout le trésor intellectuel de nos aïeux. Seul, je puis déchiffrer mon grimoire ; moi disparu, mes notes resteraient inutilisables, — ce qu'à Dieu ne plaise !

ACH. M.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Il n'est pas un de nos lecteurs qui n'ait remarqué et hautement apprécié le nouvelles de M. Henry Buteau : *La Mort du Vieux*, *Sous les Etoiles*, *Un Fait divers*, où la finesse de l'observation se revêt d'une forme si ferme et si pure. Notre compatriote vient de publier (rue de Cluny, 15, Paris) tout un recueil de ces remarquables *Nouvelles*, sous ce titre emprunté à la première : *Mère poudrée*. Assurément nous aurons sous peu à enregistrer un franc succès et nous le prédisons sans hésitation.

Digitized by Google

De notre directeur, nous trouvons, dans la *Revue du Siècle*, une série de pièces traduites des poètes hispano-américains. – Dans la *Revue Foréznenne*, M. Ch. Fuster parle d'Achille Millien comme traducteur et polyglotte.

La savante *Revue des études historiques* (novembre) analyse les sommaires de nos livraisons, cite « l'intéressante étude » de M. G. Gauthier : *Le Droit d'usage et la glandée...*, la « curieuse étude » traduite par M. Achille Millien : *La Nuit de Noël en Catalogne*, etc., etc.

Notre jeune collaborateur, M. Fernand Richard, a obtenu de nouveaux succès aux concours littéraires : médailles de vermeil, argent ou bronze aux académies et sociétés littéraires de Béziers, Saint-Quentin, Voiron, Annecy, Chalon-sur-Marne, Perpignan. — Vives félicitations.

Une Affaire d'espionnage au XVIIIe siècle, par le vicomte Maurice Boutry (Paris, typ. Plon, Nourrit et Cie). — Très intéressant travail où la plume alerte et claire de l'auteur fait un portrait saisissant de la baronne de Rieben, jeune veuve d'un colonel prussien, accusée d'espionnage. Il y a dans cette affaire tout l'intérêt d'un roman.

NOTES ET ÉCHOS

.˙. Nos compatriotes : M. A.-Eug. Frossard est admis à l'Ecole normale supérieure (lettres).

.˙. A la dernière séance de la Société de géographie de Paris, M. le docteur Maclaud a fait une intéressante conférence sur sa mission dans la Guinée française et le Fouta-Djalon.

.˙. Un Clamecycois, M. Marcel Guerbet, pharmacien en chef des hôpitaux de Paris, vient d'être nommé chef des travaux pratiques de chimie à l'Ecole supérieure de pharmacie de Paris.

.˙. M. François Moreau, fils de M. Ferdinand Moreau, conseiller à la cour d'appel de Lyon, a obtenu le premier prix au concours de droit criminel, à la faculté de droit de Lyon.

.˙. M. le docteur Moissonnier est nommé, au concours, chirurgien-oculiste à l'hôpital général de Tours.

.˙. Décès (le 4 septembre), de Morel-Retz, si connu sous le pseudonyme de Stop. Nos lecteurs n'ont pas oublié les dessins dont notre voisin de Bourgogne (Stop était né à Dijon en 1825) a enrichi la *Revue du Nivernais*. Le *Journal amusant* contient des milliers de ses spirituelles compositions.

.˙. Décès (le 8 novembre), à cinquante-quatre ans, de M. Antonin Tholet, instituteur à Menestreau, auteur d'un curieux opuscule intéressant le parler du Morvan : *Le Poète et la Morvandelle*.

L. D.

Le Directeur-Gérant, ACHILLE MILLIEN.

Nevers, imp. G. Vallière.

Digitized by Google

MIKADO

I

DEBOUT sur le grand escalier d'honneur du palais impérial, pareille, en ses longs vêtements flottants, à la statue symbolique de l'Attente, une forme humaine, élégante et frêle, regardait s'éloigner les Barbares. C'était Mikado, la fille de Von-Thang. Semblable au lis des champs, croissant immaculé au milieu des ronces, elle vivait, noble et pure, au sein du palais corrompu de son père. Orpheline presque au berceau, sa mère, elle aussi secrètement chrétienne, l'avait, en mourant, confiée à un saint missionnaire qui, fidèle à sa tâche, l'avait élevée dans l'amour et les pratiques de la seule grande et vraie religion. Tels les pétales d'une rose qui, pour s'épanouir, attendent le rayon de soleil ou la goutte de rosée, sa jeune âme s'était ouverte avec délices à l'appe caressant du Maître.

Mikado était vêtue d'une sorte de cuirasse aux reflets nacrés. Transparent comme l'aile d'une libellule, un voile d'hyacinthe semblait l'envelopper d'un nuage; de longues pendeloques d'escarboucle tombaient de ses oreilles sur ses épaules, et une ample tunique topaze, aux gracieuses draperies, dissimulait à demi de minuscules pieds chaussés de satin. Plongée dans une profonde méditation, la terre pour elle semblait avoir fui. Soudain — était-ce pressentiment? — un pli douloureux creusa son front et deux larmes roulèrent sur son visage d'albâtre.

Digitized by Google

II

Irritées du joug de fer qui pesait sur elles, les tribus soumises à l'empereur de Pékin se soulevèrent. Réunissant toutes les forces dont elle disposait, en hommes et en armes, leur lourde colonne s'ébranle et, sous sa masse, la terre semble osciller. Son passage, partout, est marqué par des infamies : incendies, rapines, meurtres. Derrière elle, tout devient solitude et désert. Tel un vol de sauterelles s'abattant sur une riche moisson.

Le onzième jour, ils arrivèrent en vue de Pékin. Le siège dura trois mois. De part et d'autre la lutte fut acharnée. Du haut des murs, tous combattaient avec vaillance : les femmes, les enfants, les vieillards y prenaient part. On jetait sur les Tartares de l'asphalte bouillant, des tisons enflammés, des pierres énormes. Ceux-ci ripostaient par des flèches empoisonnées.

Mais, dans Pékin, malgré les sacrifices offerts aux dieux, les provisions étaient épuisées, l'eau manquait ; la faim, la maladie décimaient les soldats, et les assiégés ne se rendaient point. Enfin, épuisé, à bout de ressources, Von-Thang, qui dirigeait en personne les opérations, décide d'en finir par la trahison.

Le jour suivant, un héraut d'armes, envoyé extraordinaire de l'Empereur, se présente, avec les insignes de la paix, à l'entrée du camp ennemi. On le conduit à la tente du grand-chef auquel il remet un parchemin au sceau impérial. C'est une proposition de trêve. Le Barbare accepte et donne, en gage de fidélité à sa promesse, la moitié de son glaive brisé.

Confiants en la parole de Von-Thang, épuisés, eux aussi, par les privations de toutes sortes, les Barbares se livrent aux élans de leur joie Sans aucun pressentiment du danger qui les menace, ils savourent avec délices les mets que leur apportent, accompagnés de breuvages enivrants et de narcotiques, les Pékinois, Pareille au bruit des vagues se brisant avec éclat contre les récifs en un jour de tempête et tout à coup calmées à la voix de Neptune, l'orgie, après de longues heures bruyantes, peu à peu se calme et s'éteint. Tout dort au camp tartare : hommes, chevaux et bêtes de somme. C'est l'heure fatidique où, dans sa pensée, Von-Thang a résolu d'anéantir à jamais ses ennemis...

A la faveur des ténèbres, une colonne de soldats d'élite — sa garde

Digitized by Google

particulière — se glisse au camp des Barbares pesamment endormis. Armés de haches à double tranchant, de piques, de glaives, de poignards, ils taillent, coupent, fendent ou décapitent. Un seul, colosse au corps d'airain, qui a résisté à l'action des soporifiques, échappe au massacre et, furtivement, parvient à se dissimuler dans une fissure de rocher.

Fiers de leur prouesse, portant, horribles trophées, au bout de leurs longues piques, des têtes sanglantes et encore tièdes, les émissaires de Von-Thang rentrent à Pékin, au milieu des acclamations d'une populace en délire.

III

L'unique survivant de cette humaine hécatombe, la rage au cœur, jura, sur leurs cadavres, de venger seul ses compagnons. Connaissant le fanatisme des Chinois pour Boudha, le « dieu des dieux », il résolut de leur enlever une partie de leur force en violant son sanctuaire. Par une étroite brèche des murailles, il se glissa, la nuit suivante, à l'intérieur de la ville. Pour arriver à l'immense pagode du dieu, ruisselante de nacre, éblouissant ses sœurs de tout l'éclat de sa souveraine royauté, il dut escalader les multiples enceintes des temples abritant les divinités secondaires et chargées, comme de vulgaires mortels, de payer à Boudha leur tribut d'adoration. Il se meurtrit les mains aux aspérités des murs, aux ronces des jardins, se déchira les chairs, mais, emporté par la soif de sa vengeance, avançait toujours.

Enfin, il perçut, à travers d'épais ombrages, un monumental escalier de porphyre. Devant, une large vasque du même marbre recélait, en ses eaux limpides, les poissons sacrés. Une vaste galerie circulaire entourait la pagode, fermée par une massive porte d'airain.

De prime abord, désespéré devant la difficulté presque insurmontable de son entreprise, il reprit vite courage et se mit en devoir d'explorer, dans ses moindres détails, le pourtour du temple.

Après de minutieuses recherches, il aperçut, dissimulé sous un épais tapis recouvrant la mosaïque de la galerie, un anneau d'argent. Frémissant, il le soulève et aussitôt une étroite trappe, passage secret des prêtres de Boudha, lui livre l'entrée du sanctuaire.

IV

Devant tant de magnificence, il demeura d'abord interdit. La rude vie des camps l'avait peu initié aux raffinements d'un luxe tout oriental.

Digitized by Google

D'immenses lampadaires de bronze à sept branches brûlaient devant la colossale statue d'airain, haute de vingt-quatre coudées ; une poudre d'azur, semée d'étoiles d'or, recouvrait le dallage de lapis-lazuli ; les murs étaient couverts de draperies de pourpre à crépines d'or ; l'autel, élevé sur quinze degrés de porphyre, flamboyait sous les mille feux des pierres précieuses qui le constellaient ; enfin, les hauts sièges d'ivoire, projetant sur les sombres tentures leurs multiples ombres, semblaient attendre leur ministre respectif.

Les mille voix de cet implacable silence, la merveilleuse richesse qui l'entourait, quelques minutes retinrent le Barbare, dont le cœur battait à se rompre. Son sang, affluant à ses yeux, l'aveuglait, ses tempes battaient follement, ses oreilles furieusement bourdonnaient et, peut-être allait-il reculer quand, soudain, devant lui se dressèrent les spectres de ses frères, lâchement égorgés. Alors, tête baissée, comme un lion blessé, il se rua sur l'autel, ouvrit la porte sacrée que seul, une fois l'année, après des jeûnes et des macérations de toutes sortes, pouvait ouvrir le grand-prêtre, car la vue seule de la tunique du dieu, tombée du soleil, était un sacrilège. En elle seule résidait la force de Pékin. Le Barbare le savait D'un geste prompt, il l'arracha, puis, comme si les ombres épandues dans le sanctuaire lui eussent reproché son crime, par la même issue, rapidement, il quitta la pagode.

V

Couvert de la tunique du dieu-roi, le Barbare semblait en avoir pris la force et la puissance. Un surhumain courage remplissait son être. Comme mû par une fièvre ardente, il parcourut, pareil à un insensé, les cours des temples, les jardins, les rues, les places publiques, lorsqu'un obstacle, brusquement placé devant lui, l'arrêta.

Au bout d'une étroite ruelle sans issue, enfoui et dissimulé comme à dessein sous un fouillis presque impénétrable, s'élevait un modeste édifice. Furieux de cet obstacle, il enfonça d'un coup d'épaule, l'une des légères portes de bambou. Comme partout, à cette heure, l'intérieur était désert. Seule, une faible lampe jetait, de sa lueur vacillante, quelques reflets mélancoliques aux murs. C'était l'église catholique. Alors, comme si la vue d'un pareil autel eût eu le don de l'exaspérer, il en franchit les marches, ouvrit le saint tabernacle, et réunit au manteau de Boudha le ciboire divin...

Digitized by Google

VI

Le soleil quittant avec l'aube sa royale couche, éclairait de ses premiers rayons la grande ville encore ensommeillée. Mais déjà, accompagnée de sa fidèle nourrice, Mikado avait quitté le palais paternel et, la première, comme chaque matin, était accourue, près de Celui qui était sa joie, lui confier ses peines et ses inquiétudes. A quelques pas du sanctuaire, glacée d'effroi, saisie d'un affreux pressentiment, devant la porte brisée, elle s'arrêta ; puis, en face de l'atroce réalité, poussa un cri d'angoisse et s'affaissa.

Lorsqu'elle revint à elle, un prêtre, vieillard à l'aspect saint et vénérable, était à ses côtés, cherchant à la ranimer. Tous deux, longtemps, prièrent et pleurèrent. Puis, comme elle allait s'éloigner, le saint vieillard vint à elle : « Mon enfant, lui dit-il, nous devons mettre tout en œuvre pour réparer, autant qu'il nous sera possible, l'affreuse profanation qui vient de souiller notre tabernacle. Aujourd'hui même, je chercherai à découvrir quelque indice et, Dieu nous aidant, notre divin prisonnier nous sera rendu, j'en ai le ferme espoir. En attendant, prions. La prière seule console. »

VII

Brutalement frappé la veille par un gardien, un des esclaves du palais s'était enfui. Sans ressources contre le froid de la nuit, épuisé par la course et les mauvais traitements, redoutant les poursuites, au sein d'un bouquet d'épais arbustes, dans le dédale d'arbres verts entourant la modeste église, il s'était assoupi. Un peu avant l'aube, un bruit de pas, puis un léger frôlement l'éveillèrent. Il perçut alors, distinctement, une haute et robuste silhouette. Intrigué, inquiet peut-être, retenant son souffle, avec d'infinies précautions, il avança de quelques pas. O miracle ! c'était... il n'en pouvait croire ses yeux !... Et cependant, pour douter, il eût fallu douter de sa propre existence. C'était bien la structure, le port d'un dieu et la royale tunique de pourpre criblée d'émeraudes !... Tandis que sa main droite en maintenait les amples draperies, à sa gauche scintillait, aux reflets argentés de la lune, un objet brillant qu'il ne put définir. C'était, il n'en douta point... Boudha lui-même !

Digitized by Google

VIII

Comme, pensive et triste, elle reprenait, par la sente ombreuse, enlinceulée, lui semblait-il, autant que son âme, le chemin du palais, Mikado soudain tressaillit.

L'esclave, ne pouvant se résoudre, certain du sort qui l'attendait — le rotin ou la cage — à quitter sa retraite, et connaissant de longue date la miséricordieuse bonté de la jeune fille, surgit tout à coup du bosquet et se précipita à ses genoux. Sa frayeur passée, Mikado le reconnut à sa livrée et, compatissante, prit part à sa peine, tout au long comptée. L'incident du dieu aux formes herculéennes trouva, dans ses moindres détails, place en son récit. Ce fut un trait de lumière pour la jeune chrétienne : un fuyard, cette nuit, portant un objet brillant ! — « N'as-tu pas observé sa marche » dit-elle tout à coup. Où se dirigeait-il ?

« — A pas de loups, en rampant, princesse, j'ai pu le suivre. Au sortir du bosquet, il a longé le faubourg de Chu-Ming qui conduit aux remparts. Là, après avoir examiné l'enceinte sur une certaine longueur, par une brèche du mur, il a disparu. Alors, sûr de n'être point aperçu, puisque tout dormait, par cette même brèche, du regard j'ai suivi le dieu. Devant les cadavres des Barbares, qui n'étaient point encore enfouis, il s'est longtemps arrêté ; puis, une dernière fois, a disparu dans la fente d'un rocher. »

IX

« Père, disait quelques instants après cet entretien, la jeune fille au saint missionnaire, Père, je connais le sacrilège ou, du moins, je connais sa retraite. Je pars... et, sur vos cheveux blancs, je jure d'arracher notre Dieu aux mains infâmes qui nous l'ont ravi. Père, donnez-moi votre bénédiction. » Elle s'agenouilla. Le vieillard étendit les mains sur elle et, du fond de son âme, supplia le Ciel de l'assister.

. . . . . .

Réfléchissant aux conséquences qu'une telle entreprise, connue de son père et des hauts mandarins, très hostiles à sa religion, pourrait avoir envers les membres de l'Eglise naissante, Mikado résolut d'attendre la nuit suivante pour mettre à exécution son projet.

X

Onze heures venaient de sonner à la grande horloge du palais. Sans bruit, accompagnée d'un cavalier sûr, elle descendit l'escalier des

Digitized by Google

mandarins, traversa la ville endormie, puis, par la brèche agrandie, montures et cavaliers passèrent.

Du camp des Barbares, des épaves restaient : débris de tentes, armes brisées, gamelles éparses; mais de cadavres, plus. Tous, dans une immense fosse, avaient, durant le jour, reçu la sépulture.

Mikado arrêta son mentor à l'entrée du camp et, seule, poursuivit jusqu'à la caverne.

XI

Les faibles rayons d'une lanterne sourde convergeant à l'intérieur lui montrèrent, de suite, ce qu'au risque de sa vie elle recherchait avec tant d'ardeur. Le colosse dormait. Près de lui, d'un amas d'objets sans nom : moignons d'armes, cuirasses, peaux de bêtes, flèches et arcs, émergeait à demi « l'objet brillant » : le saint-ciboire. Déjà, dans sa rayonnante joie, Mikado se précipitait quand, son pied heurtant un corps dur, elle tomba en poussant un cri.

Brusquement éveillé et croyant à une suprême vengeance des Pékinois, le Barbare saisit un long poignard qui, suspendu à sa ceinture, ne le quittait jamais et, jusqu'à la garde, il l'enfonça dans le cœur de la vierge. . . . . .

XII

Ainsi mourut la jeune fille de Von-Thang. Les anges, si l'on croit la légende, à l'instant suprême où jaillissait la première goutte de son sang vermeil, emportèrent au ciel, au son des harpes célestes, son âme virginale.

GERMAINE PASQUET.

NOËL DE L'ARDÈCHE

Souléva té, Pierro, souléve un pao ta teste.
— Quès aco ?
Qué l'andge Gabrielo, de la troupo céleste.
— Dé qué vo ?
Es aqui que té vé dire cé qué tou sabès pas !
— Qué lio ?
Una vierdze touto poure qué no fat oun pitiot !
— O, per aco !

Digitized by Google

Si tou l'anavé veïre dans sa petito cabanetto, vérias qu'auria.
— Qu'auriou ?
Lou Paradi per récoumpenso qué Dio tou donnerëi.
— Li vo, m'imbraillo !

Soulève-toi, Pierre, soulève un peu ta tête.
— Qu'y a-t-il ?
C'est l'ange Gabriel, de la troupe céleste.
— Que veut-il ?
Il est là, qui te vient dire ce que tu ne sais pas.
— Qu'est-ce ?
Une vierge toute pure qui a fait un enfant.
— Pas possible !
Si tu l'allais voir dans sa petite cabanette, tu verrais ce que tu aurais.
— Qu'aurais-je ?
Le Paradis pour récompense que Dieu te donnerait
— J'y vais, je mets ma culotte.

Recueilli par ROGER DE BOUTÉYRE.

LA LÉGENDE DU SERPENT

Ce jour-là, nous gardions nos bœufs, mon vieil ami le père Jean et moi, dans les bois du Ramoy, au fond des Mâgnes. Je me rappelle que ce fond des Mâgnes était un lieu, où nous autres gamins, nous nous serions bien gardés de nous aventurer seuls.

C'était un vilain trou d'une certaine étendue, couvert de gros cailloux blancs ressemblant à des crânes dénudés qui, suivant les on-dit des anciens, à l'époque des grandes fêtes, à certaines heures de la nuit, s'illuminaient et se mouvaient dans le trou.

Nous étions assis dans une *place à fourneau*, causant tranquillement quand, soudain, nous entendîmes des sifflements à quelques pas de nous. Nous nous levâmes, nous marchions doucement, évitant de faire crier la feuille sous nos pas, quand le père Jean s'arrêta, me montrant du doigt, enroulée sur l'herbe, près d'une cépée, une grosse couleuvre en train de fasciner un crapaud.

Celui-ci s'avançait doucement, doucement, poussant des cris plaintifs, vers la gueule du serpent.

Sans rien dire, le père Jean s'approche d'une touffe de noisetiers,

Digitized by Google

en coupe une petite branche, va près de la couleuvre, trop occupée pour l'éviter, et lui pose sa baguette en croix sur la tête.

Alors le reptile demeura immobile, pendant que le crapaud, délivré du fluide fascinateur, s'éloignait.

J'étais émerveillé.

« Tu peux la toucher, je t'assure qu'elle ne bougera point », me dit le père Jean. Je l'effleurai du bout de mon bâton, mais la couleuvre était comme paralysée, elle ne remua même pas.

Comme je témoignais ma surprise : « Je vais t'apprendre le secret et tu les charmeras comme moi, dit-il. Suivant ce qui m'a été raconté par nos anciens, voilà pourquoi on peut charmer les serpents :

» Quand Adam, notre premier père, eut mangé la pomme défendue, Dieu, pour le punir de sa désobéissance, condamna tous les hommes, ses descendants, à souffrir les tourments de l'Enfer sous la garde du diable. Mais, plus tard, dans sa miséricorde, il envoya son fils Jésus pour racheter le genre humain. Le diable n'y trouvait pas son compte puisqu'il allait perdre ainsi une bonne partie de sa clientèle.

» Furieux, il appela son auxiliaire le serpent, lui recommanda de s'approcher en rampant de la crèche où reposait Jésus, nouveau-né, et de le piquer mortellement. Mais Jésus, déjouant cette manœuvre, lui posa son doigt en croix sur la tête en disant : « Méchant reptile, » tu seras puni de ta traitrise. A partir d'aujourd'hui, celui qui, une » branche de coudrier à la main, fera ce que je viens de faire en pro- » nonçant trois fois ces paroles : « Serpent, souviens-toi de la messe de » minuit, » t'immobilisera. »

Ainsi, grâce au père Jean, j'appris à charmer les serpents.

JOSEPH BRUÈRE.

LE GRAND BÉBÉ BLANC

La jeune mère a dit à son chérubin rose :
« Cette nuit Jésus va t'apporter quelque chose.
Dors bien, mon adoré. Ferme tes divins yeux. »
Et l'enfant dans son lit s'est endormi joyeux.

. . . . . .

Un son lointain de cloche et de vagues murmures
Arrivent du dehors, passant dans les ramures.

Digitized by Google

Minuit! Autour du lit voltigent des lueurs
Et l'enfant voit en rêve un ange avec des fleurs
Il est vêtu de blanc, il a des ailes blanches
Et des cheveux flottants, qui tombent jusqu'aux hanches.
Il l'étreint dans ses bras, baise ses boucles d'or,
Lui parle, lui sourit, le baise au front encor,
Et soudain disparaît. . . . . .
. . . . . Au ciel brille une étoile
Et de la nuit bientôt se déchire le voile.
Sur l'oreiller l'enfant frotte son petit nez,
Se retourne, s'agite, et ses yeux étonnés
S'ouvrent au jour naissant. Il appelle sa mère.
Elle est là, souriante, attentive, première
Au réveil de son fils. « Bonjour, mon beau chéri! »
Elle fixe sur lui son regard attendri.
« J'ai rêvé, dit l'enfant. — Pas possible, mon ange!
— Oui, d'un grand bébé blanc, oh joli!... C'est étrange
Comme il te ressemblait. C'est peut-être Jésus?
— Peut-être, mon trésor. — Il avait les pieds nus.
Que m'a-t-il apporté, dis, maman, cette année?
— Je ne sais, lève-toi, cours à la cheminée ».
L'enfant descend du lit, regarde, et que voit-il?
Un superbe pantin qui marche par un fil,
Des bonbons, des gâteaux. Plein de joie, il s'écrie:
« C'est Jésus que j'ai vu, mon Jésus que je prie
Le soir et le matin! Mais pourquoi donc, maman,
Qu'il te ressemble ainsi? » La mère follement
Prend son fils dans ses bras, le couvre de caresses
Et baise longuement ses adorables tresses.

THÉOPHILE FRANCHY.

Digitized by Google

A. Berthault del.

CONTE DE NOËL

UN RÉVEILLON EN 18***

Ce jour-là, 24 décembre 18***, Nostradamus-Hugo-Bernardin Lichedru, guichetier en premier du palais de justice de Nevers, joufflu comme une pomme et rouge comme un bébé, épanouissait sa joviale figure.

Contrairement à la plupart des gens qui font le nez en pensant que le jour même ils devront payer leur propriétaire, Nostradamus-Hugo-Bernardin Lichedru qui n'avait pas, lui, de propriétaire à payer, puisque le département lui octroyait gracieusement quatre belles pièces du palais, résolut de fêter dignement la naissance du Seigneur, et il invita à réveillonner trois de ses amis : Hippolyte-Adolphe Raseur, concierge de la Porte-du-Croux; Antoine-Philippe Dostordu, premier cuisinier de l'évêché, et Christophe-Pancrace Lharicot, fournisseur de légumes secs aux armées de terre et demer.

L'heure du rendez-vous était, naturellement, après la messe de minuit de la cathédrale, — sortie par la petite porte, côté Loire, premier arrivé attendant les autres.

La mère Graillon, attachée, depuis des années, aux flancs rebondis de Nostradamus, préparerait tout et tiendrait chaud. Le maître, du reste, en bon gourmand, avait dicté le menu et procédé lui-même aux

Digitized by Google

acquisitions ; — on ne saurait, en si grande occasion, s'en rapporter à d'autres.

Le soir, vers onze heures, au moment où la grosse cloche battait son plein, il tombait une neige épaisse et drue qui vous ravissait l'âme tant elle était immaculée. De tous côtés les autres cloches des paroisses chantaient leur joyeux carillon en répondant au bourdon de Saint-Cyr, — et les fidèles, paisibles et bien emmitouflés, s'acheminaient, tout blancs, vers les églises.

Nostradamus-Hugo-Bernardin Lichedru, en bon chrétien et bien pensant, revêtit une houppelande énorme et fourrée et, relevant bien précieusement le capuchon, se mit en route. La neige, moelleux tapis blanc, couvrait ses pas. Elle lui semblait jolie et gracieuse et les flocons légers qui tourbillonnaient autour de lui le faisaient sourire malicieusement. Il en avait vu bien d'autres.

Il entendit la messe avec piété. Dire que des images variées de foies gras, de boudins et de poulets dorés ne lui passèrent pas devant les yeux, ce serait sûrement mentir. Mais il ne le fit point voir. A peine si, de temps en temps, ses petits yeux s'éclairèrent de lueurs joyeuses et gourmandes.

La messe fut longue ; malgré ses bonnes intentions, il ne put s'empêcher, plusieurs fois, de réprimer des bâillements tenaces. A la sortie, il crut être le premier, mais le cordon-bleu de l'évêché se pourléchait déjà les babines en lui présentant l'eau bénite. Ils attendirent patiemment les deux camarades perdus dans la foule et, gaillards, arrivèrent au logis hospitalier.

Un grand feu, avec la traditionnelle bûche de Noël, les pénétra vite de sa chaleur bienfaisante et, docilement, ils se mirent à table.

Un ravissant pâté de foies gras, truffé avec un art infini, exhalait un parfum onctueux. Le gros négociant fut d'avis de commencer par lui. Nostradamus l'attaqua. Le couteau luisant et affuté s'enfonça dedans avec volupté et les quatre assiettes se rangèrent autour avec un ensemble digne des quatre fils Aymon ou des quatre sergents de La Rochelle.

« Allons, mes amis, goûtez-moi ça et ne causez pas, ponctua Nostradamus. On a besoin de toute sa réflexion pour humer à sa valeur pareille friandise ! »

Les quatre mâchoires fonctionnèrent avec une régularité parfaite et

Digitized by Google

les quatre faces, rayonnantes, béatement s'épanouirent. Certes l'artiste culinaire s'était surpassé; le mets, exquis, fondait dans la bouche, mousseux et parfumé, et il fallait la conviction gourmande des quatre compagnons pour ne pas crier sur les toits leurs sensations délicieuses de mangeurs satisfaits.

Lorsque le pâté fut achevé, Dostordu se levant, embrassa Nostradamus. Ses lèvres grasses laissèrent sur les joues du gros bomme une empreinte luisante. On attaqua le boudin. Graillon venait de le retirer de sur le gril et tout le monde sait qu'il faut que le boudin soit mangé chaud. Il venait, en droite ligne, de la Somme, où une vieille tradition permet seule de le confectionner avec une telle saveur.

Entre temps, les vins des meilleurs crus circulaient sans cérémonie.

Le boudin passa comme une lettre à la poste, et des sandwich, et des salmis de perdreaux et bécasses, et des plum-pudding, et des beignets.

Les quatre compères, éreintés, fourbus, déjà lourds, n'en pouvaient plus.

L'un d'eux proposa de se lever un peu de table et de faire une promenade aux flambeaux dans les grandes salles du palais. La proposition eut un succès fou. Les quatre faces enluminées s'esclaffèrent bruyamment. On fit copieusement le trou du Normand avec de l'eau-de-vie vieille comme le palais lui même, et l'on partit.

Dans les salles hautes et sonores, ils entonnaient alternativement des refrains d'église et des refrains de chansons grivoises, et l'écho, complaisant, répercutait ces grosses voix, mal guidées, qui cherchaient la digestion.

Du dehors, par les vitres, les passants, apercevant ces grandes silhouettes, avec leurs serviettes sous le cou, les prenaient pour des revenants et se signaient dévotement.

Un brin soulagés par ce petit exercice, ils revinrent au nid de victuailles.

La pièce de résistance fut apportée : une dinde, énorme, dorée comme une crosse d'évêque, farcie de marrons et de saucisses, et tachetée de truffes, comme une peau de léopard.

Et les quatre compères déboutonnèrent leur pantalon.

Les bouteilles vides furent emportées. On mit sur la table du Chambertin 1830 et du Château-Laffite non moins vieux, empruntés à la cave de l'excellent évêque. Lharicot et Raseur sortirent pour vider

Digitized by Google

leur trop plein et Dostordu, en sa qualité de premier cuisinier, découpa la bête alléchante.

Une aile, énorme, savamment prolongée, s'abattit fumante, dans l'assiette de Nostradamus. Un sourire erra sur sa lèvre ; mais une crainte l'assaillit : « S'il allait ne pas pouvoir la manger ! — un si beau morceau, digne d'un roi ! Et il eut un frisson, soudain. — Tant pis ! à la guerre comme à la guerre ! Et de magistrales bouchées furent broyées par ses dents d'acier. » Pris de peur, il se contint, — savourant lentement, amoureusement, cette chair fine et délicate. Ses yeux ronds, brillants comme des braises, erraient d'un convive à l'autre avec satisfaction.

Un silence de plomb, troublé seulement par le bruit des mâchoires, des fourchettes et couteaux et le son cristallin des verres caressés souvent, remplissait la pièce. Chacun observait fidèlement la consigne. On ne devait parler qu'au dessert.

Nostradamus devint pourpre. Les marrons et les saucisses s'entassaient toujours dans son entonnoir, et il fallait pour les faire descendre toute la puissance du Chambertin, qu'il prisait par-dessus tout. En cet instant solennel, si Grandgausier et Gargantua l'avaient vu, ils l'eussent envié.

Il ne restait plus dans son assiette que quelques reliefs insignifiants et deux ou trois marrons désolés, lorsque, tout à coup, Nostradamus-Hugo-Bernardin Lichedru poussa un léger cri, souffla de toutes ses forces comme pour reprendre vent, si bien qu'il éteignit trois bougies, et s'affaissa lentement sous la table.

Ses camarades se précipitèrent près de lui, lui firent avaler quelques gouttes d'un « marc » précieux de 1810, le frictionnèrent avec conviction ; rien n'y fit. Le pauvre ne broncha pas. Ses yeux grands ouverts semblaient braver encore l'aile funeste de la dinde. Et ils comprirent l'horrible vérité.

Stoïque et vaillant, Nostradamus-Hugo-Bernardin Lichedru était mort à la peine, bravement, sans sourciller. Il laissait seulement avec regret toutes les pâtisseries sur la table.

. . . . . .

Et tristes, décomposés, l'œil morne et la tête basse, tous trois légèrement titubants, Dortordu, Lharicot et Raseur, la serviette toujours nouée autour du cou, regagnèrent leur domicile en maugréant philosophiquement contre la fragilité de l'estomac humain.

E. Langeron.

Digitized by Google

SAINTE MOUSSELINE

I

PRIÈRE DU MATIN

La promenade matinale
M'a conduit dans les prés en fleurs
Et, pour admirer leurs splendeurs,
J'avais une âme virginale.

Le soleil cachait ses ardeurs,
Les iris montraient leurs pétales;
Les souvenances filiales
Avaient dissipé mes erreurs!

Baigné d'air pur et de lumière,
Je croyais en Dieu, notre père;
Sa bonté, je la comprenais!

Ne faisons pas le bon apôtre;
Ninette, je me souvenais:
Cette âme-là, c'était la vôtre!

II

EN EFFEUILLANT LA MARGUERITE

Plaisantez-moi, je le mérite,
Et classez-moi parmi les fous,
Ce matin, je pensais à vous
En effeuillant la marguerite!

La fleur était toute petite;
Je l'ai cueillie à deux genoux
(O Printemps, voilà de tes coups!)
Pour qu'elle fût plus explicite.

Elle m'a dit: « passionnément! »
Si cette marguerite ment,
Comme à vous, que Dieu lui pardonne!

Car j'ai des flammes dans les yeux
Quand je crois retrouver aux Cieux
Votre visage de madone!

Digitized by Google

III

VISION DU SOIR

Le vallon s'effaçait sous la buée obscure;
Au versant, les rochers dérobaient leurs flancs bleus;
Comme las de lutter contre le vent, sur eux
Les grands pins répandaient l'ombre de leur ramure.

Voilà le cadre sombre et la verte bordure
Du fond d'or éclatant où, pour ravir mes yeux,
Vous, silhouette aimée et frêle découpure,
— Comme une vision dans le soir vaporeux, —

Vous êtes, pour toujours, entrée en ma mémoire.
Du sculpteur primitif, qui modelait l'ivoire
Pour figurer la Vierge, — avant l'Enfant Jésus, —

Du moine, enluminant les pages d'un saint livre,
J'ai deviné l'extase, et, comme eux, j'étais ivre,
Partageant les émois divins qu'ils avaient eus!

JEAN DE VILLEURS.

VEILLÉE DE NOËL

Cette nuit du 24 décembre, dans la nature aux abois, les éléments étaient déchaînés. La neige, en flocons immaculés, poussée avec furie par les autans, tourbillonnait et recouvrait le sol glacé d'un épais manteau. Malgré la rafale qui tordait, dans la vallée, l'orme géant dépouillé de son feuillage, l'âme aux écoutes percevait des notes gaies parmi les pleurs de l'hiver. La messe de minuit venait de finir; les cloches, de leurs belles voix d'airain, chantaient encore parmi la tourmente l'anniversaire de la naissance du Christ. Cependant, cette nuit-là, les anges seraient descendus vainement des cieux, afin de faire ouïr à la terre leur antique : « *Gloria in excelsis...* », tant la nature pleurait son glas pendant que les temples chantaient l'espérance. C'était l'heure, cependant, des joyeux réveillons, l'heure où la miche bénie se rompait en commun, sous les toits où l'ancienne coutume n'était pas encore oubliée ou dédaignée.

Digitized by Google

En une ferme, près du village, la vaste salle était éclairée par le grand feu de l'énorme bûche flambant sous la gothique cheminée. Toute la maisonnée s'était assemblée autour du chef de famille qui, assis dans son vaste fauteuil, le front penché, semblait caresser une lointaine remembrance.

Le repas était prêt. Soudain, le vieillard relevant son large front, où les années mettaient leur couronne blanche, ce front songeur de l'honnête paysan, s'adressa de la sorte à ses enfants qui se firent attentifs :

« Avant de nous asseoir à notre petit banquet, je veux, mes enfants, vous faire un simple et court récit. Ecoutez. C'était aussi une nuit de Noël, une nuit semblable à celle qui s'écoule sous la dispute des éléments. Comme nous le ferons bientôt, de braves paysans allaient commencer leur joyeux réveillon. Sous la lueur de la bûche embrasée, chacun des membres de la famille prenait sa place habituelle autour de la massive table de chêne. Le chef de famille allait distribuer les parts à chacun, quand un profond gémissement se fit entendre à la porte de la salle. Au premier abord, tous crurent à la plainte des vents, mais une faible poussée, comme celle d'un corps qui s'appuie à l'huis, leur donna à penser que quelque infortuné réclamait du secours. Le père courut ouvrir et, sous la lumière de la salle, ils virent tous s'avancer une pauvre mendiante qui traînait à sa suite un enfant en haillons. Ces deux misérables étaient si épuisés !... Ils n'eurent que la force de tomber sur les sièges que leur offraient ces gens charitables.

» Comment purent-ils résister aux morsures de la bise ? Leurs membres gelés n'étaient que vaguement recouverts par des nippes trouées en maints et maints endroits.

» On s'empressa pour les secourir, mais la mendiante, repoussant doucement les aliments que lui offraient ces bonnes âmes charitables, leur dit, avec un sourire navré sur ses lèvres pâles :

« Portez, je vous en prie, tous vos soins sur mon pauvre petit enfant. Il a cinq ans à peine et déjà il est éprouvé par bien des malheurs. Orphelin de père, il le sera bientôt de moi-même. Nous avons dû fuir un créancier sans pitié qui nous jeta sur le pavé. Dans notre dénuement, j'ai voulu tendre la main ; pourquoi, par quelle fausse fierté ne l'ai-je pu faire ?... du moins pour mon enfant... Le peu de nourriture

Digitized by Google

dont je disposais, je m'en suis privée afin de subvenir à ses besoins. Ayez pitié de lui, bonnes gens... Pour moi je ne reverrai pas le jour... »

» En effet, avant l'aube, elle s'éteignit doucement emportant dans le tombeau l'assurance consolante qu'il serait pourvu au sort de son enfant. Ces braves gens tinrent leur promesse et n'eurent pas à le regretter, car l'enfant, en grandissant, devint un bon sujet qui allait souvent pleurer et prier sur le tombeau de la pauvre mère morte pour lui sauver la vie..... »

Les auditeurs ébahis regardèrent interrogativement leur père qui souriait, cependant qu'une larme mouillait sa paupière. Ils comprirent et tous coururent embrasser ce vieillard qui, tout enfant, avait tant souffert...

.. Et les cloches jetaient leurs derniers sons sous les cieux où se faisait l'apaisement.

JOSEPH MORIN.

BARCELONE LA NUIT

Lentement le soleil est tombé sur la mer.
Au loin le firmament est bleuté, pourpre et vert.
Aux palmiers de Colomb va se heurter la brise.
Sans mentir l'on dirait que le monde agonise,
Tant Barcelone est triste en ce soir décevant.

Du balcon ouvragé d'un château catalan
J'entends tinter là-bas le son grêle des cloches
Que tirent des sonneurs pareils à des fantoches.
L'église des marins, la Rambla, les palais
Se voilent de pénombre et semblent désolés.
Charme étrange des soirs — Catalogne ou Castille ! —
Les filles ont caché leurs yeux sous la mantille.
On ne devine plus leurs beaux yeux séducteurs,
Leurs beaux yeux langoureux ou pervers ou menteurs.
La blafarde Phébé met une note grise.
Décidément le soir tout se mélancolise.

Vers neuf heures, subit changement de décor.
De la plazza Réale à la calle Mayor,

Digitized by Google

Barcelone s'émeut, Barcelone est en fête.
Senors et senoras, par la cité coquette
Vont chercher des plaisirs qu'on ignore chez nous.
Nuit divine ! Il fait bon vivre. Le temps est doux.
Chapeaux, robes, foulards, manteaux aux couleurs vives,
Collets brodés, haillons ignorés des lessives
Font un tohu-bohu de désordres savants
Qui ravissent toujours l'œil expert des amants.
Tout appelle l'amour : Au loin c'est la fanfare
Qui clame un air de chasse ; ici, c'est la guitare
Qui sans cesse redit le triomphe d'aimer.

Sois bonne, senora, laisse moi te charmer ;
Laisse-moi répéter l'aimante cantilène,
Verser en toi le feu dont ma jeune âme est pleine,
Te redire à mon tour le triomphe d'aimer !

ETIENNE RICHET.

Barcelone, 5 septembre 1899.

LE LENDEMAIN DE NOËL EN NIVERNAIS

Le peuple, qui tressaillait autrefois d'allégresse en la fête de Noël, devait rapidement faire trève à sa joie ; car, à l'époque féodale, le lendemain était souvent un terme d'échéance pour le paysan.

C'est « le jour et feste M. Saint Estienne », en effet, que nombre de redevances étaient versées au seigneur par ses vassaux ; il suffit, pour s'en convaincre d'ailleurs, d'ouvrir les anciens chartriers.

Généralement, on payait partie en argent, partie en nature (grains ou volaille) : et la poule — la géline, comme on disait alors — figurait presque toujours dans les contrats de l'époque.

On s'acquittait entre les mains de l'intendant, soit au manoir, s'il s'agissait d'une redevance envers un suzerain laïque ; soit devant la porte de l'église paroissiale, si la somme était due à un ecclésiastique, seigneur temporel d'un fief.

Et, quand les paysans se trouvaient dans l'impossibilité de payer, ils étaient appelés devant les officiers de la justice seigneuriale et condamnés.

Les échéances actuelles en Nivernais (1er mai et 11 novembre) sont

Digitized by Google

encore attendues avec anxiété par les pauvres miséreux qui ne peuvent payer leur loyer.

Souhaitons donc que l'année nouvelle leur soit clémente et que, comme certains de leurs aïeux, ils n'aient point à subir les rigueurs de *Dame Justice!*

GASTON GAUTHIER.

POÈTES CASTILLANS *(Suite)*

Manuel Breton de los Herreros
(1796-1873)

A PHILÈNE

Tes yeux m'embrasent : lutte vaine,
Lorsque je veux m'ingénier,
Captif d'amour, à fuir la chaîne
Qui fait de moi ton prisonnier.

Mais ne crois pas, beauté charmante,
Ma souveraine au doux lien,
Que, de l'amour qui me tourmente,
Je vienne te raconter rien,

Puisque ta rigueur implacable
M'oblige — comment l'oublier? —
Au dur silence qui m'accable,
Et ne veut pas m'en délier.

Je me tairai donc, ô Philène,
Sans que, de mon cœur désolé,
Monte à mes lèvres, dans ma peine,
Même un soupir vite exhalé.

Qu'ainsi mon chagrin solitaire
Reste dans mon sein bien celé!...
Et pourtant à quoi bon le taire,
Si déjà je t'en ai parlé?

Ventura de la Vega
(1807-1865)

LE NOM DE LAURE

« L'arbre que mai para de sa riche verdure,
Où tu veux de ta main graver ton nom chéri,
Laure, tu le verras bientôt, triste et flétri,
Battu du temps, céder aux assauts qu'il endure.

Digitized by Google

» Viendra décembre avec sa pluie et sa froidure ;
Le givre couvrira ton arbre sans abri
Ou bien l'empreinte, ouverte en son écorce dure,
Disparaîtra du tronc par l'ouragan meurtri.

» Il faut un autre temple à ton nom, que ne puisse
Effacer du vent froid l'aile dévastatrice
Et que ne couvrent pas les neiges d'hiver, non !

» C'est un cœur qui pour toi déborde de tendresse. »
— Je dis, et dans mon sein tremblant d'ardente ivresse,
De son burin de feu l'Amour grava le nom.

José de Espronceda

(1810-1843)

LA FLEUR D'ESPERANCE

Odorante, fraîche et gaie à la brise,
Honneur du jardin constellé de fleurs,
La rose naissante aux vives couleurs
Sur sa tige épand sa senteur exquise.

Mais que vienne un jour où le soleil luise
En rayons forgés d'intenses chaleurs,
Plus d'éclat, d'arome... et quelles pâleurs
Aux feuilles que l'air emporte à sa guise !

Ainsi mon destin, sur ton aile, Amour,
— Gloire et joie, — aura brillé pour un jour,
Nuage qui passe et vaine apparence !

Au lieu du bonheur que mon cœur rêva,
Quelle peine ! Au vent s'effeuille et s'en va
La tant douce fleur de mon espérance !

CHANT DE LA MORT

(Fragment du Diable-Monde.)

Faible mortel, tu n'as à craindre
Mon nom ni mon obscurité ;
L'homme dans mon sein enchanté
Sent son chagrin vite s'éteindre.
Dans ma pitié je lui promets
Loin de ce monde un sûr asile,
Afin qu'à mon ombre tranquille
Il y repose pour jamais.

Digitized by Google

Moi, je suis la Vierge secrète
Des dernières amours; les fleurs
Sans épines et sans douleurs
Couvrent mon lit dans ma retraite.
Sans mensonge et sans vanité,
Amante, j'offre ma tendresse;
Si sans plaisir est ma caresse,
Mon amour a l'éternité.

Laisse l'homme à tête légère,
Qui court le monde en insensé,
S'occuper du bonheur passé,
De l'espérance mensongère!
Mensonge, amours et passions!
Mensonge, toutes ses victoires
Et mensonge toutes ses gloires.
Mensonge ses illusions!

SUR LA MORT DE TORRIJOS ET DE SES COMPAGNONS

Les voilà! sur les bords de cette mer rebelle,
Froids cadavres!... Du libre esprit ils ont été
L'honneur; au ciel ils ont, par leur mort, apporté
Des âmes, à l'Espagne une gloire nouvelle.

L'amour de la patrie et de la liberté
Dans leurs cœurs sans effroi mettait son étincelle.
La grève à Malaga vit leur cohorte telle
Qu'un soleil consolant aux jours d'adversité.

Espagnols, pleurez-les! mais en plaignant ces braves,
Que vos pleurs soient des pleurs de douleur et de sang,
De sang pour étouffer les tyrans, les esclaves!

Que les vils oppresseurs les voient en frémissant,
Spectres vengeurs, brisant de la mort les entraves,
Sans cesse devant eux debout et manaçant!

Traduction de ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Le livre où s'épanche une douleur sincère est bien près d'être un chef-d'œuvre si celui qui tient la plume est un lettré fin et délicat comme Emile Blémont. Le recueil de poésies qu il nous donne aujourd'hui : *En mémoire d'un enfant*, déborde d'une émotion communicative, et il est impossible d en lire une page sans partager la peine du père qui clame son éternel chagrin en pleurant l'enfant perdu :

A quoi veux-tu que je tienne,
Si je n'ai plus en chemin
Ta chère petite main
Un seul instant dans la mienne ?

Non, ce n'est point là de la « littérature ». C'est œuvre jaillie du cœur et il se trouve qu'en même temps la forme dont s'enveloppent ces clameurs navrantes est d'une irréprochable pureté. C'est Lemerre qui édite ce beau livre imprimé sur papier de luxe et orné de sobres et suggestives illustrations.

La Veillée, revue illustrée d'art et de traditions françaises, organe des *Veillées artistiques de Plaisance*, a paru en novembre, pour ses souscripteurs seulement, c'est-à-dire sans vente au numéro. Elle s'adresse à tous les artistes *français* : écrivains, peintres, sculpteurs, musiciens, architectes, graveurs, etc., fidèles aux vieux parlers, aux naïves coutumes, à l'archéologie locale, et à tous les Français qui, avec le noble entêtement d'une race hautaine et glorieuse, luttent pour sauvegarder tout ce qui constitue la grandeur nationale. Elle reproduira des œuvres peintes ou sculptées, elle parlera des fêtes et spectacles, rendra compte des ouvrages et périodiques, elle publiera des textes *inédits* : proses, poésies, etc.

Fondée par nos confrères Pierre Lelong et Hugues Lapaire, elle a pour principaux collaborateurs les peintres Victor Bourgeois, Jean Plumet, René Lelong, Maurice de Lambert, les sculpteurs Jean Baffier, Georges Guittet, Jean Tarrit, les poètes Maurice Rollinat, François Fabié, Ernest Raynaud, Léon Durocher, etc., les écrivains André Theuriet, Maurice Barrès, Edouard Achard, Olivier de Gourcuff, Théodore Botrel, Georges d'Esparbès, etc.

Dans la *Revue des poètes* (novembre), une belle poésie de notre collaborateur Lucien Jeny : *Entre les deux* ; — (décembre), un sonnet du poète mexicain, général Riva Palacio, traduit par Achille Millien.

La *France illustrée* (2 décembre), emprunte une pièce d'Achille Millien à notre livraison d'octobre : *Lacrymæ rerum*.

Le *Journal des Débats* rappelle le souvenir d'un excellent poète belge André van Hasselt, à l'occasion d'une décision municipale qui vient de donner son nom à une rue de Bruxelles et d'y placer son médaillon avec une plaque commémorative. Il écrit : « André van Hasselt était tenu en très haute estime par quelques-uns des meilleurs écrivains de France. Il correspondait avec Achille Millien, avec le poète-boulanger Reboul, avec Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, Turquety, Emile de La Bedollière. Alexandre Dumas, qui fut son familier à Bruxelles, s'étonnait « qu'un homme si savant pût écrire de si beaux vers ». Victor Hugo parlait de la « pure gloire » de van Hasselt et M. Emile Deschanel, notre hôte de jadis, dans une de ses conférences du Cercle artistique, terminait la lecture d'un poème en disant : « Messieurs, ces vers sont, non de Lamartine, comme vous pourriez le croire, mais de votre compatriote van Hasselt ». Et M. Emile Deschanel sait ce que parler veut dire... »

Digitized by Google

Sous le titre de *Groupe nivernais de la section française de l'Athénée des Deux-Mondes*, il est formé dans le département de la Nièvre une branche de la *Société internationale de décentralisation littéraire, artistique et musicale* dont la vice-présidence perpétuelle est confiée à notre collaborateur M. Louis Oppepin. Cette *Société internationale* a son siége à Sainte-Colombe (Côte-d'Or). Elle organise des concours. Ses membres, divisés en quatre classes, payent une cotisation variant de 1 fr. à 20 fr. par an. Demander les statuts à M. Oppepin, à Guérigny.

NOTES ET ÉCHOS

⁂ Aucun de nos lecteurs n'ignore l'œuvre considérable qu'a pu mener à bonne fin, avant sa mort prématurée, notre excellent aquarelliste Ch. Leblanc Bellevaux. Son album : « *En Nivernais* », très heureusement reproduit par notre compatriote Guérot, vient enfin de voir le jour. Le premier exemplaire est exposé à la librairie Mazeron et, sous peu, chaque souscripteur pourra retirer celui qui lui est destiné. Nous ne nous rappelons pas les conditions de la souscription, nous ne savons s'il reste des numéros disponibles, s'il est encore temps de s'inscrire. Mais nous félicitons les heureux destinataires de l'ouvrage, qui vont enrichir leur bibliothèque d'une véritable œuvre d'art bien nivernaise.

Nous engageons nos lecteurs à passer chez M. Mazeron où ils pourront apprécier l'ouvrage dans son ensemble.

⁂ Notre collaborateur, M. Gaston Gauthier, instituteur à Champvert, reprend la suite des conférences qu'il a inaugurées l'hiver dernier. Le 28 novembre il a donné une conférence sur la mission de Jeanne d'Arc et son passage en Nivernais. Le but était surtout de favoriser la souscription ouverte en vue d'ériger, sur une place de Saint-Pierre-le-Moûtier, un monument à la grande Libératrice, M. Roblin, maire de Champvert, où se donnait la conférence, étant membre d'honneur du comité constitué à cet effet. — M. Gauthier, avec un zèle infatigable, a continué cette année ses fouilles qui donnent des résultats de plus en plus importants et profitables.

⁂ MM. les professeurs du lycée de Nevers feront cet hiver des *cours populaires*, dont l'idée, le programme, l'utilité ont été exposés par M. Pommeret, professeur de rhétorique, en une remarquable conférence, le 3 décembre dernier. *L'enseignement du peuple*, tel est le titre de cette attrayante causerie. Des conférences populaires auront aussi lieu à Clamecy.

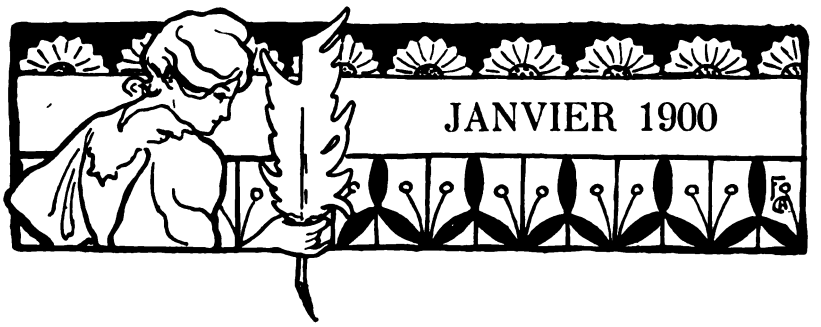
⁂ Décès (le 27 novembre) de M. Delphin Balleyguier, secrétaire général de la Société des compositeurs de musique, qui avait choisi pour thème de ses mélodies plusieurs poésies de notre directeur.

⁂ Les circonstances nous ont empêché de donner cette année notre *Numéro de Noël*. Nous prendrons notre revanche un peu plus tard. L. D.

Le Directeur-Gérant, ACHILLE MILLIEN.

Nevers, imp. G. Vallière.

Digitized by Google



CONTES A MES ENFANTS

VI. — LA PETITE ÉCUYÈRE

ELLE était charmante dans sa robe de mousseline rose plissée, avec son maillot couleur de chair, son frais minois sous des cheveux bruns piqués d'une fleur et son corselet de satin qui, aux feux des lumières, étincelait comme une cuirasse !... Et si gracieuse quand, les bras arrondis et les doigts à ses lèvres pour envoyer des baisers à la foule, elle s'enlevait d'un bond sur son cheval blanc sellé d'un panneau de velours rouge, pour franchir les banderolles et crever les cerceaux de papier !...

Elle m'avait coûté vingt-neuf sous... J'allais oublier de vous dire que ma petite écuyère n'était pas une personne vivante, comme vous et moi, mais un jouet, — pas un jouet vulgaire et banal comme on en voit tous les jours dans les bazars, oh ! non, mais une de ces merveilles d'ingénieux mécanisme et de construction à bon marché que les camelots vendent sur le boulevard, à l'époque du jour de l'An...

Sur une rondelle de fer-blanc, une tige s'élevait, supportant deux fines traverses : au bout de l'une, le cheval ; à l'extrémité de l'autre, la frêle poupée, debout sur le cheval. On tournait une manivelle : prrrrt !... le cheval s'élançait autour de la piste avec son gentil fardeau et, par le jeu d'un petit cran, levait alternativement les pieds de devant et ceux de derrière, de sorte qu'il avait réellement l'allure du galop. Puis — c'est ce qu'il y avait de plus joli — lorsqu'il arrivait

Digitized by Google

près d'une banderolle tendue horizontalement sur un fil de fer, par un mécanisme analogue à celui qui faisait galoper le cheval, l'écuyère quittait son panneau, franchissait légèrement l'obstacle et retombait dans sa position. . Il ne manquait que la musique, les coups de chambrière de monsieur Loyal et l'odeur de sciure de bois...

D'un voyage à Paris, j'avais rapporté ce joujou à mes enfants : je n'avais alors que deux filles, mes aînées. Et comme je trouvais que c'eût été dommage d'abandonner à des mains d'enfants un objet si délicat, j'avais décidé que la petite écuyère serait mise soigneusement à l'abri des accidents et je m'étais réservé de la faire marcher... Quand mes chéries me la demandaient, ce qui arrivait souvent, je la retirais de sa boîte de carton, je la posais sur une table et... je tournais la manivelle. L'ai-je assez tournée, cette manivelle !... Heureusement que la mignonne acrobate ne pouvait se fatiguer : ce n'était que du fil de fer et du fer-blanc... Si elle eût été en chair et en os, elle n'aurait pas résisté à un pareil métier...

Depuis quelque temps, elle faisait ainsi la distraction de nos soirées de famille quand, un jour, ma petite Madeleine qui avait alors deux ans et demi, devint dolente et toute maussade : une enfant qui riait toujours ! — Aujourd'hui encore elle est le Roger-bon-temps de ma bande... — Ce ne fut d'abord qu'un malaise, sans apparence de symptômes graves. Mais le lendemain, quand le médecin, après un examen attentif, prononça le mot de diphtérie, cet horrible mal qui fait mourir tant de pauvres enfants, vous jugez de l'angoisse qui vint étreindre le cœur du père et de la mère...

Eh bien, voyez comme j'avais été bien inspiré de préserver soigneusement la petite écuyère... Il se trouva que ce pauvre jouet de vingt-neuf sous fit la joie de ma fille pendant tout le temps — si long !... huit jours qui me semblèrent un siècle — que dura sa maladie ..

Ce n'est pas que l'enfant souffrît : elle avait repris sa gaieté, restait levée pendant la plus grande partie de la journée ou s'amusait tranquillement dans son lit. Mais le traitement était affreux... Toutes les deux heures, il fallait ouvrir la bouche de la pauvre petite, souvent même de force, car à la fin elle ne voulait plus, mettre un bouchon entre ses dents pour maintenir la bouche ouverte et faire dans la gorge des pulvérisations d'eau phéniquée .. L'opération terminée, l'enfant se calmait, se remettait à jouer ou demandait la petite écuyère que je

Digitized by Google

faisais tourner et sauter pendant des heures entières... Ah ! elle en a fait, des tours de piste !...

La maladie dura une semaine, pendant laquelle notre bon docteur — il s'appelait Desrosiers, si ce récit tombe jamais sous ses yeux, il verra que nous ne l'avons point oublié, — avec un zèle, un dévouement admirables, venait quatre ou cinq fois par jour pour constater les progrès ou la décroissance du mal. Après chaque visite, toujours la même réponse à mes anxieuses questions : « Pas de danger pour le le moment ; mais, avec la diphtérie, vous savez, on ne peut jamais dire... »

Enfin, ma fille fut sauvée... Et quand elle put quitter la chambre où elle avait été isolée, comme il était nécessaire de désinfecter cette pièce, je me chargeai, pendant qu'on enlevait le papier, qu'on badigeonnait les murs, qu'on lavait les tentures et les meubles avec une solution de sublimé, je me chargèai de brûler les objets, poupées, images, jouets de toutes sortes qui ne méritaient pas d'être conservés ou que le sublimé aurait perdus...

Je fis un grand feu dans la cheminée et j'y jetai successivement une vieille personne de carton qui n'avait plus ni bras ni jambes et dont la seule parure était une horrible perruque de filasse, des constructions de bois, une ombrelle d'enfant, un bébé japonais, que sais-je encore ?...

Quand ce fut le tour de la petite écuyère que j'avais réservée pour la fin, j'hésitai un instant : vrai, ça me faisait quelque chose de m'en séparer ; je l'aimais, ce joujou — autant, bien entendu, qu'on peut aimer un objet inanimé, — je l'aimais pour la grâce et l'ingéniosité de son mécanisme, pour les joies qu'il avait données à ma petite malade, pour tous les souvenirs, chers et douloureux, qu'il me rappelait... Je la gardai quelque temps dans les mains ; je crois même que je la fis tourner une dernière fois... Comme elle sautait légèrement !... Enfin, je la jetai dans le feu et je la regardai brûler...

La robe de mousseline flamba la première, ce fut l'affaire d'une seconde... Le cheval dessoudé se partagea en deux et s'abîma dans une profonde crevasse formée par les feuillets d'un livre d'images. Puis ce fut le tour de la petite écuyère : elle perdit d'abord ses couleurs, la fleur de ses cheveux, le vert du corsage, le rose du maillot, devint toute noire, puis toute rouge et disparut dans le brasier... Il ne resta

Digitized by Google

que deux ou trois fils de fer et la rondelle de fer-blanc qui faisait le support...

Ainsi finit la petite écuyère...

... Aujourd'hui que Madeleine est devenue une grande fille de dix ans — toujours aussi rieuse, Dieu merci ! la chère petite, — quand je mène mes enfants au cirque et que je vois une écuyère en mousseline et en maillot faire des grâces sur son cheval et franchir les banderolles, je ne peux m'empêcher de songer à celle d'autrefois, mon pauvre jouet de vingt-neuf sous, qui ne méritait vraiment pas de finir sur un bûcher...

FRANÇOIS MOIREAU.

SONNET A LA MER

A Madame
et à Mesdemoiselles Dupeire.

J'aime Le Pouliguen et sa plage charmante
Où la brise est si pure et le sable si fin,
Que l'on croirait fouler un tapis de satin
Quand on marche pieds nus vers la lame indolente ;

Où l'on voit rarement une vague écumante,
Où nos petits enfants, bravant le flot bénin,
Vont, crânes et vaillants, décidés, l'air mutin,
Se plonger dans ton sein, ô mer vivifiante !

Régénérant leurs chairs, saturant leurs poumons
D'air salin et d'iode issu des goémons,
Ne les rends-tu plus forts que pour nous les prendre hommes,

Lorsque dans l'entonnoir de tes vastes remous
Tu happes leurs steamers, leurs cuirassés, atomes
Engloutis avec eux dans tes flancs en courroux ?

22 octobre 1899.

CHÉRI BRUT.

Digitized by Google

HYMEN

Lorsque rêvant sous le cytise
A l'abri des feux du matin,
Le souffle embaumé de la brise
Entr'ouvre l'échancrure exquise
De son corsage de satin,

Les corolles immaculées
Des jasmins, des lis éclatants,
Paraissent ternes et brûlées
Devant les blancheurs ondulées
De ses chastes appas naissants.

Plus blanc que la blanche asphodèle,
Flexible et long, son cou mignard
Lui donne un air de tourterelle ;
On se sent attiré vers elle
Tant est pudique son regard.

Telle une fleur qui vient d'éclore
Son éclat est si doux, si pur,
Que l'on voit des rayons d'aurore
Quand une larme brille encore
Dans ses yeux reflétant l'azur...

Je voudrais prendre comme exemple
Les séraphins des vieux missels,
Ceux des fresques de notre temple,
Car souvent elle les contemple ;
Mais ils sont trop matériels.

***

O muse, ô toi vierge idéale,
Peux-tu me dire, sans détour,
Si l'âme pure et virginale
De cette enfant aux yeux d'opale
S'ouvrira bientôt à l'amour ?

Digitized by Google

Vois son corps presque diaphane ;
D'un archange elle a le profil
Et du ciel sa candeur émane :
Un baiser charnel et profane
De ses jours rompra-t-il le fil ?

***

Hier hélas ! un gros bravache
Traînant un grand sabre d'acier,
Portant au flanc la sabretache,
L'air terrible sous sa moustache,
Un magnifique cuirassier

La promenait sur la pelouse ;
Sur son bras elle s'appuyait...
O muse, ne sois pas jalouse,
Cette sensitive l'épouse...
Et l'on trouve cela parfait !

On doit unir ce roseau frêle
A ce gros poussah triomphant
Dès ce soir même, à la chapelle :
Voile ton front, pleure sur elle...
Ah ! pleure sur la pauvre enfant !

Novembre 1899.

CHÉRI BRUT.

A PROPOS DE LA RÉDACTION

DE LA COUTUME DU NIVERNAIS

Autrefois, les diverses parties de la France avaient pour lois un nombre considérable de coutumes différentes qui s'étaient formées peu à peu sans jamais avoir été promulguées par une autorité compétente ; il n'en existait aucun texte authentique. Aussi les contestations sur leur interprétation étaient-elles fréquentes, d'autant plus que les limites de chacune n'étaient pas fixées d'une manière bien nette ; plus d'une paroisse ne savait pas exactement laquelle de deux coutumes voisines

Digitized by Google

devait la régir. Il fallait souvent avoir recours à ce qu'on appelait une enquête par turbes. Un commissaire délégué se transportait successivement dans les diverses localités considérées comme soumises à la coutume qu'il s'agissait d'appliquer, recevait les dires et déclarations des procureurs, avocats, praticiens et autres gens de loi, et rédigeait du tout un procès-verbal sur le vu duquel les juges rendaient leur sentence. Comme on le pense, les turbiers n'étaient pas toujours d'accord sur la solution que comportait la question sur laquelle ils étaient interrogés. On voit combien de frais et de lenteurs entraînait une pareille manière de procéder, combien les justiciables étaient peu certains de leurs droits.

Le véritable moyen de remédier à cet état de choses, l'unification des lois, était trop contraire aux idées particularistes de nos pères pour qu'ils y songeassent : chacun tenait à ses usages locaux Mais dès que la fin de la désastreuse guerre de Cent Ans et l'expulsion des Anglais permirent de s'occuper de l'administration intérieure de la France, on voulut au moins avoir un texte de ces coutumes.

On lit dans l'ordonnance de Montils-les-Tours du mois d'avril 1453, considérant que « les parties en jugement proposent et allèguent plusieurs usages, styles et coutumes qui sont divers, selon la diversité des païs de nostre royaume et les leur convient prouver pourquoy les procès sont souventes fois moult allongers et les parties constituées en grands frais et despens, et que si les coutumes, usages et styles des païs de nostre royaume estoient rédigées par écrit, les procès en seroient de trop plus bref et les parties soulagées de despens et mises et aussi les juges jugeroient mieux et plus certainement, car souventes fois avient que les parties prennent coutumes contraires en mesme pays et aucunes fois que les coutumes les muent et varient... ordonnons, décernons et déclarons et statuons que les coutumes, usages et styles de tous les païs de nostre royaume soient rédigées et mises en écrit, accordées par les coutumiers, praticiens et gens de chacun desdits païs de nostre royaume. »

En Nivernais, cette rédaction ne se fit pas sans difficulté. Une première assemblée des gens des trois Etats ne put mener cette œuvre à bonne fin, ayant été interrompue par la mort du comte Charles de Bourgogne en 1460. Lorsqu'on se réunit pour la seconde fois, de violentes contestations s'élevèrent entre les représentants du tiers

Digitized by Google

Etat d'une part et les députés du clergé et de la noblesse d'autre part, s'efforçant de faire insérer des articles « au destriment du commun et bas Estat ». Un procès s'ensuivit devant le Parlement de Paris. Finalement, sur le procès-verbal on fut obligé de laisser en blanc neuf articles « discordés », sept sur les cens et censives, un sur les bordelages, et un sur les servitudes personnelles.

Lorsqu'il s'agit de procéder à cette rédaction, les échevins de Nevers assemblèrent un certain nombre d'hommes de loi, afin d'avoir leur avis et de rédiger par avance les articles dont on devait demander l'insertion dans les Coutumes. Pendant le temps qu'ils consacrèrent à ce travail, ils furent hébergés aux frais de la ville. Voici ce qui fut payé, d'après le compte de Robert Perrot, receveur en 1494, à cette occasion, et qui peut nous donner une idée du menu de deux dîners maigres offerts par la ville de Nevers à une douzaine de personnes : « Payé à Colin Dantrappes, le receveur écrit Dantrappes, il s'agit de la famille Destrappes, seize solz tournois pour quatre douzaines de pain blanc au pris de deux deniers tournois, quatre douzaines d'eschaudés au pris d'un denier tournois la pièce et pour la façon de quatre pastez de carpe ; à Etienne Bartholomier, cinquante solz six deniers pour vingt-huit quarts de vin cleret au pris de dix deniers tournois la pinte et cinq quartes et une pinte de vin blanc au pris de cinq deniers tournois la pinte ; à Huguonin Miron et Jehan Renche, quatre livres six solz huit deniers tournois pour quatre béchets (brochets), huit grandes carpes et six tanches ; à Jehan Dantrappes, sept solz onze deniers tournois pour une livre amandres, une livre de figues et raisins et pour succre et saffran ; à Françoys de Corbigny, quatre solz deux deniers tournois pour deux pintes d'uylle au pris de vingt deniers la pinte et dix deniers tournois de sel ; à Guillaume Fadignon, deux solz tournois pour pommes d'oranges ; à Jean de Lorriz, trois deniers tournois pour saulce bert (sans doute sauce Robert) ; André Meliart, *alias* Petit, deux solz huit deniers pour une livre de figues et raisins et pour pommes d'orange ; à Jean de La Chambre, pour vin aigre, verjus et autres parties par luy fournies, dix solz tournois. »

Quelques jours après, à l'occasion d'un autre repas, le même receveur constate qu'il fut payé : « A Colin Dantrappes, boulengier, seize solz quatre deniers tournois pour cinq douzaines et huit petiz pains blancs, le pain au pris de deux deniers tournois et pour ung pasté au

Digitized by Google

pris de cinq solz tournois ; à Estienne Faynes, quarante sept solz six deniers tournois pour vingt huit quartes et demye de vin cleret au pris de dix deniers tournois ; à Mahriet de Longueur, huit solz tournois pour six quartes de vin cleret, la pinte au pris de huit deniers tournois, et à Jehan de La Chambre, concierge de l'hostel de ladite ville, douze solz cinq deniers tournois tant pour une espaule de mouton par lui achetée que pour fromaige, poires, noix, beurre, poisson et sel que les dessarts ; chascun en son endroit ou baillez pour despense faicte en l'hostel de lad. ville par lesd. eschevins et honorables hommes et saiges maistres Jehan Tenon l'ainné, Jehan Chaulmier, Pierre Mathé, Estienne Raget, Guillaume de Chasteau et austres licenciez en loiz ; Jacques Bolacre, Nuguet des Colons, Guiot du Clo, bourgoys de lad. ville ; Pierre Gorget, Jehan Bezarier le jeune, Jehan Clément et Jehan Carinnot, notaires, et plusieurs autres paticiens et bourgoyz d'icelle ville ou besoignant au fait des coutumes du pays de Nivernoys ».

La ville fut aussi obligée de payer les frais faits dans la ville de Saint-Pierre-le-Moûtier par les échevins, gens de loi et bourgeois envoyés pour la rédaction des Coutumes, « au nombre de vingt-une personnes à XXI chevaulx ». Il fut payé pour ces dépenses, pendant les journées des 29, 30, 31 juillet et 1er août, à Laurent Loppier, « hostelier de l'ostellerie où pend l'enseigne des Troys Roys », la somme de quarante-une livres pour « les chevaulx et belle chere » ; de plus, au même, pour dix-sept personnes et dix-sept chevaux, pendant trois jours, au mois d'août, la somme de dix-huit livres six sols.

ED. DUMINY.

JEAN-DES-OISEAUX

Conte populaire du Nivernais.

Dans les temps anciens, il y avait une veuve qui demeurait seule avec son fils. Comme il était en âge de se marier, elle lui dit un jour :

« Mon garçon, j'ai entendu conter que, bien loin d'ici, il y a un monsieur très riche qui a trois filles. Tous les jours, elles viennent se baigner dans un étang. Celui qui cacherait les habits d'une de ces filles, pendant qu'elles se baignent, pourrait l'obtenir pour femme, s'il ne les lui rendait qu'en échange d'une promesse de mariage. Mais le chemin

Digitized by Google

est rude pour aller jusque-là et le château du monsieur est gardé par des lions, des tigres, toute espèce de bêtes...

— Mère, croyez-vous que je pourrais tenter l'aventure ?

— Eh bien ! petit Jean, si tu y es décidé, va chez le maréchal, dis-lui de te forger une paire de sabots de fer. Quand ils seront prêts, tu rempliras tes poches de noix, de noisettes, d'amandes, pour apprivoiser les animaux, puis tu partiras. »

Et c'est ainsi que le jeune homme partit, quelque temps après. Il marcha longtemps, mais le chemin était dur, ses sabots s'usaient à vue d'œil, si bien qu'il dut retourner sur ses pas. Il revint chez sa mère, qui fut tant aise de le revoir !

« As-tu déjà réussi, mon garçon ?

— Je n'ai pas même pu aller jusqu'au bout. Voyez mes sabots, comme ils sont usés.

— Va donc chez le maréchal et dis-lui de t'en forger une paire de cent cinquante livres. »

Quand ces sabots furent prêts, le jeune homme se remit en route, chemina longtemps, longtemps et finit par arriver au bord de l'étang où se baignaient les trois filles. Il prit les habits de la plus jeune qui s'appelait Fichotte et les cacha.

« Pourquoi cachez-vous mes habits, lui demanda-t-elle ? Rendez-les-moi.

— Si vous voulez être ma mie, les voici, prenez-les. »

La jeune fille se vêtit et se dirigea vers la maison de son père qui n'était autre que le Diable. Le garçon ne tarda pas à la suivre, mais, à l'entrée de la cour, il se vit en présence des lions, des tigres, tout prêts à le dévorer : il avait par bonheur sa provision de noix, de noisettes, d'amandes, qu'il jeta devant les animaux. Pendant qu'ils s'amusaient à les croquer, il traversa la cour, entra dans le château et se trouva en face du Diable :

« C'est toi, Jean-des-Oiseaux, que veux-tu ?

— Je viens vous demander une de vos filles en mariage.

— Ah ! ah ! te sens-tu capable de la mériter ?

— Mettez-moi à l'épreuve.

— Il y a dans mon bois une licorne dangereuse : je veux que tu la tues avant demain soir. »

Jean-des-Oiseaux s'en alla au bois dès le matin. La licorne, à son

Digitized by Google

approche, jetait feu et flamme en poussant des cris terribles. Il n'eut que le temps de se cacher derrière un tronc d'arbre et il s'y tenait coi quand le Diable arriva.

« As-tu tué la bête ?

— Non, maître, pas encore.

— Demain, les comptes se règleront, dit-il rudement en s'éloignant.»

Le jeune homme, sans quitter son abri, faisait des réflexions assez pénibles sur ce lendemain qui l'attendait. Une des filles du Diable lui apporta à déjeuner.

« As-tu tué la bête ? demanda-t-elle brusquement.

— Pas encore.

— Demain, les comptes se règleront, murmura-t-elle avec menace.»

A l'heure du dîner, Fichotte vint elle-même :

« Eh bien ! as-tu tué la bête, mon ami Jean-des-Oiseaux ?

— Comment veux-tu que je la tue, puisque je n'ai pas d'armes ?

— Voici un marteau qui te suffira. Agace la licorne en te montrant d'un côté et de l'autre de cet arbre ; elle deviendra furieuse et se jettera sur toi, la corne en avant. Cache-toi derrière le tronc, elle le heurtera avec tant de violence que sa corne le percera de part en part. D'un coup de marteau, tu rabattras l'extrémité de la corne et l'animal, ainsi rivé au chêne, sera à ta disposition. »

Dès que Fichotte l'eut quitté, Jean-des-Oiseaux agaça et irrita la licorne ; elle poussait des rugissements de rage, et le sang lui sortait des yeux. Elle courut sus au jeune homme avec tant de colère que sa corne se prit selon les prévisions de la fille. Jean se servit du marteau et quelques instants après l'animal était mort.

Quand le Diable le vit, il emmena Jean-des-Oiseaux et lui promit une autre besogne. En effet, le lendemain, il lui donna une cognée de bois :

« Je veux que tu coupes la plus haute branche du plus grand arbre de la forêt. »

Cet arbre avait le tronc lisse jusqu'à plus de cent pieds. Pas d'échelle pour y monter. Jean-des-Oiseaux se tenait là, tout désespéré. Le Diable vint en se promenant :

« La branche est-elle coupée ?

— Non, maître.

— Demain, les comptes se règleront !... et il s'éloigna. »

Digitized by Google

Une des filles lui apporta à déjeuner et lui dit :

« Ta branche est-elle coupée ?

— Non, elle ne l'est pas.

— Demain, les comptes se règleront. »

Il avait l'espérance de voir Fichotte à midi comme la veille ; mais ce fut une autre de ses sœurs qui vint avec le dîner et s'en alla sans rien dire. Le pauvre Jean-des-Oiseaux se croyait abandonné et pleurait à chaudes larmes. Tout à coup il aperçut Fichotte ; elle marchait à grands pas :

« As-tu coupé la branche, mon ami Jean-des-Oiseaux ?

— Avec quoi l'aurais-je coupée ?

— Prends vite cette cognée de fer et mince-moi en petits morceaux que tu mettras les uns au-dessus des autres en manière d'échelle pour arriver au faite de l'arbre. Avec la cognée tu couperas facilement la branche. Tu redescendras et placeras les morceaux de mon corps à côté les uns des autres, dans leur ordre naturel. Je me retrouverai telle que je suis... seulement tu auras soin de garder l'os de mon petit doigt de pied, il nous sera utile plus tard.

— Je ne peux pas consentir à te faire du mal...

— Dépêche-toi. Mon père va venir. Il me soupçonne de t'avoir aidé hier et je me suis échappée pour venir te trouver. »

Lorsque le Diable arriva quelque temps après, la branche était abattue : tout s'était passé comme l'avait dit Fichotte.

« Tu as fait la besogne, Jean-des-Oiseaux ? Mais tu n'étais pas seul, on t'a aidé... demain il y aura autre chose. »

Le matin, il lui apporta un panier :

« Avec ce panier, tu vas tarir mon étang, avant ce soir. »

Le jeune homme se mit courageusement à l'œuvre, mais c'était peine inutile. Une des filles apporta le déjeuner :

« Tu n'as pas tari l'étang ?

— Non, comme vous voyez.

— Les comptes vont se régler...

Le Diable lui-même vint avec le dîner.

— Tu n'as pas fait l'ouvrage ?

— Non, maître.

— Ce n'est pas moi que tu attendais, n'est-ce pas ?... Mais tu ne verras pas aujourd'hui celle qui devait venir. Si tu as tari l'étang ce soir,

Digitized by Google

tes épreuves seront finies et tu choisiras une de mes filles. Sinon, tu ne seras plus vivant demain. »

Jean-des-Oiseaux se laissa choir tout de son long sur l'herbe. Il n'avait plus à compter sur Fichotte, puisque son père l'empêchait de venir. Une petite souris, cherchant les miettes de son repas, allait et venait sans crainte tout près de lui ; il remarqua son manège et lui tendit les doigts. Elle se laissa prendre.

« Jolie petite bête, tu ne te doutes pas de ma misère... et il lui passa la main sur son pelage gris. Aussitôt la souris se changea en une belle demoiselle et il reconnut Fichotte.

— Ah ! mon ami, que j'ai eu de peine à venir !... Prends cette baguette, tu n'auras qu'à dire : Par la vertu de ma baguette, que les grenouilles, les crapauds, les serpents, les poissons boivent toute l'eau de l'étang et le tarissent ! .. Je m'en vais bien vite... Rappelle-toi, ce soir, qu'il me manque un doigt de pied. »

Elle disparut. Peu après, l'étang était tari. Le soir, le Diable arriva.

« Maître, j'ai fait votre ouvrage

— Ah !... je croyais que tu ne pouvais rien faire sans être aidé ; je vois que tu en sais autant que moi. Viens choisir ta femme. » — Jean-des-Oiseaux le suivit.

Il lui banda les yeux et aligna ses filles sur un rang :

« Choisis. »

Le jeune homme se rappela qu'il manquait un doigt de pied à Fichotte ; il la reconnut à ce signe :

« Voici celle que je choisis.

— Prends-là, elle est à toi. »

Il était bien heureux, mais Fichotte lui dit quand ils furent seuls :

« Mon père sait bien que tu ne t'es sauvé que par mon aide. Il ne nous pardonnera pas. Arrangeons-nous pour fuir cette nuit même. »

Le Diable, en effet, chauffa son four pour les y jeter. Au lieu de se coucher, Fichotte mit dans le lit un pois et une fève magiques qui avaient le pouvoir de parler : la fève devait répondre pour elle et le pois pour son mari.

Pendant qu'ils s'enfuyaient, le Diable, de son lit, les appelait de temps en temps :

« Jean-des-Oiseaux ?

— Plaît-il ? maître, répondait le pois.

Digitized by Google

— Fichotte, dors-tu?

— Non, mon père, disait la fève. »

Les mariés étaient déjà loin, loin; les voix du pois et de la fève devenaient de moins en moins distinctes. Elles s'éteignirent enfin.

« Ah! ils dorment », pensa le Diable, — et il s'approcha du lit pour les prendre, mais il ne trouva personne.

« Les oiseaux sont dénichés! cria-t-il.

— Poursuis-les, dit sa femme. »

En un clin d'œil, il s'éleva au *temps* et roula en forme de nuage du côté des fugitifs. Sa fille, qui regardait souvent derrière elle, le vit venir :

« Voici mon père! Changeons-nous en deux grosses pierres blanches, l'une à droite, l'autre à gauche de la route. »

Le Diable descendit du firmament; un peu las d'avoir fait si vite tant de chemin, il s'assit sur une des pierres; puis ne voyant rien, il repartit.

« Je suis revenu, dit-il à sa femme; je n'ai rien trouvé que deux pierres blanches sur le chemin.

— Ce sont eux, retourne! »

Il repartit, en forme de nuage.

« Mon père revient, dit la fille. Changeons-nous, moi en jardin de roses, toi en jardinier. »

Le Diable tomba d'en-haut et toucha terre :

« Jardinier, avez-vous vu passer par ici deux jeunes gens?

— Oui, il est assez bien tenu, mon jardin.

— Je demande si vous avez vu passer deux jeunes gens?

— Tenez, sentez-moi cette rose, approchez-vous. »

Il s'approcha d'un rosier pour en aspirer le parfum, mais une branche épineuse lui accrocha le nez et le mit en sang :

« Laissez-moi tranquille, vieux sourd, avec vos rosiers! » cria-t-il en fureur... et il repartit.

Il conta la chose à sa femme.

« Il faut que j'y aille moi-même », dit-elle.

Elle volait plus vite que l'éclair, sa fille la vit venir :

« C'est ma mère. Ah! cette fois, nous courons grand risque! Mais nous sommes peut-être déjà sortis de son territoire... Changeons-nous vite, moi en maisonnette, toi en liens de balais.

Digitized by Google

— Avez-vous vu passer un jeune homme et une jeune femme?

— Mes balais sont bons, madame, et bien liés : en voulez-vous? »

Elle les avait reconnus :

« Votre ruse ne réussit pas avec moi! Vous êtes heureux de n'être plus sur mon terrain ; autrement!... »

Et elle s'en alla, furieuse, mais impuissante.

Les mariés, tranquillisés, continuèrent leur voyage ; ils se fixèrent dans un bon pays où ils vécurent longtemps.

(Ce conte m'a été dit à Montigny-aux-Amognes par F. Briffault.)

ACHILLE MILLIEN.

SACRIFICE

*A Mlle X***.*

Elle m'avait dit : « Pensez aux amis que vous avez laissés... » et, cette phrase m'obsédant, voici ce que j'ai rêvé dans la nuit :

Elle me reprochait doucement d'avoir frappé à la porte de son cœur, sachant que ce cœur était plein du souvenir d'un autre.

Sous ses reproches, je me suis mis à pleurer comme un enfant que l'on gronde pour une étourderie et je lui ai demandé pardon.

Elle, toujours bonne, m'a pardonné. Puis, lorsque j'ai été seul, j'ai éprouvé l'angoissant besoin de savoir exactement ce qu'il y avait dans mon cœur, j'ai voulu voir. J'ai pris de fortes cisailles et, souvenir inconscient d'opérations vues autrefois, je me suis mis à découper dans ma poitrine ensanglantée une sorte de volet donnant accès dans la région du cœur.

Cette fenêtre ouverte, j'ai vu mon cœur.

Seulement, il m'est apparu sous la forme d'un de ces petits cœurs de cristal, cerclé d'or, dont on fait les breloques « porte-bonheur », si répandues aujourd'hui ; — dans le verre, au lieu du trèfle à quatre feuilles ou de l'édeilweiss vulgaires, il y avait son image, — une réduction d'une photographie prise à Meudon, un jour qu'elle était si jolie, coiffée du canotier blanc que j'aimais tant, toute emmitouflée dans un boa de plumes noires. Tout autour, jusqu'au cadre doré, le cristal était d'une transparence sans tache ; si d'autres images avant la sienne s'y étaient reflétées, elles avaient disparu sans laisser aucune trace.

Digitized by Google

J'ai décroché la breloque et l'ai retirée de ma poitrine ; alors, la tenant des deux mains jointes, comme le prêtre une relique, je l'ai lentement portée à mes lèvres, et à travers le verre impénétrable, j'ai dévotieusement, longuement baisé le portrait. Puis j'ai posé le bijou sur un autel de marbre blanc, fleuri de violettes de deuil...; frappant avec un lourd marteau, j'ai brisé le verre enchâssé d'or ; et, la petite photographie mise à nu, je l'ai brûlée.

Ce sacrifice accompli, j'ai senti dans ma poitrine creuse, qui s'était refermée, un vide affreusement douloureux à la place du cœur, — et, lorsque j'ai regardé de nouveau, sur l'autel de marbre blanc, les débris de verre et d'or s'étaient transformés en morceaux de chair sanglante, encore chauds et frémissants, et du sang avait coulé sur les cendres.

Dans un calice d'argent tout ciselé, sur lequel on avait gravé, au milieu de figures et de fleurs de songe, ces mots : « Oubli des chimères », j'ai préparé un de ces poisons consolants qui apaisent la douleur, éther ou morphine, — et, l'un après l'autre, j'y ai jeté les débris de mon cœur.

Quand je les ai retirés, les morceaux ne saignaient plus, ne palpitaient plus ; — ils étaient froids et durcis comme des pierres. Avec une épingle je les ai, un à un, transpercés de part en part pour m'assurer qu'ils étaient bien morts... la chair resta inerte ; à la place du cœur, la douleur s'était calmée.

Puis, je les ai mis à même dans une boîte de bois ; sur le couvercle, j'ai écrit avec le sang qui tachait le marbre : « A la première venue... », et j'ai jeté ce cercueil dans la rue.

En m'éveillant, je portai la main sur ma poitrine Elle était immobile et rien n'y battait plus.

HUBERT CHARPENTIER.

L'EXÉCUTION D'UN PORC A ARNAY-LE-DUC

Parmi les lois de nos pères, il n'en est peut-être pas de plus étranges que celles qui consistaient à punir des animaux ou des objets pour avoir été mêlés activement ou passivement à quelque acte répréhensible. Ainsi, par exemple, des cloches, pour avoir sonné, étaient condamnées à être descendues et fouettées par la main du bourreau (ordonnance rendue en 1717 par l'Intendant de Moulins) (1).

(1) Cet acte le cède-t-il en bizarrerie à celui de Xerxès faisant fouetter la mer ?

Digitized by Google

Quant aux jugements prononcés contre des animaux, ils furent très fréquents dans toutes les régions de la France, mais nous nous bornerons à rapporter ici une exécution qui eut pour théâtre la patrie de Bonaventure Despériers.

La petite ville d'Arnay-le-Duc, qui, lors des nouvelles divisions géographiques, est tombée au rang de simple chef-lieu de l'un des dix cantons de l'arrondissement de Beaune, était, à l'époque où nous allons remonter, le siège d'un bailliage secondaire ressortissant au présidial de Semur-en-Auxois.

Le bailliage d'Arnay-le-Duc était limité : à l'est, par ceux de Dijon, Nuits et Beaune ; au sud, par celui d'Autun ; à l'ouest, par celui de Saulieu ; au nord, par ceux de Semur et de Châtillon-sur-Seine. Sa superficie était, pour employer le langage d'alors, de 28 lieues et demie carrées. Enfin, sa population, en 1790, atteignait le chiffre de 22,585 habitants, dont « 11,134 hommes et garçons et 11,451 femmes et filles »,

Le bailliage d'Arnay confinait donc au Morvan ou plutôt comprenait plusieurs localités morvandelles. Ces localités, il est vrai, ont été laissées en dehors du Morvan par l'abbé Baudiau, mais, par la composition granitique du sol, elles appartiennent bien réellement, quoi qu'on en puisse dire, à la région morvandelle. La ville d'Arnay, qui a été affranchie en 1492, faisait encore partie du domaine ducal et c'est dans les comptes fournis par le châtelain Jehannot Bar à la duchesse de Bourgogne qu'est relatée l'exécution dont nous allons nous occuper.

Cette exécution (il s'agissait d'un porc qui avait tué une fille en la justice de Saint-Prix, seigneurie voisine de celle d'Arnay), donna lieu à des contestations judiciaires entre Etienne de Salins, seigneur de Saint-Prix, et le procureur de la duchesse qui prétendaient l'un et l'autre avoir sur le porc meurtrier le droit de haute justice. Mais laissons parler Me Jehannot Bar, dans le compte de l'année 1444, chapitre des dépenses.

« Pour la despense d'ung porc appellé verray qui avoit tué et murtry une fille aux champs en la justice de Saintpry, laquelle Estienne de Salins dit à lui appartenir en haulte justice, le procureur de Monsr le Duc disant au contraire. Et en a renduz ledit porc au prévost d'Arnay pour madite dame comme justice souverainne pour icellui faire exécuter et le procez demeure entre ledit procureur et

Digitized by Google

ledit Estienne de Salins par devant Monsr le Bailli d'Auxois au siège dudit Arnay et jusques à ce que ledit Estienne ait justiffié et prouvé ladite haulte justice à ly appartenir, auquel cas se ainsi le fait a esté appoincté en ladite assise de luy rendre et restaublir ledit porc par figure en ly délaissant ladite justice, se non elle demeure à madite dame comme raison est et a froyé ledit prévost en ceste mastière, tant pour envoyer querre ledit porc audit Saintpry, le amener audit Arnay, comme pour les despens de cinq jours qu'il a fait garder, six gros. »

Le compte donne le détail de tous les frais relatifs à l'exécution ; on y voit une dépense « d'ung franc » que le châtelain a « desduit et rabattus aud. prévost pour ses despens d'estre alé querre à Ostun le maistre de la haulte justice » et celui-ci, « pour avoir mis à exécution ledit porc et estachier à ung chaisgne sur le grant chemin de Dijon, près du bois de ville aroille, où il a esté mort », toucha trois francs plus une paire de gants dont le prix figure sous la rubrique suivante :

« Tant pour une paire de gans pour le maistre de la haulte justice comme pour ung charreton auquel l'on fit mener et charroyer ledit porc de ladite prison jusques à l'arbre où il fut exécuté, la somme de dix blancs ». (*Arch. de la Côte-d'Or*, B. 2,276, folio 24.)

PARTHIOT.

CHANSON D'HIVER

Voici l'Hiver au blanc manteau.
Dehors le vent, lente musique,
Se mêle aux cris du noir corbeau.

De sa voix triste, un ramoneur
Chante sa gamme chromatique ;
Gris est le ciel, morne est mon cœur :

Voici l'Hiver au blanc manteau !

THÉODORE BARAT.

Digitized by Google

POETES CASTILLANS *(Suite)*

Enrique Gil y Carrasco

(1815-1846)

LA VIOLETTE

(Fragment.)

Violette perdue en ton retrait, de même
Que mon amour mélancolique et méconnu,
Oui, de ma vie en toi j'ai retrouvé l'emblème
Et j'ai vu dans ta fleur mon destin contenu.

Combien de fois tu sus consoler ma tristesse,
Par ta douceur tranquille, alors qu'avec effroi
Mon esprit chagriné songeait à la vieillesse
Dont le sombre avenir se préparait pour moi !

. . . . . .

Me voici de nouveau ; mais quelle différence
Dans mes chants, mes pensers, mon avenir aussi !
Plus de fleurette à qui confier ma souffrance,
Et plus de solitude où pleurer mon souci.

Douces m'étaient encor ma tristesse et ma peine ;
L'illusion parfois reposait sur mon front ;
Hélas ! l'illusion s'envola, pure et vaine ;
Et mes yeux jamais plus, mes yeux ne la verront.

Je reviens vers toi, comme à son foyer d'enfance
Le pauvre voyageur revient, las de marcher ;
Mais de mes biens perdus je n'ai plus l'espérance ;
Une fosse, voilà ce que je viens chercher.

Je viens chercher ici la fosse hospitalière
Où, calme, près de toi, reposera mon cœur,
Car, autrefois, tu sus comprendre ma prière
Et dans ta fleur j'ai cru voir l'âme d'une sœur.

Viens sur ma tombe ouvrir ta paisible corolle,
Viens donner ton arôme à mon tertre écarté,
O violette, viens lui prêter l'auréole
De ta rêveuse, tendre et touchante beauté.

Digitized by Google

Digitized by Google

« Bien loin du pays où nous sommes,
Leur dirons-nous, il est, enfants,
Un Eden, — Grenade, — où des hommes
Vivent heureux et triomphants.
Nos tribus par eux débusquées
Avaient là des vassaux, des rois,
Arquebuses, chevaux, mosquées,
Riches harems et beaux tournois.

» Voguez vers ces rives prospères;
Allez tous, nombreux et vaillants,
Aux champs où combattaient vos pères,
Ravir les pennons castillans.
De notre Alhambra chassez vite
Tous ces Castillans odieux
Et de votre main qui s'irrite
Prenez-leur le cœur et les yeux!... »

LA SIESTE

(Fragment.)

Oh! quelle est ta beauté!... Née à Séville, Rose,
On l'apprend par ton front gracieux à ravir,
La chair de ton corps fut pétrie avec la rose
Des champs fertilisés par le Guadalquivir.
Ses arbres sur tes cils ont répandu leur ombre.
Tes paupières? J'y vois ses feuilles d'oranger.
Pour que puisse toujours ton souffle s'en charger,
Ses nards ont dans ton sein mis leurs parfums sans nombre.
Des rameaux toujours verts qui parent sa cité,
Tes tresses de cheveux sont l'élégant emblème;
Ton col a le port fier de la Giralda même;
De son ciel bleu ton âme a la sérénité.
Quelle est ta beauté!... Mais... m'entends-tu? Ce sourire
Sur ta bouche... ces mots que s'essaie à former
Ta langue... Est-ce pour moi?... Que je t'entende dire,
Rose, au moins en rêvant, que tu veux bien m'aimer!...

Traduction de ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

H. Dif del.

... La belle fille aux tresses d'or
Assise auprès de la fenêtre.

(La maison blanche du bois, poésie d'Ach. Millien).

Revue du Nivernais, mai 1899.

Digitized by Google

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Notre collaborateur M. Germain-Tricot publie une charmante plaquette : *Impressions de Saintonge*, précédée d'une préface de notre compatriote M. Alexis Fruit, devenu saintongeais depuis quelques années. Pages alertes où les impressions se sont fixées fraîches et vivantes pour se communiquer au lecteur. La nature du pays, le caractère des habitants ont charmé M. Germain-Tricot qui nous en donne une idée très séduisante dans ces vingt-huit pages d'une attrayante lecture.

M. Joseph Manin, dont le nom est bien connu de nos lecteurs, nous offre un nouveau recueil de poesies : *Lauriers et Cyprès* (Lemerre, 3 francs). La note patriotique domine dans ces pages qui rappellent les héroïsmes passés et contiennent les espérances d'un avenir réparateur. De cette œuvre d'un bon français et d'un bon poète, nous serions heureux de détacher quelques pages si l'espace ne nous était mesuré.

Lilas et chrysanthèmes, par Jean Solore. — Comme M Jules Claretie qui a donné une lettre-préface à ce recueil, nous avons lu les vers de M. Solore avec grand plaisir. Il y en a de bien jolis :

« Notre âme sans amour, c'est le nid sans oiseau. »

On pourrait en citer beaucoup, et non pas seulement des vers isolés, mais des pièces entières.

A la dernière assemblée générale de la Société académique du Centre, à Châteauroux, le président, M. Tony Bouillet a lu une poésie inédite de M. Lucien Jeny : *Resurrection*, qui a obtenu un vif succès.

Un grand nombre de revues donnent ce mois-ci des vers de notre directeur. Citons : la *Revue des Questions héraldiques* 25 décembre) ; la *Revue Mame* (24 décembre) ; le *Soleil du Dimanche* (24 décembre) ; la *France illustrée* (30 decembre) ; et aussi la charmante *Revue des Rhumatisants* (15 janvier). — Nous en trouvons encore dans l'*Almanach de Genève*, publication de l'Institut national genevois, dont M. Millien fait partie depuis 1866.

Le volume de notre collaborateur Henry Buteau : *Mère Poudrée*, est déjà l'objet d'appréciations très élogieuses. M. Olivier de Gourcuff écrit : « J'avais lu dans l'excellente *Revue du Nivernais* que dirige M. Achille Millien, plusieurs nouvelles signées Henry Buteau. La note émue de ces petits récits de style très simple, quoique révélant la main d'un artiste exercé, m'avait frappé..... » Le critique autorisé classe M. Buteau « parmi les successeurs d'Alfred de Vigny et de Guy de Maupassant », tout en constatant qu'il conserve « une bien distincte personnalité ».

Digitized by Google

NOTES ET ÉCHOS

.·. On n'a pas oublié le succès de l'exposition de Cosne dû surtout à l'activité toute dévouée de M. Albert Pasquet. Tout avait réussi, sauf le projet de création d'un musée local. Devant les hésitations de la municipalité, Mme Pasquet assuma courageusement la tâche abandonnée. Elle fit appel à plusieurs personnes de la région, les intéressa à son idée et arriva en peu de temps à constituer un petit fonds qui servira à acquérir les premières œuvres, autour desquelles se grouperont peu à peu les dons généreux et les acquisitions nouvelles. Le conseil municipal vient d'affecter au musée naissant une des salles de l'hôtel de ville, une commission est formée et ainsi se fonde à Cosne une collection qui promet d'égaler, avec un peu de temps, celles qui font honneur à Clamecy, Varzy, Montsauche, etc. Voilà ce que peut faire, et ce que fait trop rarement chez nous, une initiative intelligente et convaincue.

.·. Le 14 décembre, la Société historique du Cher a constitué son bureau pour l'année 1900; notre collaborateur M. Lucien Jeny, a été nommé président. En prenant place, M. Jeny remercie la Société de son élection. Peut-être, ajoute-t-il, eût-il été préférable d'apporter davantage de variété dans le choix des présidents, et de ne point faire reparaître son nom à un aussi court intervalle. En outre, depuis sa dernière publication poétique, il s'est trouvé mêlé davantage aux choses littéraires qu'à l'histoire, dont les recherches exigent beaucoup de loisirs. Enfin sa santé ne lui permet pas toujours l'assiduité la plus absolue. Aussi fait-il appel au concours du bureau et de tous ses confrères, pour suppléer à son insuffisance et compte-t-il que l'indulgence dont la Société a bien voulu entourer ses présidences antérieures lui sera de nouveau acquise pour 1900.

.·. Le 16 décembre, dans les salons Catelain, au Palais-Royal, la Société de secours mutuels des enfants de la Nièvre, donnait sa fête annuelle. En l'absence du président honoraire, M. Bornet, membre de l'Institut, retenu chez lui par une indisposition, la présidence a été offerte à M. H. Loiseau, avocat à la Cour d'appel; M. Ducrot a ouvert la marche des toasts. Après lui, ont pris la parole, MM. Loiseau, Goujat, Chandioux, Groslard, Dalligny. On a bu aux présidents, MM. Bornet et Ducrot, à la solidarité, à la jeunesse nivernaise. A l'issue du banquet, un bal qui s'est continué jusqu'au jour a heureusement terminé cette gracieuse fête.

.·. 3 décembre, banquet des agents-voyers du département. Discours de M. Legrand, agent-voyer en chef, de M. le préfet, etc. Nous avons remarqué le *menu*, dessiné et gravé par M. Coulon, agent-voyer principal : un agent-voyer signe le livret d'un cantonnier au bord d'une route. L'auteur a heureusement groupé tous les attributs du service, chaîne, niveau, boussole, etc.

.·. M. Emile Lalement, fils du dentiste nivernais bien connu, a récemment passé avec grand succès sa thèse de doctorat en médecine. Il vient de s'établir à Nevers, en même temps qu'un autre de nos jeunes compatriotes, le docteur Jules Subert.

.·. Nous avons le regret d'enregistrer le deuil qui vient de frapper notre compatriote, M. Aug. Dalligny, directeur du *Journal des Arts*; Mme Dalligny est décédée le 10 janvier.

Notre collaborateur, Albert Duvivier, a été, lui aussi, cruellement atteint, il a perdu sa fille aînée, Mlle Marguerite, sœur de M. Paul Duvivier, dont les délicates *nouvelles* sont tant appréciées de nos lecteurs.

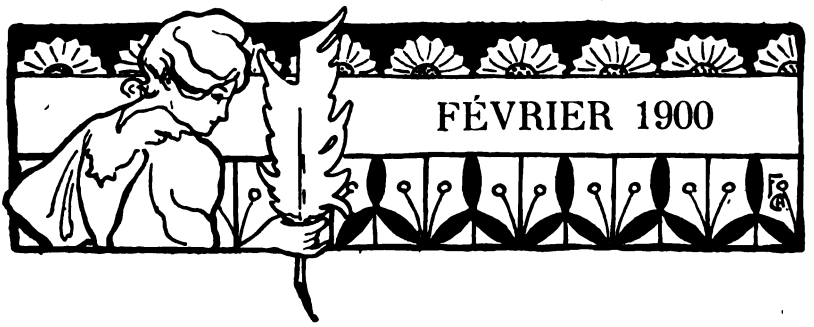
.·. Le général Poterat de Pilly est nommé au commandement de la 32e brigade d'infanterie, à Nevers, en remplacement du général Gosse-Dubois, qui passe dans la réserve.

.·. C'est le 1er février que l'éditeur Lemerre mettra en vente le recueil de M. Achille Millien : *Aux champs et au foyer* (3 fr.). Les abonnés de la *Revue du Nivernais* le recevront *franco* au prix de 2 fr. s'ils s'adressent à l'administration de la Revue, à Beaumont-la-Ferrière où à l'Imprimerie Vallière, à Nevers. L. D.

Le Directeur-Gérant, ACHILLE MILLIEN.

Nevers, imp. G. Vallière.

Digitized by Google



PAUV' CHÉRI !

*A ma chère July P***, en souvenir de nos vacances 1899.*

La première fois que Luc rencontra sa petite cousine Thérèse, ils se disputèrent avec acharnement... la seconde, ils s'épousèrent ! Et tout cela par la faute de « Pauv' chéri ! » assurément. Mais n'anticipons pas sur les événements et commençons par le commencement.

Thérèse était une gentille fillette, très bien élevée, quoique vive et ardente; mais par malheur aux prises avec le terrible âge ingrat. C'était le moment des premiers froissements, de la première lutte, l'heure où l'enfant repousse avec horreur cette coupe de la vie qu'il croyait pleine de nectar et dont l'amertume le révolte. L'âme prise au dépourvu se cabre sous l'éperon bienfaisant de la souffrance et le combat commence entre le bien et le mal, combat incessant, sans trêve ni repos. . et sans fin aussi.

La nature très riche de Thérèse la rendait peut-être plus sensible que beaucoup à ce douloureux apprentissage et son caractère s'en était fait légèrement irritable, difficile même par instant.

Les cheveux ébouriffés par une longue course et la mine plutôt maussade, ainsi fit-elle la connaissance de son cousin Luc. Ils se virent et leurs premières paroles furent une escarmouche, prélude des engagements futurs.

Au milieu du chaos informe que représentait à cette époque le moral de la pauvre Thérèse, une seule chose était restée intacte : son bon petit cœur. Les irritations, les vivacités, les méfiances n'avaient

Digitized by Google

rien pu contre lui et comme toujours il s'élançait d'instinct vers tous ceux qui souffraient : « Pauv' chéri ! » disait-elle avec un charmant air de compassion. Et comme malheureusement sa tendre pitié trouvait à se donner carrière, c'était vingt fois par jour qu'elle le disait avec une chaleur et une sincérité toujours nouvelles, quel qu'en fût le destinataire. Complaisamment d'ailleurs « Pauv' chéri » se pliait à toutes les exigences et s'adaptait à toutes les circonstances.

Le héros mélancolique du conte de fée qu'elle lisait : « Pauv' chéri ! » le pauvre petit veau blanc qu'on séparait de sa mère : « Pauv' chéri ! » encore. Le gamin maladroit qui tombait le nez dans le ruisseau, le cheval trop indépendant, rappelé à l'ordre d'un coup de cravache : « Pauv' chéri ! » toujours !

C'était si naturel de le lui entendre dire que, dans son entourage, nul n'y prenait garde, mais Luc, qui n'était pas initié, s'était permis d'en rire et Thérèse, d'abord un peu surprise, avait répliqué vertement.

« Diantre, s'était dit Luc en frisottant sa moustache naissante, voilà une petite fille qui m'a tout l'air d'être insupportable, ce n'est pas surprenant, car elle n'a pas de frère pour lui former le caractère, mais c'est dommage... si je lui rendais ce petit service pendant les quelques jours que nous allons passer ici... »

En vérité, le moment était mal choisi pour former le caractère de Thérèse, mais Luc n'était pas un psychologue. C'était un gentil garçon, intelligent, loyal et bon aussi, qui venait de terminer brillamment ses études, mais qui avait complètement omis d'examiner au microscope les délicates pulsations du cœur féminin, entre la dixième et la quatorzième année...

Dès lors, les journées se passèrent en joutes et en tournois fort divertissants vraiment pour les spectateurs. Luc avait de l'esprit et un tour d'esprit original et brillant, qui lui permettaient de broder sans cesse sur l'immuable texte sans jamais se répéter. Thérèse n'était pas une adversaire à dédaigner: elle défendait son terrain avec acharnement, ne le livrant que pied à pied à l'ennemi. Naturellement ardente, elle se passionnait vite, se donnait tout entière à cette lutte de mots, et les piqûres qu'elle y recevait ne l'en irritaient que davantage.

Au bout de quelques temps, Luc dut s'avouer que le caractère de sa cousine n'était pas sensiblement plus formé que le jour de son arrivée, mais qu'en revanche elle le détestait cordialement. Elle le lui avait dit

Digitized by Google

très franchement d'ailleurs unjour qu'il s'était montré encore plus taquin que de coutume, donc il n'avait pas d'illusion à se faire sur ce point.

« Cousine, lui dit-il le jour de son départ, j'ai été bien ennuyeux avec vous je le reconnais, mais j'espère que vous aurez la générosité grande de me le pardonner. Dites-le moi pour que je parte tranquille.

— Non, vraiment, je ne peux pas vous le dire, répondit-elle très sérieusement, car ce ne serait pas vrai, mais pas vrai du tout ! »

Il était parti là-dessus assez peu marri d'ailleurs.

Les années avaient passé, ils ne s'étaient pas revus. La Bretagne est loin de la Nièvre.

Luc était entré à Navale, puis, sorti du *Borda*, il était parti pour les mers lointaines, consacrant uniquement à sa mère très aimée les quelques jours de congé accordés de temps à autre entre les longs séjours en mer.

Mme de Lenfroy attendait avec impatience ces visites de son fils, vrais rayons de soleil dans sa vie toute grise de veuve, pourtant un soir elle proposa à Luc de la quitter pour quelques temps.

« Tu devrais bien aller en Nivernais, lui dit-elle, sans quitter des yeux son ouvrage. Ta tante serait contente de te voir... Il y a une éternité que nous ne sommes allés chez elle. Moi je suis trop fatiguée en ce moment pour faire un aussi long voyage, mais tu ne peux vraiment donner la même excuse. Allons, vilain paresseux, un peu de courage, termina-t-elle, sans regarder son fils, il faut bien entretenir les bonnes relations de famille. »

Luc avait écouté très attentivement et quand Mme de Lenfroy s'arrêta, il s'approcha d'elle en souriant :

« Chère maman, demanda-t-il, savez-vous ce que Thérèse pense de cela ? »

Mme de Lenfroy laissa glisser son ouvrage sur ses genoux en levant sur son fils un regard scrutateur.

« Mais, Luc, interrogea-t-elle, je ne te parle pas de Thérèse ?

— Sans doute, chère maman, mais vous y pensiez et, comme aux petits jeux, je dis tout haut ce à quoi vous songiez tout bas. »

Mme de Lenfroy prit un air perplexe puis, soudain, elle se mit à rire franchement.

« Quelle perspicacité, Luc, s'écria-t-elle, je ne t'ai cependant jamais dit un mot de tout cela !

Digitized by Google

— Désolé de vous enlever une illusion, chère maman, mais depuis que vous avez aperçu Thérèse à Paris l'an dernier, vous ne m'avez pas écrit trois lignes sans m'insinuer que Thérèse ferait une femme exquise... et, si je ne brûle pas encore ce n'est vraiment pas votre faute ! »

Mme de Lenfroy sourit encore une fois, puis reprit sérieusement.

« Eh ! bien, Luc, puisque tu es si bien au courant de mes rêves d'avenir... qu'en penses-tu, dis-moi ?

— Je m'en rapporte absolument à vous, chère mère, tout en vous rappelant, car vous semblez l'avoir oublié, que Thérèse me déteste ouvertement !

— Qu'elle te détestait, rectifia Mme de Lenfroy ; il y a bien longtemps de cela et elle pourra changer d'avis, ajouta-t-elle, en enveloppant son fils d'un long regard d'orgueilleuse tendresse. »

Luc n'avait plus rien à dire Il partit le lendemain. En arrivant, il aperçut tout d'abord sur le perron sa cousine Thérèse qui rentrait du jardin les mains pleines de glaïeuls. Elle avait considérablement changé ; c'était une grande jeune fille, mince, élancée, au profil spirituel, aux cheveux superbes, et douée de magnifiques yeux noirs doux et expressifs.

La première soirée passa vite. Après dîner, Luc descendit au jardin et commença, tout en fumant, une de ces promenades silencieuses si aimées des marins. Il regardait gravement la fumée légère de son cigare se dérouler dans l'air assombri par le crépuscule qui descendait.

« Je crois que ma mère a raison se dit-il tout à coup comme s'il venait de découvrir cela dans les vaporeuses spirales bleues, elle fera vraiment une femme exquise ! »

Dans les jours qui suivirent, il fit beaucoup de promenades du même genre et au bout de quelque temps, il était si bien persuadé des très nombreuses qualités de sa cousine, qu'il voyait avec effroi l'heure du départ s'avancer.

Une chose pourtant désolait Luc : l'attention constante qu'apportait Thérèse à ne jamais prononcer devant lui « Pauv' chéri ! » Il ne pouvait se leurrer de l'espoir que la jeune fille en avait perdu l'habitude. Cent fois par jour, il sentait monter aux lèvres de sa cousine ces deux petits mots, sans [illegible] de la de son [illegible]. Thérèse la craignait-elle encore, cette [illegible] ? Cela devait être, car « Pauv' chéri ! » était toujours [illegible] au passage, avec un [illegible] de pitié de son cousin.

Digitized by Google

« Elle me déteste toujours, se disait Luc en arpentant la grande allée de marronniers, ce n'est que par politesse qu'elle ne me le laisse point voir. Quel être stupide j'ai été !... Ou alors elle a peur de moi... Peur de moi. Est-ce assez monstrueux ? Si je pouvais lui dire... mais voilà, je n'ose pas ; elle est très franche... elle me dirait la vérité et la vérité est souvent bien dure ! Si au moins je lui entendait dire une fois « Pauv' chéri » de sa jolie voix douce .. Oh ! je partirais tranquille, car peut-être qu'en laissant faire le temps... »

Il s'arrêta tout à coup, Thérèse paraissait à l'autre bout de l'allée, elle avait un grand châle de moëlleuse laine blanche et ses joues étaient toutes rosées par l'air très piquant ce jour-là, elle marchait lentement et ramassait de temps à autre des marrons qu'elle glissait dans un joli petit panier.

« Oh ! cousine, est-ce que vous avez l'intention de vous faire un collier ? demanda Luc en riant.

— Non, vraiment, répondit-elle aussi gaiement.

— C'est un chapelet alors ? Vous les aimiez beaucoup autrefois.

— Pas davantage, cousin... Ce n'est rien du tout, seulement je ne peux pas voir un beau marron bien brillant, bien marbré sans le ramasser... Je les donne ensuite aux enfants du village qui en sont ravis.

— Puis-je vous accompagner ? demanda Luc.

— Certainement... Vous pouvez m'aider même si vous voulez... Je vous donnerai, par exemple, mon panier à porter... Oh ! regardez comme les arbres deviennent jolis avec ces tons roux ! »

L'automne était venu, l'automne triste et doux. Il passait lentement dans l'air refroidi, effleurant toute chose de son doigt glacé... et les fleurs, froissées par ce contact, penchaient languissamment la tête, et les feuilles jaunies se détachaient des arbres et glissaient doucement sur le sable fin des allées. Le soleil s'était voilé et dans le ciel bas de gros nuages passaient ; de gros nuages gris qu'on sentait peser lourds, oppressants. Les oiseaux pris de mélancolie s'étaient tus et dans le morne silence le vent gémissait douloureusement en glissant à travers les rameaux à demi-dépouillés déjà.

« C'est très joli, murmura Luc à mi-voix, mais je ne pensais pas que l'automne fût si triste.

— Vraiment ? questionna Thérèse avec étonnement. C'est tout ce

Digitized by Google

qu'on peut voir de plus triste, ajouta-t-elle avec conviction. Tout se meurt dans la nature et pour nous, pauvres humains, c'est le moment des séparations.

— Je crois que c'est cela surtout, fit le jeune homme d'un air profond. »

Il se mit à regarder longuement devant lui, puis il reprit brièvement, en se retournant du côté de Thérèse :

« Je pars bientôt, après demain peut-être ! » Thérèse ne répondit pas : un marron venait de dégringoler tout près d'elle avec un froissement de feuilles sèches et un bruit sourd en touchant terre. Elle se pencha pour le ramasser, mais l'enveloppe épineuse s'était seulement fendue en tombant, et pour en chasser le fruit doré, elle y appuya le bout de son petit pied.

Elle avait un petit pied fin, coquettement chaussé d'élégants souliers jaunes. Luc le regarda avec intérêt et demanda tout à coup :

« Est-ce que vous me détestez toujours, ma cousine ? »

Thérèse, le front penché, ramassait son marron, elle se redressa en riant :

« Quelle question, mon cousin !

— Ne riez pas, Thérèse, c'est très sérieux. Je vais reprendre la mer et là-bas, seul entre le ciel et l'eau, on vit beaucoup par la pensée. Souvenirs et rêves; le passé et l'avenir, celui-là faisant présager celui-ci... et je voudrais emporter la conviction que vous avez oublié nos discussions d'autrefois. »

Il parlait si gravement que Thérèse le regarda, étonnée.

« Ce n'était que des enfantillages, répondit-elle simplement, vous y attachez trop d'importance, Luc, assurément. »

Ils marchèrent quelque temps. Les feuilles craquaient sous leurs pas et derrière eux, au couchant, le soleil se dégageait des gros nuages gris pour verser encore une fois ses feux empourprés sur la pauvre nature souffrante. Un de ses rayons vint jouer dans les cheveux de Thérèse et Luc, qui le regardait faire, s'arrêta tout à coup.

« Thérèse, puisque vous ne me détestez plus, commença-t-il à voix basse, ne pourriez-vous pas arriver à m'aimer un peu, dites-moi ? »

La jeune fille tressaillit, leva sur son cousin un long regard surpris, puis se pencha sur le marron brillant qu'elle tenait encore à la main, comme pour y mirer ses grands yeux noirs.

Digitized by Google

Luc attendit quelques secondes, puis il s'impatienta. « Thérèse !... commença-t-il d'un accent plein d'autorité et de supplication. »

Thérèse remonta son grand châle blanc qui glissait un peu, introduisit avec précaution le cher marron dans le petit panier avec les autres, puis le premier moment d'embarras passé, trouvant la question amusante après tout, elle reprit en riant :

« Est-ce que je peux répondre comme cela à une pareille demande. C'est très grave, savez-vous. Donnez-moi au moins un jour tout entier, mon cousin, pour réfléchir... »

Cette insouciante gaîté tomba sur Luc comme un linceul de glace. Pas l'ombre d'émotion : il avait espéré mieux sans vouloir se l'avouer et la désillusion était si grande, si douloureuse, qu'il resta quelque temps anéanti.

« Dans un jour, je serai bien loin, répondit-il enfin d'une voix lente et au timbre étrange, comme si quelque chose venait de se briser en lui. Oh ! oui dans un jour je serai bien loin... J'aurais dû me douter que ces impressions d'enfance n'arrivent jamais à s'effacer... Pourquoi suis-je revenu !... »

Ces derniers mots s'étranglèrent dans sa gorge serrée et Thérèse le regarda avec angoisse. Elle comprit combien elle venait de le rendre malheureux et cette pensée la bouleversa. Elle avait toujours le cœur d'autrefois, ce cœur qui allait si instinctivement à tout ceux qui souffraient... mais il lui semblait que la tristesse de Luc était plus navrante encore que ce qu'elle avait pu voir dans ce genre jusque-là ; elle comprit qu'il lui serait impossible de la supporter cette tristesse et qu'elle serait capable de tout pour le consoler, de tout... même de l'aimer.

Un peu craintivement, elle leva les yeux sur lui. Il avait les bras croisés, les sourcils froncés et regardait durement le soleil radieux, entre les nuages sombres, comme s'il lui en voulait d'être si placide et si beau quand lui était si malheureux.

Le cœur de Thérèse se serra, elle se rapprocha de lui et son exclamation favorite, jaillissant du plus profond d'elle-même sans qu'elle songeât cette fois à la repousser :

« Pauv' chéri ! » murmura-t-elle doucement en lui tendant la main !

V. Mag.

Digitized by Google

LE MYSTÈRE DU LAC

Le ciel d'ombre étoilé de nébuleuses flammes
Mêlait aux pleurs des eaux son sourire blêmi ;
L'étreinte de la nuit assombrissait nos âmes ;
... Nous étions seuls devant le lac sombre endormi...

Le lac sombre dormait, morne comme un suaire,
Lac de la solitude et du silence obscur
Où, pâles, se mouraient les lueurs de mystère
Des étoiles de songe errantes dans l'azur.

Notre amour s'imprégnait de pensive tristesse,
Et, muets, frémissants d'angoisse et de douceur,
Nous écoutions monter, du fond de notre ivresse,
En un soupir, l'écho de l'intime douleur,

La douleur de sentir devant les calmes rives,
Berceaux d'éternité du lac sombre qui dort,
Vivre et se consumer nos âmes fugitives
Dans le frôlement sourd des ailes de la mort.

De l'onde s'exhalait un souffle magnétique,
Souffle de l'Au-Delà, mystérieux baiser ;
Entre nous se creusait, abîme léthargique,
Un silence infini que nous n'osions briser.

... Sur les flots alanguis vint tressaillir la brise ;
Dans nos cœurs attendris l'amour vint murmurer ;
... Soudain le lac, vibrant comme un cœur qui se brise,
Chanta son chant de mort doux et triste à pleurer.

La voix montait vers nous ainsi qu'une prière,
Tendres gémissements, passionnés sanglots,
Et nos yeux se voilaient de larmes de lumière,
Et nos âmes s'aimaient au cantique des flots.

... Le lac se soulevait en vagues défaillantes
En nous enveloppant de ses caresses d'or ;
Les lueurs palpitaient plus pâles, plus troublantes ;
La voix se lamentait, plus suppliante encor.

... Le lac nous appelait de sa voix d'agonie
Vers les pays d'extase où sombre le désir,
Et nous sentions en nous le frisson de la vie
S'éteindre dans le rêve insensé de mourir...

FERNAND RICHARD.

Digitized by Google

JEANNE D'ARC A SAINT-PIERRE-LE-MOUTIER

(Octobre 1429.)

« Les Nivernais ne sauraient oublier que leur province a vu flotter l'étendard de la Pucelle d'Orléans. » L. ROUBET.

Le souvenir de Jeanne d'Arc a semblé sommeiller pendant longtemps en Nivernais, et il appartenait certes aux habitants de Saint-Pierre-le-Moûtier de réveiller chez leurs compatriotes le culte de cette héroïne.

N'avaient-ils point d'ailleurs à venger l'injure que leur fit certain historien au milieu de ce siècle? Dans la *Loire historique*, Touchard-Lafosse prétend, en effet, qu'à cette époque les habitants de Saint-Pierre regardaient d'un air ébahi le voyageur qui parlait de Jeanne d'Arc et qu'il ne subsistait pas même parmi eux de ces traditions populaires qui perpétuent quelquefois les faits historiques en leur prêtant un entourage merveilleux.

Pour appuyer son assertion, l'auteur cite ce fait personnel : « Lorsqu'en 1840, je passai à Saint-Pierre, un tonnelier se tenait à la porte d'une maison du quatorzième siècle, peut-être l'hôtel du grand bailli. Je lui demandai si c'était là qu'avait séjourné Jeanne? — Non, monsieur, répondit-il, c'est deux portes plus bas ; mais Jeanne est en service à Nevers depuis la Toussaint ! » Et notre historien de conclure ironiquement que son interlocuteur ne connaissait que Jeanne la chambrière !

Souhaitons pour l'honneur des habitants d'alors que cette histoire soit de pure fantaisie ou le résultat d'une bizarre coïncidence. Leurs successeurs ont d'ailleurs compris leur devoir, puisqu'ils se proposent de perpétuer par un monument le souvenir de l'héroïque jeune fille qui enleva leur ville aux mains des ennemis.

Essayons donc de retracer ici ce que fut ce siège mémorable :

Les Bourguignons, alliés des Anglais, occupaient plusieurs villes situées entre la Loire et l'Allier. De ce nombre était Saint-Pierre-le-Moûtier, depuis sept ans en leur pouvoir, et dont ils avaient fait, — en raison de son enceinte solidement fortifiée — une de leurs places d'armes les plus importantes du centre de la France.

Digitized by Google

Jeanne d'Arc, voulant faire cesser les dévastations commises par les soldats bourguignons aux environs de Saint-Pierre, s'arrêta devant cette ville en octobre 1429 et résolut d'en faire le siège. L'élite de la vaillante chevalerie de l'époque était là ; et cependant, après un assaut tenté avec intrépidité, les assiégeants, précipités du haut des échelles, brisés sous les pierres jetées des remparts et décimés par le feu des couleuvrines anglaises, s'étaient retirés au loin.

Jeanne restait seule près des murailles de la ville, exposée au feu et aux flèches de l'ennemi, agitant son étendard et conjurant les chevaliers d'avoir bon courage, prétendant que Dieu avait condamné les Bourguignons à rendre la place.

En vain les plus vaillants chevaliers, le duc d'Alençon entre autres, lui demandèrent-ils d'abandonner l'assaut. Jeanne tint bon ; et lorsque son écuyer insinua qu'elle était seule, elle lui répondit qu'elle avait assez de lances pour que la ville soit prise avant une heure.

Et, s'il faut en croire nos meilleurs historiens, à ce moment de sublime exaltation, cette paysanne de Domrémy se tourna vers les grands capitaines de l'armée royale et, levant sa bannière, leur cria : « Allons, messeigneurs ! sus aux Anglais ! Dieu me l'a promis ; la ville est à nous ».

En disant ces mots, l'intrépide jeune fille saisit une échelle, l'applique à la muraille et s'élance à l'assaut. Les Français, qui voient déjà son panache flotter à la crête des remparts, la suivent de près, culbutent les ennemis et Saint-Pierre-le-Moûtier est reconquis ! (1)

C'est pour rappeler ce brillant fait d'armes que les habitants de Saint-Pierre projettent d'élever une statue à Jeanne d'Arc, réclamant, pour y parvenir, le concours moral et pécuniaire de tous les Nivernais.

Souhaitons donc que leur appel soit entendu !

GASTON GAUTHIER.

(1) Notes extraites de la conférence populaire faite, à l'école des garçons de Champvert, sur *Jeanne d'Arc en Nivernais* et suivie d'une souscription pour l'érection du monument de Saint-Pierre. *(Note de la Direction.)*

Digitized by Google

PETITS CONTES POPULAIRES DU NIVERNAIS

LE PÈRE MOUTARDIER

C'était un malin que le père Moutardier. Il louait des domestiques le jour de la Saint-Jean qui est, comme on le sait, époque de louée dans notre pays.

— Garçons, vous pouvez venir sans crainte à la maison : Vous, n'y serez pas mal. Chez moi boit de l'eau qui veut.

Marché fait. Les gens se disaient, tout contents :

— Puisque boit de l'eau qui veut, nous n'en boirons pas souvent.

Ils étaient dans le domaine du père Moutardier depuis trois jours et il n'avait pas encore paru sur la table une seule chopine de vin.

— Maître, dit *à goûter* le plus hardi de la bande, vous ne donnez donc pas de vin ?

— Hé ! mes enfants, je vous ai prévenus ; ici boit de l'eau qui veut.

Qui fut attrapé ? Les domestiques. Le père Moutardier avait joué sur les mots ; il n'y avait rien à faire. Ils burent de l'eau, bon gré, mal gré.

Quelques jours plus tard, le maître leur dit :

— Garçons, voilà le moment de laver mes moutons ; jetez-les bien dans la rivière, au courant de l'eau. Après cette opération, vous aurez chacun une bouteille de vin.

Les gars s'en vont, et reviennent sans trop tarder.

— Eh bien ! où sont les moutons ?

— Maître, ils sont dans la rivière. N'avez-vous pas commandé de les y jeter ?... Et maintenant, la bouteille de vin que vous avez promise !

— Ah ! chiens fous que vous êtes ! Mes moutons sont noyés !... Et vous demandez du vin !... Dépêchez-vous de déguerpir !

Le père Moutardier vit, ce jour-là, qu'il était mauvais de jouer sur les mots.

Conte recueilli par ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

AU PRINTEMPS

A Mlle Alice Manuel.

Vous avez dix-huit ans ! c'est la saison nouvelle,
Celle du gai printemps, de toutes, la plus belle !
Savourez-en les mois, les semaines, les jours !...
Plus tard, vous comprendrez qu'ils ont été trop courts.
On attend dix-huit ans avec impatience,
Et souvent, on les porte avec insouciance.
Du printemps à l'été, c'est un chemin en fleur
Qu'en riant on parcourt avec joie et bonheur !
Mais lorsque de l'été l'on arrive à l'automne,
On trouve que la route est moins douce. On s'étonne
D'avoir en peu de temps fait un si long chemin
Et de se voir au soir, se croyant au matin.
De rester jeune, hélas ! nul n'a le privilège.
Et quand viendra l'hiver et son triste cortège,
Vous saurez que le cœur, seul, reste en son printemps.
Par la tendresse, un cœur a toujours dix-huit ans !

Marzy, 5 juillet 1899.

EMILIE MATHIEU.

Digitized by Google

UNE SŒUR DE MONTCALM

Les expéditions coloniales ont remis en mémoire les admirables campagnes du marquis de Montcalm au Canada. Sa renommée reste une des plus pures de notre histoire militaire. Ses exploits, ceux de La Bourdonnais, de Dupleix, du bailli de Suffren aux Indes et de notre marine dans les mers du Levant, rendus stériles par l'incurie du Gouvernement, illuminent le crépuscule du dix-huitième siècle.

Dans le rayonnement que ces grands Français jettent sur une époque troublée, Montcalm apparaît le plus grand de tous. Il réunit l'abnégation, le courage sans défaillance, l'amour du drapeau, l'indomptable patriotisme. Enseveli dans sa gloire, sur le champ de bataille comme Turenne, doué d'une âme noble et chrétienne, où les plus délicates vertus s'alliaient aux plus hautes qualités guerrières, Montcalm fut le précurseur et le grand ancêtre des Courbet, des Dodds, des Marchand !

Parmi les lettres et papiers provenant de cet homme illustre, nous choisissons, pour en donner la primeur à la *Revue du Nivernais*, trois autographes inédits intéressant les descendants d'Antoine de Viel de Lunas, baron du Pouget, et de Thérèse de Montcalm, dont la postérité masculine a occupé depuis, en Nivernais, une situation considérable.

Au surplus, la correspondance du dernier défenseur du Canada, nous le révèle bien tel qu'il est connu : excellent officier, actif, zélé, prévoyant, curieux de renseignements sur les hommes et les choses de la guerre, peu soucieux de son bien-être ; et, dans l'intimité, religieux, modeste, poli, instruit, tendre et obligeant, n'oubliant personne.

Pour l'intelligence de ces autographes, quelques détails sur Montcalm et sur sa famille sont nécessaires.

***

Louis-Joseph de Montcalm-Gozon, marquis de Saint-Véran, lieutenant-général des armées du roi, commandeur (cordon rouge) de l'Ordre de Saint-Louis, commandant en chef au Canada, tué devant Québec en 1759, naquit en 1712 au château de Candiac, près Nîmes. Sa maison, alliée à la bonne noblesse du Languedoc, était connue en Rouergue, depuis Simon de Montcalm, seigneur de Viala-de-Cornus, en 1290.

Digitized by Google

Il était l'aîné des cinq enfants de Louis-Daniel de Montcalm-Gozon, marquis de Saint-Véran, baron de Gabriac, seigneur de Candiac, Vestric, Tournemire, Saint-Julien-d'Arpajon. le Viala-de-Cornus, lieutenant-colonel du régiment de Hainaut, et de Marie-Thérèse-Charlotte de Lauris de Castellane, dame d'Ampus. Cette riche héritière descendait d'Henri de Castellane, marquis d'Ampus, et de Marie de Villars-Brancas, fille de Georges de Brancas, duc de Villars-Brancas, baron d'Oise, chevalier de l'Ordre du Roi, lieutenant-général en Normandie, etc. Marié le 7 janvier 1597 à Julienne-Hippolyte d'Estrées, sœur de la belle Gabrielle et tante de César de Bourbon-Vendôme, duc de Vendôme et de Beaufort, prince de Martigues, comte de Buzançois, pair de France, chevalier des Ordres du Roi, gouverneur de Bretagne, surintendant général de la Marine, qui épousa la princesse Françoise de Lorraine, duchesse de Mercœur, de Penthièvre et d'Etampes, d'où postérité.

Marie de Villars-Brancas avait transmis aux Montcalm, ses descendants, des parentés illustres et relativement proches avec le cardinal, l'amiral et le maréchal duc d'Estrées, les ducs de Villars-Brancas, de Céreste et de Lauraguais, les princes de Lorraine-Harcourt, de Beauvau, d'Aremberg. Bien plus : Françoise de Castellane, marquise d'Ampus, aïeule de Mme de Montcalm, était cousine issue de germains de Louis de Bourbon-Vendôme, duc de Vendôme, marié à Victoire Mancini (des ducs de Nevers) et de sa sœur : Isabelle de Bourbon-Vendôme qui, de son mariage avec le prince Amédée de Savoie, duc de Nemours, laissa deux filles. La plus jeune, Elisabeth de Savoie-Nemours, épousa, en 1666, Alphonse VI, roi de Portugal. L'aînée fut mariée, le 11 avril 1665, à son cousin Charles-Emmanuel II, duc de Savoie, prince de Piémont, roi de Sicile et de Chypre. Leur fils, Victor-Amédée-François, quatorzième duc de Savoie, devint le neveu du roi Louis XIV, par son mariage, en 1684, avec la princesse Anne-Marie d'Orléans, qui lui donna trois enfants : 1° Charles-Emmanuel-Victor III, roi de Sardaigne, duc de Savoie, tige de la maison royale de Piémont et d'Italie, à laquelle se rattachent, par alliance, presque tous les rois et princes de l'Europe ; 2° Marie-Adelaïde de Savoie, mariée le 7 décembre 1697 au duc de Bourgogne, dauphin de France, d'où le roi Louis XV ; 3° Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, mariée le 11 septembre 1701 à Philippe V, roi d'Espagne. Tels étaient, du côté maternel, les cousins de Montcalm.

Digitized by Google

On sait qu'à la fin du seizième siècle, un grand nombre de gentilshommes du Languedoc, entraînés par l'exemple du prince de Condé, avaient embrassé la religion réformée. Les Montcalm étaient de ce nombre et des plus ardents. Par de récentes alliances, ils tenaient encore au parti protestant dans les Cévennes, lorsque Louis-Daniel abjura l'hérésie, pour revenir à la foi catholique abandonnée par ses pères depuis plusieurs générations. Quant aux Lauris-Castellane, ils comptaient parmi les familles les plus inviolablement attachées au catholicisme et à l'ordre de Malte.

Aux avantages brillants de la naissance et de la fortune, Charlotte de Lauris-Castellane joignait les plus solides qualités. Son heureuse union avec le marquis de Saint-Véran donna le jour à deux fils et à trois filles. Il semble que l'éducation parfaite des enfants, à en juger par leur correspondance et par les résultats, ait rempli le but et l'objet constant de leurs soins. S'agit-il de Louis, l'aîné des fils et notre héros, aucun détail de sa vie militaire, si loin qu'il soit, ne reste indifférent aux siens? Des bords du Rhin, du fond de l'Allemagne ou de la Bohême, il écrit ponctuellement d'affectueuses lettres, il relate ce qui le touche, les incidents de ses campagnes. Les marches, les fatigues de la guerre ne sauraient distraire du foyer paternel la pensée du jeune capitaine au régiment de Hainaut. Par contre, son père dépense, en 1735, quelques mois avant de mourir, jusqu'à deux mille livres pour recruter et envoyer, à ses frais, en Allemagne, quinze beaux hommes qui remettront au complet sur pied de guerre la compagnie de Montcalm, trop éprouvée par le début de la campagne. Plus tard, nous voyons Montcalm, au Canada, lieutenant-général et cordon rouge, accablé de travaux, chargé de gloire, dicter, au feu du bivouac, pour sa vieille mère, le journal de ses campagnes dans les forêts du Nouveau-Monde, ou lui transcrire les harangues prononcées dans la cathédrale de Québec. Ce vaillant général avait épousé, le 3 octobre 1736, Angélique-Louise Talon du Boulay, fille d'Omer, marquis du Boulay, colonel du régiment d'Orléanais, et de Marie-Louise Molé. Sa descendance, alliée aux Lévis, Coriolis, Doria, Richelieu, Damas, Sainte-Maure-Montausier, Bannes d'Avéjan, s'est éteinte, dans la ligne masculine, avec le marquis de Montcalm, son arrière-petit-fils, qui a transmis son nom, par adoption, au marquis de Barbeyrac-Saint-Maurice de Montcalm, actuellement marié à Mlle Pozzo di Borgo.

Digitized by Google

Le second fils de Daniel de Montcalm et de Charlotte de Lauris-Castellane, Jean-Louis-Elisabeth-Pierre, ne fut pas moins remarquable que son aîné, bien que la durée de sa vie ait été courte. Les ouvrages biographiques et le *Mercure de France* (juillet 1761) nous renseignent sur cet enfant célèbre, véritable Pic de la Mirandole français, né au château de Candiac, en 1719. « Dès le berceau, il apprit à connaître les lettres, par le moyen du bureau typographique, imaginé pour lui par le savant du Mas. A trois ans, il lisait parfaitement le latin et le français, même manuscrit. A quatre ans, on lui apprit la langue latine ; à cinq, il faisait des vers latins ; à six, il lisait le grec et l'hébreu. Il possédait dès lors les principes de l'arithmétique, de l'histoire, de la géographie, du blason, de la science des médailles. Montpellier, Nîmes, Grenoble, Lyon et Paris admirèrent l'étendue de ses connaissances. Il avait lu une foule de poètes, d'orateurs, d'historiens, de philosophes, d'épistolaires, de grammairiens, dans un âge où les autres enfants bégayent à peine leur propre langue. Ce petit prodige fut enlevé par une hydropisie du cerveau, à Paris, en 1726, avant d'avoir atteint sa septième année (1). »

Les filles furent :

1° Louise-Françoise-Thérèse, qui a motivé cette notice. La prédilection de Montcalm pour cette sœur aînée, les détails que nous possédons sur elle et sur ses enfants nous ont conduit à lui consacrer, dans le paragraphe suivant, une étude plus complète ;

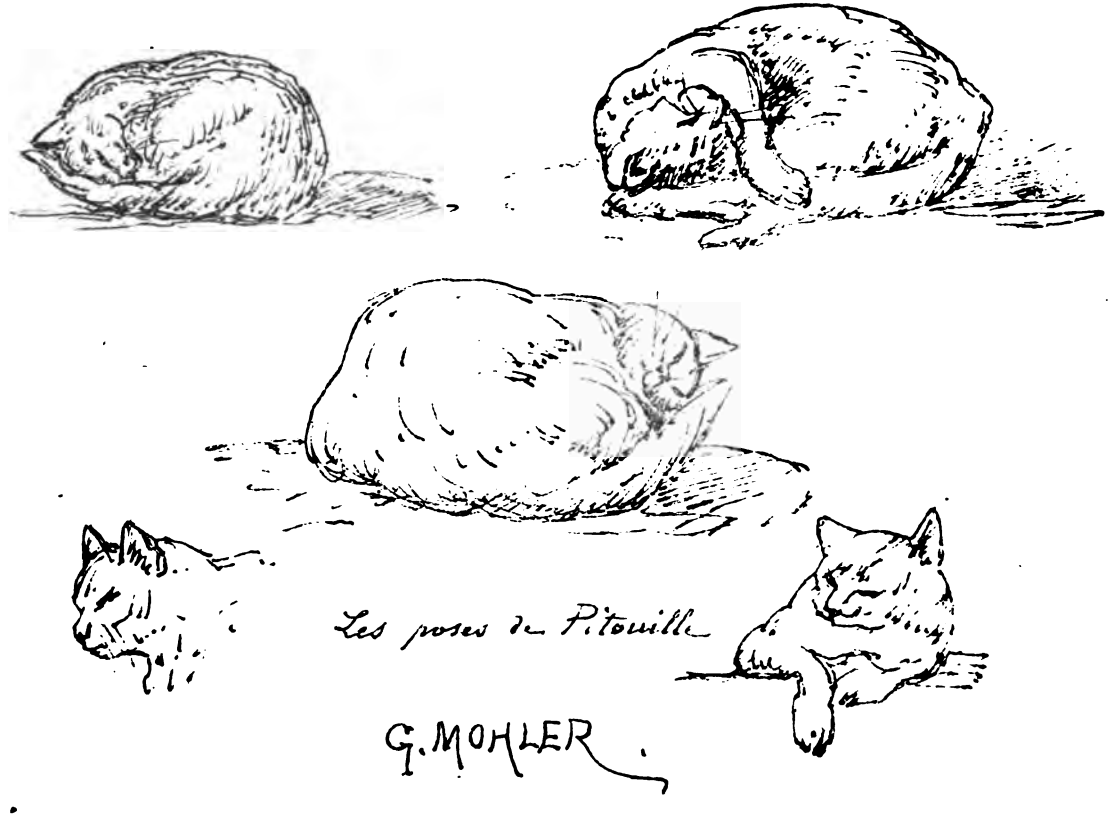
2° Louise-Charlotte, mariée en 1734 à Gilbert de Massillan, chevalier, seigneur de Massureau, président, juge-mage, maire de la ville de Montpellier, décédé en 1758 ;

3° Hervée-Macrine, mariée à Jean de Faret, marquis de Fournès, maréchal de camp ; veuve en 1749.

(*A suivre.*) GRELLET DE LA DEYTE.

(1) *Documents historiques et généalogiques sur les familles et les hommes remarquables du Rouergue*, par DE BARRAU, t. II, p. 706.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

CHRONIQUE

Nevers, 15 février 1900.

NEVERS GRIPPÉ

Je crois que notre ville ne tardera pas à être mise en quarantaine.

Si les petits bateaux de la compagnie Havre-Paris-Lyon glissent encore doucement sur le canal ; si les commerçants actifs des environs ne sont pas encore inquiétés et arrêtés comme des pèlerins suspects ; si une mission scientifique et hygiénique n'est pas encore partie du ministère de l'intérieur ; si les bactériologistes n'ont pas encore déployé leurs filets à microbes ; si le concours général des animaux gras tient encore cette année, tout cela ne saurait durer ni tarder.

Nevers traverse une crise sérieuse, inquiétante, terrible.

Les gens ne se dépêchent plus aux affaires. On les rencontre, l'œil morne, le corps veule, les bras tombants. L'activité s'éteint. L'indifférence gagne tout le monde. On n'a plus de goût à rien ; les affaires du pays, les élections de sénateurs, les prochaines élections municipales, la construction des tramways à Nevers même, n'intéressent plus personne. On ne pense plus qu'à se moucher, éternuer, cracher.

Nevers n'a plus d'appétit, Nevers est anéanti, Nevers se pâme, Nevers se meurt, Nevers est GRIPPÉ.

Vous entendez bien, *grippé*. A ce mot de grippe, tout d'abord, on sourit. Qu'est-ce que cela ? Un peu de rhume, de fièvre, beaucoup d'exagération ; traitement à suivre : le dédain.

Mais voilà que la fièvre se corse, que le rhume se creuse, que les forces s'en vont, que la courbature vous écrase et qu'on se croit perdu. C'est l'influenza.

Et, maligne, infectieuse, elle fait ses ravages.

Elle se glisse dans une famille, tout doucement, en atteint un, deux, puis trois, passe aux voisins, sans crier gare, les colle au lit et à la chambre, et vite, vite, pressée, emplit les rues, gagne les casernes, les pensions, s'attaque à tous et démolit.

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

On ne peut rencontrer un ami, entrer dans une maison, sans qu'à la banalité sacramentelle : « Comment allez-vous ? » on ne reçoive, en

Digitized by Google

réponse, cette autre banalité, trop vraie, hélas : « Ne m'en parlez pas, je suis affreusement grippé ! »

Je souligne, en passant, cette expression *affreusement* grippé. Les trois quarts des personnes atteintes sont *affreusement grippées*. L'autre quart (les femmes, probablement) est *joliment* grippé. — Il n'y en a point de *peu* ou de *médiocrement* grippés.

Et les conversations marchent sur la vilaine maladie.

La langue, heureusement, n'est pas prise et, si elle est quelque peu pâteuse, deux gorgées de citronnelle ou de tisane fleurant bon la délient avec avantage.

Et voilà deux mois que cela dure ! deux mois longs comme l'affaire Dreyfus, longs comme les revers des Anglais au Transvaal, deux mois que le pauvre monde n'est plus monde, qu'il n'est plus qu'une loque, qu'une guenille, toussant, frissonnant, crachant, s'affalant.

. . . . . .

Seuls, les docteurs et les pharmaciens, sous l'œil paterne de la Faculté, sourient et se frottent les mains.

Ils sont sur les dents.

A pied, en voiture, à bicyclette, les docteurs vont, trottent, consultent. Comme la mouche du coche, ils courent de l'un à l'autre, réveillent les courages, prêchent la bonne parole.

Ils multiplient les visites, accumulent les ordonnances. Et cette activité dévorante se traduit, vous le pensez, par des recettes qui n'ont d'égales que celles des tournées « Cyrano ».

Dans les officines de nos pharmaciens, la ruche bourdonne. Les bocaux se déplacent d'eux-mêmes, tant ils ont l'habitude d'être remués ; les onguents et les pommades fondent sous les doigts empressés des potards, et les fabricants d'étiquettes « pour l'usage externe » ou « interne » ne peuvent suffire aux commandes.

L'antipyrine fait prime. Elle tient le record sans difficulté, on l'idolâtre, on se l'arrache.

Les patrons en perdent le boire et le manger ; la « sonnette de nuit » agonise !

Et dire qu'après un débit pareil de drogues, il n'y a pas davantage de morts ! Inclinons-nous, c'est magnifique ! c'est surprenant !

. . . . . .

Et ce qui cause tous ces frissons, tous ces malaises, ce qui rend

Digitized by Google

toutes ces têtes lourdes et douloureuses, ce qui fait tant de bouches pituiteuses, ce qui coupe nos bras et nos jambes, comme s'il ne restait plus que le tronc, ce qui nous fait tousser comme chevaux poussifs, ce qui nous fait bourdonner les oreilles, geler les pieds, casser les reins, ce qui nous donne l'insomnie agaçante, c'est toujours, et encore le temps ! le temps maudit, celui qu'on accuse toujours avec impunité et qui s'en moque, celui qu'on réclame ou repousse à l'envi, ce pelé, ce galeux, qui se maintient humide, pluvieux, sombre, laid, désolant..... la pluie !

Le froid sec et sain, comme chaque année nous boude. Après une période d'à peine quinze jours, en décembre, il a fait place à une humidité telle qu'on a cru un moment que les Anglais, furieux de leurs désillusions africaines, avaient fondé une Société (*Great Company*) pour faire retomber sur nous les brouillards de la Tamise.

Nos rues sont horribles, notre pavé glissant, nos vieux monuments lugubres et laids.

La rue du Commerce n'est plus à fréquenter.

Le parapluie, disgracieuse invention par excellence, semble rivé au-dessus de nos têtes ; il n'a même plus le temps de sécher ; — quant à nos cannes on devra les mettre au feu, le soleil nous fuyant comme des pestiférés.

Les pantalons restent relevés en permanence et les dessous des dames gémissent de honte et de boue.

Tout ce que vous voyez est sale et mouillé, y compris les gens. L'eau suinte partout, pénètre à travers les murs, envahit les maisons, s'attaque au mobilier. Les caves ne contiendront bientôt plus de vins ; l'eau les inonde de tous côtés. Vous touchez une chaise, elle est humide ; une porte, elle ruisselle ; un piano, il râle lamentablement. Les gouttières débordent, les caniveaux roulent un liquide jaunâtre et furibond ; la tour de la cathédrale, avec ses bons saints dans leurs niches, pleure par tous les pores, et le Parc lui-même, dont nous sommes si fiers, désolé et trempé, semble un grand cimetière en larmes.

On respire du brouillard, on barbote partout, on est transi, maussade, dégoûté et dégouttant et l'on ne songe qu'à rentrer au plus vite chez soi pour s'étaler devant le feu, chausser des pantoufles bien chaudes et pester contre le temps et les rhumes !!

E. LANGERON.

Digitized by Google

POETES CASTILLANS *(Suite)*

Gertrudis Gomez de Avellaneda

(1814-1873)

AU DÉPART

O perle de la mer ! O Cuba ! belle étoile
De l'Occident ! La nuit tombe lourde, jetant
Sur ton ciel radieux les ombres de son voile,
Ainsi que sur mon front la tristesse s'étend.

Je vais partir... et l'équipage, se hâtant
Pour m'arracher au sol natal, hisse la voile,
Et, propice au départ, la brise qu'il attend,
La brise de ton chaud climat gonfle la toile.

Adieu, patrie heureuse, ô cher Eden, adieu !
Où que le sort jaloux me transporte, en tout lieu,
Ton doux nom sonnera pour moi plein de tendresse;

Adieu !... Déjà la voile au vent se tend grinçant,
On lève l'ancre et le vaisseau tout frémissant
S'envole sur les flots qu'en silence il caresse.

Antonio Garcia Gutierrez

(1813-1884)

LE RENDEZ-VOUS AU POINT DU JOUR

Il n'est pas de douleur, pas de peine, ô ma belle,
Que pour tes yeux charmants, je ne supporte bien :
Je suivrai ton caprice en esclave fidèle,
Tant que ton bel amour voudra sourire au mien.

La nuit comme le jour, pris en ton doux lien,
Et buvant le nectar que ta bouche recèle,
J'oublie un monde traître et je ne pense en rien
Aux piéges que sur ses chemins il amoncèle.

T'adorer, rien de plus, voilà mon rôle à moi,
Et je ne connais pas de passion profane
Egale à mon amour, courbé devant ta loi ;

Je suis faible mortel, toutefois, belle Jeanne :
Demande-moi mon sang, tu l'auras, c'est certain,
Mais... laisse-moi dormir à mon gré, le matin.

Digitized by Google

Juan-Eugenio Hartzenbusch

(1806-1884)

A CALDÉRON

Toi qui disais, d'un ton d'amertume profonde,
A voir s'évertuer notre néant humain :
« La vie est une nuit, et comme un songe vain,
Tout doit s'évanouir des choses de ce monde, »

Prenais-tu pour un songe, ô maître souverain,
Ton esprit rayonnant d'une clarté féconde,
— Semblable au grand soleil, quand, de son front serein,
La lumière, en été, ruisselle comme l'onde ?

Partout, des bords du Tibre à ton Manzanarès,
De la Flandre au Pérou, — juste dans ses arrêts,
L'univers entier rend un culte à ta mémoire ;

Devant ton nom promis à l'immortalité,
Avec plus de raison et plus de vérité,
Tu devais dire : « Tout est songe, sauf ma gloire ! »

Gregorio Romero Larranaga

(1815-1872)

CELUI DE LA CROIX-ROUGE

(Fragment.)

« De Séville, je suis, ô roi, la fleur vermeille ;
Xérès, où je naquis, m'appelle sa merveille ;
A Grenade, en ces murs, j'ai le nom des houris.
Je ne peux aujourd'hui te donner, ô roi maure,
Mon âme : elle appartient à celui que j'adore ;
Mais si ma beauté vaut une perle de prix,
Sultan, conserve-la dans ton sérail tranquille,
Comme on garde un joyau de parure inutile ;
Ecoute-moi, seigneur, et que par ce moyen,
Je puisse enfin, hélas ! délivrer mon chrétien,

Celui de la Croix-Rouge ! »

Digitized by Google

Le sultan l'écouta, puis dit d'une voix grave :
« Devant Antequera, je fis captif ce brave :
Il gouvernait la ville et c'est lui, sûrement,
Qui me tua le plus de gens : je fis serment
De le tenir aux fers le reste de ma vie.
Mais ton amour m'apaise. Il est rare de voir
Une femme, ayant toute espérance ravie,
Garder sa foi. Je suis roi de Grenade : eh bien !
Je l'abandonnerais pour t'avoir asservie
Envers moi par l'amour comme a fait ce chrétien,

Celui de la Croix-Rouge !

» Calme tes pleurs, rosée à tes yeux peu propice ;
Quoique Maure, je suis sensible et généreux
Et ma pitié n'exige pas ton sacrifice.
Je lutte avec mon sabre en combat valeureux,
Mais un marché pareil serait trafic infâme...
Que la porte de fer s'ouvre et qu'à cette femme
Au cœur désespéré, libre de tout lien,
Soit remis aussitôt le prisonnier chrétien,

Celui de la Croix-Rouge ! »

Francisco Rodriguez Zapata

(1813-1889)

A DIEU

Il n'est rien qui t'égale ; et la terre et le ciel,
Le soleil reflété par l'eau des mers profondes,
Ainsi que l'homme, ainsi que l'univers des mondes,
Sont les nuages vains de ton souffle éternel

Mille sphères, sortant, dès ton premier appel,
Du néant et suivant leurs immuables rondes,
Crient qu'à milliers, par toi, d'autres sphères fécondes,
Sur un mot, un penser, peuvent naître au réel !

Je contemple, interdit, ta science insondable
Que voilent pur amour, majesté formidable,
Où le mortel proscrit puise l'espoir béni,

Et je frémis de voir ton être, Dieu suprême,
Embrasser le passé, le présent, et plus même,
L'avenir, — plus encor : l'éternel, l'infini !

Traduction de ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

PAGES CHOISIES DE SHAKESPEARE

La librairie parisienne Armand Colin et Cie a toujours le très vif désir de rendre service aux vrais amis des Lettres, et ce désir si louable, elle le réalise amplement. Il faut donc signaler avec empressement ses efforts persévérants, que couronne, d'ailleurs, un légitime succès.

Parmi les *Pages choisies* qu'elle a publiées (nous avons déjà parlé de cette collection si attrayante et si utile, qui s'enrichit sans cesse), on doit recommander tout particulièrement le volume consacré à *Shakespeare*

Les extraits, choisis avec infiniment de goût par M. Emile Legouis, sont précédés d'une étude sur le grand poète anglais, claire, judicieuse et attachante, tout à la fois. Après l'avoir lue, on connaît à merveille l'illustre auteur d'*Hamlet*, le milieu dans lequel il a vécu, e. son œuvre si variée, si touffue et si puissante. M. E. Legouis a traduit en excellente prose, et avec une exactitude remarquable, les morceaux très dramatiques, et d'un haut intérêt, qui figurent dans ce livre, et il a eu l'heureuse idée d'employer les vers, avec beaucoup de bonheur d'expression, lersque le sujet comportait la poésie. Comprise ainsi, l'on peut dire que la traduction dont il s'agit est bien vivante; on ne saurait vraiment trop approuver la manière dont ce texte admirable, parfois si difficile à rendre, est présenté aux lecteurs.

Le volume, de près de 450 pages, contient de nombreux fragments étendus des principales œuvres du maître, féeries, drames et comédies, — rires sonores, douces larmes, tendresses exquises, grâce originale, scènes tragiques, émues ou terribles, attirent et retiennent tour à tour...

On annonce comme devant paraître incessamment, à la même librairie, les *Pages choisies* de Sainte-Beuve. Ce volume, à coup sûr, sera, à tous égards, l'un des plus intéressants et des plus charmants de la collection.

Qu'il nous soit permis de louer ici, en toute sincérité, la délicieuse série *Nymphée* de la maison Borel (éditions Edouard Guillaume). Plusieurs ouvrages d'élite ont récemment paru, illustrés avec un art délicat, et le dernier, l'*Ecran*, de Paul Bourget, est un véritable bijou, au double point de vue de l'exécution typographique et des dessins. On ne saurait trop admirer de tels volumes, dont le prix est si abordable ; les bibliophiles doivent se réjouir !

La même librairie a eu l'excellente idée de publier des *Cartes postales*, illustrées par les meilleurs artistes. Rien de plus parisien, de plus élégant que ces cartes, qui sont appelées à obtenir un succès très vif et très durable. Pendant l'Exposition, notamment, on peut prédire qu'il en circulera des quantités considérables. Bravo pour cette ravissante création de la maison Borel, qui mérite chaque jour davantage la vive sympathie des amis du Beau, de bon aloi.

A. PIEDAGNEL.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Rimes Bourguignonnes (texte et traduction) par F. Fertiault. — 1 vol. in-8°, chez E. Bouillon, 68, rue de Richelieu.

Notre collaborateur, le bon bourguignon F. Fertiault, nous donne cette fois, tout un recueil très varié, écrit dans le langage du pays natal. Et il n'y a pas seulement mis le *vocable*, mais bien l'esprit et le sel qui sont autant du *crû* que le parler. Personne plus que l'auteur du *Dictionnaire du langage populaire Verduno-Chalonnais*, traducteur des *Noëls bourguignons*, n'était autorisé pour manier excellemment le piquant et expressif patois de son pays. Une traduction française figure en regard du

Digitized by Google

texte ; le lecteur qui s'en contenterait aurait quand même la saveur du terroir, si bien qu'il se dirait : cela est de Bourgogne et non pas d'ailleurs. « Œuvre de poète dit la préface, ce recueil est également œuvre de linguiste », et nous y applaudissons en félicitant cordialement « l'amoureux sincère de son chaud terroir, l'enthousiaste du franc et communicatif parler de la Bourgogne. »

M. Antoine Campaux, dont l'Académie française a couronné les œuvres, recueille sous ce simple titre : *Causeries* (chez Berger-Levrault, rue des Beaux-Arts, 5. Paris) une soixantaine de pièces ou la finesse et la délicatesse de la pensée s'expriment en une langue ferme et pure comme l'argent. Dans ces vers, classiques au meilleur sens, chaque mot est à sa place et dit ce qu'il doit dire. On aimerait à détacher des pages entières de ce bel et bon recueil d'un exquis causeur-poète, alors que l'espace mesuré n'admet qu'un fragment :

... A soixante ans passés, j'aime encore les choses
Qui m'enivraient aux jours où, dans sa nouveauté,
Toute fraîche à mes yeux rayonnait la beauté.
Comme si je venais d'ouvrir à la lumière
Pour la première fois ma novice paupière,
Sans désenchantement, cœur aussi chaud, toujours
Je demeure fidèle à mes vieilles amours,
A l'idéal, à l'art sacré qui transfigure
Ici-bas toute chose et toute créature,
A la Nature auguste, où comme en un miroir,
Partout à nos regards Dieu se laisse entrevoir,
A la France ma mère, à ses gloires passées,
Qui ne sont pas encor, quoiqu'on dise, effacées...

Nous venons de lire avec beaucoup d'intérêt et de plaisir, le discours prononcé par M. Belleudy, préfet de la Lozère, à la distribution des prix aux élèves du cours municipal de dessin, le 14 janvier dernier. — M. Belleudy, qui est nivernais par alliance, a exposé en fort beau langage, des idées excellentes sur l'enseignement du dessin Il parle de la nature pittoresque de la Lozère, des curiosités artistiques du pays de Mende, patrimoine d'art qu'il appartient aux jeunes générations de développer et d'étendre. Bon discours qu'il serait aussi profitable d'entendre à Nevers qu'à Mende.

Le recueil de poésies de M. Achille Millien : *Aux champs et au foyer*, qui a paru le 1er février, est déjà l'objet de l'attention de la presse. Nous citerons entre autres, le compte rendu très élogieux de l'éminent critique M. Edmond Biré, qui consacre au volume les douze colonnes de son feuilleton. — M. Charles Fuster s'en occupera dans sa conférence à la Bodinière, le dimanche 25 février.

NOTES ET ÉCHOS

⁂ Nos compatriotes : sont nommés officiers de l'Instruction publique : MM. le docteur Beaufils, E. Genty, Lucien Gueneau, notre collaborateur Oppepin, le docteur Subert. — Officiers d'académie : MM. Bendell, Cavy, Mme Corté, MM. Dardier, Dassonville, Goillot, Lemoine, notre collaborateur Martin des Amoignes, Alban Neveu, le docteur Nuguet, Pellé, Renault et Serrès.

⁂ Décès (30 janvier) à Pougues, du docteur Mignot, président de l'Association des médecins de la Nièvre ; à ses obsèques, allocutions des docteurs Janicot et Subert ; — (31 janvier) de M le chanoine Cointe ; — (10 février) à Corbigny, du docteur Romain Paillard ; — (16 février) de M. le chanoine Perdriat.

⁂ Nous avons eu sous les yeux la photographie du *fronton* du *Palais des forêts* (Exposition universelle) signée Baffier et Briffault : deux chasses de l'époque primitive, au cerf et au sanglier, œuvre remarquable de fougue et de puissance.

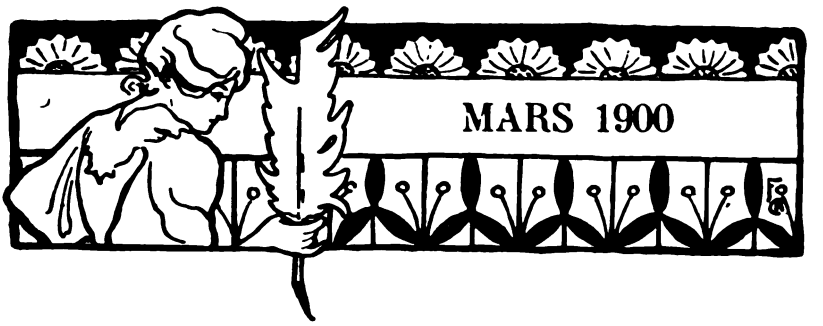
⁂ Le 19 février, en présence de cinq témoins, ont été détruites les planches d'héliogravures de l'album « En Nivernais », d'après les aquarelles du regretté Ch. Le Blanc Bellevaux. Le tirage est ainsi limité *irrévocablement* à 200 exemplaires.

L. D.

Le Directeur-Gérant, ACHILLE MILLIEN.

Nevers, imp. G. Vallière.

Digitized by Google



L'ÉTANG DES LYS

(Légende morvandelle.)

Les premières effluves printanières m'apportent, dans leur souffle embaumé, le souvenir d'un petit coin ignoré du Morvan, où la croyance naïve, toute empreinte de poésie, n'a pas encore été détrônée par le scepticisme moderne. Ma pensée vagabonde alors sur les bords de l'étang, dont l'eau aux reflets nacrés est étoilée de grands lys blancs aux purs calices, d'où s'échappent les longs pistils d'or pâle.

Il faisait une matinée délicieuse, le jour où je suivis, pour la première fois, le sentier capricieusement dessiné qui conduit à l'étang des lys. La solitude et le calme de cette heure exquise n'étaient troublés que par la voix du rossignol, lançant à plein gosier les trilles de sa chanson matinale, répercutée par les échos du bois.

Je m'avançais lentement, butinant les cyclamens et les fougères, écoutant ces mille bruits mystérieux de la nature à son réveil, marchant sans but, pour respirer à pleins poumons ce souffle vivifiant d'un air pur, tout imprégné des senteurs de la pleine campagne.

Ce fut dans un rayon du soleil levant que m'apparut, toute irradiée, la nappe calme de l'étang, dans sa ceinture de grands arbres. Je m'attendais si peu à ce coup d'œil féerique, que je restai éblouie, admirant presque inconsciemment ce spectacle grandiose, devant lequel le pinceau le plus habile se déclarerait impuissant.

Un pas énergique, venant du chemin opposé au mien, me fit redes-

Digitized by Google

cendre sur terre, et, pour éviter l'importun, je me cachai derrière un saule à la longue ramure. Le promeneur matinal qui venait troubler ma charmante solitude était un beau gars morvandeau. Comme moi, il s'arrêta sur le bord de l'étang, mais, plus familiarisé avec les merveilles de la nature, il ne perdit pas son temps à contempler les reflets d'or en fusion que le soleil prêtait à la nappe transparente, pas plus qu'à écouter le murmure des grandes herbes ondoyant légèrement sous les caresses de la brise parfumée. Son attention ne se porta que sur un seul point : une grande fleur blanche à la corolle entr'ouverte, se balançant au gré du vent sur sa longue tige flexible, au milieu même de l'étang.

Laissant ses sabots sur la rive, relevant son pantalon jusqu'aux genoux, bravement il partit à la conquête de l'objet de sa convoitise. Ce ne fut pas tâche facile, les roseaux enchevêtrés entravant sa marche ; mais qu'importent les difficultés ! Sa bonne et honnête figure resplendissait de joie quand il regagna la rive, brandissant comme un trophée le beau lys d'eau aux pétales couverts de gouttes de rosée scintillantes comme des diamants.

Il prit sa course vers le village et, en véritable fille d'Eve, je le suivis pour savoir à qui était destinée cette fleur acquise au prix de tant de peines.

Ma curiosité fut satisfaite ; à l'entrée du pays, devant la porte de l'étable d'une grande métairie, se trouvait une accorte fillette à la blonde chevelure, dont les mèches rebelles, s'échappant de la petite coiffe brodée, étaient toutes parsemées de brins de paille. Ce fut vers elle qu'il s'avança, lui présentant la blanche corolle au parfum pénétrant, déjà complètement épanouie.

Un sourire de trente-deux perles le paya de sa peine, puis une petite main brune saisit la sienne pour l'entraîner vers la maison, quand, sur le seuil, parut un robuste paysan.

— Marc, dit-il au jeune homme, je n'irai pas contre la volonté de plus puissant que moi ; tu as apporté à l'enfant la première fleur de l'étang, le lys de Madame la Vierge, Marguerite sera ta femme. Je n'ai qu'une parole, donne-lui le baiser des fiançailles.

Cette petite scène d'un autre âge m'avait fort intéressée, mais en même temps fort intriguée. Je flairais là-dessous quelque mystère, et je pris immédiatement le chemin du presbytère pour en demander l'explication à ma vieille amie Solange.

Digitized by Google

Contrairement à toutes les servantes de curés, qui, généralement, ne brillent pas par l'aménité du caractère, celle-ci était gaie et serviable. En entendant ma requête, sa physionomie si avenante s'éclaira d'un bon sourire.

— Ah ! mademoiselle, vous voulez que je vous raconte la légende de l'étang des lys : eh bien ! laissez-moi aller chercher mon rouet, et j'irai vous la dire là-bas, sous les pommiers fleuris.

Voilà comment j'appris cette légende, que je voudrais vous narrer avec la poésie naïve dont la vieille paysanne colora son récit.

. . . . . .

Ghislaine de Rochebouët était une heureuse fille ; Dieu lui avait donné en partage beauté, fortune et bonté. Son père, qui n'avait qu'elle à aimer depuis qu'il avait mis sa femme au tombeau, contentait tous ses désirs. Le jour de ses quinze ans, il la fiança à son cousin Roger de Montferrand ; entre son père et son fiancé, la jeune châtelaine pensa n'avoir plus rien à envier, ni à redouter sur la terre. Pauvre colombe, qui ne voyait pas l'épervier guettant sa proie !

Non loin du château de la Rochebouët, vivait un jeune seigneur qu'on nommait Renault d'Avaujour, qui, depuis longtemps, aimait Ghislaine en secret. A cela, il n'y avait point de mal ; mais quand il apprit que la gente damoiselle épouserait son cousin, la jalousie le mordit au cœur et, dès lors, il forma les plus noirs projets pour empêcher leur union ; il ne devait pas tarder à les mettre à exécution.

Le grand roi saint Louis entreprenait alors sa deuxième croisade. Tout ce que la France comptait de cœurs nobles et généreux s'embarquait avec lui. Les seigneurs de Rochebouët et de Montferrand furent des premiers. Grande fut la désolation de Ghislaine ; mais, vaillante comme toutes les femmes de sa race, elle ne pleura pas devant les deux croisés ; elle fit avec eux la dernière veillée, puis, au matin du départ, elle donna à son père un tendre baiser, tendit son front pur aux lèvres de son fiancé et, dans un sourire héroïque, leur dit : « Partez, Dieu le veut ! »

Combien alors lui parut désert le manoir de la Rochebouët, où elle restait seule, à la garde de vieux serviteurs dévoués, sans entendre parler des deux seuls êtres qu'elle aimât.

Renault d'Avaujour était aussi parti pour la croisade ; quels furent donc l'étonnement et la joie de la douce châtelaine, quand elle le vit

Digitized by Google

un soir s'approcher du château, monté sur son fier coursier. Elle fit de suite baisser le pont-levis et courut à sa rencontre avec un vague espoir d'apprendre le prochain retour des siens. En la voyant venir à lui, si confiante et si belle, un frisson courut dans tout son corps et un mauvais sourire glissa sur ses lèvres. Descendant de cheval, il s'avança et lui dit :

— Noble damoiselle, j'arrive de Palestine, porteur de mauvaises nouvelles; la maladie décime nos armées, votre père a été frappé, le seigneur de Montferrand aussi ; je suis resté près d'eux jusqu'à la fin et, avant de mourir, votre fiancé m'a chargé de vous remettre ceci.

Et il tendit à la jeune fille, tremblante et blanche comme la cire, l'anneau de fiançailles de Roger.

Puis il ajouta :

— Le seigneur de Rochebouët, après avoir fermé les yeux de celui qu'il nommait déjà son fils, m'a prié, si la mort le prenait aussi, de revenir vers vous pour vous protéger. Je le lui promis et, pour tenir ma promesse, j'abandonnai nos armées, je m'enfuis comme un traître, un chevalier félon, sacrifiant mon honneur à l'amour que vous m'avez toujours inspiré. Me voici près de vous, heureux si vous daignez me permettre de remplacer un jour ceux que vous avez perdus.

C'en était trop pour Ghislaine : malgré sa vaillance, la nature fut plus forte que sa volonté, et elle tomba défaillante sur le gazon. Quand elle revint à la vie, Renault d'Avaujour, penché sur elle, effleurait de ses lèvres sa noire chevelure. Dans sa hâte de se soustraire à ce contact odieux, elle refusa son appui et rentra seule au château.

A dater de ce jour, ce fut une persécution continuelle. Sous le prétexte que le sire de Rochebouët l'avait prié de veiller sur sa fille, le méchant la poursuivait sans cesse et, s'enhardissant chaque jour davantage, la pressait de le prendre pour époux ; mais elle, tout entière encore au souvenir de Roger, ne pouvait vaincre la répugnance qu'il lui inspirait.

Elle se décida alors à se réfugier dans le couvent des Dames Augustines, qui se trouvait non loin de là ; mais, avant de fuir, elle voulut revoir une dernière fois les sites aimés que, si souvent, elle avait parcourus avec son cher fiancé.

De son côté, Renault, poussé par la passion, résolut d'enlever la jeune châtelaine. Il prit avec lui quatre hommes d'armes et, l'ayant vue s'acheminer seule vers l'étang, ils la suivirent à distance.

Digitized by Google

Ghislaine arriva sur la rive. Novembre avait dépouillé les arbres de leurs feuilles, la nature était en deuil, comme le cœur de la pauvre enfant. Elle s'agenouilla pour demander à la Vierge Marie de protéger sa fuite et de la délivrer à tout jamais de son persécuteur. Avec ses petites mains jointes et ses beaux yeux levés vers le ciel, elle ressemblait à ces belles saintes qu'on peint sur les vitraux. Renault la contemplait de son œil de feu, comme le vautour fixe sa proie avant de la dévorer. Il fit un signe à ses archers et, s'approchant d'elle, voulut poser sa main sur son épaule ; mais à peine l'eut-il effleurée qu'elle fut précipitée dans l'étang. Il se jeta à la nage, il allait la saisir... elle disparut ; et, à l'endroit même où il l'avait vue pour la dernière fois, s'éleva une grande tige vert pâle sortant d'une touffe de feuillage et surmontée d'un beau lys aux pétales immaculés.

Les hommes d'armes s'enfuirent, épouvantés, et les eaux se refermèrent sur le cadavre de Renault.

On entendit alors dans le sentier les pas précipités de plusieurs chevaux ; un jeune et brillant cavalier, en voyant cette belle fleur épanouie au milieu de la nature endeuillée, voulut aller à sa conquête pour l'offrir à sa fiancée. Il éperonna son cheval, qui entra dans l'étang ; mais quand il voulut rompre la tige flexible, elle se déroba sous ses doigts et, à sa place, Ghislaine, rayonnante de beauté et de grâce, apparut à ses yeux, marchant sur les eaux comme sur la terre ferme.

Que dire de la joie de la jeune fille en reconnaissant Roger de Montferrand et en retrouvant sur la rive le seigneur de Rochebouët, entouré de ses fidèles archers. Elle leur conta alors les poursuites de Renault et la protection de la bonne Vierge qui, pour l'en délivrer, l'avait transformée en un beau lys d'eau.

Roger s'expliqua alors la disparition de son anneau de fiançailles, que, pour donner plus de poids à ses mensonges, le sire d'Avaujour lui avait volé pendant son sommeil.

Quand le mois de mai parsema l'étang de fleurs aux blancs calices, les cloches sonnèrent à grandes volées l'union des nobles fiancés.

Depuis cette époque, la tradition veut que, chaque année, l'amoureux qui cueille le premier lys éclos pour l'offrir à celle qu'il aime soit assuré d'être son époux. Il est, dit-on, désigné par Madame la Vierge, dont le nom seul lève toutes les difficultés, car nul, dans la contrée, n'oserait enfreindre si haute et si puissante volonté.

Digitized by Google

Voilà pourquoi, au printemps, gars et fillettes viennent de plusieurs lieues à la ronde guetter l'éclosion du beau lys d'amour ; c'est que les aïeules, qui, dans leur jeunesse, ont passé par là, leur ont, dès leur enfance, conté la gracieuse et poétique légende.

MIRIAM.

PAIX SUPRÊME

Regarde, homme, regarde : en la grande mêlée
Des races, des drapeaux, des cultes, des partis,
Nous luttons sur des flots de haine amoncelée
Tels que des nautonniers sur de mouvants débris.

Sans fin nous discutons les effets et les causes,
Ballottés par le choc de nos divisions ;
Nous mêlons les sifflets et les apothéoses
Sur le chemin changeant de nos opinions.

Quelquefois nous n'avons raison contre personne...
Mais l'implacable temps a raison de nous tous :
Tes cheveux se font blancs et ma tempe grisonne,
Homme, le froid tombeau fera la paix sur nous.

LUCIEN JENY.

PETITS CONTES POPULAIRES DU NIVERNAIS

LA FONTAINE ROUGE

Un homme veuf s'était remarié avec une veuve. De leur premier mariage, ils avaient l'un et l'autre une petite fille. La femme, qui aimait beaucoup la sienne, détestait celle de son mari. Un jour d'hiver, elle dit à cette enfant :

— Je suis malade, va me chercher des fraises au bois.

Il y avait de la neige ; cependant la petite fille sortit pour lui obéir et, comme elle s'en allait tristement du côté des taillis, elle rencontra une dame (c'était la sainte Vierge), qui lui demanda où elle allait.

— Ah ! madame, maman m'envoie quérir des fraises au bois et je ne sais pas où en prendre.

Digitized by Google

— Eh bien, dit la dame, passe par ce sentier, tu en trouveras à la première *place à fourneau* et tu y rempliras ton panier.

La petite fille remercia la bonne dame et s'en alla au bois où elle vit, en effet, une place à fourneau toute rouge de belles fraises qu'elle cueillit et emporta joyeusement.

— Voici des fraises, mère ! dit-elle en arrivant à la maison ; et, tandis qu'elle parlait, il tombait de ses lèvres des perles et des diamants. C'était un don de la sainte Vierge. Sa belle-mère était bien surprise d'une pareille récolte de fraises, mais elle fut surtout émerveillée de voir les perles : elle les ramassait avec avidité.

— Où as-tu donc trouvé ces fraises ? lui demanda-t-elle.

— Au bord du bois, sur la première place à fourneau.

Elle n'eut rien de plus pressé que d'y envoyer sa propre fille. Celle-ci partit d'un pied léger. Elle rencontra, comme l'autre, la sainte Vierge, qui lui demanda où elle allait.

— Cela ne vous regarde pas, répondit-elle sans s'arrêter.

Elle arriva à la lisière du bois, suivit la direction indiquée, trouva les fraises, en remplit son panier et revint vite.

Sa mère l'attendait, impatiente de recueillir les perles de ses lèvres; mais dès qu'elle ouvrit la bouche, il en sortit des crapauds et des vipères. La femme devint plus furieuse que jamais contre la fille de son mari et voulut cette fois la faire mourir. Elle lui ordonna d'aller chercher de l'eau à la Fontaine-Rouge, d'où personne n'était jamais revenu. La petite prit la cruche et partit en pleurant. Elle rencontra encore la belle dame (la sainte Vierge) qui lui dit :

— Où vas-tu, mon enfant ?

— Madame, ma belle-mère m'envoie à la Fontaine-Rouge et je ne veux pas lui désobéir.

— Tu fais bien, ma petite fille; seulement, tu auras soin de n'entrer ni par la porte rouge, ni par la porte noire. Passe par la porte blanche. Tu trouveras des gardiens qui te demanderont si tu as faim, tu leur répondras oui. Ils t'apporteront à manger, mais aussitôt tu verras venir cinq petits chiens. Ne les repousse pas, ne les frappe pas, donne-leur des miettes de ton pain et tu n'auras rien à craindre.

La petite fille remercia, arriva à la fontaine, entra par la porte blanche, et tout se passa comme la bonne Dame l'avait dit. Quand

Digitized by Google

elle eut mangé, un des gardiens dit aux chiens : « Que lui souhaitez-vous ? »

Le premier répondit : « Qu'elle soit belle comme le jour ».

Le second : « Qu'elle soit bonne ».

Le troisième : « Qu'elle soit riche ».

Le quatrième : « Qu'elle soit toujours heureuse ».

Le cinquième : « Qu'elle emporte sa cruche pleine d'eau sans difficulté ».

Et les souhaits s'accomplirent. La mauvaise belle-mère fut bien étonnée de voir arriver la petite fille portant sa cruche pleine d'eau, et transfigurée déjà par les dons des cinq chiens. Elle voulut aussitôt envoyer sa fille à la Fontaine-Rouge dans l'espoir de la voir revenir avec les mêmes faveurs.

La petite, aussi méchante que sa mère, s'en alla avec sa cruche, rencontra la sainte Vierge qui lui demanda :

— Où vas-tu, mon enfant ?

— Mêlez-vous de vos affaires, répondit-elle, cela ne vous regarde pas.

Elle arriva à la fontaine passa par la porte rouge, et trouva les gardiens qui lui dirent :

— As-tu faim, petite fille ?

— Sans doute j'ai faim.

— Eh bien, voici de quoi manger.

Et en même temps les cinq petits chiens s'approchèrent.

Au lieu de leur donner des miettes, elle les repoussait en criant :

— Allez-vous-en, vilaines bêtes ! Et même elle les frappait.

Son repas terminé, l'un des gardiens dit aux chiens : « Que lui souhaitez-vous ? »

Le premier répondit : « Qu'elle soit très laide ».

Le second : « Très méchante ».

Le troisième : « Très pauvre ».

Le quatrième : « Toujours malheureuse ».

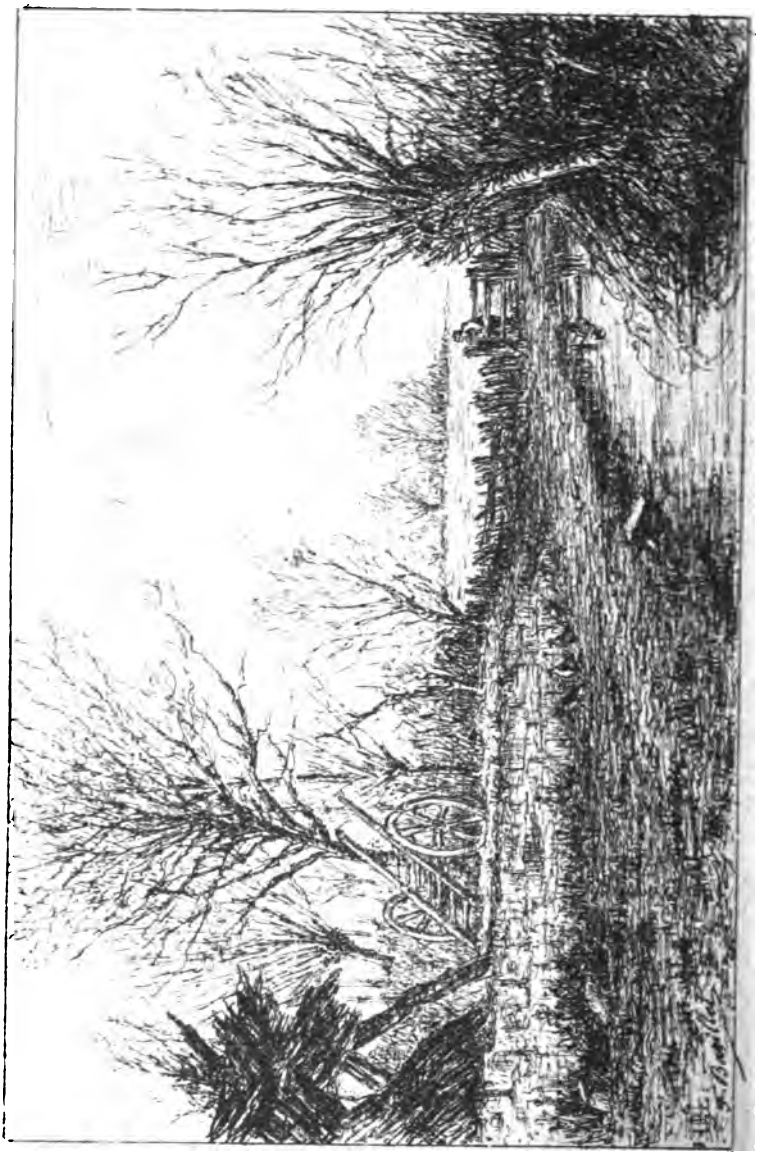
Le cinquième : « Qu'elle tombe dans l'eau en remplissant sa cruche ».

Et ainsi fut fait. Comme elle se penchait au dessus de la Fontaine-Rouge, elle y tomba et s'y noya.

Sa mère, plus mauvaise que jamais, ne put se contraindre ; elle jura publiquement la mort de sa belle-fille ; mais son mari, apprenant tout ce qui s'était passé, la chassa, et il vécut toujours heureux avec son enfant.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

LES VOLEURS DE NAVETS

Un vieil avare avait ensemencé de navets tout un champ. La graine prospéra à tel point qu'on venait par curiosité voir les beaux légumes dont la terre était garnie. Quand approcha le moment de les récolter, le propriétaire s'aperçut avec douleur qu'on lui dérobait les plus beaux. Il se construisit une cabane au milieu du champ pour y passer les nuits : Grand désappointement pour les voleurs, deux jeunes gens du village ! Les navets étaient, ma foi, excellents ; nos gaillards, qui y avaient pris goût, ne savaient plus comment faire pour s'en approvisionner à bon compte.

— Si nous nous habillions en revenants, dit l'un d'eux,... avec un drap de la tête aux pieds ? Le vieux nous prendrait pour des fantômes et la peur le ferait peut-être déguerpir...

— Tu as raison, répondit le camarade. Essayons-en tout de suite.

Ainsi firent-ils, la nuit suivante. Au coup de minuit, le bonhomme, qui ne dormait que d'un œil dans sa cabane, entendit comme un chant d'enterrement. Il mit le nez à l'ouverture et vit à la lueur des étoiles deux fantômes blancs qui s'avançaient de son côté en chantant lugubrement. L'un disait :

Depuis que j'ai quitté l'tombeau,
J'nai jamais vu d'navets si beaux !

Et l'autre :

Tourn' par ici, et moi par là ;
Nous allons prendr' le vieux qu'est là !

Le vieux n'était déjà plus là. Il s'était précipité hors de la cabane et arpentait le champ à toutes jambes en criant : Hélas ! hélas ! je suis perdu !...

Si bien que les voleurs restèrent seuls et pillèrent à leur aise le champ de navets. *Recueilli par* ACHILLE MILLIEN.

UNE SŒUR DE MONTCALM *(Suite)*

Louise-Françoise Thérèse de Montcalm-Gozon, sœur du héros de Québec, naquit vers 1710. Elle fut mariée au château de Candiac, paroisse de Vauvert, diocèse de Nîmes, le 10 février 1728, avec Louis-Jean-Antoine de Viel, écuyer, seigneur de Lunas, Sourlan, Caunas, Saint-Martin, Nize, le Bousquet, Caziliac, Serremejane, etc., baron du

Digitized by Google

Pouget, Vendemian, Saint-Bauzile, Pouzols, Lestang, Saint-Amand et autres lieux, conseiller du roi (et plus tard président) en la cour des comptes, aides et finances de Languedoc, — fils de noble Jean Viel, écuyer, seigneur de Lunas et de Sourlan, conseiller-secrétaire du roi, maison et couronne de France, et de Marguerite de Barbeyrac. Ceux-ci n'assistent pas au mariage de leur fils, où ils sont représentés par Antoine de Barbeyrac, chevalier, seigneur de Saint-Maurice, président, trésorier de France, intendant des gabelles du Languedoc, porteur de leur procuration. Louis de Montcalm, frère de la mariée, n'était alors âgé que de six ans. Il ne figure pas au nombre des témoins, parmi lesquels nous remarquons : messires Joseph-Paul de Rochemore, seigneur de la Devéze ; Joseph de La Baume, baron de Beaulieu, lieutenant-général d'épée au présidial de Nîmes (1) ; Auguste de La Tour du Pin de Mallerargues, capitaine de dragons dans le régiment de la reine ; Bonnaventure Rigaud, ancien capitaine dans le régiment de Hainaut ; etc. Le contrat est reçu par Jean Boissié, notaire royal de Vauvert. Le mariage est béni par l'évêque de Nîmes, assisté de messires Honoré et Georges Vincent, frères, prêtres de l'église de Vauvert.

Antoine de Viel de Lunas, baron du Pouget, était veuf de Françoise-Eléonore de Roquefeuil-Gabriac, qu'il avait épousée en 1719. Une fille était née de ce premier mariage : Antoinette-Marguerite, nommée, le 25 avril 1725 et le 11 février 1743, dans les testaments de Jean Viel de Lunas et de Marguerite de Barbeyrac, ses aïeuls paternels. Elle fut mariée, le 29 février 1743, à Pierre-Maurice-Emmanuel de Girard, marquis de Pézennes, chevalier, seigneur de Coulondres, Saint-Jean de Vidas, chevalier de Saint-Louis, capitaine dans le régiment du Roi-infanterie.

Le baron du Pouget était devenu, en 1733, président de la cour des aides du Languedoc, dont il était conseiller depuis 1719. Il avait recueilli, en 1742, une immense fortune à la mort de son père, réputé

(1) Marié en 1693 à Marie de Pavée de Villevieille, fille d'Abdias de Pavée de Villevieille, baron de Montredon, page de la reine-mère Anne d'Autriche, capitaine de cavalerie au régiment de Montpezat, chevalier de Saint-Louis, major au gouvernement de la ville de Sommières, et d'Anne d'Eustache. Il y a diverses familles de La Baume. Celle-ci, qui est issue des seigneurs de Senilhac et de Casteljau, en Languedoc, porte : *de gueules à la fasce d'or*. — Dès 1540, François-Pierre de Pavée, seigneur de Servas, était marié avec Françoise de Montcalm, fille de Jean, seigneur de Saint-Véran et de Florette de Sarra.

Digitized by Google

l'un des citoyens les plus riches de la ville de Montpellier. Enfin son second mariage avec Thérèse de Montcalm-Gozon lui avait apporté de précieuses alliances en Languedoc. Il était homme de bien ; son mérite avait conquis l'estime et la profonde sympathie de son beau-frère Montcalm. C'est ce qui ressort de leur correspondance, d'où nous détachons la lettre (1) suivante :

A Monsieur

Monsieur le Président de Lunas, à Montpellier.

A Moutre, le 26 avril 1734.

Dût ma sœur, mon cher Lunas, être jalouse de ce que la première lettre que j'écris est pour vous, vous aurés la préférence. Je n'ai qu'un regret c'est d'être obligé de la comencer par faire mon triste compliment sur la perte de mon filieul (2). *Je sens vivement la perte de cet enfant, qui me tenait encor plus vivement et par un double endroit. Daigne le Seigneur vous conserver le reste de votre chère famille en parfaite santé ! Que ma sœur agrée que le compliment de condoléance soit comun. Je craindrais de lui renouveler sa douleur.*

Pour vous rendre un conte exact de ce qui me regarde et de la situation présente, j'arrivai le 31 à Strasbourg, où je ne pus voir qu'un instant le Chr de Roquefeuil (3), *qui partait le jour même pour rejoindre son régiment à Haguenau et je pris, le même jour, la poste pour venir joindre le régiment ici où il était arrivé depuis quatre ou cinq jours. Où nous cantonons nous somes 35 bataillons cantonés à un quart de lieue l'un de l'autre, en état de marcher dans 24 heures. Nous somes dans les bourcs, logés de 4 en 4 les capitaines. Et, pour vous donner une idée du lieu que nous abandonerons après-demain pour aller camper : grand comme Vestric* (4). *Quoique fatigué d'une longue route, je ne me suis pas encore*

(1) Nous avons respecté l'orthographe de cette lettre. Elle est d'une écriture lisible et nette. Au point de vue de l'orthographe, qui n'était pas d'un usage courant avant notre siècle, elle est très supérieure à la plupart des correspondances du même temps et dénote une instruction solide. On sait d'ailleurs qu'au cours de ses campagnes, dans ses heures de loisir, Montcalm lisait les auteurs grecs et latins sans le secours d'aucune traduction.

(2) Louis-Joseph-Antoine de Viel de Lunas, mort en bas âge.

(3) Proche parent du président de Lunas, à cause de sa première femme : Françoise-Eléonore de Roquefeuil.

(4) Vestric, canton de Vauvert (Gard), village où l'on comptait 12 feux et 50 habitants en 1744. Les territoires de Vestric et Candiac, fiefs de la maison de Montcalm et anciens prieurés, ont été réunis en une seule commune le 24 mars 1808.

Digitized by Google

débotté, ayant toujours été en chemin, à la suite de mon colonel, avec qui j'arrivai pour voir les officiers généraux qui commandent ici aux lignes de Wissembourg. Mr de Cilly (1) *en chef et se tient au village de Langtsall, où est le quartier général. Il a sous ses ordres Mr de Quadt* (2), *qui est au Fort-Louis, MMrs de Balincourt* (3), *de Gensac* (4) *et de Bavière* (5), *maréchaux de camp ; le premier à Wissembourg, le segond à Lautrebourg, le troisième au quartier général. Jusqu'ici on a employé ces troupes à relever les lignes et à faire des redoutes le long du Rhin. Mais, d'avant hier au soir, tout a changé de face. Ordre de cesser les travaux. Le maréchal* (6) *arrive ce soir à Lautrebourg, avec MM. de Noailles* (7) *et de Nangis* (8) ; *l'intendant et toutes les troupes du pays, à quelques bataillons près, marchent pour aller en avant camper en front de bandière à la petite-Hollande : trente-cinq bataillons, quinze escadrons en attendant ce qui nous arrive de Comté (Franche-Comté). Nous somes avertis et seurs d'être de ce nombre. Nous partons demain ou après demain au plus et nous attendons nos ordres d'heure en heure. De vous dire ce que nous allons faire je l'ignore.*

L'opinion comune est que nous devons simplement nous porter à la petite-Hollande pour couvrir l'Alsace, tenir en respect les ennemis qui meurent de peur et les empêcher de secourir Trarback, que le détachement de notre armée qui est sur la Moselle, assiégera. Un segond avis est que nous allons vivre au dépens de l'Electeur de Mayence et de l'Evêque de Spire pour leur apprendre à être Impériaux. Une troisième opinion, que je ne crois pas, m'en tenant à la première, c'est que nous allons attaquer les ennemis dans leurs lignes avant que leur nombre grossit. C'est assez politique.

Voici mon état avec un quart de l'armée. Cette campagne prématurée est

(1) Le comte de Cilly, brigadier de dragons en 1734, commandeur de l'ordre de Saint-Louis en 1738.

(2) M. de Quadt, maréchal de camp, puis lieutenant-général et commandeur de l'ordre de Saint-Louis le 1er Janvier 1737.

(3) Le marquis de Balincourt, maréchal de camp, promu lieutenant-général le 1er août 1734 ; maréchal de France en 1746.

(4) M. de Gensac, maréchal de camp, promu lieutenant-général en mars 1738.

(5) Le comte de Bavière, maréchal de camp, promu lieutenant-général en mars 1738.

(6) Jacques Fitz-James, duc de Berwick, maréchal de France, tué d'un boulet de canon au siège de Philipsbourg, le 12 juin 1734.

(7) Le duc de Noailles, lieutenant-général, nommé maréchal de France le 14 juin 1734, chevalier des ordres du roi, grand d'Espagne.

(8) Le marquis de Nangis, lieutenant-général, chevalier des ordres du roi.

Digitized by Google

cause que je pars sans tente, sans lit, sans équipage, fort mal à mon aise, mais pourvu que nous conservions la santé tout celà n'est rien. Mon équipage que je n'aurai pas si tôt, me joindra quand il plaira au Seigneur; et si nous passions le Rhin avant son arrivée, il faudrait s'en détacher pour toute la campagne Heureusement j'ai deux chevaux, douze chemises et une paire de quantines. Come un segond Charles douze, une peau d'ours dans un coin de tente fera mon lit.

Vous aurez, ou votre femme, ou ma sœur de Massillan, souvent de mes nouvelles et du succès de nos armes. Adieu mon cher Lunas aimés moi toujours et me croyez de cœur et d'ame tout à vous.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

MONTCALM.

J'assure de mes respects Madame votre mère (1) *mes amitiés à toute votre famille et à tout l'hôtel Massillan. Salières* (2) *vous salue.*

Ecrivez : à Strasbourg, pour l'armée du Rhin.

Je viens de décacheter ma lettre pour vous dire que dans l'instant nous venons de recevoir nos ordres pour prendre demain le fourrage pour 3 jours, le pain pour quatre et partir, après demain 8, pour aller camper à Rhinsabre, le 9 à la plaine de la petite Hollande, le 10 à Spire, où nous serons 35 bataillons dont nous faisons l'arrière-garde ; il en est passé neuf aujourd'hui par notre village. Là on pourvoira à notre subsistance et nous recevrons de nouveaux ordres. Mr de Cilly nous a devancé, Mr de Dreux nous mène. Mr de Berwick, MMrs de Noailles, de Nangis arrivent et nous suivent. Je pars fort embarrassé, à la Housarde, incertain de savoir quand mon équipage me joindra. Peut-être ne le verrai-je de toute la campagne. Ce comencement de campagne me dérange, mais la santé est bone. On assure ici que le détachement de notre armée que nous avons sur la Moselle a ouvert la tranchée devant Trarback.

(1) Marguerite de Barbeyrac-Saint-Maurice, fille de Charles et de Catherine de Brueys. Elle avait épousé, le 26 février 1684, Jean Viel, seigneur de Lunas et de Sourlan, conseiller du roi, maire de la ville de Clairant, qui fit inscrire ses armes dans l'armorial général de Languedoc, en 1699 et portait : *de gueules à une ville d'argent maconnée de sable; au chef cousu d'azur chargé d'un croissant d'argent accosté de deux étoiles d'or.* — Il devint en 1702, écuyer, secrétaire du roi maison et couronne de France. Il est dit fils d'Etienne Viel et de feue demoiselle Françoise Flaugergues, dans son contrat de mariage, passé à Montpellier, par Brousse notaire-royal.

(2) M. de Salières était major du régiment de Hainaut, dans lequel Montcalm était capitaine et que son père avait commandé comme lieutenant-colonel.

Digitized by Google

Cette lettre était scellée d'un cachet de cire rouge présentant un écusson ovale, surmonté de la couronne de marquis, soutenu par deux griffons et portant les armes de Montcalm : *écartelé aux 1 et 4 de sable à la tour d'argent ; au 2e d'azur à trois colombes d'argent posées 2 et 1 ; au 3e de gueules à la bande d'azur bordée d'argent et une bordure crénelée de même.*

***

L'armée du maréchal de Berwick ayant passé le Rhin, Montcalm se trouva au siège de Philippsbourg, où Berwick eût la tête emportée par un boulet de canon. Sa correspondance, toujours affectueuse avec le président et madame de Lunas, montre une préoccupation constante de réparer les vides que la guerre opère dans sa compagnie et d'en maintenir l'effectif au complet.

Nous le retrouvons, plus tard, en Bohême, au cours de la guerre de la Succession d'Autriche, en qualité d'aide de camp du marquis de la Fare, lieutenant-général. Enfermé dans Prague, avec Chevert, il est blessé dans une sortie, mais sa blessure l'inquiète peu. Elle a, dit-il, « l'avantage de lui assurer quelques jours de repos qui lui étaient devenus nécessaires. »

Pendant la belle retraite du maréchal de Belle-Isle, qui ramena en France trente-cinq mille hommes, la Fare commandait l'arrière-garde C'était le poste périlleux. Merveilleusement secondé par l'intelligence et l'activité de Montcalm (colonel à trente-un ans), il ne se laissa jamais entourer malgré la poursuite furieuse des ennemis en pays hostile.

C'est au cours de l'investissement de Prague que Montcalm écrit à sa sœur :

De Prague (armée de Bavière).

A Madame,

Madame la Présidente de Lunas,

à Montpellier.

Au camp de Liben, le 5 octobre 1742.

Faut-il ma chère sœur que je sois trois mois sans recevoir aucune lettre et que la première et l'unique que je reçoive soit une de ma mère, du 15, par laquelle j'aprend la mort de ce pauvre Lunas ! Vous conaissés l'amitié que j'avais pour lui, celle que j'avais pour vous. Je suis véritablement acablé. Je devrais chercher à vous consoler, mais mon affliction ne me le permet pas et je sens qu'il n'y a que la religion qui puisse vous soutenir contre un

Digitized by Google

pareil malheur. J'eusse désiré être auprès de vous. Malgré les amis que vous avés j'ose me flater que ma présence eût été une consolation pour tous les deux. Vos enfants, si Dieu me fait la grâce de vivre, me seront aussi chers que les miens. La grande perte qu'ils font redoublerait ma tendresse pour eux s'il était possible. Je puis vous en assurer et vous me trouverés toujours disposé à m'employer entièrement pour eux. C'est le moins que je leur doive, à leur père et à vous, ma chère sœur, que j'aime tendrement et à qui je seray toujours bien étroitement uni et de la façon du monde la plus vive.

Monsieur de la Fare (1) *me charge de tous ses complimens pour vous ; il aimait et estimait fort le pauvre Lunas, qu'il regrete infiniment.*

(SCELLÉE D'UN CACHET DE CIRE NOIRE AUX ARMES DU MARQUIS DE MONTCALM).

La vie agitée des camps, les travaux, les dangers de la guerre, où il prend une part si active, ne sauraient distraire Montcalm de ses affections de famille. Aucune délicatesse ne manque à ce grand cœur et, six jours sont à peine écoulés, qu'il adresse spontanément à sa sœur une nouvelle lettre. Il déplore, avec la même sincérité d'émotion, la mort de ce beau-frère qui lui inspirait une véritable amitié ; il témoigne pour ses neveux la plus touchante sollicitude. Son affection n'a rien de vague : du fond de l'Allemagne il prévoit les moyens de la manifester et l'on sent que les effets ne s'en feront pas attendre.

A Madame

Madame la Présidente de Lunas, (*Armée de Bohéme*)

A Montpellier, en Languedoc.

Au camp de Liben, le 12 octobre 1742.

Quoique je sente bien, ma chère sœur, que c'est vous renouveler vivement votre douleur que de vous entretenir de votre perte, la mienne est si grande que j'en suis uniquement occupé et que je ne puis me dispenser de vous en parler pour vous témoigner toute l'impatience où je suis de savoir en détail

(1) Philippe-Charles de La Fare, marquis de La Fare, comte de Laugères, baron de Balazuc, etc., maréchal de France le 26 octobre 1746, chevalier de la Toison-d'Or et des ordres du roi, commandeur de l'ordre de Saint-Louis, capitaine des gardes du duc d'Orléans, chevalier d'honneur de madame la Dauphine, commandant en chef en Languedoc, gouverneur d'Alais et de Gravelines, etc. ; né en 1685, mort le 4 septembre 1752. Son petit-neveu et héritier : Philippe-Charles de Pavée, marquis de Villevieille, épousa, en 1763, Mlle de Lunas, nièce du marquis de Montcalm.

Digitized by Google

l'arrangement qu'on prendra pour vos enfans et celui que vous prendrés pour vous même. Je conte voir bientôt vos enfans à Paris et vous rendre un compte exact et vray de ce que je penseray sur leur compte. Vous conaissés ma vive amitié pour vous. Ma femme n'en a pas moins. Son caractère sympathise avec le vôtre. Ainsi il me tarde que nous regagnons la province et de vivre avec vous pour nous adoucir mutuellement une perte dont je sens d'avance toute la douleur, le vuide que celà me fera. Car indépendament de vous et des liaisons du sang, j'aimais fort votre mary. Que la religion vous soutiéne et que l'affliction ne vous abuse pas ! Vous étes nécessaire à vos enfans, qui, j'espère, vous doneront toute satisfaction. Je conte, sans avoir pris encor aucune détermination bien fixe, partir à la fin de ce mois. Nous n'avons rien d'intéressant à te marquer sur nos armées. M. de Maillebois (1) *est du 7 à Egra* (2) *et doit, dit-on nous joindre.*

Adieu ma chère sœur, sois sure que tu me trouveras toujours pret à m'employer pour tout ce que tu voudras. Regarde ma maison, avec raison, come la tienne et sois persuadée qu'on ne peut t'aymer plus tendrement que je le fais.

Mes compliments, je vous prie, à Madame de Viel et à Mlle de Lunas (3).

(SCELLÉE D'UN CACHET DE CIRE NOIRE AUX ARMES DU MARQUIS DE MONTCALM).

(*A suivre.*) GRELLET DE LA DEYTE.

(1) Jean-Baptiste-François Desmarets, marquis de Maillebois, maréchal de France en 1739, chevalier des ordres du roi, marié à Marie-Emmanuel de Tourzel d'Allègre, dame du marquisat d'Allègre et du comté de Flaghac, en Auvergne, fille du maréchal d'Allégre.

(2) Egra, ville de Bohême, sur l'Eger affluent de gauche de l'Elbe, à 150 kilomètres de Prague.

(3) Antoinette-Marguerite de Viel de Lunas, fille du président de Lunas et de sa première femme : Françoise-Eléonore de Roquefeuil-Gabriac. Elle fut mariée l'année suivante, à Emmanuel de Girard, marquis de Pézennes (diocèse de Béziers) par lettres patentes du mois d'août 1750, fils de Pierre-Guillaume de Girard, chevalier, seigneur de Coulondres. (Des seigneurs de Baroges et de Villetaneuse, qui portent: *losangé d'argent et de gueules.*)

Digitized by Google

SAINTE MOUSSELINE *(Suite)*

IV

ANCIEN PARFUM

Sur la tombe où s'est endormi
L'ange adoré qu'on pleure encore,
D'une caresse de l'Aurore
Une fleur a germé, parmi

Les gazons que le soleil dore.
Et, sur la tombe, un vieil ami
Agenouillé, le front blêmi,
Comprend ce qui l'a fait éclore!

Car, en se penchant sur la fleur,
Il a reconnu la senteur:
C'est le parfum pur de cette âme,

Qui, souvent, au déclin du jour,
Vient réveiller, divine flamme,
Le souvenir d'un chaste amour!

V

A VALENTINE

Elle a vingt ans, ma Valentine,
Ma chère fille, elle a vingt ans!
La verte horloge du printemps
A sonné cette heure argentine!

Elle a vingt ans, la Séraphine,
Dont l'aile a bravé les autans,
Pour venir des cieux éclatants
M'apporter la grâce divine!

Toi qui m'as rendu la raison,
Attarde-toi dans ma maison
Pour y semer force et courage,

Afin qu'au jour de ton départ,
— Quand mon bonheur fera naufrage, —
Du pauvre il reste encor la part!

JEAN DE VILLEURS.

Digitized by Google

LA LÉGENDE DU CHASSEUR LE JOUR DE PAQUES

C'était le grand jour de Pâques, belle et chaude matinée d'avril, où les oiseaux chantaient joyeusement dans les arbres fleuris.

Dans l'ouche qui bordait notre maison, nous étions, plusieurs camarades, assis sur l'herbe tendre regardant les mouches à miel voleter en bourdonnant, toutes jaunies, par la féconde poussière qu'elles butinaient dans les corolles des pissenlits.

Vint à passer le père Jean, un vieux de la vieille, dont le bonheur était de raconter aux jeunes gens les campagnes qu'il avait faites au temps de « son Empereur ».

— Père Jean, venez vous reposer un instant.

— Ce n'est pas de refus, mes enfants, à mon âge on est vite fatigué... et j'ai des jambes qui ont fait tant de chemin

Et le vieillard s'assit dans l'herbe.

A ce moment, nous entendîmes un coup de fusil tiré dans le bois voisin.

— Bon ! fit le père Jean, encore un malheureux qui est en train de se vendre. Comment ose-t-il chasser, le jour de Pâques !

— Qu'est-ce à dire, père Jean ?

— Voici, mes enfants, mais d'abord savez-vous par quel moyen un chasseur devient sûr d'avoir toujours du gibier au bout de son fusil ?

— Non, dites, père Jean.

— Il n'y a qu'à se rendre pendant la messe de Pâques, son fusil sur l'épaule, à une croisée de chemins et d'attendre, pour tirer sur le premier gibier qui se présentera. Ce gibier est toujours une bête comme on n'en voit pas dans nos pays, avec une ressemblance de serpent. Si le chasseur la tue, il est sûr de ne jamais revenir bredouille. Il

Digitized by Google

rapportera toujours du gibier. Mauvais gibier, mes enfants, gibier d'enfer. C'est le Vilain qui l'envoie; c'est comme un marché qu'on a fait avec lui, en manquant la messe le jour de Pâques.

Eh bien! je vais vous dire ce qui est arrivé à un fermier qui avait voulu chasser ce jour-là, malgré les remontrances de sa femme.

Il longea ses champs, et arriva dans un petit bois, près d'une croisée de chemins.

Là, que vit-il?

Un gros serpent, dont la tête ressemblait à celle d'un chat, était couché sur une *coque* de chêne, le regardant avec des yeux flamboyants.

Loin d'en être effrayé et de voir là un maléfice du Vilain, il ajusta la bête et fit feu.

Quand la fumée fut dissipée, il vit le serpent qui gisait par terre, coupé en deux.

Le fermier avait réussi au delà de ses désirs : à partir de ce moment, il ne sortit jamais une seule fois avec son fusil sans rapporter sa charge de gibier.

Un jour qu'il avait tué un superbe lièvre, il dit à sa femme : « J'ai rencontré M. le curé; je lui ai montré le lièvre et je l'ai invité à venir demain en manger sa part. Ainsi, *bourgeoise*, accommode-le à la meilleure sauce

Le lendemain, M. le curé était exact au rendez-vous. La *bourgeoise* avait soigné le fricot; le lièvre, sur la table, exhalait un fumet qui excitait l'appétit.

M. le curé, comme à l'ordinaire, commença le *Benedicite* et .. ah! mes enfants! à la place du beau lièvre qui sentait si bon, il n'y avait plus dans le plat qu'un gros serpent dont l'odeur infecte empestait la chambre!

Le fermier, épouvanté, se confessa, et vous pensez bien qu'il ne lui arriva plus de chasser le jour de Pâques.

J. Bruère.

Digitized by Google

POÈTES CASTILLANS *(Suite)*

Juan Arolas.

(1805-1849)

L'ACANTHE

Elle est l'emblème vrai du génie et de l'art,
Qui se plaît à montrer son élégance exquise,
Cette plante qui perce et croît de toute part
Malgré l'obstacle qu'elle brise.

Inspiré par le simple et rustique ornement
De sa feuille enroulée ainsi qu'un labyrinthe,
Callimaque la prit pour le couronnement
De ses colonnes de Corinthe.

Elle para depuis, et maintenant encor,
Le chapiteau bénit, la voûte parfumée,
Aux églises du Christ prêtant ses feuilles d'or
Que l'encens voile de fumée.

Elle prend pour berceau les grands fleuves vantés ;
Du Nil majestueux elle aime le rivage,
Pendant que sous la lune et ses tièdes clartés
Le crocodile horrible nage !

Gabriel Garcia Tassara.

(1817-1875,)

LE NARD

Le nard à corolle embaumée
Dont tu mis sur mon sein la fleur
Se flétrit, chère bien-aimée,
Fané par la chaleur du cœur.

Il se flétrit, se décolore,
Et je l'apporte, ô mon amour,
Là même où je le vis éclore
Dans l'éclat de son premier jour.

Digitized by Google

Quoi ! de son élégance exquise,
Plus rien ! ni de l'aspect charmant
Qui, du jardin et de la brise,
Fut la grâce et l'enchantement !

Il n'a plus rien de son prestige,
Il a perdu tout son attrait,
Alors que, brillant sur sa tige,
A ton beau désir, il s'offrait !

Non, non : il garde, il garde encore
Ce parfum subtil qui, bien mieux
Que l'émail dont il se colore,
Nous le rend surtout précieux.

Il lui reste à jamais, il reste,
En son calice d'un blanc pur,
L'essence impalpable et céleste
Qui fait son trésor le plus sûr.

Si, du destin jaloux, la haine,
Chassant notre bonheur enfui,
Vient quelque jour briser la chaîne
Qu'à tes pieds je baise aujourd'hui,

Si du temps le souffle qui glace,
Imposant sa rigide loi,
Refroidit la flamme vivace
Dont je suis embrasé pour toi,

Mon cœur choisira pour emblème
La fleur du nard en sa blancheur ;
Sois sûre que, s'il perd de même
Son originelle fraîcheur,

En lui, jusqu'à l'heure implacable
Où la mort pour moi doit venir,
Vivra le parfum immuable
De l'immuable souvenir.

Digitized by Google

Miguel de los Santos Alvarez.

(1818-1892)

ADIEU

Adieu l'illusion, brillante charmeresse !
Doux rêves de ma vie, adieu donc pour toujours !
Vous partez, vous fuyez mon âme qui s'oppresse
Et s'en vont avec vous mon bien et mes amours.

Quelquefois le zéphyr, en quittant leurs séjours,
Laisse aux fleurs un soupir pour suprême caresse,
Quand il emporte au ciel, du printemps en détresse,
Les dernières senteurs dans les derniers beaux jours.

Tel le riant zéphyr de joie et d'espérance
Qui donnait à mon cœur la vie et l'assurance,
Loin de moi par malheur je l'ai vu s'envolant ;

De toute sa douceur passée, il ne me laisse
Que ce léger soupir de suave tendresse
Où s'exhale mon cœur amoureux et dolent !

Traduction de ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

LIVRES ET PÉRIODIQUES

M. Paul Duchon nous offre une demi-douzaine de contes populaires du Bourbonnais recueillis par lui et publiés dans la charmante *Quinzaine Bourbonnaise*, de Moulins (Moulins, Crépin-Leblond, avenue de la Gare, 14). M. Roger de Quirielle a écrit une préface pour ce *bouquet* de contes. Ces versions bourbonnaises ressemblent beaucoup aux nôtres ; elles voisinent de trop près pour n'être pas quelque peu parentes. M. Duchon a recueilli ces contes avec le soin scrupuleux qu'on doit apporter à pareille tâche ; il n'y a mis du sien que l'indispensable. Il a même conservé le plus souvent dans le dialogue le parler local, et nous ne saurions trop l'en féliciter, en l'engageant à continuer son travail et à nous en donner au plus tôt le résultat. S'occupe-t-il aussi des chansons populaires ? Nous en exprimons le vœu.

Un génie méconnu : Numa Boudet, par de Beaurepaire-Froment. — Plaquette fort intéressante consacrée à un poète ignoré qui méritait d'être connu. M. de Beaurepaire cite des vers fort remarquables, écrits par N. Boudet encore enfant : « Prodigieuse précocité ». Né en 1827, Numa Boudet mourut en 1897, laissant un volume de poésies bien digne d'être mis en lumière.

Notre compatriote, M. Jules Renard, donne au théâtre Antoine un acte : *Poil de carotte*. Nos lecteurs n'ignorent pas le « pitoyable » type popularisé sous ce nom par M. Jules Renard. Mis sur la scène, il obtient un succès constaté par toute la presse qui applaudit à la « fort jolie », à la « très bonne » pièce de notre compatriote.

Un autre nivernais, Franc-Nohain, écrit une « irrésistible folie » que joue le Tréteau de Tabarin, sous ce titre : *Papa, les p'tits bateaux*. Et, de plus, notre compatriote continue, dans le *Journal*, sa collaboration ; il y donne actuellement une série des *Soucis du ménage*.

La presse s'occupe activement du recueil de poésies de notre directeur : *Aux champs et au foyer*. Nous en lisons des comptes rendus élogieux dans *le Jour*, le *Petit Moniteur universel*, la *Revue nouvelle*, *la Fronde*, la *Revue des questions héraldiques*, l'*Hermine*, la *Lecture au foyer*, la *Revue idéaliste*, *la Cocarde*, *Paris*, *le Peuple français*, *la Lanterne*, la *Revue des traditions populaires*, *la Quinzaine*, *le Nord*, etc., ainsi que dans *el Dia*, de Madrid, le *Spectateur de Hollande*, le *Journal de Palerme*, etc.

Digitized by Google

Le 4 mars, à l'Athénée Saint-Germain, M. Charles Fuster, faisant une causerie sur *Les petits chefs-d'œuvre*, a cité comme tels des poésies d'Achille Millien.

Nous avons le plaisir de lire dans l'excellente *Revue nouvelle*, l'éloge de notre *Revue du Nivernais* « que l'excellent poète Achille Millien entretient d'une façon si élégante et si pittoresque. »

NOTES ET ÉCHOS

*** Nos compatriotes : M. Théodore Fleury, administrateur du territoire de Belfort, est nommé chevalier de la Légion d'honneur. — L'un des deux vice-présidents du jury de sculpture du prochain Salon est notre excellent statuaire Em. Boisseau. — Notre collaborateur, le docteur L. Bouveault, est nommé professeur adjoint à la faculté des sciences de Nancy.

*** Décès, le 17 février, du sculpteur L Edmond Cougny, né à Nevers en 1832. Il avait obtenu plusieurs médailles au Salon.

*** Notre collaborateur Lucien Jeny vient d'obtenir une citation n° 4 dans la 3e section du dernier concours de la *Revue des poètes*, pour une chanson populaire.

La *Lecture au foyer*, journal hebdomadaire illustré (Paris-Nancy-Genève), vient de s'assurer sa collaboration poétique et a publié déjà : *Par la cheminée*, *A la campagne*, dans son numéro du 17 février.

La poésie de M. Jeny : *Bonnets du Berry*, doit figurer à l'Exposition de 1900, illustrée et calligraphiée par les soins de l'école normale d'institutrices du Cher, dans la section de l'Académie de Paris.

*** La Société des *Enfants du Morvan* habitant Dijon, dont nous avons annoncé la création récente, donnait le 25 février son premier banquet, sous la présidence d'honneur du docteur Deroye, directeur de l'école de médecine et de pharmacie. Une soixantaine de convives. Toasts charmants, de cordialité et de gaieté, par MM. Perrot, président ; Henry, vice-président ; docteur Deroye ; Bergery. Des vers, demandés pour la circonstance à notre directeur, ont été vivement applaudis et M. Parthiot, notre collaborateur, a proposé de porter un toast à Achille Millien « qui n'a jamais cessé de défendre notre cher Morvan, qu'il a entrepris, avec son autorité incontestée, de faire connaître et aimer ». Puis on a chanté des chansons et on s'est séparé assez tard. — Compliments à nos Morvandeaux, avec les meilleurs souhaits.

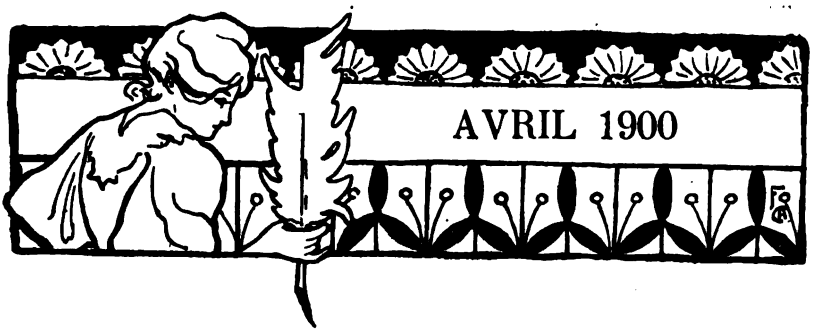
*** Notre collaborateur Germain-Tricot nous écrit de Paris :

« Le 3 mars, au cours d'une représentation *Contre la guerre*, organisée par les jeunes littérateurs du *Théâtre civique*, représentation précédée d'une conférence de M. Eugène Ledrain, le savant professeur, Mlle Andrée Ribbes, de l'Odéon, a lu le beau poème *Impassible* extrait du recueil récemment publié par notre directeur Achille Millien. Cette lecture a été accueillie par d'enthousiastes bravos. » L. D.

Le Directeur-Gérant, ACHILLE MILLIEN.

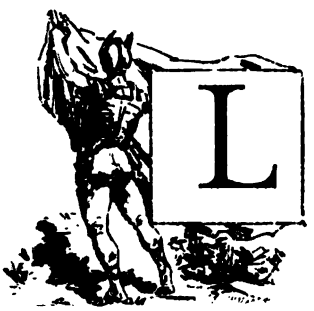
Nevers, imp. G. Valliere.

Digitized by Google



ANCIEN ZOUAVE

A Achille Millien.



Le père Saclier vient de rentrer, sa journée faite : après avoir passé un gilet à manches pardessus la chemise de grosse toile ouverte sur sa poitrine, — crainte de la fraîcheur du soir, — il s'occupe de préparer son frugal souper avec ces gestes tranquilles et lents du paysan qui ne se presse point... Jetant dans la haute cheminée une brassée de fagots qu'il allume, il se met à genoux devant l'âtre, souffle la flamme; quand le feu « claire » joyeusement, il accroche à la crémaillère la marmite contenant le reste de la soupe de midi, coupe dans une écuelle de terre des tranches de pain, pose la grosse miche sur la table à côté de l'écuelle et d'une assiette de fromage blanc... Puis il vaque aux soins du ménage, balaie le sol carrelé de la chambre, va puiser un seau d'eau au vieux puits du jardinet, revient s'asseoir devant le foyer, attendantque le repas soit prêt...

Si le père Saclier est obligé de faire ainsi des besognes de femme à l'âge où l'on devrait avoir autour de soi de grands enfants qui se chargent de ces soins, c'est qu'il est seul maintenant dans la maison de son père, seul pour cultiver l'humble patrimoine que son travail acharné a pu arrondir de quelques « boisselées »...

De famille, il n'en a plus ou c'est tout comme : sa femme Catherine, une bonne et solide ménagère, est morte en quelques jours, il peut y avoir une vingtaine d'années, lui laissant deux enfants en bas âge.

L'aînée, la Rosalie, lorsqu'elle a eu dix-huit ans, est partie pour la ville; elle s'y est placée chez des bourgeois, puis mariée avec un homme qui l'a emmenée à Paris, où ils sont tous deux en condition,

Digitized by Google

Digitized by Google

empêche de distinguer son visage, l'autre toujours assis et ne reconnaissant pas cet inconnu...

Celui-ci cependant s'avance d'un pas, jette à terre son ballot d'un coup d'épaule et dit : « C'est moi... »

Alors le vieux reconnaît son fils...

Quoi ! c'est son Jean-Marie, ce chemineau souillé de poussière et de boue, couvert des loques de la misère ?... Cet homme usé, flétri avant l'âge, ce vagabond, ce mendiant !... Voilà donc ce qu'a fait la ville de ce beau garçon, si faraud sous l'uniforme quand il venait en permission au pays, si coquet dans ses habits de bourgeois quand il partait pour les assemblées et les bals !...

Simplement, les deux hommes s'avancent l'un vers l'autre, s'embrassent et, comme le fils jette un regard famélique sur la soupe préparée :

« Mange, dit le père... Ici, Fidèle !... »

Et d'un coup de pied, il renvoie le chien qui gronde toujours ..

Goulûment, le voyageur mange et, l'écuelle vide, comme honteux de sa voracité, lève les yeux vers son père...

« La femme ? dit le vieux.

— Morte...

— Le p'tiot ?...

— Mort aussi... »

Dans la chambre, un grand silence, troublé seulement par la sonnerie de la vieille horloge... Voici bien longtemps qu'elle marche, la vieille horloge ; depuis qu'elle est là, dans sa haute gaîne de bois ciré où le balancier va et vient derrière l'ouverture ronde de la porte, elle a sonné bien des heures... Elle a vu naître et mourir des générations, son timbre clair a chanté les mariages et les baptêmes, pleuré les agonies et les douleurs, bercé les premiers sommeils des tout petits, calmé les dernières angoisses de ceux qui ne sont plus... Mais qu'il est donc lugubre, ce soir !...

Sans mot dire, le vieux pousse vers son fils le fromage et la miche de pain bis et quand il le voit enfin rassasié, il élève la voix pour demander « comment tout cela est arrivé. . »

Et le fils conte son histoire...

Ah ! la triste histoire !... et pourtant c'est celle de tant de pauvres gens...

Il dit son arrivée à la ville dont on lui avait promis merveille, les journées perdues à chercher un emploi ; ... le travail trouvé, la peine à joindre les deux bouts avec le logement, la nourriture et l'entretien

Digitized by Google

à payer ; ... sa connaissance avec une fille, ouvrière comme lui, leur mariage, les maigres économies mangées par la noce, l'installation dans une petite chambre au cinquième, sous les toits ; ... la dure vie de chaque jour, la naissance du petit, le chômage ; ... pour comble de malheur, la maladie de la femme, longue et coûteuse, les dettes et tout le tremblement, la mort du petit que la mère ne peut plus nourrir et la misère, la vraie misère — pas de travail ou des bricoles de rien ; — ... le pauvre mobilier mis en gage ou vendu, le boulanger qui ne veut plus donner de pain parce qu'on lui doit trop ; ... la femme alitée, se mangeant de soucis et de désespoir et transportée enfin à l'hôpital, trop tard pour y guérir... Alors, dans son infortune, il s'est souvenu du pays et du père et il est venu « de son pied » — une longue route de privations et de misère — si le père veut de lui, il fera tout, n'importe quoi, pour gagner sa vie...

Le vieux a, sans rien dire, écouté la lamentable histoire et les deux hommes, assis en face l'un de l'autre, restent silencieux, dans la demi-obscurité du jour qui tombe et le calme de la petite maison où le tic-tac de la vieille horloge marque la chute des heures qui ne reviennent pas...

Cependant l'ancien zouave se lève : d'autres soins le réclament et il ne faut point s'abandonner. Il sort pour fermer la gelinière, garnir le râtelier de l'écurie, faire la litière des deux vaches et de l'âne : Jean-Marie l'accompagne et l'aide dans sa besogne, suivi de Fidèle qui déjà s'est accoutumé à l'hôte et ne gronde plus...

Quand tout est en ordre, avant de rentrer, les deux hommes s'arrêtent un instant en face du spectacle qui s'offre à leurs regards... A l'horizon, le soleil se couche, baignant la plaine d'une lueur d'or : une buée chaude sort des sillons, avec cette bonne odeur de verdure qui sent les fécondes poussées de la sève... Devant eux, s'étalent des champs chargés des promesses de la moisson prochaine et le vieux contemple l'œuvre de ses bras...

La Terre ne l'a pas trompé, lui : en échange de sa sueur et de ses peines, elle lui a donné, sans marchander, le pain quotidien... Elle ne l'a point fait riche, mais, dans sa laborieuse et saine pauvreté, elle l'a gardé des mauvais désirs, des ambitions vaines et des appétits superflus...

Alors, avec un geste qui montrait tout cela, le père dit :

« Fiston, *Elle* nous nourrira bien tous les deux.... »

Digitized by Google

La mère Briffault

UN DIMANCHE AUX ENVIRONS DE SAINT-SAULGE

C'est aujourd'hui dimanche. De tous les chemins et les sentiers qui convergent au bourg, où s'élève l'église, débouchent des groupes de paysans marchant vite, parlant fort et gesticulant beaucoup. Les propriétaires et les fermiers les plus éloignés du bourg arrivent en voiture et s'empressent de dételer leur âne ou leur cheval.

Voici les cloches qui sonnent pour appeler les fidèles. Tandis que les femmes s'acheminent lentement vers l'église, les hommes forment sous

Digitized by Google

les arbres voisins ou à l'ombre même de l'édifice, de nombreux groupes. On a revêtu la toilette du dimanche : chapeau noir aux larges bords, blouse d'un bleu très foncé pour les hommes ; jupe courte, caraco noir et coiffe noire pour les femmes ; sabots pour la plupart des assistants.

La cloche a cessé depuis longtemps de vibrer, lorsque les hommes se décident à entrer. A l'église, le recueillement est grand jusqu'au moment où, la messe à peine achevée, on se prépare à sortir.

Les hommes donnent le signal et sortent en se poussant un peu ; à peine hors de leurs bancs, ils frappent sur l'épaule d'un voisin, d'un parent ou d'un ami qu'ils n'ont pas vu le matin, et lui demandent de ses nouvelles.

Arrivés sur le seuil, ils s'arrêtent ; aussi les derniers hommes et les femmes qui suivent peuvent difficilement se frayer un passage parmi les groupes restés sur les marches mêmes de l'église où se placent également le maire et le garde champêtre pour communiquer aux habitants les actes officiels et les arrêtés communaux.

Puis les conversations reprennent leur train et chaque dimanche se répètent des formules consacrées à la saison. Par exemple en hiver : « Eh bin, y commançais a pu avoir chaud, c'était, ma foué, ben temps qu'ça finissit ».

Au printemps : « Ah ! pour ça, on sent ben qué l'biau temps vint, c'est d'un parei temps qu'on est brament ; j'ai pousé mon tricot ceu aute temps, im' sent put gai ; en hiver on ai obligé dé s'couvri qu'on ai asoumé d'vant dé s'levé, et pi crainte du froué on ai serré dans son linge coume dans eune étau ».

En été : « Y vou promet qu'on ai pas ben dans eune église d'un parei temps ; j'évais marché vite en v'nant, j'évai pourtant pas santi qu'j'évais chaud, mais ma ch'mie s'erfrédissait déjà entermi lai épaule, et pi vous savez ti ben qu'en faurai pas d'pu pour étréper la crevance ». Ou encore : « Ecoutez-moi ben, vous peuvé m'crée, y sentait ben qu'ça m'passait frilout dans l'dou. »

Au commencement de l'automne : « Eh bin ! eh bin ! noute chaud, a san va brament vite ; d'abord les jours a sont si courts t'taleu ! »

Ces formules sont suivies de conversations roulant exclusivement sur l'agriculture : foires, marchés, récoltes, travaux divers, etc. Puis tout en devisant, quelques groupes se dispersent, tandis que d'autres stationnent longtemps encore, surtout si la messe a été courte.

Digitized by Google

Les uns se dirigent vers les auberges voisines où se vide le traditionnel petit verre du dimanche, motif de réunion plus intime. Pendant ce temps, les femmes font leurs emplettes — car l'aubergiste du village est en même temps épicier ; — une demi-heure après la messe, ânes et chevaux sont remis aux voitures et les braves paysans retournent à leurs demeures prendre leur repas de midi.

Certains groupes ont augmenté tandis que d'autres ont diminué. Cela tient à ce que des fermiers emmènent avec eux des invités : parents ou amis. On choisit de préférence le dimanche pour se réunir, car ce jour-là on a quelque répit.

Si vous entrez dans une ferme, au retour de la messe, vous verrez tout le monde à table : on achève les conversations commencées en chemin, on en reprend de nouvelles, mais neuf fois sur dix c'est un sujet agricole qui en fait les frais ; cela se conçoit aisément.

Le repas est achevé, et tandis que les femmes parlent laitage, les hommes s'en vont dans les écuries si c'est en hiver, dans les prés si c'est en été, visiter les bestiaux. Certaines acquisitions ou échanges s'ensuivent quelquefois : on palpe, on estime les animaux qu'on mettra en vente à la prochaine foire.

Telle est la vie du paysan le dimanche. Elle nous paraît beaucoup plus enviable et beaucoup plus hygénique que celle de la ville, le citadin préférant souvent l'air vicié des cafés à celui qu'on respire si pur au milieu de nos campagnes nivernaises.

G. G.

UNE SŒUR DE MONTCALM *(Suite)*

***

La lettre de Montcalm était à peine arrivée à Montpellier, que sa sœur avait le cœur déchiré par une nouvelle affliction. Deux de ses fils lui étaient enlevés : Gilbert-Antoine Viel de Lestang, dit : le chevalier de Lestang, mourait prématurément le 1er décembre 1742. Il était, bientôt, suivi dans la tombe par un de ses frères : Marc-Antoine-Joseph-Mathias Viel de Sourlan, dit : le chevalier de Sourlan.

La présidente de Lunas, d'un caractère énergique, pareil à celui de son frère, d'une âme tendre et délicate, mais forte contre l'adversité ne se laissa point abattre par ces coups douloureux.

Digitized by Google

Elle restait avec deux fils et deux filles qui furent :

1° Louis-Daniel-Antoine-Jean, qui a formé le degré suivant, rapporté après ses frères et sœurs ;

2° Louis-Jean-Pierre de Viel de Lunas, chevalier seigneur du Deffant et autres lieux, conseiller en la Cour des comptes, aides et finances du Languedoc en 1755, demeurant à Montpellier ;

3° Antoinette-Marguerite-Jeanne-Thérèse de Viel de Lunas, appelée Mlle de Lunas, mariée à Jean-François de Seigneuret de Loubens, chevalier, baron de Cesserat, seigneur de Faussan ;

4° Antoinette-Louise-Marguerite-Macrine de Viel de Lunas, dite : Mlle de Sourlan, née en 1741, mariée à Montpellier, le 13 juin 1763, à Joseph-François-Philippe-Charles de Pavée, marquis de Villevieille, maréchal de camp, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, lieutenant honoraire des gardes de S. A. R. Mgr le comte d'Artois, décédé à Paris en mai 1825. Dans le contrat de mariage passé à Montpellier, par Ricard, notaire, le futur est dit fils de défunt haut et puissant seigneur Jean-Raymond de Pavée, marquis de Villevieille et de la Roquette, baron de Montredon, seigneur de Viols-le-Fort, le Suc, Saint-Vincentian, etc. chevalier de l'ordre de Saint-Louis, lieutenant pour le roi de la ville et château de Sommières (1) et de haute et puissante dame Mme Françoise-Mélanie de la Fare (2), marquise de la Fare et de Montclar, seigneu-

(1) Reçu page de la grande écurie du roi le 18 décembre 1712, il était fils de François-Joseph de Pavée, baron de Villevieille, marquis de la Roquette, baron de Montredon, etc., et de Grassinde de Roquefeuil, dame du marquisat de la Roquette, de la baronnie de Brissac, héritière de la branche aînée des Roquefeuil la Roquette, qui ont produit un grand-amiral du royaume de Murcie, des grands-d'Espagne, un grand-maître de l'ordre de Malte, et qui se sont perpétués jusqu'à nos jours par les rameaux des seigneurs de Gabriac et de Londres. Cette famille est distincte de celle des marquis de Blanquefort de Roquefeuil, très répandue en Rouergue, Auvergne et Bretagne et issue d'Antoine de Blanquefort, substitué en 1405, aux d'Anduse, barons de Roquefeuil, comptours de Nant, chefs du nom et armes.

(2) Elle était sœur de la marquise de Chabrillant, morte sans enfants, et fille de François de la Fare, marquis de la Fare et de Montclar, baron de Salendrenque, seigneur de Blannaves, Saint-Martin de Valgalgues, la Bastide d'Engras, Saint-Auban, Saint-Martin du Puy, Cendras, etc. Page de la grande écurie du roi, capitaine de cavalerie, lieutenant de roi en Gévaudan, gouverneur de la ville d'Agde, marié le 11 avril 1706, à la fille de son cousin germain : Marie de la Fare, sœur et héritière du marquis de la Fare, comte de Laugères, baron de Balazuc, maréchal de France, etc., le même qui avait eu pour aide de camp, pendant la campagne de Bohême, le marquis de Montcalm, frère de Mme de Lunas. La marquise de Villevieille était ainsi l'héritière du maréchal de la Fare et des deux branches aînées de cette illustre maison, qui s'est continuée par le rameau des barons de la Tour, marquis de la Fare-Vénéjan, coseigneurs de Saint-Marcel-d'Ardèche, ducs Romains, existants en Bretagne, auxquels la maison de Pavée de Villevieille s'est depuis, alliée pour la troisième fois.

Digitized by Google

resse *(sic)* de Mirabel, Pompignan, Ceyrac, Saint-Martin de Cendras, Saint-Martin de Valgalgues, Saint-Julien de Valgalgues, Blannaves, Branoux, Cavillargues et autres places, demeurant au château de Villevieille, diocèse de Nîmes. Le marquis de Villevieille est assisté par : « Louis-Henry-Annibal de Pavée de Villevieille, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, son frère (1) ; François-Gabriel d'Audessens, brigadier des armées du roi (2) ; François-Jean-Henry-Antoine de Roquefeuil, marquis de Londres et dame Madeleine de Roquefeuil, épouse de M. le marquis de Montlaur de Murles (3) ; et par dame Gracienne d'Audessens épouse d'Etienne-François de Portalès, marquis et vicomte de Vignolles (4) et autres places. » La future est assistée par : « le marquis de Lunas (5) et le chevalier du Deffant, ses frères ; le marquis de Girard de Pézennes et le baron de Seigneuret de Loubens, ses beau-frères ; Gilbert, comte de Montcalm-Gozon, maistre de camp de cavalerie (6), son cousin-germain ; le président de Massillan, son oncle ; Antoine de Barbeyrac, marquis de Saint-Maurice et Jean Vergne *(sic)* chevalier de l'ordre de Saint-Michel, conseiller en la Cour des comptes du Languedoc, ses cousins. »

Il vint de cette alliance un fils unique : Louis-Jean-François de Pavée, marquis de Villevieille, né en 1764, mort le 18 octobre 1828,

(1) Il devint commandeur-bailly de l'ordre de Malte, et capitaine de vaisseau dans la marine royale de France, avant 1789. Pendant l'émigration, il se distingua à l'armée de Condé, fut fait maréchal de camp, chevalier de Saint-Louis. Réintégré dans la marine en 1814, avec le grade de contre-amiral, le commandeur de Villevieille fut promu vice-amiral le 8 juillet 1816, et mourut à Montpellier le 6 mars 1817.

(2) Petit-fils de François d'Audessens, chevalier, baron de Beaulieu, président en 1691 de la Cour des comptes, aides et finances du Languedoc et de Jeanne-Gabrielle de Pavée de Villevieille.

(3) La maison de Montlaur de Murles, aujourd'hui éteinte, est une des plus anciennes du Languedoc, sa filiation a été prouvée depuis 1286, avec de grandes charges et de grandes alliances. Pons de Montlaur était prévôt de l'église de Maguelonne en 1070, Jean de Montlaur, évêque de Maguelonne, vivait en 1234, et Raymond de Murles, évêque de Béziers en 1242. La terre de Montlaur passa vers 1500 à la maison du Bousquet, et fut érigée en marquisat au mois de décembre 1679 en faveur d'Etienne du Bousquet, marquis de Montlaur. Une troisième maison a porté, depuis le milieu du dix-huitième siècle, le titre de marquis de Montlaur, c'est celle de Villardi de Quinson, originaire d'Italie, et qui existe en Bourbonnais, et au château de Pondres en Languedoc.

(4) De la famille de Portalès la Chèze, en Languedoc.

(5) Louis-Daniel-Antoine-Jean de Viel, baron de Lunas et du Pouget, qualifié marquis de Lunas dans le contrat de mariage de sa sœur ; se fixa en Nivernais, où il a continué la descendance.

(6) Marquis de Saint-Véran, maréchal de camp, puis député de la noblesse de Carcassonne aux Etats généraux, il épousa Jeanne-Marie de Lévis, d'où postérité.

Digitized by Google

capitaine dans Roussillon-Cavalerie, convoqué en 1789 aux assemblées de la noblesse de Nîmes, marié le 15 juillet 1806 au château de la Boutetière (Vendée), avec sa cousine : Henriette Prévost de la Boutetière-Saint-Mars (1), fille du comte de la Boutetière de Saint-Mars (2), capitaine-commandant dans les dragons d'Orléans, chevalier de Saint-Louis émigré, et d'Adélaïde de la Fare-Vénéjan, sœur du cardinal, duc de la Fare, archevêque de Sens, duc et pair de France, commandeur des Ordres du roi, ministre d'Etat, membre du conseil privé des rois Louis XVIII et Charles X.

***

Louis-Daniel-Antoine-Jean de Viel de Lunas, chevalier, marquis de Lunas, baron du Pouget, seigneur de Sourlan, Saint-Martin, Serremejane, etc., fils aîné du président de Lunas, eût pour parrain son aïeul maternel : Louis-Daniel de Montcalm. Il avait épousé, avant 1761, en Normandie, Marie-Reine de Boullenc de Saint-Rémy (3), fille de Fran-

(1) Trois enfants sont nés de cette union :

1° Charles de Pavée, marquis de Villevieille, page du roi Charles X, lieutenant de cavalerie, marié le 1er février 1834, à Nancy, avec Cécile d'Hennezel. Ils ont laissé une fille : Marie de Pavée de Villevieille.

2° Clotilde de Pavée de Villevieille, chanoinesse honoraire et comtesse du noble chapitre de Brünn (Autriche), mariée en 1827 à Casimir du Verdier, comte de Genouillac. Ils ont laissé trois fils : *a*, Sever, comte de Genouillac, marié à Claire Dehargnes, d'où Anne, mariée à Paul de Raimbouville, lieutenant au 13e hussards, chevalier de la Légion d'honneur ; *b*, Olivier, vicomte de Genouillac ; *c*, Victor, vicomte de Genouillac, ingénieur en chef des mines à Rouen, officier de la Légion d'honneur, marié à Léontine Marc, d'où onze enfants ;

3° Hedwige de Pavée de Villevieille, née à Montpellier le 7 avril 1816, morte à Nancy le 22 juin 1876, mariée à Nancy le 7 avril 1834, à René, comte de Landrian, baron de Fisson du Montet, baron héréditaire du Saint-Empire et des Etats immédiats d'Autriche. Ils ont laissé cinq enfants : *a*, Pierre, comte de Landrian, baron du Montet, marié à Aline de Lallemand de Mont, d'où deux fils ; *b*, Amélie, mariée au baron Seillière, d'où postérité ; *c*, Clotilde, mariée au baron Seillière, d'où postérité ; *d*, Marie, chanoinesse et comtesse du noble chapitre impérial de Brünn, qui est l'un des quatre grands chapitres d'Autriche ; *e*, Louise, mariée à Emmanuel Grellet de la Deyte, d'où une fille et trois fils.

(2) Le comte de la Boutetière était fils de Marie de la Mote-Baracé de Scaonnes et de François-Antoine Prévost, chevalier, seigneur de la Boutetière, Saint-Mars, Grandry, etc., qui avait pour bisaïeul : François Prévost, chevalier, seigneur de la Boutetière, du Pouët, etc. Marié en 1624 à Benigne de Jaucourt, fille de Jean de Jaucourt, baron de Villarnoul, Vaujaucourt, etc., chevalier de l'Ordre du roi, conseiller en ses conseils d'Etat, et privé, gentilhomme de sa chambre, et de dame Marthe de Mornay, fille aînée du célèbre du Plessis-Mornay, ambassadeur d'Henri IV.

(3) Du mariage de Louis-Daniel-Antoine-Jean de Viel de Lunas, marquis de Lunas, baron du Pouget et de Marie-Reine de Boullenc de Saint-Remy sont nés deux fils et une fille :

1° Antoine-Louis-François qui suit ;

2° Antoine-Pierre de Viel, comte de Lunas, capitaine de cavalerie, seigneur de

Digitized by Google

çois-Frédéric de Boullenc, baron de Saint Rémy-sur-Aure et de Marie-Antoinette Girard, dame d'Espeuilles (1), fille unique de feu Jacques Girard, seigneur de Vannes, grand-maître des eaux et forêts du duché de Nivernais, et de Mlle Raudot. Par cette alliance, les enfants du marquis de Lunas, furent appelés à hériter de la baronnie d'Espeuilles et de grands biens en Nivernais. En avril 1787, ils accrurent ces possessions par l'acquisition qu'ils firent à MM. de Chabannes, de la seigneurie, de la Montagne, pour le prix de cinq cent mille livres. A cette époque, leur mère, Reine de Boullenc-Saint-Rémy, habitait, à Montpellier, l'hôtel de Lunas, qui faisait partie du douaire des veuves de la famille.

C'est là, qu'elle était revenue auprès de ses belles-sœurs : Mesdames de Cesserat et de Villevieille, lorsqu'elles eurent fermé les yeux à Thérèse de Montcalm leur mère. Celle-ci, veuve depuis 1742, ainsi que

Marigny, la Montagne, etc., en Nivernais; membre du conseil d'arrondissement de Château-Chinon en 1827;

3° Une fille mariée au marquis Prévost de la Croix, d'une ancienne maison du Nivernais, issue d'un cadet des Prévost de la Boutetière, en Poitou.

Antoine-Louis-François de Viel, marquis de Lunas, seigneur de la baronnie d'Espeuilles, Marizy. Varigny, Fuzilly, etc., dit : le marquis d'Espeuilles, capitaine de dragons, né en 1761, a épousé, le 10 janvier 1794, Marie-Julie de Roquefeuil, fille d'Henry, marquis de Roquefeuil-Gabriac, capitaine au régiment de Royal-Dragons et d'Hélène-Céleste de Reversat de Cèles. La maison de Roquefeuil, très considérable en Languedoc, avait déjà des alliances avec les Viel de Lunas et les de Pavée de Villevieille. De ce mariage :

1° Antoine-Théodore de Viel de Lunas, marquis d'Espeuilles, né en 1803, mort en 1871, sénateur du second Empire, conseiller général de la Nièvre, marié deux fois : 1° le 30 avril 1829, à Antoinette-Pauline Le Pelletier de Rosambo, décédée en 1832, d'où un fils : le général marquis d'Espeuilles, général de division commandant le 13e corps d'armée, membre du conseil supérieur de la guerre, grand-officier de la Légion d'honneur, sénateur et conseiller général de la Nièvre, né en 1831, marié à Mlle Maret de Bassano, fille du duc de Bassano, d'où postérité. D'un second mariage, le 26 mai 1836, avec Jeanne-Françoise-Louise de Châteaubriand, petite-nièce de l'illustre écrivain, le marquis d'Espeuilles a laissé un fils : le comte d'Espeuilles, secrétaire d'ambassade, député et conseiller général de la Nièvre, marié à Mlle de Caulaincourt de Vicence, fille du duc de Vicence, d'ou un fils qui a relevé le nom de Caulaincourt de Vicence ;

2° Julie, chanoinesse et comtesse du chapitre de Sainte-Anne de Munich ;

3° Marie-Thérèse-Henriette-Hélène, mariée en 1816 à Albert, comte d'Oilliamson, fils du marquis d'Oilliamson, lieutenant-général des armées du roi, cordon rouge, ancien général-major dans l'armée de Condé, d'où postérité ;

4° Reine ;

5° Delphine-Louise, mariée à Edmond, marquis de Certaines, d'où postérité.

(1) Plus anciennement, la baronnie d'Espeuilles appartenait à la maison de Jaucourt-Villarnoul.

Digitized by Google

nous l'avons appris par les lettres de son frère, vivait encore en 1772 (1), entourée des glorieux souvenirs de son nom. Elle avait dû au triste avantage de survivre aux siens, le privilège de recevoir, en 1759, à l'occasion de la mort héroïque de Montcalm, un grand nombre de lettres flatteuses, émanant de personnages marquants. Nous y voyons que cet événement, sans attendre le jugement de la postérité, fut considéré par les contemporains, comme un malheur public. La marquise du Caïla, écrivant à la présidente de Lunas, s'exprime ainsi : « *Jamais personne n'a été plus généralement regretté, et n'a plus mérité de l'être* » ; et la marquise de Crussol-Saint-Sulpice, née d'Estaing, ajoute : « *L'enchaînement de malheurs où est la France, nous a fait perdre notre héros ; les regrets de tout le monde doivent vous faire sentir quel coup c'est pour vous en particulier* ».

GRELLET DE LA DEYTE.

NIVERNOIS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Louis-Jules-Barbon Mancini-Mazarini, duc de Nivernois, pair de France, grand d'Espagne de 1re classe, brigadier des armées du roi, chevalier de ses ordres — ou, plus simplement, Nivernois, comme le désignent les registres de l'Académie française, — naquit à Paris, le 16 décembre 1716.

Son père — qui fut un des hôtes de l'hôtel de Rambouillet — lui fit donner une éducation soignée, rompant, en homme d'esprit, avec un usage ridicule qui voulait qu'un grand seigneur fût surtout supérieur à la masse par son ignorance.

Outre le français, Nivernois apprit quatre autres langues : les deux grandes langues mortes, et l'italien et l'anglais. Il se perfectionna dans chacune en traduisant quelques-unes des principales œuvres de leur littérature. Il se nourrissait ainsi de la moelle des forts, et c'est dans cette idée qu'il traduisit *la Vie d'Agricola*, de Tacite, *l'Essai sur*

(1) Louise-Françoise-Thérèse de Montcalm-Gozon, veuve d'Antoine de Viel, baron de Lunas et du Pouget, président de la Cour des comptes, aides et finances du Languedoc, fut représentée le 14 décembre 1772, à la liquidation et partage entre ses enfants, des biens de leur père. Cet acte passé à Paris, par devant Me Garnier-Deschesnes, notaire au Châtelet, dénote une fortune immense, tant mobilière que territoriale.

Digitized by Google

l'Homme, de Pope, le quatrième livre du *Paradis perdu*, de Milton, et *l'Essai sur l'art des jardins modernes*, d'Horace Walpole. Mais il avait pour règle le respect de sa langue, et il écrivait dans son étude *Sur l'usage de l'esprit :* « Un homme qui, sachant plusieurs langues, saurait mal sa langue naturelle ou dédaignerait de la parler, serait tout à la fois odieux et ridicule, mais celui qui sait bien sa langue est estimable de s'être donné la peine d'acquérir l'usage des autres ». Il disait encore : « La patrie morale d'un homme qui exerce son esprit sur différentes matières, c'est la matière qui ressortit à sa profession, c'est le cercle d'idées et de connaissances que sa profession trace autour de lui ; c'est là qu'il faut toujours revenir, chargé, si l'on veut, ou, pour mieux dire, si l'on peut, des trésors de tout l'univers, *mais se gardant bien d'affecter des parures étrangères* ». Grande leçon à ceux qui s'en vont fourrager dans les langues étrangères avec le dessein de cosmopoliser la nôtre.

Nivernois entra au service à dix-huit ans; mais après plusieurs campagnes en Italie, sous Villars, et en Allemagne, où il fit preuve d'une bravoure réelle, il donna sa démission. Une constitution naturellement frêle et sollicitant des soins incessants ne lui permettait pas de faire sa carrière du métier des armes.

Deux de ses élégies à sa femme, l'une *sur sa mauvaise santé*, l'autre *à son régiment*, y font allusion :

La montagneuse et froide Germanie
De mes beaux ans voit le lustre effacé :
Mon faible corps, sous ce climat glacé,
En y cédant accroît la tyrannie
De la douleur dont il est affaissé.
. . . . . .
Chers compagnons que le devoir ramène
Sous l'astre impur de ces bords empestés (1),
Pardonnez-moi si je vous ai quittés !
. . . . . .
Je l'avouerai : sous la rigueur du sort
Je sens fléchir l'orgueil de mon courage.

Ce fut vers cette époque (1743) qu'il fut élu membre de l'Académie française, en remplacement de Massillon. Il n'apportait comme bagage littéraire que des poésies d'un ton léger, raffiné, qui était surtout du marivaudage. Dans la suite, son œuvre s'augmenta d'études d'une pensée plus haute. Neuf fois directeur de l'Académie, il fit en cette

(1) Le Danube.

Digitized by Google

qualité l'éloge de Voltaire et celui de Condorcet, et obtint du roi une pension pour les nièces de Corneille. Il fut aussi membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Peu après il entrait dans la diplomatie. Chargé de trois missions, il s'y montra diplomate éminent et probe. Dans l'étude *Sur l'usage de l'esprit*, que j'ai déjà citée, il définit ainsi le rôle du négociateur : « J'ai quelque expérience de ce métier et je sais combien il est difficile. On s'y rend propre par des études préalables sur l'histoire politique, sur les mœurs, la position géographique, le commerce, les facultés des nations dont les intérêts peuvent croiser ou favoriser les nôtres. Cette étude est un travail sérieux, et les qualités qu'on y doit employer sont l'esprit d'application, d'ordre et d'attention. Il y faut aussi l'esprit de discernement, car il y a un choix à faire dans les matériaux qui servent à cette étude. A cette étude, il serait bon de joindre aussi celle des langues.

» La bonne foi n'est pas moins nécessaire aux négociateurs que l'habileté. Les affaires, et ceux qui les font, ne réussissent que par la confiance, et la confiance ne s'accorde qu'à la droiture et à la vertu. On n'a pas toujours eu cette idée des négociations et des négociateurs : ceux-ci même ont souvent contribué, par leur conduite, à l'établissement du préjugé contraire. On commence à en revenir, c'est à eux à l'effacer tout à fait ; et ils doivent songer que si la duplicité, la mauvaise foi devaient être regardées comme permises dans leur métier, c'est un métier qu'un homme d'honneur ne devrait pas faire.

» Il y a deux sortes de succès pour un négociateur : celui de la personne et celui des affaires. Le premier sert à l'autre ; et quand un honnête amour-propre n'y inviterait pas, il serait toujours nécessaire de l'acquérir.

» Il faut réussir à tout ; il faut réussir personnellement et ministériellement auprès de la nation et auprès du gouvernement. »

Il dit encore, envisageant l'action directe du négociateur dans les missions qui lui sont confiées :

« On traite des affaires, et on les traite avec des hommes. Il faut donc savoir dans toutes leurs branches les affaires qu'on traite et connaître dans toutes les nuances de leur caractère les hommes avec qui l'on traite : car si on n'a pas approfondi les affaires, on met de l'empressement et de l'importance, ou de la négligence et de la

Digitized by Google

légèreté, là où il n'en faut pas ; et si on n'a pas approfondi les hommes, on ne sait pas où les prendre, et à tout moment l'on court risque de les affermir dans leurs idées au lieu de les attirer aux siennes. »

En 1748, il fut nommé ambassadeur extraordinaire à Rome et y resta jusqu'en 1752. « A son retour, écrit Dupin, créé chevalier des ordres du roi, il ne parut échanger qu'avec contrainte le rôle de serviteur de l'Etat contre celui d'homme de cour. Il ne resta pas, d'ailleurs, longtemps dans cette situation trop faite pour lui déplaire. »

En 1755, il est envoyé en qualité de ministre plénipotentiaire près de Frédéric II. Il passa cinq mois presque dans l'intimité de celui qui fut l'ami et le correspondant de Voltaire, mais sa mission diplomatique n'avait plus d'objet lorsqu'il atteignit son poste, car la Prusse venait de s'allier avec l'Angleterre. La guerre de Sept-Ans allait éclater.

En 1762, il va à Londres représenter la France comme ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire près le cabinet de Saint-James. C'est sa dernière mission et la plus importante.

A Rome, au pays d'origine de sa famille, il fut le protecteur des arts et des lettres et sauva de l'index l'œuvre principale de Montesquieu. *L'Esprit des Lois*, ce livre de haute philosophie politique, avait été dénoncé au fameux tribunal de l'Index par un nouvelliste ecclésiastique, sorte de policier de la plume, à la piste de tous les écrits précurseurs de la Révolution. Or, l'on sait qu'à cette époque les décisions de ce tribunal avaient encore une influence morale considérable, et que tout livre condamné par lui était brûlé en place publique. Nivernois, admirateur de toutes les libres productions de l'esprit, prit la défense de Montesquieu et sauva le livre. Le grand philosophe lui en conserva une reconnaissance profonde.

A Berlin, n'ayant qu'un rôle expectatif à remplir, il étudia surtout le caractère et la politique du roi. Le portrait qu'il a tracé de Frédéric est le plus impartial, le plus ressemblant de ceux qui aient été faits sur ce roi philosophe. En le lisant et se reportant à notre époque, on se rend compte de la copie que Guillaume II tente d'en faire par ses actes. « J'en ai fait, dit-il, mon unique étude pendant cinq mois que j'ai passés à le voir tous les jours et à l'entretenir sur les objets les plus intéressants. » Et cette étude, il l'a très poussée. Quelques citations suffiront pour faire ressortir et établir le point de comparaison cherché avec son aïeul par le nouvel empereur d'Allemagne.

« Le sentiment qui domine en lui, c'est l'amour de la gloire et le

Digitized by Google

désir de s'illustrer. Il s'est même persuadé que ces sentiments sont des devoirs de son état, de sa naissance, et il s'en est formé un principe de conduite. C'est cette manière de penser, combinée avec sa confiance en lui-même, qui l'a porté à vouloir faire parler de lui à tous égards et à innover en toutes matières.

» Il est précipité dans ses jugements, ce qui résulte nécessairement de sa vanité et de sa présomption, qui, malheureusement pour lui, sont étayés par une grande vivacité et perspicacité d'esprit. Il a beaucoup d'esprit, beaucoup de mémoire, beaucoup de connaissances. Il a une grande facilité pour le travail. Son goût naturel est plus pour les études du bel esprit que pour les travaux de son état ; mais cependant il se livre à ceux-ci sans que rien l'en détourne, et il a mis sa vanité à acquérir la réputation d'un prince travailleur et laborieux. »

A Londres, sa troisième ambassade, qui, nous l'avons dit, fut sa plus importante, Nivernois réussit, malgré le parti de la guerre alors très puissant, et à la tête duquel se trouvait le fameux Pitt, à négocier la paix entre la France et son adversaire d'outre-Manche. Les préliminaires en furent signés à Fontainebleau, le 3 novembre 1762, et le traité définitif à Paris, le 10 février 1763. François de Neufchâteau observe « qu'elle avait paru un problème impossible à résoudre ».

Il séduisit toute la haute société anglaise par les qualités de son esprit, sa finesse, son tact, sa fermeté, et, en quittant Londres, laissa parmi les Anglais la plus haute idée de sa personnalité. Il y fut le négociateur qu'il a dépeint. Le rival de Walpole, lord Chesterfield, dans ses *Lettres à son fils*, le donne en modèle à celui-ci : « Lorsque vous voyez, lui dit-il, une personne généralement reconnue pour briller par ses manières agréables et sa bonne éducation, et regardée comme un gentilhomme accompli, tel, par exemple, que le duc de Nivernois, qu'il soit l'objet de votre attention et qu'il devienne pour vous un sujet d'études. Remarquez de quelle manière il s'adresse à ses supérieurs, comme il vit avec ses égaux et comme il traite ses inférieurs. Réfléchissez sur le ton de sa conversation, lorsqu'il fait ses visites du matin, durant le repas et dans les plaisirs du soir. Imitez-le sans en être le mime, pour reproduire sa ressemblance élégante et non sa copie servile. Vous trouverez qu'il a soin de ne rien dire et de ne faire jamais rien qu'on puisse traiter de légèreté ni de négligence, rien qui puisse en aucun degré mortifier l'amour-propre ou blesser la vanité d'autrui. Vous apercevrez, au contraire, qu'il rend sa compagnie agréable en

Digitized by Google

faisant que les personnes qui l'approchent soient satisfaites d'elles-mêmes. Il témoigne le respect, les égards, l'estime et l'attention, suivant qu'il convient de marquer chacun de ces sentiments ; il les sème avec soin et les recueille avec abondance. »

(*A suivre.*) ÉDOUARD ACHARD.

MATIN DÉTÉ

Sur l'eau du lac bleu passé
L'aube naît : voile tissé
De fine dentelle ;
Tandis que dans les sentiers,
Dans les champs et les halliers
Court la demoiselle.

Au bois chantent les oiseaux.
La nymphe, près des roseaux,
Couche son corps mièvre.
Elle a dormi sur les fleurs
De carmin ; et leurs couleurs
Ont teinté sa lèvre.

En riant au clair soleil,
Sylvain assiste au réveil,
De ses yeux d'opales.
Elle fuit et, passant l'eau,
Laisse, aux branches du bouleau,
De longs cheveux pâles.

L'ange a cueilli du jasmin,
Pour orner en son chemin
La porte mi-close.
Il bénit, d'un geste lent,
La chaumière au berceau blanc,
Où dort l'enfant rose.

MARIE MINARD.

LES NIVERNAIS AU SALON

Voici la liste des artistes nivernais qui prennent part au Salon de 1900 de la Société des artistes français :

PEINTURE

BOURGEOIS (Urbain), né à Nevers, élève de H. Flandrin, S. Cornu et A. Cabanel ; hors concours.

179. Portrait de M. L. Liard, directeur de l'enseignement supérieur.

CHARTIER (Henri-Georges-Jacques), né à Château-Chinon, élève de Cabanel et de Lavoignat.

290. Fête de Thermidor, an VI. (Présentation au Champ-de-Mars des trésors d'art d'Italie.)

Digitized by Google

COMOY (Marie-Emmanuel-Gustave), né à Devay, élève de Hanoteau et de M. Gérôme.

323. Solitude ; — paysage.

GARCEMENT (Alfred), né à Varzy, élève de Pils et de Laemlin.

560. Le Gué de Sauvage, à Beaumont-la-Ferrière.

MARTIN DES AMOIGNES (Paul-Louis), né à Saint-Benin-d'Azy, élève de Mme Hanoteau, J. Blanc et Ch. Monginot.

905. L'Etang ; — le Soir.

PAIL (Edouard), né à Corbigny.

1016. Le vieux Chemin des Toyaux-Doux (Nièvre).

DU VERNE (Henri), né à Nevers, élève de M. L.-O. Merson.

1326. Eau dormante.

DESSINS, CARTONS, ETC.

Mlle CHARONAT (Lucrèce), née à Saint-Amand-en-Puisaye, élève de M. Bernier.

1436. Deux miniatures.

Mlle GALLIÉ (Marie-Louise), née à La Charité-sur-Loire, élève de Mme Latruffe-Colomb et de M. E. Cuyer.

1534. Deux miniatures.

SCULPTURE

BOISSEAU (Emile-André), né à Varzy, élève de Dumont et de Bonnassieux ; hors concours.

1856. Le Sommeil de l'Innocence ; — groupe d'enfants, marbre.

MARQUET (Alix), né à Prémery, élève de M. Théophile Barraud.

2058. Le capitaine Montchanin ; — buste, plâtre.

Mme SIGNORET-LEDIEU (Lucie), née à Nevers, élève de Jean Gautherin.

2141. Jeanne d'Arc au siège de Saint-Pierre-le-Moûtier ; — plâtre au tiers d'exécution. (Projet du monument de Jeanne d'Arc à élever à Saint-Pierre-le-Moûtier.)

GRAVURE ET LITHOGRAPHIE

GIGAND (Albert), né à Arbourse, élève de M. Pannemaker.

2499. Une gravure sur bois ; — tête d'expression, d'après un dessin de Léonard de Vinci.

ARTS DÉCORATIFS

Mme MARTIN DES AMOIGNES (Elisabeth), née à Hambourg, de parents français, élève de M. Monginot.

2817. Un paravent Louis XV, à trois feuilles ; — chrysanthèmes.

L. R.

Digitized by Google

POÈTES CASTILLANS *(Suite)*

Maria-Josefa Massanés.

(1811-1887.)

LA FEMME

Oui, sans doute, la femme est l'esclave de l'être
Qu'elle adore ; mais, rare et surprenante loi,
Tout en le redoutant, elle soumet son maître,
Et son humilité, sa tendresse font naître
La maîtresse en l'esclave et le serf en le roi.

La domination avec l'obéissance
Se confondent chez l'un et l'autre intimement ;
De briser ce faisceau, nul d'eux n'a la puissance ;
Tous deux ont même source et tous deux même essence,
De vice et de vertu doués également.

Voilà la mission qui nous est confiée
En naissant, lot constant, immuable attribut :
O femme, suis en paix ta voie ainsi frayée
Et, si tu marches ferme et sur l'homme appuyée,
Tu pourras arriver sans fatigue à ton but.

Aureliano Fernandez Guerra.

(1816-1894.)

MADRIGAL

La nuit montre en son cours moins d'astres ; quand il neige,
De moins de flocons blancs les coteaux sont couverts ;
Avril, en son éclat, a moins de rameaux verts ;
De moins de brins secs, Octobre s'allège ;
Le vallon riche et vaste a moins d'épis dorés ;
Moins de grappes chargent la vigne ;
L'aurore, au front des monts brillamment éclairés,
Jette moins de reflets, en sa splendeur insigne,
Mêlant la nacre fine au carmin radieux ;
L'Afrique a moins de sable en ses plaines poudreuses,
Divine Higiara, que moi, par tes beaux yeux,
Je n'ai d'ardents soupirs, de peines amoureuses !

Digitized by Google

Tant que l'abeille au thym volera; tant qu'au bois
Les oiseaux, librement, chanteront à la fois
Et leurs désirs et leur ivresse :
Tant qu'aux nuits la clarté des jours succèdera,
Je mettrai mon orgueil, ô mon Higiara,
A t'aimer d'aveugle tendresse !

ÉPIGRAMME

On peut hardiment l'affirmer :
Entre époux, entre amants, de même
Qu'entre amis, l'un des deux seul aime
Et l'autre se laisse aimer.

Léopoldo Augusto de Cueto, marquis de Valmar.

(1815.)

CŒUR DE GLACE

Ton cœur, belle Marie, est glacé : chose vaine
De vouloir t'en blâmer, si Dieu l'a fait ainsi.
Mais que vaut la beauté sans le charme qu'entraîne
Le don de ressentir la joie ou le souci ?

Mettre l'enthousiasme en toi ? l'on perd sa peine.
Ce désenchantement me refroidit aussi ;
Pour mon idole, non, je n'ai jamais choisi
L'olympienne beauté dans sa froideur sereine.

Coquette, fourbe, sotte, oh ! non, tu ne l'es pas.
Mais quoique ton front pur soit rayonnant d'appas,
Tu restes pour l'amour une image impassible.

La beauté sans ardeur, on ne peut l'adorer.
Quels sentiments éveille un esprit insensible ?...
Qui ne pleure jamais ne fait jamais pleurer !

L'OPTIMISTE

Heureux, heureux mortel ! Splendeur, grâce, beauté,
C'est tout ce qui t'inspire et tout ce qui t'enivre.
Source de paix durable et de félicité,
L'illusion du bien fait le charme de vivre.

Digitized by Google

Tu respires sans fin la joie et la bonté ;
Ton être ne croit pas au mal, loin de le suivre ;
Plein d'émotion douce et de sérénité,
A l'admiration ton cœur entier se livre.

Si tel est ton destin d'admirer et d'aimer,
Si l'illusion doit pour tes yeux supprimer,
Sous son voile divin, le perfide et l'immonde,

Va, marche à la clarté de l'espoir et du bien :
S'il est quelque bonheur possible dans ce monde,
Sans la foi ni l'amour nul n'en obtiendra rien.

Juan Martinez Villergas.
(1817-1894.)

SATIRE

(*Fragment.*)

Boniface, je veux mettre ton compte au net ;
Tu peux, sans t'amuser à voir voler les mouches,
Faire ton examen de conscience : il n'est

Rien qui m'ait échappé dans tes manœuvres louches,
Je suis bien au courant de tous tes vilains tours
Et, par tes contes bleus, jamais tu ne me touches.

Tu n'es rien qu'un coquin et tu le fus toujours,
Tu veux aux frais d'autrui t'arrondir sans débours ;
Oui, tu n'es qu'un *perdu*, c'est ainsi qu'on t'appelle ;

L'acte le plus infâme, à tes yeux, est parfait,
Dès qu'il peut, Boniface, emplir ton escarcelle
Ou munir de jambons et de vins ton buffet.

Or d'un homme important tu prends parfois la mine ;
Remplaçant, au besoin, avec un diamant,
Le cœur que tu n'as pas dans ta vile poitrine,

Tu t'es fait suborneur, certes, sans qu'un moment
A ton front vil la crainte ou la vergogne monte,
Après tous tes exploits dont on parle... Et vraiment
Tu commences déjà des choses qu'on raconte
Dignes de toi, — je veux dire de tel aloi
Qu'elles sont bien d'un homme ayant bu toute honte.

Donc pour te corriger, — rude tâche, ma foi !
— Je veux, en te montrant les écueils de ta route,
Te donner des conseils, face à face avec toi...

Traduction de ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

LE CLOU DE 1900

(Lettre de Paris).

Au moment où par tous les points du globe des millions d'individus se préparent à venir admirer les merveilles enfantées par l'Exposition de 1900, il est intéressant de se demander ce qui les frappera le plus dans cette prodigieuse mise en scène de l'apothéose du XIXe siècle.

En 1889, c'est la tour Eiffel qui eut, avec la Galerie des Machines, les honneurs de ce que l'on est convenu d'appeler le *Clou* de l'Exposition.

Mais ces deux magnifiques productions du génie industriel, quoique figurant encore en bon rang dans le plan de 1900 ne sauraient évidemment plus briguer la première place, pour laquelle il leur manque l'indispensable caractère de la nouveauté.

On a fait bien des efforts pour échapper en 1900, à cette sorte de tyrannie du fer qui avait, en 1889, accaparé l'attention générale au détriment d'œuvres peut-être plus artistiques, mais moins compréhensibles pour la masse.

De là ce mirifique entassement de palais somptueux dont l'ensemble féérique est un véritable et perpétuel éblouissement des yeux.

Mais rien cependant n'a pu avoir raison des merveilleuses ressources de la métallurgie et c'est encore le fer qui aura fourni pour l'Exposition de 1900 le monument qui, par l'audace et l'originalité de sa construction, captivera les regards des foules ébahies : le Clou de 1900 sera en effet quoi qu'on ait fait : la Grande Roue de Paris !

Comment s'en étonner quand on songe au fantastique problème que pose, à première vue, aux regards étonnés, cette sorte de monstrueux aérostat qui, sous la forme d'une gigantesque roue de bicyclette, transporte à la fois, dans une magique ascension, seize cents voyageurs à la fois ?

Certes, le visiteur de l'Exposition de 1900 pourra se repaître la vue à satiété des splendides productions artistiques qu'il rencontrera à chaque pas dans cette fourmilière de merveilles, mais toujours la Grande Roue l'inquiètera de sa mystérieuse et imposante masse, il la reverra partout comme une obsession jusqu'à ce que, contemplant du sommet de ses 106 mètres de hauteur, l'assemblage de palais qui forme son féérique piédestal, il en aura compris la facile théorie.

C'est la recherche de l'explication du problème d'équilibre qu'elle pose qui fera le prodigieux succès de la Grande Roue.

Elle est bien simple cependant, mais combien intéressante !

La Grande Roue n'est, en effet, qu'une énorme roue de bicyclette avec son axe, ses rayons, sa jante, tous ces organes proportionnés au formidable poids qu'elle doit porter.

La seule différence consiste dans la disproportion de son propre poids par rapport au poids qu'elle doit porter, cela on le comprend pour l'absolue sécurité des voyageurs.

Digitized by Google

Alors qu'une roue de bicyclette porte vingt fois son poids, la Grande Roue, malgré ses seize cents voyageurs installés dans les 40 vagons qu'elle transporte à la fois dans les airs, ne portera que le quart de son poids énorme de 650,000 kilos.

On voit que c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour éloigner toute crainte de danger dans l'ascension.

L'expérience a d'ailleurs été faite au cours de l'année 1899 par des centaines de mille visiteurs qui ont goûté le charme de cette pittoresque ascension de la Grande Roue.

Par une ingénieuse disposition de vagons complètement fermés de glaces et suspendus sur des axes pivotants d'un système particulier, cette ascension se fait sans aucune trépidation et, chose remarquable, sans le moindre vertige.

Cela permettra à bien des gens d'aller faire connaissance avec les régions éthérées que la crainte du vertige leur avait jusqu'ici rendues inaccessibles, et on peut croire ainsi que la Grande Roue de Paris recevra autant de visiteurs que l'Exposition elle-même. Ce sera la juste récompense des hardis ingénieurs qui l'ont construite.

ARGUS.

NOTES ET ÉCHOS

Nous sommes heureux de donner *in extenso* le discours prononcé par M. Maurice Perrot, ancien magistrat, président de la Société des *Enfants du Morvan*, au banquet du 25 février dernier : (*Voir notre numéro de mars.*)

Messieurs,

J'ignore quel esprit morose a osé émettre l'aphorisme connu : Du Morvand il ne vient ni bon vent ni bonnes gens.

Si l'on en juge d'après les nombreux écrivains, qui se sont occupés de notre petite patrie, tout autre devrait être notre réputation. Ecoutez un vieil auteur qui passait pour bien connaître les gens au milieu desquels il vivait, et dont l'avis est partagé par tous ceux qui ont pu juger sur place nos compatriotes : « C'est, dit il, un beau pays que le Morvand. Là, vit une race d'hommes âpres et rudes comme la nature du sol, à la physionomie pleine d'expression, tranchée comme elle ; des hommes à l'allure libre et alerte, à l'air vif et rusé, à l'instinct prompt et hardi, à l'imagination forte et ardente, des hommes à la vie de fatigues et de tranquillité. »

En peut-il être autrement des fils de ces anciens Celtes, qui, retirés dans leurs forêts inaccessibles résistèrent jusqu'au dernier à l'envahisseur de la patrie ; des enfants de ces valeureux Gaulois, qui tinrent un moment en échec la fortune de César, sous les murs d Alise ; des descendants des glorieux Croisés : Séguin de Lormes, Hugues de Chastellux et tant d'autres ; des races enfin qui peuvent revendiquer au nombre de leurs aïeux des hommes comme le comte de Montal et l'immortel Vauban ! Leurs défauts, car ils en ont, ainsi que les meilleurs des hommes, ne sont que la résultante de leur tempérament. Aussi a-t-on pu dire du Morvandeau que « vif comme l'air qu'il respire, naturellement peu endurant pour ses voisins, il s'emporte, se fâche et se querelle pour des motifs souvent futiles ». Mais n'est-ce pas là un travers de bien des Français, j'allais dire un travers national ? N'est-ce pas un peu ce qui nous fait aimer ces mousquetaires d'antan, le type du soldat intrépide, auxquels on pardonnait leur mauvais caractère à cause de leur bon cœur ? Et ne puis-je pas dire à présent que le fâcheux dicton qu'on nous oppose bien à tort n'est en réalité qu'une grossière exagération, une erreur manifeste que nous avons fièrement relevée, en donnant comme devise à notre Société fraternelle : Bon vent, bonnes gens !

Que l'on vienne maintenant s'étonner qu'une réputation aussi imméritée fasse hésiter encore aujourd'hui l'indigène du plus profond Morvand à s'avouer Morvandeau !

Ne vaudrait-il pas mieux réserver son admiration pour le magnifique résultat

Digitized by Google

obtenu par les vaillants organisateurs de notre Société qui, malgré tous les obstacles placés sur la route des gens d'initiative par ce temps de particularisme, sont arrivés à grouper à Dijon plus d'une centaine d'adhérents, et cela en l'espace de quelques mois ! C'est avec empressement que chacun de nous a répondu à leur appel. Il est venu des sociétaires de tous les coins du Morvand ; il en est venu même de l'Auxois, cette belle lisière du Morvand. Il en est venu de toutes les professions, des fonctionnaires, des commerçants, des ouvriers, des savants, des rentiers même, tant était appréciée l'œuvre à laquelle chacun voulait collaborer. Et tout ce monde, portant au cœur l'affection profonde que nous ressentons pour notre charmante patrie, s'est réclamé avec enthousiasme du titre de Morvandeau ; c'était un bon vent qui soufflait sur de bonnes gens.

La presse dijonnaise, si remarquablement bienveillante pour nos débuts, et qui a tenu à déléguer à ce banquet ses représentants les plus autorisés, s'est faite l'écho de l'opinion publique en nous apportant ses encouragements, qui sont le présage certain de notre réussite. Qu'elle me permette de l'en remercier au nom de tous les enfants du Morvand, qui apprécient d'ailleurs avec reconnaissance l'hospitalité généreuse et désintéressée qu'elle donne dans ses colonnes à nos modestes communications.

Quant à vous, mes chers amis, aux joyeuses physionomies reflétant la bienveillance dont vous avez déjà donné tant de preuves à votre président, merci, merci encore de vous être trouvés si nombreux à cette fête, et d'assister si ponctuellement aux réunions de notre Société. Vous avez senti la nécessité de votre groupement, vous avez compris qu'une œuvre de solidarité n'allait pas sans de multiples dérangements, sans des sacrifices particuliers de temps et de plaisirs dans l'intérêt général. Votre volonté a déjà trouvé sa récompense dans cette union si étroite et si agréable qu'engendrent les mêmes origines, les mêmes sentiments ; espérons que, dans un avenir prochain, chacun de nous pourra jouir aussi des bénéfices de la mutualité.

Permettez-moi, en terminant, Messieurs, de lever mon verre à la santé des membres de la presse, nos invités, de nos membres honoraires, des sociétaires présents et absents, de tous ceux enfin qui s'intéressent au succès de notre association.

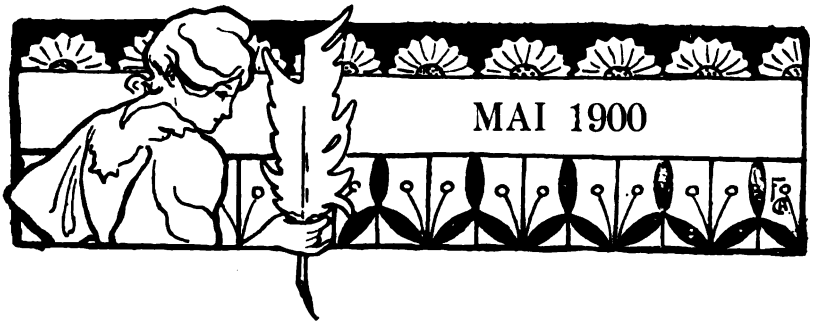
Le *Journal de la Parousse*, nouvelle création mensuelle, qui se tire déjà à 5,000 exemplaires et s'étend sur une vingtaine de départements (Imp. Gaignault, Issoudun, Indre), publie, dans son numéro de mars, les *Moutons du Berry*, et se propose de reproduire encore d'autres poésies parmi les plus populaires de notre collaborateur Lucien Jeny.

⁂ Nous avons la satisfaction d'apprendre la nomination, au grade d'officier de la Légion d'honneur, de notre compatriote, M. Girault, l'architecte du Petit Palais à l'Exposition universelle.

Le Directeur-Gérant, ACHILLE MILLIEN.

Nevers, imp. G. Vallière.

Digitized by Google



LES PREMIÈRES HIRONDELLES

Légende populaire espagnole.

LORSQUE le petit Jésus allait à l'école, comme dit la chanson, il était très sage ; il ne se mêlait point à ces mauvais garçons, qui ont coutume de faire l'école buissonnière, de mettre des noix comme bottines aux chats et des casseroles comme appendices aux chiens ; mais il ne faudrait pas en conclure qu'il fut un de ces sournois toujours prêts à raconter et à grossir les méfaits d'autrui. C'était un bon petit enfant, très exact à tous ses devoirs et très aimé de ses maîtres et de ses camarades, — parmi ceux-ci cependant, il y en avait deux qu'il chérissait tout particulièrement et avec lesquels il faisait souvent de bonnes parties : c'était ses deux petits cousins, Jacques et le petit Jean.

Or, un jour, — un jour de congé cela va sans dire, — l'enfant Jésus était occupé, avec le bon saint Joseph, à lier des laitues dans leur jardin. C'était un beau jour de printemps, il ne faisait pas encore trop chaud et la nature était tout en fête. Vinrent à passer, de l'autre côté de la clôture, les deux camarades préférés.

« Ne viens-tu pas jouer avec nous dans la campagne, dit Jean.

— Je veux bien, si ma mère le permet », dit Jésus en dirigeant ses beaux yeux interrogateurs vers sa mère Marie, qui, assise sur le seuil de la maison, filait une quenouillée de lin.

Comprenant la muette supplication de son fils, la sainte Vierge vint à lui, l'embrassa sur le front et lui donna la permission désirée, tout en

Digitized by Google

lui recommandant bien de ne pas prendre trop chaud et d'éviter les serpents, les scorpions et autres mauvaises bêtes très méchantes pour les petits enfants.

Voilà nos trois amis partis dans la campagne et se réjouissant d'avance de la bonne matinée qu'ils allaient passer. Non loin de Nazareth, il y avait un grand champ couvert de verdure et parsemé, çà et là, de petites buttes de terre crayeuse, qui éclataient, au soleil, en blancheurs vibrantes, d'autant plus blanches que les pluies des jours précédents et l'abondante rosée du matin avaient donné des tons de vert foncé aux herbes d'alentour.

Ces belles couleurs opposées attirèrent l'œil des trois petits Nazaréens et, d'un commun accord, ils choisirent de suite leur jeu : Ce serait de faire de petits oiseaux avec cette belle pâte blanche et de les disséminer dans la verdure ; c'est cela qui ferait un joli effet !

Et le travail commença et ils se donnèrent tant de mal, s'escrimèrent si vaillamment, qu'avant qu'eût sonné l'heure du retour à la maison, près de mille petits oiseaux, d'une candeur de neige, émaillaient le fond d'émeraude du champ. On eût dit qu'un vol de petites colombes, venant des profondeurs du ciel, était venu se reposer sur ce tapis vert si doux.

Les enfants étaient ravis et contemplaient leur travail avec une légitime fierté.

Tout à coup, le petit Jean tressaillit et montra l'horizon d'un doigt craintif... Qui venait-là, Seigneur ! C'était bien la tante Pharisée, dont on apercevait dans le lointain la silhouette longue et maigre !

Vous avez tous connu, bonnes gens, la tante Pharisée ; ou plutôt non, vous n'avez pas connu celle-là, car, heureusement pour vous, vous n'étiez pas encore nés ; mais, vous avez certainement connu une de ses descendantes, — en ligne collatérale, s'entend, — car la chère tante est restée fille.

Sachez donc que la tante Pharisée, — qui n'avait ni neveux ni nièces, — était une des personnes les plus considérables de Nazareth : elle n'avait jamais rien fait personnellement, mais elle s'était toujours énormément occupée de ce que faisaient les autres.

Ses principales fonctions étaient de faire profession de vertu, de censurer aigrement les jeunes femmes, et de dire volontiers du mal des jeunes filles et de ne s'occuper des enfants que pour leur faire avaler des médicaments amers et les menacer de les fouetter.

Digitized by Google

Vous connaissez maintenant la bonne dame et vous savez que, même aujourd'hui, il n'est pas besoin d'aller jusqu'en Palestine pour trouver sa pareille.

Elle avançait donc, en quête de reproches à faire et de sages conseils à donner, lorsque, voyant le désordre que nos trois innocents avaient mis dans la plaine, elle les héla incontinent et leur demanda des explications. Les trois chérubins avouèrent ingénument que c'étaient eux qui avaient confectionné tous ces oiselets blancs, ne croyant pas mal faire... Elle devint toute rouge de colère :

— « N'avez-vous pas de honte, méchants vauriens, s'exclama-t-elle, de travailler ainsi le jour du Sabbat. Non seulement, vous allez cesser cette besogne sacrilège, mais encore vous allez détruire ce que vous avez fait, afin de ne point offenser le Seigneur. »

Et, joignant l'acte à la parole, elle écrasa sous sa sandale trois ou quatre petits oiseaux qui s'effritèrent misérablement.

Jacques n'était pas content, mais n'osait rien dire ; le petit Jean pleurait toutes les larmes de son corps ; seul, le petit Jésus restait insensible... Tout d'un coup, il se retourna et enveloppant d'un long regard le champ et les petites mottes de craie, il les bénit.....

Et alors, à la profonde stupéfaction de tante Pharisée, — on serait ahuri à moins, — tous les petits oiseaux blancs s'animèrent et prirent leur vol dans l'espace. On eût dit des flocons de neige qui remontaient au ciel.

Cependant, une centaine de petites bestioles vinrent se poser sur les oliviers autour de la vieille dame et d'une voix grêle et un peu stridente, ils lui chantaient en la narguant :

« *Cochina, marrâna*
Ni cosiste, ni barriste,
Luego ? Que hicisteeee?... » (1)

(1) « Mauvaise bête, vilaine !
Tu n'as jamais cousu, tu n'a jamais balayé
Eh bien, dis-nous, qu'as-tu fait ? »

Voyant et entendant cela, outrée, confuse, et comprenant qu'elle avait trouvé son maître dans ce tout petit enfant, la mauvaise tante

(1) Les vers espagnols donnent bien une harmonie imititative du chant de l'hirondelle.

Digitized by Google

Pharisée se boucha les oreilles, ne demanda point son reste et s'enfuit comme si le diable l'emportait.

. . . . . .

Vingt-cinq ans plus tard, en un autre jour de printemps, aux environs de Jérusalem, le Fils de l'Homme montait la voie douloureuse qui finit au Golgotha. Qui aurait reconnu le petit garçon de Nazareth dans ce juste gravissant son Calvaire, chargé de tous les péchés du monde? Ils n'étaient plus là, Jacques ni Jean, les aimés d'autrefois, et de durs soldats romains et d'affreux juifs hurlant les remplaçaient. La croix pesait lourde aux épaules saignantes, et comme elle était longue et âpre la route du suprême sacrifice !...

Puis, se passa ce que les générations se racontent l'une à l'autre, de siècle en siècle, depuis dix-neuf cents ans : Celui qui était venu sauver les hommes et leur apporter son cœur et son sang fut mis en croix, le front ceint de la couronne d'épines...

Et voici que l'on vit accourir, des quatre coins du ciel, de petits oiseaux blancs à l'aile rapide et au cri strident. Ils entouraient la tête du moribond d'une auréole d'argent, et, se posant sur son front, ils essayaient, de leur bec frêle, d'arracher les épines qui l'ensanglantaient. Mais de quel secours, malgré tout leur zèle, peuvent être de si frêles auxiliaires ?

Bientôt, tout fut fini, la parole suprême : « *Consommatum est* » fut prononcée, et l'univers tout entier frémit devant la mort du Sauveur. Le soleil s'obscurcit. la terre trembla, et, au milieu de ce cataclysme, les pauvres hirondelles furent balayées comme des feuilles mortes par le vent d'hiver.

Elles s'enfuirent éperdues et allèrent retrouver leurs compagnes. Mais, depuis cette heure néfaste, elles prirent un deuil qu'elles n'ont jamais quitté depuis, et couvrirent d'un manteau noir leurs ailes rapides.

Et c'est depuis ce jour, mes amis, que les petites hirondelles, jusqu'alors immaculées, ont la poitrine blanche et les ailes noires.

ROGER DE BOUTÈYRE.

Murcie, 14 avril 1900.

Digitized by Google

NIVERNOIS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE (*Suite*)

Il se consacra alors plus entièrement aux lettres. Intelligence en éveil, ouverte aux grandes idées, Nivernois s'occupa tour à tour d'histoire, de philosophie et de littérature. Ne vivait-il pas au siècle des encyclopédistes ?

Dans l'étude des faits, il apporte toujours un libre examen qui satisfait à l'idée de justice inhérente à la nature humaine non doctrinaire ni prévenue.

Le diplomate se retrouve dans ses deux études de politique étrangère sur la négociation de Loménie en Angleterre, en 1595, et sur celle du président Jeannin en Hollande, pour la trêve de 1609.

Dans la négociation de Loménie, le rôle des protestants revêt le même caractère que de notre temps. Ils s'y montrent tels que nous les retrouvons dans cette entreprise en faveur d'un traître, ou ennemis de l'autorité, non dans un réel esprit d'indépendance, car à l'ordinaire ils sont autoritaires sous le masque de la liberté, mais parce que, dans l'affaire, cette autorité est en opposition à leur intolérance doctrinaire et aussi à leurs intérêts, nous les voyons, pour y satisfaire, s'allier avec l'étranger, les prévaricateurs et les anarchistes.

« Les protestants, dit Nivernois, qui savaient que tant que l'Espagne serait en passe de traiter avec la supériorité, Henri IV ne traiterait point, favorisaient par de coupables artifices les ennemis du royaume et tâchaient de rendre nuisible à leur roi sa propre générosité, qu'ils auraient dû adorer et seconder de tout leur pouvoir. Heureusement, cette même grandeur d'âme à la faveur de laquelle ils avaient dressé leurs batteries était aussi l'écueil où leur ambition devait se briser. »

De l'historien, il faut citer deux études historiques : l'une sur la politique de Clovis, l'autre sur l'indépendance des premiers rois de France par rapport à l'Empire, où, dit François de Neufchâteau, « il se montre érudit et méthodique ».

Au point de vue philosophique, ses dialogues entre anciens et modernes sont des morceaux où il excelle par l'observation et l'étude des caractères. Cicéron et Fontenelle, Alcibiade et le duc de Guise se présentent à nous dans la vérité de leurs rôles. Pline le jeune et Mme de Sévigné dissèquent leurs lettres, et Pline résume ainsi leur

Digitized by Google

genre : « Je m'aperçois que vous avez pour le moins autant de vanité que moi, dit-il à Mme de Sévigné, et je dois vous dire que ce défaut est encore plus sensible et plus importun dans vos lettres que dans les miennes. Ma vanité n'a gâté que mon style ; la vôtre a influé sur le fond. Une égratignure de votre fils à je ne sais plus quel siège, sa compagnie, son régiment, son équipage, le cordon bleu de votre gendre, que sais-je ? cent autres misères de cette espèce deviennent à vos yeux des objets capitaux et demeurent fort petits pour le lecteur, qui ne les voit pas avec le microscope de la vanité. Vous souvenez-vous de cette lettre où votre roi vous parait si aimable, si spirituel, si grand roi, parce qu'il vous a prise à danser ? En vérité, cela peut-il se soutenir ? Je ne vous en dirai pas davantage, car je vois que cela vous afflige. Est-ce donc un si grand malheur que d'être vu tel qu'on est ? Pour moi, je passe de bon cœur condamnation sur mes défauts. Mon style est recherché, je veux mettre de l'esprit partout, je prends quelquefois de l'antithèse pour de l'esprit, je ne dis pas toujours bien ce que je veux dire à force de le vouloir dire mieux qu'un autre ne le dirait : mais mes lettres respirent partout l'amour de la vertu, de la justice et de la bonne gloire. On peut se gâter le style en les lisant, mais on doit s'y former l'esprit et le cœur ».

Cela n'est-il pas d'une jolie tournure et d'une ironie fine ? La marquise qui, au cours du dialogue, avait dit son fait à Pline le jeune, termine ainsi l'entretien : « J'ai eu le temps de me remettre pendant votre péroraison, qui m'a fait souvenir d'avoir lu, dans une de vos lettres, qu'un jour vous avez parlé au barreau sept heures de suite. Je suis bien sotte d'avoir été embarrassée de m'entendre dire la vérité. Eh bien ! je l'avoue, vous m'avez fort bien démêlée ; je n'aurais pas dû en rougir. Mais j'ai oublié que j'étais morte ; je me suis seulement souvenue que j'étais femme ».

Le milieu, une ascendance aux alliances avec des familles de race française, né en France d'un père qui y avait aussi vu le jour, tout cela fait de Nivernois un Français d'âme, de cœur et de sang. Nous le verrons, d'autre part, s'identifier avec ceux du vieux terroir gaulois. Cependant, le nom patronymique, Mancini-Mazarini est là qui rappelle l'origine des ancêtres, et s'il a à parler du plus illustre de tous, de Mazarin, il montrera certainement un penchant pour le souple ministre de Louis XIV. Dans le dialogue entre celui-ci et Périclès, il

Digitized by Google

évoque la grande figure de Richelieu, pour en tirer avantage en faveur de Mazarin, mais tout en lui rendant hommage, néanmoins. C'est Mazarin qui parle : « Dans le fond de mon âme, dit-il à Périclès, qui vient de le placer au-dessus de son prédécesseur, je crois avoir été plus sage que lui ; mais il me semble que j'aurais quelque honte de le dire, je ne sais si ce sentiment est une preuve que ma persuasion vient d'amour-propre ou si c'est simplement la crainte de choquer un préjugé reçu et de combattre vainement une opinion accréditée. Car je dois vous dire qu'il a beaucoup plus de réputation que moi, et que bien loin de me donner la préférence, on ne m'accorde qu'une espèce d'égalité subordonnée. Ce n'est pas seulement en France, et la sincérité m'oblige d'en convenir, c'est parmi toutes les nations voisines, c'est dans toute l'Europe que sa supériorité est établie. Les historiens de tous pays ne parlent de lui qu'avec vénération. Personne n'a osé lui reprocher de fautes en politique, et à moi on m'en a reproché que je n'avais pas faites. »

Avec ces dialogues, il faut encore citer de Nivernois ses réflexions sur Alexandre-le-Grand et Charles XII, qu'il termine par un parallèle qui synthétise les deux études.

« Alexandre, dit-il, est le parfait modèle des héros ambitieux ; il a passé la meilleure partie de sa vie sans en avoir les vices, et en a toujours toutes les qualités. Le roi de Suède est un homme plus extraordinaire ; le roi de Macédoine est un plus grand homme. Charles XII est plus vertueux ; Alexandre a plus de vices et plus de vertus. Celui-ci avait le génie trop vaste ; l'autre n'avait qu'un esprit fougueux. Le premier est un conquérant, le second n'est qu'un batailleur. Alexandre est un grand homme qui a fait des folies ; Charles est un fou qui a fait de grandes choses. »

De sa *Manière de se conduire avec ses ennemis*, les deux passages suivants seront comme deux coups de crayon précisant sur la physionomie le caractère de l'homme qu'était Nivernois : « Chaque individu est dispensateur d'une justice distributive, conformément aux principes de droit naturel ; dans l'état de société où nous vivons, l'exercice de cette législation ne peut être qu'intérieur, et les actes de ce tribunal individuel ne peuvent être que des sentiments. Mais tout intérieurs que sont ces actes, ils n'en doivent pas être moins exactement soumis aux règles éternelles du juste et de l'injuste. » Et il

Digitized by Google

termine ainsi : « Je voudrais qu'il y eût un droit de la haine, connu et convenu, comme il y a un droit de la guerre. On ne s'aimerait peut-être pas davantage ; mais on s'offenserait moins et ce serait toujours beaucoup de gagné. »

Son traité *Sur l'état de courtisan* est toujours à méditer ; il n'a pas perdu de son actualité. Nous n'avons plus de roi, mais nous avons une infinité de maîtres plus tyranniques les uns que les autres et souvent plus que le roi. Nous sommes en République, mais l'étiquette s'applique à une marchandise qui n'est pas la République, qui est la négation même du principe démocratique que comporte l'état de chose républicain. Ce ne sont pas les services dont s'honorent la patrie et la République que l'on récompense la plupart du temps, ce sont les services personnels rendus aux politiciens, nos maîtres ! près de qui il faut être surtout courtisan pour arriver. Voyons donc ce que dit Nivernois du courtisan : « La question de savoir si l'état de courtisan est heureux ou malheureux, ne sera pas d'une longue discussion. Il est évident que de tous les états dans lesquels les hommes peuvent passer leur vie, c'est le plus malheureux ; et cela vient principalement de ce que ce n'est point un état. Il n'y a dans cette position que des servitudes, il n'y a point de devoirs. Les devoirs, conduisant à l'action, sont la nourriture d'une âme bien née ; ils en écartent le vide, ils sont l'appui du principe agissant qui est en nous ; ils le dirigent, ils ne l'anéantissent pas, et servent, au contraire, à le mettre en valeur... Les servitudes, qui sont le partage unique du courtisan, forment une situation bien différente ; elles détruisent la liberté, et en même temps elles condamnent à l'oisiveté. L'état de courtisan est de n'avoir aucune volonté et ne faire aucune action ; c'est un pur esclavage où on n'existe pas pour soi. Ainsi ce n'est pas un état, comme l'esclavage n'en est pas un, et est, au contraire, la privation de tout état quelconque. De toutes les situations de la vie humaine, aucune n'est moins libre et plus gênante que celle du courtisan ; il est moins heureux cent fois que son laquais. Le laquais sert un homme, et c'est là l'humiliation de son état ; mais cette humiliation même est ce qui manque au courtisan. Celui-ci essuie toute la contrainte, tout l'ennui, tout le rebutant du service, et il n'a pas l'avantage de servir. Je dis l'avantage, car servir est une occupation, servir bien est un mérite ; et on ne peut se trouver malheureux quand on est occupé, et qu'on peut se faire

Digitized by Google

considérer dans son état, par la manière dont on en remplit les devoirs. »

Nivernois se délassait de ces études philosophiques en rimant agréablement de jolis vers mignards, épitres, épigrammes, énigmes et contes. Il faut mettre à part les élégies qu'il fit pour sa première femme, vers délicats et tendres qu'il réunit, à l'intention de ses amis les plus intimes, en une plaquette d'un tirage restreint, sous ce titre : *Elégies pour ma femme sous le nom de Délie.*

Il va partir pour la guerre et il lui fait ses adieux :

Le temps est cher : déjà l'Europe en armes
Du Dieu de Thrace allume les signaux ;
Les dieux de Gnide éteignent leurs flambeaux.
Je vais partir : adieu, tendre Délie.
Que votre sort était digne d'envie,
Guerriers Gaulois, invincibles héros !
Sur les autels altiers du Capitole,
Quand nos ayeux, terrible essaim du Nord,
Du nom romain ébranlèrent l'idole,
L'amour, l'hymen, témoins de leur effort,
Suivaient leur camp, échauffaient leur transport.
Rome aux abois vit chanceler ses portes
Sous les efforts de nos braves cohortes,
Où s'alliaient confusément épars
L'or et le fer, les fuseaux et les dards.
Ce temps n'est plus !.....
Je vais partir : adieu, tendre Délie.
Sèche tes pleurs et calme ton effroi.
. . . . . .
Du haut des cieux, ce maître de ma vie,
Dans les dangers conservera son bien.

Avec quelle délicatesse il la reprend tendrement sur l'abus du fard.

Tu m'as quitté, tu cours à ta toilette ;
Et là, t'armant de tes pinceaux chéris,
Sur tes attraits, ta main, trop peu discrète,
Va prodiguer ce brillant coloris,
Carmin fatal, dangereuse recette
De qui l'abus anéantit le prix.
. . . . . .
Le naturel n'est jamais insipide,
Et souvent l'art dépare la beauté.
. . . . . .
Suis mon exemple ; et que dans ta parure
Comme en mes vers règne le naturel.
Anéantis, ou modère l'usage
De ce carmin, mon tourment éternel ;
Et rends les droits qu'usurpe ton pastel,
A l'artisan de ton joli visage. »

L'hôtel du duc, à Paris, était l'un des plus célèbres et des plus

Digitized by Google

recherchés. Il y jouait lui-même la comédie et excellait, paraît-il, dans le rôle de Valère, du *Méchant*.

Devenu, par la mort de son père, arrivée en 1769, possesseur d'une grande fortune, il prit en main l'administration des domaines de son duché. Ce fut en Nivernais une véritable solennité. Il marqua sa prise de possession par un grand acte de justice et d'humanité en provoquant d'abord le partage des bois immenses dont le pays était couvert; et, peu après, en procédant à un autre partage, au moyen duquel l'habitant devenait propriétaire réel de la portion du sol qui lui était assignée. A cette occasion, il eut à lutter contre le chapitre d'Autun, qui résistait à ce partage. Il l'obligea à transiger.

En 1771, Nivernois, avec une partie de la pairie, se déclara pour le Parlement de Paris, contre lequel le chancelier Maupeou venait d'engager la lutte parce que, dans son indépendance, cette assemblée avait donné raison aux parlements de province ayant refusé d'enregistrer les impôts. Puis, lorsque le Parlement fut dissous et ses membres exilés, il ne craignit pas de se prononcer contre le Conseil du roi, dit « parlement Maupeou », qui y avait été substitué.

En 1787, Nivernois fait partie du Conseil comme ministre d'Etat, et il y siège sous les ministère de Brienne et de Necker.

Lors des Etats généraux, alors que toute la noblesse s'élève contre les réformes, Nivernois désavoue les attaques trop passionnées. Elle est bien curieuse, la lettre qu'il écrit au président de la commission du Conseil d'Etat chargée du contrôle des élections, en lui transmettant des notices sur ce qui se passe à l'assemblée de Nevers : « Le procureur général de mon bailliage, qui vous adresse tant de détails (1), vous les adresse à mon insu. Il ne m'a pas écrit un mot depuis le commencement de l'assemblée, quoique ce fût son devoir, et, hier, je lui ai fait écrire pour lui en témoigner ma surprise. Au reste, ne vous fiez pas à ses relations. Elles peuvent fort bien être exagérées, et peut-être même de bonne foi. » Et aux lettres du procureur général de son bailliage, il oppose celles du bailli d'épée, qui voit les choses sous un aspect moins sombre. « Le bailli d'épée, écrit-il, est un ancien officier, peu rompu aux affaires, mais incapable d'intrigues ou de mauvaise

(1) Ce procureur général, M. Chaillot de La Chasseigne, écrivait au garde des sceaux : « Il n'est pas possible, monseigneur, d'imaginer rien de plus extravagant et de plus contraire à l'autorité du roi et au bien de l'Etat que le cahier du Tiers. »

Digitized by Google

foi. » Quant au procureur général près de la Chambre des comptes, qui s'était effrayé des réunions populaires tenues à Nevers, il en fait le portrait suivant : « C'est un homme de mérite fort estimé pour sa vertu et pour son érudition... Mais, n'ayant jamais vécu qu'avec ses livres, il a contracté un peu de dureté et d'opiniâtreté dans ses principes, qui sont un peu plus féodaux que je ne voudrais ». Et il termine : « Voilà, monsieur, tout ce que peut dire un gouverneur de province, fort mal instruit ».

Il suivit Necker dans sa chute (juillet 1789).

(*A suivre.*) ÉDOUARD ACHARD.

AMIS, NE LE RÉVEILLEZ PAS !

Dans ce petit lit blanc et rose,
Un doux enfant au teint vermeil
Doucement, doucement repose ;
Il dort d'un paisible sommeil.
Dans un beau rêve, il voit les anges
Qui lui parlent du ciel tout bas ;
Il voit les célestes phalanges :
Amis, ne le réveillez pas.

Laissez-lui la joie éphémère
De se croire un instant heureux ;
Un jour, tant la vie est amère,
Des larmes terniront ses yeux...
— Mais l'enfant parle... qu'on écoute !
Voyez, il tend ses petits bras,
Les anges l'appellent sans doute :
Amis, ne le réveillez pas.

Laissez, laissez l'âme innocente
Goûter la paix et le bonheur ;
Dieu ne veut pas que l'on ressente,
Lorsqu'on est enfant, la douleur,
Car un jour vient où l'homme tombe
Sous les coups cruels du trépas...
— Il dormira sous une tombe :
Amis, ne le réveillez pas.

ODILE THIAULT.

Digitized by Google

CONTES POPULAIRES DU NIVERNAIS

LA CHÈVRE, LE RENARD ET LE LOUP

Une chèvre avait beaucoup de petits à nourrir. Quand elle les quittait pour aller brouter ou faire sa provision d'herbe, elle leur disait :

— Mes biguelins, n'ouvrez la porte à personne pendant mon absence. A mon retour, je vous dirai :

Je viens de Saint-Jacques,
Ma jambe est bien lasse,
Mes cornes pleines de brou :
Mes petits biguelins, biguelots, ouvrez-moi la porte !

A ces mots, vous me reconnaîtrez et vous m'ouvrirez.

Un jour, le renard, qui rôdait par là, entendit les paroles de la chèvre. Aussitôt qu'il la vit s'éloigner, il s'approcha de la porte et, contrefaisant sa voix, il se mit à dire :

Je viens de Saint-Jacques,
Ma jambe est bien lasse,
Mes cornes pleines de brou :
Mes petits biguelins, biguelots, ouvrez-moi la porte !

— Ah ! dit un biquet, voilà notre maman.

— Non, reprit un autre, ce n'est pas sa voix.

— Si, si, c'est elle ! Ouvrons.

Ils ouvrirent et le renard entra, ce qui leur fit grand'peur.

Ils cherchèrent d'abord à se cacher, mais le renard leur dit :

— Qué me donnerez-vous pour que je m'en aille ?

Digitized by Google

— Nous avons, répondit le plus éveillé de la famille, trois bons fromages durs. Les voulez-vous ?

— Très bien ; cela me suffit, répliqua le renard.

Il se mit à manger, puis sortit, au grand contentement des biquets. Il rencontra le loup :

— Compère, tu as le museau gras : as-tu fait ripaille ?

— Oui ! je viens de manger trois bons fromages !

Et il conta l'aventure au loup qui, toujours gourmand, s'écria :

— Eh bien ! j'y vais aussi !

Voilà donc le loup à la porte de la chèvre, adoucissant sa grosse voix :

Je viens de Saint-Jacques,
Ma jambe est bien lasse,
Mes cornes pleines de brou :
Mes petits biguelins, biguelots, ouvrez-moi la porte !

Les *bigouts* attendaient impatiemment leur mère.

— C'est elle, cette fois ! dit le plus petit.

— Non, n'ouvrons pas !

— Si, ne la faisons pas attendre.

Ils ouvrent, et aussitôt le loup se précipite en criant :

— Donnez-moi des fromages ou je vous mange !

— Nous n'avons plus, dit un biquet, qu'un petit pot de caillé. S'il peut vous faire plaisir, le voici.

Le loup s'en contenta. Au moment où il lampait la dernière gorgée, la mère *bigue* frappa à la porte :

Je viens de Saint-Jacques,
Ma jambe est bien lasse,
Mes cornes pleines de brou :
Mes petits biguelins, biguelots, ouvrez-moi la porte !

— Ah ! maman, c'est maman !

Et déjà la chèvre entrait, désagréablement surprise de trouver le loup chez elle. Elle dissimula son émotion :

— C'est vous, compère ? vous êtes bien gentil d'être venu nous voir.

— Oui, commère, c'est moi.

— Bien, chauffez-vous.

Elle aviva le feu et accrocha à la crémaillère une chaudière pleine

Digitized by Google

d'eau qui ne tarda pas à bouillir. Puis elle sortit, mais rentra précipitamment en disant au loup :

— Compère, je vois arriver des chasseurs et des chiens. Ils viennent par ici.

— Oh ! commère, où me cacher ?

— Tenez, mettez-vous là, sous ce cuvier. Ils ne vous y trouveront pas.

Le loup se tapit sous le cuvier renversé et la chèvre commença à verser, par le trou, l'eau qu'elle avait fait bouillir.

Le loup, tout échaudé, criait :

— Commère, commère, je brûle !

— Tais-toi, ce sont les chiens qui lèvent la jambe sur le trou... s'ils t'entendaient !...

Toute l'eau de la chaudière y passa. Quand la chèvre releva le cuvier, le malheureux loup, à moitié cuit, se sauva en hurlant et la chèvre ferma bien vite la porte.

Les cris du loup attirèrent le renard :

— Ah ! dans quel état te voici !... dépouillé des pieds à la tête ! .. Avec cette queue sans poils, que tu es laid !

— Ne dis rien, cria le loup, c'est à toi que je le dois !

— Pas du tout ! Et tu n'es qu'un ingrat. J'ai voulu te rendre service et il n'y a rien de ma faute dans ce qui t'arrive.

— Tu mériterais...

— Ne te fâche pas. Je me charge de te rhabiller convenablement pour que tu n'aies pas froid cet hiver. Viens avec moi. Vois-tu cette fumée au-dessus du champ, là-bas ? C'est le feu des pâtres qui *taillent* du chanvre. Il suffira que tu te montres, fait comme te voilà, pour qu'ils s'enfuient en abandonnant leur *plot*. Alors, tu verras !

Le loup consentit à suivre le conseil du renard et entra dans le champ, se dirigeant vers les pâtres, pendant que le renard criait :

Petits bergers de la vallée,
Prenez garde au loup brûlé !

A peine les pâtres eurent aperçu l'étrange animal qui s'avançait vers eux, qu'ils se sauvèrent, laissant sur le terrain le chanvre et le *plot*. Le renard accourut, fabriqua avec le *plot* une grande queue et une belle crinière, dont le loup se trouva bientôt affublé.

Digitized by Google

— Ah ! cette fois, te voilà superbe et tu dois être content de moi, dit le renard, tout en jetant sur le feu des pâtres un tas de chenevottes qui flambèrent en pétillant. Et pour nous mieux réchauffer, si tu veux m'en croire, nous nous amuserons à sauter par-dessus ce bon petit feu. Es-tu capable de le *jouper ?*

— Et toi ?

— Moi, j'en réponds.

— Eh bien, saute d'abord.

Le renard, d'un bond, se trouva de l'autre côté du feu.

— A ton tour, dit-il au loup.

Le loup sauta lourdement, empêtré par sa longue queue de chanvre, qui prit feu et brûla jusqu'à la chair.

— Ah ! renard, tu me le paieras !

— Tu es toujours le même ; on n'a pas de plaisir à te rendre service. Mais comme je t'aime malgré tout, je te viendrai encore en aide cette fois-ci. Entrons dans le bois : les bûcherons ont quitté leurs vestes pour travailler ; ils auront peur, se sauveront, et tu prendras leurs habits pour te couvrir : ai-je raison ?

Le loup suivit le renard tout en grognant. Les bûcherons, effrayés à la vue des deux animaux, avaient déjà disparu, laissant là leurs vêtements et leurs outils. Le renard s'empara d'une limousine et la jeta sur le dos du loup ; puis prenant une cognée :

— Sais-tu fendre le bois, camarade ?

— Non.

— Je vais te donner une leçon. Cela nous amusera.

D'un coup, il enfonça la cognée dans une bûche, la retira à moitié et dit au loup :

— Mets ta patte dans la fente pour que je puisse ôter la cognée.

Le loup obéit, le renard retira la cognée et, la fente se refermant, le loup se trouva pris

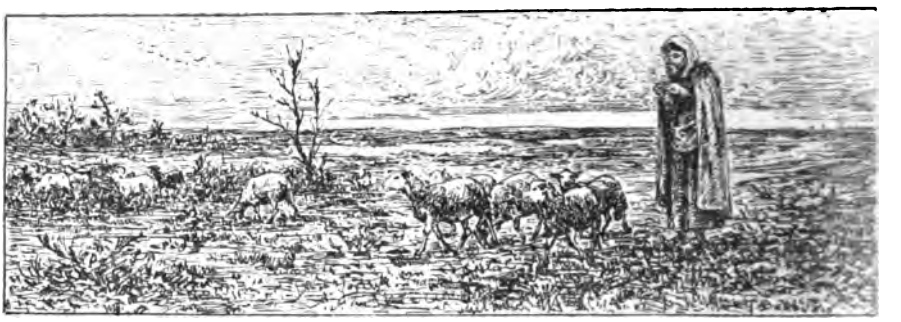
— Ah ! scélérat de renard ! tu ne m'échapperas pas, je t'étranglerai !

Il aurait tenu parole, s'il avait pu s'échapper lui-même. Mais les bûcherons, remis de leur frayeur, arrivaient en foule. Le renard jugea prudent de détaler et le pauvre loup, sans défense, fut assommé en un clin d'œil.

(*Conté par Marie Matias, femme Peyronnet, née à Nolay.*)

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google



RÉMINISCENCES MORVANDELLES

LA PIE CHATIÉE

On connaît le singulier penchant de la pie à prendre et à cacher même des objets sans utilité pour sa subsistance, comme des jouets, le dé, les ciseaux de nos ménagères, et des pièces de monnaie.

D'un autre côté, son chant est plutôt un présage funeste dans les campagnes du Morvan. En tous cas, lorsque sa loquacité redouble, c'est généralement, dans la croyance de nos paysans, signe de pluie, de mauvais temps.

Bref, Margot se fait des ennemis, soit par son intempérance à jacasser, soit par sa tendance aux larcins, disposition devenue proverbiale depuis le vieux mélodrame de la *Pie voleuse*.

Or, certain soir de printemps, traversant un village morvandeau, je crus remarquer que quelque chose d'insolite venait de s'y passer. Des commères jasaient sur le seuil des portes. La femme du garde champêtre causait assez vivement avec celle de l'instituteur dans la cour de la mairie. On sentait dans l'air comme les derniers échos de quelque récente dispute.

J'allai aux informations, en vrai curieux que je suis des menus traits de nos mœurs populaires, et voici ce que j'appris:

Une vieille demoiselle, qui possédait une pie apprivoisée, avait pour voisin le maréchal-ferrant de la commune. L'oiseau s'introduisait presque journellement dans la forge, avisait tous les petits objets brillants, les emportait dans son bec et allait les déposer dans un grenier du quartier.

Digitized by Google

Plusieurs fois, le maréchal avait vainement recherché quelques menus outils, quelques débris de métal qu'il croyait égarés, et ne savait où les retrouver.

En outre, si le caquet de l'*agasse*, comme l'appelle le bonhomme La Fontaine dans sa très spirituelle fable, l'*Aigle et la Pie*, avait apparemment des charmes pour la vieille demoiselle, il énervait passablement l'ouvrier, qui n'était pas toujours fort commode, surtout quand il avait un peu bu.

Dans un de ces instants d'impatience, ne venait-il pas de s'imaginer, pour se débarrasser de l'importun volatile, de faire rougir un clou et de le jeter à terre ?

Notre pie n'avait rien eu de plus pressé que de sauter sur la pointe étincelante et s'y était légèrement brûlé le bec.

Elle s'était enfuie à tire-d'aile chez sa maîtresse, de qui vous pouvez deviner l'irritation et qui était venue faire au maréchal une scène des plus animées.

Mais le village avait plutôt ri de l'aventure et, malgré la rudesse un peu morvandelle de ce procédé de forgeron à l'égard de l'inconscient oiseau, on s'était généralement borné à appliquer à Margot le vieux dicton :

On est toujours puni par où l'on a péché.

LUCIEN JENY.

Digitized by Google

JEANNE D'ARC A SAINT-PIERRE-LE-MOUTIER

Dessin de Mlle JEANNE BRUNOT, d'après l'œuvre de Mme SIGNORET-LEDIEU

Exposée au Salon de 1900 et destinée à la ville de Saint-Pierre-le-Moûtier.

JEANNE D'ARC

M. Gaston Gauthier a dit excellemment, dans un précédent numéro, quel fut le rôle héroïque de Jeanne d'Arc au siège de Saint-Pierre-le-Moûtier. Je n'y reviendrai pas, n'ayant pour but, dans les quelques lignes qui vont suivre, que de présenter l'œuvre de Mme Signoret-Ledieu, dont la maquette, au tiers d'exécution, figure au Salon de cette année, et que Mlle Jeanne Brunot, la délicate miniaturiste, a dessinée pour nos lecteurs.

Dans une belle et éloquente étude, publiée par la *Revue des Deux-Mondes* sous le titre : *les Etapes de Jeanne d'Arc*, le plus récent de ses historiens, le célèbre général russe Dragomiroff, après avoir parlé de l'influence morale de la mère de la Pucelle, « grande croyante sans doute, cœur droit et compatissant », sur l'esprit de sa fille, dit : « Autre influence : Jeanne grandit au milieu des mythes celtiques, jusqu'alors vivaces en Lorraine. Enchantement des arbres et des fontaines, fées, visions, vieilles prophéties, ces traditions populaires, jointes aux légendes chrétiennes, à la vie des saints et des martyrs,

Digitized by Google

ont fait toute son éducation. » Une ancienne prédiction de Merlin, très obscure, annonçait entre autres choses qu' « une femme (Isabeau de Bavière) devait perdre la France et qu'une jeune fille (Jeanne d'Arc) la sauverait ».

Quand « Jehanne la bonne Lorraine », — comme l'appelle, en sa *Ballade des Dames du temps jadis*, François Villon, né l'année même « qu'Anglois bruslèrent à Rouen » la Pucelle — fit le siège de Saint-Pierre, elle était dans sa dix-huitième année, c'est-à-dire encore dans l'adolescence. Ce n'est pas là la femme faite que nous ont donnée certains artistes. Les dix-huit mois qu'elle venait de passer dans les camps avaient sans doute assoupli et fortifié son corps, mais sans lui ôter ce rayonnement de jeunesse et de virginité qui fit si forte impression sur les rudes soldats qu'elle menait à la délivrance du tant doux pays de France. Dans son témoignage au procès de revision, le duc d'Alençon, l'un des plus fidèles capitaines de Jeanne, dit en effet : « En toutes choses, hors du fait de guerre, elle était simple et comme une jeune fille ».

A toutes les heures de son épopée, dans la victoire comme dans la défaite, elle reste l'enfant pure, fidèle à son idéal patriotique, l'esprit toujours au-dessus des passions qui sourdent autour d'elle, que nous montre l'histoire. Comme le dit encore si bien le général Dragomiroff : « En elle, la vie supérieure avait triomphé de la corporelle : le don de rester à jamais enfant lui avait été accordé ».

C'est cette dualité de l'enfant et de la guerrière que Mme Signoret-Ledieu a voulu fixer dans son œuvre.

EDOUARD ACHARD.

POÈTES CASTILLANS *(Suite)*

Serafin Estebanez Calderon (el Solitario)
(1799-1867.)

LA MER — NUIT D'ÉTÉ
(Fragment.)

Avec sa lueur qui scintille,
— Lampe d'or au front du ciel clair, —
La lune vacillante brille
Sur les eaux calmes de la mer.

Digitized by Google

Sa clarté descend en silence,
Par traits subtils, légers filets,
Jusqu'au flot tremblant, se balance
Et se joue en mille reflets.

De leur immensité profonde,
Les astres, dans la mer plongeant,
Réfléchissent au sein de l'onde
Leur multitude aux yeux d'argent.

Aussi, sous les magiques voiles
De ces visions, par moments,
Je crois voir ou deux mers d'étoiles
Ou deux liquides firmaments.

Le vent frais et paisible glisse
Avec un soupir en passant
Sur le front pur des eaux que plisse
Son souffle tiède et caressant;

Et tout imprégné de l'arôme
Qu'il prend aux citronniers en fleur,
Il porte un nectar dont s'embaume
Mon sein avide de fraîcheur...

Tomas Rodriguez Rubi.

(1817-1890.)

L'AIGLE

(*Fragment.*)

Ainsi, dans un essor rapide,
L'esprit peut te suivre en ton vol
Parmi les champs d'azur fluide,
S'élancer, ravi, loin du sol,
Dresser son audace intrépide;

Avec toi, par le firmament
Courir, voir l'aube éblouissante
Du haut d'un char de diamant,
Verser sa lumière naissante
Sur la mer large au flot dormant.

Digitized by Google

En ces hauteurs, fier passager,
De quelle grandeur infinie
Serait saisi l'ardent génie
Porté par toi, de l'air léger
Aspirant l'haleine bénie !

Ah ! se voir, dans les airs, perdu,
Noyé dans de grises brouées !
Et de tes ailes dénouées
Se faire un trône, suspendu
Sur un abîme de nuées !

Heurtant le ciel peut-être en cette course folle,
Il voudra t'y fixer, sublime aventurier,
Pour poser à son front la céleste auréole,
Dédaignant la couronne aux rameaux de laurier ;
Ou borné par la nue impalpable et nacrée,
Il cherchera la flamme au foyer du soleil,
Et luttant et vainqueur dans l'ardent empyrée,
Il lui prendra son char et son éclat vermeil.

SUR UN ALBUM

A la beauté des fleurs du jardin précieux,
Oui, ta beauté ressemble et tu donnes comme elles
Le parfum à la brise et le plaisir aux yeux.
Mais souviens-toi toujours que le temps, d'un coup d'ailes,
Abat la plante au port superbe ; ne mets pas
En oubli que tout change et tout passe ici-bas ;
Que les vertus du cœur sont seules éternelles.

Carolina Coronado.
(1823.)

DANS LA SOLITUDE

(*Fragment de* L'AMOUR DES AMOURS.)

Pour être entendue, ô toi que j'appelle,
Quel nom te donner, ô mon cher amour,
Quand, de mon désert, s'en vont, ouvrant l'aile,
Les vœux de mon cœur vers toi, chaque jour ?

Digitized by Google

J'ignore s'il est un nom qui te nomme,
Je ne t'en connais aucun ici-bas :
Comment t'appeler, pour que nul autre homme,
Passant par ces monts, ne s'y trompe pas ?

Comment sauras-tu que, seule et plaintive,
Je ne vis jamais qu'en pensant à toi,
Regardant briller l'onde fugitive
Du prompt Gévora qui fuit devant moi ?

Dans ces rocs, j'attends, très impatiente,
Le jour où l'élu de mon cœur viendra :
Que n'arrive-t-il ! J'ai fait si riante
La grotte qu'ici ma main décora !

Il ne verra pas un tableau morose :
Mais buissons en fleur, acacias tremblants,
Et l'eau qui reflète et frôle la rose,
Et la blanche écume où sont les lys blancs.

Loin de mes regards, hélas ! il demeure...
Pourquoi laisser vain mon appel constant,
Quand je veux te voir, te voir à toute heure,
Te dire sans fin que je t'aime tant ?

Viens donc au désert où mon cri t'appelle :
Qui nous guettera sous l'yeuse ? Rien
Ne nous y verra que la tourterelle,
Sans yeux pour l'amour qui n'est pas le sien.

Pourtant si tu veux attendre la lune,
J'aurai des rosiers l'abri jusqu'au soir ;
Tu viendras à pas prudents et pas une
Tourterelle alors ne pourra nous voir.

D'ailleurs, si quelqu'une était indiscrète,
Moi, que le bonheur de te voir tuera,
Je veux bien qu'au monde elle le répète :
D'une morte, alors, qui donc médira ?

Traduction de ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Le Servage et les Communautés serviles en Nivernais, thèse pour le doctorat, par Paul Mohler. — Paris, Arthur Rousseau, éditeur, rue Soufflot 14. — Ce mémoire de 155 pages in-8°, constitue un historique aussi clair que complet de la question du servage et des communautés serviles dans notre province. Notre jeune compatriote et collaborateur a été heureusement inspiré en choisissant, pour le motif de sa thèse, un sujet aussi intéressant. Nous ne sommes pas éloignés de l'époque où florissait sur notre territoire la dernière des communautés, celle des Jault, qui prit fin en 1847, après cinq siècles d'existence. Les documents écrits font défaut en ce qui concerne ces associations, mais « nous pouvons, d'après ce que rapporte Guy-» Coquille, nous faire une idée de ce qu'elles étaient dans la pratique... Sous l'auto-» rité paternelle et respectée du maître, la famille solidement groupée, vivait dans » une union parfaite ; petite république idéale, où personne n'était inutile, où aucune » force n'était perdue, où chacun était employé selon son âge, son sexe et ses moyens, » où la veuve et l'orphelin trouvaient un refuge, le vieillard une retraite... En ces » communautés, dit Guy-Coquille, on fait compte des enfants qui ne savent encore rien » faire, pour l'espérance qu'on a qu'à l'avenir ils feront ; on fait compte de ceux » qui sont en vigueur d'âge pour ce qu'ils font ; on fait compte des vieux et pour le » conseil et pour la souvenance qu'on a qu'ils ont bien fait. » — Nous voudrions voir la thèse de M. Paul Mohler entre les mains de beaucoup de personnes, peu ou mal renseignées sur l'état des habitants de nos campagnes avant la Révolution.

La cathédrale et la forêt, par Emile Lambin, associé-correspondant de la Société nationale des Antiquaires de France, etc. — in-8°, chez Emile Lechevalier, 39, quai des Grands-Augustins, Paris. — Mémoire fort intéressant sur ce sujet : n'est-ce pas de l'aspect de nos forêts qu'est née l'idée architecturale de nos cathédrales gothiques ? C'était l'opinion de Châteaubriand, controversée depuis un demi-siècle et réadmise aujourd'hui. M. Lambin défend éloquemment cette opinion. Il voit nos belles cathédrales sorties du sol, « comme les chênes sous lesquels vivaient nos ancêtres les Celtes. » A cette architecture nationale, il donne une ornementation de même origine, « c'est-à-dire prise dans la flore indigène. » Il cite, à l'appui de son opinion, des lignes de Baffier, le robuste sculpteur que nous connaissons tous. Et il termine ainsi son travail : « Saint Bernard, écrivant à l'un de ses disciples, lui disait : *Amplius invenies in sylvis quam in libris (Tu apprendras plus de choses dans les bois que dans les livres.)* N'était-ce pas aussi un paradoxe qu'émettait ce grand homme ? mais un paradoxe qui rend à merveille les idées de son temps, cet amour de la solitude et des forêts, où allaient méditer les penseurs du douzième siècle. Il est donc permis de dire, sans être accusé de sacrifier la vérité à la poésie, que c'est également dans les bois qu'allèrent s'inspirer les créateurs de cet art *celto-chrétien*, que nous appelons le gothique, et que c'est de la forêt celtique qu'est née, au douzième siècle, la cathédrale. »

La presse continue de s'occuper avec éloges du recueil de poésies de notre directeur : *Aux champs et au foyer*. Le critique de *la Paix* en constate « l'observation exacte, le détail piquant, le pittoresque et la couleur. » *La Tradition* vante la ferveur, pour sa province natale, de « l'excellent poète et éminent traditionniste Achille Millien. » — *La Vérité française* consacre au volume tout son feuilleton. Jules Mazé commence ainsi sa revue des livres : « M. Achille Millien est un des meilleurs parmi

Digitized by Google

nos poètes rustiques Ses vers sentent bien la terre féconde, la bonne nourrice aux flancs jamais taris : on dirait qu'ils voltigent comme un essaim d'abeilles autour des bœufs de labour qui tracent les sillons, là-bas, au pays nivernais. . » — *La Revue générale* : « Nous avons déjà indiqué M. Achille Millien comme un des poètes de de la nature, des champs et du foyer les plus heureusement inspirés, au souffle le plus spontané, le plus naturel, le moins attardé dans les procédés et les fictions. » — « Je retrouverais pour ce nouveau volume les éloges que j'ai appliqués au précédent : *Chez nous*. C'est la même poésie saine et forte, poésie de grand air qui dit bien haut ce qu'elle pense, dans son mépris pour les complications du sentiment et les subtilités de l'expression... » *(Revue de Bretagne.)*

« M. Millien continue à être un merveilleux paysagiste, un poète clair, simple, harmonieux, fort et sain... » *(Revue de la poésie.)*

« M. Millien chante ce « foyer » où, dit-il, il a « vieilli sans s'en douter. » Certes, nul ne s'en doute, en effet, à la lecture de ces vers d'une facture si solide, d'un rythme à la fois si varié et si harmonieux, toujours plein d'envolées jeunes et saines. C'est un bon livre, et c'est un beau livre. » *(Revue des Études historiques.)*

Nous retrouvons la même note dans les compte rendus du *Petit Quotidien*, de *l'Etendard*, du *Petit Caporal*, du *Constitutionnel*, etc.

La *Vie Provençale* vient d'ouvrir un grand concours littéraire, qui sera clos le 25 août prochain. Il sera alloué pour *600 fr. de prix en espèces*. Les manuscrits primés seront publiés. Ce concours, exempt de tout droit, est ouvert à tous. Le règlement général sera envoyé franco, sur demande adressée au directeur de la *Vie Provençale*, 10, rue Venture, à Marseille.

NOTES ET ÉCHOS

⁂ Nous sommes heureux d'enregistrer le brillant succès de notre compatriote, M. l'abbé Bogros, curé de Marzy, qui vient d'obtenir aux Jeux Floraux une *Eglantine*, récompense du *Discours* en prose. *La part de l'âme et celle du corps dans l'éducation*, tel était le sujet proposé. Nos lecteurs savent que M. l'abbé Bogros est aussi un poète distingué et qu'il a même traité en vers certaines questions d'éducation.

⁂ Le 28 avril, à sept heures du soir, a eu lieu le XIIe dîner trimestriel de la Société artistique de la Nièvre, banquet cordial dont le souvenir est conservé par un *menu* illustré d'une aquarelle de Cyr Deguergue. Dans la journée, la Société artistique avait tenu son assemblée générale, et M. Camuzat, président, a fait connaître l'état prospère de la Société; les membres du bureau ont été maintenus dans leurs fonctions pour l'exercice 1900-1901.

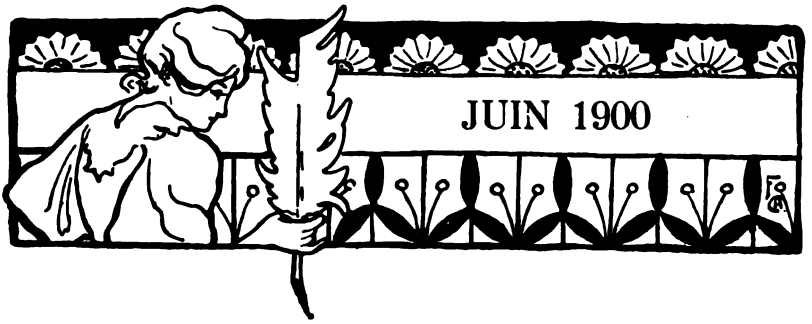
⁂ Le 4 mai, les Nivernais de Paris, sous la présidence de notre compatriote, M. Bornet (de l'Institut), ont fêté le 20e anniversaire de la fondation du dîner mensuel : l'*Aiguillon*.

⁂ Les jurys des récompenses à l'Exposition universelle viennent d'être constitués. Nous y relevons les noms de nos compatriotes MM. Boisseau (sculpture) et Lavy (protection de l'enfance ouvrière).

Le Directeur-Gérant, ACHILLE MILLIEN.

Nevers, Imp. G. Vallière.

Digitized by Google



LES VIOLETTES

A Venille, où j'ai appris à aimer les violettes sauvages.

RIVERAY est un charmant petit coin perdu de notre Nivernais, où demeure une toute petite fille ronde et potelée qui s'appelle Minette. Je ne vous assure pas que c'est là son nom de baptême, car je n'ai jamais ouï parler de saint Minet ou de sainte Minette, mais tout le monde l'appelle ainsi, et je ferai comme tout le monde, si vous le voulez bien.

Donc Minette est une toute petite fille qui trottine du matin au soir et dont le langage gazouillé n'est guère compréhensible que pour les initiés. Ses cheveux forment de lourdes boucles brunes autour d'un visage sérieux, éclairé de grands yeux rêveurs... couleur de violette. Ses robes blanches sont courtes et ses petites jambes toujours nues, sans doute pour laisser voir les amours de fossettes qui nichent autour de ses genoux.

Minette parle fort peu et ne rit presque jamais. Ses grands yeux profonds semblent toujours chercher dans le ciel bleu des reflets du pays mystérieux qu'elle habitait avant notre pauvre terre, et parfois son visage sérieux s'éclaire, ses lèvres s'entr'ouvrent, son regard sourit, comme si elle voyait passer des amis bien chers entre les petits nuages légers. Enfin Minette n'aime ni les jouets, ni les enfants de son âge; hormis sa chère petite maman vêtue de noir, elle n'a qu'une passion, mais une vraie : ...les violettes sauvages.

Au printemps, tout à fait au printemps, lorsque les bourgeons com-

Digitized by Google

mencent à éclater et que les petites feuilles vertes se montrent lentement comme si elles regrettaient de quitter leurs nids capitonnés ; au printemps, dis-je, le bon Dieu sème ses violettes. Il en pousse partout, dans les prés, au bord des sentiers, le long des haies, sous les buissons épineux, jusqu'au travers des orties... et elles sont à tous, riches ou pauvres, bons ou méchants, travailleurs ou vagabonds. Le berger en tresse une guirlande pour le cou de sa brebis favorite ; la fermière les conserve pour les tisanes de l'an prochain ; la bohémienne qui passe, pieds nus dans la poussière, les mêle à ses cheveux crépus, et le vieux paysan qui revient fatigué au crépuscule pose sa lourde bêche et s'agenouille dans l'herbe humide pour rapporter un bouquet à la fillette rieuse qui l'attend au logis.

Pour faire plaisir à Minette, dont il connaît assurément les préférences, le bon Dieu se montre particulièrement libéral à Riveray. La verdure printanière disparaît presque sous les pétales embaumés ; plus de mousse, plus de gazon, rien que des violettes partout ; de ces délicieuses violettes sauvages au parfum discret, qui se parent de toutes les teintes, depuis le blanc immaculé jusqu'au pourpre, en passant par la gamme si riche des mauves. On dirait sur la pelouse, devant la maison, une mer de violettes que les petits zéphyrs folâtres font gracieusement onduler sous leurs caresses. Mais une mer sûre, sans tempête, où nul n'a jamais fait naufrage, hormis quelques gros scarabées d'or ayant trop goûté la rosée au calice des fleurs...

Quand le ciel est pur et quand le soleil réchauffe l'air frais et léger du printemps, maman et fillette descendent le grand escalier. Pâle, dans ses noirs crêpes de veuve, la jeune femme s'assied au pied d'un grand sapin résineux, le regard triste et l'âme découragée au milieu de la joie qui vibre partout autour d'elle... et toute rose sous sa capeline blanche, relevant à deux mains sa robe courte, Minette traverse la pelouse fleurie en marchant sur la pointe du pied comme un maître à danser. Souvent, elle s'arrête pour reprendre haleine, se retourne pour sourire à sa chère petite maman, puis elle finit par s'asseoir sur la mousse, au milieu de ses chères violettes. Pendant des heures, avec une joie qui se traduit en rires cristallins et en roulades d'oiseaux, elle se penche sur elles pour respirer longuement leur doux parfum ou appuie délicatement ses lèvres rouges sur leurs pétales légers... avec une vraie tendresse elle les regarde, leur sourit, leur parle dans

Digitized by Google

son gazouillement... Et ce n'est que le soir, lorsque le soleil descend vers la montagne et que l'air fraîchit, que maman et fillette se reprennent par la main pour remonter le grand escalier.

Pourtant, malgré cette tendre affection et par un étrange caprice, Minette ne peut voir toucher ses fleurs. Elle pleure, elle sort même de son habituelle sérénité pour se mettre en colère si, devant elle, on en fait un bouquet. Les violettes de la pelouse lui appartiennent, elle le sent... est-ce une précoce avarice, un instinct inné de la propriété ou plutôt une sensibilité développée à l'excès, compatissant aux secrètes douleurs de la pauvre violette séparée de son pied, arrachée aux caresses de la douce brise et aux baisers du soleil ardent, pour mourir étouffée dans un cornet de cristal ? Qu'y a-t-il derrière ce front blanc ?

C'était à cela que pensait justement la petite maman vêtue de noir, et elle songeait à déraciner, sans plus tarder, ce bizarre préjugé enfantin, quelle qu'en fût la cause, lorsque toute seule, d'elle-même, Minette cueillit une fois.. des violettes.

En arrivant à la pelouse, ce jour-là, Minette aperçut un jeune intrus qui sifflait comme un merle en cueillant des violettes à la poignée. Cet intrus, couché à plat ventre pour être plus à l'aise, relevait vers le ciel deux pieds nus bottés de poussière grise, et présentait au brillant soleil printanier un fond de culotte tout neuf, d'un indigo éclatant, œuvre d'une mère soigneuse, sans doute. En entendant venir, il releva la tête, laissant voir sous une chevelure blonde plus embroussaillée qu'un jeune taillis, deux joues parfaitement sales, ce dont il paraissait d'ailleurs fort peu en souci.

C'était Jeannot, l'aîné des huit poupons de la femme du garde ; il venait quelquefois au château faire des commissions et connaissait bien la « demoiselle ». Par respect il laissa retomber ses jambes en marmottant un poli : « Bonjour, demoiselle ! » mais il n'en continua pas moins sa cueillette, arrachant d'une main cruelle, fleurs, boutons, feuilles, qu'il jetait négligemment à côté de lui dans un petit panier de jonc. Une larme de colère monta aux yeux de Minette, son pied mignon frappa le sol ; rapide comme l'éclair elle saisit le petit panier, qu'elle jeta loin... et comme l'eau s'écoule d'une urne penchée, les violettes s'échappèrent du panier tombé sur le côté.

Le regard sombre, les lèvres tremblantes, les narines entr'ouvertes,

Digitized by Google

Minette contemplait fièrement son œuvre, mais un bruit de sanglot la fit se retourner. Jeannot, accroupi par terre, pleurait à fendre l'âme, et la mignonne, qui avait préparé pour l'indiscret marmot son regard le plus courroucé, se sentit confuse et chagrine d'avoir déchaîné une si grande douleur. Sa colère se fondit, elle s'approcha gentiment et le questionna aussi clairement qu'il lui fut possible. Jeannot était sans rancune ; de ses deux poings, avec énergie, il essuya ses larmes dans ses yeux ; puis, dans son patois coupé de sanglots étouffés, il raconta tout à Minette :

« Mélie et Annette, les deux petites s'étaient enrhumées en se promenant trop longtemps, la veille, au grand soleil. La mère, une femme de tête, « rusée surtout », comme disait son mari, avec un peu de crainte et beaucoup d'admiration, les avait couchées de suite dans son lit à elle, son grand lit aux rideaux rouges, dont l'édredon gonflé touchait presque le baldaquin massif. Le mieux était venu très vite, et comme il ne manquait qu'un peu de tisane brûlante pour parachever la guérison, Jeannot avait été expédié à la violette. La pelouse fleurie du château faisant au mieux son affaire, il y avait commencé aussitôt sa cueillette, sans songer que « la demoiselle » pût s'en fâcher. Il s'était bien dépêché pour être plus tôt de retour... mais maintenant son panier était vide et la mère l'attendait toujours. Que dirait-elle lorsqu'elle le verrait rentrer sans violettes ?... Sa patience était courte et sa main leste, hélas !... »

Cette dernière considération parut si navrante à Jeannot que ses larmes recommencèrent à couler, traçant sur ses joues barbouillées un sillon clair. Minette le regardait, droite, sérieuse, un doigt dans sa bouche, puis son regard glissait lentement à ses petites amies. Pour la première fois, il lui fallait agir d'elle-même et choisir entre « l'égoïsme » et « l'oubli de soi » celui des deux sentiers qu'elle préférait et qu'elle suivrait sans doute toute la vie. Une seconde, elle resta là indécise, hésitante, vaguement troublée sans le savoir par ce premier acte de sa volonté et de son cœur ; mais sa résolution fut vite prise. Simplement, elle se pencha sur le sol, ramassant les fleurs d'une main tremblante... et une étrange émotion à la fois âpre et douce gonflait son cœur à lui faire mal... premier frôlement de la souffrance amie qui marche toujours à côté du devoir.

Le petit panier de nouveau rempli, Minette le tendit à Jeannot

Digitized by Google

dont la joie fut aussi bruyante que le désespoir. Il commença aussitôt une danse sauvage des plus savantes accompagnée d'un chant triomphal des plus enlevants, puis se souvenant tout à coup que sa mère l'attendait, il s'arrêta subitement, saisit avidemment les fleurs et s'enfuit léger comme un cerf.

Dessous le grand sapin aux bras sombres, la petite maman vêtue de noir n'avait rien perdu de ce qui venait de se passer et cette petite scène, si courte et si simple, l'avait profondément émue, elle aussi. Dans les grands yeux, près de Minette elle avait vu passer son âme... et cette âme qui s'éveillait droite et généreuse, elle avait cru la reconnaître...

Quelques minutes, elle resta songeuse, puis un apaisement se fit en elle, et une prière de reconnaissance ardente monta à ses lèvres... « Oh ! merci, mon Dieu, pour ne pas me l'avoir repris tout à fait et m'avoir laissé ce que j'aimais surtout en lui !... » Minette s'approchait, implorant une caresse ; la jeune femme la mit sur ses genoux, l'embrassa longuement et il lui sembla que son cœur brisé battait de nouveau, que sa volonté lasse à mourir reprenait soudain des forces, et qu'elle n'était plus seule dans le dur chemin de la vie. Elle sentit aussi qu'elle n'avait plus le droit de pleurer sans cesse, ni le temps de s'absorber dans sa douleur. Un travail sacré allait demander toutes ses forces et toutes ses facultés : l'âme et l'intelligence de Minette s'entr'ouvraient, il fallait faire vraiment de l'enfant l'image vivante de celui qui n'était plus...

Elle regarda autour d'elle pour la première fois depuis de longs mois et le printemps lui sembla beau. Deux papillons blancs passaient en se poursuivant ; quelques violettes flétries oubliées dans la ceinture de Minette embaumaient l'air léger ; une flamme rose monta aux joues de la jeune femme et un sourire, tremblant comme une chose qu'on rapprend, glissa sur ses lèvres pâles.

V. Mag.

Digitized by Google

ETUDES SANS PRETENTION

CONTRASTES FÉMININS

LA « COQUETTE » — LA « NÉGLIGÉE »

Le matin, dès le petit lever, la coquette se révèle précieusement raffinée.

Elle ne sort pas de sa chambre sans avoir tout d'abord ondulé minutieusement ses cheveux, chaussé des mules légères et de bonne marque, rafraîchi son visage à la poudre parfumée et endossé un peignoir irréprochable.

Les mains, les ongles sont soignés avec dévotion, les dents également, et les rides précoces, et, tout à l'heure, lorsqu'elle s'habillera complètement, elle restera un temps infini à combiner ses frisures, à regarder les mouvements de sa traîne, à épingler son corsage.

Sa mise n'est pas élégante, elle est prétentieuse, exubérante souvent, visant l'effet toujours.

Dans la rue, en passant devant les glaces des devantures, un coup d'œil discret l'avertit que rien ne cloche dans sa petite personne parée comme un objet de vitrine. Dans le magasin, elle regarde si l'édifice fragile de sa chevelure a résisté au vent ou au mauvais temps, et, pendant qu'elle achète, qu'elle marchande, elle se détaille avec complaisance, ramène un pli de sa robe qui n'est plus à son gré, une mèche folâtre qui s'est égarée sur le front, taquine et lisse ses gants.

A table, elle mange peu. Manger beaucoup engraisse, et elle tient à sa taille fine et souple. Elle apporte plus d'attention à ne pas chiffonner ses dentelles qu'à savourer les mets les plus délicats.

Il semble que même en parlant elle se regarde, se contemple !

Le souci de ne pas déranger ce qu'elle a eu tant de peine à rassembler la domine dans tous ses actes. Dans une partie de plaisir elle s'amuse peu, évite les mouvements brusques, les expansions, le sans-façon. On lui parle et quelquefois elle oublie de répondre : elle rêve à l'effet d'un collier de perles ou d'une jaquette tailleur qu'elle étrennera demain.

En soirée, elle trône, se promène, sûre de son effet, mais avec précaution, comme si elle avait peur de voir s'effondrer quelque chose, si

Digitized by Google

bien qu'on peut se demander si c'est un mannequin articulé, une poupée merveilleusement attifée qu'on a devant les yeux.

Et il n'y a pas plus heureux qu'elle lorsqu'elle se voit la reine d'une réunion, lorsqu'elle éclipse les autres femmes, lorsqu'elle reçoit les félicitations de tous sur son goût, sur sa façon « à elle » de porter la toilette, sur son impeccabilité de gravure de modes.

Quelquefois, à ce débordement de toilette, elle ajoute une coquetterie plus vilaine encore, plus dangereuse peut-être et aussi creuse que la première, je veux dire la coquetterie du regard, du geste, de la démarche, de la pose. Elle aime qu'on lui fasse la cour. Elle se pare pour attirer les yeux du mâle, pour ramasser les compliments.

Mais tout cela n'est souvent que légèreté et caprice. Il ne faut pas la comparer à la femme vicieuse que je décrirai, du reste, un de ces jours. Elle ne fait pas le mal. Elle ne le peut pour ainsi dire pas. Elle n'ira pas jusqu'à la chute. Elle est absorbée, empoignée, hypnotisée par le chiffon !

Son défaut se contente du « flirt », mais il est ancré chez elle. Il faut qu'on la regarde, qu'on l'admire, qu'on le lui dise, pendant qu'au fond elle se moque absolument de vous et de la « bagatelle », se renfermant dans cette étroite et stérile passion, dans ce besoin de paraître et d'être adulée, qui devient chez elle une véritable manie.

Et ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que ces types, et surtout le premier, ne se présentent pas seulement chez la femme, mais quelquefois même chez la jeune fille. Il y en a qui laissent de côté la grâce et la fraîcheur de leur jeunesse pour se guinder dans les oripeaux de la couturière. Il en est qui deviennent de bois avant de permettre à la nature de développer la souplesse de leur taille et la richesse de leurs gorges, et qui commencent à poser à l'âge où elles devraient encore jouer à la poupée.

Et elles ne se doutent ni les unes ni les autres de ce qu'il y a de ridicule dans cette recherche de l'effet, dans ce soin constant de l'apprêt, du convenu, du contre-nature qui gâchent comme à plaisir ce qu'il y a de divin chez la femme : la simplicité dans la beauté !

***

Tout autre est la femme « négligée ».

Celle-là pèche par l'excès contraire. Trop à la bonne franquette, elle oublie complètement que la société a inventé l'habillement pour s'en

Digitized by Google

servir avec goût et que, quelquefois, la beauté elle-même a besoin qu'on la fasse ressortir.

Sans penser même aux soins élémentaires d'hygiène et de toilette; elle vaque aux occupations du ménage.

Elle n'est jamais habillée pour le déjeuner. Sa gorge, non retenue dans le corset, rebondit avec ostentation ; ses cheveux, laissés dans le désordre de la nuit, s'enchevêtrent, gardant çà et là, par places, des traces de poussière ou de duvet.

Elle n'aime ni ne comprend la toilette et, quand il lui faut sortir, c'est une affaire d'Etat pour s'habiller.

Elle se dépêche dans ses courses pour rentrer plus vite, se mettre à l'aise, reprendre son ronron familier.

La couturière est son ennemie. Essayer une robe est un supplice Et pourtant, la femme, dit-on, naît coquette. Mais on s'enlise dans l'habitude, dans le laisser-aller, et on en vient à détester ce qui, en d'autres temps, aurait fait votre plaisir.

A celle-là, il ne faut parler ni de soirées, ni de théâtres, ni de réunions. Elle les fuit avec acharnement, les critique, les déteste, parce qu'ils la dérangeraient de son sans-gêne invétéré.

Elle voit avec épouvante arriver le visiteur, l'invité, parce qu'il lui faudra « se changer », rester quelque temps emprisonnée dans un corset, chausser des bottines, lisser ses cheveux, se mettre sur son « trente et un ».

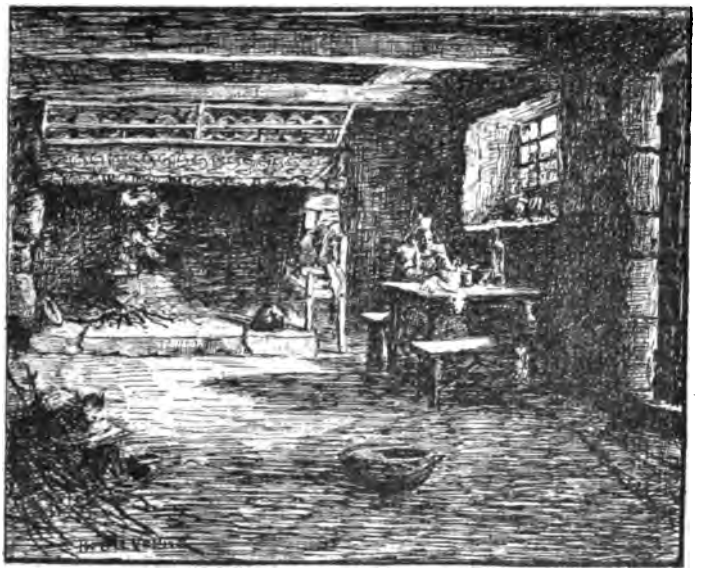
Elle ne se doute pas que, quelquefois, elle risque, par son indifférence, par cette négligence de tenue un peu exagérée, de perdre l'affection d'un mari en l'incitant, malgré lui, à regarder plus attentivement une autre femme, mieux en forme, plus en beauté, plus femme en un mot, et de compromettre son bonheur.

***

Et je ne sais laquelle est la plus à plaindre ou à blâmer, car, en bien comme en mal, les extrêmes sont condamnables, et le proverbe est toujours vrai qui dit qu'en tout il faut un juste milieu !

E. Langeron.

Digitized by Google



INTÉRIEUR

NIVERNOIS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE (*Fin*)

La Révolution éclate, mais l'épopée en est vite close. Le 13 novembre 1792, Nivernois est arrêté et enfermé aux Carmes. Il avait refusé d'émigrer. Pendant sa détention, qui dura une année, ce vieillard aimable, toujours calme au milieu de la tempête, s'entoura de ses livres. La chute de Robespierre le délivra, mais il sortit de prison à peu près ruiné. Il s'en consola philosophiquement et, devenu le citoyen Mancini, il présida, à l'époque du 13 vendémiaire, l'assemblée électorale de la Seine. Candidat, il ne fut pas élu.

Il raille avec bonne humeur sa détresse présente. C'est un dernier coup de crayon au portrait.

J'ai vu de près la guillotine.
Mon sort avait méchante mine,
Et j'en avais quelque souci,
Ahi ! povero Mancini !

Digitized by Google

J'ai perdu ma fortune entière,
Ou, s'il m'en reste, ce n'est guère :
Je suis mal mis et mal nourri,
Ahi ! povero Mancini !

Je touche à la décrépitude ;
C'est une triste certitude,
Qu'il faut bientôt partir d'ici,
Ahi ! povero Mancini !

Vieux, presque ruiné, aux portes du tombeau, il consacre ses dernières années à éditer, sous le nom de Mancini-Nivernois, — admis désormais par les lettres et que nous lui conservons dans la fin de cette étude, — une partie de ses œuvres, parmi lesquelles ses fables, dont nous n'avons pas encore parlé et qui avaient fait les délices des membres de l'Académie française qui en eurent la primeur.

« J'ai longtemps résisté, dit-il dans sa préface, qui est un chef-d'œuvre de bonhomie, aux sollicitations d'amis prévenus en ma faveur, qui me pressaient de faire imprimer ces mélanges. Mais à mon âge de quatre-vingts ans, on perd la force de résistance; comme tous les autres, je me suis laissé persuader. » Il se dégage déjà de ces quelques lignes un parfum de modestie qui plaira aux délicats et n'est plus de notre époque.

Et cette modestie, qui nous est si sensible, elle ne s'arrête pas là, mais se retrouve tout au long de la préface comme l'écho prolongé d'une mélodie douce à entendre.

« Ce recueil, dit-il, parlant de ses fables, contient environ le même nombre de fables que celui du grand fabuliste français ; et je me fais gloire de sentir que je n'ai que ce seul trait de ressemblance avec l'inimitable La Fontaine, que je me suis bien gardé de prétendre imiter. »

Et il termine : « Je suis bien éloigné de m'attendre à des éloges et je ne le suis pas moins de redouter les critiques. Si ma vieillesse me laisse le temps de les recevoir, j'en profiterai avec plaisir; et je remercie d'avance les personnes qui m'en adresseront ».

Et cela est touchant de voir cet octogénaire, si près de la tombe, s'incliner avec tant de grâce devant la critique que peut susciter la publication de ses fables, la provoquer même, ne désespérant pas de pouvoir encore en profiter. Le ton dont ces choses sont dites montre suffisamment qu'il n'y a pas là simple coquetterie de vieillard, mais une belle manifestation de probité littéraire.

Digitized by Google

Il l'a dit, La Fontaine est inimitable, mais il ne fait pas trop mauvaise figure à son côté. La fable de La Fontaine est d'un tissu soyeux aux nuances claires, de rustique fraîcheur, d'une trame serrée. Celle de Mancini-Nivernois est d'une gaze légère de tons atténués, qui, sans être aussi résistante, a néanmoins sa valeur. Il a de l'observation. L'imagination est vive et la versification aisée. Le récit, alerte, souple, intéresse toujours.

A chaque page, l'on s'arrête devant des tableaux brossés vivement dans une tonalité juste des milieux qui donnent l'impression de la chose vue et vécue. Ses descriptions sont courtes, mais dessinées franchement.

M. Frédéric Loliée, dans son *Dictionnaire des Ecrivains et des Littératures*, dit : « Le trait particulier des apologues du noble duc, c'est, qu'ayant approché de très près les grands du monde, il semble n'avoir écrit ses fables que pour l'instruction morale des princes et des rois ». Ce serait déjà à sa louange, car sa morale est toujours haute et humaine. Mais il n'a pas seulement en vue ces grands du monde, à qui il dit plus d'une vérité pour les avoir trop connus et appréciés ; il voit aussi le reste de l'humanité, qu'il n'épargne pas non plus. Je n'en veux pour garant que la moralité de la fable intitulée *les Magasins de Jupiter :*

Que chacun garde seulement
Ce qui suffit abondamment
Au bien-être de sa personne ;
Tous auront un lot suffisant.

Et ce tableau d'intérieur, d'une touche charmante :

Un chat vivait petitement
Chez une bonne vieille, au quatrième étage,
Où quelques miettes de fromage
(Et même encore bien rarement)
Faisaient son meilleur aliment.
Quand, par hasard, la pauvre bête
Prenait quelque maigre souris,
C'était bombance, jour de fête,
Un repas de gens de Paris.

N'est-elle pas délicieuse, cette comparaison avec le repas des gens de Paris ? C'est une trouvaille comme en faisait La Fontaine.

Je terminerai par trois fables, qui finiront de fixer et le genre et la morale du fabuliste.

Digitized by Google

L'esprit de justice de Mancini-Nivernois s'affirme dans *la Balance :*

Jadis fleurissait un État
Où l'on suivait certain usage
Qui, ce me semble, était fort sage.
Installait-on un magistrat,
On lui mettait en main une balance
Qui contenait dans chaque plat
Un même poids sans nulle différence :
Dans l'un deux livres d'or, dans l'autre deux de fer ;
Ainsi tous deux se soutenaient en l'air
Dans le plus parfait équilibre,
Signifiant par là que Thémis n'est pas libre
Dans le prononcé de ses lois,
Et qu'aux bassins de la justice,
Où les raisons servent de poids,
Petits et grands ont mêmes droits
D'en déterminer l'exercice.

Hélas ! cet État est chimérique, car la justice est toujours dure aux petits, douce aux grands, que ces grands soient les princes d'une monarchie ou les politiciens gouvernementaux d'une république.

Dans le *Renard opinant*, Mancini-Nivernois montre que le pouvoir souverain du peuple est un vain mot car il est toujours l'esclave de celui qui le gouverne.

Sire Lion s'étant mis dans la tête
De guerroyer pour faire la conquête
D'une montagne où régnait l'ours,
Voulut, avant de tenter la fortune,
Avoir le vœu de sa commune.
Il l'assemble, et fait un discours
Où détaillant tout le mérite
De l'entreprise qu'il médite,
Il conclut que sans hésiter
Il convient de l'exécuter.
Puis il cita l'un après l'autre
Les assistants pour les faire voter.
Quand ce fut au renard : « Moi, dit le bon apôtre,
Je n'aurai point d'avis si vous le voulez bien.
Sire, à quoi servirait le mien
Puisque vous avez dit le vôtre ? »
Ce renard-là savait son pain manger.
Tout roi, tout chef qui fait connaître
Ce qu'il lui plaît de préjuger,
Quand il paraît interroger
A bien l'air de parler en maître.

Digitized by Google

L'Homme qui regrette la vigne, la quatrième, est l'une des plus belles du recueil :

Un campagnard possédait une treille :
Elle faisait son bonheur ;
La treille aussi possédait tout son cœur ;
Il l'aimait, c'était merveille.
Un jour le tonnerre écrasa
L'ormeau qui l'étayait ; la vigne s'embrasa
Et périt jusqu'à la racine :
Cet accident perça le cœur
Du campagnard ; on aura peine à croire
Comme il ressentit ce malheur.
De sa perte et de sa douleur
Il voulut à jamais consacrer la mémoire,
Et fit graver le tout sur un beau marbre noir,
Qu'à la porte de son manoir
Il afficha pour le bien mettre en vue.
Le premier qui le vit crut avoir la berlue :
« Voisin, dit-il, qu'est-ce donc que je vois ?
C'est l'épitaphe d'une vigne,
Dieu me pardonne ! Et réponds-moi,
Fut-il jamais démence plus insigne ? »
« Démence tant que tu voudras,
Dit l'affligé : j'aime mieux qu'on me place
Parmi les fous que parmi les ingrats.
Souffre, ami, que je te retrace
Les biens que ma treille m'a faits ;
Tu conviendras que mes regrets
Et mon amour et mon hommage
Sont dus de reste à ses bienfaits ;
En été, son large feuillage
Me préservait des ardeurs du soleil ;
En automne son jus vermeil
Me procurait le doux breuvage
Qui donne la santé, la joie et le sommeil ;
Même ses grappes fécondes
Meublaient mes caves profondes
D'un superflu recherché par les rois,
Qu'au poids de l'or j'ai vendu quelquefois.
En est-ce assez pour ma reconnaissance ? »
« Pour ta reconnaissance ? Hélas ! pauvre hébêté !
Est-ce pour tes beaux yeux que ta vigne a porté
Des fruits l'automne et des feuilles l'été !
Avait-elle la connaissance
De tes désirs, de tes besoins ?
Et crois-tu qu'elle eut la puissance
De faire pour toi plus ou moins ? »
L'autre repart : « Ami, je rends grâce à tes soins.
Je sais fort bien que par sa destinée
Ma vigne, heureusement bornée
A des attributs bienfaisants,
Ne me pouvait refuser ses présents ;

Digitized by Google

Mais moi qui les reçus, je veux être fidèle
A mon devoir comme elle à son emploi.
Tout en irait bien mieux si Dieu faisait la loi
Qu'une moitié des humains fût comme elle.

La mort atteignit Mancini-Nivernois en 1798.

Le matin même, la sentant approcher, heureux de cette délivrance d'une vie qui n'avait plus d'objet, il traça avec sérénité ces derniers vers à l'adresse de son médecin, pour le dissuader d'appeler des confrères en consultation :

Hippocrate ne viendrait pas,
Et peut-être dame Nature
A déjà décidé mon cas ;
Ah ! du moins, sans changer d'allure,
Je veux mourir entre vos bras !

C'est un peu le Minxit de l'*Oncle Benjamin*, de Claude Tillier.

Six heures après, ce juste et ce sage, qui avait eu tous les titres et tous les honneurs — ambassadeur, ministre, neuf fois directeur de l'Académie française — et n'était plus que le citoyen Mancini, — rendait le dernier soupir.

ÉDOUARD ACHARD.

A MADAME EUGENIE O...

... C'est, dans ma froide brume,
Une fleur de beauté que la bonté parfume !
(VICTOR HUGO.)

Qu'importe que la fleur se penche et se flétrisse,
Que l'arbre soit sans fruit et l'oiseau sans chanson ;
Que la mer, sous l'autan, lugubrement gémisse
Et que le sage même ait perdu la raison !

Le ciel peut se voiler d'un froid et lourd nuage,
Les heures s'écouler plus tristes maintenant,
Mon âme, sous le deuil, ployer en frissonnant,
Tel un grand lac soudain agité par l'orage !

Car, dans ma sombre nuit, j'ai trouvé la lueur ;
Cette fleur, dont l'arôme est si doux pour le cœur,
Fleur de grâce, d'amour et de flamme secrète !

J'ai trouvé le soleil ! un soleil radieux,
Pour éclairer ma vie et me montrer les cieux !...
Un cœur vraiment ami pour reposer ma tête !...

LUC DE VIGNAUX.

Digitized by Google

LE MARECHAL VAUBAN

La *Revue du Nivernais* a fait connaître qu'un comité s'était formé à Bazoches pour élever, au lieu même où il fut inhumé, un monument au maréchal Vauban.

Si ce grand homme appartient au département de l'Yonne par sa naissance, puisqu'il vit le jour à Saint-Léger-de-Foucheret (devenu en 1867 Saint-Léger-Vauban), le Nivernais le revendique à bon droit comme un des siens, en raison du séjour qu'il fit dans ses propriétés du Morvan.

Vauban naquit le 15 mai 1633; il grandit dans une humble maison, encore debout, mais transformée en grange. Orphelin de bonne heure, il fut élevé, dit-on, par le curé de son village, qui lui donna les premières notions; mais l'élève ne tarda pas à surpasser le maître, il devint un de ces hommes qui sont la gloire d'un règne et d'une nation.

Ses états de services sont prodigieux; Vauban a construit 83 places nouvelles; 300 forteresses anciennes ont été, par ses ordres, réparées ou augmentées; il a conduit 53 sièges et participé à 140 combats.

Il trouva en outre le temps d'écrire ce qu'il appelle *Ses Oisivetés*, mémoires intéressants sur les fortifications, la défense des places et diverses parties de l'administration militaire.

Ce grand cœur, passionné pour le bien public, aimait le peuple; aussi voulut-il, dans son ouvrage de la *Dîme royale*, faire connaître au Roi la misère qui écrasait le paysan. Louis XIV, mal conseillé, vit dans cet écrit une critique de son règne et condamna le volume. Vauban, blessé au cœur, mourut peu après et fut inhumé dans l'église de Bazoches.

Son cœur fut déposé aux Invalides, à Paris. La ville d'Avallon lui a élevé une statue. Il était du devoir des Nivernais de ne pas oublier ce grand citoyen, et l'initiative d'un monument en son honneur devait être réservée aux habitants de Bazoches.

Ce pays est, en effet, plein du souvenir de ce génie, puisque c'est sur son territoire que se trouve le fief dont Sébastien Le Prestre prit le nom.

Non loin de là, sur la colline qui domine l'église et le bourg de Bazoches, se voit un autre château habité par le maréchal, et son lit,

Digitized by Google

son armure, ses plans de bataille y sont religieusement conservés. C'est lui qui, dit-on, fit construire la tour ronde la plus élevée et bâtir la façade principale de ce manoir.

La grosse tour carrée d'Epiry, qui semble dater du seizième siècle, rappelle encore en Nivernais le souvenir de Vauban. En 1809, Napoléon Ier fit placer sur cette tour une plaque de marbre noir portant une longue inscription, de laquelle nous détachons ces lignes : *Ici fut la demeure de Vauban. Il y médita les travaux qui l'ont rendu immortel*, etc...

A une époque où on élève tant de monuments, il est juste de penser à celui qui a droit à la sympathie de tous les Français, et des Nivernais en particulier.

GASTON GAUTHIER.

PENDANT LA CROISADE

CONTE GAULOIS

La belle Fleur-de-Lys, fille du haut et puissant seigneur de Haut-Roc, pleure, sanglote, car son fiancé, monté sur son palefroi, vient, dans une tendre accolade, de lui adresser ses derniers adieux : il accompagne le roi Louis en Palestine et, pour la centième fois peut-être, il répète :

— Ma douce Fleur-de-Lys, me serez-vous fidèle ? M'aimerez-vous toujours ?...

— Toujours ! s'écrie-t-elle, et l'écho redit : toujours !...

Mais le cor s'est fait entendre ! le chevalier, les yeux voilés de larmes, rejoint la troupe des croisés... sa tendre fiancée s'évanouit. Pendant deux jours, elle pleure et refuse toute nourriture ; le troisième jour, la nature reprend ses droits et le quatrième, afin de dissiper son immense chagrin, montée sur sa blanche haquenée, elle parcourt la forêt, suivie de son écuyer. Une troupe de jeunes chasseurs passe près d'elle, et comme Fleur-de-Lys est douée d'une excellente vue, elle distingue que l'un d'eux est beau et de noble tournure ; il la salue avec une admiration tempérée par le respect. La jeune fille, vermeille comme la rose nouvelle, s'incline gracieusement et revient pensive au château... Le lendemain, les yeux fixés sur son missel, elle prie... Soudain, la cloche de la poterne résonne.

Digitized by Google

Fleur-de-Lys met la tête en fenêtre et voit le chasseur de la veille entrer dans la cour du manoir.

Le riche baron de Haut-Roc est hospitalier; le jeune seigneur est beau, aimable; il joue du luth en perfection et chante comme Orphée! Tous ces avantages réunis touchent si profondément le cœur de la sensible jeune fille, que le petit dieu amour, qui se préparait à partir pour la Palestine, demeure sournoisement au château, et... — faut-il l'avouer? — un mois après, le chapelain célébrait les noces du beau chevalier et de la tendre Fleur-de-Lys. Dieu bénit si bien cette union, qu'en cinq années, grâce à deux couches doubles, sept beaux garçons vinrent au monde.

Pendant ce temps, de graves événements s'accomplissaient en Terre-Sainte, le Roi était captif, son armée était dispersée.

Un jour qu'accoudée à une fenêtre, la belle Fleur-de-Lys contemplait la campagne verdoyante, elle aperçut un cavalier qui s'avançait lentement vers le manoir. Le voyageur, arrêtant sa maigre monture, s'écria :

— Ouvrez, noble dame, c'est moi, votre fidèle fiancé, qui arrive de la Palestine!

La châtelaine, d'abord saisie, mais recouvrant bientôt son sang-froid, répondit :

— Vous arrivez un peu tard, chevalier, et je dois vous avouer que, vous croyant mort, je me suis mariée.

— Mariée! clama le malheureux avec stupéfaction! Mais n'aviez-vous pas juré de m'aimer toujours?

— Toujours est un mot vague qui s'emploie, chevalier, mais qui n'a pas une signification bien précise. Nous pouvons jurer pour le présent qui est à nous, mais nous ne pouvons disposer de l'avenir qui appartient à Dieu, répliqua gravement la châtelaine. Mais si je vois bien, il me semble qu'il ne vous reste qu'un œil?

— Hélas! noble dame, la lance d'un Sarrasin m'a enlevé l'autre.

— Et je crois m'apercevoir que votre bras gauche est absent?

— Le cimeterre d'un Turc me l'a tranché.

— Jésus, Maria! qu'est devenue votre jambe droite?

— Elle est restée sur le champ de bataille, hélas! gémit le chevalier, voilà tout ce que j'ai rapporté de la croisade.

— Ou plutôt ce que vous n'avez pas rapporté, repartit judicieusement

Digitized by Google

la dame ; mais si vous ne ramenez de la Terre-Sainte que la moitié de vous-même, moi, par compensation, j'ai mis au monde de jeunes guerriers qui, à leur tour, deviendront les soutiens de la foi, voyez, comme ils sont tous beaux.

Et soudain, sept petites têtes brunes et blondes s'agitèrent avec de joyeux sourires et entourèrent la châtelaine, laquelle ajouta d'un ton dolent :

— Que voulez-vous, chevalier, l'amour a des ailes, et nous avions oublié de les lui couper.

Sur cette métaphore logique et concluante, les sept petites têtes disparurent, la belle Fleur-de-Lys referma la fenêtre, et l'infortuné croisé reprit piteusement le chemin de son manoir.

EMILIE MATHIEU.

POÈTES CASTILLANS *(Suite)*

Juan Maria de Maury.

(1772-1845.)

LA BOUQUETIÈRE AVEUGLE

Caballeros, je vends des roses ;
Voyez leur fraîcheur : que de bien
J'en entends dire ! de ces choses,
Pauvre aveugle, je ne sais rien !

Car pour moi la couleur est vaine ;
Ni beauté ni clarté du jour !
Mais la rose exhale une haleine
Pure et douce, arôme d'amour.

La rose révèle à mon âme
Le bonheur d'aimer ; mais le cœur —
Le mien — doit éteindre une flamme
Qui dans les yeux est sans lueur !

Digitized by Google

Toi que des fleurs on dit la reine,
Qu'aucune n'égale en ta cour,
Du zéphyr tendre souveraine,
Tu connus des heures d'amour !...

A l'aveugle achetez la rose ;
Vous, du moins, pouvez l'admirer ;
Moi, de mes larmes je l'arrose :
Car je n'ai d'yeux que pour pleurer !

Bernardino Fernandez de Velasco, duc de Frias.

(1783-1851.)

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Le genre humain, qui n'est pas injuste pour tous,
Au courage, au savoir admirés veut bien croire ;
Il ne lit pas toujours les fastes de l'histoire
Avec un œil moqueur, avec un cœur jaloux.

Ainsi rendant un juste hommage à la mémoire
De l'Attique aussi bien que de Rome, il est doux
D'en parler sur le ton de notre propre gloire :
« Siècle de Périclès », — « d'Auguste », disons-nous.

O Postérité ! Nous voyons la Renommée
Prôner par ses cent voix la légion aimée
De nos héros présents tant applaudis de nous ;

Mais jamais, non, jamais, à ce siècle où nous sommes,
Nous ne donnons leurs noms illustres entre tous,
Parce que notre siècle est plus grand que les hommes.

Manuel de Cabanyes.

(1803-1833.)

L'OR

(Fragment.)

Quel pacte sacrilège et quelle œuvre infernale
Conclut avec l'Ange damné
Le premier qui dota d'une valeur fatale
Un métal vil et dédaigné !

Digitized by Google

Quand il lança le don funeste de l'abîme,
Satan vit l'homme, horrible émoi,
Courir, affamé d'or; il rit de sa victime
Et dit : « L'univers est à moi ! »
La Vertu frissonna ; le deuil et les alarmes
Firent pâlir son front voilé ;
Vers les hauteurs du ciel elle prit, tout en larmes,
Son vol errant et désolé.
Que devint-elle alors, cette chaîne sacrée
Qui reliait amis, parents,
Noble Fidélité des époux, Foi jurée,
Constance qui rit des tyrans ?
Que devinrent aussi de l'Honneur la loi fière,
Et, pour les combats généreux,
Le Dévouement, l'amour de la Patrie altière ?...
Principes saints, ô fils des dieux,
Partez ! l'homme n'a plus qu'une idole, et sa vie
Est toute à l'Or : avec ardeur
Il apporte à ses pieds les œuvres d'infamie,
Honte, hypocrisie, impudeur !...

Nicomedes Pastor Diaz.
(1811-1863.)

LE SOLEIL DE MAI

Ce radieux soleil dont le feu concentré
Rayonne sur nos champs, incendiant la terre ;
Qui brûle, qui flétrit les beaux lys du parterre
Et met à sec le lit du ruisseau dans le pré,

Tout là-haut, sur les pics de la montagne fière,
Dont le sommet blanchit, dans la neige enterré,
Fond les glaçons, longtemps durcis en bloc serré,
Et les fait s'écouler en féconde rivière.

O toi, soleil d'amour, qui, dans le cours de mai,
Sur mon triste horizon, de ton front enflammé
Verses le feu divin qui m'échauffe et m'éclaire,

Darde de ton foyer chaque rayon vainqueur :
Que de ce mont neigeux qu'est aujourd'hui mon cœur,
Fasse un coteau fleuri ton ardeur salutaire !

Digitized by Google

SOIR DE PLUIE

Comme un voile tendu sur le Bétis, vois-tu
Ce nuage léger fondre en averse douce ?
La rose érige au ciel, sous l'eau qui l'éclabousse,
De plus vives couleurs son calice vêtu.

Cependant l'ouragan se lève, le vent pousse
La trombe : aussi les fleurs, tremblant comme un fétu,
De l'eau qui tombe à flots souffrant l'âpre secousse,
Sous nos yeux effrayés jonchent le sol battu.

Madame, pour le cœur il advient même chose.
C'est une fleur : qu'un peu de tristesse l'arrose,
Il exhale un parfum plus pur et pénétrant ;

Mais si la bise un jour l'ébranle et le secoue,
Quand a passé sur lui la fureur du torrent,
Il n'y reste plus rien que débris et que boue.

Antonio de los Rios y Rosas.
(1812-1873.)

L'OPINION

Sa tempe bat, ses yeux sont troubles ; son visage
S'empourpre de rougeurs sanglantes ; librement
Sa chevelure épaisse est dénouée au vent ;
Sur le sein découvert se fripe le corsage.

Elle m'étreint, à moi sans pudeur accolée ;
Son corps frémit, sa lèvre est crispée : ardemment
Elle aspire mon souffle et boit avidement
Mon haleine ; sa bouche à ma bouche est collée.

Toi, qui mets dans mes nuits je ne sais quel poison,
Qui verses dans mon sang la lave, ô Vision,
Qu'es-tu, réponds-moi, femme, ou harpie ou déesse ?

— Je suis l'Opinion, ta serve et ton tyran :
Pour toi folle d'amour, aujourd'hui ta maîtresse ;
Infidèle et moqueuse hier, et t'abhorrant !

Digitized by Google

Salvador Bermudez de Castro.

(1817-1883.)

A ROSE

(Strophes d'album.)

Ma main augmentera ta guirlande fleurie
De la rose embaumée et de l'œillet charmant,
Et sur ton sein de neige un jonc de la prairie
La liera doucement.

Mais si j'y veux unir un baiser de ma lèvre,
Si ma faible raison chez moi n'arrête pas
Cette craintive audace en un moment de fièvre,
Tu t'en offenseras.

De l'artiste inspiré la magique palette
Anime sur la toile et fixe ta beauté ;
Ton corps aux purs contours, la lyre du poète
L'a noblement chanté.

Je ne peux qu'envier leur talent pour moi-même.
Mais dans mon souvenir, ô belle Rose, voi
Un hommage à ta grâce, un symbole, un emblême
De tendresse pour toi.

Traduction de ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

LIVRES ET PÉRIODIQUES

M. Emile Blémont : *Les gueux d'Afrique.* — Lemerre, éd. — Le noble et généreux poète qu'est Emile Blémont consacre son nouveau recueil de vers à la cause de ces Boërs qui donnent à la vieille Europe un si magnifique exemple d'irréductible patriotisme. Ces *gueux* d'Afrique rappellent en effet les hauts faits de leurs ancêtres les *gueux* des Pays-Bas, contre les soldats espagnols. Blémont a des accents superbes pour exalter le courage des Boërs, pour conspuer la vile passion de l'Angleterre possédée par la convoitise de l'or, mais menacée d'une prochaine déchéance :

Angleterre, tu vas déchoir, tu vas périr.
Pays du trafiquant, pays du mercenaire,
Qu'on voit saigner déjà, qu'on voit déjà pourrir,
Comme a péri Ninive, aujourd'hui solitaire,
Comme ont péri Babel, Sidon, Carthage et Tyr,
Tu vas déchoir, tu vas périr vieille Angleterre.

Angleterre, malheur à toi, malheur à toi !
N'ayant pu rendre esclave un peuple réfractaire,
Tu veux l'assassiner sans honte, sans émoi ;
Mais sous tes premiers pas, comme un vaste cratère
Tout le pays éclate, et tu pâlis d'effroi :
Malheur à toi, malheur à toi, vieille Angleterre !

L'ouvrage est vendu (au prix de 1 fr. 50), au bénéfice des blessés du Transvaal et de l'Orange.

La *Nouvelle Revue Internationale* publie un numéro spécial encyclopédique, consacré à l'ESPAGNE. Tout, dans ce volume grand in-8° de 248 pages, est rédigé par les auteurs et spécialistes les plus célèbres de l'Espagne, sauf la préface, qui est de Mme Ratazzi, et des traductions des poètes célèbres d'Espagne, par notre directeur Achille Millien. Ce splendide numéro (qui se vend 7 fr. 50, boulevard Poissonnière, 23), est illustré de nombreuses gravures.

Notre collaborateur, M. Lucien Jeny (dont nous lisons des vers dans le dernier numéro de la *Revue des poètes*), vient d'obtenir une des plus hautes récompenses (médaille de vermeil), au concours de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers.

Nous recevons la circulaire suivante :

Paris, le 1900.

Il est peu de problèmes qui soient aussi agités et qui aient préoccupé autant de bons esprits que celui de la décentralisation. On semble bien disposé aujourd'hui à reconnaître, dans les sphères et dans les partis les plus différents, le tort que cause au pays un régime centraliste qui enlève à l'individu et à la région toute initiative, et qui anémie la périphérie tout en hypertrophiant le centre. Là-dessus, on est d'accord, et aussi sur ce point de fait que, en beaucoup d'endroits, on a tenté avec générosité et intelligence la rénovation de la vie régionale, politique, économique, littéraire, artistique et scientifique.

Cependant les efforts sont restés un peu vains, parce qu'ils étaient isolés. Nous vous proposons, M , non point de les centraliser, ce qui serait un démenti à

Digitized by Google

nos principes, mais de les coordonner, de chercher ensemble les moyens les plus propres à guérir le mal dont nous souffrons. C'est dans cette vue que nous vous offrons, à vous, M , et à vos amis, d'adhérer à la *Fédération régionaliste française*.

Le but de cette Fédération qui s'élève au-dessus des partis politiques, comme la composition de son comité le montre éloquemment, est de mettre en rapports toutes les sociétés et toutes les personnalités que cette grande cause intéresse. C'est ensuite, avec leur concours, d'organiser, en province et à Paris, des campagnes de presse et de conférences pour la propagande des idées régionalistes et la défense des intérêts locaux.

La *Fédération régionaliste française*, profitant des facilités que fournit l'Exposition universelle, prépare à Paris, un grand Congrès qui réunira les décentralisateurs, les provincialistes, les régionalistes et les fédéralistes, et d'où sortira l'organisation définitive, propre à promouvoir et à étendre son action.

Dans l'espoir que vous voudrez adhérer à ce Congrès et y prendre une part effective, nous vous prions, M , d'envoyer le plus tôt possible au secrétariat de la *Fédération régionaliste française* (9, rue Blainville, Paris), une formule d'adhésion (avec 6 fr.), pour que nous puissions vous adresser les communications ultérieures *

Veuillez agréer, M , l'assurance de nos sentiments les plus distingués.

Le Président, L. Xavier de Ricard

Le Secrétaire, J. Charles Brun

COMMISSION D'ORGANISATION

MM.

Jean Baffier, Berry ; de Beaurepaire-Froment, Caorsin ; X. de Borssat, Champagne ; Gustave Boucher, Poitou ; Boyer d'Agen, Agénois ; Jean Carrère, Gascogne ; J. Charles-Brun, Languedoc ; Pascal Delga, Louraguais ; Eugène Garcin, Provence ; A. Hamon, Bretagne ; A. Lantoine, Artois ; Charles Le Goffic, Bretagne ; Charles Longuet, Normandie ; Pierre de Nouvion, Ile-de-France ; Louis de Nussac, Limousin ; Eugène Paul-Emile, Ile-de-France ; Lionel Radiguet, Franche-Comté ; L. Xavier de Ricard, Languedoc ; Han Ryner, Catalogne ; Edmond Thiaudière, Poitou ; L. Verleye, Flandre.

* Nous vous prions de nous faire savoir le plus tôt possible :

1° Si vous pourrez assister au Congrès ; 2° Si vous désirez y traiter une question ; 3° Quelle serait cette question.

NOTES ET ÉCHOS

∴ Le 7 juin, le Congrès des Sociétés savantes a entendu un rapport de notre collaborateur, M. Gaston Gauthier, sur les fouilles gallo-romaines qu'il dirige depuis quatre ans à Champvert. M. de Saint-Venant a pris ensuite la parole pour insister sur l'importance des substructions découvertes.

∴ Notre compatriote, M. le docteur Renault, vient d'être nommé, après un brillant concours, médecin des hôpitaux de Paris.

∴ Décès à Rome du général vicomte Aragonnès d'Orcet, à l'âge de soixante-quatre ans. Le général avait clos, il y a trois ans, sa brillante carrière, et s'était fixé dans la Nièvre, à laquelle il appartenait par son mariage avec Mlle de Soultrait.

∴ L'Académie des Beaux-Arts a décerné le prix Berger, de la valeur de 12,000 fr. (destiné à récompenser une œuvre relative à l'histoire de Paris, ou servant à la décoration de Paris), à notre compatriote, M. Girault, architecte du Petit Palais de l'Exposition de 1900.

∴ Notre collaborateur, M. Poussereau, a présenté à la dernière séance de la Société nivernaise, une série de remarquables dessins représentant des empreintes de végétaux relevées dans le bassin houiller de La Machine.

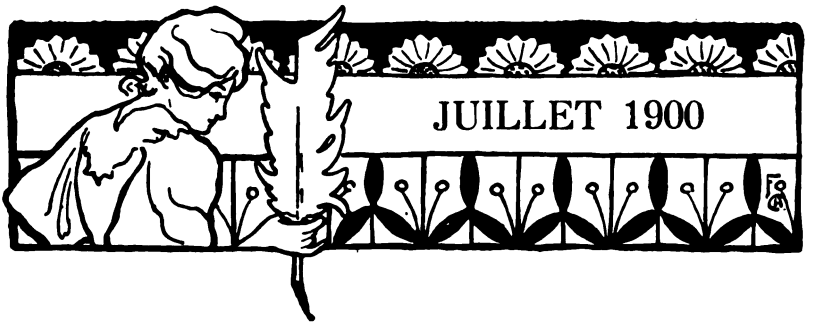
∴ La Société nationale d'Encouragement au Bien vient de tenir sa séance annuelle de distribution des récompenses. C'est avec joie que nous lisons parmi les noms des lauréats celui de notre collaborateur, M. le comte Joseph Imbart de la Tour. Une médaille d'honneur est décernée à son ouvrage : *l'Esclavage en Afrique et la Croisade noire.*

L. D.

Le Directeur-Gérant, Achille Millien.

Nevers, Imp. G. Vallière.

Digitized by Google



CONTES A MES ENFANTS

VII. — LES ALLUMETTES

QUAND l'abbé Lephilibert, le curé de la paroisse Sainte-Eusèbe, eut constaté, le 15 janvier au matin, que sa caisse était vide, il fut pris d'un véritable désespoir.

La saison était mauvaise et l'hiver bien rude aux malheureux : à la suite des froids exceptionnels qui, cette année-là, jetèrent sur le sol une couche de neige et de glace d'un demi-pied d'épaisseur, une profonde misère s'était abattue sur les pauvres gens, avec le chômage forcé. La vie est dure à ceux qui n'ont que leurs bras pour gagner le pain du ménage, nourrir, vêtir et chauffer la bourgeoise et les gosses...

Dès les premières rigueurs de la saison, le vieux prêtre avait installé dans son presbytère un fourneau économique... oh ! économique !... pas pour lui, car c'est gratis qu'il faisait distribuer chaque jour à ceux qui se présentaient — Dieu sait s'ils étaient nombreux — de pleines écuelles d'une bonne soupe au lard, épaisse et grasse, confectionnée par Mme Lazarette, la vieille gouvernante. Grâce aux aumônes recueillies dans sa paroisse, il avait pu, jusqu'à ce jour, continuer son œuvre, et pas une fois les malheureux n'avaient en vain frappé à sa porte.

Maintenant, les ressources étaient à bout... L'hiver était pourtant plus rigoureux que jamais et tant de misères restaient à soulager !... Les âmes charitables avaient fini par se lasser ou ne pouvaient réellement donner encore : on leur avait déjà tant demandé !... Depuis quelques jours, le fourneau avait des dettes...

Certes, le boucher et le boulanger ne refuseraient point crédit, ils ne

Digitized by Google

craignaient pas que Monsieur le Curé leur fît banqueroute ; mais le vieux prêtre, avec son amour de l'ordre et des situations nettes, restait atterré à la pensée qu'il allait être, comme on dit, au-dessous de ses affaires et obligé de réduire ses aumônes.

Lorsqu'il eut pris, entre ses deux vicaires, le modeste repas de midi, les *Grâces* dites, il exposa brièvement la situation financière du fourneau...

Elle était grave, la situation : pas un sou et des dettes ! Des dettes chez tous les fournisseurs... Plus moyen de marcher ainsi... On pouvait à la vérité compter à l'actif les cotisations que des fidèles s'étaient engagés à verser mensuellement pour l'œuvre du fourneau... Mais voilà beau temps que l'argent était mangé d'avance. Par ailleurs, aucune ressource : vide, la bourse des quêtes du dimanche (« Pour les pauvres de la paroisse, s'il vous plaît ! »)... vide, le tronc de saint Antoine de Padoue !... vides, la caisse des Dames de charité et celle des Jeunes économes... Jamais, non, jamais, on s'était trouvé dans une passe aussi cruelle...

Monsieur le Curé avait exposé son bilan d'un air navré ; certes, la Providence n'abandonne pas les siens, mais une intervention divine pouvait seule remédier aux difficultés de l'heure présente...

Après un silence qui témoignait de la préoccupation des trois prêtres, l'abbé Mignon, le second vicaire, qui avait gardé du régiment une décision prompte et une certaine crânerie d'allure toute militaire (on l'appelait quelquefois en riant le caporal Mignon), éleva la voix pour dire qu'il y avait encore bien des âmes charitables, que l'indifférence apparente cache souvent des cœurs chrétiens : on pouvait essayer de frapper à de nouvelles portes, tenter une démarche, par exemple, auprès de M. Leborgne, le gros banquier de la place du Mail... Un original, ce banquier, vieux garçon, pas très pratiquant, avec la réputation d'être un peu avare et serré en affaires... On disait pourtant qu'à l'occasion il était accessible à la charité et capable de faire le bien. . Il fallait savoir le prendre, voilà tout...

Aux circonstances graves il faut des résolutions promptes. Dix minutes plus tard, le curé, enveloppé d'une vieille douillette aux reflets verdâtres — elle avait déjà pas mal de service, mais on ne pouvait songer à la remplacer cette année —, sortait du presbytère et traversait les groupes des habitués du fourneau qui, assis sur les bornes

Digitized by Google

de la rue ou debout sur la neige glissante, cherchaient au fond de leurs écuelles les derniers vestiges de choux et de pommes de terre. Il y avait là des vieux en haillons, des femmes, quelques enfants, et tous ces pauvres gens, avec leurs nez rouges de froid et leurs maigres membres frissonnant sous les guenilles, faisaient un navrant tableau de misère. Le vieux prêtre eut la force de sourire à tous, de dire bonjour d'un air aimable, demanda si la soupe était bonne; au fond du cœur, il pensait à celle du lendemain...

Un vieil hôtel sur la place du Mail, avec une porte cochère en bois massif, garnie de gros clous à tête plate, et des fenêtres défendues par de solides barreaux de fer : une de ces maisons cossues qui imposent le respect aux pauvres diables et aux loqueteux.....

La grande porte reste ouverte toute la journée pour l'entrée du public et laisse voir, sous le porche, un escalier de quelques marches surmonté de cet écriteau qui augmente joliment le respect : *Entrée des bureaux*, *Caisse*... Il en passe par cet escalier des mille et des cents, sacs d'écus, rouleaux d'or, liasses de billets bleus, pour aller s'empiler dans le grand coffre-fort scellé au mur, derrière les grillages où se tiennent des messieurs à l'air sévère, penchés sur de gros registres à coins de cuivre!...

Pénétrant dans la cour, Monsieur le Curé alla sonner à l'entrée de l'appartement particulier du banquier, adressant à Dieu, en cet instant solennel, une fervente et dernière prière pour le fourneau et pour ses pauvres...

Introduit dans une antichambre, il y resta d'abord immobile, saisi par le bruit d'une discussion dont les éclats arrivaient jusqu'à ses oreilles par la porte entrebâillée de la pièce voisine. Il toussa d'abord discrètement : « Hem !... Hem !... » pour annoncer sa présence ; mais une voix sévère s'élevait si fort que la toux timide du vieux prêtre fut couverte par le bruit. Bon gré mal gré, il dut entendre, avant d'avoir pris le parti de s'en aller ou de frapper, qu'il s'agissait de la sottise d'un domestique qui avait brûlé quatre allumettes pour allumer un feu... Quatre allumettes !... Quand une seule doit suffire !... Quel gaspillage !...

Monsieur le Curé sentit son courage s'en aller... Le moyen de quêter une aumône à un homme en colère pour quelques allumettes perdues !... Dans quelle aventure l'abbé Mignon l'avait jeté !... Il n'obtiendrait sûrement rien du banquier, en serait pour sa courte honte et partirait avec le chagrin d'avoir fait une démarche inutile et ridicule...

Digitized by Google

L'incertitude de Monsieur le Curé fut soudainement tranchée par l'apparition du coupable, un petit bonhomme d'une quinzaine d'années, aux cheveux en broussailles, à l'air ahuri, qui, ouvrant la porte et trouvant un visiteur dans l'antichambre, l'introduisit dans le bureau du maître.

Il n'avait pourtant pas mauvaise figure, ce terrible banquier : grand, fort, sanguin, l'œil vif sous un large front ombragé de cheveux gris, la bouche un peu railleuse, sans doute, mais avec un air de franchise et de bonté. Il était assis devant un bureau, et l'abbé eut le temps, malgré son émotion et son embarras, d'être frappé de l'ordre parfait qui régnait partout dans la pièce. Les meubles, confortables mais simples, étaient symétriquement rangés contre les murs ; sur la table de travail, les porteplumes et les crayons reposaient en un alignement méthodique : rien qui traînât, pas un objet qui n'eût l'air d'être exactement à sa place. Un intérieur de vieille fille méticuleuse et maniaque plutôt que d'un richard remuant l'or à la pelle...

Monsieur le Curé, assis en face de son hôte qui le regardait froidement, exposa d'une voix timide l'objet de sa visite : il parla des pauvres, du fourneau, de la cherté du pain et des pommes de terre, de l'hiver rigoureux. Puis, s'enhardissant, il dit son angoisse : plus un sou, rien que des dettes, et tant de misères à soulager!... Alors il avait cru... il avait pensé... Jusqu'ici il n'avait pas osé faire appel à la bonté de M. Leborgne... La richesse permet de faire tant de bien... Qui donne aux pauvres prête à Dieu... A la fin, il s'embrouillait dans ses phrases et sa timidité le reprenait, le banquier ne répondant que par des monosyllabes ou des gestes de banale compassion.

« Monsieur le Curé, dit enfin le banquier, vous plaidez trop bien la cause des pauvres », et il tendait au prêtre plusieurs billets... « Voici pour les dettes et voilà de quoi faire marcher quelque temps le fourneau. Quand vous n'aurez plus rien, pensez à moi... ».

Le pauvre curé regardait les billets et, n'en pouvant croire ses yeux, restait sans mot dire : la joie, l'étonnement, surtout l'étonnement... Deux cents francs!... un homme qui s'emportait pour quatre allumettes!...

Enfin, Monsieur le Curé s'était repris... Ah ! il n'était plus timide... Quand deux cœurs généreux se sont compris, il n'est plus besoin de chercher les mots... Il parlait, les larmes aux yeux, — des larmes de joie

Digitized by Google

et de reconnaissance, — de tous ses chers petits, des pauvres vieux dont la vie était assurée pour plusieurs semaines... Quelles bonnes soupes on allait faire!... Ah! combien il était touché... Le bon Dieu l'avait bien inspiré... par la bouche de l'abbé Mignon, le second vicaire, car c'est l'abbé Mignon qui avait eu l'idée de cette démarche... il faut rendre à César ce qui est à César... *suum cuique*... Mais il avait aussi à faire sa confession... En entrant, il avait entendu, oh! bien malgré lui... les quatre allumettes... le domestique... et il avait désespéré pour ses pauvres .. Il était confus... tout à fait confus et il demandait humblement pardon de son jugement téméraire...

« Hé! hé! monsieur le Curé, — le banquier riait maintenant de tout son cœur, — vous voyez qu'il est quelquefois bon d'être avare... Oh! ne dites rien : je sais que je passe pour tel... Moi, j'appelle cela de l'ordre... J'ai l'horreur du gaspillage, sous quelque forme que ce soit; je tiens à ce que, dans ma maison, autour de moi, chaque chose, même la plus humble, serve à son emploi. Les économies de bouts de chandelles, voire même d'allumettes, ont du bon, comme vous voyez : elles permettent quelquefois de faire le bien... »...

FRANÇOIS MOIREAU.

LES MYOSOTIS

J'aime ta corolle azurée,
O doux et pâle myosotis;
Petite fleur, ma préférée,
Combien de choses tu me dis!

Tu me rappelles la légende
Là-bas contée, au bord du Rhin,
A l'heure sombre où, dans la lande,
Court des esprits le peuple nain.

Nul n'avait vu ton doux feuillage,
Assure-t-on, au temps jadis;
Et ce ne fut qu'au moyen âge
Que tu parus, bleu myosotis.

C'était aux jours de foi profonde
Où d'un moine béni la voix
Puissante remuait le monde,
Où les nobles prenaient la croix.

Digitized by Google

Dans son castel, un noble sire,
Un jour, comprit l'appel de Dieu ;
Et quittant tout, le fier messire
A ses parents sut dire adieu.

Mais sa tendre épouse éplorée
Sentit se briser tout son cœur
Lorsque sonna l'heure abhorrée
Qui vit partir son doux seigneur.

Goutte à goutte, de sa paupière,
Tombaient, tombaient pressés les pleurs ;
Et ces pleurs faisaient — ô mystère —
Sur le sol éclore des fleurs.

Offrant ta corolle azurée,
Qui naissait alors sous ses pas,
A l'époux, la pauvre éplorée
Lui dit : Ah ! ne m'oubliez pas !

Il le promit ; mais, cœur volage,
Il était homme : il oublia.
— Hélas ! sans être au moyen âge,
On voit encor ces choses-là.

Alix, la noble châtelaine,
L'attendit pendant bien des ans ;
Et les myosotis, dans la plaine,
Fleurissaient à chaque printemps.

En murmurant une prière,
Alix, un jour, ferma les yeux,
Pour dormir sous la froide pierre
Qu'encadraient les myosotis bleus.

Quand il revint du long voyage,
Tancrède, l'oublieux seigneur,
Sentit faillir son cœur volage
En revoyant la douce fleur.

Tu fis reproche à sa mémoire,
O mon doux « Ne m'oubliez pas » :
Vers un couvent expiatoire,
Repentant, il porta ses pas.

Digitized by Google

De tous ses biens faisant largesses,
Il ne garda qu'un crucifix
Et n'emporta de ses richesses
Qu'une touffe de myosotis.

Quand il descendit dans la bière,
Pour exaucer son dernier vœu,
Sur son cœur on mit la fleur chère
Avec l'image de son Dieu.

Ne riez pas de ma légende,
Ne riez pas du temps jadis
Où les esprits couraient la lande,
Où parurent les myosotis.

C'était une époque bénie
Où dans les cœurs régnait la foi ;
On aimait jusqu'à la folie
Dieu d'abord, sa dame et son roi.

Hélas ! notre siècle pratique
Ne garde rien des anciens jours ;
Mais dans les prés, fleur symbolique,
Doux myosotis, tu crois toujours !

MARIE AURIBAULT.

CONTES POPULAIRES DU NIVERNAIS

LE MÉDECIN MIRACULEUX

Où Molière a-t-il puisé la donnée du *Médecin malgré lui?*

En 1888, M. Edme Le Blant, dans une séance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a lu un apologue extrait des œuvres inédites de Jacques de Vitry (mort cardinal-évêque de Frascati, en 1244), apologue qui contient le germe de la comédie de Molière. Il s'agit d'une femme qui se querelle avec son mari et que celui-ci finit par frapper vigoureusement. « Elle se mit alors à réfléchir, cherchant comment elle pourrait se venger. Ayant appris que le roi était gravement malade, elle alla voir les serviteurs du prince et leur dit : « Mon mari » est un grand médecin, mais il s'en cache et ne consent à donner des » soins que lorsqu'on le menace ou qu'on le frappe. » L'homme fut conduit devant le roi et on le supplia de le guérir. Comme il s'excusait

Digitized by Google

en disant : « Je ne suis pas médecin », les serviteurs répétèrent ce que leur avait dit la femme. Ordre leur fut donné de le frapper fortement et, comme on n'en put rien tirer, on redoubla les coups et finalement on le jeta dehors. Ce fut ainsi que la méchante femme parvint à faire battre son mari. »

Molière a peut-être connu cet apologue de Jacques de Vitry ; mais il était, comme La Fontaine, grand amateur des récits traditionnels du peuple. N'y avait-il pas *pris* directement son *Médecin malgré lui ?* La donnée de sa comédie se trouve encore aujourd'hui dans un conte que l'auteur de ces lignes, explorateur de longue date des traditions orales en Nivernais, a recueilli chez les paysans de cette contrée. Le voici tel qu'il a été entendu, sans modification, tout simplement dépouillé du parler nivernais :

Il y avait un roi qui était resté veuf, avec une fille unique. Il aimait cette enfant plus que lui-même et comme elle était en âge de se marier, il invitait souvent les princes des pays voisins à des festins suivis de réjouissances. Un de ces grands dîners fut remarquable surtout par le poisson qu'on y servit. Il s'y trouvait des carpes, des brochets, des saumons comme on n'en avait jamais vu. Tout le monde en mangea beaucoup et la princesse comme tout le monde. Malheureusement, une grosse arête lui resta dans le gosier, et le repas commencé dans la joie se termina, avant le dessert, dans les lamentations ; car, en dépit de tous les efforts, de tous les moyens employés, on ne put déloger l'arête. La princesse souffrait mort et passion. Les médecins de la cour mandèrent leurs confrères les plus savants ; il en vint même de l'Angleterre ; mais aucun ne put guérir la malade et l'avis général fut qu'une opération dangereuse et délicate devait être tentée sans trop attendre.

Le bruit se répandit dans tout le pays qu'on allait couper la gorge à la princesse. Comme elle était universellement aimée, il y eut grande désolation jusqu'au fond des provinces. Dans un village des plus reculés vivait une pauvre vieille femme qui, entendant parler de la triste situation de la fille du roi, en fut très émue et pensa dans sa simplicité à l'aller voir... Elle se mit en route, avec son bâton et un demi-pain dans sa besace, arriva péniblement au château du roi et sollicita la faveur d'être admise en présence de la princesse. Les gardes la repoussèrent d'abord, mais le roi, qui était bon pour les petits, voulut

Digitized by Google

qu'elle entrât dans la chambre. Elle s'agenouilla aussitôt, se mit en prières, puis demanda s'il était vrai que les médecins devaient ouvrir la gorge à la malade.

— Hélas ! oui, dit le roi, c'est trop vrai, par malheur !

— Eh bien ! vos médecins ne valent pas ceux de chez nous. Nous en avons de plus sûrs, qui pansent par secret. Ils n'ont même pas besoin, pour guérir, de toucher le malade et, s'ils étaient ici, la princesse s'en trouverait bien.

Le roi n'attacha pas grande importance au propos de la bonne vieille. Cependant, lorsqu'elle fut partie, ses paroles lui revinrent à la mémoire et, ne sachant à qui se vouer, il eut l'idée de faire venir un de ces médecins de village dont elle lui avait parlé. Il donna donc l'ordre à deux de ses gens de monter à cheval et d'aller en quérir un dans le hameau de la vieille femme.

Or, dans ce hameau, demeurait un couple qui faisait beaucoup jaser. L'homme, déjà âgé, avait épousé une toute jeune fille. Elle était coquette, il était avare, si bien que la paix ne resta pas longtemps entre eux : la pauvre femme était battue plus souvent qu'à son tour. Les envoyés du roi, entrant dans le village, virent cette femme qui s'essuyait les yeux sur le pas de sa porte, l'air triste et souffrant. Son mari venait de la bâtonner, avant de s'en aller travailler à sa vigne.

— Vous paraissez malade, dit un des cavaliers en s'approchant de la jeune femme.

— Je le suis plus encore que j'en ai l'air, messieurs.

— Et quel est le médecin qui vous traite ?

— Celui qui me traite ?... regardez de ce côté : le voici là-bas qui entre dans la vigne.

— Est-ce un bon médecin ? Nous venons en chercher un de la part du roi et peut-être celui-ci fera-t-il notre affaire.

— C'est un médecin... excellent, messieurs ! dit la femme après un instant de réflexion. Elle eut une pensée qui la fit sourire. Excellent, reprit-elle, mais bien capricieux aussi : il ne veut rien faire à moins d'être battu, battu et rebattu.

— Voilà qui est bon à savoir. Merci. Nous agirons en conséquence.

— Ce médecin-là fera bien notre affaire, dit l'un des cavaliers à l'autre. Et tous deux prirent le chemin de la vigne où l'homme, habit bas, était déjà à la besogne.

Digitized by Google

Digitized by Google

Se sentant tout à coup guérie, elle se mit à frapper dans ses mains en redoublant de rire, si bien que le roi, de la chambre voisine, entendit ce bruit joyeux et accourut.

— Ah ! que je suis heureuse ! s'écria la princesse. Ce médecin m'a sauvée sans même me toucher.

— Mon ami, votre fortune est faite, dit le roi. Vous resterez ici tant qu'il vous plaira et je n'aurai rien à vous refuser.

Dans tous les coins du royaume, on sut bientôt comment la princesse avait été guérie. De tous côtés, les malades et les infirmes affluèrent dans la capitale pour voir le *médecin miraculeux*. Un jour, ils se massèrent dans la cour du palais, réclamant guérison à cor et à cris : le roi dut leur promettre de venir, le lendemain matin, avec le grand homme qu'ils attendaient. Avant soleil levé, ils étaient là, plus de huit cents, de tout sexe et de tout âge.

— Mon ami, dit le roi au vigneron, voici des malades qui demandent vos soins. Avec votre savoir, il vous sera facile de les guérir.

— Sire, comment voulez-vous que je fasse ? Je ne suis pas médecin. Si la princesse est guérie, c'est le bon Dieu qui l'a voulu ; je ne sais pas...

— Décidément, se dit le roi, il ne fera rien sans être battu. — Et se tournant vers ses gardes :

— Approchez, et battez-le à tour de bras !

Le pauvre villageois ne tarda pas à crier merci.

— Retirez-vous !... Assez !... Je serai médecin tant que vous voudrez.

Une idée lui était venue.

— Sire, donnez l'ordre d'apporter ici un cent de fagots et autant de paille.

Le roi donna l'ordre, qui fut promptement exécuté.

— Bien ! maintenant, qu'on dresse les fagots et la paille en forme de bûcher et qu'on y mette le feu.

Quand la flamme commença à pétiller, le *Médecin miraculeux* fit ranger tous les malades autour du feu et, s'approchant d'un jeune homme qui se tenait en geignant au premier rang :

— Vous me semblez bien malade, mon ami ?

— Oui, monsieur le Médecin, j'ai un grand mal de tête ; c'est peut-être moi qui souffre le plus de tous ceux qui sont ici.

— Très bien. Pour guérir tous les autres, reprit-il en haussant la

Digitized by Google

voix, il faut que je jette dans le feu le plus malade. Approchez-vous donc, mon ami, puisque c'est vous...

Le jeune homme courait déjà comme un perdu, en criant :

— Je ne suis pas le plus malade !... Je me sens mieux !

— A un autre, alors !

En un clin d'œil, la bande s'ébranla et s'enfuit à toutes jambes :

— Nous ne sommes plus malades ! Nous ne sommes plus malades !

Le roi et les spectateurs, qui n'avaient pas entendu les paroles du villageois, voyant tous les malades devenus subitement alertes et ingambes, firent une ovation à ce *médecin miraculeux*. Il rentra triomphalement au palais, où le roi lui promit de nouveau telle récompense qu'il demanderait.

Cependant le prétendu médecin se disait en lui-même : — Je m'en suis tiré cette fois, mais ce sera demain à recommencer et tout cela finira mal. Au diable la récompense que le roi me promet ! J'aime mieux sauver ma peau et retourner chez nous.

Le soir même, il s'esquiva ; il arriva au village de bon matin. Sa femme prenait l'air sur le seuil de sa porte. Elle était heureuse comme jamais, et se félicitait de la ruse qui l'avait débarrassée de son mari. Pourvu, pensait-elle, qu'il ne revienne pas ! Tout à coup elle l'aperçut au coin de la rue, courant droit à elle.

— Ah ! gémit-elle, je suis perdue !

Au même moment, son homme la saisissait et l'embrassait en lui disant :

— Me voici de retour ! oh ! ma pauvre femme, si tu savais comme j'ai été battu ?

La bonne pièce ne put s'empêcher de sourire en se détournant.

— Comment, mon homme, tu as été battu ?

— Oui, je l'ai été, et j'en connais le prix !... Aussi je te promets de ne plus jamais te battre.

Et il tint sa promesse : le ménage vécut dès lors en parfaite tranquillité.

Conté par Marie Briffault, à Montigny-aux-Amognes (Nièvre).

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

ETUDES SANS PRETENTION

CONTRASTES FÉMININS

LA « BAVARDE » — LA « MUETTE »

Dans un salon au luxe criard, où tous les styles se heurtent à une recherche de dorure voyante et de tableaux dont les cadres constituent le seul mérite, la « Bavarde » opère avec conviction.

Les quelques personnes qui lui tiennent tête n'ont guère le temps de placer un mot. Les nouvelles lui sortent de la bouche avec une volubilité sans pareille. L'une n'attend pas l'autre, et, avec un brin d'imagination, un soupçon de malice et une forte dose d'amplification, les incidents les plus menus deviennent bientôt des choses extraordinaires.

Cs sont d'abord les nouvelles officielles, les réceptions, les grands dîners, les bals et le théâtre, — les petits racontars sur une artiste en vogue ou un compositeur arrivé, rarement la politique (elles n'y connaissent goutte, heureusement pour elles). Mais les candidats n'échappent pas aux coups d'épingles, et leurs travers, leurs démarches, leurs silhouettes ne sont pas épargnés, car beaucoup ont l'insigne honneur d'être connus de ces dames. — Pour être candidat, on n'en est pas moins homme.

Suivent les séries des bonnes œuvres : les filles repenties, l'orphelinat de ceci, la crèche de cela, l'œuvre de la Croix rouge ou blanche, etc., et les faits et gestes des présidents, des présidentes, sont passés au crible, et les jeunes curés à la censure et les vieux au rancart.

Et ce sont les soirées à faire, les distractions de la saison, les mariages, rendez-vous de pêche et de chasse.

Pour peu qu'un vieux monsieur écoute, il est sûr de s'endormir. Un jeune, c'est tout le contraire. Car la « Bavarde » n'est pas toujours banale, et généralement elle n'opère pas seule, elle a d'autres amies pour lui donner la réplique. Et c'est gentil quand même d'entendre tout cet enchevêtrement d'anecdotes, d'appréciations personnelles, de dessous mondains, ce dévergondage d'idées exposées à la diable, parfois de façon fort originale et souvent par de très jolies bouches.

Digitized by Google

Mais voici les potins sur les chères amies, les piqûres d'aiguille, les petitesses, mesquineries, rosseries :

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu Mme X... ?

— Oui, assez, elle se fait rare.

— Ne m'en parlez pas. Elle ne sort plus. Elle s'est commandé une toilette qui devait faire sensation, mais son couturier l'a ratée, et elle n'ose se montrer avec. Elle est furieuse.

Et puis, — je crois bien aussi qu'il y a autre chose. Je ne sais si je dois le dire, j'ose à peine (la bonne âme !), mais il paraît que M. Z... va souvent lui rendre visite. Peut-être préfère t-elle l'agrément de sa conversation à nos *five-o'clocks* ou à la parade de la musique.

Vous savez, je ne voudrais pas en dire de mal ; c'est une amie ; jamais il n'y a rien eu contre elle. Mais, enfin, c'est un bruit de ville, et c'est pour cela que je me suis risquée à en parler.

Et la petite calomnie, si chère à Basile, fait son chemin. Le lendemain, une autre amie affirme que la même Mme X... se compromet avec M. Z... Le surlendemain, il est avéré qu'elle s'affiche avec lui, et, huit jours après, on parle de divorce probable, et toute la ville en jabote.

Il n'y a rien de vrai dans tout cela, bien entendu. Mais le vieux proverbe ébranle les plus incrédules : « Il n'y a pas de fumée sans feu », et les plus raisonnables hochent la tête, prennent un air entendu et se disent : « Il faut tout de même qu'il y ait quelque chose ».

Ce « quelque chose », c'est tout simplement la jolie langue d'une camarade qui, quelquefois sans penser à mal, sans voir plus loin que le bout de son nez, mais souvent aussi avec intention, par malice ou par besoin de jaser, lance la petite « saleté » qui fera son chemin.

Aussi, aux yeux de beaucoup, la « Bavarde » passe-t-elle pour une petite peste, et personne ne l'aime réellement. On la subit seulement et quelquefois même on en a peur.

Mais cela n'empêche qu'on la recherche dans la société.

La femme est, par tempérament, curieuse, malicieuse, jalouse. La vue d'une autre femme mieux habillée qu'elle lui fait mal au cœur. Une femme ne conviendra jamais franchement de la beauté d'une autre. Elle lui trouvera toujours quelque chose de défectueux dans le visage, dans la taille ou la tournure. J'en suis encore à entendre une femme dire d'une autre, même d'une amie : « Elle est vraiment jolie, elle est ravissante ».

Digitized by Google

Et c'est ce qui fait que la « Bavarde » ou la « Potinière », comme vous voudrez, lui plaît, malgré son défaut.

Très perspicace, très intelligente, plus fine que l'homme, certainement (je vous l'accorde avec empressement, mesdames), la femme voit bien, comprend bien que rien dans ce que dit la « Bavarde » ne doit être pris au sérieux, mais tout ce verbiage l'amuse, flatte son amour-propre, ses petites faiblesses, et elle écoute, avide d'entendre, contente des éclaboussures des autres, de leur rapetissement, quitte à se dire après, lorsque le « moulin à paroles » sera parti : « Mon Dieu, qu'elle est donc bête et méchante, mais drôle tout de même !! »

***

Dans l'autre coin du salon, silencieuse et grave, se tient au contraire la « Muette ». Elle écoute à peine, répond tout juste quand on lui cause et préfère de beaucoup rester lèvres closes.

C'est l'indifférence personnifiée, ou la timidité, ou la bêtise, ou la gaucherie, ou tout cela réuni.

Elle ne sait rien. Elle va partout cependant ; mais elle ne s'intéresse à rien, n'observe rien. Elle ne saura même pas dire quelle robe portait Mme V... ou Mme S... à telle réunion élégante ; et elle n'est peut-être pas bien sûre de celle qu'elle avait elle-même.

Elle est d'une nonchalance extraordinaire. Elle a les deux oreilles reliées par un tube de communication directe, de sorte que ce qui entre par l'une sort par l'autre.

Elle va dans le monde parce que son mari l'exige, sa situation aussi ; mais elle se plairait infiniment mieux à broder des mouchoirs ou faire de la tapisserie, seule, tranquille, dans un coin de son appartement.

Et elle ne se mêle à la conversation que pour répondre « oui » ou « non » et faire voir qu'elle ne dort pas en compagnie.

Aucune initiative. Jamais elle n'ébauchera le moindre entretien sur un sujet quelconque. Jamais elle ne proposera une partie de plaisir, une distraction innocente.

Non, elle suit le mouvement, automatiquement, comme une machine bien graissée, et voilà tout.

— Voulez-vous venir avec nous faire un tour de voiture ?

— Mais oui, chère madame, avec plaisir !

Digitized by Google

— Voulez-vous nous chanter l'air du « rossignol », de *Jeannette?* (car elle chante, la pauvre, presque sans s'en douter).

— Oui, madame, si cela peut vous être agréable.

Et on ne la sort pas de là.

Est-ce une femme ??

Elle n'en a ni les qualités, ni les défauts.

La femme, il me semble, aime à se mêler de tout, — même de ce qui ne la regarde pas ; — elle est la joie, la vie, le mouvement du foyer, l'enfer au besoin; elle parle sur tout, sans rime ni raison souvent, quelquefois fort judicieusement, s'intéresse à tout, va, trotte, semblable à l'oiseau dont elle a la légèreté, le gazouillis et la finesse.

La « Muette » est tout le contraire.

A moins de mérites inconnus, et par conséquent inappréciables, à moins d'une passion archicachée et dangereuse comme l'éruption d'un volcan (et ces passions-là sont combien problématiques !), elle n'offre que déceptions.

Toujours le même sourire aux lèvres, elle reste figée, ne dégèle jamais, du moins en apparence.

Elle s'anéantit dans le silence. *Requiescat in pace!*

***

CONCLUSION

La parole est d'argent, mais le silence est d'or.

Variante : La parole aide argent, mais le silence endort.

Et je vous laisse le soin de choisir.

E. LANGERON.

Digitized by Google

Henri Dif. SOUS LA LAMPE

LES ANNUAIRES ET ALMANACHS

DE LA NIÈVRE (*Suite*)

Les deux imprimeries de Nevers, dirigées par Roch et Lefebvre, se partageaient alternativement la publication des almanachs. Déjà en 1798, quand Lefebvre s'arrêta, Roch avait pris sa suite en publiant un premier annuaire format in-18, puis un second en 1799, puis un autre « pour l'an 1805 et 1806 » continuant ainsi irrégulièrement, et malgré les opuscules signés par Gillet et imprimés chez Lefebvre.

Le petit volume de 1806 est une simple nomenclature des noms des autorités publiques et départementales ayant l'apparence d'un caractère officiel, tandis que les publications de Gillet présentent une forme plus personnelle, plus locale et surtout plus littéraire.

Le gouvernement de la République est confié à un empereur, dit-il, puis il expose les conditions de l'héritage dans la famille, les princes et princesses, les grands officiers de l'Empire, l'organisation intérieure

Digitized by Google

du département est composée de la même façon que celui de 1810. Le préfet est M. Adet.

A titre de réclame on y lit cet avis : « Le sieur L. Roch, imprimeur-libraire à Nevers, au coin de la place Saint-Père, prévient le public qu'ayant augmenté dans le cours de cette année son cabinet littéraire, il ose espérer que les amateurs y trouveront l'utile et l'agréable. Le prix de l'abonnement est de 36 sols par mois pour la ville et 40 pour la campagne.

» Instruit que plusieurs personnes se prêtent les ouvrages et qu'il en est résulté que plusieurs se sont perdus ou déchirés, à l'avenir il ne sera donné qu'un seul ouvrage ou deux au plus »

Il se recommande ensuite pour les travaux d'imprimerie qu'il exécutera avec soin, célérité et aux prix les plus modérés. Il ajoute encore : « On trouvera chez lui toutes espèces d'almanachs, tels que ceux de *la Cour*, *Le petit Nécessaire où Manuel des gens d'affaires ; Etrennes mignones des quatre Parties du Monde ; Le Spectacle de la Nature ; Le Théâtre des Français*, *Le Journalier*, *Le Liégeois*, etc.

Roch avait ainsi son petit cabinet de lecture précédant d'un siècle la superbe installation de M Ropiteau.

Roch après avoir imprimé en 1810 un volume faisant la continuation des annuaires de Gillet (1) s'interrompt de nouveau suivant son habitude en 1811 et 1812. Pendant ces années il n'a dû paraître à Nevers aucun annuaire.

L'imprimeur Lefebvre ayant vu cesser les publications de Gillet reprit pour son compte et sans nom d'auteur la série des almanachs avec l'année 1813. Il y a quelques prétentions historiques dans ce petit ouvrage. La chronologie des rois de France porte à la suite de Louis XVI : *quatrième race dite de Napoléon-Bonaparte*, Napoléon le grand... *gentis pater et custos*.

Les sénateurs pour le département étaient le comte de Lespinasse et le comte de Jaucourt ; le préfet, le baron de Breteuil. L'administration militaire n'est pas organisée régulièrement, le seul représentant à Nevers est M. Dieudonné, commissaire des guerres, et la gendarmerie commandée par un chef d'escadron.

Quelques renseignements comme la liste des membres de la Légion

(1) Voyez la description du volume de 1810 dans notre précédent article. *Revue du Nivernais* livraison de septembre 1899, p. 19.

Digitized by Google

d'honneur, la notice sur les forges de Guérigny, la carrière de La Fermeté, les Sœurs de la Charité chrétienne, la réorganisation du collège de Nevers, indiquent une velléité historique de la part des auteurs. Les postes aux lettres, messageries impériales et voitures publiques donnent aussi de curieuses indications.

Le volume de 1814 contient une carte teintée. L'administration préfectorale, M. Fiévée étant préfet, est représentée par le personnel des bureaux, les maires et adjoints des communes. Il y a un service de navigation intérieure basé sur vingt-cinq ports établis sur le cours de la Loire. Le reste est conforme au précédent.

Le volume de 1815 remplace la famille et les princes Bonaparte par Louis XVIII, le Désiré, et les Bourbons, les pairs de France et députés. M. le chevalier Fiévée reste préfet de la Nièvre. Le Conseil général tient sa session annuelle le 15 octobre, la séance est ouverte par les cris de *Vive le roi*. Le conseil reconnaît l'habileté et le dévouement de M. Fiévée aux intérêts du pays. Son administration ferme et modérée lui a gagné tous les suffrages (1). On lui offre comme « marque ostensible de la reconnaissance de ses administrés, pour la manière dont il s'est conduit dans les tems orageux, une tabatière sur laquelle sont gravés ces mots : Don du conseil général du département de la Nièvre à M. le chevalier Fiévée ».

L'almanach, publication locale et annuelle, remplace nos feuilles quotidiennes et conserve ainsi à l'histoire le souvenir d'un témoignage de reconnaissance dont la naïveté fera sourire aujourd'hui tout en offrant la preuve d'une administration départementale honnête et sympathique qui est un bienfait à toutes les époques.

L'imprimeur Lefebvre le jeune, descente du Château, continue la publication de l'*Almanach du département de la Nièvre*, de 1816 à 1822, sept années sans interruption, toujours du même format, petit in-18. Lefebvre réinstalle son imprimerie rue des Récollets, en 1818 ; il agrandit le format de l'almanach, le rendant plus carré et plus élégant avec un gracieux encadrement à chaque page. Celui de 1821 porte une couverture avec titre imprimé ; jusque-là, ces petits volumes étaient brochés en papier teinté, sans aucun titre. Le titre porte la mention :

(1) M. Fiévée fut préfet de la Nièvre du 17 mars 1813 au 30 mars 1815, il vit la fin de l'empire, le retour du roi et les Cent Jours, époques troublées et difficiles, où, cependant, les populations mal informées ne subirent pas d'une façon générale le contre-coup des événements politiques.

Digitized by Google

« Avec la carte du département » ; elle manque à tous les exemplaires et nous ignorons si elle a été annexée au volume.

Lefebvre s'intitule imprimeur de la préfecture.

Terminons les observations sur l'aspect extérieur de cette série par cette phrase qu'on lit sur la couverture de celui de 1822 : « L'accueil bienveillant que cet Almanach reçoit tous les ans de la part du public a déterminé le rédacteur à lui donner plus de développement : *vires aquiret eundo* ».

Comme les précédents contenant les listes des hauts dignitaires du royaume, des autorités locales et des divers fonctionnaires, les almanachs se bornent à donner des noms dont il est intéressant, pour cette période, de citer quelques-uns parmi les plus importants.

Députés, en 1816 : MM. Hyde de Neuville, le marquis de Pracomtal, Clément.

Le premier disparait au bout d'un an et n'est pas remplacé.

En 1819, le chevalier Bogne de Faye, le comte Chabrol de Chaméane.

En 1821, le nombre de deux députés est porté à quatre et la liste ajoute aux deux précédents : MM. de Pracomtal et de Cayrol.

Le préfet, M. Devaines, installé le 20 juillet 1815, restera jusqu'en 1822.

Le conseil général se compose de seize membres, parmi lesquels des noms encore portés aujourd'hui : MM. Jourdan, de Certaines, Le Pelletier d'Aunay, Flamen d'Assigny, Frebault, de Sainte-Marie, Chabrol de Chaméane, de Pracomtal, Bonneau du Martray, d'Espeuilles.

La mairie de Nevers est encore administrée par le comte Chabrol de Chaméane en 1816, puis par M. de Lavesvre jusqu'en 1822.

Le tableau des communes contient des noms aimés et estimés du pays ; les maires des communes excédant 5,000 habitants étaient nommés par le Roi, les autres par le préfet.

On passe ensuite à divers chapitres :

Magistrats du tribunal, justice de paix, notaires, hospice de Nevers, contributions directes, loterie royale de France, médecins ; villes de Cosne, Clamecy, Châteauchinon.

Administration militaire : le baron Ducasse commande le département.

Le colonel Delasterye de Saillant commande la gendarmerie.

La garde nationale est commandée par le marquis de Chabannes,

Digitized by Google

MM. du Verne, de Maumigny, de Lavesvre, de Neuchèze, de Bouillé, Tenaille-Saligny, de Bèze, de Pazzis.

Le Roi voulant honorer la mémoire du fondateur des forges de Guérigny, rend, le 19 novembre 1814, une ordonnance portant rétablissement de l'ancienne dénomination de *Forges royales de La Chaussade.*

M. Barbe, chef de bataillon d'artillerie de marine, en est directeur.

Clergé du diocèse : M. le vicaire général Groult administre au nom de l'évêque d'Autun.

Il y a cinq collèges, dont La Charité. M. l'abbé Henriot est principal à Nevers.

Messageries royales, directeur M. Serizier ; les grandes lignes de diligences étaient sur Paris et sur Bourges.

Foires de la Nièvre et départements voisins.

Le baron Sallé de Chou, est toujours, en 1817, président de la cour royale de Bourges, où il restera jusqu'à sa mort, en 1832.

La cour prévôtale pour la répression des grands attentats est présidée, à Nevers, par MM. Decolons de Vauzelles et le comte de La Marchée.

Au conseil général on voit de plus, en 1817, MM. le comte de Saint-Phalle, Andras de Marcy, de Chabannes, de Laporte, de Maumigny.

Le collège électoral se compose de 250 électeurs pris parmi les gens notables. Sans revenir constamment sur les noms qui se retrouvent à peu près à la même place dans les éditions successives de chaque année, nous relevons par volume les additions, les compléments ou les faits mentionnés.

1818. — Dépôt d'étalons du haras royal établi à Corbigny, depuis 1807, pour le service de la monte dans les trois départements : Nièvre, Cher et Allier. Il y a un chef, un agent comptable et un artiste vétérinaire. Etablissement très précieux par le nombre assorti des chevaux des plus belles races. MM. le comte des Aix et de Clinchamp, chef et comptable (p. 89).

Dépôt de mendicité du département établi à La Charité.

Fonderie royale de la marine, à Nevers. M. le capitaine Lucas, inspecteur.

La navigation intérieure comprend dix-neuf ports d'assise dans le département sur le cours de la Loire.

Digitized by Google

Le monument de la Croix de Mission, commencé le 23 mai 1817, est érigé sur l'emplacement béni par l'abbé Groult, vicaire général. La première pierre est posée par M. de Lavesvre, maire de la ville, en présence de M. Devaines, préfet. Le monument, construit en haut de la place de la Halle, actuellement place Carnot, laquelle s'appela longtemps place de la Mission, se composait d'un grand crucifix en fer entouré d'une élégante et majestueuse colonnade. Lors de la suppression du monument, le crucifix a été conservé et transporté au cimetière du champ de la Motte.

1819-1820. — La Société centrale d'agriculture, manufactures et arts est placée sous les auspices de l'administration et correspond avec d'autres sociétés établies dans chaque arrondissement.

(A suivre.) RENÉ DE LESPINASSE.

POETES CASTILLANS *(Suite)*

Antonio Ros de Olano.

(1802-1886.)

LE NID DU ROSSIGNOL

J'ai devant ma maison, tout près de la fenêtre,
Un beau laurier que l'ombre entoure ; par-dessous,
A côté de son nid, veille un rossignol roux :
En étendant la main, je l'atteindrais peut-être.

Et dans la touffe verte installé sans paraître,
Le tendre rossignol, l'amant fier et jaloux,
Sur un ton tour à tour plaintif, superbe et doux,
Chante l'ardent amour qui possède son être.

En leur cours enchanté, les heures de la nuit
Passent fuyant le jour, sous la lune qui luit,
Et discrètement l'une est de l'autre suivie ;

Ainsi, dans ce séjour solitaire, mon cœur
Jouit paisiblement, sans désir, sans envie,
De son mélancolique et tranquille bonheur.

Digitized by Google

Rafael M. Baralt.
(1810-1860.)

ENTRÉE EN RELIGION

A ton candide front, par le voile sacré,
La voici, ta victoire, enfin sanctionnée :
Tu l'as, par ta vertu, fille du ciel, gagnée
Sur le monde enchanteur et son appât doré.

Dédaignant mon amour, ton cœur a préféré
Se préparer la palme aux élus destinée,
Tandis que, loin de toi, j'aurai pour destinée
De t'appeler en vain et toujours torturé.

Esprit heureux et fier ! Sans que la chair te gêne,
Vers les pures hauteurs, libre de toute chaîne,
Avec sérénité tu planes chaque jour,

Et mon âme, qu'ici la passion enivre,
Est liée au bas-fonds du monde, où je dois vivre
Esclave malheureux d'un impossible amour !

LE DÉSESPOIR DE JUDAS
(Fragment.)

L'Enfer s'ébat ; son Roi sur l'abîme se dresse,
Blasphémant l'Eternel ; il attend en liesse
Sa victoire prochaine ; il chante, le Maudit,
Dans le concert infâme, où le cœur s'épouvante
D'ouïr un tel accent de fureur triomphante
Que jamais, jamais nulle oreille n'entendit.

Au pied de l'arbre nu qui, là haut, sur le vide,
Se profile, au sommet de la colline aride,
Aux lueurs de l'éclair, d'un œil froid et cruel,
Il voit Judas avec le licou qui s'attache
A son col dénudé, ses cheveux qu'il arrache...
Et son rire hideux jette l'insulte au Ciel.

A demi dévêtu, dans sa poitrine, l'homme
Révèle un cœur qui bat sous l'angoisse, tout comme
Le flot de la rivière en son lit rétréci ;
Ses yeux, hors de l'orbite, avec un trait de rage,
Se fixent vers la nue ; il lance encor l'outrage
A Dieu, tant est poignant son infernal souci...

Traduction de ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

NOTES ET ÉCHOS

.·. C'est avec une grande joie que nous enregistrons le succès académique de notre collaborateur et compatriote M. Jules Pravieux, dont nos lecteurs connaissent le talent de fin observateur, de délicat ironiste, d'élégant écrivain. L'Académie française vient de lui décerner une part du prix Montyon, pour son roman : *Ami des Jeunes*. Jules Pravieux est de ceux dont le nom s'écrira en belle page au livre d'or de notre Nivernais. Vous verrez que le Morvan — comme disent les dédaigneux — pourra bientôt s'enorgueillir d'un petit domaine littéraire assez bien cultivé.

.·. Nos compatriotes : M. Eugène Raiga vient d'être reçu docteur en droit par la Faculté de Paris, avec éloges du Jury. — M. Gabriel Harand (de l'Ecole centrale), a obtenu le diplôme d'Ingénieur des arts et manufactures ; — M. le docteur E Lalement a reçu de la faculté de médecine de Montpellier le prix Buisson, attribué annuellement aux cinq docteurs de la faculté ayant fourni la meilleure scolarité. — Sont nommés dans la Légion d'honneur : officier, M. le général Ch.-L. Trémeau ; chevaliers, MM. Daniel Pelletier de Chambure chef de bataillon au 60e d'infanterie ; Arthur-Henri de Gouvello, capitaine au 116e ; J. Bilbault, adjoint du génie ; Bodin de Galembert, chef d'escadron de cavalerie territoriale ; — dans l'ordre du Mérite agricole, chevaliers : MM. Ernest Barbeau, François, Léon Gaudinot, Ch. Marest, Victor Molette, Ch. Savre.

.·. Très intéressante communication à la Société nivernaise des lettres, sciences et arts (séance du 28 juin) par notre collaborateur M. Poussereau qui, sous l'inspiration de M. Busquet, directeur des mines de La Machine, a composé une « Flore du terrain houillier de La Machine, comparée sous le rapport du nombre d'espèces à la Flore générale des houilleres de la France ». A l'appui de ses exposés, M. Poussereau a étalé de remarquables échantillons et des dessins fort bien exécutés représentant les végétaux divers qui se rencontrent dans la « houille organisée » de La Machine.

.·. Comptes rendus du recueil de notre directeur : *Aux Champs et au Foyer*. M. Edmond Thiaudière écrit dans la revue qu'il dirige : « Un poète du plus grand mérite, M. Achille Millien, plusieurs fois lauréat de l'Académie française, vient de publier un nouveau recueil où il se montre, comme à sa coutume, un peintre exact et puissant de la nature... ». *L'Echo de la Semaine*, par la plume de M. Edouard Petit, fait le plus grand éloge du recueil, de même que *le Mois*, dans un article signé de Gabriel Auvray, l'auteur si distingué de *Lettres à ma Cousine* et de *l'Allée des Demoiselles*. « Est-ce qu'en Nivernais, dit-il, toutes les armoires aux livres ne devraient pas se faire honneur de recueillir, et toutes les écoles un devoir d'apprendre aux petits villageois les rustiques et saines chansons de M. Achille Millien ? » Nous connaissons du reste un certain nombre d'instituteurs qui répondent à ce vœu et dont les élèves ont appris à aimer le nom et les œuvres d'Achille Millien.

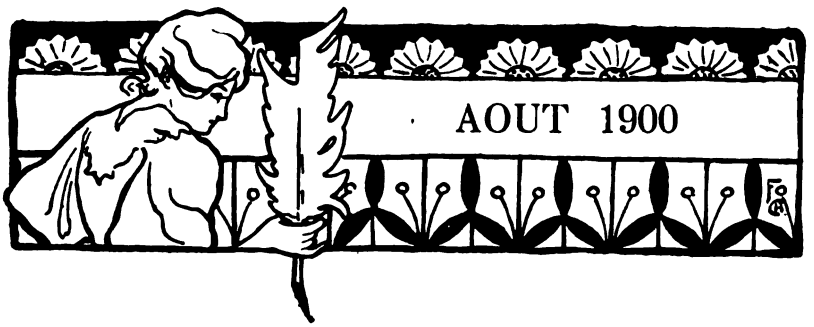
.·. A la dernière matinée artistique et littéraire offerte à Bourges, rue Saint-Sulpice, par M. et Mme G. Marquet, Mme Marquet a dit avec un grand talent et une grâce charmante la fantaisie poétique de notre confrère Lucien Jeny, *Bonnets du Berry*, fantaisie devenue populaire dans le Centre. Notre confrère vient d'être inscrit en tête de la *Revue des Poètes*, au nombre des principaux collaborateurs de cette publication.

L. D.

Le Directeur-Gérant, ACHILLE MILLIEN.

Nevers, Imp. G. Vallière.

Digitized by Google



NOTRE REVUE

QUATRE ans se sont écoulés depuis le jour où la *Revue du Nivernais* a fait son entrée modeste dans le monde littéraire. Elle a vécu sans réclame inconvenante, elle a grandi, elle ne demande qu'à se développer. On la connaît à la Ville, on l'apprécie à sa valeur, on lui sait gré de faire œuvre utile et non tapageuse Son but était de mettre un brin de chêne et de laurier au pennon de notre Nivernais, d'en faire un signe de ralliement pour nos compatriotes, d'orienter surtout les jeunes esprits vers l'horizon lumineux où s'épanouit, au-dessus du domaine des réalités journalières, la noble efflorescence des Arts, des Lettres, des Sciences. Vivant de ses propres ressources, alimentée par le seul Nivernais, notre Revue est restée purement régionale et nous pouvons affirmer qu'elle a exercé sur notre province une heureuse et féconde influence. Nous voudrions lui donner une plus grande extension et nous avons l'espoir d'atteindre ce but; mais il nous faut compter sur le dévoué concours de nos fidèles abonnés. Que chacun saisisse toutes les occasions de recruter un nouvel adhérent. Combien de personnes, en notre département si peu disposé aux choses des Arts et des Lettres, combien ignorent encore l'existence même de notre Revue! C'est parmi ces retardataires que nous prions nos abonnés de trouver des adhésions. Si chacun d'eux nous gagnait un souscripteur, nous aurions bientôt la joie de donner au public la *Revue* telle que nous la rêvons. Nous ne désespérons pas d'atteindre ce résultat, avec l'aide de nos fidèles de la première heure.

Pour répondre au désir qui nous est exprimé, nous donnerons

Digitized by Google

désormais, en dehors des lettres, des sciences et des arts, des éphémérides nivernais, où les événements locaux, grands ou petits, seront consignés pour la satisfaction et l'utilité des fureteurs de l'avenir.

ACH. M.

ALFRED DE VIGNY ET LE Cte DE MONCORPS

Dans une remarquable étude consacrée à Alfred de Vigny (1), Anatole France a voulu « produire l'exemple d'une belle vie, d'où sont sorties de belles œuvres ». Il esquisse à grands traits l'existence du grand poète, les premières années de son enfance, celles passées à la pension Hix, sa carrière militaire, puis ses heures de recueillement et de solitude auxquelles nous devons tant d'admirables créations. Quand il parle du temps où le jeune officier de la garde royale est en garnison à Courbevoie ou à Vincennes, c'est, nous dit-il, « une époque de paix où le service militaire a de longs repos et de pleins loisirs ; le sous-lieutenant lit la Bible, médite, ou, assis sur un canon de Louis XIV, raconte paisiblement des histoires de guerre ».

Déjà, dans les pages qui servent de chapitre préliminaire au *Journal d'un Poète* (2), pages émues où le cœur de l'ami se montre à la hauteur du talent de l'écrivain, M. L. Ratisbonne, nous avait fait voir Alfred de Vigny « portant dans sa giberne quelques poètes anciens et surtout la Bible dont le génie a imprégné plusieurs de ses belles compositions ».

Je possède un document très précieux prouvant qu'Alfred de Vigny faisait en effet de la Bible une de ses lectures favorites. Comment ces vers inédits, écrits en 1816 par celui qui produisit plus tard *Moïse*, *Eloa*, *la Femme adultère*, *les Destinées*, sont-ils entre mes mains ? Voici quelle est leur histoire :

Mon grand-père avait été, chez Hix, l'ami d'enfance, le compagnon d'études d'Alfred de Vigny. Là s'étaient noués entre eux les liens d'une affection solide qui furent encore resserrés d'abord aux compagnies rouges de la Maison du Roi (3), puis au 5e régiment de la garde royale

(1) In-18, Paris, Bachelin-Deflorenne, 1868.

(2) In-12, Paris, Michel Lévy, 1867.

(3) Les quatre compagnies rouges de la Maison du Roi se composaient des gendarmes, des chevau-légers, des mousquetaires gris et des mousquetaires noirs. Supprimées dans les dernières années de l'ancienne monarchie, rétablies par ordon-

Digitized by Google

à pied, où gendarme et mousquetaire furent envoyés avec le grade de sous-lieutenant (1), après le licenciement de la Maison rouge. Dans leurs garnisons d'Amiens, Vincennes et Courbevoie, plus que jamais attirés l'un vers l'autre par des affinités de cœur et d'esprit, ils vécurent dans la plus étroite intimité. Le jeune poète lisait à son frère d'armes ses premiers essais, lui parlait de ses vues sur toutes choses, lui contait ses rêves ; or, il rêvait de ce qui sera éternellement beau : dévouement, amour, arts et poésie ! A la suite d'un entretien où ils ne s'étaient pas trouvés d'accord à propos de vers entendus la veille, Alfred de Vigny vint le lendemain matin chez son ami pour le convertir à ses idées, et, ne le rencontrant pas, laissa en guise de carte de visite l'épître suivante écrite à la hâte sur deux feuilles volantes, pieusement conservées dans nos souvenirs de famille :

A M. LE COMTE DE MONCORPS

Fait à huit heures du matin.
Pour vous ramener, mais en vain.

Vous aimez, cher ami, les vers à la douzaine,
(*Douzaine*, par respect, car j'aurais dit *centaine*,
En ne faisant parler que mon juste courroux) ;
Eh quoi ces vers, Moncorps, *vous en contentez-vous?* (Athalie)
Je vous en fais ici, mais puisse cet exemple
Vous montrer la raison, vous mener à son temple,
Vous y loger s'il peut malgré l'aversion
Que vous semblez avoir pour l'habitation.
Ces vers sans harmonie, et ces rimes blessées (2),
Ces discours sans liens, ces petites pensées
Ont donc pu vous séduire ! O que je crois d'esprit
A celui qui vous fit goûter un tel écrit !
Qu'il fallait que sa voix flexible, harmonieuse
Trompât avec douceur votre oreille trompeuse,

nance du roi Louis XVIII, 15 juin 1814, elles furent définitivement licenciées par ordonnance du 1er septembre 1815. Mais par une nouvelle ordonnance du 17 octobre 1815, leur service fut prorogé jusqu'au 1er janvier 1816.

Alfred de Vigny était gendarme à la 2e brigade du 1er escadron, et son camarade Moncorps faisait partie de la 3e brigade de la 2e compagnie des mousquetaires ; tous les deux avaient le rang et les prérogatives de lieutenants de cavalerie.

(1) Le grade de sous-lieutenant dans la garde équivalait à celui de lieutenant dans l'infanterie.

(2) Des vers ainsi construits, car je parle des miens.

Digitized by Google

Pour que de tous ces riens vous fussiez enchanté.
Jamais je ne vous vis d'un tel zèle emporté ;
J'admirais vos yeux bleus et vos vives prunelles
D'où jaillissait la joie en vives étincelles,
Et vos gestes fréquens et votre teint rougi,
Teint sur lequel des vers l'amour avait agi !
Quelle honte ! grand dieu ! cette divine flamme,
Ces petits vers ont pu l'arracher à votre âme ?
Non, je n'y veux pas croire et j'aime mieux penser
Que votre tendre cœur s'était senti blesser
Par des verres meilleurs pleins du jus d'une vigne
Que je préférerais même aux vers *de Lavigne*,
Ou bien par les beaux yeux de quelque aimable objet
Ou bien par le courroux de quelque vain projet.
Laissez-moi cette erreur, elle m'est nécessaire
Tant j'ai besoin pour vous d'estime bien entière,
Et même en poésie, hélas ! si vous saviez
A quels dédains cruels vous vous exposeriez
Si votre opinion de la sorte égarée
D'auteurs un peu connus se trouvait entourée,
Ce rire dédaigneux, farouche et sans pitié
Que ne tempère pas l'indulgente amitié,
Viendrait vous interdire, ou le triste silence,
Plus dur que les éclats, armerait leur vengeance ;
Ou si l'un d'eux plus doux sachant vous distinguer,
Voulait sur votre auteur un peu vous haranguer,
Il vous dirait : « Monsieur, sachez de moi la haine
» Que nous professons tous pour les vers faits sans peine ;
» Le vers le plus obscur d'un auteur sérieux
» A plus de vrai mérite et vaut plus à nos yeux
» Que l'inutile amas de légères paroles
» Qui forme le tissu de ces œuvres frivoles.
» Qui sans rien peindre au cœur cherche à nous éblouir
» Qu'on dit *vers fugitifs* parce qu'ils sont à fuir ».
Adieu, Moncorps, soyez à ce discours sensible,
Moi, je vais déjeuner et puis lire la Bible.

Dans ces vers enjoués, empreints d'une malice de bon aloi, les tendances auxquelles Alfred de Vigny est toujours resté fidèle se lisent entre les lignes ; l'idée doit germer longtemps avant d'éclore et ne

Digitized by Google

paraître au jour que sous une forme d'une irréprochable pureté. « Je ne fais pas un livre, il se fait, il mûrit et croît dans ma tête comme un fruit (1) ». Si l'auteur de *Servitude et Grandeur militaires*, ce chef-d'œuvre, qui à lui seul suffirait pour immortaliser un homme, a conservé toute sa vie le culte de l'idéal, il n'a pas négligé non plus celui de l'amitié, et le 16 mai 1863, plus d'un demi-siècle après les années de collège, il écrivait à son ami d'enfance, malade aussi, ce mélancolique billet :

« Il ne me manque, pour être guéri, que de pouvoir marcher dans les appartements, dormir la nuit, boire autre chose que de l'eau, et manger autre chose que du lait sans pain.

» A cela près, je suis fort bien, mon ami.

» Je vous écris ce bulletin du fond de mes rideaux qui savent seuls combien je souffre encore.

» Je vous plains et je gémis de n'être pas en état d'aller m'asseoir près de votre lit et vous serrer la main avec cette bonne amitié de frère d'armes qui fait que je suis comme alors, tout à vous.

» ALFRED DE VIGNY. »

Quelques mois après s'éteignait cette noble existence, et la France pleurait un de ses plus illustres enfants, celui qui se fit une religion de l'honneur, « la poésie du devoir ». Il n'avait pas seulement le génie du poète, il avait encore l'âme d'une incomparable grandeur, le cœur rempli de trésors de tendresse. Rien de plus touchant que son amour filial, rien de plus saisissant que le récit des derniers moments de sa sainte mère ! quelles pensées sublimes !

Qu'il soit permis à l'un de ses plus humbles admirateurs, ancien soldat comme lui, d'apporter ici au grand écrivain son tribut de reconnaissance pour les saines émotions ressenties à la lecture de *Laurette*, de la *Veillée de Vincennes*, de la *Canne de Jonc*. C'est en effet par ces simples mais émouvants récits que j'ai appris, tout jeune encore, ce qu'il fallait de dévouement, d'obéissance et d'abnégation dans la noble carrière des armes à laquelle je me destinais ; si j'évoque ce souvenir personnel, je le fais avec la pensée de rendre un pieux hommage à la mémoire de mon cher grand-père, qui me donna à lire *Servitude et Grandeur militaires*, dès que je fus en âge d'en comprendre les beautés.

Vte DE SAVIGNY DE MONCORPS.

(1) Alfred de Vigny.

Digitized by Google

LE RYTHME DES BRANCHES

En un rythme lent, sur la feuille passe
Le baiser des cieux :
C'est comme un refrain que redit l'espace,
Un refrain joyeux.

L'âme des bouleaux, dans la plaine, chante
Son cantique vert ;
Et la branche se courbe, frémissante,
Sous ce doux concert.

Des frissonnements suivent la feuillée :
Les sylphes ailés,
Au souffle d'une églantine effeuillée,
Se sont envolés.

Leur chanson céleste ravit et charme,
Et l'on aime à voir.
Les émois des fleurs et la douce alarme
Des ormeaux, le soir.

Et pendant que le bleu zéphyr promène,
Toujours inconstant,
Sur l'arbre berceur, sa troublante haleine,
Le nid palpitant,

Le nid, ô bonheur, ô douce espérance !
Suit le rythme lent,
Sous le vent mobile, ému se balance,
Peut-être en rêvant...

***

Ainsi quand le soir étend sur la plaine
Un fin manteau gris,
Mon âme, entr'ouverte, au loin se promène
Sur les tamaris.

Et ravi des chants si clairs de l'espace
— Longs refrains joyeux —
En un rythme lent sur son aile passe
Le baiser des cieux.

JOSÉPHINE BÉGASSAT.

Digitized by Google

De l'étude dont nous avons publié un extrait : *Chez Achille Millien*, par Cl. Dubourg, il se fait un tirage accompagné de dessins. On nous permet de détacher deux de ces illustrations pour nos lecteurs : « la maison du poète », similigravures exécutées d'après les clichés de M. Raoul d'Anchald.

SUR LE JARDIN

SUR LA RUE

Digitized by Google

UNE AVENTURE DANS UN SALON

Il est arrivé chez monsieur... — Excusez-moi, mais je ne puis me décider à donner le nom de ce monsieur. Il a le bras si long, les épaules si larges; il est servi par tant de domestiques; il est roulé dans tant de carrosses ; il possède tant de châteaux qui ne sont pas en Espagne, que peut-être il m'en cuirait d'avoir osé mettre les points sur les *i*. D'ailleurs, vous ne le connaissez pas, j'en suis sûr, — ni moi non plus; je ne l'ai jamais vu. — On m'a raconté ce qui s'était passé un jour chez lui, tout simplement, sans malice, comme cela, pour m'amuser. Et je m'amusai fort, en effet, de l'historiette que j'entreprends de reproduire aujourd'hui, pour vous distraire aussi un peu. Mais, peut-être, n'aura-t-elle pas pour vous toute la saveur que je lui trouvai. Le héros, ou plutôt l'héroïne de cette affaire, est une enfant de mon pays, — vous pensez si cela m'intéressait, — et le narrateur avait apporté, dans son récit, tant de sel, tant d'esprit, tant de bonne et franche gaîté, que je crains de lui être inférieur.

Il est arrivé chez monsieur... Allons bon !... chez le monsieur dont je vous parlais tout à l'heure, un jour qu'il recevait les grands, les riches, les élégants, les lettrés, les nobles qui sont ses amis, il est arrivé une drôle d'histoire.

A la porte du salon se tenait un grand laquais, un beau laquais, un vert laquais; non seulement vert, mais rouge; non seulement rouge, mais doré; éclatant, brillant, depuis ses souliers vernis au nubian, jusqu'à ses cheveux partagés en deux camps inégaux par une raie impeccable et où la brillantine avait des lueurs singulières, à cause des lustres.

Le beau laquais avait pour mission d'introduire les visiteurs dans le beau salon, ouvrant la porte devant eux, déclamant à grand effet leurs noms et qualités, puis s'effaçant, humble malgré sa culotte chamarrée.

Vous pensez bien qu'en dépit de notre tendance fin de siècle à remplacer les hommes par les choses, le laquais n'était pas un automate mu par le pétrole ou l'électricité. Ce n'est pas encore l'usage, chez nos mondains, de faire annoncer ses amis par un phonographe et de faire ouvrir devant eux les battants des portes par un déclanchement mécanique. Cela viendra, car où serait le progrès? — En attendant, le laquais

Digitized by Google

était bien un mortel de chair et d'os, et partant, il pouvait s'appliquer ce vers de Térence :

Homo sum et nihil humani a me alienum puto.

C'est justement ce qu'était en train de faire le beau laquais. Il s'appliquait, sans le savoir, les paroles du poète latin ; c'est-à-dire que le beau laquais était torturé par un besoin insensé d'aller quelque part.

— D'aller où, grands dieux ?...

— Là où nul n'aurait su le remplacer.

L'histoire n'est-elle point trop réaliste ?

Le pauvre valet se trouvait, comme vous pouvez le supposer, dans le plus cruel embarras. Il ne pouvait point quitter son poste ; ç'aurait été le renvoi immédiat. Il ne pouvait pas non plus garder la chose à part soi, car alors... oh ! alors...

Comment faire ? Le laquais mourait de perplexité et d'angoisse.

— Pauvre rouge laquais doré !

Tout à coup, une bonne, une femme de chambre, je ne sais, — en tout cas, l'héroïne annoncée plus haut, ma payse à moi, — vint à passer dans un corridor voisin.

— Pstt, Fernande ! fait le laquais.

La bonne accourut, entendit les lamentations de l'affligé et répondit :

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Dame ! que vous me remplaciez pendant quelques minutes ; l'heure est déjà avancée et, peut-être, il ne viendra pas d'autres personnes. Si, par hasard, il en venait, votre tâche ne serait pas difficile. On vous présentera des cartes, vous les recevrez en vous inclinant ; puis, ouvrant la porte, vous lirez à haute et intelligible voix le nom écrit sur le papier. Ensuite vous laisserez entrer.

— Je ferai quelque sottise, laquais.

— Pourtant il faut bien que vous ayez pitié de moi. Il ne viendra personne, je vous assure.

La bonne, émue devant pareille infortune, ne put résister davantage ; elle prit la place du laquais. Le laquais prit ses jambes à son cou.

Cinq minutes s'écoulèrent et un monsieur décoré, accompagné d'une dame et d'une jeune fille, venait tendre sa carte à Fernande désolée.

Digitized by Google

C'étaient — excusez du peu — l'amiral Jauréguiberry, sa femme et sa fille.

La bonne prit la carte, trouva le nom bien long et bien difficile et, après avoir épelé chaque syllabe, ouvrant la porte du salon, elle scanda :

— Monsieur l'amiral, madame l'amirale et mademoiselle Jaurégui...rrréby !

Ce fut partout un fou rire contagieux, une joie universelle, indescriptible ; l'amiral se tordait, tandis que la pauvre fille, anéantie, ahurie, confondue, se sauvait en pleurant.

Le laquais, soulagé, rentrait à ce moment.

— Qu'avez-vous fait, Fernande ?

— Quelque sottise, laquais.

Ce n'est pas impunément que l'on manque à l'étiquette chez des gens d'aussi grande importance. Mais le maître de la maison avait ri comme tout le monde, il se trouvait désarmé.

La bonne ne perdit point sa place. Le laquais conserva ses beaux habits dorés.

Quand l'amiral Jauréguiberry se retira, il fit appeler Fernande et lui remit, à titre de consolation, un beau louis d'or dans la main.

ODILE THIAULT.

LES ANNUAIRES ET ALMANACHS
DE LA NIÈVRE (*Suite*)

Les publications de 1819 1820 n'offrent aucun intérêt littéraire ou historique, et fournissent simplement des indications parfois utiles dans l'organisation administrative du département, le progrès de l'agriculture et des affaires, l'arrivée de hauts fonctionnaires et la constatation de faits importants.

En 1820, le siège de l'autorité militaire est à Bourges et forme la 21e division, commandée par M. le lieutenant-général Rey. La légion de la Nièvre a pour colonel M. le chevalier Broussier. La liste complète des pairs de France, classés par leurs titres de noblesse, paraît pour la dernière fois.

1821. — On donne le collège électoral où se trouvent les noms d'environ 200 électeurs du département.

Digitized by Google

Il y a une courte notice sur la bibliothèque de la ville de Nevers (p. 76) composée de 7,000 volumes et qui s'accroît successivement. L'ex-légion militaire de la Nièvre (p. 130) et celle de l'Allier ont été incorporées dans le 3e régiment d'infanterie ayant pour colonel le marquis de Marguerye.

La gendarmerie reste organisée par brigades cantonales commandées par le vicomte de Foucaut, colonel à Moulins, et le comte de Lamolère, capitaine à Nevers. La garde nationale de Nevers se compose d'un état-major et de diverses compagnies dites du centre, de grenadiers, chasseurs, canonniers, pompiers, etc.

1822. — Les perceptions de l'impôt se régularisent. On fait un tableau de réunions de perception par communes.

La poste aux chevaux est tenue par M. Signoret, maître de poste à Nevers, pour les directions de Paris et de Lyon.

La poste aux lettres ne possède encore que dix-huit bureaux pour tout le département.

Le comité central des chevaliers de l'ordre de Saint-Louis est accompagné de deux listes des chevaliers de Saint-Louis et de la Légion d'honneur pour le département de la Nièvre.

Il y a (p. 49) une petite notice sur le département de la Nièvre, et (p. 74) une « idée générale de la ville de Nevers » où l'on cherche à rappeler quelques points d'histoire sur les monuments de la ville.

A la fin, on signale la bénédiction d'une grosse cloche de 6,300 kilos appelée la « Comtesse Caroline », à la cathédrale de Saint-Cyr, le 20 décembre 1821 (1).

(1) Voici l'inscription de cette cloche :

Fondue en nov. 1821, M. Groult étant vic. gén. du dép. de la Nièvre, par les soins de M. Vincent Fion, curé de Saint-Cyr, chan. hon. d'Autun et chev. de l'ordre royal de la Légion d'honneur, assisté de MM. Languinier, Custode, Thomas, Lyons, Gasque, Cottinet et Lefebvre le jeune, fabriciens de ladite église ; préfet de la Nièvre, M. Devaisnes, off. de la Légion d'honneur.

Cette cloche s'appelle la comtesse Caroline. Elle a eu pour parrain, M. Etienne Charles, duc de Damas-Crux, pair de France, premier gentilhomme de S. A. R. Mgr le duc d'Angoulême, représenté par M. l'abbé de Damas, ancien doyen de cette église, qui a béni la cloche ; pour marraine, Mme Charlotte de Choiseul, comtesse de Sérent, représentée par Mme de Prévot de Champs. — Morlet, fondeur ; Morot, fondeur.

Cette cloche se fit entendre, pour la première fois, la veille de Noël 1821.

Des six cloches anciennes de Saint-Cyr, refondues en 1760, il ne restait plus que celle dite la *Sermonnière*.

Digitized by Google

1825. — Préfet, M. le marquis de Villeneuve.

L'évêché, récemment rétabli, est occupé par Mgr Millaux, sacré à Paris le 6 juillet 1823.

La ville de Nevers, en 1823, comptait 14,055 habitants.

On cite, parmi les établissements importants, la fonderie royale de canons, les belles casernes de cavalerie, la tour de Saint-Cyr construite de 1509 à 1528 ; le portail de la Visitation, de 1639, remis à neuf en 1820 ; un vaste hôpital civil contenant 160 lits ; manufactures de faïence, porcelaine, émail, cordes à violon, caisses à eau pour la marine, etc.

Le secrétaire général, M. Auguste Dechamps, faisait fonctions de sous-préfet pour l'arrondissement de Nevers.

Maire de Nevers, M. le vicomte de Bouillé.

Il y a une commission des antiquités (p. 91) chargée de rechercher et décrire tous les anciens monuments, édifices, colonnes, fondations, murs de villes, anciens châteaux et abbayes, épitaphes ou inscriptions.

Le vicomte de Saint-Geniès, maréchal de camp, commande la 2e subdivision (Nièvre et Allier) à Nevers. M. Charles du Verne commande la garde nationale à Nevers.

Des compagnies d'assurance contre l'incendie, sur la vie, contre la grêle, mutuelles ou autres, fonctionnent régulièrement.

1827. — L'ordre successif des préfets est donné pour la première fois (p. 65) et fut inséré désormais dans les Almanachs.

Ce sont, jusqu'à l'année courante : MM. Sabatier, le 5 avril 1800 ; chevalier Adet, 5 mai 1803 ; comte de Plancy, 5 juillet 1808 ; comte de Breteuil, 27 décembre 1810 ; chevalier Fiévée, 8 avril 1813 ; chevalier Devaisne, 20 juillet 1815 ; marquis de Villeneuve-Bargemont, 20 juillet 1822 ; baron Walckenaer, 12 juillet 1826.

Courte notice historique, page 163, sur Château-Chinon par M. Buteau, maire de la ville.

Un régiment des cuirassiers du Dauphin, colonel de Salomon de Feldeck, arriva à Nevers le 12 novembre 1826.

La compagnie de gendarmerie royale de la Nièvre est commandée par le vicomte Ferrand de La Forest, capitaine.

1829. — L'Almanach contient les foires et marchés ; les hauts fonctionnaires publics de l'ordre judiciaire, administratif, civil et militaire ;

Digitized by Google

le clergé du diocèse ; l'idée générale du département ; industrie ; souvenirs historiques, etc.

La poste prend de l'extension : il y a vingt bureaux, répartis dans presque tous les cantons, sauf Dornes, Brinon, Montsauche, Fours, Saint-Amand.

Les moyens de transport sont plus complets et plus expéditifs. Les grandes lignes sont toujours Paris et Lyon.

Du côté de Paris, les relais de la Poste aux chevaux sont Pougues, 3 lieues ; La Charité, 6 ; Pouilly, 9 ; Cosne, 12 1/2 ; Neuvy, 16 ; puis Briare, Montargis, Fontainebleau.

Du côté de Lyon, c'est Magny, 3 lieues ; Saint-Pierre, 6 ; Saint-Imbert, 8 1/2 ; puis Moulins, Roanne, Tarare.

C'était la Poste aux chevaux, service officiel dirigé à Nevers par M. Signoret, qui se chargeait de ce service.

Il y avait en outre : 1° les voitures publiques, messageries royales de la rue Notre-Dame-des-Victoires, à Paris, directrice à Nevers Mme Mahieu. L'Annuaire ajoute : « Les voitures sont neuves, légères, solides, commodes, conformes au modèle prescrit par l'ordonnance du Roi du 27 septembre 1827 ». Il y a tous les jours deux départs pour Paris, un pour Lyon et un pour Clermont. Outre les voyageurs, on effectue le transport des marchandises et des fonds à des conditions très avantageuses au commerce.

2° Messageries générales de France, entreprise de MM. Lafitte, Caillard et Cie, à Paris, rue du Bouloy ; à Nevers, chez M. Henriot-Bonnot ; mêmes qualités de voitures élégantes et commodes.

Ces trois entreprises rivales étaient installées, à côté les unes des autres, rue de la Tartre, près la place de la Mission, et devaient donner à ce quartier, aujourd'hui bien délaissé, une animation extraordinaire. Il y avait aussi un service de La Charité à Bourges et de Nevers à Château-Chinon.

L'instruction publique (1), M. de Vatimesnil, grand-maître de l'Université (titre dont nos ministres actuels s'honorent toujours), est représentée dans la Nièvre par le collège de Nevers, établi depuis 1520, M. l'abbé Rouchauce, principal. Un comité gratuit, nommé par le

(1) Dans tous ces Almanachs, le chapitre de l'instruction publique contient en tête les noms des « quarante » de l'Académie française.

Digitized by Google

recteur de l'Académie de Bourges, est installé dans chaque arrondissement pour surveiller et encourager l'instruction primaire.

Il y a des collèges à Cosne, La Charité et Clamecy. On y enseignait les langues grecque, latine et française, mathématiques, histoire et géographie, et aussi la tenue des livres de commerce et des maîtres de forges. La prospérité en était toujours croissante, les élèves se faisaient remarquer par leur bonne tenue et leurs rapides progrès. Le prix de la pension était de 480 fr., le costume de rigueur, les vacances d'un mois seulement.

L'instruction libre n'était représentée que par des maisons ou professeurs particuliers, pour le latin ou le français, et les Frères des Ecoles chrétiennes installés, le 5 novembre 1821, dans l'ancienne maison des Jacobins.

Il y avait cinq pensions de demoiselles, le pensionnat des sœurs de la Charité et Instruction chrétienne, l'école gratuite pour les filles pauvres dirigées par les sœurs de la Sainte-Famille.

Une école gratuite pour les Arts, dirigée par une commission avec cours faits par six professeurs et trois adjoints, a pour but de former des ouvriers habiles et instruits.

A Corbigny, Château-Chinon, Tannay, Clamecy, Corvol-l'Orgueilleux plusieurs pensions pour les garçons et pour les filles, indiquent les efforts faits pour développer l'instruction.

L'annuaire ne donne rien sur l'organisation des écoles communales.

Un cabinet d'histoire naturelle, sorte de musée départemental, est dû aux soins de M. Auguste Grasset, à La Charité.

L'industrie fournit les noms des principaux commerçants de la ville de Nevers.

Comme souvenirs historiques, l'Almanach contient une petite notice sur l'horloge de Nevers fondée en 1398 avec une cloche, élevée en 1439 (1).

(A suivre.) RENÉ DE LESPINASSE.

(1) Il n'y a pas de volume avec le millésime de 1830 ou, du moins, nos collections ne la contiennent pas. On comprendra que dans ces recueils si souvent repris et interrompus, il y ait des lacunes provenant d'absence réelle ou de perte dans les volumes.

Digitized by Google

LE RÊVE N'EST PAS LE BONHEUR

Aux horizons lointains où s'entretient son rêve,
Le poète chercheur, philosophe incertain,
Croit pouvoir rencontrer quelque formule brève
Pour fixer du bonheur le caprice, un matin.

Le rêve a des trésors de douceur souveraine,
Mais pour les posséder, tu perdras ta raison,
Car, en donnant l'essor à ton âme trop vaine,
Tu prends ta liberté pour bâtir ta prison.

Quel poême le rêve à ton oreille chante ?
Est-il triste ou joyeux ? Comment peut-il charmer
L'âme du barde épris de la grâce touchante
Que contient ce seul mot tant éloquent : aimer ?

Ah ! si tu veux garder à ton cœur la foi pure,
Laisse ton rêve ; fuis son conseil suborneur.
Réjouis-toi sans crainte au sein de la nature,
Là, tu pourras goûter le secret du bonheur.

FRANCE BRY.

ETUDES SANS PRETENTION

CONTRASTES FÉMININS

LA FEMME QUI « PORTE LA CULOTTE » ET LA FEMME « HUMBLE SERVANTE »

De la femme qui a la haute main sur sa maison, qui mène tout le monde à la baguette et son mari par le bout du nez, on dit qu'elle « porte la culotte ».

C'est la femme à poigne, la femme de tête, la forte femme, la femme à barbe ; c'est bien de celle-là que je veux parler. Elle forme, dans la société, une classe à part, très intéressante.

Il y a, en effet, — à notre grande honte, messieurs, — des ménages où l'homme disparaît, diminué, rapetissé, invisible, derrière sa moitié ; et, à notre plus grande honte, il y en a même un assez grand nombre. On ne peut nier, hélas ! qu'il n'y ait chez nous des tempéraments timides, sans vigueur, quelquefois simplement trop bons, qui

Digitized by Google

ne peuvent ou ne savent garder l'autorité qui revient à l'homme et sans laquelle celui-ci perd, aux yeux de sa compagne, tout le prestige du mâle.

Donc, il s'agit de la femme à poigne, de la « virago », pourrait-on dire.

Regardez-là. Elle respire la force, l'exubérance, l'autorité. Qu'on la rencontre n'importe où, seule, ou en compagnie de son mari, *Elle* sue sa prépondérance. Sa large jupe couvre l'élégant complet du mari ; sa vaste poitrine, sa taille épaisse et sanglée dans un corset de fer, écrasent le torse du sexe fort et le font paraître chétif et malvenu.

Elle parle haut, comme un personnage d'importance, ou sèchement, en femme qui a l'habitude de donner des ordres. Elle a sur son visage l'expression particulière à la créature qui commande et qui ne badine pas, les traits plutôt durs, les lèvres pincées, le regard sévère et perçant.

Il est inutile de s'adresser à son mari pour obtenir quelque chose. Elle ne lui laisse même pas le temps de répondre ; tout au plus peut-il bredouiller quelques mots avant de se taire, humble, petit, résigné, devant la parole hautaine et incisive de sa femme. Elle ne se gêne pas pour lui donner gentiment ou vertement un démenti, et si le malheureux s'aventure à promettre quoi que ce soit, bien vite elle intervient, et, devant lui, devant d'autres personnes, même, elle répliquera, au besoin, avec un dédain superbe et un ironique sourire :

« Oh ! chère madame, il ne faut pas trop attacher d'importance à ce que vous promet mon mari ; nous avons précisément un empêchement ce jour-là, il vaut bien mieux ne pas compter sur nous. »

Et le maître (!!) cloué, honteux, la tête basse, ne répond pas.

C'est une catégorie bien drôle tout de même que celle où les rôles sont si bien renversés que l'homme devient la femme et la femme le « dragon ».

En tout et partout c'est Elle qui prend la parole, pontifie, arrange et conclut. Le mari n'ouvre la bouche que pour dire un « oui » ou « non », ou « parfaitement, chère amie », qui en dit long sur son abdication douloureuse.

De temps en temps, quand sa femme, par hasard, par pitié ou par oubli, dit comme lui, il est heureux comme un collégien en vacances, et, s'il ne l'avait devant les yeux, il sauterait à pieds joints sur la table.

Digitized by Google

Dans la maison tout le monde plie et file doux devant elle. Le personnel la craint comme le feu.

Monsieur, c'est autre chose ; il est bon, et on ne fait pas attention à lui. Il ne compte plus.

Jamais il ne s'avisera d'avoir un semblant de volonté. Il faut qu'il demande d'abord la permission. Il ne sort qu'autorisé par elle. Il ne va au café qu'avec son assentiment. Elle lui donne l'heure de la rentrée et si, pour le déjeuner ou le dîner, il est de dix minutes en retard, elle déjeune ou elle dîne sans lui.

Il a, comme épée de Damoclès, suspendu au-dessus de lui ce perpétuel point d'interrogation : Puis-je vouloir ? Sublime anxiété du faible, du timide.

Et cette habitude de commander est si ancrée chez sa femme qu'elle lui rend le caractère insupportable.

Tout ce qui n'est pas inspiré ou autorisé par elle est mal dit ou mal fait.

A table, elle fait le service avec la gravité d'un maître d'hôtel, dispensant à droite ou à gauche les bonnes et les mauvaises parts. Le mari, lui, a le droit de manger et de se taire. Il ne faut pas qu'il s'avise de trouver un plat mauvais, elle a tôt fait de lui prouver que la sauce est supérieure et qu'il n'y a de mauvais que son caractère qui ne se contente de rien.

Le soir, après souper, s'il désire flâner un peu et s'attarder à bavarder, madame, qui dirige le budget, lui suggère qu'il ne faut pas brûler du pétrole sans raison.

Veut-il faire l'acquisition d'une œuvre d'art ? Madame la trouve laide et inutile.

Veut-il changer la cuisinière ? Madame la trouve parfaite ! — Et pour qu'une femme trouve une bonne parfaite, il faut qu'elle ait joliment envie de contrarier quelqu'un.

En musique même, il ne peut parvenir à l'adoucir et il faut qu'il s'incline, qu'il joue *piano*, *très piano*, pour faire ressortir le talent de sa femme, qui joue comme elle parle, c'est-à-dire *fortissimo*.

Je me demande comment il se trouve encore des hommes pour résister à cet état de siège. L'Eglise vante ses martyrs ; le mariage n'a rien à lui envier.

Et qu'on ne vienne pas me dire qu'il est quelquefois très heureux

Digitized by Google

qu'il en soit ainsi, parce que l'homme peut manquer d'intelligence ou de qualités essentielles pour diriger sa barque ; et qu'il en est qui sont contents de rencontrer sur leur chemin un guide sûr quoique acariâtre. Ce rôle de chien battu qu'on veut lui faire jouer est contre nature. Il en sort singulièrement amoindri, et lors même que la femme se sent supérieure à lui par un côté quelconque, lors même que son mari ne répond pas à l'idéal qu'elle avait rêvé, elle ne devrait jamais sortir de la tâche éminemment enviable que lui a assignée la nature et qui consiste à être l'amie incomparable, le conseiller discret et sûr de celui qu'elle a choisi pour traverser la vie.

Le rôle de gendarme ne lui va pas.

Ce ton, si aigre, si criard, jure dans sa bouche. Créature toute de grâce et de finesse (quand elle ne pèse pas 100 kilos), elle perd de son charme en voulant prendre la place qui ne lui revient pas.

La culotte lui sied mal. Qu'elle garde ses pantalons de fine dentelle !

Et maintenant la voilà, l'humble servante, l'esclave, celle qui, en contemplation immuable devant l'élu de son cœur, le regarde comme souverain maître.

Elle ne connaît que sa volonté et son caprice ; elle ne distingue que lui, ne voit que lui, elle est sa chose entièrement, absolument.

Si l'homme est gentil, aimable, elle est heureuse ; s'il est maussade, elle s'incline ; s'il est brutal, grossier, méchant, elle plie encore et accepte patiemment les colères, les injures et les coups.

N'y a-t-il pas un proverbe qui dit qu'il n'y a rien de content comme une femme battue.

En récompense, elle lui donne le meilleur d'elle-même : sa chair, quand il la désire, son affection constante malgré tout, ses petits soins journaliers. Elle le console, s'il est triste ; elle rit avec lui, s'il est joyeux ; elle le soigne, le dorlote, s'il est malade.

Elle est fière de « son homme », et il ne faut pas qu'on en dise du mal. S'il va au café, s'il joue, s'il court les femmes, s'il est paresseux, elle l'excuse de son mieux et il ne faudrait pas la pousser beaucoup pour lui faire dire que ce sont là, chez lui, des qualités.

Dans le logis, tout est dans un ordre méticuleux. Elle tient à ce qu'il trouve, en rentrant, le souper chaud, à ce que chaque meuble reluise

Digitized by Google

de propreté, afin de s'attirer, si possible, un compliment, une caresse. Elle visite les vêtements pour voir si rien ne cloche, si un bouton ne tremble pas au bout d'un fil, si les poches ne sont pas décousues, si les taches sont bien enlevées, si la poussière ne les a pas envahis.

Jamais de récriminations, ni de vilaines paroles, ni de mots durs ou blessants. Elle garde avec une abnégation surhumaine la tâche qu'elle a acceptée de bon cœur.

Si le maître le veut, elle travaille ; elle lui apporte l'argent de sa couture ou de ses ménages, la menue monnaie de son talent, si elle en a, ou de quelque ouvrage habilement confectionné par elle. Elle adore lui faire des surprises, le gâter, pendant que lui, souvent indifférent ou égoïste, ne remarque même pas sa peine ou sa souffrance.

Il semble que sa personnalité n'existe plus, qu'elle doive disparaître complètement quand Il est là.

Elle va, travaille, se démène, presque inconsciemment, comme une machine bien montée, bien graissée, qui n'a même pas le temps de s'arrêter, de protester quand elle n'en peut plus.

C'est elle, maintenant, qui dit toujours « oui », qui devient hypnotisée, fascinée par le mâle, qui obéit à l'éclair de ses yeux, au premier geste qu'il fait. Elle prend la vie comme il la lui fait, bonne si cela se trouve, mauvaise si cela est, sans l'ombre d'un murmure, et quelquefois, même, sans un regret.

Car elle n'a plus ni prétentions, ni amour-propre, ni envies, ni désirs, et cette passivité, qui, pour d'autres, constituerait le plus grand des sacrifices, devient, chez elle, presque un plaisir, presque une jouissance.

A force de plier, de se courber, d'obéir toujours, elle n'est même plus sûre d'avoir eu une volonté à elle ; elle se plonge, s'anéantit dans la pensée de son compagnon, se fond dans son être, finit par vivre uniquement de sa vie, de ses idées, de son contact.

Elle n'est même plus femme.

***

Choisissez !

E. LANGERON.

Digitized by Google

POETES CASTILLANS *(Suite)*

Supplément.

Martinez de La Rosa.

AU SOMMEIL

Unique allègement du mortel misérable,
Salutaire Sommeil, baume des cœurs blessés,
Sur ma paupière, étends ta langueur désirable,
Ferme mes yeux lassés.

Viens à mon appel, dieu silencieux, déploie
Tes ailes sur mon lit, si doux lorsque l'amour
Le transformait en nid d'espérance et de joie,
Et si triste en ce jour.

Tranquillement calmé par ta main qui me berce,
Au bruit sourd des rameaux agités par le vent,
Au murmure indécis d'une lointaine averse,
Endors-moi doucement.

Montre moi les beaux traits de ma maîtresse absente,
Laisse mes yeux la voir et mes bras la presser,
Tandis que m'offrira sa bouche caressante
Le nectar d'un baiser !

Le duc de Rivas.

SONNET

Que le Sud en sifflant s'abatte tout d'abord
Sur le chêne puissant dont la fière prestance
Domine la forêt, stérile est sa jactance
Et, contre l'arbre, en vain s'épuise son effort.

Que la mort mugissante, au rocher, qu'elle mord
De son flot écumant, s'attaque avec constance :
L'immuable rocher montre sa résistance,
Sous l'assaut répété demeurant ferme et fort.

Ainsi mon Aspasie en chêne est transformée
Sous les soupirs fréquents de ma bouche enflammée ;
Elle est roche devant mes pleurs infructueux,

Eveillant en mon cœur tant de désespérance
Que se termineront ma vie et ma souffrance
Avant que je la voie accessible à mes vœux.

Traduction de ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

STATIONS PRÉHISTORIQUES EN NIVERNAIS

Les explorations du sol de notre Nivernais donnent chaque jour d'intéressants résultats. Voici ce qu'écrit au *Nouvelliste de l'Yonne* M. l'abbé Poulain, curé de Voutenay, correspondant du ministère de l'Instruction publique :

« Aux confins de l'Yonne et de la Nièvre, aux roches de Basseville, à Surgy, on vient de découvrir et d'exploiter une importante station préhistorique qui a donné, confondus pêle-mêle, tous les types connus, moins le Chelléen, de la pierre taillée et polie.

» Cette découverte confirme une fois de plus que ces types de l'industrie humaine ne se superposent pas, comme beaucoup le prétendent, avec la rigueur des couches géologiques, et qu'il ne faut attacher aucune importance au classement par *étapes successives* de ces différentes industries primitives.

» On sait qu'une certaine école, dans le but de vieillir la date de l'apparition de l'homme, d'élargir outre mesure le cadre de la chronologie humaine et pour favoriser les idées évolutionnistes, a adopté différentes phases par où aurait passé la civilisation troglodyque. Les faits ne justifient pas ces séries mémoriques, qu'on ne saurait admettre comme époques succédant à d'autres époques, mais simplement comme types.

» Un important foyer de plus de 10 mètres de long, limité par une ceinture de bloc de pierres, a été trouvé près des grands escarpements qui surplombent la route. C'est tout autour de ce foyer que les vestiges abondent et que la vie active des préhistoriques se manifeste.

» L'inventeur de ces belles découvertes, M. V. A..., a eu l'obligeance de m'apporter, à différentes fois, de nombreux spécimens trouvés aux roches de Basseville, dont le nom vient de l'ancienne chartreuse de Basseville, fondée en 1328, par Jean Legrand, curé de Surgy.

» On ne peut imaginer minéraux plus variés, plus beaux, plus brillants. Les primitifs se sont servi des roches cristallines amenées sur ce plateau corallien par les grands courants diluviens : porphyres aux tons chauds, hyalomictes ayant l'éclat de l'or et de l'argent, quartz blancs et roses, et quartzites dont la beauté rivalise avec les marbres les plus précieux. Avec ces pierres du Morvan, ils ont confectionné des hachettes d'une régularité parfaite, véritables bijoux, enfouis en terre depuis de longs siècles et dignes d'être sertis d'or et d'argent, comme beaucoup de pointes de flèche et de lance trouvées là et taillées avec un art infini.

» Je n'ai pas l'intention de décrire ici cette station, la multitude d'objets récoltés là, les outils, les armes de toutes sortes, les curieuses pierres de fronde amenées sur les bords, etc. J'ai voulu simplement, dans cette note concernant les découvertes du plateau et des grottes de Basseville, montrer, comme il est dit plus haut, que les faits, plus puissants que les théories préconçues, vont à l'encontre de toute chronologie, basée uniquement sur les différentes tailles de la pierre aux temps anciens. »

D'autre part, le *Progrès de la Nièvre* nous a mis au courant des découvertes de M. Etienne Tardy, à Saint-Parize-le-Châtel. Nous citons :

« M. Etienne Tardy, propriétaire à Saint-Parize-le-Châtel, qui collabore par ses recherches à un ouvrage sur cette localité, vient de faire, dans sa propriété de la Sablière, des découvertes archéologiques intéressantes.

» Sa collection de silex éclatés, taillés ou polis dont, avec raison, il ne veut, à aucun prix, distraire le moindre échantillon, se réservant d'en faire don à quelque musée, est une des plus belles que nous connaissions.

» Ce sont d'abord des pointes et des racloirs de l'époque moustérienne ; des percuteurs ou marteaux, des nucléi ou blocs éclatés, des instruments triangulaires, des

Digitized by Google

perçoirs, des grattoirs ou des pointes de l'époque solutréenne ; quelques-unes sont admirablement taillées, en particulier une pointe à pédoncule et à barbelures.

» Ensuite nous voyons un grand nombre de silex taillés en forme de disques ou d'oves avec chanfrein tranchant sur le pourtour et qui devaient servir de projectiles, d'insignes ou de monnaie.

» Dans une autre vitrine, nous remarquons une hache en pierre polie dont le tranchant seul est cassé, quelques fragments d'outils semblables et un polissoir mobile en grès, sur lequel on donnait aux haches la dernière façon.

» Au milieu de ces débris, M. Tardy a trouvé deux blocs de granit, dont le plus grand, de forme circulaire et poli par le frottement, devait être la meule dormante d'un moulin sur laquelle on triturait le grain à l'aide du second bloc, qui formait la meule mobile.

» Toujours au même endroit, dans un champ nouvellement défriché, M. Tardy a recueilli deux fragments de bracelets, l'un en corne, l'autre en fer, et des débris de poteries grossières faites d'un mélange de sable et d'argile et n'ayant subi qu'une cuisson incomplète. Certains de ces fragments portent un semblant d'ornementation : des cavités, exécutées avec le doigt ou un corps cylindrique et dirigées obliquement de droite à gauche, reviennent à intervalles réguliers sur un boudin placé au ventre des vases.

» Quelques armes et outils en fer, à douille carrée, et de fabrication postérieure, viennent compléter cette intéressante collection.

» Enfin, il y a quelques jours seulement, M. Tardy a retrouvé le reste d'un tumulus signalé par les vieux historiens et dont on avait perdu la trace.

» Nous félicitons bien vivement M. Tardy de ses travaux, qui viennent de fixer l'emplacement d'une station préhistorique et de jeter un jour nouveau sur une localité riche en souvenirs archéologiques. Nous l'engageons à continuer ses recherches. Une découverte en amène une autre. Avant peu, nous l'espérons, M. Tardy aura éclairé plus d'un mystère qui plane encore sur l'ancienne Gergovie des Boïens. »

NOTES ET ÉCHOS

⁂ Nos compatriotes : sont nommés dans la Légion d'honneur, officiers : M. Louis Corps, lieutenant-colonel d'infanterie de réserve ; chevaliers, MM. Emile Magnien, le baron Sauveur de La Chapelle, secrétaire d'ambassade ; — officiers de l'instruction publique, MM. les professeurs Perceau et Quantin ; officiers d'académie, MM. les professeurs Gontard, Pommeret, Fouard, Mancheron ; Grosjean, instituteur à Guérigny.

⁂ A l'occasion de l'Exposition universelle, plusieurs de nos compatriotes sont promus ou nommés dans la Légion d'honneur, et c'est avec joie que nous écrivons les noms de MM. Emile Boisseau, sculpteur, membre du jury international (officier) ; Busquet, ingénieur en chef, directeur des mines de La Machine ; Jules Renard, homme de lettres (chevaliers).

⁂ La thèse de M. Henri Sauvard, docteur en droit, a été couronnée à la Sorbonne. — M. Jean Bourbon, de La Machine, vient d'obtenir aux concours du Conservatoire un des premiers prix d'opéra.

⁂ Distribution des prix : 24 juillet, au petit séminaire de Pignelin : prix spécial, Alex. Bureau, Emile Bernard. — 26 juillet, à l'Institution Saint-Cyr, sous la présidence de Mgr Lelong ; prix spécial, Paul Ameuille ; prix d'honneur : Henri Loriot, Alexandre Rasse, Ch. Bidolet. — 28 juillet, au lycée de Nevers, discours de M. le professeur Gérin, et de M. Alfred Massé, député, président. Prix d'honneur : Olivier Pautrat, F. Rossignol, Etienne Chabrol, René Delange, Edmond Cousson. Le jeune Chabrol avait obtenu le 8e accessit de version grecque au concours général des lycées des départements. — 28 juillet, à l'école professionnelle Saint-Louis, sous la présidence de M. Pigalle, maire de Nevers. — 29 juillet, au collège de Cosne ; discours de MM. le professeur Thomas et Goujat, député, président — 30 juillet, au collège de Clamecy ; allocution de M. Dietze, sous-préfet, qui présidait. — 30 juillet, à l'Institution Saint-Romain, de Château-Chinon ; présidence de M. l'abbé Billebault, vicaire général. — 18 août, aux élèves de la Maîtrise de la cathédrale, dirigée si excellemment par MM. les abbés Perreau.

Le Directeur-Gérant, ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

NOUVELLES, CONTES, LÉGENDES. — R. de Boutèyre, *Les premières Hirondelles*. 201
Joseph Bruère, *La Légende du Serpent*. 88
— *La Légende du Chasseur le jour de Pâques*.. 170
Henry Buteau, *Un Fait divers*. 33
Paul Duvivier, *Charité*.... 5
E. Langeron, *Un Réveillon en 18***. 91
Emilie Mathieu, *Pendant la Croisade*. 240
V. Mag, *Pauv' Chéri*. 129
— *Les Violettes*.... 225
Miriam, *L'Etang des Lys*.... 153
— *Chrysanthèmes*.... 57
F. Moireau, *Contes à mes enfants* { *La petite Ecuyère*. .... 105 / *Les Allumettes*. 249
Joseph Morin, *Veillée de Noël*.... 96
Germain Pasquet, *Mikado*.... 81
Odile Thiault, *Une Aventure dans un Salon*.... 280
*** *Ancien Zouave*.... 177

SOUVENIRS, IMPRESSIONS. — R. de Boutèyre, *Un coin de la bataille de Beaune-la-Rolande*.... 70
H. Charpentier, *Sacrifice*.... 119
Gaston Gauthier, *Un Dimanche aux environs de Saint-Saulge*. 181
Lucien Jeny, *La Pie châtiée*.... 216
Fernand Richard, *L'Ironie du Bonheur*.... 60

ARCHÉOLOGIE LOCALE, ÉTUDES HISTORIQUES OU LITTÉRAIRES. —
Ed. Achard, *Nivernois, de l'Académie française*. 189, 205, 233
— *Lohengrin et le chevalier au Cygne*.... 11
— *Jeanne d'Arc*.... 218
Ed. Duminy, *A propos de la rédaction de la coutume de Nivernois*.... 110
Gaston Gauthier, *Le maréchal Vauban*.... 239
— *Le Lendemain de Noël en Nivernais*.... 89
— *Jeanne d'Arc à Saint-Pierre-le-Moûtier*... 137
Grellet de La Deyte, *Une Sœur de Montcalm*.... 141, 161 183
R. de Lespinasse, *Les Annuaires et Almanachs de la Nièvre* (suite).... 17, 265, 282
Parthiot, *Les Ravages d'un Loup*.... 21, 39
— *L'Exécution d'un porc à Arnay-le-Duc*.... 120
R. de Savigny de Moncorps, *Alfred de Vigny et le comte de Moncorps*.... 274

BEAUX-ARTS. — L. R., *La 4e exposition de la Société artistique*... 44
L. R., *Les Nivernais au Salon*.... 193

Digitized by Google

Pages.

ECONOMIE SOCIALE. — J. Imbart de La Tour, *Etude économique sur le département de la Nièvre* (suite)..... 24, 45

CHRONIQUES. — E. Langeron, *La Pêche à la ligne*..... 75
E. Langeron, *Nevers grippé*..... 145
— *Contrastes féminins*..... 230, 261, 287

FOLK-LORE. — R. de Boutèyre, *Noël de l'Ardèche*..... 87
Ach. Millien, *Jean des Oiseaux*, conte populaire..... 112
— *Le père Moutardier*, — 139
— *La Fontaine rouge*, — 158
— *Les Voleurs de Navets*, — 161
— *La Chèvre, le Renard et le Loup*, conte populaire..... 212
— *Le médecin miraculeux*, conte populaire..... 255

POÉSIE. — Marie Auribault, 253. — Théod. Barat, 122. — Joséphine Bégassat, 278. — France Bry, 287. — Chéri Brut, 108. — Th. Franchy, 89. — Lucien Jeny, 38, 158. — Ach. Millien, 10, 29, 49. — Emilie Mathieu, 69, 140. — Marie Minard, 193. — L. Oppepin, 15. — Alex. Piédagnel, 64. — Fernand Richard, 136. — Etienne Richet, 98. — Odile Thiault, 211. — Luc de Vignaux, 238. — Jean de Villeurs, 95, 169.

POÈTES CASTILLANS, traduits par Ach. Millien, 67, 100, 123, 148, 172, 195, 219, 242, 270..... 292

LE MOIS. — L. D., *L'Exposition de Cosne*..... 53
Alex. Piédagnel, *Pages choisies de Shakespeare*..... 151
L D., *Livres et Périodiques, Notes et Echos*, 31, 53, 79, 103, 127, 151, 175, 198, 223, 247, 272..... 293

ILLUSTRATIONS. — Dessins inédits (dans le texte ou hors texte) de Aug. Berthault, F. Barillet, France Briffault, Mlle Jeanne Brunot, Fernand Chalandre, Gustave Comoy, Henri Dif, A. Garcement, G. Mohler, Jules Monteignier, Henri du Verne.

SIMILIGRAVURES. — Deux vues de la maison d'Achille Millien, 279

Nevers, Imp. G. Vallière.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

D
N73
V. 3-4
1898/1899-
1899/1900

DATE DUE			

Digitized by Google

Digitized by Google